MINISTÉRIO DA EDUCAÇÃO E SAUDE
UNIVERSIDADE DO BRASIL

ARQUIVOS
DO
MUSEU NACIONAL

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit
J. 14, 321
In silvis academi quœrere rerum,
Quamquam Socraticis madet sermonibus
Ladisl. Netto, ex Hor.

Vol. XXXIX



SERVIÇO GRÁFICO DO MINISTÉRIO DA EDUCAÇÃO E SAUDE
RIO DE JANEIRO
1940

ARQUIVOS
DO
MUSEU NACIONAL



RIO DE JANEIRO

ETUDE PHILOLOGIQUE SUR LES NOMS DU "CHIEN" DE L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

A. CHILDE

du Museu Nacional

Os Arquivos do Museu Nacional, a partir do volume XXXIX, aparecem com novo formato. Os volumes XXXVII e XXXVIII, que ainda guardarão o formato antigo, serão distribuidos mais tarde.

The "Arquivos do Museu Nacional" will be published under a different form, begining with volume XXXIX. Volumes XXXVII and XXXVIII will still keep to their old form and will be distributed at a later date.

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur.
MONTAIGNE

C'est avant tout ce dont je me réclame. Je ne doute guère que mon livre ne soulève quelques protestations chez les ethnographes et chez les linguistes, parceque bien souvent il s'écarte des règles que l'on a coutume de regarder comme souveraines en linguistique et en ethnographie. Des hypothèses, des suggestions que je présente paraîtront singulièrement audacieuses; de là à les taxer d'impossibles et de folles, cela est bien tentant, surtout pour qui a des théories absolument diverses, que ces hypothèses pourraient ébranler.

Je ferai noter seulement que rarement j'affirme comme indiscutable ce que je suggère et quant à ma parfaite bonne foi, qui va presque jusqu'à l'indifférence des conclusions que l'on devra tirer de ces études, si elles sont acceptées comme exactes, je n'en donnerai qu'une garantie, en ce fait que j'ai commencé mon ouvrage il y a 15 ans, avec une disposition d'esprit très favorable au polygénisme.

J'ai conduit mes recherches le plus complètement qu'il m'a été possible, avec le secret espoir, je le confesse, de vérifier la justesse de mes tendances. Or, arrivé au bout de mon effort, je dois avouer franchement qu'aucune de mes constatations ne me semble appuyer l'idée qui m'était assez chère. Ce que j'ai touché de la linguistique ne me parait nullement étayer la théorie polygéniste de l'humanité.

Je ne trouve rien d'humiliant pour mes espérances passées à le déclarer simplement; d'ailleurs comme suprême fiche de consolation, je peux ajouter que le monogénisme du langage n'infirme en rien le polygénisme possible de l'humanité. L'espèce "Homo" pourrait être apparue sur 3 points divers et distants du monde et le langage articulé s'être formé d'abord en l'un des 3 centres,

d'où il aurait par contact ultérieur pénétré dans les autres. C'est une hypothèse qui ne me semble en rien invalide; mais c'est une simple hypothèse et je ne la cite que pour montrer que, malgré la défaite de ma vision primitive au début de mon œuvre, je n'en ai pas moins donné tous les éléments rencontrés qui servent à la ruiner.

Le livre ayant donc de longues années d'élaboration il n'est pas étrange qu'il puisse manquer d'homogénéité; j'ai du revenir plusieurs fois sur les opinions que j'ai reconnues erronées quand des documents plus nombreux ont infirmé mes conclusions antérieures. Je ne prétends pas à la découverte et trouve qu'en science pure, le droit de priorité peut être une satisfaction personnelle, mais n'a pas d'autre valeur en soi. C'est pourquoi ayant rencontré parfois des phénomènes phonétiques que je pensais être le premier à relever, il m'est arrivé dans la suite, en lisant des auteurs qui avaient écrit avant moi, de constater que ces mêmes faits leur étaient connus. C'est particulièrement le cas pour le phénomène des exposants — ou initiales variables — que je pensais avoir été le premier à observer et que j'ai vu depuis signalé dans les mémoires de J. N. Marr, de l'Académie des Sciences de Pétrograd. Il est évident que si un Australien ou un Zoulou imagine demain, en voyant choir un fruit d'un arbre, la théorie de la gravitation, il sera aussi avisé que le fut Newton, mais Newton a parlé des années avant lui; aussi laissé-je Marr et autres, dignes possesseurs et maitres de leur gloire légitimement acquise, sans en revendiquer un rayon, il m'est assez doux de me trouver sur le même chemin que le grande philologue russe, créateur de la théorie japhétique; si je suis dans l'erreur cela me consolera d'y être en bonne compagnie!

Je consigne ici, avec le plus grand plaisir, mon extrême gratitude à Mlle. Hél. Alberto Torres, Directrice du Museu Nacional qui a décidé de faire publier ce travail déjà ancien, dans les *Archivos do Museu*, et à Mr. le Dr. Alves de Sousa qui a apporté tous ses soins à sa difficile composition, dans le *Serviço graphico do Ministerio da Educação* dont, il est l'intelligent Directeur.

INTRODUCTION.

Serait-il illogique de supposer à priori que chez des êtres analogues, issus de sources sinon communes, du moins voisines, constitués par conséquent sur des plans qui se répondent physiquement et psychiquement, les mêmes spectacles naturels ont du éveiller des idées très prochaines, et que les différences verbales qui se rencontrent dans la désignation de ces concepts, tiennent exclusivement à des variations dans la forme et les détails accessoires des appareils phonétiques chez ces diverses tribus d'individus.

Concrètement je veux dire ceci: si les races humaines diverses sont originaires d'une souche commune, ou de souches très voisines ethnographiquement et géographiquement, ne semble-t'il pas logique d'admettre que l'aspect d'un même phénomêne, d'un objet: un loup, le tonnerre, le soleil, a du éveiller chez ces premiers individus des idées communes et que pour les exprimer il n'a pu y avoir dans leur vocalisation que des différences inhérentes à la vibration et à la conformation personnelles de leurs appareils phonétiques ?

C'est là une question très importante ce me semble, très grosse de conséquences et qui depuis longtemps a suscité mes recherches.

On peut et avec raison, pour une certaine classe de mots, invoquer une origine onomatopoiétique, le nom ayant imité le bruit de la chose ou de l'être. Ici encore les différences tiennent à la perfection des organes humains qui saisirent justement ou inexactement les sons et les rendirent plus ou moins parfaitement imités. Mais il est des objets qui ne prêtent point à cette imitation verbale, comme les astres, telle pierre, telle plante ou tel minéral. Dans le premier cas les radicaux primitifs devaient naître spontanément, identiques chez les différents hommes, comme les divers individus de la même espèce animale ont un cri identique dans les mêmes circonstances.

Chez l'être humain la question est en réalité beaucoup plus compliquée encore qu'elle ne le semble, même posée en ces termes. Avant de s'exprimer par radicaux monosyllabiques ou polysyllabiques (1), l'homme a dû rendre par gestes ce que sa langue ne pouvait encore préciser, et ce langage est encore pendant très longtemps employé dans les sociétés primitives. Il suffit de rappeler les fameux "concepts manuels" des Zuni, dont parla F. H. Cushing (2).

Beaucoup d'objets que j'appellerai donc *silencieux*, ont dû être représentés à l'esprit humain par un geste, un concept manuel, avant d'avoir un nom parlé, et quand celui-ci fut crée, il est alors logique de supposer qu'il désignait souvent l'objet primitif à travers sa représentation mimée.

Cependant ici encore, nous nous trouvons dans les mêmes conditions qu'au début, et les gestes appropriés à la représentation de l'objet ont dû — toutes choses égales d'ailleurs — être les mêmes.

On objectera naturellement l'influence des individualités particulières. Cependant, dans une société très primitive, les individus n'ayant pas comme ceux des sociétés avançées, une longue hérédité acquise, vivant dans la même lutte brutale et animale contre le milieu, les organismes ne se sont pas encore differenciés à l'extrême que nous connaissons, — on doit admettre que les premiers êtres humains apparus, devaient psychiquement être aussi voisins, que les divers individus d'une même famille animale.

D'ailleurs acceptant même les variations légères qui auraient pu exister dans la désignation des objets à une époque aussi reculée, entre les divers individus d'un même groupe, il faut convenir qu'une expression, pour être adoptée par la collectivité comme une monnaie de compréhension facile, a dû être précisément celle qui répondait le mieux à la sensation de la majorité du groupe devant

(1) Car l'opinion que les radicaux primitifs doivent ê!tre monosyllabiques n'est absolument pas prouvée, l'imitation par onomatopée comportant souvent par exemple, plusieurs syllabes. — (Sayce était aussi de cet avis.)

(2) Manual concepts. Amer. anthropol. V. 921.

l'objet (3), celle qui était le plus adéquate humainement : — et comme nous sommes partis de ce point de départ, que les races considérées sont originaires d'un même couple, donc d'un même lieu géographique, il est évident que l'expression courante d'une idée, le nom d'un objet, devait être un, pour les races en question, qu'il se trouvât exprimé par un gest ou par un mot (4).

On ne peut aujourd'hui facilement rétablir par la pensée ce qu'a pu être le commencement du langage dans l'humanité, et la comparaison qu'on en pourrait faire avec les essais de l'enfant est forcément inéxacte, parce que l'enfant vit dans un milieu où régne une langue déjà formée, vivante. Si l'on imagine les premiers débuts, il faut attribuer à l'onomatopée et à l'interjection une part plus grande qu'à toute autre influence.

C'est l'instinct d'imitation du son — et les premiers êtres qui s'y sont abandonnés, l'ont dû faire comme l'enfant et je dirais comme les oiseaux parleurs, par pure nécessité d'exercer leurs organes, par jeu.

La langage n'a commencé que lorsque deux êtres humains se sont servi de ces onomatopées comme de communication· On peut donc, bien qu'on en dise, affirmer que le langage a été spontané chez l'homme; — on pourrait se demander alors, comment les singes qui paraissent disposer d'un organe vocal assez analogue à celui de l'homme, n'ont pas dépassé l'état dans lequel on les trouve encore.

Il me semble que l'espèce anthropogénique (5), pour vaincre dans le milieu nouveau, a dû soutenir une lutte plus ardue que

(3) Pour que ce nom se fasse accepter, il faut sans doute qu'à l'origine il ait quelque chose de frappant et de juste; il faut que par quelque côté il satisfasse l'esprit de ceux à qui il est d'abord proposé. Mais cette condition ne s'impose qu'au début. M. Bréal. Essai de sémantique. p. 178. 6e. ed. 1913.

(4) Cette conception d'un langage originaire unique, était effectivement celle des auteurs sacrés et le mythe de la Tour de Babel, consacrant la dispersion des peuples, donnait pour cause à ce fait, en se plaçant au point de vue de la sanction divine, ce qu'ils savaient n'en pouvoir être que la conséquence.

(5) Je considère l'espèce humaine comme une variation brusque (une mutation), fixée par la consanguinité et par un milieu nouveau, — car elle a dû apparaitre en coincidence avec un cataclysme régional dans le lieu de son berceau.

celles qui la précédaient, car selon les idées justes de R. Quinton, l'adaptation — c'est la révolte contre soi-même et contre le milieu, jusqu'à victoire; et la conséquence de cette lutte est une modification pour l'organisme qui y est soumis. Ou, ce qui revient au même, l'organisme qui réussit à vaincre, donc à s'adapter, est le plus richement, le plus heureusement doué, de tous les organismes semblables qui tentent la lutte.

Mais l'effet propre, direct, immédiat, de cette violence, c'est de multiplier les sensations et de développer les organes mis en jeu.

L'individu mis à l'épreuve de résistences nouvelles, inconnues à la phyle dont il descendait, a développé des facultés d'attention, d'observation, d'émotion, que l'espèce précédente n'avait pas eues à faire valoir — c'est la leçon de la misère — et parmi les organes qui ont bénéficié de ce fonctionnement intensif, je ne suis pas loin de compter entre autres le larynx et l'oreille.

Des muscles plus souples, plus dociles, des nerfs plus sensibles se seront trouvé former des dispositions plus heureuses pour faciliter une émission plus correcte dans l'imitation des bruits de la nature.

Doué d'un organe plus maniable, ce groupe humain a vu se développer en lui une faculté nouvelle, que l'exercice a perfectionné encore. L'organe s'est donc trouvé en progrès constant. (6).

Que cette assertion puisse trouver des bases scientifiques il n'en est aucun doute, si l'on constate chaque jour les différences de prononciation des mêmes sons entre des races diverses, et il n'en faut chercher d'autre raison que dans la structure anatomique des larynx et caisses de résonnance chez les individus de ces races différentes. Je ne parle point ici de la tonalité du son, mais des moyens mécaniques dont l'individu dispose pour l'émettre.

---

(6) C'est aussi dans les tribus les plus voisines de l'état naturel que l'imitation des cris animaux, des chants des oiseaux, &., est la plus parfaite. On la rencontre déja d'ailleurs chez des animaux d'espèces assez inférieures.

Ce qui fait ici l'objet de mon étude est beaucoup plus une question linguistique qu'une question anatomo-physiologique. Car c'est certainement le fait d'une facilité d'échanges d'idées entre ces êtres nouveaux qui a provoqué la multiplication de ces idées, de ces rapports, et le développement graduel et rapide d'une intellectualité supérieure dans l'espèce humaine, à ce qu'elle pouvait être dans les espèces qui l'avaient précédée.

La question du langage passe donc, immédiatement à son origine, du terrain anatomique au terrain psychique.

Comme les mouvements du corps entier et les sensations avaient déjà leur enregistrement topographique sur la cortex cérébrale et que la race en avait hérité, ces sensations et mouvements nouveaux produisirent dans l'encéphale de nouvelles localisations: les centres de la parole (7). Les centres sensoriels ou de compréhension avaient précédé les centres moteurs, car le langage a débuté par une imitation et toute imitation suppose une réceptivité préalable. D'ailleurs les centres existent chez des animaux qui ne sont pas doués de la parole et qui cependant, par leurs actions. prouvent la compréhension des bruits perçus (ordres chez les animaux domestiques).

De toutes façons nous sommes ramenés dans le domaine psychique comme dans le domaine anatomique au même point de départ: des êtres de même espèce et consanguins, doués des mêmes centres de réception, percevant donc en une même région des sensations communes, n'ont pu y répondre que par des mouvements semblables, — comme dans le domaine de la vision, une sensation subite de lumière éblouissante provoque l'occlusion des paupières, et comme le choc sur le tendon rotulien provoque le reflexe patellaire.

C'est cette suite logique de raisonnements qui conduisit les anciens à rechercher quelle avait pu être la langue primitive de l'homme (8). Mais leur recherche était plus pénible encore et

(7) Pied de la 3e. circonvolution frontale gauche — Broca.

(8) Psammétique croyait avoir ainsi découvert que les Phrygiens étaient le peuple le plus ancien du monde. Cf. Hérodote — Hist. II. 2.

plus hypothétique, parce qu'ils ignoraient davantage l'influence des milieux sur les radicaux primitifs, et surtout l'histoire anatomo-physiologique des liaisons entre la sensation et l'émission à travers l'écorce cérébrale.

Néanmoins les enchainements de l'observation et de la logique sont si puissants qu'ils eurent l'intuition géniale des procédés que l'homme a mis en oeuvre pour édifier l'instrument de sa communication avec ses semblables. Et voici, traduite par le poète romain, la théorie d'Epicure:

At varios linguae sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum,
Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguae
Cum facit ut digito quae sint praesentia monstrent.

Lucret. Lib. V vv. 1027-1031.

Néammoins qu'il me soit ici permis d'ouvrir une parenthèse. Rien n'obligeait l'homme à se servir précisément des ressources de son larynx pour établir une communication avec ses semblables; et tout tend à prouver que la station verticale en libérant ses membres antérieurs, donna d'abord pour l'expression de ses sentiments, la prépondérance au langage par gestes. — Cette adaptation de la voix est résultée seulement d'un appareil plus malléable, aux nuances nombreuses, et que l'homme a perfectionné par l'usage, car les animaux se comprennent entre eux, mais ce n'est pas toujours par la voix. Le propre du langage ce n'est pas l'émission des sons, c'est la valeur conceptuelle liée à ces sons, et cela est si vrai que l'on peut correspondre par un système conventionnel quelconque, dès que l'idée est attachée au signe préétabli.

Or cela ne dépend pas de l'organe de la voix, mais de l'organe central; de l'encéphale. Dans un monde d'idées, de sensations, de besoins plus limités, les fourmis communiquent entre elles. Est-il nécessaire qu'elles soient douées d'une voix articulée ? Les simples mouvements de télégraphie à la Chappe qu'elles exécutent avec leurs antennes peuvent suffire à leur cercle d'idées. Elles ont

encore leurs organes chordotonaux, les cigales ont leur tambour, d'autres animaux ont d'autres organes pour se correspondre, lumineux, odorants ou tactiles. Comme leurs besoins sont réduits, leur évolution psychique peu avancée et leur vie peu féconde en évènements dans sa brièveté, ils n'ont point progressé dans l'ordre de ces facultés spéciales, ou pour le moins, il nous est difficile d'en relever les preuves, sauf sans doute chez certaines espèces qui ont forcément évolué dans le cours des âges, comme les hyménoptères: fourmis, termites, abeilles, & car avant de former des sociétés elles ont dû vivre à l'état isolé.

Chez l'homme où le terrain psychique était beaucoup plus avancé, qui héritait déjà d'ancêtres, un clavier riche de localisations cérébrales, la possession d'un instrument aussi favorable que les organes vocaux a immédiatement enrichi sa mémoire par l'enregistrement d'associations graduellement croissantes entre les sensations visuelles, auditives, tactiles &, et les cris variés qui accomcompagnaient chacune d'elles.

Dans cette recherche des débuts du langage aucun élément ne doit être négligé, qui puisse projeter une lumière sur ces temps obscurs.

On sait que les localisations des centres divers du langage se trouvent sur l'hémisphère gauche du cerveau, et c'est là certainement une des choses qui doivent le plus nous surprendre, car les mouvements d'articulation dépendent très étroitement de muscles et de nerfs qui sont absolument symétriques (9). Une paralysie faciale par exemple, immobilisant un côté du visage, et j'aime autant choisir le côté gauche, rend très difficile la prononciation et particulièrement des chuintantes, sifflantes et labiales. Et comme il n'y a pas là d'aphasie motrice, le centre cortical étant indemne, on en peut conclure que ce dernier dirige par association d'idées, des mouvements aujourd'hui inconscients qui ont nécessité à une époque antérieure l'attention et la volonté, — qu'ils sont donc des

(9) Et les travaux de Garel, Masini, &, ont démontré l'existence d'un centre cortical laryngé à action unilatérale et croisée. comme celle des autres centres moteurs corticaux.

centres volontaires ou mieux psychiques bien plus que des centres mécaniques, — ils sont l'ingénieur et non la machine.

Ces facultés d'attention, d'essai et de volonté, dirigées pour ce but spécial d'articulation, se réveillent en effet dans l'application à rendre un son nouveau, au cours d'étude d'une langue étrangère, par exemple.

On a observé d'ailleurs, que les gauchers avaient les centres corticaux du langage sur la région droite de l'encéphale, ce qui permet de supposer que ce centre est double, qu'il existe aussi bien sur l'hémisphère droite que sur l'hémisphère gauche (10) — mais que le non-exercice du centre droit l'atrophie et le réduit à une existence virtuelle seulement.

Et cela nous permet de lier incontestablement la fonction du langage au mouvement des bras, et particulièrement au bras droit chez la généralité des hommes.

Je crois donc avoir le droit d'avancer que la mimique a précédé la parole véritable. A l'époque où le langage était purement un reflexe des émotions il s'accompagnait de mouvements des bras, de la figure, comme cela se voit chez les animaux eux-mêmes (11).

A quelles influences est due la prépondérance du bras droit dans l'espèce humaine? En a t elle hérité des ancêtres inconnus? Von Bardeleben (Congrès des anatomistes de Bruxelles) a exposé que Hylobates (Gibbon) et Satyrus (Orang) sont droitiers; Gorille et Troglodytes (Chimpanzé) sont gauchers. Tous ces singes sont anthropomorphes, les 2 premiers-brachycéphales, les 2 autres-dolichocéphales. On pressent l'intérêt de ces constations, mais il serait curieux de connaitre la raison de ces dispositions particulières (12).

---

(10) Cette opinion a déjà été soutenue par Mazel (Rev. Scient. 1892 T. I. P. 112.)

(11) Et je ne serais pas étonné que certains mouvements de la queue du chien, du chat, &, localisés en un point de la cortex cérébrale, se trouvent associés à une autre zone, correspondant chez eux au centre cortical laryngé ou à l'expression de leurs émotions.

(12) Déjà l'homme de la Chapelle aux Saints (Pléistocène moyen) était droitier et usait du langage articulé rudimentaire (**L'Anthrop.** Mars — Avril, 1911).

L'hémisphère cérébrale gauche est quelque peu plus développée que la droite; quelle en peut être la cause?

Foster en son Traité de Physiologie, fait justement ressortir que si l'on considère la superficie corticale accordée aux localisations motrices, elles ne sont pas en rapport avec la masse des organes auxquels elles commandent; ainsi la proportion qui répond au bras et surtout à la main est bien plus importante que celle qui est réservée à la jambe, plus volumineuse partie du corps cependant; — et il en conclut que c'est le mouvement plus que la partie mue qui se trouve représenté sur la cortex; que le bras et la main se sont adaptés à de très nombreux et variés mouvements de dextérité et de tact, et que ce sont ces mouvements et le clavier de sensations et connexions émotionnelles et psychiques qui y répondent, qui sont la véritable cause de l'extension de la zone corticale les régissant.

Or, on peut toujours se demander si les mouvements sont devenus plus faciles, plus nombreux du côté droit (bras), grâce à la prédominence de l'hémisphère gauche, — en un mot si l'homme est devenu droitier de la main parcequ'il était gaucher du cerveau, comme le pensait Broca, — ou bien si inversement, c'est la prédominence des mouvements du bras et de la main droite qui a déterminé l'augmentation de volume de l'hémisphère gauche, et on peut se le demander avec d'autant plus de raison que cette corrélation se montre jusque dans les cas anormaux, où l'on voit la gaucher avoir l'hémisphère droite plus développée et dans ce cas se transporter du côté droit également le centre du langage.

Quelques uns répondent que l'hémisphère plus avantagée commande le bras qui doit dominer, et que ce qui détermine le volume supérieur de l'hémisphère gauche ou droite, c'est la position foetale pendant la vie utérine.

Or on peut considérer 2 époques dans cette vie utérine: dans la Ire, l'embryon est couché par le côté gauche sur le vitellus et cette position parait peu favorable précisément à un développement plus grand de l'hémisphère gauche. C'est du 5e au 6e mois que les hé-

misphères cérébrales arrivent à la forme qu'elles affecteront plus tard et que les sillons des circonvolutions se dessinent graduellement. Or le foetus est complètement enveloppé par les eaux de la poche, qui ont pour fonction propre d'éviter les compressions brutales. Le foetus d'ailleurs n'est pas immobile dans l'utérus et ses changements de position sont nombreux avant l'époque de l'accomodation et de l'engagement final·

Je ne crois donc pas qu'il soit logique d'attribuer à ces compressions tardives et éphémères, une action qui s'exercerait sur un organe d'ailleurs déjà formé.

Si une telle cause pouvait être invoquée, il faudrait la considérer également chez d'autres mammifères et retrouver chez le cheval, le chien et jusque chez les cétacés, une inégalité dans les hémisphères cérébrales, avec leur conséquence de prédominence marquée du membre antagoniste à l'hémisphère la plus développée.

Une autre hypothèse a été émise qui mérite, me semble-t-il plus d'attention; chez tous les vertébrés allantoidiens, après que la tête s'est infléchie en avant sur l'axe de la corde dorsale, elle se tourne de côté, le côté gauche appliqué sur le jaune. Or Dareste (13), a constaté que ce mouvement de latéralité est en rapport étroit avec la position du coeur; "Quand l'anse cardiaque sort à la droite de l'embryon, la tête se retourne en faisant face au jaune, par le côté gauche: c'est l'état normal. Lorsque l'anse cardiaque sort à la gauche de l'embryon, la tête se retourne en faisant face au jaune par le côté droit, c'est alors l'état inverse".

Ce fait se passe chez l'homme du 21e au 25e jour, au stade de 4, 5 à5 millim., à une époque où le cerveau n'est encore représenté que par les 5 vésicules.

Les conclusions que Dareste tire de cette position de l'anse cardiaque et de la tête sont des plus intéressantes pour la question qui nous occupe. Il suppose que par le fait du retournement de l'embryon sur le côte gauche, la moitié droite du corps se développe

---

(13) Recherches sur la production artificielle des monstruosités. 2e. Ed. 1891. Pp. 348, 349.

avec plus d'aisance que la moitié gauche, qui repose sur l'amnios et s'y comprime plus ou moins. Et il suppose en ce fait la cause directe de la prédominence marquée de la moitié droite du corps, et surtout du membre antérieur droit.

Cette hypothèse de Dareste néammoins n'est plus acceptée aujourdhui et la constatation suivante permet de l'écarter définitivement: j'ai interrogé tous les Professeurs d'anatomie normale et pathologique de la Faculté de Médecine de Rio, sur le nombre de cas d'inversion totale des viscères par eux rencontrés, depuis l'époque où ils ont commencé leurs études. Aucun d'eux ne se souvient d'en avoir constaté la trouvaille, et l'on peut évaluer au minimum à 6000, le nombre de cadavres par eux examinés, depuis une quinzaine d'années, tant aux amphithéatres que dans les autopsies des cliniques.

L'anomalie d'autre part est tellement notoire, qu'il serait difficile d'admettre un oubli de leur part.

D'après la Bible, on trouvait déjà chez les Hébreux, 2, 8 p. % de gauchers, et c'est à peu près le pourcentage contemporain (14). Sur 6000 cadavres disséqués, il est donc rationnel, logique de supposer que 168 individus devaient être gauchers, et en réduisant le nombre, que 100, même 50, même 30, l'étaient sûrement. Or ces 30, contrairement à l'hypothèse de Dareste, n'étaient pas affectés d'inversion totale.

Bien plus, le Professeur Aloysio de Castro, Directeur de la Faculté, a eu la rare fortune de rencontrer dernièrement, 3 cas d'inversion totale, confirmés par la preuve du bismuth et la radiographie; j'ai eu en mains leurs épreuves photographiques et ai mesuré chez le 3e., les proportions relatives du thorax et des membres supérieurs, de chaque côté de l'axe vertical: elles étaient normales — et aucum des 3 individus n'est gaucher·

L'hypothèse de Dareste n'expliquait pas d'ailleurs pourquoi la sortie de l'anse cardiaque s'effectue à droite plutôt qu'à gauche

(14) Essai de théorie clinique de la droiterie par le Dr. J. Herber de Cette. Presenté à l'Acad. Med. par Prfr. Chauffard. 12 Nov. 1912.

dans la majorité des cas. Or la fusion des 2 aortes primitives se produit du 19 au 21 e jour, juste avant l'élection de la place latérale du coeur; elle en est très certainement la déterminante et on peut dire déjà que le coeur se place du côté où l'une des 2 aortes primitives s'atrophie — à droite normalement. A cette époque (fin de la 3e. semaine), His a constaté chez l'embryon humain la coexistence des 5 paires d'arcs aortiques.

La symétrie était donc encore parfaite et sa rupture coincide avec le moment où le segment de l'aorte primitive droite du 5e. arc au tronc descendant commun s'atrophie. Cette transformation est contemporaine aussi de l'établissement de la circulation allantoidienne. La loi de cette atrophie parait gouvernée par l'hérédité et spécialisée selon les classes diverses de vertébrés. Mais c'est l'effet de l'asymétrie qui se manifeste, entre autres choses, dans la prépondérance du membre supérieur droit. Quelle est donc la répercussion de ce plan nouveau sur la circulation ?

C'est que le sang nutritif revenant de la veine allantoidienne et de la veine omphalo-mésentérique, passe dans les 4es. arcs aortiques droit et gauche, irrigant ainsi la tête et le membre supérieur droit d'un suc nouveau, (Itinéraire qui servira encore au sang placentaire artériel quand il commence à passer par la veine ombilicale). Or à l'époque que nous étudions surgissent précisément les ébauches des membres supérieurs; mais le membre supérieur gauche, nourri par l'artère sous clavière correspondant, reçoit lui précisément, un sang beaucoup moins riche en substances nutritives, parceque les sous clavières naissent d'abord bien au dessous du dernier arc aortique (Ductus Botalli) (Hochstetter 1890, Tandler 1902, Soulié et Bonne 1907), en regard du bourgeon répondant à chacune d'elles; et le sang veineux débouchant du conduit artériel, sang de retour de l'extrémité céphalique, diminue la richesse du sang provenant du 4e. arc aortique gauche auquel il se mêle, et assimile ce membre gauche en partie à la condition des membres inférieurs.

En vain cette disposition n'est-elle que transitoire et la sous clavière remonte-t-elle dans la suite, le membre droit n'en a pas

moins une avance sur le membre gauche qui peut expliquer son développement et sa force supérieurs.

La direction de la crosse aortique de quelques foetus à terme m'a montré que la distance entre la carotide gauche et la sous clavière gauche est proportionnellement bien plus grande chez le foetus que chez l'adulte. Et des recherches sur le plancher de la crosse aortique, en relation avec l'ancien abouchement du conduit artériel, m'ont persuadé que le conduit d'abord assez oblique vers la gauche du corps, se rapproche ensuite peu à peu de la verticale. et que son ouverture s'oblitère graduellement selon l'axe de la crosse, de gauche à droite.

La tératologie permet de constater cette disposition primitive, quand elle fixe ce stade, disposition que je n'ai vue reproduite, ni signalée en aucun ouvrage.

Dans une étude publiée en 1913 (15), j'ai pu montrer l'abouchement du conduit de Botal dans l'aorte au dessus de la naissance des sous clavières, et on en trouve encore la preuve dans le cas de Rühe-Marchand, publié par Ernst Schwalbe (16).

Dans les dessins des dissections préliminaires, faites avec le regretté Professeur Chapot-Prévost, sur des monstres thoracopages avant l'opération de Maria Francisca — Maria de Lourdes, — j'ai noté la même disposition des sous clavières.

Dans les dessins faits pendant l'autopsie de ces mêmes petites filles, je retrouve encore une fois cette disposition particulière. De telles considérations nous expliquent donc la possibilité d'un développement plus rapide du bras droit.

Dans les cas où un sujet est affecté de dextrocardie et d'inversion des viscères, ce sont les arcs aortiques gauches qui s'atrophieraient, la crosse droite qui persisterait et l'individu devrait alors être gaucher, comme selon l'hypothèse de Dareste. Or nous avons vu qu'il n'en est pas ainsi.

---

(15) Archivos Brasileiros de Medicina. Ann. III, N.° 3. Sur une monstruosité double...

(16) Die Morphologie der Missibildungen. Iena. 2e. Vol.

La crosse aortique d'autre part, peut se courber à droite sans qu'il y ait transposition des viscères, ou même sans descendre dans la goutière droite de la cage thoracique. D'autres anomalies vasculaires encore, peuvent avoir une influence directe sur la question qui nous intéresse, comme la naissance de la sous clavière droite sur l'aorte descendente, même au delà de la sous clavière gauche, et croisant la trachée devant ou derrière pour gagner sa place.

En ce cas au début de sa formation, elle se trouverait plus en rapport encore avec l'abouchement du conduit de Botal. Ce fait n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire. Je l'ai observé moi même plusieurs fois et particulièrement sur des individus de race nègre. Je crois donc volontiers que la gaucherie dépend exclusivement d'anomalies vasculaires de la nature des dernières que je viens de signaler.

Les artères naissant de la sous clavière gauche expliquent que l'alimentation de la partie supérieure du tronc qui en dépend soit moins riche en sang artériel au début de l'évolution embryonnaire et que cela facilite de la sorte indirectement une prédominence des parties homologues du côté droit. Or il est acceptable que le côté le plus fort soit instinctivemente celui dont on tend à faire le plus grand usage et que l'exercice ajoute encore à son avantage naturel, c'est ce qui a dû arriver chez l'homme et chez les animaux qui ont le membre supérieur libre, comme les anthropoides. Chez eux, on peut donc s'attendre à ce que en raison de la correspondance croisée avec la cortex cérébrale, l'hémisphère gauche répondant au côté droit chez les normaux, a dû se développer légèrement davantage.

Telles sont donc les raisons les plus plausibles de la prédominence du bras droit et partant, de l'hémisphère gauche cérébrale; mais il reste un point obscur; ce qui a déterminé la localisation du langage du côté gauche plutôt qu'à droite. L'explication s'en trouve pour moi exclusivement dans la localisation des mouvements du bras droit.

Rappelons qu'avant le langage proprement dit, une longue période s'est passée pendant laquelle l'homme exprimait ces "choses silencieuses" dont j'ai parlé plus haut, par des pantomines descriptives. L'homme ayant bénéficié de la station verticale, s'est trouvé libérer 2 membres, ses bras. Or le mouvement des bras est naturel, même sans nécessité mimique, dans le débit d'une phrase quelque peu longue ou quelque peu animée, et il est d'autant plus irrépressible dans les états émotionnels, — parceque mécaniquement même il facilite le jeu de organes respiratoires qui concourent puissamment à l'émission des sons.

On doit surtout avoir présent à l'esprit que ces états émotionnels étaient alors, encore plus intenses qu'aujourdhui, car le rôle de la société et de la civilisation est surtout un rôle d'inhibition pour les émotions spontanées. Ces états étaient dirais-je, précisément la règle dans des tribus primitives, nouvelles au spectacle du monde, — comme ils le sont encore pour les peuplades sauvages des temps actuels, — et comme cela se retrouve pathologiquement chez les aliénés où le pouvoir inhibitoire est presque réduit à néant. Et quand pour préciser des gestes, l'individu les accompagnait de cris déterminatifs, — tentatives de radicaux conventionnels, — une association corticale se formait entre le geste descriptif, la signification qu'on lui prêtait et le cri émotionnel qui l'accompagnait. C'est le bras droit, comme nous l'avons vu, qui travaillait davantage pour l'élaboration de ces gestes, il est donc logique que ce soit de son côté surtout que l'association se formât.

Bien des points restent obscurs encore, cependant. On pourrait se demander si les fibres associatives efféraient de la zône laryngée vers la zône brachiale, ou inversement. Cette recherche néanmoins peut tendre à égarer le jugement, d'autant que le point important, ici sur l'écorce, n'est pas la connexion entre les organes mis en mouvement pour exprimer un concept, mais la volonté de cette expression, le centre psychique, la zône — dirais-je pour mieux rendre ma pensée, — d'imitation. Car à mon sens le centre du langage se trouve être ainsi le centre d'imitation parlée. Au

début c'était une imitation par onomatopée, pour les créateurs inconscients du procédé; — pour leurs descendants qui héritaient ainsi de cette disposition psychique et anatomique, le centre s'accrut, partie par imitation des parents, comme chez les enfants modernes, partie par la création d'imitations nouvelles et spontanées.

Ainsi les fibres d'association au lieu de relier directement le bras au larynx ne doivent elles relier que séparément le bras et le larynx au centre psychique d'imitation articulée, ou mieux ce dernier aux 2 premiers. En un mot et pour me résumer, la direction de cette manifestation psychique serait du centre cortical auditif, visuel, tactile, &, au centre psychique correspondant, — de ce dernier aux centres d'imitations articulé et mimique, — ce qui représente les points où la sensation se transforme en détermination d'expression volontaire; détermination, volonté, rendues patentes par les derniers centres enfin, ceux du larynx et du bras, qui commandent aux mouvements de ces organes (17).

Me résumant, j'ai donc supposé qu'une mutation a crée une espèce nouvelle — que celle-ci en conséquence de luttes nouvelles s'est trouvée plus richement douée que les précédentes au point de vue des facultés de réceptivité, des sensations, donc, du psychisme. J'ai rappelé comment la mimique s'est perfectionnée et complétée par l'onomatopée, pour l'expression et les échanges psychiques mutuels, et comment ces fonctions ayant pris un caractère vraiment particulier à l'espèce humaine et croissant parallèlement entres elles, ont développé à leur tour la prédominence du bras

---

(17) Ces considérations me fourniraient semble-t-il, un argument bien important pour prétendre que la sensation précède le mouvement dans la série animale. Puisque dans les centres corticaux les enregistrements moteurs de la parole sont fonction de l'audition, de la vision, &, c'est un parallélisme avec l'arc diastaltique où le mouvement succède à la sensation et ne la précède pas; — quand le mouvement est conséquence d'une détermination intérieure, on doit regarder cette dernière comme l'effet d'un souvenir de sensations, suffisant pour provoquer une impulsion centrifuge; c'est la décharge partielle d'un accumulateur.

Il est même possible que beaucoup de mouvements spontanés, dont la cause est impossible à découvrir, trouvent leur explication dans une mémoire héréditaire, c'est à dire innée, véritable mémoire histologique — ce que le peuple appelle une disposition — et qui ne serait au fond que l'expérience inscrite dans l'organisme de sensations éprouvées par les prédécesseurs.

droit dans la mimique, et par voie associative contemporaine, le centre cortical gauche de l'imitation articulée, toujours associée â cette mimique.

Reprenant l'idée énoncée aux premières lignes de ce travail, j'ajouterai que l'hypothèse d'une espèce née dans un cercle étroit, justifie la probabilité de sensations analogues chez les divers individus de ce milieu, — que la nécessité de la lutte en commun à dû les niveler encore davantage et créer si je puis employer ce terme, un milieu social, des sensations sociales et des besoins sociaux, comme cela existe dans les sociétés animales.

J'insiste sur ce point, que dans un tel centre restreint, les légères différences individuelles se sont effacées dans l'ensemble et que la première ébauche de langue a été faite par les mêmes radicaux dans un groupe donné, — les radicaux individuels, erratiques, ayant du être abandonnés; car les lois de la lutte sociale se sont imposées aussi bien à l'organisme des individus qu'à leurs moyens de communication, et à ces moyens plus tyranniquement encore, puisqu'ils étaient les derniers venus dans la conquête humaine, et n'étaient pas encore consubstanciés par l'hérédité, qui est la tradition corporelle, la tradition somatique.

Une des conséquences de ces lois nouvelles, sociales, c'est qu'avec la pauvreté primitive des radicaux, leur fréquente homonymie, la mimique a été d'une aide puissante pour les différencier, et aussi l'accent, comme l'influence de ce dernier le démontre dans les langues chinoise, annamite, &. Ce que l'on entrevoit de l'indo-européen nous fait soupçonner ce que pouvait être l'accent dans ces langues primitives (18).

---

(18) L'accent de l'indo-européen était un accent de hauteur. La voyelle tonique était caractérisée par une élévation de la voix et non un renforcement, comme en lithuanien et en serbe. La voyelle tonique était plus aigue d'une quinte, selon Denys d'Halicarnasse. Ce qui en transcription musicale, pour un mot comme *alopex*, donnerait un chant de: *A* (do) *lo* (sol) *pex* (do).

Dans l'hymne découvert à Delphes, toutes les syllabes toniques des mots sont chantées sur des notes plus élévées que les syllabes atones du même mot. — A. Meillet. Aperçu d'une histoire de la langue grecque. P. 22.

Et inconsciemment, ou mieux sans intention préconçue, l'homme s'est trouvé amené à créer une musique d'origine purement humaine et conventionnelle, qui fut sans doute pratiquée déjà aux débuts du langage, et que l'on retrouve aux temps historiques.

Si chez des peuples avancés en civilisation comme les Grecs, cet accent tonique n'était pas la base du rythme, il est probable néanmoins, que pour les Iers. groupes d'individus qui s'en sont servi, ces toniques produisaient une mélopée bizarre qui contribuait considérablement â la mémoire des mots. Les lois de l'imitation, de l'assonance, contribuant à la cadence ont facilité l'apparition du vers, fruste et puéril et qui constitue bien qu'on en dise, par son mécanisme, la base de la composition poétique. Il répond d'ailleurs â une nécessité physiologique, à une économie de notre effort cérébral. C'est une loi de moindre effort dans la tâche de la mémoire, qui grave plus facilement le mot et la phrase et qui a permis ce merveilleux emmagasinement chez des cerveaux neufs, de traditions légendaires, racontées en longues complaintes (19).

Je croirais volontiers que dès qu'un rudiment de langue a été formé dans une tribu, les traditions en ont été recueillies sous cette forme mnémonique (20).

Nous ne pouvons que supposer ces faits à l'égard des premiers centres du langage, car jusqu'à la création d'une graphie, il est presque impossible de dire ce qui est resté de ces mots, ni de leur prononciation, et quand l'écriture apparut, le langage était

---

(19) Des tribus répètent encore machinalement pendant de longs temps, des récitatifs interminables dont la signification était déjà inconnue à leurs pères, mais que la tradition leur avait légués et qui prennent ainsi une valeur d'autant plus mysterieuse et religieuse, une véritable puissance magique.

(20) Cette influence de la musique du mot est très importante dans les sociétés primitives et nous en avons une preuve dans l'Egyptien antique, où la connaissance du chant des mots était si essentielle, que sans elle le mot prononcé perdait toute sa valeur, tout son effet magique. Aussi ceux qui étaient initiés dans ce secret, et qui, sans doute ainsi, pouvaient répéter impeccablement certaines formules très vieilles, dont le sens même était perdu, étaient-ils qualifiés de *Ma-khroou*, — justes de voix —, déjà bien avant la XIe. dynastie (2600 av. J. C. — Budge.) — (Cf. Maspéro. Et. de Myth. et Archéol. Egyptiennes p. 106).

déjà très avancé et les émigrations, les subdivisions de tribus, avaient déjà multiplié les langues, les dialectes (21).

Mais certains sons et spécialement les onomatopées, étaient si caractéristiques que malgré les vicissitudes, elles étaient conservées parfois sous une forme presque originale et qu'on les retrouve souvent encore dans les langues les plus archaiques. (‡)

5 Octobre 1915.



(21) On n'a pas de traces de peuples de langue indo-européenne dans les textes historiques avant le XIVe. siècle, où l'on rencontre en Asie Mineure les noms de dieux iranies (Meillet. ob. cit. pag. p. 112).

L'egyptien, le babylonien, le sumérien nous permettent de remonter beaucoup plus haut.

(‡) A l'époque ou j'ai publié cette introduction (Archivos Brasileiros de Medicina — Octobre 1915) déjà des observations cliniques de Pierre Marie et la thèse de son disciple François Moutier (L'Aphasie de Broca. — Paris 1908) avaient renversé la théorie qui regardait le centre de Broca comme le siège de la faculté permettant à l'homme la parole articulée.

"Il n'existe pas plus de centres innés dans le cerveau humain pour le langage parlé que pour le langage écrit. On n'y croit encore qu'à cause du dogme de la IIIe. frontale, — écrit Pierre Marie. Ce sont les blessures de la région temporo-pariétale gauche, en arrière du sillon de Rolando qui s'accompagnent d'aphasie. Les enfants qui ont eu une hémiplégie droite (cerveau gauche) dès les 1ères. années, n'ont jamais d'aphasie, donc il n'y a pas de centre inné de la parole" (Existe-t-il chez l'homme des centres préformés ou innés du Langage — 20e. conférence. Pierre Marie. — Questions neurologiques d'actualité. Marion. 1922).

Quelle que soit la localisation exacte d'ailleurs, puisqu'elle est située sur l'hémisphère gauche, cela n'altère en rien la valeur du raisonnement que je conduisais dans mon travail. Je noterai, en outre, que P. 550, P. Marie consigne: "Les éléments nerveux de l'hémisphère gauche se développent un peu avant ceux de l'hémisphère droit."

LES NOMS DU CHIEN DANS L'ANCIEN MONDE

I

Dans l'introduction de ce travail j'ai rappelé que certaines séries de noms ont dû partir d'onomatopées. Le langage par gestes précéda, dans l'espèce humaine, le langage articulé, et ce dernier devait éclater par accès, épisodiquement, dans des occasions d'émotion violente, d'enthousiasme, d'excitation, — ce qui donnait lieu de préférence à l'émission de cris, d'interjections, d'onomatopées. C'est ce qui semble se passer chez les animaux où le langage est fait de mimique et paroxystiquement de cris. Or il est évident que dans une occasion de danger ou pour désigner une chose, un animal qui n'a pas encore de nom, — comme c'est le cas dans les tribus tout à fait primitives que nous considérons, — l'onomatopée, qui est une imitation, comporte à elle seule, évoque subitement tout le clavier des émotions et des idées liées à l'objet qu'elle prétend désigner. Si le chef, conduisant á travers la forêt un groupe de guerriers, de femmes et d'enfants, se met à pousser subitement le grognement de l'ours, ne sera-ce pas le signal le plus rapide, le plus évocateur, pour ceux qui le suivent, du péril, de sa nature particulière et des mesures à prendre pour l'affronter ou l'éviter ?

On a beaucoup combattu l'hypothèse de l'origine onomatopaique du langage, que Max Muller avec plus d'esprit que de raison, appelait la théorie du *baou-aou;* quel est le nom pourtant, que l'enfant donne au chien ? C'est *oua-oua,* qui est une onomatopée. L'homme primitif, d'autre part, est bien voisin de l'enfant.

De nombreuses objections ont été présentées pour combattre cette théorie: on invoque fréquemment le fait que les peuples divers ont des termes bien différents pour désigner les mêmes objets, ou les animaux susceptibles de fournir des onomatopées.

Je suis loin de prétendre que tous les sujets capables de donner un point de départ à un terme imitatif, l'aient en effet donné. Beaucoup de noms proviennent d'épithètes se rapportant à quelqu'autre attribut caractéristique de l'objet, et non pas au bruit qui lui est particulier: je ne sais pas l'origine du nom de l'éléphant dans les langues d'Afrique ni de l'Asie; son barrissement est assez impressionant, mais sa corpulence, sa trompe sont plus caractéristiques encore et le nom qui lui fut donné peut parfaitement se rapporter à cet aspect singulier de l'animal et non pas à son cri. Je ne défends donc pas l'origine exclusivement onomatopaique. Dans les cas mêmes où le nom d'un animal proviendrait d'une onomatopée originelle, l'évolution de la phonétique arrive parfaitement à transformer, à cacher la forme primordiale des termes, comme nous le verrons, et les divergences sont telles à un moment donné, que personne à les considérer, sans les preuves des étapes antérieures, ne reconnaîtrait que ce sont là des fleurs nées sur un arbre unique.

Je dois donc établir bien clairement que je ne suis pas parti d'une hypothèse à priori, pour la vérifier dans la réalité, mais qu'au contraire, je suis arrivé à une déduction, dans un cas particulier, en étudiant les apparences dernières et l'embryologie linguistique, pour ainsi dire, de ces formes dérivées. Je ne cherche pas à établir formellement l'origine onomatopaique, toujours et partout, mais plutot à découvrir certaines lois naturelles dans l'évolution du langage et qui m'ont paru, sur la fin de mon travail, assez générales, assez communes à presque toute l'espèce humaine.

Si l'on m'accorde les prémisses que j'ai posées plus haut, il est sans doute aucun, que l'onomatopée doit être plus fréquente dans les langues qui se rapprochent le plus de leur origine, dans les langues archaiques. Cela est vrai non seulement de l'onomatopée, mais de tout mot que je pourrais appeler descriptif, entendant par là, qui est la traduction articulée d'un geste, d'un mouvement, d'une forme. Si donc les premiers noms donnés sont des onomatopées, quand nous rencontrons dans une langue plusieurs noms pour un

même être ou objet, et parmi ces noms divers, une onomatopée, il devient très plausible que cette dernière soit précisément le nom primitif, sous lequel ait été désigné l'être ou l'objet considéré.

C'est un cas de cette nature que je veux examiner ici.

Comme guide en ce travail, j'ai choisi un animal domestique, accompagnant l'homme presque depuis son origine, et qui par les noms divers qui lui furent donnés, à travers l'histoire humaine, ne pouvait laisser de révêler théoriquement la propre évolution de la phonologie, peut être les prêts de termes, les contacts, les analogies et découvrir en partie, comme on pouvait l'espérer, le sens de migrations de peuples, de retours, d'extensions, &.

L'animal choisi, on le devine, ne pouvait être autre que le chien qui a vécu effectivement dans la compagnie de l'homme depuis l'aurore des temps. Les ethnographes fixent la domestication des animaux à l'époque néolithique; en admettant même ce point comme indiscutable, il est certain que l'on a domestiqué naturellement, les animaux qui vivaient le plus près de l'homme, qui étaient sociables par nature, qui avaient une propension à se rapprocher des groupes humains, parcequ'ils rencontraient là des conditions plus favorables à leurs besoins. Le chien, les canidés, pour mieux dire, c'est à dire le chacal, le loup, erraient autour des campements, bien avant qu'ils ne fussent domestiqués, et comme ils étaient connus des hommes, tout nous porte à croire qu'ils étaient désignés par des noms particuliers, déjà avant les temps néolithiques.

Or des découvertes relativement récentes paraissent établir que la domestication est bien plus reculée qu'on ne l''admet communément. Au plus ancien âge de la pierre au Danemark (Azilien), les hommes auraient déjà tenu des loups en captivité. Il y avait alors en ces régions (Swaerdborg, Mooren, Holmegaard), à la fois de très grands chiens et des chiens beaucoup plus petits, au squelette faible mais avec une dentition puissante. On constate par l'étude des restes, selon l'auteur, "que le chien est clairement un animal déjà domestiqué depuis longtemps, et vraisemblabement arrivé au Dane-

mark, déjà sous la forme domestique, avec les premiers habitants" (1). Ces chiens de l'Azilien danois auraient même été objet de commerce, selon Studer et Duerst, car on les aurait envoyés du Nord vers les territoires forestiers de la Sprée, en cette même époque.

Il est certain que j'aurais pu choisir un autre animal domestique: boeuf, cheval, &; mais le chien a l'avantage d'être plus universel, de se trouver en toutes les régions, sous tous les climats. J'aurais pu également commencer mes recherches à n'importe quelle époque, en quelque pays que ce fut, et de là irradier vers les temps actuels et vers l'antiquité. Il m'a paru plus logique de commencer par les langues les plus anciennes, comme étant les plus voisines des débuts du langage.

Je ne me cache point que pour une enquête si vaste, si complexe, qui nécessiterait le concours de nombreux collaborateurs, la bibliographie limitée, à ma disposition, ne me pouvait fournir les listes complètes des noms des canidés, dans toutes les langues du monde; — j'en ai cependant réuni assez, il me semble, pour pouvoir tracer l'évolution générale de ce groupe spécial de noms et montrer de la sorte la voie suivie par la phonétique humaine dans une large portion du monde. Bien que mon travail soit par conséquent très incomplet, j'espère pourtant qu'il pourra même ainsi contribuer à l'étude spéciale que j'ai eu en vue, et aider des chercheurs mieux équipés à confirmer, à corriger ou à élargir les aperçus que j'ai pu fournir.

La langue égyptienne antique présente des mots divers pour désigner le chien, le loup, le chacal. Je me proposerai de découvrir, s'il est possible, l'origine, la signification et les relations de ces mots entre eux. Dans le Conte du Prince prédestiné qui remonte,

(1) Magnus Degerbol. "Ueber praehistorische, daenische Hunde. — Vidensk. Medd. fra Dansk naturh. Forch. Bd. 84.

selon G. Maspéro (1) au milieu de la XXe. dynastie, au plus tôt, nous trouvons pour le chien, deux mots: *aou* et *tesmou*, qui sont employés l'un pour l'autre indifféremment, sans qu'il semble y avoir entre eux de nuance tranchée. Les phrases sont les suivantes:

1 — (Les Hathors) dirent: Qu'il meure par le crocodile — ou par le serpent, — voire par le chien! — (*aou*) — (p. 5).

2 — il monta sur le faîte de sa maison, et aperçut un chien (*tesmou*), qui marchait derrière un homme — (p. 6)

3 — Le page lui dit: C'est un chien, ceci! (*tesmou*) — (p. 7).

4 — Et on lui amena le chien (*tesmou*) — pag. 7)

5 — (on lui donna aussi son chien) pour le suivre. (p. 8). — Maspéro a restitué le mot chien par *tesmou*.

6 — Son chien (*tesmou*) [était] avec lui (p. 9)

7 — Je suis prédestiné à trois destins: le crocodile, le serpent, le chien (*aou*). — (p. 17).

8 — Qu'on tue [le chien] qui t'appartient. (p. 18). — Maspéro restituant la lacune a employé le mot *aou*.

9 — Je ne tuerai pas mon chien — (*aou*). (p. 18).

10 — Son chien (*aou*) était derrière lui. (p. 22).

11 — Son chien (*aouaou*) prit le champ. (p. 22).

12 — [À la suite de son] chien (*aouaou*). (p. 23).

Si l'on examine les phrases qui précèdent on peut voir qu'il n'existe pas ici de nuance qui justifie l'emploï d'*aou* plutôt que de *tesmou*. Maspéro restituant le mot "chien" dans les 2 lacunes, a employé ici *aou*, là *tesmou*, sans qu'on y voie de motif bien particulier. Nous avons même deux phrases où l'on trouve également sans forte raison, une réduplication du mot: *aouaou* (écrit). Et dans tous les passages cités il s'agit du même animal particulier, le chien du prince.

(1). P. 27-G. Maspéro. Romans et Poésies du Papyrus Harris. No. 500, conserve au British Museum. Paris. Imp. Natio. MDCCCLXXIX. Pg. 2.

Deux phrases seulement, considèrent le chien comme nom générique, nom d'espèce, et on y trouve *aou* (p. 5 et 17). Or je suis incliné à croire que c'est bien là le mot généralement employé comme nom du chien, si l'on ne veut pas se rapporter à une espèce particulière, ou à un animal déterminé. Ceci ressortira mieux dans la suite de ce travail. Il en résulterait que *tesmou* s'appliquait mieux dans les autres passages du conte, et *qu'aou* y fut employé par suite de négligence dans la rédaction et du peu de souci de se servir du mot propre.

À la page 7 nous avons une désignation intéressante: il y est dit: "Qu'on m'en apporte un (s. entendu "chien") tel que lui!" ... et Sa Majesté v. s. f. dit; "Qu'on lui apporte un petit coureur!" (*katkat*); c'est la traduction très logique donnee par Maspéro à un jeune chien courant, d'après le radical *khet* (courir), apparenté ã ici employé (1). Nous avons donc ici un adjectif désignant une variété particulière de l'espèce; nous verrons que c'est un procédé fréquemment usité pour mentionner une race d'animaux et que ces adjectifs sous entendent le nom de l'espèce. On dit aujourdhui un "épagneul" pour un chien espagnol, un "levrier" pour un chien à chasser le lièvre, &. &.

Dans le "Livre des Morts" c'est le mot *tesmou* qui se répète constamment pour désigner le chien. Ce sont des chiens connus dont on parle généralement. Parfois dans les traductions, on les désigne comme étant des levriers (2). Nous y rencontrons :

---

(1). P. 28. Cf. Maspéro. Id. Note I. Pg. 7.

(2). P. 29. — Levrier a cependant en égyptien un terme particulier **uas** (Brugsch cité par Pierret. Voc. hier. s. v. P. 115). Pierret rappelle toutefois que ne se lit pas toujours **uas** et cite **uabuab**, d'où l'on peut inférer que fournit la lecture **ua** ou *uab* (*uap*).

Chap. XIII. Budge (1) rétablissant le passage: "Je suis les chiens d'Horus" écrit *tesmou.* (Papyrus de Nebseni. Brit. Mus. N.° 9.900)

Chap. XVII. 77 Chef des Dieux, sauve l'Osiris N de ce Dieu, au visage de chien (*tesmou*) (2) (Papyrus de Nebseni).

—— XVII, 90. Id. (*tesmou*) (Papyrus de Juâu).

Chap. XXIV. 3... plus rapide que les levriers (3) (*tesmou*). (Papyrus d'Ani, Brit. Mus. N.° 10.470).

—— ——. 6 et 7. on a la répétition de la même phrase, toujours avec *tesmou* (ou *tesemou,* comme lit Budge).

Chap. LXIV. 18. Ta face est celle d'un chien (*tesem*) (Papyrus de Nebseni, longue version).

—— ——. 14. Id. .... (*tesem*) (Papyrus de Nu. Brit. Mus. N.° 10.477, longue version).

—— —. 17. Id. .... (*tesem*) (Papyrus Juâu. — longue version).

On trouve dans le "Livre des Morts" quelques autres mots sur lesquels nous aurons à revenir, dans le courant de ce travail, parcequ'ils se rapportent à notre sujet; mais examinons d'abord le terme *tesem* qui désigne constamment le chien.

Ces passages du "Livre des Morts" nous permettent de relever que le terme *tesem-tesmou* est resté en usage pendant une longue durée de temps et n'a guère souffert l'influence de parlers régionaux. La papyrus de Nebseni est originaire de Memphis, dans la première moitié de la XVIIIe. dynastie; c'est le plus ancien de tous ceux ici cités et le Conte du Prince prédestiné est de 500 ans plus récent. L'un est un texte profane, l'autre un texte sacré. Si nous nous souvenons que le chapitre LXIV, donné dans les 2 papyrus de Nu et de Nebseni, bien que d'origines diverses (Thèbes et Memphis), y garde le même mot *tesmou,* nous sommes autorisés à sup-

(1). The Book of the Dead. E. A. Wallis Budge. (The egyptian hieroglyphic text edited from numerous papyri) Vol. I. Lond. 1910.

(2). Pierret dit : au visage de lévrier.

(3). Budge traduit "greyhound" par lévrier.

poser que l'original qui guidait les scribes dans la transcription de ce chapitre (lequel, selon la tradition, remonterait à Menkaou-Ré de la IVe. dynastie), — portait lui aussi ce même mot pour désigner le chien.

Le sarcophage de Her-Hotep, qui appartient déjà à la XIe. dyn. (1), offre le même vocable *tesmou*, au XVIIe. chap. du "Livre des Morts" qui s'y trouve transcrit, dans la phrase... le taureau dont la face est celle d'un chien (*tesem*), la peau, celle des hommes (ligne 543) (2), et plus loin: . . . le dieu dont la face est celle d'un chien (*tesem*) (lign. 545) (3). De la XVIIIe. à la XIIe. dyn., selon les partisans de la chronologie courte, il faut admettre une durée de 210 ans au moins (4), et de la XIIe. à la IVe. 1100 ans, selon Wallis Budge (5), — ce qui fait 1310 ans en tout. Cela nous permet d'accepter une certaine fixité du terme envisagé, car il y a grande probabilité que ce terme existait déjà au temps de la IVe. dynastie. Un texte du Moyen Empire, bien que plus récent que ceux des Pyramides, est souvent plus important, comme le dit Lacau (6); il est indépendant en effet de ces derniers et sa dispersion dans un nôme est certainement bien antérieure à la VIe. dynastie.

Or quelle peut être la racine primitive de ce mot *tesem* qui offre une forme trilittère *tsm* ? Nous remarquerons d'abord que le mot s'écrit , et que sa transcription est *esmou* — . Le même mot — avec un autre déterminatif, naturellement, — signifie encore: I) bastion, fortification; — 2) pa-

(1). G. Maspéro. Mém. Miss. Caire. T. I. P. 167.

(2). Budge. The Book of the Dead. T. III. Append. Ch. XVII.

(3). Id.

(4). La chronologie longue exige 1670 ans/En raison des calculs sothiaques, je penche pour cette dernière; mais ce n'est pas le lieu, ici de discuter cette question, exposée très clairement dans R. Weill. — La fin du moyen Empire égyptien, T. II. Pp. 561 et suiv.

(5). A Guide to the egyptian collections in the Brit. Museum. 1909.

(6). Lacau. P. Textes religieux égyptiens. Ie. Partie. 19010. P. 3. Note 1.

rapet, garde-fou, quai; — c'est à dire qu'il répond à l'idée de protection et de gardien. Sera-ce là l'idée primitive contenue dans le trilittère *tsm* ?

Si ces 2 idées de chien (gardien) et de fortification (protection) sont apparentées, il semblerait que la seconde dut dériver de la première. Pour admettre une priorité du sens de rempart, on devra alors trouver un mot plus simple, plus ancien pourtant, qui désigne les remblais de terre ou les haies et les palissades dont on entourait les habitations primitives; or ce mot existe. C'est un mot bilittère; *sm*, et parmi ses divers homonymes, il en est un , qui signifie — enceinte, clôture (1). Pour expliquer le mot trilittère dérivé, on peut invoquer 1° — que depuis la fin du Moyen Empire a été remplacé par (2); 2.° — que est employé parfois comme causatif. On devra alors admettre que la forme , qui s'est maintenue sous le Nouvel Empire, était une forme très ancienne, consacrée par l'usage — et on peut supposer aussi qu'elle représente un mot composé de causatif+*sm*, ce qui signifierait; celui qui fait la garde, c'est à dire celui qui joue le même rôle qu'une enceinte. Les 2 termes peuvent dater de la même époque très ancienne où un chien et une clôture auraient reçu la même désignation. Nous trouvons la racine de ces mots dans l'expression *sa, sau,* qui veut dire: garder, gardien, pasteur. J'ajouterai que dans la langue la plus ancienne se trouve parfois employé au lieu de (3). Je n'ai trouvé sous cette orthographe que le mot *qsm* — qui signifie: écarter, détourner, et qui peut en ce sens représenter aussi une garde, une protection.

Ce qui précède me porte à croire que le terme *esem* est une épithète appliquée au chien, et spécialement au chien de garde, postérieurement à un autre nom plus général, que l'animal a dû

(1). Pierret. Vocab. hieroglyph. s. v. P. 486. — De ce mot est venu en copte -enclos. (A. Mallon. Gre. copte. 1907 — (Voc. bohairique).

(2). A. Erman. Agyptisch Grammatik. 3 Aufl. 1911. § 35. P. 22.

(3). A. Erman, ouv. cit. §. 120.

recevoir précédemment. C'est un qualificatif applicable au chien parfaitement domestiqué, à celui qui est devenu un commensal de l'homme et même un fonctionnaire.

J'ai montré que le terme 𓋴 *esem* devait remonter au moins à la IVe dynastie; j'ajouterai que G. Foucart (1) fait ressortir encore "qu'il y avait longtemps au 5e millénaire que les mythes des Textes des Pyramides avaient été rédigés", et effectivement si notre assertion est exacte, de lier le nom du chien au radical qui fournit le terme d'enclos, cela nous reporte aux périodes pastorales primitives, thinites d'abord et même protohistoriques (2).

Il nous faut relever en Egypte d'autres noms encore. Citons en passant les chiens d'Antef (XIe dynastie). L'un d'eux s'appelait *Abaker*, que Maspéro a démontré être une appellation libyenne (3), remémorant le nom du levrier berbère *abaikour*, servant à désigner la race entière; l'autre s'appelait *Taker*, c'est à dire — marmite ou marmitaud. Je ne les cite que parcequ'ils révèlent une influence libyenne en Egypte, à la XIe dynastie (4). Le premier vaut la peine d'être retenu parceque nous le retrouverons sous une forme analogue dans d'autres pays; le second est un nom individuel qui n'a pas d'intérêt pour notre étude.

Nous avons vu que le chien égyptien, employé à la garde, recevait depuis très longtemps avant la XIe dynastie, le nom de 𓋴 *esmou*. Rien ne nous autorise à traduire ce mot par "levrier"; — une seule phrase du "livre des morts", au chapitre XXIV: —

---

(1). G. Foucart. Hist. des Religions. Pg. 307. Note.

(2). "On atteint le VIe ou le VIIe millénaire avec la période thinite, puis en arrière la période de Neggadeh, dont les types les plus anciens nous conduisent jusqu'aux débuts de la période néolithique africaine" G. Foucart. ouv. cit. Pg. 49.

(3). Transact. of the Soc. Bibl. Archaeol. T. V. Pp. 122-128.

(4). En Libye et spécialement au Maghreb ancien, on connait un autre nom du chien, appartenant à la langue berbère, c'est le mot *ikdjan*, au pluriel, "les chiens". Cela se vérifie par la traduction arabe d'une localité qui portait ce nom, et s'appelle aujourd'hui Kherbet el Kleb "les ruines des chiens" — (E. F. Gautier. — Les siècles obscurs du Maghreb. Paris. 1927. P. 318.

plus rapide que les chiens, — justifierait la traduction par — levrier, toutes les autres, ainsi que celles, particulièrement du "Conte du Prince prédestiné", s'accomoderaient parfaitement de l'interpretation de "chien de garde". Nous voyons à côté de cela que la Libye désignait son levrier (1) par le mot *abaker*, et que ce levrier berbère se retrouvait dans toute l'Afrique du Nord et en Egypte, au temps de l'Ancien Royaume (2), — c'était le *sloughi* (ou *saluki*) aux oreilles droites. Budge qui s'appuie sans doute sur le passage du chapitre XXIV, pour identifier le levrier avec le mot *esem*, le décrit ainsi : "The most useful and valuable was the large dog, something like the greyhound, with prick ears and a long curling tail, of the same species which is used in Mesopotamia and Persia and the Sûdân at the present day, and is called salùki. The boldness of this kind of dog, called in egyptian thesem, is marvellous, for he will attack panthers and lions, and his fleetness is almost incredible. His speed is compared with that of a flash of light in the Book of the Dead (Ch. XXIV)" (3). Il y a là évidemment une équivoque de Budge; le chien employé pour attaquer les lions et qui était assez rapide pour atteindre les onagres à la course, n'est pas le lévrier, c'est le dogue. Le lévrier a surtout le museau allongé, même pointu, et les chiens ici considérés ont le museau carré. Le déterminatif de esem, quand ce n'est pas simplement la queue, est l'image d'un chien solide qui n'a rien du lévrier.

Dans une question aussi complexe que celle de l'origine du chien domestique, il est difficile d'arriver à une conclusion exacte, définitive. Toutes les opinions ont été émises et je ne les relaterai

(1). G. Maspéro étudiant ces chiens d'Antef, écrit "Greyhound". (Etud, de Myth, et Archeol. égypt. T. VI. P. 498.

(2). Fr. Lenormant. Sur les animaux employés par les anciens Egyptiens, à la chasse et à la guerre. (Ctes. Rend. de l'Acad. des Sc. 1870. II, Pg. 253 et suiv.).

(3). AGuide to the Egypt. collect. in the Brit. Museum. 1909.

pas ici car c'est le côté linguistique que j'étudie et non le côté zoologique. Link (Urwelt. p. 370) pensait que tous les peuples ont trouvé à leur portée la race primitive qui a fourni leur chien domestique, cette race fut elle celle du loup ou du chacal. Je crois qu'une bonne part de raison est de son côté; mais on ne peut dire "tous les peuples" cependant, car si tous ont adopté le chien domestique, il en est pourtant qui ne l'avaient pas domestiqué eux-mêmes et qui l'ont reçu de peuples voisins, souvent avec le mot qui le désignait. C'est même ce fait particulier qui éclaire en bien des cas, les variations des noms de l'animal.

A la question du chien se rattache naturellement celle, plus attachante pour nous, des premières migrations humaines, et il n'est pas étonnant que les zoologues, aussi bien que les historiens, influencés par le courant d'opinion dominant à leur époque, aient cherché la race primitive du chien, vers les lieux où l'on plaçait alors l'origine de l'homme lui même. C'est ainsi que sur le terrain de la linguistique, A, Pictet, enthousiaste partisan de la théorie indo-européenne qui, à la suite des études sanscrites, cherchait vers l'Inde et l'Iran, la source de toute culture, a rapporté à des racines sanscrites le point de départ de tous les noms du chien, du loup, du renard, &.

On sait fort bien aujourd'hui que les Indo-européens sont d' arrivée relativement tardive dans le monde déjà civilisé, nantis de toutes les découvertes et inventions indispensables à une humanité évoluée, observatrice et même philosophe. Et les faits que j'ai relevés au cours de mon travail, m'ont absolument persuadé que les Indo-européens, d'ou qu'ils vinssent, trouvaient déjà devant eux, des désignations établies pour ces animaux. Qu'ils apportassent leur contribution avec des racines nouvelles, ou des variantes de racines déjà existantes, cela ne doit pas nous surprendre; mais nous n'avons plus guère le droit aujourd'hui de les regarder comme la race élue qui devait répandre la lumière sur un monde barbare avant eux.

En confrontant toutes les données, même contradictoires, ã l'égard de l'origine du chien domestique, il ressort cependant un tableau assez probable de l'ordre d'apparition de ses grandes variétés, et par là aussi de sa possible dissémination.

Puisque nous étudions les noms du chien en Egypte, il est naturel d'exposer brèvement ce que les zoologues ont dit à son sujet.

C'est au Cabéru (Canis simensis) d'Ethiopie que C. Keller (1) rapporte l'origine des levriers égyptiens. Ils furent introduits en Crête, au moins au Minoen ancien II, et les Carthaginois, qui les rencontrèrent dans l'Afrique du nord, les transportèrent aux Baléares (Perro Ibizenco). Or C. simensis que Rüppel a trouvé en Abyssinie, est donné par Keller, comme un loup à grandes jambes et il le regarde comme la souche également du sloughi des Arabes; Hilzheimer, au contraire, considère C. simensis comme un renard et, par conséquent, ne peut d'aucune façon en faire la souche du levrier d'Egypte. Nehring, Studer, O. Abel rejettent aussi les vues de Keller (2).

Les Grecs ont répandu le levrier autour de la Mer Noire dans les steppes Sarmates, il est devenu le *barzoi* russe et le *tazi* perse, dit encore Keller (3).

On voit que de toute façon, le levrier, race faite par la domestication, n'apparait en Europe qu'au début des temps historiques. Hilzheimer donne aux levriers diverses origines et aussi sépare-t-il les levriers d'Europe de ceux d'Egypte. En cette opinion il parait bien oublier les données de l'histoire. Studer faisait descendre le levrier du dingo (qui est australien) et du paria-hund (qui est africain), dérivé selon Keller, du Canis lupaster, apprivoisé en Afrique dès les temps anciens. Hilzheimer (p. 58) trouve cette hypothèse erronée, car il regarde le levrier d'Europe comme

(1). L'Anthropologie. 1912. P. 444.
(2). O. Abel. Mitteil. d. Anthropol. Gesellsch. in Wien. L. Band. 1920. P. 65.
(3). Dr. C. Keller. Die Stammesgeschichte unserer Haustiere. 2tte Aufl. 1919. P. 46.

provenant d'un loup, et il s'appuie sur la présence de levriers dans les steppes méridionales de la Russie; or on a vu que ces animaux y avaient été amenés par les colonies grecques de la Mer Noire et qu'ils provenaient en dernière analyse de l'Egypte par la Crête. Il faut donc laisser de côté cette vue d'Hilzheimer sur les levriers d'Europe, comme d'ailleurs celle de Studer qui les rattache au dingo d'Australie. Mais à la même page Hilzheimer affirme que le levrier de Pharaon était ce thésem que nous étudions, le même que le sloughi des Bédouins, et il leur donne comme ancêtre le chacal égyptien (C. lupaster). S'il en est ainsi, pourquoi combattre Studer, qui dérivant le levrier du pariahund, en fait lui aussi un petit neveu de C. lupaster ?

En réalité le levrier n'est pas le *thesem*, nous en aurons la preuve par la philologie; et si plus tard, on lui a appliqué cette désignation, à lui aussi, c'est abusivement, car il ne futpas le Ier *thesem* des Egyptiens, comme nous le verrons. Pour Keller (p. 39), le levrier venait du grand chacal (C. anthus). Ce qui semble bien établi pour Hilzheimer, et que nos études des noms du chien en Egypte, viendront en effet confirmer, c'est I°, que le levrier est bien africain; 2.°, qu'il dérive en effet du chacal. — Mais que ce chacal soit une sous race Thos, ou Canis lupaster, ou toute autre variété, pour l'instant nous l'ignorons, et c'est une question qu'il appartient plus particulièrement aux zoologues de résoudre, car comme le dit Hilzheimer, il y a beaucoup plus d'espèces de chacal qu'on ne le supposait d'abord.

Mais le levrier n'était pas le seul chien d'Egypte, on le sait, et tout porte à croire qu'il ne fut pas le Ier chien domestiqué, dans la vallée du Nil.

A l'époque du cuivre, précédant le bronze en Egypte, appartient un cylindre de pierre verdâtre (stéatite ?), trouvé dans les kjoekkemmoeddings d'Adimieh, au sud d'Esneh, par H. de Morgan (1908), et qui porte, entre autres gravures, celle d'un chien

ou d'un chacal, à la queue courte, et non du type de celle des levriers (1).



A Hiérakonpolis, a Abydos, Quibell et Pétrie ont trouvé des statuettes de chiens; on y distingue entre autres, une race de dogue, puissante, que l'on employait à la chasse au lion, — et une race de grand chien courant, aux oreilles pendantes (2).





Ceci nous permet d'établir que pour le moins, le dogue et le chien d'arrêt étaient également domestiqués dès les temps les plus anciens — et l'on peut bien s'étonner que Hilzheimer (p. 55) prétende que les dogues fussent inconnus à l'Egypte; il ignorait sans doute ces monuments curieux.

(1). Notes sur stat. quatern. et le cuivr. Rev. Ecol. Anthrop. P. 133.
(2). J. Capart. Les débuts de l'art en Egypte. Bruxelles. 1904. P. 176, 177. Fig. 63, 130, 131.

Ce qui peut être mis en question, c'est seulement l'origine géographique des dogues; il ne semble pas qu'ils soient naturels de l'Afrique. On a cru longtemps que cette variété de chiens était particulière à la Mésopotamie et qu'elle avait été introduite du Thibet (C. niger); d'où elle serait passée en Elam. C'est elle que l'on appelle en général "chien hindou". (Keller. P. 50). Hilzheimer lui même, étudiant les chiens de Babylonie (ka-lab, i-lam-ti), trouve peu vraisemblable cette provenance et rapproche ces chiens des dogues européens (p. 57). O. Abel prétend également que l'origine asiatique des dogues n'est pas fondée. Keller (p. 41) nous dit que les dogues n'ont apparu en Europe qu'au début des temps historiques. Tout ceci nous conduit à penser que leur berceau est non pas l'Asie centrale, mais l'Asie Mineure, et plus particulièrement les régions au sud du Caucase qui répondent à l'Arménie ancienne. C'est de là, qu'avec les migrations diverses, ils se seraient transportés vers la Mésoptamie, l'Elam, l'Asie centrale, et au sud ouest, vers l'Afrique. Les études linguistiques viendront appuyer ces vues. J'accepte parfaitement, en ce sens, l'opinion de Keller (p. 54), que les chiens du Caucase dérivent du loup européen (C. lupus), et que c'est de cette variété que provinrent les chiens des montagnes de la Grèce septentrionale et de l'Albanie, les chiens des Abruzzes et des Pyrénées. On sait que, des études récentes de J. N. Marr, de Pétrograd, des observations de Drexel et d'autres, on regarde les Basques, comme un peuple primitivement localisé au Caucase, qui très anciennement émigra vers l'Ibérie espagnole; or il est typique que le nom du chien en basque, soit précisément le vieux mot sumérien, sans aucune altération, et ce nom s'applique au chien puissant, au dogue qui chassait les lions et les onagres. Hilzheimer peut bien insinuer que l'opinion de Keller n'est qu'une présomption (p. 52), c'est une présomption que les faits et la linguistique justifient.

Nous ne savons pas la route, au juste, que les Basques suivirent, ni l'époque exacte de leur exode; mais plusieurs rapprochements ethnographiques tendraient à persuader qu'une partie,

au moins de leur contingent est passé par la Crête, et en Crête également, nous trouvons le molosse chassant les sangliers. Comment les Crêtois le nommaient-ils, nous l'ignorons il est vrai; nous ignorons aussi d'ailleurs, comment ils désignaient le levrier, mais d'après l'époque à laquelle appartiennent les monuments qui représentent ces 2 variétés, il semble, au moins jusqu'à nouvelles découvertes, que le levrier ait précédé le dogue en Crête: le levrier provenait d'Egypte, le dogue y vint d'Asie Mineure par les iles, ou de la Grèce continentale, amené par les tribus plus barbares qui contribuèrent à la formation de la dernière période, celle Mycènienne (Argos, Tirynthe, &).

Mais le dogue et le levrier ne sont pas les seuls chiens que connut l'Egypte, même préhistorique; on y avait apprivoisé le chien d'arrêt, et celui ci provient de l'Afrique même. On le trouve en effet parmi les produits rapportés du Pount, à Deir el Bahari (Ed. Naville. 1898. Tabl. LXXXI. — Part. III). C'est le chien courant aux oreilles tombantes, qui remonte là à l'époque prédynastique et dont Quibell et Pétrie ont trouvé des statuettes à Hiérakonpolis et Abydos.



Hilzheimer (p. 58) dit que ces variétés à oreilles pendantes dérivent de C. doederlein, et G. de Mortillet remarque que tous les chiens sauvages ont les oreilles droites (1); ceci prouverait que le chien d'arrêt était déjà, à cette lointaine époque, depuis longtemps domestiqué en Afrique.

(1). G. de Mortillet. — De l'origine des animaux domestiques. Communic. à la Société d'Anthrop.

Il est encore un chien connu des Egyptiens três anciennement selon les auteurs, c'est le chien d'Anau, qui serait voisin de C. Poutiatini, Studer, et que l'on a regardé comme l'ancêtre du chien de berger. Ce chien, découvert dans les Iers restes de culture au Turkestan (R. Pumpelly), daterait là d'enviton 3300 av. notre ère. Hilzheimer le croit un descendant d'un petit loup des bords orientaux de la Baltique. Il a en effet été trouvé en Russie avec des instruments paléolithiques; c'est le type qui a fourni le chien de l'âge du bronze, le chien de berger (C. matris optimae, Jeitteles).

Ce chien serait donc descendu vers l'Asie et aurait même passé en Afrique, en Egypte. Est-il aussi ancien dans la vallée du Nil que le dogue et le chien d'arrêt, cela est assez difficile à déterminer, en se basant seulement sur les opinions des auteurs. Etant donnée, cependant l'époque à laquelle il est commun en Europe et l'aire d'où on pense qu'il provient, il parait raisonnable de croire que son introduction en Egypte soit plus tardive.

En résumant par conséquent, tout ce qui précéde à propos du chien en Egypte, on peut établir qu'il y a 3 variétés importantes et distinctes: — I) le levrier qui vient du chacal; — 2) le dogue qui vient du loup; — 3) et le chien d'arrêt, d'origine africaine. Plus tard apparaît le chien d'Anau; — et dans les tout premiers débuts de la civilization du Nil, — un autre animal domestiqué: — la hyéne (Hyaena striata) (1), sur laquelle nous aurons à revenir plus tard.

Voyons maintenant auxquels de ces animaux appartiennent les noms divers donnés par les Egyptiens au chien.

J'ai montré que le terme *thesem* ne devait pas s'appliquer au levrier; — d'autre part nous venons de voir que le levrier descendait du chacal; la question se posera naturellement maintenant :

---

(1). Dr. L. Armbruster. Neue Urkund. ueber d. alt. Haustier (Naturwiss. Wochenschr. 27 Marz 1921.

le levrier et le chacal, aux époques les plus primitives, recevaient-ils le même nom, ou quel nom spécial était réservé à chacun ?

Il est un fait, assez important pour notre étude, en effet, sur lequel nous devons appeler l'attention: c'est que les Egyptiens ont domestiqué le chacal. Sur une palette de schiste, dont les fragments sont répartis entre le musée du Louvre et le British Museum (1), on voit 2 canidés qui doivent être des chacals, si on les rapproche des images de cet animal dans les temps historiques. Leur rôle ici, de chasseurs de gibier, montre bien qu'alors cet animal était domestiqué comme un chien. Cette palette, bien que semblant être un des premiers monuments avec emploi d'hiéroglyphes, date de la période préhistorique, par la caractère des armes.



Au verso d'une seconde palette, trouvée à Hiérakonpolis (Ashmoleum Museum. Oxford), un chacal portant ceinture, marche sur les pattes postérieures et joue de la flûte, conduisant un troupeau, comme un berger. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette pièce curieuse, très élucidative; pour l'instant il suffit d'en faire état, pour appuyer le fait de la domestication du chacal. Hilzheimer en est persuadé quand il écrit: "Quand cette domes-

(1). Capart. op. cit. Pl. I. P. 223.

tication eut-elle lieu, cela est difficile à dire, mais la rencontre côte à côte de C. lupaster et de ses descendants domestiqués, dans les tombeaux égyptiens, sert à me convaincre que les anciens Egyptiens avaient profité de cet animal" (1).

Anubis fut à mes yeux, regardé comme un chacal; ce point est encore chez les auteurs, sujet à contreverse. L'animal d'Anubis était Sabou , et ce nom, dit Maspéro "est le nom même de l'animal, que ce soit le chien, le chacal ou le renard".

D'aucuns sont d'avis que le culte d'Anubis ait pénétré en Egypte avec les Horiens (Her Shasu), car on le voit sur leurs étendards, mais on ne doit nullement prétendre qu'ils aient introduit l'animal dans le pays, car le chacal y était indigêne sous plusieurs variétés. On peut même soutenir le contraire avec plus de vraisemblance, car le Delta était parvenu à un certain état de civilisation avant la Haute Egypte, et comme le dit Jéquier: "c'est dans les terres du Delta, plus fertiles et mieux arrosées que partout ailleurs, que l'agriculture devait naître et se développer en premier lieu, et la légende nous en a conservé un souvenir três précis: Osiris est un dieu du Delta, dont le centre du culte est à Mendés ; Isis est également une déesse de la même région, ainsi que Set..." (2). Et c'est à cette légende du Delta qu'appartient Anubis, qui le premier, institua pour son père les rites funéraires de l'embaumement.

D'autres comme Naville, tendent à considérer le canidé des étendards Horiens, comme un chien et non un chacal (3). Il est

---

(1). M. Hilzheimer. Dr.-Beitrag zur Kenntn. d. nordafrikan. Schakale... (Zoologia. Hft. 53. 20terBd. p. 91. 1908).

Quelques auteurs ont particulièrement insisté sur la douceur de certains chacals d'Afrique et d'Asie, qui s'apprivoisent assez facilement: sur la ressemblance du chacal à dos noir (C. mesomelas) avec le chien des Bochimans, et sur le peu de répugnance que montre parfois le chien pour s'accoupler au chacal. (Adrien de Mortillet. — Dre. des Scien. anthrop Paris. art. Canidae).

(2). G. Jéquier. Hre de la Civilisation égyptienne. p. 95.

(3). E. Naville. "Devant le roi on porte 4 étendards dont 2 surmontés de faucons, un autre d'un chacal, ou plutôt d'un chien. (La Religion des Anciens Egyptiens. Paris. 1907. P. 24).

fort difficile de décider de ce point, en se basant seulement sur les représentations, car en son apparence extérieure, le chacal différait bien peu du chien qui, comme on l'a vu en était dérivé. D'autre part les Horiens étant entrés en conquérants, il n'y aurait rien d'étrange à ce que l'emblême totémique appartenant au peuple prédynastique indigène, ait été réuni aux emblêmes des conquérants; et si comme on a pu le croire aussi, ces quatre étendards sont les symboles des 4 régions terrestres ou mythiques, le chacal peut parfaitement représenter le nord, car on le retrouve avec ce symbolisme dans les régions du ciel égyptien, figurant plus tard sur les zodiaques.

Je n'entends point par là que les Horiens ne connussent pas le chacal ou le chien, car d'où qu'ils vinssent, du sud de l'Egypte, ou de l'Arabie voisine, par la route de Koceir, ils y étaient familiers avec le chacal, au moins. Je prétends seulement que dans l'Egypte qu'ils envahissaient, le chacal et le chien étaient indigènes, déjà domestiqués, et ne furent point introduits par eux. Leur invasion est antérieure de plusieurs siècles au 5e millénaire avant notre ère, et la culture des indigènes nord africains qui les précédèrent en Egypte et dans le Delta, remonte jusqu'aux temps paléolithiques.

On peut donc tirer de ces faits, déjà, la conclusion que le nom du chacal, au moins, existait en Egypte avant l'invasion des Hor-Shaṣu. Ces derniers qui devaient connaître cet animal, même avant de pénétrer en Egypte, avaient-ils un nom particulier pour le désigner ? C'est là un autre problème encore.

On sait que le chien sauvage n'aboie pas, que ce cri particulier est acquis en captivité et que les chacals, les loups, le peuvent apprendre également en entendant d'autres chiens aboyer (I), — qui a entendu des chacals, la nuit, sur les bords du désert, sait

(1). George Mivart. A Monography of the Canidae.

que cet animal a naturellement un "jappement" court et répété. Or ce jappement (le mot lui même le rend), est exactement le nom égyptien de l'animal: *Ap-uat*. Ce mot est donc bien une onomatopée, en dépit de l'ironie de Max Muller. Ma conviction est que c'est là le Ier nom qui ait été donné au chacal sauvage en Egypte, bien longtemps avant l'arrivée des Horiens.

Nous avons vu plus haut (p. 39), que les primitifs protohistoriques élevaient des enceintes en palissades et en terre battue, et que par la similarité du rôle du chien et de l'enceinte, comme moyens de garde et de protection, se trouve établie très vraisemblablement, l'existence, déjà à cette époque prédynastique, des termes *sm* (clôture, mur de garde), et *thsm* (chien de garde), au moins sous sa forme bilittère, *sm*.

Or qu'il y ait eu, même à cette époque, une superposition d'idées sur ce même animal, comme chien, qui permettait de lui appliquer indifféremment l'un ou l'autre terme en usage, cela semble ressortir du fait que nous trouvons le terme *sam*, écrit ou , apparenté à *thsm*, avec la même signification que celui de *Ap-uat*, c'est à dire: montrer le chemin, guider, conduire (1).

Nous avons montré cependant que le terme *sm* (*thsm*), avait dû désigner un chien, autre que le levrier, et par conséquent aussi que le chacal; mais quand le chacal eut été domestiqué, ses habitudes de courir devant, de suivre la piste, comme le font tous les chiens, ont dû rapidement le faire assimiler aux autres chiens, et les expressions traduisant les actions caractéristiques de ceux ci, ont bien pu être employées comme synonimes des actions du premier. Ainsi les termes se rapportant à l'un ont pu être appliqués à l'autre. , p. ex. signifia "commencement, ce qui va devant", "ouvrir, frayer, — par conséquent : guider"; *ap-uat* — ouvrir la marche.

Quand l'astrolâtrie s'établit et que certains animaux furent transportés au ciel, pour personnifier les Génies ou les Dieux des étoiles et des constellations, le chacal y prit sa place et devint

(1). Pierret. Voc. hierogl. s. voc. P. 487.

Ap-Heru — l'ouvreur ou le guide du Ciel, car le chacal égyptien occupait la place d'Arcturus, l'étoile polaire, qui est à la queue de notre actuelle "Ursa minor". Il y avait là un jeu de mot sur le terme *Heru,* qui signifie à la fois "chemin" et "ciel". Si bien qu'en employant ce terme, le commun comprenait *Ap-Heru* "le guide des chemins", comme chien ou chacal apprivoisé, et les initiés entendaient le Dieu stellaire *Ap-Heru,* "celui qui guide le Ciel".

On voit de ce qui précède, que le terme *sm* ou *thsm* était une sorte d'épithète appliquée au chien, comme animal de garde, sans préjuger de sa race particulière, et qu'elle fut sans doute apposée à un chien déjà domestiqué avant le chacal, — dogue, chien d'arrêt ou paria-hund. Mais ces chiens, en dehors de cette épithète ou qualificatif, avaient probablement des noms de race, pour les distinguer les uns des autres; c'est ce que nous devrons vérifier plus tard.

Cherchons maintenant quel était le nom du chacal.

Dans le "Livre des Morts" au chapitre LV, on rencontre le chacal: 2 [hieroglyphs] — "Je suis Sab, Sabou, je suis Shu." (Papyrus de Nu. Ire moitié de la XVIIIe dyn.). La répétition du même radical, avec et sans la terminaisom *ou,* montre que dans un cas, on a un nom propre, dans l'autre un nom commun. La généralisation de la terminaison *ou* á un grand nombre de substantifs, dans les plus anciens temps, étant un commencement de grammaire, ne peut qu'être postérieure au radical simple, au substantif nu: *Sabou* doit donc être postérieur à *Sab,* et ce dernier est l'ancien nom commun de l'animal .On doit donc traduire: "Je suis le chacal, Sabou, (I) je suis Shu" (2). Et cette phrase qui

(1). Maspéro ne pensait pas ainsi: "Il y a reduplication du mot, peut-être par suite de l'incertitude où se trouve le scribe de choisir entre 2 leçons diverses" (Et. de Myth. et d'Arch. égypt. T. I. p. 284.

(2). Il y a là même, une triple répétition, car *Shu,* la plume, symbolisant la Vérité, est aussi *sp.* Et la vérité est pour l'égyptien ce qui ne change pas, ce qui est stable. — comme astronomiquement est stable le chacal de l'étoile polaire. Cette phrase a donc évidemment un sens mystique et astronomique.

doit appartenir à un texte excessivement ancien, me porte à croire que la désignation du chacal divin fut *Sab,* (et plus tard *Sabou* aussi), avant même d'être *Anpou.*

On trouve effectivement des inscriptions où Anubis est appelé "Seigneur de Sepau ou de Sepa", localité qui lui était consacrée et qui, comme son nom l'indique, avait dû être dédiée antérieurement au chacal Sabou; le cercueil doré d'Antef-Aa II (XIe dyn.), au Musée du Louvre, porte une inscription hiéroglyphique contenant une prière à Anubis, Seigneur de Sepa [hiéroglyphes] (1).

C'est cette titulature qui établit l'étroite relation entre *Anpou* et le chacal *Sabou,* et qui fixe le nom d'Anpou particulièrement pour le dieu dont le symbole ou la forme primitive était le chacal. Les Egyptiens ne s'y trompaient pas qui lisaient le chacal figurant le dieu non pas phonétiquement *Sab,* mais idéographiquement *Anpou* (2).

A quelle époque remonte le terme *Sab* pour désigner le chacal ? Il existait déjà à la IVe dynastie, puis qu'on y rencontre le tombeau d'un certain Sabou, et qu'alors Anpou était une divinité fréquemment invoquée dans les inscriptions funéraires (3). Dès les débuts de cette dynastie, d'ailleurs, tout ce qui constitua la culture postérieure de l'Egypte, était déjà développé (4). Mais un curieux monument dont nous avons déjà parlé, vient nous révêler qu'avant même l'écriture hiéroglyphique, le chacal recevait le nom de Sab. C'est la palette de schiste d'Hiérakonpolis, où figure un petit chacal gardant un troupeau, portant ceinture et jouant de la flûte; or le mot *sb* ([hiéroglyphes]) signifie "flûte", et "jouer de la flûte" (5). Il y a là évidemment un jeu de mots sur l'action de l'animal et son propre nom. Le flutiste est *Sab.*

---

(1). Budge. Hist. of Egypt. T. II. P. 184/.

(2). R. Pietschmann. Der Aegypt tisch. Fetischsdienst und Gotterglaube. Zeits. f. Ethn. Vol. X. 1878. P. 163-164.

(3). Amélineau. Les funérailles dans l'Ancienne Egypte. P. 393.

(4). J. Capart, Ouv. cit P. 275.

(5). Pierret. Voc. hiérogl. P. 473, lit "Seb." Roger Lambert, Lexiq. hiérogl. P. 308. lit "sb' [hiéroglyphes], [hiéroglyphe]' — jouer de la flûte".



Or il n'y a pas le moindre doute que le mot *sab* ne soit un composé du radical *ab/ap* et de la lettre *s* prosthétique, qui est le 𓋴 (s) causatif de l'égyptien (1).

Nous avons vu que le mot *ap* était très probablement le Ier nom qui ait été donné au chacal, par imitation de son jappement à l'état sauvage; — dans l'expression *wap-uat* (*wap* est une labialisation de la Ire voyelle, donc une dérivation de *ap*), le premier terme signifie "ouvrir", c'est le nom de l'animal qui passe à déterminer l'action qu'il accomplit, en courant devant, en suivant la piste, il ouvre le chemin aux chasseurs. Il s'ensuit que dès l'époque où fut introduit le terme *sab* ou *sap*, on y voyait l'onomatopée *ap* du cri du chacal et le causatif-*s*, c'est à dire: celui qui fait *ap*, ou "le jappeur". C'est le même sens que l'on retrouvera plus tard chez les Latins, quand ils diront "*Anubis latrator*".

Mais une autre question se pose alors: l'animal fut-il designé d'abord par l'onomatopée *ap*, ou le causatif s fut-il appliqué dès l'origine pour le nommer ? Dans ce second cas, on devrait retrouver cette même forme causative jointe aux noms d'autres animaux, dont les radicaux sont également onomatopaiques. Or cela ne parait pas avoir lieu. L'âne s'appelle *àà*, le chat *amiui*, *mau*, et le lion, qui est un grand chat, *mai*, la chêvre se dit *ka*, *kaka*, *ke* $_\chi$ *es*,

1). Erman. Aegypt. Gram. § 269. P. 143.

& et nous ne trouvons pas de désignation se rapportant à ces animaux, sous les formes: *saa, samiui, smau,* sauf pour la chêvre, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

La création du causatif par (s) est donc évidemment postérieure à l'adoption de l'onomatopée pure.

Mais la création d'un *s* causatif est elle l'oeuvre de la race autochthone, ou est elle d'introduction horienne? Ce point est assez difficile à élucider; on sait que ces formes en *s* sont une des particularités des langues sémitiques; on les trouve aussi en berbére, mais y sont-elles primitives ou d'introduction sémitique plus tardive ?

Si la forme causative est d'origine horienne, donc antérieure à l'invasion dans la vallée du Nil, il s'ensuivrait puisqu'ils venaient, selon les théories acceptées, de territoires sémitiques, que dans ces mêmes régions devaient logiquement exister aussi les formes simples, sans **s** prosthétique; or je n'ai rencontré encore aucune forme **ab, ap,** ou **eb, ep,** en sémitique, qui puisse se rapporter á la désignation d'un canidé quelconque.

Parmi les langues antiques de la Mésopotamie, l'accadien et l'assyrien nous fournissent:

		Accadien		*Assyrien*
chien	=	*lig (lik)*	} =	*calbu, pultu, baltu, uru*
lion	=	*lig (lik)*		
loup	=	*nim, num, nu enum*	=	*saku, elamu, zibu,* (1)

L'Accadien est la langue sémitique la plus ancienne de la région, elle ne dénonce aucune similitude entre ses noms des canidés et ceux de l'Egypte; quand un mot apparenté se présente, c'est plus tard, avec les Assyriens, par *zibu* qui se relie à *sab,* et qui est sous la forme causative. Mais nous avons un argument qui nous paraît décisif avec un autre nom, celui de la chêvre: nous avons vu plus haut, p. 55, que les Egyptiens la nommaient *ka,* or les Accadiens l'appelaient *sicca;* c'est bien ici le radical *ka* précédé du

(1). Sayce. Rev. A. H. An elementary Grammar of the Assyrian Language. Lond, s. d. Mots: 118a, 217, 361, 494.

causatif s. Quand on rattache les Egyptiens aux origines asiatiques, c'est avant tout aux habitants primitifs, à ce noyau hamito-sémite, probablement indivis, qui a précédé la dispersion de ses tribus, et cela est même antérieur aux Accadiens. Si ce raisonnement est justifié, il s'ensuit que la formation causative, au moyen de la lettre s préfixe, appartient aux tribus sémitiques effectivement, et on en peut déduire que les Horiens rencontrèrent l'onomatopée indigène *ap* désignant le chacal et y ajoutèrent le causatif, dont ils formèrent le terme *sap* = *sab*, revenu bien plus tard en Asie mineure, sous les formes où nous l'y rencontrerons, entre elles, l'assyrien *zibû*. J'ajouterai que tous les mots accadiens que nous avons cités ici, révèlent une procédence étrangère, plus ancienne que les Accadiens eux-mêmes. Nous en aurons la preuve au courant de nos recherches .

Parmi les noms du chien nous avons trouvé , *aou* dans le Conte du Prince prédestiné : Pierret lit *fu* ou *wu* et ajoute que le mot est une onomatopée (1). V. Loret avait accepté cette lecture, mais à la fim de son "Précis", il corrige et informe que des documents nouveaux ont établi la lecture *aou* (2). La reduplication de ce mot doit donc se lire *aou-aou*, c'est celle que Pierret traduit par "chien de grande taille". Or cela ne s'accorde pas avec le passage du même Conte, où nous trouvons *aou-aou* (p. 35), quand nous savons déjà que le chien du prince, d'après le passage de la page 7, était un *khet-khet*, un jeune chien courant, dit Maspéro. Le terme *aou* devait très vraisemblablement désigner le chien en général, quand on ne voulait pas faire mention du type particulier de l'animal; le caractère onomatopaique du mot, qui est celui qu'emploient naturellement les enfants, dénonce sa très haute antiquité. Si nous rappelons maintenant ce que nous avons déjà mentionné, à savoir que le chien sauvage n'aboie pas,

(1'). Pierret. Voc. hiérogl. 1875. P. 170.

2). V. Loret. Manuel de la langue égyptienne. Paris. E. Leroux. MDCCCLXXXIX P. 113.

et que c'est le jappement du chacal qui se transforme en aboiement, en captivité, nous serons alors tenté de conclure que *aou* est postérieur à *ap;* le Ier se rapporte donc au chien déjà domestiqué, le second à un canidé sauvage. Il en résulte, que au point de vue linguistique, le terme *aou* et ses dérivés n'ont pas de rapport étymologique avec le terme *ap* et ses variantes et dérivés. Cette constatation est extrêmement importante pour notre étude comme on le verra dans la suite.

Je me suis basé sur l'onomatopée dans les considérations qui précèdent et on voit le rôle important que je lui accorde; mais si l'on se fondait uniquement sur l'onomatopée pour expliquer l'origine du langage, on s'exposerait réellement à de singulières erreurs. Dans ce travail nous sommes partis du fait que *ap* fut le nom primitif du chacal; mais on peut relever dans les lexiques bien des homonymes *ap,* qui ne se rapportent ni au chacal, ni aux canidés.

Si dans le courant des âges, on voit dans une même langue, telle lettre se substituer à telle autre du même groupe, il est à supposer que cette substitution a été pratiquée par un autre élément, apparenté ou englobé dans la tribu originelle, car la finesse de perception des Iers groupes qui ont créé leur langage avec des éléments forcément pauvres, limités, les inclinait à donner une valeur intégrale et distinctement nuancée à des sons en apparence semblables; c'est ce qu'ils ont obtenu par le "ton" dans le mot, par sa durée, et sans doute avant cela, par des gestes "déterminatifs", qui ont dû créer en Egypte — comme chez les Indiens Zuñi, par exemple, — ce que Cushing a appelé des "manual concepts".

Les homonymes sont fréquents, en égyptien; dans l'écriture on les distingue par un hiéroglyphe déterminatif, dans la prononciation ce dut être le geste au début, et dans la suite le ton. Il est des peuples qui ont noté le ton, l'accent et la durée.

Parmi les noms d'animaux, on en voit divers qui sont communs à plusieurs espèces; l'onomatopée ne peut donc être leur

origine. Il reste seulement à admettre que l'acceptation du même radical pour 2 ou plusieurs animaux, montre que dans l'esprit du peuple qui l'appliquait à des êtres si parfaitement différents parfois, il y avait l'idée d'une action ou d'un attribut commun à ce groupe d'animaux. Ainsi à coté de *ap,* "chacal", on a *abi* "léopard", *abou* "éléphant". Quel est l'attribut qui paraissait commun entre le léopard et l'éléphant aux yeux des créateurs de ces termes, il nous est difficile de le retrouver, mais nous aurons plus d'une fois l'occasion, au cours de ce travail, de relever des assimilations linguistiques semblables, et spécialement entre les canidés et les félins.

Nous étudierons maintenant le nom du chacal *Anubis,* en égyptien *Anpou,* mot qui présente certaines difficultés. Nous avons rencontré ce mot précédemment sous la IVe dynastie, mais il est beaucoup plus ancien.

Une tradition rapportée par les papyrus de Leipzig (1) et de Berlin (2), mentionnait la découverte d'un livre de médecine trouvé dans un coffre, sous les pieds d'Anubis, dans Sekhem, au temps du roi du sud et du nord, Hesepti. Nous savons que *Hesepti,* alias *Semti,* est le 5.e roi de la Iere dynastie.

Le Chapitre LXIV du Livre des Morts, fut également trouvé sous le règne de Semti, par un chef des maçons, dans le temple de Hennou. Or qui est Hennou? ([hieroglyphs]). On trouve le bateau de Hennou en relation avec le culte de Seker, dès les temps pharaoniques les plus reculés (3). Sur une plaque d'ivoire du temps de ce même roi Semti, la barque de Hennou est représentée, et nous savons qu'elle est liée aux cérémonies funéraires. Dans les homonymes de *Hennou,* nous trouvons: "bouger, mouvoir, approcher", enfin "arpenteur, géomètre (celui qui mesure l'espace)" avec le déterminatif de la barque de Seker (4).

---

(1). Papyr. Ebers. Pl. 103. lig. 1-2.
(2). Brugsch. Recueil de monuments. Pl. XCIX. lig. 1-3.
(3). Budge. E. W. — Hy. of Egypt. T. II. p. 6 et 8.
(4). P. Pierret. Voc. hiérogl. P. 363. R. Lambert. Lex. hiérogl. p. 107.

La barque de Hennou serait donc en relation avec un mouvement mesuré, par conséquent régulier, qui a trait à Seker et aux défunts. Le Livre des Morts nous renseigne suffisament sur le rôle le Seker (le Sokaris des Grecs). Au chap. LXXIV on lit: "Tu accomplis les rites de Seker (2 fois), dans sa demeure entre les jambes, dans la région divine (Neter-er)". Pierret dans sa traduction d'après le papyrus de Turin (1), a écrit: "dans sa retraite entre les cuisses (de Nout), dans la divine région inférieure". Nout est le ciel. Entre les cuisses de Nout signifie "au centre du ciel". Je ne pense pas que l'on doive ici écrire — région inférieure —, mais simplement — région divine —; car ce n'est pas le ciel inférieur que le livre a en vue. Il continue: "L'Osiris rayonne en haut de cette "cuisse du ciel", je sors vers le ciel, je m'asseois en lumineux"; puis il ajoute: "Oh, je suis immobile, je suis immobile". Cela est très important pour prouver que le défunt, ayant bénéficié du rite du Dieu des Morts, Seker, gagne enfin le ciel, en la partie centrale, immobile de la voûte céleste, où il se fixe immobile lui aussi, et s'asseoit lumineux, très certainement sur le bateau de l'étoile immobile, au centre du ciel, au dessus du pilier, centre mystique, axe du Monde. Or, Hennou est à mes yeux, cette barque même de Seker. On trouve ce terme écrit encore différemment ([hieroglyphs] = χennou) et les significations qui s'attachent à ce mot, confirment le sens présenté plus haut; ce sont: "planer, s'arrêter, centre, naviguer, se reposer". On trouve la phrase: " χennou nefer n Rê — Séjour excellent de Râ" (2). Le χennou est donc la barque qui conduit Séker à son lieu de repos. et le Temple de Hennou était donc le temple de cette barque funéraire, conductrice du défunt enveloppé dans la peau Xen ([hieroglyphs]) du défunt "Tikenou" dont les membres, les jambes étaient liés et qui allait bientôt les éten-

(1). P. Pierret. Le Livre des Morts. Paris. 1882. P. 229.
(2). Pierret. Voc. hiér. Pp. 425, 432.

dre, grâce au mystère de la "renaissance", dans le lieu central du ciel, place immobile des Bienheureux (1).

Je m'étends un peu sur ce point parce qu'il est peu développé dans les ouvrages sur la religion égyptienne et que nous avons affaire ici avec une des formes les plus archaiques de ces croyances. J. de Morgan nous dit en effet, que les Dieux des morts, Sokaris, Osiris, Isis, Anubis, Nephtys semblent correspondre à des croyances antérieures aux Sémites (2), ce qui selon ses idées, signifie antérieures aux temps dynastiques. J'irai plus loin, je crois que Sokari est antérieur à Osiris, comme dieu des morts. Sokari était un Osiris de la Basse Egypte, des régions de Memphis et d'Héliopolis. Osiris également était originaire de Busiris, dans le Delta (3). Il a dû s'associer à lui quand, de retour d'Abydos, sa religion devenue prépondérante, s'est étendue dans le nord jusqu'au lieux où Sokari régnait avant lui. Effectivement les attributs d'Osiris se retrouvent chez son prédécesseur. Si Osiris est en même temps un dieu de la renaissance, Sokari ne lui cède en rien. "Il apparaît comme un dieu de la fécondité et s'appelle Sokaris-Osiris, celui qui s'arrête à Mendès (4), (c'est à dire-celui qui procrée effectivement") (5). Seker est donc celui qui procrée auprês de Didou ou Tet (le pilier sacré). Et dans ce pilier qui est le soutien du monde et la jonction du ciel à la terre, dans ce pilier qui est l'arbre émondé, ébranché (plus tard l'échelle des défunts), qui rejoint le centre de Nout, où le défunt arrive dans la peau, en attitude foetale, et se tient immobile, attendant la renaissance, — je suis très enclin à voir aussi une représentation ithyphallique,

(1). Erman. "...les morts entraient parmi les Glorifiés, les impérissables qui sont dans le nord du ciel (Pyram. 292-p. 435). Peut-être songeait-on à la position occupée dans l'est-nord par les étoiles circumpolaires qui pouvaient passer pour impérissables parce que elles ne disparaissent pas du ciel, comme les autres. (Communication verbale de Borchardt) — La religion égyptienne. p. 131 de la trad. franç. 1907.

(2). J. de Morgan. — Les Ires Civilisations. P. 213. not. I,

(3). Busiris veut dire Pa-Asar. c'est à dire : celle (la ville) d'Osiris. On croit généralement que c'est la ville d'Abou-Sir.

(4). Mendès est la forme grecque de Ba neb Didou (âme du maître de Didou i. e. "le bouc dieu de Didou" — Maspéro. Hre. anc. de l'Orient. 1905. p. 794. note 3. —

(5). Wiedemann. Zweites Buch Herodot. p. 225.

justifiée par ce rôle fécondant de Sokari qui s'arrête à Didou. pour créer efficacement la vie nouvelle, ressuscitée du défunt.

Au temps de Semti, Osiris existait déjà, nous le savons; et par ce qui précède nous pouvons comprendre qu'Osiris était même inséparable de Sokari, car tous deux jouaient ensemble ce mystère de la resurrection: Seker comme principe actif, pilier vivant, et Osiris comme défunt passif, au bénéfice duquel le mystère agit. Mais ce que nous savons aussi, c'est que les rites de cette cérémonie religieuse et magique avaient été créés, institués par Anubis. Tous les textes, toutes les illustrations que se rapportent à cette cérémonie qu'on appelle le mystére du Tikenou (1), y associent étroitement le dieu Anpou à tête de chacal. La resurrection, grâce au passage par la peau, est une idée dont on suit les traces jusque dans les rites de la fête Sed, célébrée par les rois aux temps archaiques (2), et voici donc Anubis dejà reporté jusqu'à cette période.

Il reste cependant un point à élucider: Anubis portait-il déjà à cette époque le nom d'Anpou, ou était-il encore désigné sous le nom de Sabou, ou de Ap-Hérou ? C'est un point difficile à élucider et que nous ne pouvons approcher que grâce à des déductions, sans preuves positives. On a du temps de l'Horus Ka (8.e pharaon de la Iere dynas.), un cylindre qui porte une inscription ou se trouvent les hiéroglyphes [hiéroglyphes], qu'il faut lire ici évidemment *Anpou* (3), parce que plus tard la même image est accompagnée du nom du dieu, *Anpou* ([hiéroglyphes]). Cependant, un autre cylindre datant de Noutirkha-Zosir (2.e dyn.), nous offre le chacal psychopompe [hiéroglyphe], accompagné de la lecture [hiéroglyphe], *Apuat.* (4). Les 2 termes pouvaient donc être employés, sans doute avec une nuance différentielle, mais il semblerait que *Sabou,* dans ce rôle particulier n'eut pas d'application.

Si maintenant on considère que dans les titres divins surtout, les Egyptiens avaient une tendance très marquée à conser-

(1). A. Moret. Mystères égyptiens. Paris 1913. P. 46 sqq.
(2). Id. P. 60.
(3). R. Weill. La Ilet la IIIe Dynast. égypt. p. 190.
(4). Id. — p. 74.

ver les noms primitifs, à travers les âges, ce qui leur conférait une tradition d'autant plus respectable, on aura toute raison d'admettre que, si au chapitre LXIV, ligne 15, on trouve le nom d'Anpou écrit en toutes lettres, c'est que ce nom figurait ainsi sur l'original découvert, selon la tradition, aux temps de Semti (1). Et s'il était ainsi consigné dès cette époque, dans un document écrit, je ne crois pas aller au delà de la vraisemblance, en posant que cet enregistrement était la consécration d'une tradition éxistant déjà sans doute depuis longtemps.

D'autres considérations tendent à fortifier cette assertion. Revenons à la découverte du livre de médecine, faite sous le roi Semti: on nous dit que la trouvaille fut faite sous les pieds du dieu Anubis, dans la ville de Létopolis. Létopolis est l'équivalent pour les Grecs de la ville de Sekhem. Or Sekhem était un nôme de la Basse Egypte, dit nôme de la cuisse, dont la capitale était aussi Sekhem. On y adorait Bast (Λητώ), d'où Lètopolis.

Mais Anubis est beaucoup plus uni à Sekhem que Bast, car sur les sarcophages, sur les inscriptions, on le rencontre très souvent tenant entre les pattes, un sceptre, qui est un symbole, et qui se lit précisément *se χ em*. Il porte alors le titre : *Anpou*, Seigneur de *Ta djeser;* nous avons parmi nos cercueils du Musée de Rio, justement un exemple de cette titulature (N.° 525, 526, 532). Ta djeser signifie la "terre de la consécration" (2). C'est en effet un des noms du lieu mystique où le défunt, l'Osiris est reçu parmi les étoiles. Anpou, tenant le "se χ em" est donc figuré à la fois comme dieu de Sekhem et Maitre de Ta djeser, ce qui unit étroitement Sekhem et Ta djeser.

Sekhem qui signifie "le sanctuaire" (l'ignoré) (3), devient en particulier le nom de Létopolis, parce que l'Horus-momie de Létopolis s'appelle *Khont Sekhem* "celui qui est dans le sanctuaire" (4). Cet Horus-momie est celui qui accomplit pour son

(1). Budge. Book of the Dead. Vol. I. p. 180. Papyrus de Nu. [hiéroglyphes]

(2). A. Moret. Mystères égyptiens. p. 52.

(3). C. à dire "le secret".

(4). R. Weill. op. cit. P. 189.

père Osiris, le rite de la peau *Out,* dont nous avons parlé plus haut, institué par Anubis (1). Mais Weill a montré que *Sekhem* était composé du préfixe factitif (ou causatif) s et de Khem, — et que Khem était très vraisemblablement un autre nom du dieu ithyphallique Min (2). Nous pouvons donc considérer Sekhem comme le lieu où l'Osiris-momie, où plus tard les Osiris, deviennent Khem, c'est à dire revêtus de leur puissance de fécondité. où ils se disposent à partir pour leur lieu de consécration — Ta djeser, sous les auspices d'Anpou.

Ces rapprochements établissent sans aucun doute, la très haute antiquité des rites et des idées représentées par ces noms, et confirment à mon avis, l'opinion que ces croyances existaient dans la Basse Egypte avant même que les tribus dynastiques ne s'y fussent établies. Les villes diverses qui y figurent montrent la dispersion en des localités différentes, de ces mythes. Plus tard un certain syncrétisme s'opéra, et les villes qui étaient des lieux réels, figurèrent dans la mythologie comme des lieux mythiques, lieux célestes, doubles de villes correspondant aux localités terrestres. Car l'Egypte religieuse avait à côté de sa géographie réelle, une geographie mystique où se retrouvait la figure de l'Egypte avec son Nil, en Nil céleste. Nous allons plus loin retrouver encore un exemple de cet état d'esprit particulier.

Anpou, dans ce rôle de Guide des morts, Guide des chemins, me paraît donc déjà contemporain de *Sabou.* Il m'est cependant impossible d'affirmer qu'il portât ce nom très longtemps avant les temps dynastiques — je crois seulement qu'il le reçut "longtemps"; l'étude de son nom peut-être fixera-t-il mieux nos idées.

On peut logiquement se demander *si Anpou* ne serait pas la nasalisation de *Apou.* De tels cas ne sont pas rares en égyptien.

(1). R. Moret. op. cit.
(2). — R. Weill. op. cit. Pp. 190 et 191.

où nous avons: *abou* (mur) et *anbou* ; *âa* (pyramide) et *an* (colonne); *ap* (se réjouir) et *anib* *haq* (bière) et *hanq* ; *Ialou, Aalou* ou *Aarou* (Champs élysées égyptiens) et *Aanrou* ; etc.

S'il en était ainsi, une autre question surgirait aussitôt : ces mots que j'ai cités sont ils une nasalisation secondaire, ou les thèmes nasalisés sont ils les primitifs ? Il me semble hasardeux de donner ici une réponse qui embrasse la généralité de ces mots; ce qui est indubitable d'*Anpou* à l'égard d'*Apou*, puisque nous avons montré qu'*Apou* était réellement un terme primitif, peut être inexact en ce qui concerne *Anbou* et *Abou*, par exemple.

C'est un fait curieux d'autre part, que de rencontrer dans la langue égyptienne une infinité de mots avec nasalisation, qui ont leurs correspondants en des thèmes non nasalisés. Des mots comme *inbou* (liqueur) p. ex. qui ne nous offrent pas de terme *ibou* ou *abou*, sont relativement rares, et le fait même que les lexiques n'enregistrent pas de termes tels, n'est pas une preuve irrécusable que ces vocables n'aient jamais existé. Nous en arrivons donc à nous demander quelle est l'origine de la nasalisation ?

C'est un phénomène assez complexe parce qu'il se produit sous l'influence de circonstances diverses, à la source desquelles nous ne pouvons pas toujours remonter. Il y a là un terrain physiologique, où il est possible de rencontrer des peuples ayant une tendance plus marquée que d'autres à la nasalisation, par suite sans doute, de la conformation de leur appareil phonétique et des cavités de résonnance qui l'accompagnent; la nasalisation serait primitive chez ces peuples. Les altérations en ce sens de sons primitifs non nasalisés seraient alors dues à la pénétration d'éléments nouveaux dans une population donnée: dans les langues de la Gaule, par exemple, "la nasalisation proprement dite n'a eu lieu d'une façon régulière qu'au Nord. Elle provient peut-

être, dans ses lointaines origines, d'habitudes de prononciation propres aux Celtes" (1).

Mais une autre raison peut être également invoquée et c'est la loi du moindre effort, elle serait en ce cas secondaire. C'est ce qui explique en partie, la prononciation *"manman"* pour *"mama"*; je dis en partie, car il faut considérer ici l'attraction de la liquide **m**, puisqu'avec les labiales et les dentales, le même phénomêne ne se produit pas, on a *"papa, dada"*; mais l'enfant anglais dit *"mammy"* et non *"manmy"*, les conditions étant cependant identiques.

Indépendemment du terme *Anpou*, sur lequel nous allons revenir, les faits incontestables de nasalisation que je viens de relever, nous donnent toute raison d'admettre deux éléments dans le peuple égyptien, — ou simultanés, ou consécutifs, — l'un proférant les vocables ouverts *abou, àà, ap, haq, Aarou, &*, et l'autre les nasalisant : *anbou, an anib, hanq, &*

Quant à la terminaison substantivale *ou*, de *Anpou*, elle démontre que le terme est postérieur au thême nu *Ap*, et serait au plus contemporain de *Apou* (2).

Malgré l'apparence séduisante de la supposition précédente, il est une seconde hypothèse qui me paraît douée de plus grande valeur. *Anpou* ne serait nullement une nasalisation de *Apou*, mais représenterait un mot composé : *An-pou* pour *An-Apou*, "le chacal de An". Il y a en effet, des dérivés qui paraissent justifier cette présomption; ce sont: Anápou Anoúpou, le copte ⲀⲚⲞⲨⲠ le grec Ανοὺβις. Maspéro d'après la quantité dans la prosodie grecque et latine des mots Ανοὺβις, Anúbis, admettait l' 𓇋 initial comme brève (3).

D'autre part, que le grec d'un côté, le copte du sien, nous fournissent un thême *Anoúb* = *Anoúp*, — considérant surtout

(1). E. Bourciez. Eléments de linguistique Romane. Paris 1910. § 266, c.

(2). A. Erman ,avoue ne pas pouvoir indiquer la formation précise de cette terminaison dans ce mot et dans quelques autres. — Aegypt. Gramm. 3e. Aufl. 1911. § 181.

(3). Introduction à l'étude de la phonétique égyptienne. 1917. p. 119.

que le grec est antérieur au copte dans la transcription, — cela nous conduit à admettre une forme égyptienne *Anoúp* ou *Anoúpou*, au moins vers les temps perses, quand Hécatée et Hérodote ont voyagé en Egypte (1). Malheureusement aprês avoir repassé soigneusement tout le texte d'Hérodote du Livre II et du Livre III, où il se rapporte à l'Egypte, je n'ai pu trouver aucune citation du nom de ce Dieu. L'habitude de traduire en équivalents grecs les noms de certains dieux égyptiens, qu'il considérait comme les prototypes des dieux grecs, lui fait parler du Temple d'Hermês à Chemnis et de celui de Léto, pour Bast.

Les Alexandrins écrivaient cependant *Anoubis* et *Anébo*, lisons nous dans le Dict. de Daremberg et Saglio (Vol. I. Ire Partie, s. voc. *Anubis*) — ("Ἔνουπις. Brugsch. Lettre à Mr. de Rougé. p. 68; et Ἄνουβας : Corp. insc. gr. 4909.)" Il ne paraît pas, ajoute l'auteur, que les Grecs, aux temps ptolémaiques, eussent assimilé Anubis à aucun de leurs dieux". Je ne puis ici discuter toute cette question qui m'entrainerait trop loin de mon sujet, je maintiens pourtant que la tradition d'Anubis a dû pénétrer en Grêce longtemps avant l'invasion dorienne. Hérodote lui même, (Liv. II.-156, 171) nous raconte comment les rites égyptiens de l'ile flottante Chemnis (où je prétends voir la barque Hennou), sont passés aux Arcadiens et comment Hermès est venu au Péloponêse. Cet Hermès, qui porte souvent l'épithète de psychopompe, est le doublet d'Anubis en réalité, sous ce rôle, et dans diverses représentations grecques, on le voit accompagné d'un chien, — rappelant évidemment son ancienne origine (2).

J'ai trouvé ici même, au Musée, 2 fois la graphie [hieroglyphs] (Anoup), 1.°, à la tête de la cuve de Hori, du côté droit; de l'autre côté l'orthographe est normale — 2.° sur le couvercle du même cer-

---

(1). Les Grecs faisaient dériver Ἄνουβις de ἀναφαίνων (qui met au jour, qui apparaît en haut), ou de ἄνω φερομένων (qui porte en haut) — (Wiedemann. Zweit. Buch, Herodot. p. 287.) — Ils donnaient donc une étymologie grammaticalement erronée, mais qui cherchait à rendre compte du rôle que jouait le Dieu en Egypte.

(2). Daremberg et Saglio. Dre. des antiq. grecq. et rom. 3e vol. 2e part. s. voc. Mercurius. P. 1802-note 15.

cueil, au dessous de l'aile gauche de la désse Nout, sur la poitrine (pièces nos. 525 et 526). Le sacrophage est de la fin de la XXIIIe à la XXIVe dyn., et toute la peinture est assez soignée pourqu'on ne puisse invoquer une erreur, surtout quand on sait que cette forme a éxisté.

Mais d'après les études de Maspéro, si l'on remonte du ⲟⲩ̄ copte au *ου* grec, qui doit représenter un 𓏲 saite, on voit que ces *ου* saites remontent eux mêmes à des *A* ramessides (1). Erman cite également, en s'appuyant sur le babylonien, des mots coptes en ⲟⲩ, qui dérivent d'originaux égyptiens en *a* : ⲚⲞⲨⲦⲈ (dieu), babylonien : *nâtâ*, égyptien 𓊹𓏏𓂋 *natr* (2). Je suis donc parfaitement autorisé à regarder comme possible la dérivation ⲀⲚⲞⲨⲠ = Ἄνουβις = 𓇋𓈖𓊪𓅱 comme représentant un antérieur *An-Apou* 𓇋𓈖𓇋𓊪𓏲 (3), que justifierait également la dérivation alexandrine *Anebo*, citée dans Daremberg et Saglio.

Maintenant, si comme Maspéro le déduit de la quantité de l'A initial, en grec et en copte, l' 𓇋 d'*An-Apou* était bref, selon les lois de la prosodie égyptienne, que le copte permet jusqu'à un certain point de rétablir (4), la 2e syllabe devait être une tonique, ce qui peut rendre compte de sa réapparition plus tard, dans l'ortographe 𓇋𓈖𓏲𓊪, qui aura fourni aux Grecs An-oúb-is. A initial, en grec, est devenu bref par la simple raison qu'il est bref de nature, bref de position dans le cas, et la pénultième du mot étant longue, il porte l'accent. Erman à propos de l'accentuation égyptienne, établit que chaque mot avait une voyelle tonique; dans les syllabes ouvertes elle était longue, dans les fermées, la voyelle était brève (5) : 𓊹𓏏𓂋 *ntr* est transcrit en babylonien *nâtâ*, ce qui montre que la longue accentuée est l'*a* de la Iere syllabe ouverte

(1). Maspéro. Intr. à l'ét. de la phon. égyp. P. 117.
(2). Erman. Aeg. Gramm. §. 132, 2. p. 74.
(3). ou les variantes possibles : 𓇋𓃢𓊪𓏲, 𓄂𓇋𓊪𓏲, 𓄂𓃢,
(4). Erman. op. cit. §. 10. P. 7.
(5). Id. — §. 132, I. P. 74.

nâ; tâ=ter= ⲦⲈ, est la désinence dont la finale originelle *r* s'altère et disparaît — le copte nous donne ⲚⲞⲨ̄ⲦⲈ, respectant la tonique égyptienne; *hrw* — donne le babylonien *Hâra* et le copte ϨⲰⲢ Si donc le copte accentue ⲀⲚⲞ̄Ⲩ́Ⲡ, c'est que pour les coptes ⲞⲨ̄ était une syllabe ouverte; nous devons alors décomposer *an*+*ou*+p provenant de l'égyptien *Anoupou* — dont la terminaison *ou* est tombée, comme elle est tombée dans le cas cité précédemment: hôrou=hâra= ϨⲰ̄Ⲣ.

Ceci nous montre simplement que les Coptes ne comprenaient plus la composition ni l'étymologie premières de ce mot, qui a dù sonner *Anapou,* à une certaine époque, comme nous l'avons vu.

Que *Anapou* soit une nasalisation ou un mot composé, il ne peut nullement être coupé "a+na+pou"; dans les 2 cas *l'n* appartient à la Iere syllabe et donne *an* avec a bref; *apou* pour fournir un ⲞⲨ̄ long, au lieu de la tonique *á,* est un bissyllabique dont la Iere est ouverte, et on a ⲞⲨ̄ - [hieroglyph] + *pou,* où la desinence *ou* s'est affaiblie et a disparu.

Si, d'autre part *An* était une nasalisation, on n'aurait jamais eu *Anapou,* mais bien *Anpou* seulement. Ces considérations me conduisent à affirmer que *Anpou* est bien un mot composé, représentant la forme primitive *An-Âpou.*

Si nous admettons que le nom primitif ait été *Anapou,* y a t-il des raisons autres que philologiques pour qu'il en soit ainsi, et que signifie ce mot composé ?

Or cette hypothêse peut s'appuyer réellement sur une raison religieuse. Si Anapou est "le chacal de An", c'est que An est ici, non pas la ville de An (Anou=On=Héliopolis), mais le pilier, la colonne, la pierre dressée ([hieroglyph] pierre), ou la montagne ([hieroglyph]), support du Ciel (Atlas), — en un mot : la route céleste vers le Ciel central, immobile, dont j'ai parlé plus haut. C'est l'axe du ciel que le défunt doit gravir par une échelle, par une corde ou par tout autre moyen, — conduit par "le guide des

chemins" *Apou*, qui devient le guide des chemins célestes : Apou psychopompe (1). C'est précisément parce que ce mystère était connu exclusivement d'un nombre restreint d'initiés, que la signification du mot complexe n'était pas absolument claire à la grande masse du peuple, ni même à la plupart des scribes. ANAPOU était par le commun, compris simplement comme le chacal du tombeau.

Mais pourquoi An écrit généralement 𓉺 , s'est-il dans la composititon transformé en 𓉺𓈖 ? Il me paraît que ce soit précisément parce que 𓉺 fut particulièrement réservé à la designation de la ville, depuis des temps immémoriaux et que le chacal Apou n'étant pas comme je l'ai dit, le chacal de la ville, le chacal d'*Anou* (𓉺𓏌𓊖), mais ésotériquement le chacal du pilier et cela à Chemnis, à Memphis, à Abousir, dans toute la Basse-Egypte d'abord, — sans doute depuis les temps prédynastiques, on a préféré pour différencier le son, l'écrire avec les hiéroglyphes des mots "pierre" et "montagne", qui étaient au fond l'étymologie même de la ville. Celle ci ne fut fondée que plus tard.

An, ville terrestre, avait d'ailleurs son double céleste, et An céleste était la capitale par excellence de cette Egypte mystique (2). Or *An* veut dire aussi "pilier en pierre", et Naville dit fort bien que ce pourrait être "la ville du pilier". Je dis que c'est réellement la ville de l'axe du Monde, — et le sanctuaire de Néouserriya, étudié par Borchardt, à Abou-Gourab (3), avec son monolythe mystérieux, nous éclaire sur les idées attachées par les anciens égyptiens à ces piliers monumentaux, bien que la plupart des auteurs persistent à y voir un simple culte du Soleil: Râ.

An, la ville, a bientôt évolué religieusement, et il semble que si elle professa au début le culte du pilier du Monde, elle a caché

---

(1). — Ce double rôle terrestre et céleste d'Anubis est bien dévoilé dans l'ouvrage de Lucien de Samosate : Les sectes à l'encan — ... "Ne connais-tu pas l'Anubis des Egyptiens et quelle est sa figure, le Sirius qui est dans le ciel et Cerbère qui garde les royaumes souterrains?... (Trad. B. de Ballu. Vol. I. p. 228) Paris. 1896.

(2). — E. Naville. La Religion des anciens Egyptiens. 1907. p. 96 et sqq.

(3). — Das Re-Heiligtum des Kgs. Ne-Woser-Re.

dans la suite, ce concept difficile à pénétrer pour le vulgaire, sous le culte plus compréhensible, parce que plus apparent, du Soleil, — à tel point que les Grecs ont traduit son nom par la ville du Soleil (Héliopolis), et qu'Aménophis IV, le pharaon hérétique, qui voulut renverser le culte d'Ammon, lui opposa le culte héliopolitain d'Aten, le disque lumineux du soleil, répandant par ses mille rayons doigtés, la fécondité sur le monde entier. Malgré l'évidence des hymnes solaires, composés par le roi lui même, je ne jurerais pas cependant que Khuen-Aten n'eut pas, lui aussi, un culte ésotérique, qui ne nous est pas parvenu et que ce ne soit en partie à cause de ce dernier, connu des prêtres d'Ammon, mais jalousement gardé, que ceux-ci ont implacablement poursuivi sa mémoire et tenté d'effacer jusqu'aux vestiges de sa réforme.

C'est parce qu'Anpou était le chacal du pilier et parceque An le pilier, touchait mystiquement, par ses 2 extrémités, de la base au milieu de la terre, et de la pointe au milieu du ciel,-c'est parce qu'Anpou était le guide des morts sur les routes terrestres et vers la retraite céleste, immobile de Seker, qu'après avoir été un animal terrestre, on le retrouve au ciel comme animal céleste. Il faut retenir qu'au début de la lutte mythologique entre Horus et Set, ce dernier avait reçu l'épithete de *Shou* (celui qui élève), debout sur la terre, comme une montagne, ou pilier soutenant le ciel (1), et qu'Anpou ou Sab, quand il dit au chap. LV du Livre des Morts: *Je suis Shou,* fait bien comprendre par là, *qu'il élève,* donc qu'il conduit avec lui, celui qui s'élève vers le ciel, l'Osiris défunt (2).

Toutes les raisons qui précèdent justifient pour moi l'étymologie proposée d'*An-Apou* pour *Anpou.*

Nous n'avons pas épuisé les noms des canidés en égyptien. Dans les textes, on trouve le mot *unsch* ([illegible]), entre au-

(1). — On se rappellera que la Terre, représentée par un homme couché, dans la cosmogonie égyptienne, a un genou plié, formant comme une montagne, ce qui est un pilier naturel.

(2). — Maspéro. Et. mythol. T. II. Les Forgerons d'Horus.

tres, — Pierret en son Vocabulaire, en donne encore la variante *uneshnesh* ( ) (Brugsch-Zeitsch. II. 19).

Nous lisons dans le Livre des Morts (Papyrus of Ani. Ch. XXIV 2 3

"Je suis Toum-Kheperi (le Créateur des êtres ,des Dieux et des choses, (1) se créant lui même, sur les cuisses de sa Mère (dans le giron de sa mère (2)"; — Budge traduit la suite ainsi: "Are made wolves, those who are in Nu (3) (*ra-ou ounshou... &*)"; et Pierret : "faisant le *chien-loup* pour ceux qui sont dans l'abîme céleste".

Observons que dans le texte ici reproduit, d'aprês The Book of the Dead — Text, Vol. I. Pag. 120. London 1910 (Papyrus of Ani), le déterminatif d'*ounshou* n'est point un canidé, et paraît un félin. Dans sa grande édition illustrée du Papyrus d'Ani, on trouve , où le déterminatif représente une hyène.

Le texte qui suit donne, selon Budge, "[sont faits] hyènes ceux qui sont parmi les chefs divins de Ra", et selon Pierret "(faisant) le phénix pour ceux qui sont parmi les divins chefs" (4).

Dans le Vol. III des textes de Budge, où on trouve d'autres versions de quelques chapitres, un chapitre XXIV (p. 210) nous fournit avec le déterminatif d'animal simplement; et page 257, à la version du cercueil de Basa-n-Mut, on lit

Le signe , qui se confond aisément avec , déterminatif des animaux, se lit selon Erman *sab*, et signifie "bigarré", proprement "peau tachetée". Quel est de ces 2 hiéroglyphes, celui que l'on prétendait mettre quand fut rédigée cette phrase , Si c'est , c'est un déterminatif commun qui ne nous éclaire guère

(1). — C'est une répétition abrégée du début du Chap. LXXIX.

(2). — Se rappeler ce que nous avons dit plus haut: les cuisses de sa mère, sont le centre de Nout-c.à d.: le centre du ciel.

(3). — Pap. of Ani — P. 85.

(4). — P. Pierret. Le Livre des Morts des anciens Egyptiens, d'après le Papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre. Paris 1882. Ch. XXIV. p. 99.

sur le sens exact de *unshu,* dans notre cas, car il peut aussi bien déterminer *hyène* que *loup,* que *chacal;* mais si c'est réellement que l'on voulait tracer, il s'ensuit que c'est bien une peau tachetée ou un animal à peau tachetée que l'on désignait alors par *unshu;* et la hyène ainsi que la panthère ont la fourrure couverte de taches; je dis la panthère, car la possibilité du déterminatif *sab,* seule, expliquerait sa substitution dans le texte plus haut reproduit, par un autre déterminatif représentant un félin, et parmi ces derniers, la panthère précisément se dit *abi* (1). Ce mot ne se rapproche pas *d'unshu,* mais le fait que *ab* veut dire "peau tachetée", fournit un argument favorable, je crois, à l'opinion que le déterminatif félin, qui serait alors une panthère, est ici le déterminatif de peau tachetée et non pas d'animal, ce qui renforcerait l'hypothèse que les textes primitifs de ce passage ont dû porter . et non .

Il semblerait alors que l'on dût rapprocher *Unshu* de la signification de *sab* (peau tachetée), puisqu'on trouve le mot accompagné ici de ce déterminatif. Peut être y eut-il une sorte d'analogie dans la pensée du rédacteur de ce passage, entre les 2 significations du mot *sab,* "peau tachetée" et "chacal", — ce transfert, forcé d'ailleurs, aurait son origine dans le rite mystérieux de la "peau", rite dont nous avons déjà parlé. La peau tachetée ou bigarrée du Tikenou est la peau dans laquelle *Anubis im out* (anubis devant ou dans la peau) (2) s'enveloppe, quand il accomplit "le passage par la peau", pour renaître en bénéfice de son pêre Osiris, — mystère que le fils ou un sacerdote accomplissait plus tard, en faveur du défunt, afin de lui assurer une naissance nouvelle. Or cette interprêtation paraît, dans notre chapitre XXIV, s'accorder assez bien avec la déclaration qui précède ce membre de phrase : "Je suis Toum le Créateur, celui qui se crée lui même dans le giron

(1). — *ab* , signifie peau tachetée. (Pierret. Voc. Hiér. p. 66).

(2). — Celui qui est dans la nébride. (R. Lambert. Lex. Hiér.).

de sa mère (1(, afin que les *unshu* atteignent le *Nou*. . ." et la phrase continue : "que les *bahennu* parviennent au cycle divin".

Cette dernière proposition aussi est traduite diversement selon les auteurs. Budge, on l'a vu donne: "sont faite hyènes. . ." et Pierret : "faisant le phénix (*bennu*-)".

Hyène se dit [hiéroglyphes] (bahiu), et il est curieux que ce soit précisément sur le texte où *unshu* avait une hyène pour déterminatif, que Budge ait traduit *bahennu* qui suit par hyène, bien que le déterminatif du mot soit un chien. L'orthographe est la même et c'est aussi le même déterminatif dans la transcription du Chap. XXIV, que Budge donne dans l'édition du texte en 3 volumes (Vol. I. p. 120). Au volume III, Budge donne la transcription de ce même chapitre selon 2 autres textes. L' un A. II. P. 210, appartient à la XI ou XII dynastie; on y lit : [hiéroglyphes]. L'autre A. IV, provient du cercueil de Basa-n-Mut, de la XXVI dyn- (P. 257); on y lit : [hiéroglyphes]. Le Papyrus de Turin, dont s'est servi Pierret, était d'époque saite, donc très voisin de temps de ce dernier,-je n'en ai pas le texte sous les yeux, mais je suppose qu'il devait répéter à peu près la lecture de Basa-n-Mut, ce qui expliquerait en partie la traduction "*bennou*", bien que je trouve ce mot du texte beaucoup plus voisin du terme [hiéroglyphes] "hebennou" — (les soumis, les humiliés, les rampants) que l'on retrouve aussi sous la forme "hefennou", dans le même sens de "prosternés, humiliés, accroupis", tous termes qui correspondraient assez à la Iere partie de cette phrase, si l'on se souvient de la position "accroupie" du Tikenou dans la peau "out" (2).

Le terme [hiéroglyphes] (*ouhesoutou*), fourni par le texte du Moyen Empire est le plus ancien de tous ceux qui ont été étudiés ici. Le déterminatif, qui le suit, se lit *out* et détermine spécialement

---

(1). — Et sa mère au pôle céleste, c'est Nout, — ici, sur terre, c'est la peau, celle qui n'a point eu de mari. — [hiéroglyphes] (Texte d'Ipsamboul) — "Je suis dans Out, je naîtrai de sa mère, qui n'a jamais de mari").

(2). — *Voir le mémoire* déjà cité de A. Moret — Mystéres égyptiens.

tous les termes qui se rapportent aux actes de l'ensevelissement: entourer de bandelettes, envelopper, cercueil, ensevelisseur, &,&. Le terme lui même, est un mot composé où on retrouve dans la seconde partie ce même vocable *out* : — *ouhes-out-ou; ou* final est la marque du pluriel. Que veut dire *ouhes?* Nous trouvons une série de mots apparentés à cette forme:

Ouh ( ), échapper à ; — *ouhasi* ( ), se relâcher, s'amollir, et abandonner, selon le vocabulaire de Pierret; nous avons le terme (*hes*), percer, traverser, échapper à, et le terme , *hes,* qui veut dire excrément et qui est déterminé par la peau.

Le sens général qui se dégage de ce groupe de mots est donc celui d'échapper à, de se libérer de, — et nous pouvons traduire *ouhes-out* par "abandonner la peau", *ouhes-out-ou* par "ceux qui quittent la peau out". Ce mot réprésente une idée voisine de celle exprimée par *hebennou;* nous venons de voir que les *"hebennou"* sont "les rampants, les accroupis" qui se trouvaient dans la position humble du Tikenou, accroupi dans la peau *out,* — les *"ouhesoutou"* sont ces même individus au moment ou ils se libèrent de leur position contrainte dans la nébride; l'unique différence entre les 2 termes, c'est qu'ils désignent le même individu, qui était à l'origine Anpou, puis qui fut le Tikenou, le prêtre Sam, tous représentant le défunt Osiris, et qui plus tard, est simplement le défunt, subissant le rite de la peau après la mort, pour renaître.

La phrase se complète donc et s'éclaire par ce commentaire, et nous pouvons, je crois, la lire : "... et que les *délivrés de la peau* parviennent au cycle divin".

Cette phrase toute entière présente un exemple très net de ce parallélisme dans le balancement des propositions, qui était cher aux Egyptiens dans leurs oeuvres poétiques (Chant du Harpiste, etc.), comme il le fut aux Hébreux dans leurs Psaumes, leurs Prophéties et leurs Chants. *Unshu* répond à *bahennu* (qui fut une substitution tardive et peu claire de *hebennu,* peut-être par suite d'une erreur de copie, — terme qui sans doute lui même a remplacé

um *ouhesoutu* plus ancien), comme *amiou Nou* (ceux qui sont devant Nou) répond à *amiou Djadjaou* (*Tataou*) (ceux qui sont devant le cycle divin).

Maintenant il faut observer encore, que parallèlement à *ouh,* existe un terme à peu près doublet, de forme nasalisée, comme cela a lieu pour tant de mots, c'est le vocable *unhi* , "se montrer, ressusciter, dégager la tête des bandelettes (et avant les bandelettes, de la peau-linceul)". Ce mot a formé le copte : ⲟⲩⲱⲛϩ "adparitio, manifestare".

Par ces mots, nous revenons assez curieusement à la forme *unshu* qui nous a entrainé à cette digression. On sait, en effet, que les substitutions de consonnes sont très fréquentes dans la langue égyptienne. Le signe (hr) répond aux 2 hiéroglyphes , où le Ier est un h dur, et le copte rend cet h dur par ϩ ; mais ϩ représente également le son faible (1), ce qui montre que soit localement, soit au courant des temps, il y eut possibilité de confusion entre et ; c'est ce qu'a relevé également Maspéro, tout en notant que c'est en descendant vers le sud qu'on observe l'adoucissement du , et en se rapprochant des temps saites et grecs, — si bien que considérant l'époque du texte qui nous fournit , nous sommes justifiés à regarder le radical *ouhes* comme plus primitif et plus septentrional que les mots : *ouh* et *ouhasi.* La forme *unhi* par son h dur, se rattache à ce radical (*ouhes*).

Si a pu permuter en , on pressent que le son a pu être rendu aussi par un son plus guttural, par ou , car le copte thébain, pour ces 2 lettres et , emploie le même ca-ractère ϩ, que le memphitique rend par ϧ ' Ce même son guttural, aussi bien en égyptien qu'en copte, est aussi fréquemment permuté en égypt. et ϣ copt.; et Maspéro l'a observé

(1). — A. Erman. Aeg. Gramm. §§. 109, 110. Pp. 64, 65.

dès l'époque des Pyramides (1) : [hiéroglyphes] (gmm = khmm = shmm); [hiéroglyphes] χους grec, ϢⲟⲚⲤ copte (hns = = khons = shons). On a même des permutations directes entre [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] (h et sh) : [hiéroglyphes] *uhaou* et [hiéroglyphes] *usha* (tombée de la nuit). De ce qui précède, résulte que la forme *unhi,* nasalisation apparentée à *ouh* et à [hiéroglyphes] (hes) (2), est aussi singulièrement voisine de la forme *unshu* de notre texte en étude, et si nous ajoutons qu'il existe aussi un mot [hiéroglyphes] (*un χ ou*), variante de [hiéroglyphes] (*un χ*) "couvrir", "envelopper" (3), il me semble rendre évident que tous ces mots représentent un groupe d'idées parentes, qui expriment le sens que notre texte renferme dans le passage cité.

Je concluerai donc en confirmant ce que j'ai présenté plus haut comme une hypothèse, à savoir : que le mot qui a figuré primitivement dans le second membre de phrase, devait être celui qui a été conservé dans le texte du Moyen Empire — *ouhesoutou* —, et que celui du ler membre de phrase *unshu,* est une transformation d'un mot plus ancien, lequel devait être *un χ ou,* ou une forme du même, non nasalisée.

Il s'ensuit que la traduction "hyènes" pas plus que celle de "chiens-loups", ne répond au sens du passage; j'entends au sens religieux, mystique et sans doute caché. Et je propose la traduction suivante *"Je suis Toum, le Créateur, celui qui se crée lui même, dans le giron de sa mère, afin que les enveloppés* (les revêtus de la peau tachetée) *atteignent le Nou; que les délivrés* (de la peau) *parviennent au cycle divin"* (4).

Dans la suite, soit que le sens ésotérique n'ait pas été compris par les copistes, soit qu'on l'ait voulu garder caché, les termes mys-

(1). — C. Maspéro. Intr. à l'étud. de l'phonét. égypt. P. 46 et sqq.

(2). — Le *ou* peut également disparaître sans altérer le sens du radical; on a p. expl.: *ushebti* et *shebti* (les pleureuses, les répondants) (Pierret. Vocab. hiérogl. P. 101.

(3). — Pierret. Voc. P. 94.

(4). — on se rend compte combien *unshu* et *unkhou* sont voisins et facilement pris l'un pour l'autre, par suite des permutations de lettres, quand on voit qu'ils ont fourni en copte bohairique respectivement les mots: ⲞⲨⲰⲚϢ (loup) et ⲞⲨⲰⲚϨ (manifester, paraître).

tiques ont été substitués par des termes plus concrets, qui se trouvaient désigner des animaux, comme on l'a vu, et cela a donné lieu aux traductions littérales que j'ai citées plus haut. Le Ier terme de *unshu* renfermant l'idée de hyène ou de loup, doit être responsable de l'introduction de *bahennou* dans le second membre de phrase, car selon Pierret (1), *bahennou,* écrit de la même façon se rencontre au Papyrus Anastasi IV. 13,3, où se rapportant à un chien, il l'interprête par "donner de la voix".

Mais si les conclusions auxquelles nous sommes arrivés sont exactes, il n'en reste pas moins vrai que le terme *unshu,* en dehors de la phrase étudiée, a signifié également "un chien", ou autre animal assimilé au chien. Quelques auteurs le traduisent par "loup" d'autres par "chien-loup, ou chacal" (Brugsch. Zeitsch. II, 19) (2).

Nous avons vu que les termes les plus anciens se rapportant au chacal et au chien sont parfaitement définis. Si ce dernier mot désignait l'un ou l'autre de ces animaux, il serait évidemment plus récent que ceux que nous avons déjà étudiés; à moins toutefois que le mot ne soit pas originaire d'Egypte et y ait été introduit au cours de son histoire, — ou que ce soit effectivement, comme sa traduction assez commune l'admet, un terme spécialement appliqué au loup.

Les Egyptiens distinguaient-ils nettement le loup du chacal et du chien ? Et s'ils faisaient cette distinction, à quelle époque remonte-t-elle ? C'est une question pour la solution de laquelle je suis ici mal armé, parce que elle exigerait toute une bibliothèque de textes, depuis les plus anciens, afin de découvrir l'époque de l'apparition en égyptien du mot *unsh;* malheureusement mon matériel est très limité à cet égard.

Aux temps saites, il semble que la distinction était faite, si l'on se fie aux commentaires d'Hérodote et d'Hécatée de Milet.

(1). — Pierret. Voc. P. 133.
(2). — cité d'après Pierret. — Voc. hiér.

qu'il accompagne en certains passages; mais jusqu'à quel point devons nous nous y fier ? Hérodote, L. II, Ch. LXVII écrit : "*καὶ τοὺς λύκους οὐ πολλῷ τεῳ ἐόντας ἀλωπέκων μέζονας...*" "c'est à dire: "et les loups qui ne sont pas beaucoup plus grands que des renards...". Alf. Wiedemann qui a étudié d'une façon particulièrement critique le second livre d'Hérodote commentant ce passage, dit: "Le loup d'Egypte n'est pas notre loup d'Europe, mais une variété remarquablement petite du même, le *canis lupaster* (Schakalwolf), qui est du reste semblable au nôtre; sa couleur est d'un brun sombre, les jambes sont longues, la tête large, le museau effilé et les 2 oreilles aussi dressées en pointe (1)". Wiedemann ajoute "Schakalwolf", a côté de *canis lupaster,* c'est à dire "loup-chacal"; ce n'est pas là une vue de zoologue, et nous avons vu que Max Hilzheimer qui a étudié spécialement ces variétés du chacal égyptien et africain, ne regarde pas du tout *canis lupaster* comme un loup, mais comme *"un ancêtre particulier de la sous race Thos, apprivoisé et devenu chien domestique"* (2). La détermination de Wiedemann est donc inexacte, si le loup d'Egypte est un *canis lupaster* évidemment c'est simplement un chacal, et inversement si c'est bien un loup ce ne peut être *canis lupaster.* Et quand il justifie son assertion par des exemples, il n'est pas plus heureux. Il ajoute, p. exemple, "les inscriptions parlent peu du loup (*unsh*), bien que l'animal fût connu et que par exemple au Papyrus satirique de Londres, on le rencontre sous le rôle de chevrier". Or sur ce papyrus, qui porte au British Museum le No 10.016, rien ne confirme la représentation d'un loup. Budge qui reproduit précisément cette peinture (3), l'explique comme" *a fox playing the double pipes for a flock of goats to march to*". Il n'y a pas de doute que la désignation de *fox* (renard), ne soit aussi erronée; l'auteur se base sans doute sur la forme de la queue, qui n'est évidemment pas celle d'un loup, — mais la satire porte mieux

(1). — Alf. Wiedemann. Herodots Zweites Buch. — Leipzig 1890. P. 295.
(2). — M. Hilzheimer. op. cit. P. 104.
(3). — A Guide to the Egyptian Collections. P. 127.

si l'on dépeint un loup servant de pasteur à un troupeau de chèvres, que si on y substitue un renard. Le fait, cependant est que cette caricature, qui vise les déprédateurs devenant les régents de leurs victimes, — et qui a son pendant plus loin sur le même papyrus, sous la peinture d'un chat conduisant un troupeau d'oies, — est une réplique curieuse de la gravure sur palette que j'ai déjà citée (pp. 49 et 54), où l'on voit un chacal jouant de la flute au milieu d'animaux divers, parmi lesquels des chêvres ou des anti-



lopes. Cette palette ne peut avoir un sens satirique, c'est un objet sans doute rituel, dont les gravures doivent avoir un sens mystique, et la peinture du papyrus satirique reproduit cette scène qui a un sens consacré, mais avec une intention clairement ironique, puisque la malice, pour porter davantage, est appuyée par le pendant : la scène du chat. Différant donc de Wiedemann et de Budge, je ne vois ici ni un loup, ni un renard, mais simplement un chacal.



Il ne reste par conséquent de tout ce qui précède, à propos de la phrase d'Hérodote, rien qui prouve clairement que les Egyptiens distinguaient le loup du chien et du chacal; il est possible qu'ils les différenciassent, même avec un nom spécial, mais en ce que nous venons d'éxaminer nous n'en avons pas encore trouvé la preuve irréfutable.

Si les Egyptiens ont pu faire cette confusion, il n'y a rien d'extraordinaire que les étrangers, et dans le cas qui nous occupe, les Grecs (Hérodote, Hécatée) soient tombés dans la même erreur. Un autre passage d'Hérodote nous en fournit un exemple très frappant. Au Chapitre CXXII du Livre II, il nous dit : "*φᾶρος δέ αὐτημερὸν ἐξυφήναντες οἱ ἱρέες κατ᾽ ὧν ἔδησαν ἑνὸς ἑωντῶν μίτρῃ τοὺς ὀφθαλμοὺς, ἀγαγόντες δὲ μιν ἔχοντα τὸ φᾶρος ἐς ὁδὸν φέρουσαν ἐς ἱρὸν Δήμητρος αὐτοὶ ἀπαλλασσονται ὀπίσω. τὸν δὲ ἱρέα τοῦτον καταδεδεμένον τοὺς ὀφθαλμοὺς λέγουσι ὑπὸ δύο λύκων ἄγεσθαι ἐς τὸ ἱρὸν τῆς Δήμητρος..., καὶ ἄυτίς ὀπίσω ἐκ τοῦ ἱροῦ ἀπάγειν μιν τοὺς λύκους ἐς τὠυτὸ χωρίον.*

Hérodote vient de raconter comment Rhampsinite, vivant encore, descendit — au dire des prêtres égyptiens — au séjour de Hadès, et par ce que nous savons des mystères égyptiens, nous comprenons que le roi s'est soumis aux rites de la fête Sed, qui lui conféraient, en vie, l'initiation aux mystères osiriens et une actuelle seconde naissance. Et c'est là, a-t-on dit à l'historien grec, l'origine d'une certaine fête (*ὁρτὴν*), dont il relate ici un épisode: "or, dit-il, les sacerdotes ayant en ce jour tissé un linceul (1), mettaient un bandeau sur les yeux de l'un des leurs, et le conduisant, revêtu de ce linceul sur le chemin qui va au Temple de Démèter, ils s'en retournaient (2). On dit cependant que le prêtre aux yeux bandés, est guidé *par 2 loups* au Temple de Démèter,. . . et qu'ensuite *les loups* le conduisent derechef hors du Temple, vers le même lieu (d'ou ils l'avaient amené).

(1). — *φᾶρος* est une pièce d'étoffe, et c'est un linceul, plus qu'un manteau, comme on l'a parfois traduit.

(2). — Ce prêtre vêtu du linceul était le roi lui même, ou quelqu'un jouant son rôle de Tikenou.

C'est là une scène que l'on trouve reproduite sur de nombreux monuments (tombeaux, stèles, cercueils, papyrus funéraires, &), et le simple examen de l'une de ces peintures montre qu'il ne s'agit nullement de 2 *loups*, mais simplement de 2 *chacals*, en tout sem-



blables aux figures des Anubis. Wiedemann (1) accepte la traduction de λύκος par *loup*, comme l'ont fait Stein, Sayce, Abicht, tout en reconnaissant que ces "loups nous rappellent Anubis, qui comme gardien du monde inférieur, répondait sur bien des points à l'Hermès psychopompe des Grecs". Et il ajoute : "Les inscriptions ne fournissent pas de déclarations précises sur la fête en question; on trouve mentionnée cependant quelquefois "La nuit de l'envoi du *chacal* à Létropolis". Je crois qu'il n'était pas besoin de plus pour admettre qu'il y avait confusion dans l'esprit des Grecs qui prenaient dans le cas un loup pour un chacal, et que c'est à de telles confusions entre les canidés, qu'il faut attribuer la facile extension au loup de la vénération payée au chacal. Extension qui peut-être eût lieu parmi les Egyptiens eux mêmes, avant les temps saites où nous la constatons chez Hérodote, et probablement volontairement ou non, chez les prêtres-ciceroni qui lui servirent d'explicateurs, pendant son voyage en Egypte. Involontai-

(1). — O. cit. P. 456.

rement l'erreur se pourrait expliquer sans peine, par une connaissance imparfaite de la langue grecque, en toutes ses nuances, chez les guides d'Hérodote. Il est improbable qu'en décrivant les scènes de l'initiation de Rhampsinite, ils se servissent en égyptien du mot *unsh*, puisque sur les monuments, dans les scènes analogues, on trouve partout les mots: Apuat, Ap-Heru, Anpou, Sab, Ap-matennou,&. Ils devaient donc traduire ces mots par un synonyme grec, et ils n'employèrent pas le mot *κύων* que nous ne trouvons pas dans le texte grec; mais il est vraisemblable qu'ils n'aient pas fait la différence sémantique entre les termes *λύκος* et *θώς* — le loup et le chacal —, ou que ceux avec qui Hérodote se trouva, ne connussent pas le mot *θώς* qui était cependant l'équivalent précis d'Anubis, comme animal-*sab*.

Une fois éliminés de la sorte, les cas où la traduction de "loup" nous parait infidèle, pour rendre le sens d'*unsh*, dans les passages mystiques, et ceux où les commentateurs l'emploient erronnément quand il s'agit d'autres canidés, il nous reste encore à examiner ce même mot comme nom particulier d'animal, à déterminer l'animal qu'il désigne et à découvrir sa provenance.

S'appuyant sur le copte, Erman, écrit : "La loi de la vocalisation copte — d'après laquelle toute voyelle longue a dû figurer autrefois dans une voyelle accentuée ouverte, toute voyelle brève accentuée dans une syllabe fermée, — nous permet de rétablir la forme primitive de beaucoup de substantifs. Un ⲞⲨⲰⲚϢ (wnsh) "loup" ne peut pas avoir possédé de désinence, car dans une forme comme *Wonshu* l'o serait bref..." (1). Nous savons que la syllabe ouverte est celle terminée par une voyelle, la syllabe fermée est terminée par une consonne (2). Dans ⲞⲨⲰ̄ⲚϢ pour que l' Ⲱ̄ soit long, il faut qu'il ait figuré à l'origine dans une syllabe ouverte, d'après ce qui vient d'être dit, et le mot se décomposerait alors en

(1). — A. Erman Aegypt. Gramm. § 177. p. 94. Cf. Observation de G. Maspéro. Notes. sur la Gramm. égypt. de M. A. Erman, 1923. P. 11.

(2). — Alex. Mallon. Grammaire copte. Beyrouth 1907 § 16. p. 14.

ⲟⲩⲱ̄-ⲛϣ , et ceci nous conduirait à la présomption que le mot ne fut pas simple, mais possiblement une forme comme ⲟⲩ-ⲱ̄-ⲛϣ La forme égyptienne , dont Pierret fournit la reduplication "*ouneshnesh*", autorise même cette supposition. Dans considérons que , transcrit *oun* est le syllabique de + (*ou*+*n*); ce qui d'ailleurs résulte du fait que l'on trouve également le mot *unsh* écrit

En copte, logiquement ne devrait fournir que ⲟⲩⲛ et non ⲟⲩⲟⲛ, ⲟⲩⲱⲛ . Si on rencontre fréquemment dans les transcriptions coptes une autre voyelle, intercalaire entre ⲟⲩ et ⲛ , p. ex. encore : ⲁⲩⲁⲛ (theb.) ⲁⲟⲩⲁⲛ (memph.) venant de *a* + *oun* "couleur" c'est apparemment qu'il nous faut admettre que seul, ne se lisait pas toujours *oun* et pouvait parfois se lire simplement *ou* comme . Alors dans les mots que nous examinons, on devrait accorder que l'égyptien lui aussi, portait une voyelle intercalaire entre et . Nous avons vu que l' ⲱ́ long et accentué provient d'une syllabe ouverte et nous sommes autorisés par ce qui précède à regarder le mot comme ayant été prononcé *ou-ô nesh*, pour justifier la transcription copte ⲟⲩⲱ́ⲛϣ

Il faut reporter cette prononciation et cette forme jusqu'à l'époque originelle du mot, quand on le trouve déjà dans les textes. Quant au ⲟⲩ() par lequel commence le mot, c'est ce que Maspéro appelait une semi voyelle d'attaque qui se préfixe au mot. — phénomène commun en égyptien, ainsi on a *ap* "ouvrir" et "*ouap*" —. On lit sur les stèles de la XVIIIe et de la XIXe dyn.: "Adoration à Ouapouaïtou..." (1).

Selon la loi de vocalisation que l'on peut en partie rétablir à l'aide du copte (Sahidique), nous savons que les syllabes doivent régulièrement commencer par une consonne; cet et son correspondant (ⲟⲩ) ne sont donc pas ici un *ou*, mais un *w*, — c'est ce qu'on appelle une voyelle consonnantique (Gardiner).

(1). — G. Maspéro. Etud. de Mâth. et Arch. égypt. T. I. p. 402.

Dans ces conditions elle n'appartient pas à l'essence du mot qui fournirait une base *ônsh,* probablement en 2 syllabes *ô-nesh,* représentant la forme primitive d'où provint le mot égyptien que nous étudions.

Quant à l'autorité que les termes coptes confèrent à notre hypothèse, elle se justifie par le fait que l'accentuation, la division des syllabes, et le système vocalique dont les vestiges persistent à travers le copte, appartiennent au vieil égyptien (1).

Ayant conduit la question jusqu'ici, il nous reste à chercher la provenance de *ônesh,* qui nous donnera également sa signification première.

On se rappellera d'abord que les voyelles e et o sont des développements tardifs des voyelles *a, i* et *u* qu'ils (les Egyptiens) possédaient seules à l'origine, comme les Arabes. Le copte ω représente donc dans les transcriptions de l'égyptien comme du vieux grec un *u* (*OU*) et non pas un *o,* que les Babyloniens à leur tour avaient rendu par un *a,* avant les Coptes. Il s'ensuit que *ônesh* était en réalité *unesh,* auquel correspondrait *anish,* dans les langues de la Basse Mésopotamie.

On voit que de la sorte, nous sommes revenus au terme tel qu'il se présentait à nous dès l'abord, mais nous avons l'avantage d'en avoir compris minutieusement la formation : unesh = $un^{e}sh$ et avec la consonne régulière d'attaque de la syllabe = "$wun^{e}sh$.

J'ai insinué (P. 78) que le mot pouvait n'avoir pas été égyptien à l'origine; ce n'était pas à la légère, c'est qu'en effet nous avons dans les idéogrammes mésopotamiens un mot "*nisu*" à l'état emphatique, "*nis*" à l'état simple, que l'on emploie pour désigner le lion. Or les langues sumérienne, babylonienne, assyrienne usent fréquemment des mêmes termes pour nommer le lion et le chien, ou avec une légère variante, laissant en parfaite évidence qu'ils dérivent d'une même racine. Je n'insiste pas ici sur la prononciation

(1). — Alan. H. Gardiner. Egyptian Grammar. Append. A. P. 426. — Oxford. 1927.

de l's finale, qui suivant les tribus, les temps et les transcriptions, passe de sifflante à chuintante (*sh*); on sait que l'hébraique a le même signe pour *s'* et *sh* (שׁ)et le mot *nis*, de Sumer à l'Egypte, ne se sera guère dénaturé, s'il n'a fait que doter sa finale d'un son chuintant. Si nous examinons cependant plus longuement le signe cunéiforme qui caractérise tous les canidés (et le lion), nous verrons qu'il répond aux diverses lectures; *das, tas, tis, lis, &*; c'est donc un thème simple *as, is,* revêtu de préfixes divers, parmi lesquels *n* dans *nis-nisu*, — mais que le thème lui même soit en rapport avec les canidés, cela se déduit du fait que dans la même langue on a le terme *asi* qui signifie "chiens sauvages". Nous verrons plus tard, au cours de ce travail, que le chien sauvage de ces régions était tout simplement le "loup". C'est donc bien le loup que nous trouvons à l'origine du terme qui nous a conduit à cette recherche.

Mais le loup etait *asi* et c'est *nis* ou *nish* qu'il nous faut expliquer. Revenons à l'égyptien, nous y trouverons les mots [hiéroglyphe] *nash* (fort, terrible); [hiéroglyphe] *nash* (chasser); [hiéroglyphe] *nashen* (être furieux); et en se souvenant de la substitution de [hiéroglyphe] à [hiéroglyphes], encore [hiéroglyphe] *neha* (sauvage, terrible) .Ces mots vont nous rappeler une autre signification de l'idéogramme sumérien, indicatif d'un animal carnassier, qui nous a fourni déjà *das, tas, nis, &* — c'est "*nakar*" (détruire). (1). Nous sommes donc en droit de penser que la racine qui a servi à désigner le loup, souffrant une légère modification, grace au préfixe *n*, a pris un sens adjectival pour qualifier ce qui était particulièrement "terrible, redoutable" aux yeux des peuples de cette région. Le lion était, avec cette épithète, — *nis* — le redoutable par excellence.

Mais on demandera pourquoi le préfixe *n* plutôt que *l, m, t* ou quelqu' autre. Il me paraît qu' une circonstance locale peut rendre compte de ce choix spécial: c'est que précisément là, dans la vieille

(1). — M. Joachim Ménant. Manuel de la Langue Assyrienne. Paris, MDCCCLXXX. P. 106.

langue accadienne et dans des langues de tribus qui ont été en contact avec ces populations du Tigre et de l'Euphrate, on désignait le "loup" sous les noms de *nim, num, nu, enum,* (accadien) et *pon, fene, wuen* (langues ougro-finnoises). Ces derniers mots nous montrent une labiale initiale variable devant un radical constant *en* que l'accadien rend par *im* ou *um, enum* marquant peut être un renforcement. Ces désignations du loup à base nasale me semblent l'origine du préfixe *n,* appliqué au thème *as* ou *ash,* que nous présente le mot *asi* "chiens sauvages". Qu'il y ait là un phénomène linguistique qui est bien en rapport avec le point que nous cherchons à éclaircir, cela se pressent également à travers le mot qui est à l'origine des termes indo-européens : le sancrit *çun,* le grec κυών, gen. κυνός (*un-s*), où les préfixes *ç* et κ, s'ajoutent à un thème *un,* qui est bien celui de l'accadien et des langues ougro finnoises. Notons que ces formes indo-européennes sont plus récentes que les autres citées.

Quant au passage de cette forme *neha, nash, unish, unsh,* dans la vieille langue égyptienne, elle s'explique pour nous par les très anciennes relations de l'Egypte avec la Mésopotamie, à travers le milieu syrien (Byblos), (1).

Ma conclusion est donc que le mot n'est réellement pas d'origine égyptienne et provient pour l'Egypte, d'Asie Mineure, où peut être se retrouve-t-il encore sous quelque forme, en entier ou dans ses éléments, parmi les langues archaiques (Hittite, Moskhe, &).

Je ne laisserai pas de rappeler à propos de ce terme *unsh, unshu,* que sur un autre territoire, en Osséthie, nous rencontrons 2 mots pour désigner le chien : l'un commun, *k'udz,* l'autre particulier à la "langues des chasseurs" — "*coanon.* (2). Or le premier est certainement la gutturalisation de la voyelle d'attaque et nous reporte à un *udz* primitif. Ce mot me parait étroitement apparenté au terme égyptien *unsh.* Comment expliquer cependant le passage de l'une

(1). — A. Moret. Le Nil et la Civilisation égyptienne. Paris. 1926. P. 95.

(2). — Dr. A. Dirr. Die kaukasische Wild und Jagdgott. (Anthropos. 1925. Fasc. 2, p. 147.

à l'autre langue ? L'Ossèthe est une langue iranienne, donc un rameau des langues indo-européennes, qui se rapprocherait des "formes anciennes que l'on rencontre en arménien, en huzvârêche, en parsi" (1).

Vsiévolod Miller nous informe que les Ossèthes étaient connus des Géorgiens depuis aussi longtemps que ces derniers se souviennent d'eux mêmes et qu'ils en étaient les alliés déjà au IIIe Se. av. J. C. Ils n'ont jamais porté de nom générique et pourraient passer pour des tronçons de deux peuples (2).

Cette localisation, cette double formation ethnique, dont parle V. Miller, cette étroite relation de connaissance antique avec les Georgiens, d'une part, et leur caractère anthropologique de blonds, d'autre part, tendraient à les faire regarder comme effectivement composés de deux éléments : l'un indo-européen, l' autre causasien propre, ou japhétique, comme dirait J. N. Marr. Et n'est ce pas à cette double influence qu'il faudrait rapporter cette double langue, commune d'un côté, de chasseurs de l'autre ? Des 2 termes, *coanon* est clairement indo-européen et se laisse joindre à la série des termes nombreux qui évoluent autour de *κύων*; *κύων* on l'a vu, pourrait lui aussi se réduir à *ὕων*, le *κ* étant également ici une gutturalisation. Quant à *'udz,* que nous rapprochons de *unsh* (et l'on doit se souvenir des fréquentes nasalisations en égyptien), il semble appartenir à la partie ethnique la plus ancienne de la population, — celle purement causasienne.

Un autre mot se rencontre encore pour désigner le chien: c'est [hieroglyphs] *ouhr,* en copte ⲟⲩϩⲟⲣ, pluriel ⲟⲩϩⲱⲣ. (3) Nous avons ici un mot composé *ou* + *hr,* dont la Ire syllabe correspond au *ou* égyptien, sans doute ici voyelle et prononcé *ou,* parce que c'est une abréviation d'*aou* [hieroglyphs]. On sait en effet que les signes [hieroglyph] et [hieroglyph] sont fréquemment négligés dans la rédaction

(1). — A. Hovelacque. La Linguistique. p. 293.
(2). — D'après Zaborowsky. Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe. Pp. 251 et 252.
(3). — A. Mallon. Gr. Copte. Beyrouth. 1907 p. 63.

par les scribes (1); dans le mot [hiéroglyphes] qui correspond à [hiéroglyphes] était essentiel, aussi l'a-t-on gardé, l' [hiéroglyphe] a été élidé. La prononciation *ou* et non *wu* me paraît assurée par l'entrée en composition avec les articles masculin et féminin du mot, pour former des noms propres d'hommes et de femmes: [hiéroglyphes]-ⲡⲟⲩϩⲟⲣ (*Pouhor*).(2).

La seconde syllabe [hiéroglyphes], rendue en copte par ϩⲟⲣ, répond sans doute à um ancien *har;* le mot devait se lire *ouhar,* et *har* [hiéroglyphes] nous présente une alternative difficile à résoudre quant à sa signification. Le mot peut en effet provenir de 2 mots différents qui ont un sens opposé : [hiéroglyphes] *har* — "acte de violence"; [hiéroglyphes] — "crainte, terreur"; et [hiéroglyphes] — "être content de, se reposer". On a ainsi les 2 sens de "le Terrible" ou au contraire "le Satisfait, le Paisible", — lequel des deux ? Pour en décider il faudrait posséder le texte d'où provient le mot, et encore pourrait-on avoir employé le terme par antinomie.

Selon toute aparence ce n'est pas là le nom d'une variété de chien, mais seulement une appellation donnée à un chien particulier.

Je ne puis cependant laisser de côté une possible interprêtation du mot *ouhr* [hiéroglyphes] ; à savoir qu'il ne soit pas d'origine égyptienne, et seulement la transcription du vieux mot sumérien *ur,* servant à désigner le "chien", et aussi le "lion". Ce mot a été conservé par les Assyriens et pourrait avoir pénétré en Egypte, par la même voie que le mot *unsh;* s'il en était ainsi il y faudrait voir la désignation du chien de grande taille, c'est à dire du "dogue" que nous avons vu (p. 46) introduit en Egypte dans un âge reculé. L'introduction du ⲟ en copte, dans la transcription, provient des règles de vocalisation dans cette langue ou de la possible altération, même en égyptien, du monosyllabe primitif, où l' [hiéroglyphe], introduit

---

(1). — A. Erman. Aeg. Gr. § 78 p. 48.

(2). — Champollion. Grammaire égypt. Paris. P. 129.

pour rendre le grondement de l'animal, — le mot étant évidemment une onomatopée — a conduit à la formation d'une seconde syllabe , sans doute alors prononcée *ur* (*hur*), comme dans le sumérien originel. Nous verrons en étudiant les langues sémitiques de la Palestine et de la Syrie que cette même forme y existe gutturalisée, ce qui donnerait une certaine vraisemblance à cette seconde hypothèse.

On trouve dans les textes le mot *absi*, que Pierret rend par "loup" ou "chacal" (1). Dans ce mot Champollion voyait un pluriel rompu, à la manière des pluriels arabes (2), dont il fournit le singulier *sab, sabi,* signifiant "chacal" comme nous l'avons vu. Le copte donne ⲥⲉⲃⲓ, ⲥⲓⲃⲓ. La forme du pluriel est intéressante car la première syllabe est suivie dans le corps du mot du déterminatif , ce qui lui donne la pleine valeur d'*ab*, le nom primitif du chacal.

Il ne me reste qu'un mot pour désigner le "chien", c'est *sha* (3). Je vois facilement dans *sh* un phénomène d'assimilation qui représente un ancien *s*, comme Erman le montre en divers cas (4). Sha aurait été autrefois *sa* (*saou*) "gardien". Ce serait là le nom du chien de garde, plus particulièrement de garde des troupeaux, car **saou** désigne le Berger.

Avec toute la prudence dont on puisse user dans la recherche étymologique, particulièrement à l'égard de mots d'une langue aussi ancienne que la langue égyptienne, il est évident que nul ne prétendra affirmer que les racines suggérées sont incontestablement les véritables. Nous sommes loin de connaître tous les

---

(1). — Voc. hiérogl.
(2). — Gramm. égypt. p. 83.
(3). — Pierret. Voc. hiér.
(4). — Aegypt. Gramm. § 125. p. 70.

vocables de cette langue et on sait que la création des mots, même dans nos langues modernes, obéit souvent à des circonstances fortuites, imprévues, qui si elles ne sont pas enregistrées, seront absolument inconcevables pour les générations éloignées.

Il faut se rappeler le conseil de notre maître à tous, Gaston Maspéro : "On ferait bien de s'habituer à l'idée que beaucoup de mots, surtout de ces mots qui servent à désigner les premiers de la connaissance humaine, n'ont point de racine". (1). L'affirmation est sans doute trop catégorique, disons seulement que la racine transformée au cours des temps est souvent inaccessible.

Malgré ces réticences, je crois pouvoir maintenir comme assez vraisemblables les conclusions auxquelles je suis arrivé.

On aurait alors, en Egypte, employé le mot *aou*, (*ou*, *wou*), comme un nom commun, générique, pour tous les chiens déjà domestiqués;

> *thesem* était le nom du chien de garde, du chien de maison;
> *ap*, puis *sap* (*sab*), le nom primitif du chacal;
> *ouhr*, serait le nom du dogue puissant, provenant de l'Asie antérieure;
> *sha* ou *sa* est le chien de garde des troupeaux;
> *katkat* est un petit chien courant;
> *unsh* est le nom du loup.

Si nous cherchons dans les langues anciennes, en dehors de l'Egypte, les équivalents des noms du chien, du chacal et du loup, nous devons nous tourner d'abord vers la Mésopotamie qui rivalise d'antiquité avec les populations de la vallée du Nil.

J'ai dit (p. 57) que les termes accadiens étaient vraisemblablement des emprunts faits à la langue de peuples antérieurs, déjà établis dans la région mésopotamique, où les Accadiens arrivèrent

(1). — G. Maspéro. — Les hypogées royaux de Thébes. — Et. de mythol. et d'archéol. égyptiennes. T. II. p. 6.

plus tard. Cela est vrai de leur écriture et sans doute aussi de beaucoup de termes de leur langue. J'ajouterai que la langue sumérienne dénonce des ressemblances curieuses avec les langues antiques du Caucase et avec certaines langues de la région soudanaise, des langues pré ou protohamitiques (1). C'est évidemment là l'indice de relations ou de migrations qui datent d'époques antérieures à l'histoire. Mais ce qui complique singulièrement le problème c'est que des relations se reconnaissent aussi avec le proto-élamite et les langues dravidiennes; ainsi vers le nord, le sud-ouest et l'est. Reconnaissons que c'est une question qui est encore à l'étude et qu'on ne peut tirer de conclusion définitive.

Nous avons vu plus haut (p. 56) que l'accadien, la plus ancienne langue sémitique de la Mésopotamie, avait le mot *lig=lik* pour "chien". Sayce qui le fournit dans sa Grammaire (2), écrit *lig* (*lik*)="dog" ? lion". Que ces 2 animaux aient été peut être désignés par le même terme en accadien, cela ne doit pas nous surprendre à l'extrême; on verra le même fait se répéter en d'autres langues sémitiques, et en grec même, le mot σκύλαξ, après avoir signifié "chien de chasse" a servi lui aussi à désigner tour à tour, les petits chiens (*catuli*) et les petits des autres quadrupèdes, lionceaux, &. *Lig* eut sans doute en accadien le même sort.

Avant les Accadiens, qui ont occupé une région un peu plus septentrionale de la Mésopotamie que celle ou s'étaient établis les Sumériens, ces derniers, au bord du Golfe Persique, représentent la population le plus anciennement dotée de l'écriture en ces parages. Du "painted pottery folk" de l'Irak qui les a précédés à Eridu (Abu Sharain), à Bender Bushire, et qui est celui des Proto Elamites, on a récemment découvert des tablettes portant des hiéroglyphes, caractères primitifs des signes sumériens (3). Ainsi les Sumériens sont eux aussi des envahisseurs, probablement des

(1). — C. Autran. Sumérien et Indo-Européen. — A. Drexel. — H. Winkler. — M. Tseretheli. — &. &.

(2). — Rev. A. H. Sayce. An element. gramm. of the Assyrian language.

(3). — Amélia Hertz. Les sources de la civilisation sumérienne. — Rev. Archéol. Pp. 90-104. Janv-Avril 1928.

Proto Elamites II et on voit ainsi l'écriture remonter jusqu'au milieu du quatrième millénaire. C'est par l'écriture que nous constatons les mots usités en ces temps reculés, mais il n'est aucun doute qu'ils sont eux mêmes beaucoup plus anciens.

En sumérien le mot attribué au chien est *ur*, terme qui signifie également: "ville, construire, fonder, planter, gardien, protéger". Sans doute ces homonymes se distinguaient les uns des autres dans le langage, par un accent; mais il n'est pas inopportun d'appeler l'attention sur le fait que le même vocable réunit les idées de "chien, gardien et protéger". Il est évident que le chien a reçu ce nom, chez les Sumériens, pour une raison tout à fait semblable à celle qui a fait donner au chien, en Egypte, le nom de *thesem*. La ville aussi est une protection; au début elle est une simple enceinte, une muraille de terre battue ou une palissade. Et le parallèle ici s'établit encore avec ce que nous avons relevé en Egypte. Mais comme nous l'avons observé là, nous le répétons ici: le rôle de gardien et de protection n'est pas le premier rempli par le chien auprès des sociétés humaines primitives, comme le clos gardé, l'enceinte n'est pas la demeure première des hommes. Le chien s'est associé à l'homme avant qu'il ne s'établit en des lieux fixes; on se rappelle que nous l'avons dénoncé aux temps paléolithiques, puis rencontré aux temps néolithiques, dès les kjokkenmoeddings.

Quelle peut être l'origine de ce nom *ur?* Il faut remarquer ici que le sumérien ne possédait pas de nom pour le lion et le désignait par les mots *ur-gula* et *ur-mah*, c'est à dire le "grand chien" ou par un de ses attributs: "le jaune (fauve). (1). Ce fait nous prouve que le chien était plus familier à ces peuples et qu'il reçut un nom avant le lion. Nous avons émis l'hypothèse (p. 89) que le terme [hieroglyph], en Egypte, était une propagation de ce *ur*, et que, puisqu'il ne pouvait désigner que le "dogue", il fallait bien qu'il vint des lieux où le dogue lui même, se trouvait. On ne peut donc songer un instant à renverser la proposition, et à supposer que

(1). — Sumérien et Indo-Européen. — C. Autran. P. 132. Paris. 1925.

ur sumérien, provienne de *ouhr* égyptien. L'Egyptien a même pour le lion un mot particulier , qui est une métathèse de cet *ur* (*or*), différenciation établie en Egypte, que Sumer n'avait pas faite. C'est donc là aussi une sorte d'assimilation du lion. au chien dogue. Cette assimilation est assez curieuse ,elle vaut la peine que l'on s'y arrête un instant. Nous remarquerons d'abord que nous sommes ici sur le territoire où elle s'est produite à l'origine, région où le lion était commun dans la haute antiquité et où le chien a eu cependant la préséance en sémantique; ce qui prouve sa très vieille domestication chez les peuples chasseurs, ancêtres des Protoélamites et des Sumériens. Et si nous constatons l'expansion de ce phénomène linguistique, en ce qui regarde ces 2 types animaux, je crois qu'il est permis d'en déduire que les peuples primitifs qui l'ont créé occupaient à l'origine une grande partie de cette aire d'expansion, ou bien que les tribus qui présentent le même phénomène linguistique, en sont redevables à un emprunt fait à cette source élamitique ou sumérienne.

Auprès de ce terme *ur* sumérien, *uru* assyrien, nous avons *ahri* "jeune chien" (1) *ariya* lion — (2). Dans une époque plus tardive d'autres langues sémitiques nous fournissent des termes qui corroborent cet état d'esprit. Ce sont : אֲרִי *ari* = lion, en hébraique, אַרְיָא *ario* = lion, en chaldaique, ܐܪܝܐ, *ario* = lion en syriaque, qui se présentent à côté de *gurio* syriaque et *gur* (catulus) hébraique, sur lesquels nous reviendrons. Mais constatons également ici, comme preuve d'une communauté sémantique très antique, que "ville" se dit aussi עִיר *ir*, et que le phénicien a conservé le même terme = עיר *ir* (3). Ceci nous montre bien que *gur* (catulus) est un dérivé gutturalisé de *ur*, qu'avant de s'ap-

(1). — Wusste man doch der Erziehung des Belibus, des spateren Herrschers von Sumer und Akkad nichts ruhmenders nachzusagen, als dass er "*Kima mirani sa ahri*" — aussi vigilant qu'un jeune chien — aufgezogen sei. Dr. L. Hilzheimer. — Geschichte unserer Haustiere. Leipzig. p. 48.

(2). — J. Ménant. Manuel de la langue assyrienne. MDCCCLXXX. p. 106.

(3). — J. Rosenberg. — Phonikische Sprachehre u. Epigraph. Wien u. Leip. Hartleben.

pliquer aux petits du chien, il a du spécifier le chien lui même, car le lion ne pouvait avoir fourni originairement l'équivalence déjà signalée de: gardien, ville. Cependant en Egypte, on sait que le roi est le "Lion" — le gardien et le protecteur de son peuple, mais c'est évidemment là une qualification plus tardive.

S'il en est réellement ainsi, il faut bien conclure encore que l'application de *ur* pour la signification d'enceinte, de ville, est postérieure à sa désignation du chien, et que les Sumériens l'employaient en ce dernier sens avant de s'établir d'une manière fixe en villages.

Nous verrons plus tard que ce terme **ur** a eu une plus large extension; il a pénétré dans les tribus qui ont été les initiatrices de la langue grecque: ici pour désigner l'aboiement du chien, nous avons le verbe ὑλακτεῖν qui est un développement d' ὑλάω -racine ὑλ (1). Bien plus à l'occident encore, chez les Basques, nous le retrouvons, sans altération, *ur* et avec la même signification "chien". On sait aujourd'hui que les Basques étaient des Japhétites purs qui émigrèrent de la région de Van, de l'Urartu, vers les Pyrénées (2). Ils ont emporté le terme avec eux.

D'aprês l'équivalence *ul=ur* et la substitution fréquente de *l* à *r* chez les enfants et chez les peuples qui ont de la difficulté à prononcer *r*, on peut déduire que *ur* est le terme primitif, antérieur à **ul**. Dans ces conditions, tout me porte à croire que **ur** est le développement naturel de l'onomatopée *RRRR*, imitant le grondement du chien. Cette onomatopée, vocalisée en *ur* aurait englobé dans la suite d'autres animaux, dont le grondement, le mode de hurler, l'apparence ou la férocité, les aurait fait, en quelque sorte, assimiler au chien déjà connu. C'est le procédé d'analogie mis en pratique de tout temps par le peuple. Ce terme *ur* serait donc devenu de bonne heure un terme générique, appliqué á tout un groupe d'animaux "ceux qui grondent: le chien, le lion, &".

---

(1). — Chassang. Dre. Grec-Franç. — donne (idée de perdre, d'être éperdu), à tort selon nous.

(2). — Iaphetitch Kavkaz... Leipzig. 1920. — J. N. Marr. (En russe).

Partant de cette déduction, je suis porté à croire que certain type de mots, ayant la signification générale d'animal, est directement lié à cette racine *ur;* ce sont les mots: θηρ (grec), *fera* (latin), *thier* (allemand), *zvier* (russe), &, qui sont tous propriété du stock indo-européen. D'autre part, chez les Hébreux, (qui l'ont sans doute emprunté aux Cananéens), on rencontre des termes qui sont une extension de cette même racine et qui se rapportent à l'impression que produisaient ces même animaux; ce sont: גּוֹר *gor,* qui signifie "craindre" et ses dérivés מָגוֹר *magor* et מְגוּרָה *megurah,* avec le même sens. Ces mots sont étroitement liés au *gur,* "lion et chien" et par là au *ur* originel. On trouve très voisin même de ce *ur* : יָרֵא *aro,* "craindre" et מוֹרָא *mora* "crainte", plus anciens sans doute que *gor* et *magor,* et qui nous reconduisent au radical sans la gutturale. Ces mots sont évidemment apparentés à l'égyptien *har,* "acte de violence" et *har* "crainte, terreur", ce qui nous ramène encore à une époque TRÊS antique, quand des tribus répandues sur l'Asie antérieure ont fourni des radicaux que l'on retrouve, dans la suite, transformés ou non, dans les langues de la Mésopotamie, de l'Egypte et de l'Europe.

La même influence s'est fait sentir sur l'arabe qui nous offre زِرْو *ziru,* pour désigner les petits du chien, et زأر *zari,* signifiant "rugir". (1).

Je viens de dire que יָרֵא *aro* "craindre" et מוֹרָא *mora* "crainte" étaient plus anciens que *gor* et *magor;* il me faut expliquer cette assertion. Dans les mots *mora* et *magor,* il nous faut d'abord détacher l'**m** initiale, qui est ce qu'on appelle une particule de dérivation, (2) jouant le même rôle que formative égyptienne ou *m* préfixée en assyrien, et qui caractérise le substantif dérivé de

(1). — The Assemblies of Al Harîri. T. II. F. Steingass. P. 43.
(2). — J. Touzard.Gramm. Hébraique abrégée. Paris. 1905. P. 22.

l'idée exprimée par le verbe: *gor* "craindre" — *magor* "crainte". On aura donc en ces mots *m*+*ora*, *m* (*a* euphonique) +*gor*.

Or je prétends, et c'est un des points importants de mon étude, que les thèmes à voyelle initiale sont plus primitifs, plus anciens que ceux à voyelle initiale gutturalisée; — ce sont les thèmes nus.

On ne manquera pas de me présenter des objections et c'est à ces objections que je voudrais répondre. Elles porteront surtout sur des faits linguistiques plus récents que ceux que nous présentent les vieilles langues dont je traite en ce moment. On invoque fréquemment "la constance de la loi en vertu de laquelle les sons peuvent s'affaiblir, mais ne se renforcent jamais". (1) Et cependant les langues dites néo-latines elles mêmes, ne sont pas exemptes de ce prénomène. "Dès le 2e siécle ap. J. C. — disent J. M. Guardia et J. Wierzeyski (2) — la chûte de l'aspiration, d'usage populaire, s'était généralisée; on trouve: *ora, omini, &*". Mais en espagnol nous rencontrons au lieu du *f* doux de *folium, filius, facere, &.* l'*h* aspirée de *hoya, hijo, hacer*, ce qui est passer d'une labiale à une aspirée — c'est un renforcement. Cela est arrivé quelquefois en latin, pour des mots venant du grec : *φοϱβή*, *herba*.

Mais nos langues ne sont pas exemptes de ce phénomène : — En russe, les mots étrangers qui commencent par *h* reçoivent un *g* dur (gue) à la place — Hérodote=*Guérodote*, hymne=*gimn*, &. Il y a plus encore dans les langues dites néo-latines: le latin *unus* a donné "un" en français, "um" en portugais, mais le français est revenu à "un" après avoir passé par une évolution où l'aspiration se faisait sentir; ainsi dans les célèbres serments de Strasbourg, de 843, entre Louis le Germanique et Charles le Chauve, nous trouvons les mots suivants..." et in *cadhuna* cosa" (3) qui signifient — et en chacune chose (en chaque chose), ce que le portugais moderne rendrait par "e em cada uma cousa". Un, une, étaient donc ici aspirés et écrits *hun, huna*. En portugais la même évolution a

(1). — P. Regnaud. Origine et Philosophie du Langage. Paris. 1888. P. 151.
(2). — Gramm. de la langue latine. 2e tirage. Paris 1876. P. 12. § 41. note I.
(3). — M. Pellissier. La langue française. Paris. 1866. p. 61.

eu lieu, mais la phase aspirée a duré plus longtemps, on trouve en effet dans les "Decadas de Don João de Barros" — *huns* Moros... pour" des Maures"; Ant. de Moraes Silva en son Diccionario de la langue portugaise cite la phrase: "*hum* te deixa dezembro, *hum* te acha agosto". Ferr. Cart. 9. L. 2§. — L'auteur condamne cette orthographe, car dit-il, le mot provient du latin *unus* et l'*h* est un signe d'aspiration, alors que le portugais n'aspire aucune voyelle (1). Devant l'usage d'écrire *hum* d'une façon si persistante, cependant, Moraes peut-il affirmer qu'au XVIe siècle, il n'y avait pas là une aspiration sensible ? J'en doute pour ma part, en considérant le témoignage de *cadhuna* du Serment de Strasbourg; mais il y a plus. Contrairement à l'affirmation" que les transformations successives du langage n'ont point d'autre cause que le besoin de diminuer l'effort, ni d'autre but que celui d'arriver à une prononciation plus aisée" (2), nous voyons la gutturalisation succéder à l'aspiration en plus d'un cas, et sur de nombreux territoires, comme nous aurons l'occasion de le relever souvent au cours de notre étude. Ainsi un texte provençal nous fournit: "Totz hom que vol trobar ni entendre deu primierament saber que *neguna* parladura no es tant naturals..." (doit savoir d'abord qu'aucun langage n'est aussi naturel...) (3). Ce *neguna* provençal a persisté en espagnol sous la forme *ninguno, ninguna*: "*Ninguno* de los dos..." (4). Remarquons que selon les auteurs, le provençal "se constitua vers la fin du IXe siècle, le français au début du Xe, l'espagnol vers le XIe siècle et l'italien seulement au début du XIIe siècle" (5). L'italien pour ce mot a *nessuno*. Le portugais, en restant à l'aspiration, conserve *nenhuma, nenhum,* (nem *hum*).

Je sais que l'on pourra invoquer l'analogie pour expliquer ces formations *ninguno* (esp.), *ninguem* (port.), et dire que ces mots se sont constitués sur le modèle de *alguem* (port.), *aucun, chacun,*

---

(1). — Ant. de Moraes Silva. Diccion. d. Ling. Portug. 9e ed. Lisboa. s. voc. Um.
(2). — Aug. Brachet. Dictionn. étymolog. d. la lang. franç. Paris. s. d. p. LXXIV.
(3). — M. Pellissier. Op. cit. p. 70.
(4). — Vic. Blasco Ibanez. La vuelte al mundo de un novelista. T. I. p. 122.
(5). — M. Pellissier. Op. cit. p. 68.

(franç.), *Aucun*, au XIIe siècle, en français, s'écrivait *alqun*, et c'est un composé de *alques*, provenant du latin *aliquis* (1). Mais ce fait n'expliquerait pas le *cadhuna* de Strasbourg qui est antérieur, ni le *hum*, *huma* portugais, qui a duré jusqu'au XIXe siècle. Je crois donc que l'analogie, ici, ne doit pas être invoquée et que la formation *neguna* (prov.), *ninguno* (esp.) est indépendante de celle de *alqun*, *chacun*.

Une autre explication est beaucoup plus séduisante: c'est que l'influence des marchands grecs sur le monde romain avait vulgarisé l'emploi de κατά, qui devint *cata*, *cada*, — et de l'expression καθ'ἕνα on a tiré *cata unum* (2). Mais cela n'expliquerait pas encore pourquoi l'*u de unum* se serait aspiré, puisque le ϑ de καϑ'ἕνα ne s'explique que par l'esprit rude de εἷς, ἑνος, tandis que *u* de *unus* n'étant pas aspiré κατά est devenu simplement *cata* et non *catha*.

Tout ceci, et cette dernière remarque particulièrement, nous amène à une explication étymologique intéressante, fournie par Franc. Solano Constancio (3), qui nous donne parfois des origines bien fantaisistes, pourtant. Cet auteur nous dit: "...outra razão a favor do *h*, he que o nosso vocabulo vem do genitivo grego ἑνος (nom. εἷς), e não do latim, e o que m'o faz crer, he que o feminino *huma* corresponde antes ao grego μία que a *una* latino". La raison n'est pas péremptoire, d'autant que le féminin est très certainement d'époque de formation plus tardive; mais l'introduction de καθ' ἕνα — *cata unum*, lui fournit une certaine apparence de logique. En réalité l'origine de cet adjectif cardinal me parait bien plus ancienne, dans la langue d'où dériva le vieux français, d'une part, — le portugais, l'espagnol, d'autre part. On doit se souvenir que le grec, le latin, le gaélique d'où dérive le celte, l'espagnol et le portugais, pour ne considérer que ces langues, sont

(1). — Aug. Brachet. Morceaux choisis des grands écrivains français du XVIe siècle. 3e éd. Paris 1879. p. XXXV.

(2). — E. Bourciez. Eléments de ling. romane. Paris. 1910. p. 103.

(3). — Novo Diccion. crit. e etym. d. Ling. port. Paris. 1844. s. v. *hum*.

sorties d'un fonds commun que l'on a appelé l'indo européen primitif. Or εἷς, ἑνος, en grec, a la voyelle aspirée; la racine, selon Chassang, serait *À* representant l'idée d'unité; les Ioniens avaient la forme archaique *oinos*, ils avaient perdu l'aspiration, et c'est de là que semble dérivé *unus;* les Osques disaient oinos, les Allemands disent *ein*. Cette uniformité dans la syllabe initiale tend à me persuader que tout le groupe septentrional des langues indo européennes a formé son nombre cardinal *un* d'un thème qui se rapprochait de la forme εἷς, ἑνος, comme le suppose Constancio; que selon la tendance des tribus, l'initiale était tantôt aspirée, tantôt non; et que des éléments à tendance aspiratrice se sont répandus vers la Provence et la Péninsule Ibérique, où déjà l'influence romaine s'était fait sentir par la dérivation latérale du latin *unus*. Cette aspiration existait toujours à l'état latent, même en France, et c'est ce que constate Jacques Dubois, dit Sylvius, l'un des Iers grammairiens français, quand dans son Isagoge (introduction), il écrit: "H s'ajoute comme aspiration, au devant des mots latins : *altus, ardeo, ulula,* pour former les mots : *haûlt, hardi, hulotè";* (1). Robert Estienne en sa Grammaire, dit à son tour : "H tantôt se prononce, tantôt ne se prononce pas, et se place devant des mots dérivés de vocables latins, sans que ceux-ci en aient toujours été précédés" (2). (3).

Nous voyons donc que, parfois contre la loi du moindre effort, l'aspiration est un fait réel; Dubois vient de nous en fournir de nouveaux exemples. Si l'aspiration se peut quelque fois expliquer, comme j'ai tenté de le faire, par des raisons de lointaine origine, il n'en reste pas moins curieux de la voir à son tour remplacée par la gutturalisation. Cette derniére n'a pas de raison d'être étymologique, c'est simplement un phénomène phonétique. J'en donnerai un seul cas sur le terrain de la langue portugaise : ὥρα aspirée, em grec, paraît à l'origine du latin *hora,* d'ou proviennent entre

(1). — et. (2). — Ch. L. Livet. La Gre. Françse. et les grammairiens du XVIe Siècle. Paris. 1859. Pp. 19 et 364.

(3). — On pourrait suivre ainsi une évolution: καθ'ἕνα, *cata-unum, cat'hun, cadhun, chadhun, cha-hun, cha-cun* (c appartenant à la 2e syllabe).

autres l'espagnol *hora* et le portugais *hora;* cependant si l'espagnol veut dire "maintenant" il emploiera *ahora,* ce qui semble logique, tandisque le portugais dira *agora,* gutturalisant l'*h* de *hora.* On n'invoquera certainement pas que c'est là question d'euphonie, car je citerais aussitôt des circonstances parallèles où l'euphonie se devrait exercer et ne joue aucun rôle: *em bôa hora, em uma hora, tomar um taxi a hora, &, &.* C'est donc, à mon avis, une tendance à la gutturalisation, qui se déclare ouvertement en des occasions qui me restent obscures, occurrences toutefois inconstantes. Citerai-je encore: *Anser,* en latin "oie", qui fournit au slave *gus* (russe) et *huss* (tchèque), à l'anglo saxon: *gans* (allemand) et *goose* (anglais), au portugais *ganso; — Ansa,* latin, "crochet" et "occasion favorable" qui donne au portugais *gancho,* dans les 2 acceptions.

J'ai insisté assez longuement sur cette question de l'aspiration et de la gutturalisation, parceque c'est un phénomène notable; je l'ai illustré par des exemples dans les langues indo-européennes pour qu'on en comprenne mieux le mécanisme et la portée; mais il est beaucoup plus général, je dirais presque universel, car nous le retrouverons à chaque pas et sur les territoires les plus divers du monde, et sa marche constante est — de la voyelle initiale nue à l'aspiration, et de l'aspiration à la gutturalisation.

Revenons à notre point de départ, aux langues antiques; ce que nous venons de montrer explique pourquoi j'ai prétendu que *ora* était plus primitif que *gor.* Le sumérien nous donne un autre exemple : *uz,* que l'accadien rend par *enzu* (*ensu-*), — forme nasalisée, signifie "chêvre" ; c'est là un thème nu que nous retrouvons en hébraique sous la forme עז *ez;* le *z* final varie de *dz* à *j, s, d,* selon les tendances phonétiques de chaque peuple: on trouve *aja* sanscrit, *ma'z* et *tès* arabe, où *m* et *t* sont des lettres prosthétiques, — mais nous allons voir l'aspiration préfixer la voyelle initiale: le latin a *hoedus,* l'anglo-saxon *hoecin,* et la gutturalisation se montre dès l'antiquité aussi avec l'égyptien *kes* ou *kahes,* en arabe

elle donne جدي *gadi,* en gothique *gaitz,* en slave *koza;* ces mots suffisent pour prouver encore ce que j'ai avancé. Il est incontestable que *uz* ne dérive pas, comme sumérien, de l'arabe ni de l'égyptien, encore moins des autres; qu'il n'est donc point l'usure de ces termes gutturalisés ni aspirés, et qu'il faut accepter l'aspiration et la gutturalisation comme des phénomènes secondaires.

Ce n'est pas là le seul accident phonétique qui puisse altérer la forme primitive d'un mot archaique, ce mot *uz* nous fournit un autre exemple intéressant et c'est pourquoi je l'ai choisi. L'avestique au lieu d'aspirer, préfixe une labiale et donne *buza,* le nouveau perse, a *buz, buj* "chèvre et bouc", l'arménien a *buc* "agneau" à côté de *aits* "chèvre", le vieux haut allemand *boc.*

Il était nécessaire de montrer cet autre phénomène, qui forme groupe avec la labiovélarisation (*w, v, f,* digamma éolien, &), parcequ'il est fréquent dans les autres langues que nous étudierons à travers le monde entier, et que l'un aussi bien que l'autre éclairent la marche que j'ai suivie dans mes recherches pour isoler, des termes rencontrés, la forme originelle, thème ou racine probables, qui a fourni les variantes diverses postérieures.

Revenons à l'accadien *lig/lik.* L'accadien est sans doute la plus ancienne langue sémitique que nous connaissions. Dans ce même groupe, l'hébraique fournit un autre représentant de cette forme : ליש = *laisch* "lion". Autant que le l'aie pu vérifier cependant, le mot ne se rencontre que dans Prov. XXX. v. 30 (Le lion, le plus fort des animaux...); dans tous les autres passages le nom du lion est un terme déjà cité : Juges XIV 5, — *araioth;* id, XIV, 9, — *arieh;* Samuel I, XVII, 34, 36, donne *ari;* Daniel, Apocalypse, donnent également *araioth* ou *arieh.* Nous avons vu l'arabe se rapprocher de ces formes avec *ziru, zari.* Toutes ces variantes, on l'a montré, remontent à la racine *ur* sumérienne. Je n'ai pu vérifier en sémitique d'expansion de l'accadien *lik,* hors l'hébraique *laisch.* Il ne semble pas par conséquent, que cette forme

appartienne en propre au groupe des langues sémitiques; cela ne représenterait qu'un emprunt de l'accadien à quelqu'autre noyau de langues. Or ceci parait se justifier par l'extension que prit cette racine en fournissant des termes à diverses langues indo-européennes.

Je dois d'abord écarter une hypothèse que l'on pourrait formuler: à savoir que *lik* est une évolution de *ur*. La substitution de *l* à *r* en effet n'est pas pour nous surprendre, on voit bien *ur* "ville"- sumérien, passer à *al, ali, alu,* assyro-babilonien. D'autre part le sumérien possède encore la racine *ùg* "être fort", et l'on pourrait ainsi voir en *lig* une évolution de *ug-ug* = *ul-ug* = *lug* = *lig,* dans le sens de "chien puissant". Mais "la fin de mot est particulièrement sujette à dégradátion en sumérien. Il semble qu'elle y ait fait l'objet d'une sorte d'écrasement", nous enseigne C. Autran (1); et il cite comme exemples de l'amuissement qui frappe de préférence les gutturales et dentales sonores: *esig* et *esidug* et *du, dirig* et *dir* (*i*). Il n'y a donc pas grande probabilité que si une forme agglutinée en *urug* eut existé en sumérien, avec le sens que nous lui donnons ici, elle eusse persisté presque inaltérable au point d'être cueillie telle quelle par le vocabulaire accadien.

Une autre objection, bien plus forte se présente à mes yeux: c'est que le mot composé *ur-ug* hypothétique, ne nous rend pas compte de formes plus simples, qui se trouvent dans des langues caucasiennes et en indo-européen, formes qui dérivent, ou plus exactement, qui dériveraient en ce cas, non du substantif *ur,* mais seulement de son épithète *ug.* J'ai ici en vue des mots comme le géorgien *mgeli,* "loup", *dzagli* "chien", l'arménien *gail* "loup", le sanscrit *kun, kwan* "chien", &, — mots sur lesquels je reviendrai d'ici peu.

Ces raisons me persuadent que *lig/lik* n'est pas une évolution de *ur* sumérien.

J'ai insinué que ce mot devait provenir de quelqu'autre groupe de langues et qu'il a fourni des termes à des langues indo-eu-

(1). — C. Autran. Sumérien et Indo-européen. Paris. 1925. P. 55 et 56.

ropéennes. En effet, il suffit de citer: *Λύκος* (grec), *vrka* (sanscrit) *brik* (hind.), *gurg* (persan, kurde), *verg, velk* (kurde). *biragh* (ossête), *barak* (arménien), *lug* pour *vlug* (afghan) *vilkas* (lithuanien), *lusche* (dialecte allemand), *liça* et *licitsa* (russe), *lis* (polonais), *lice* (français), *tilki* (turc), *lug* (zend), *luguia, luquia* (basque), *lox* (angl-sax), *los* (danois), *loisi* (irlandais), et toutes les variantes où *r* substitue *l*: *rus* (persan), *roka* (hongrois), *rysi* (russe), *rys* (bohémien), &, &.

On peut classer tous ces mots par rameaux provenant du même tronc, et on passera facilement de l'un à l'autre par les substitutions connues de préfixes, par leur apposition, et par les changements de voyelles, toutes altérations dénonçant des particularités phonétiques, propres aux tribus humaines qui les emploient, ou des emprunts textuels.

Voyons l'un de ces mots: — *lice*. C'est en français le nom de la femelle du chien. Pour Hatzfeld et Darmesteter (1) l'origine de ce mot est inconnue. On l'employait au XIIe siècle déjà:

> D'une *leisse* vuz veil conter
> qui preste estoit à chaeler.
> (Marie de France. Fab. T. I. p. 86).

Quelques auteurs en cherchent la provenance dans les langues germaniques où le bavarois a *leusch, lusch,* le souabe *latsch* (2). C'e n'en est que la provenance immédiate, nous voulons aller plus loin. Ces mots *lusch* et *latsch* nous montrent des adoucissements de la gutturale *k* en *tch, sch,* d'où elle passe fréquemment à *ss* et *s;* la série nous en est offerte ici même avec *lox* (anglo-saxon), *leisse* (français du XII.°) et *los* (danois), auprès de *lug* (zend), pour ne rester que sur le terrain indo-européen.

Aug. Brachet qui est beaucoup moins circonspect que Hatzfeld et Darmesteter, et aussi beaucoup moins exact en général,

(1). — Dictionn. de la langue franç. s. voc.
(2). — Larousse. Encyclopéd. du XIXe siècle.

n'hésite pas à affirmer que "*lice* dérive du latin *lycisca*, par chûte du *c* médian, d'ou *lyisce* qui donne le provençal *leissa*" (1). Nous connaissons cette *lycisca* formée sur le modèle de λυκίσκος, qui est une forme adjectivale répondant au λυκίς de l'époque alexandrine, un féminin de λυκος. Servius commentant Virgile, prétend que *lycisca* est une chienne provenant du croisement d'un loup et d'une chienne. En définitive, *lice* à travers le latin immédiat, dériverait du prototype λύκος.

Mais faudra-t-il alors appliquer la même provenance au polonais *lis*, à l'allemand *lusche*, au zend *lug*, à l'anglo-saxon *lox?* On devrait donc admettre que tous ces mots sont provenus du latin, ou alors de *lice* même ? Cela ne se peut soutenir; il est beaucoup plus vraisemblable que toute cette famille de mots, y compris le grec λύκος a eu sou origine dans un terme, appartenant à un parler très archaique de l'Asie mineure, terme qui a fourni aux tribus qui se trouvaient là en rapport de voisinage ou de communauté, un des noms du loup et par assimilation zoologique, du chien et même du renard. Ce terme originel était *lig / lik = rig / rik*.

On ne peut assigner à cette racine une origine européenne, car nous allons voir que sa formation a eu lieu dans la région même que nous avons indiquée. Cette région qui répond à la boucle de l'Halys à l'occident, à travers l'Anti-Taurus jusqu'à la Mésopotamie au sud et au lac de Van à l'orient, fut en des temps très anciens, préhistoriques, peuplée par une masse de clans et de tribus, où nous devons chercher les ancêtres des Hamito-Sémites, des tribus du Caucase que J. N. Marr a désignées sous l'appellation de Japhétites, et plus tard des Indo-européens. Ce sont les domaines où l'histoire trouvera les Moskhi, les Arméniens, les Hittites, &. Or c'est dans les termes des tribus de cette région que nous rencontrons séparément les éléments qui entrent dans la composition de la racine *lig/rig* que nous étudions.

---

(1). — Dictionn. étymolog. de la langue française.

J'ai cité il y a peu le géorgien მგელი *mgeli*="loup" — ძაღლი *dzaγli* "chien" et l'arménien գայլ *gail*="loup". La terminaison *li* n'appartient pas à la racine; elle est courante dans un très grand nombre de mots en géorgien, qui dans les dialectes apparaissent tantôt avec la finale *li*, tantôt celle *ri*, qui lui est identique, et tantôt sans aucune des deux. Rosen pensait que l'on avait là l'indication d'un diminutif, mais Dirr avec raison y voit les restes d'anciens suffixes du pluriel (1). Cette opinion est absolument justifiée par les explications de J. N. Marr qui montre l'équivalence des suffixes divers du pluriel, selon le temps et les cas: aspect archaique — *en* < — *n* (ancienne terminaison littéraire du pluriel), — *er*, — *ar*, — *är*, — *el*, &; en outre le caractère vocalique du pluriel fait adjoindre à l'élément consonnantique les voyelles — *e* || *i*, — *a* || *o* || *u* (2). Le svane nous présente le mot sans ce signe de la pluralité *zaγ*, et ce mot se trouve apparenté au nom du chien en persan, سگ =*çag* et à l'assyrien *saku*="loup". Or *saku* n'est pas une transformation du *lig* accadien et nous montre un aspect de l'élément *k* | *g* avec le préfixe *s*. Ceci n'est pas de ma part une affirmation absolue, car je n'ignore pas que le sumérien possédait déjà une *sh*, de type liquide, interchangeable avec *l/r* (3); c'est surtout une déduction du fait que l'arménien *gail*, évidemment dérivé du géorgien *mgeli* nous offre la racine gutturale nue, *g/k* sans préfixation d'aucune sorte; si *s*=*l/r* faisait partie intégrante d'une racine unique indépendante, pour désigner le loup, sa perte absolue à l'attaque du mot s'expliquerait alors difficilement. L'l final de *gail*, particulièrement rare comme terminaison substantivale en arménien, ne peut s'interpreter par l'altération de la désinence de la pluralité *er* en *el*, parce que ce serait là un cas unique, et on le comprend mieux quand on regarde le mot comme un emprunt global de la racine *ge* au géorgien, avec son exposant local

(1). — A. Dirr. Theor. — prakt. Grammat. d. modern. georgisch. Sprache. — Wien u. Leipzig. Hartleben. — p. 16.

(2). — N. J. Marr. Iaphetitchesk. nazvan. dereviev i rastenii (Plural. tant.). Izvest. Imperat. Akad. Nauk. 1915. I Mai. N.° 8.

(3). — C. Autran. Sumérien et Indo-européen. P. III. Note 2.

de la pluralité *li*. Dans le géorgien *mgeli* l'*m* est un préfixe commum qui peut être rattaché à la formation des participes présents. On peut relier en géorgien, presque chaque mot à un verbe (1).

On doit donc, d'après ce que nous venons d'exposer, isoler de la terminaison et des lettres préfixes *m, dz, z,* l'élément *g=k,* qui forme la racine du nom du loup. Si, comme je le crois *saku* n'est pas une variante de *lik, s* est également un élément préfixé, altération tribale des préfixes *dz, z, j,* س , — mais si cette *s* était l'*sh* liquide sumérienne, équivalente de *l/r,* je devrais faire remonter plus haut encore dans le temps, le phénomène d'agglutination que représente le mot accadien *lig.* Cela, de toute manière, ne détruirait pas le fait de la composition des vocables indo-européens que j'ai invoqués, avec 2 éléments radicaux.

Je prétends que ces 2 racines originelles sont *ur* et *ka; ur* que nous appellerons sumérien parce que c'est dans la langue sumérienne que nous le trouvons pour la première fois, mais que son caractère onomatopéique peut faire remonter bien plus haut encore; *ka* que je montrerai comme plus récent et dont il faut chercher le berceau sans doute aussi dans cette même région mésopotamique de l'Asie antérieure.

J'ai dit que *ur* était le premier élément. Ce mot sous des aspects divers fut commun aux peuples sémites et aux indo-européens, et il fournit un témoignage de l'étroite relation ou se trouvèrent un jour les Sémites et les Japhétites. Les Arméniens sont des Japhétites hybrides, c'est à dire mélangés d'Indo-européens; et nous trouvons dans leur langue le mot առիւծ *ariuts* "lion", assez voisin des mots hébraiques *arieh, araioth, &.* La région où vivaient les Arméniens était habitée par des lions, ils ne pouvaient donc en emprunter le nom aux Sémites quand ceux-ci-ont vécu plus loin, dans les pays où l'histoire les rencontre. Dans ces dernières contrées, d'autre part, le lion était aussi fréquent, et il ne serait guère logique de supposer que les Sémites fussent emprunter aux Armé-

(1). — A. Dirr. ouv. cit. P. 15, note 1.

niens, alors distants, un nom pour désigner un animal indigène. Mais si ces représentants de 2 familles humaines ont le même radical pour signifier le même animal indigène en leurs 2 habitats, comme il serait étrange qu'une simple coincidence créât indépendemment une semblable analogie, il faut bien plutôt admettre qu' Arméniens et Sémites ont dû, à un moment donné, se trouver réunis sur la même aire territoriale, où la forme primitive de ces mots *ariuts, araioth* était courante.

Mais on ne peut serrer trop les faits et déterminer pour l'instant, le lieu ni le temps où ces communautés ont éxisté; on constate bien, cependant, que les rapports entre tribus ont dû avoir lieu à plusieurs reprises, ou que les agglomérations auxquelles nous donnons aujourd'hui un nom collectif, étaient en réalité hétérogènes, qu'elles ne se sont formées qu'au cours des temps et que les clans divers qui s'y sont perdus ont eu chacun des histoires individuelles. C'est avec eux que des radicaux différents ont pénétré à des époques successives dans la collectivité finale, et c'est là la raison pour laquelle on rencontre dans ce qui est aujourd'hui un seul peuple, des termes divers pour désigner le même animal, ou des variétés voisines, termes dont les racines proviennent de centres plus ou moins éloignés.

Ainsi en arménien, à côté d'*ariuts* "lion", nous avons բարակ *barak* "chien de chasse" et շուն *shun* "chien". *Barak* et *shun* se retrouvent dans le groupe indo-européen. *Barak* est une variante de *vr kas,* — shun est une variante de शुन *çunas* (sanscrit), provenant de *kun,* comme nous le verrons plus tard.

Expliquons *vr'kas.* — On sait que *s* est le suffixe du nominatif, le mot est donc *vr'ka.* On ne peut déterminer exactement l'origine de ce suffixe; Bopp y voyait la fixation du pronom démonstratif — *so* (ind-eur.) *sa* (anc. ind.), mais cette *s* existe aussi comme désignation du pluriel; *vr'kas* (sing.) — *vr'kâs* (plur.) où la désinence devient longue. Hirt a montré que *vr'ka* représentait l'évolution des formes *er'ka* $<$ ^{e}*r'ka* $<$ (avec préfixation de *v*) $<$ *vr'ka.* L'accent tombait sur l'*r,* l'*a* final a dû devenir bref

et sourd et sonner comme *vrkə* (1). Or la variabilité que nous connaissons entre l'*l* et l'*r*, selon la prononciation des tribus diverses, montre qu'avant la préfixation de *v*, la parenté est évidente entre *rk* et *lik*. Cela se comprend mieux encore si nous posons à côté de *vr'kas* la forme lithuanienne *vilkas* qui a la même signification et la même origine (*lk*ᵊ=*rk*ᵊ). Mais ce qui s'est passé avec *er'ka=vr'ka*, s'éclaire encore par l'arménien *barak* qui a fourni au germanique *brack*, forme parallèle de *vr'ka*, et d'où provient le français *braque* (chien de chasse). L'arménien *barak*, comme la forme soupçonnée **erka*, dérivent d'un thème originel *rk*, dont ils ne sont que des développements; et c'est ce noyau *rk/lk* qui est à l'origine de toutes les variations que nous avons signalées.

Nos recherches nous amènent donc à constater que dans une époque reculée, qu'à cause de l'accadien déjà composé *lik*, il faut dater au moins de 3000 à 3500 av. notre ère, existaient sur les territoires de l'Asie antérieure, qui furent les premiers domaines où se trouvèrent en contact Sémites et Indo-européens, des tribus qui ont réuni dans un même mot, 2 termes indépendants dont chacun désignait un canidé. On peut suspecter que l'agglutination ne fut pas due aux Japhétites, puisque les Basques, reconnus de cette souche, n'ont que l'un des 2 termes pour nommer le chien, *or/ur*, comme les Sumériens eux-mêmes.

C'est là un phénomène linguistique qui n'est pas isolé dans l'histoire du langage, nous le rappellerons quand nous traiterons du terme allemand *Windhund*, qui se trouve dans le même cas. Alb. Dauzat (2) expliqe, en partie le fait: "La création au sens strict, de mots nouveaux dans le langage est extrêmement limitée, dit-il. Par suite de la paresse intellectuelle de l'homme et surtout du groupe social, on adapte les mots anciens à des usages nouveaux, ou on accepte bénévolement, pour les désignations qui manquent, les termes fournis tout prêts par les parlers des groupes voisins". C'est la même raison qui fait adjoindre à une désignation déjà

(1). — Dr. H. Hirt. — Handbuch d. Griech. Laut — u. Formenlehr. Heidelb. 1902. — § 120. II. 6.

(2). — La Géographie linguistique. Paris. 1922. p. 119.

déterminée, un mot nouveau comme épithète, pour spécifier un type particulier: "chien-loup", ou simplement parce que 2 groupes qui se sont fondus, ont apporté chacun leur désignation et les 2 noms se sont eux aussi agglutinés, comme leurs porteurs: "*ur-ku*" (‡) Et ce que j'avance se prouve par le fait que, à côté des noms composés en *vr-ka, λύ-κος bar-ak,* &, on relève chez les Indo-européens des noms simples en *shun, çuna, canis,* &, et d'autres en m-*ge*-li, *gai*-l-, *ç-ag,* &.

Les termes en *çuna* et *ge* dérivent de l'élément *ku;* les termes en *vr'ka, barak,* dérivent de la jonction des éléments *ur* et *ku;* les termes *ariuts, ari, zari,* dérivent de l'élément *ur.*

Parmi les noms assyriens pour le "chien" ou le "lion", en plus de *uru,* nous trouvons le mot *kalbu.* C'est la désignation qui paraît avoir eu la plus grande fortune dans les langues sémitiques. Nous avons en effet en hébraique כֶּלֶב *kelev, pluriel* כְּלָבִים *kelafim,* avec la signification "chien". 𐤊𐤋𐤁 *kalb* "chien" en phénirien, et le nom propre *Calebelam* (1). L'arabe nous offre كَلْب *kalb,* pluriel أَكْلُب *aklub* et كِلَاب *kilab,* أَكَالِب *akâlibu,* pluriel du pluriel. Le mot se trouve comme nom propre كُلَيْب *Kuleib.* Le syriaque donne ܟܠܒܐ *calbo* "chien" et le diminutif ܟܠܒܘܣܐ *calbuso* "petit chien". En hébraique également ce mot a servi comme nom propre : *Kaleb* est un compagnon de Josué. Il peut sembler étrange que ce nom ait été appliqué à un homme de race sémitique (2), car nous savons que les "Juifs ont constamment éxécré le chien, et c'est d'eux que ce mépris est passé aux Arabes" (3). Pour qu'un individu porte un nom d'animal qui

---

(‡). — *Ur-Ku* dériverait selon Halévy de *ur* (mangeur de viande) et de *ku* (domestique). Nous croyons avoir montré que la signification est différente.

(1). — E. Renan. Hre du Peuple d'Israel. T. I. P. 105. note 4 — (d'après Corp. inscr. sémit. Ire. Part. n.° 49, 52.

(2). — "Dog" is found as a term of abuse among Semitic and most Mohammedan peoples. — J. Hastings. Encyclop. of Religion and Ethics. s. voc. Animals — Dog. P. 518.

(3). — Dr. L. Hilzheimer. ouv. cit. P. 48.

est exécré dans sa race, il faut que ce nom soit un nom théophore, ou ce qui revient au même, un nom de totem, un nom de clan; et ce qui tend à corroborer cette présomption dans le cas de *Kaleb*, ce sont les noms de ses enfants qui viennent se grouper autour du sien. Selon Paralipoménes I (cap. II, v. 19), *Azuba* la Ire femme de *Kaleb* étant morte, il épousa Ephrata qui lui donna pour fils *Hur*, et *Hur* eût à son tour un fils nommé *Uri*. Cette *Azuba* עֲזוּבָה dont le nom se rattache à זְאֵב *zev* "loup", lui avait donné un fils appelé *Iérioth* qui nous rappelle immédiatement *araioth* "leones" (1). Un *Othoniel* aussi est neveu de *Kaleb*, et *Othoniel* signifie "lion d'El" (2). Ces noms devaient être traditionnels dans la tribu car on voit déjà dans l'Exode (c. XVII, v. X) un *Hur* que Renan regarde comme l'appellation "d'une sous-tribu du sud de Juda, en rapport avec les Calébites" (3). Dans *Hur* je reconnais, avec la simple aspiration, ce mot que nous avons déjà cité en hébraique, sous la forme gutturalisée גּוּר *gur* "lionceau ou petit chien", et dans *Uri*, une variante sans aspiration de notre *ur* sumérien, déjà connu, et du propre *ari* "lion" hébraique. Voici donc tout un groupe de personnes de la même lignée qui portent des noms évoquant l'idée de chien, loup ou lion, qui aux yeux de ces peuples de l'Asie antérieure forment comme une famille zoologique. *Hur* et *Uri* par leur origine, sont proprement des termes sumériens sémitisés; et *Kaleb ?*

Reuss (4) a déjà fait remarquer que les traditions relatives au héros *Kaleb* sont contradictoires en ce qui touche à sa généalogie: "D'après Nombr. XIII, 6, *Kaleb*, fils de Iefounneh, est Judéen... mais au ch. XXXII, II, il est Qénizzite, c'est à dire Edomite (Gen. XXXVI, II). C'est là aussi l'opinion du rédacteur du Livre des Juges III, 9. Or, "d'après la Genèse XV, 19, les Qénizzites étaient établis dans le pays de Canaan déjà au temps d'A-

(1). — Lud. de Dieu. Grammatica linguar. oriental. 1628. P. 118.
(2). — E. Renan. ouv. cit. P. 244, note 1.
(3). — Id. id. P. 181.
(4). — Ed. Reuss. L'Histoire sainte et la Loi. T. I. Introduct. P. 45.

braham. "Il semble donc que *Kaleb* fut un indigène de la région cananéenne, d'origine édomite, qui passa du côté des Israelites et reçut en récompense de ses services un patrimoine et l'incorporation à la tribu de Juda (Jos. XV, 13 et ss.).

Cela est d'autant plus vraisemblable qu'on le voit choisi par Moise pour explorer la contrée, *ouvrir les chemins,* parce que sans doute, il la connaissait déjà, qu'il est le seul qui ne se laisse pas épouvanter par les "Géants" et les ressources de l'ennemi et qui s'efforce de rassurer les Israélites effrayés. Son rôle d'espion, d'éclaireur, répond assez bien, à son nom de *Kaleb,* "le chien qui veille, que explore et prévient". Cela, si nous devons accepter le rôle que le Livre lui attribue, comme un fait réel; il se peut, au contraire, qu'on lui ait attribué ce rôle, à cause de son nom. Reuss dit lui même fort bien" que les faits auxquels, d'après la tradition, les noms devaient leur origine, sont tout simplement le produit de ce travail étymologique arbitraire" (1). En réalité il ne reçoit pas le nom de *Kaleb,* il l'aurait déjà possédé, semble-t-il d'aprês la Bible, et on lui aurait prêté le rôle à cause du nom.

D'autre part, sa généalogie contradictoire le cite en Paralipom. I, II, 18, comme fils d'Hesron et en Lib. Numer. XIII, 7. comme fils de Jphunneh. Serait-il possible de concilier ces 2 généalogies ? Je ne le sais; j'avancerai seulement une hypothèse: La traduction russe de Num. XIII, 7, donne tous ces chefs de la tribu de Juda non pas comme fils d'un individu déterminé — Zechur, Joseph, Sodi, Jephone, &, mais comme fils d'une famille, d'une "gens" — celle des Zechur (Zakkurof et non Zakkura), celle des Joseph, des Sodi, et *Kaleb* est le Jephonien (Iephonniin) (2) ; comme cette même traduction en Paralip. I, II, 18 le nomme comme fils d'Hesron (Esroma), donc ici d'un individu, je serais porté à croire que d'une part, Hesron est bien le nom de son père et que Jphunneh, d'autre part, est le nom de la famille à laquelle il appartenait. Ce n'est évidemment qu une hypothèse, elle est permise,

(1). — E. Reuss. — Ouv. cité. P. 105.
(2). — Sviachtchennyia knigi vethavo i novavo zavieta. — Viena, 1899.

toutefois, dans la discussion de cette liste des chroniques, puisque ces "Chapitres ne sont en somme qu'un pêle-mêle incohérent de noms propres, où la critique a bien de la peine à voir clair (1)". Le nom de *Kaleb* est bien certainement sémitique, Renan le trouvait plus chananéen qu'hébreu (2), mais l'hébreu et la langue de Chanaan sont si étroitement apparentés que la distinction est assez subtile, trop même pour ce que nous en savons. Ce qui est certain, c'est que les Chananéens établis entre la côte de Syrie et la Mer Morte étaient de race phénicienne (3). Or je suppose que ce nom de gens *Jphunneh* est quelque peu apparenté avec ce nom de *Phéniciens* que l'on donnait à une partie des tribus chananéennes. יְפֻנֶּה est un nom probablement monosyllabique à l'origine *iaph* ou *ieph*, qui aura reçu l'afformante primitive *an*, d'où, dériva la terminaison adjectivale *on*: *iephan-iephon*, assez fréquente dans les noms dénominatifs, la terminaison *eh*, serait alors une atténuation de la désinence *ah*, féminine, presque exclusive des noms à afformantes; et on sous entendrait dans la forme *Jphunneh* le mot *mateh* "tribu". Il faudrait, en ce cas, interprêter le vocable *iaph* ou *ieph*. Comme la majeure partie des noms sémitiques, il aurait sa source dans un verbe. Malheureusement je ne rencontre aucun verbe qui éclaircisse cette formation: l'arabe nous donne فن *fan* qui veut lire "espèce, race" et "habilité, talent", l'assyrien fournit *ap-pu-un-na-(ma) apunuma*, qui signifie "fort, puissant"; la désinence *ma* est une adjonction fréquente aux noms, qui n'a pas de signification particuliêre et qu'il faut isoler du mot. Nous avons encore *ippu* "clair" et *appu* "face, cime". Il n'y a pas là de verbe, ce sont des substantifs ou des adjectifs, et en réalité, le seul mot qui ait un certain rapport avec notre nom est l'assyrien *apunu*. Il est pourtant un nom géographique chananéen qui nous donne la racine *iaph* que nous cher-

(1). — C. Piepenbring. Hre. du Peuple d'Israel. Paris. 1898. P. 617.

(2). — E. Renan. Ouv. cit. T. I. p. 181, note 4.

(3). — G. Maspéro Hre. ancien. des Peupl. de l'Orient. Paris, 1905, p. 217.

chons, c'est celui de la vile de Jaffa. Maspéro a montré que l'égyptien [hiéroglyphes] rendait bien la pronociation chananéenne de יפו *Iapho*, que les Grecs ont plus tard transcrit par Ἰόππη ; ce *Iapho* qui fut une colonisation maritime chananéenne et par là phénicienne, me paraît dériver de la même racine qui a fourni le nom des Phéniciens. On se souviendra d'abord que le nom de leur héros éponyme *Phoenix* "est une forme élargie de *Pouanit, Phouanit* (*Poeni, Puni*), vieux nom national que les Cananéens avaient déjà dans leur patrie primitive, et qui les suivit à travers leurs migrations" (1). Dans ces variantes du mot, la forme *Phouanit* mérite notre attention; et d'autre part je rappellerai qu'à côté de la forme féminine du nom Φοινισσα, en grec on trouve chez Apollodore (1, 7, 6) la forme *Iphianassa*, qui de son côté nous ramène à *iaph* et *Iapho*.

Je ne donnerai point tous ces rapprochements comme des preuves, mais seulement comme une présomption que le nom de *Iefunneh* (*Jphunneh*) doit se rattacher à celui de *Phénicien* et de *Iapho* =*Joppé*. S'il en est ainsi, *Kaleb* appartenait à une très vieille famille d'origine phénicienne et son nom *Kaleb*, très répandu dans les langues sémitiques, nous laisse dans le doute qu'il soit réellement de source sémitique ou de source phénicienne.

Avant de reprendre la question de l'origine de *Kaleb*, j'ajouterai encore un mot. Je n'ignore pas que sur le terrain purement hébraique on pourrait donner une autre interprêtation de *Jphunneh*; on y pourrait voir un doublet de *Phanuel* (*Pnouel*), c'est à dire *Ie*=*Iao, pyne, pni* 𐤐𐤍 (phénic.) "celui qui est en présence d'*Iao*, (de Dieu)", comme *Phanuel* "celui qui est en présence d'*El*". Mais la post-position du nom divin dans le second cas en contraste avec son antéposition dans le premier, semble s'opposer à cette formation, surtout quand on connait un nom divin composé qui conserve, lui aussi la post-position: *Tanit pné baal* "Tanit en face de Baal". On a donné aussi comme étymologie du nom de la ville de

(1). — G. Maspéro. Ouv. cit. p. 217.

Joppé le terme phénicien *iapho* "beauté" (1). Cette interprêtation est pour moi aussi douteuse que les autres; il suffit de se rappeler qu'Hesychius dit que ἰόππα = μιξόδης "endroit où 2 routes se croisent". On voit que le point est loin d'être éclairci; il me suffira d'avoir montré que ces mots nous renvoient en général au phénicien. J'ai supposé que *Jephunneh* est un individu dont les ancêtres étaient sans doute d'une tribu phénicienne, ou peut être originaires de la ville de Joppé, avant d'avoir été s'établir chez les Edomites.

Reprenons *Kaleb*. Je disais qu'on peut hésiter entre une origine sémitique et une origine phénicienne. Reconnaissons d'abord que le berceau primitif des Phéniciens est encore inconnu: aux temps historiques ils sont établis sur les côtes de la Palestine et parlent une langue de type sémitique, le chananéen, très voisin de l'hébreu; mais avant de se fixer en cette région, on émet 2 hypothèses pour expliquer leur provenance: — 1) qu'ils seraient venus des bords du Golfe Persique; en ce cas, ou bien ils y possédaient une langue à eux, qu'ils ont perdue au cours de leurs migrations pour emprunter l'idiome sémitique recueilli sur les rives de l'Euphrate, — ou bien la langue qu'ils parlaient était déjà celle qu'on leur connait plus tard, le chananéen avant Chanaan; — 2) qu'ils seraient venus d'Asie antérieure, ce sont les Phéniciens-égéens, ou Cappadocien d'Autran (2), et en ce cas ils auraient parlé une langue tout à fait indépendante des langues sémitiques, selon cet auteur, dont les racines ne s'expliquent ni par le sémitique ni par le grec, et qui serait un groupe de dialectes, assez large, désigné provisoirement sous le nom d'asianique. Je n'y contreviendrai pas et accepte volontiers l'existence des *Asiens* qui est démontrée, me semble-t-il, par l'archéologie et la linguistique, mais ce que je n'accepte pas, c'est l'application du nom de Phéniciens à ce groupe ou à l'une de ses tribus, parce que ce nom est depuis toujours consacré au peuple que nous connaissons en Phénicie sémitique et qui a

(1). — W. H. Roscher. Lexicon d. griech. u. romisch. Mythol. s. voc. Iop. col. 295.

(2). — Phéniciens. — Le Caire. 1920.

fait sienne la langue de Chanaan; — cette innovation produit une confusion aussi regrettable que si l'on baptisait ces mêmes *Asiens* (Phéniciens-égéens) des noms d'Ebuséens, de Trinacriens ou de Minoens, parce qu'ils se sont établis en ces lieux divers, et en bien d'autres. On n'appellerait pas les Francs, des Parisiens.

L'hésitation entre l'origine sémitique ou phénicienne du nom *Kaleb* revient donc simplement à tenter de rapprocher ce mot d'une racine que l'on pourrait attribuer en propre aux Phéniciens, avant leur emprunt de la langue chananéenne, ou d'une racine qui fait partie des langues sémitiques.

Il est un fait, cependant, qui décide en faveur de la source sémitique, me semble-t-il, c'est que nous ne connaissons dans les inscriptions phéniciennes, que 2 mots qui se rapportent au chien : 𐤊𐤋𐤁 *kalb* et 𐤂𐤓 *gur;* ce sont les mêmes mots que nous avons rencontrès en hébreu et en arabe. Si les Phéniciens vinrent des îles de la Mer Erythrée (Bahrein), vers la Syrie: — 1) ou bien ils connaissaient déjà le "chien" et avaient un nom pour le nommer; l'auraient-ils oublié depuis, ou abandonné, ou le manque de textes suffisants est-il cause de notre ignorance ? — 2) ou bien ils ne le connaissaient pas, et ils ont pris pour le nommer un terme aux peuples qu'ils ont rencontrés sur leur route. Quel qu'ait été leur itinéraire, cours de l'Euphrate, Babylone, ou bouches de l'Euphrate et traversée du désert au Jourdain, comme le prétendent les historiens arabes, ils ont trouvé des tribus de race sémitique sur leur passage et c'est d'eux qu'ils auraient pris cette désignation du "chien". Il doit sembler étrange, toutefois, que ce peuple qui avait déjà commercé et navigué lors de son séjour sur la mer Erythrée, n'eut pas de connaissance de l'animal domestique par excellence, qu'il devait rencontrer partout à l'occasion du moindre déplacement.

Mais si les Phéniciens ne sont pas réellement originaires du golfe Persique et que ce n'ait été là qu'une de leurs Ières étapes après s'être séparés d'une masse confuse de tribus qui occupaient en des temps préhistoriques les régions de la Cappadoce, on est en droit de s'étonner encore, parce qu'en ces lieux, le chien, le

loup, étaient communs et nous avons vu que les noms qu'on leur donnait étaient bien différents de ce terme *Kalb*.

Il faudrait donc admettre ici, que dans un temps où les tribus de Cappadoce brassaient des éléments sémitiques et japhétites ensemble avec les précurseurs des Indo-européens, ceux qui furent plus tard les Phéniciens du golfe Persique, se trouvèrent en contact déjà avec les futurs Sémites, et que ces derniers possédaient alors un terme *kalb* pour nommer le chien, — terme qui par sa gutturalisation, cependant, se révêle comme de formation postérieure. Cela est invraisemblable et d'autres raisons encore, me persuadent que les Chananéens ont acquis le terme en question ,sur le terrain de la Palestine, parce que s'il vient à se démontrer qu'ils ne fussent pas originellement sémites, il n'en reste pas moins vrai que lorsqu'ils apparaissent dans l'histoire du pays de Chanaan, ils s'étaient déjà sémitisés, et qu'à côté de mots qui appartenaient à une époque antérieure de leur histoire, — ou qui provenaient de tribus précédemment établies sur ce même territoire qu'ils occupaient à présent, — tout le reste de leur vocabulaire est parfaitement sémitique.

Enfin si les Phéniciens pré-sémites, les Phéniciens-égéens d'Autran, connaissaient déjà le chien en Asie antérieure, et le révéraient comme dieu (Sirius=Kronos), qui fut Saturne, s'ils ont donné à ce dernier le nom de *Ku Kunu Kaiwanu*, — noms se rapportant au chien —, comment expliquer que ces termes disparaissent dans la suite chez les Phéniciens sémites et laissent à leur place la seule désignation de *kalb ?* La seule explication pour moi est que ces noms n'ont jamais appartenu aux Phéniciens qui résidèrent sur le golfe Persique, c'est encore que ce peuple est bien moins apparenté qu'Autran ne le prétend à ses Phéniciens-égéens.

La provenance sémitique du mot *kalb* est à mes yeux certaine. Tentons maintenant d'expliquer sa formation.

On ne trouve pas ce mot en Mésopotamie à l'époque sumérienne, il n'y apparait qu'avec l'assyrien postérieur; et les tribus de souche sémitique, à laquelle appartenaient les Assyriens, l'ont également transporté en Syrie, Chanaan, dès une haute antiquité.

Parmi ces tribus, il faut citer ces gens que les Egyptiens appelaient Amar ou Amorrhéens, les Edomites, les Amalécites, les Cainites (Cineus), les Girgaséens, les Jébusites, Hivites et les Shasu pillards, qui étaient les Arabes nomades. Ces populations, généralement appelées chananéennes, (1) ont été de très bonne heure melées à des invasions chaldéennes. Dès avant Sargon (3800 av. J. C.) la première migration des Sémites Amorrhéens en Syrie, avait eu lieu. De toutes les langues sémitiques nous savons que l'arabe est celle qui s'est conservée le plus inaltérable, qui a reçu le moins d'emprunts des populations avec lesquelles elle s'est trouvée en contact (2), et qui au contraire a fourni à ces dernières une infinité de vocables et de racines. Elle serait donc le meilleur témoin de la langue sémitique originale. Il est naturel de penser que, surtout pour un animal aussi ancien et aussi commun que le chien, les Arabes devaient avoir un nom particulier et qu'il ne leur fusse pas nécessaire d'emprunter un terme à un peuple voisin; mais si on y réfléchit, c'est la condition de toutes les tribus très antiques qui vécurent sur des territoires où le chien était indigène, ou du moins ses ancêtres; et il nous paraît cependant que toutes ces tribus n'ont pas crée leurs termes propres pour le nommer.

D'abord on trouve chez eux, comme chez les Egyptiens, une onomatopée عَوَى *awwa*, qui veut dire "aboyer" et qui par sa nature se rapporte au chien domestique. Comme je l'ai observé à propos de l'Egypte, quand dans les noms divers d'un animal on relève un mot formé par une onomatopée, il est logique d'en déduire que ce mot est le plus ancien عَوَى doit donc être le nom primitif du chien chez les Arabes; c'est une racine verbale qui a passé à signifier "chien" sous forme substantivale, — on trouve en effet عَوّاء "le chien" désignant cinq étoiles de la constella-

1). — Eug. Cavaignac. Hre. de l'antiquité. T. I. Javan. — 1917. P. 10.

(2). — "Pochi elementi stranieri, pochissimi anzi, sono entrati in questa lingua, e ciò è dovuto all'essersi sempre mantenuta, la nazione araba, separata quasi totalmente dalle altre tutte. E pochi anche ne assunse e adottó quando venne a mischiarsi con le vicine già colte e civili,... I. Pizzi. Letterat araba. Hoepli. 1903. p. 4.

tion de la Vierge (1), et même وارى *wawa* pour le nom du chacal (2).

Ce que nous avons dit pour l'Egypte vaut ici; si les Arabes ne possédaient que ce mot pour nommer le chien, on pourrait affirmer qu'ils l'auraient reçu déjà domestiqué, sans chercher plus loin; mais un autre témoin nous conduit à la même conclusion: c'est le nom du "renard" ثَعلب *θa 'lab*, qui bien qu'animal non domestiqué, d'un groupe voisin des canidés ,reçoit ici un nom évidemment apparenté à ceux du loup et du chien. Or, par sa forme, les Arabes l'assimilaient au chien d'Afrique, au point que le chacal était regardé comme un animal *né d'un chien et d'un renard*, et a reçu le nom de ابن آوى *ibn uauan*(*i*) "fils du hurleur ou de l'aboyeur". Ceci montre d'une part l'ancienneté prodigieuse de l'épithète et de la confusion, puisque le chien est ici désigné par son nom onomatopéique; et, — d'autre part, que la domestication du chacal n'avait pas eu lieu chez ces Arabes nomades, qui nous offrent précisément un chien descendant du chacal. Nous en concluons donc que les Arabes ont reçu le chien déjà à l'état domestique, que عَوّى *awwa* est le Ier nom qu'ils lui ont donné, et que les autres noms rencontrés chez eux pour les canidés, sont de source étrangère. Ainsi de *kalb*.

Kalb se présente comme un mot trilittère, mais sa gutturalisation initiale nous est de suite suspecte, et nous avons toutes raisons de croire que c'est un accident ultérieur. On admet que le trilittérisme a dû être précédé, dans des temps sans doute bien préhistoriques, par un bilittérisme initial, et que ce serait la 3e consonne qui aurait été jointe postérieurement à la racine primitive (3).

---

(1). — The Assemblies of AlHarîri. Th. Chenery. V. I. notes, p. 313.

(2). — Dre. Franç. — Arab. — Ellious Bachhor, revu par Caussin de Perceval. 1848.

(3). — "Che questo trilitterismo, troppo uniforme veramente e di solidità che si direbbe marmorea, sia primitivo, cioé rimonti fino alle origini prime della lingua semitica, non si può credere veramente. V'hanno anzi molte e ben fondate ragioni per ammattere che gli dovette precedere uno stadio in cui la radice prima doveva essere piú semplice, trovandosi talvolta radici identiche fra loro nelle due prime delle tre lettere fondamentali, e non nella terza, che perció dev'essere ascitizia e venuta in tempi posteriori quando prevalse la legge del trilitterismo". I. Pizzi, ouv. cit. P. 6 e 7. — Cf. également E. Renan. Hre. des Langues sémitiques. P. 96. "On est amené à se représenter chaque racine sémitique comme essentiellement composée de 2 lettres radicales, auxquelles s'est ajoutée plus tard une 3e, qui ne fait que modifier par des nuances le sens principal...".

Cela est parfaitement exact en thèse générale, mais il ne faudrait pas croire que dans la réalité il n'existe pas de mots où la 3e lettre ajoutée soit au contraire la première, celle qui précède alors la racine. J'ai cité plus d'un terme où la racine première s'était préfixée d'une gutturale, comme : *ur* = *gur, ari* = *zari*, j'offrirai encore uru (assyr.) qui donne نور nur (arab.) "lumiere" (1), et inversement kat (assyr.) "main" que l'arabe a gardé bilittère يد *iad* et aussi l'hébreu יד *iad*. Enfin la lettre ajoutée peut même être la seconde, ainsi *sir* (assyr.) "désert", et l'arabe صحرا *sahra*. Ces cas rendent sans doute les approximations plus difficiles, mais elles démontrent bien qu'il ne faut pas être trop absolu en se fondant sur les lois tyranniquement établies parfois par les philologues.

Or il en est de même avec *kalb*, comme cela se déduit de toute une série de termes provenant de la même racine, avec des initiales variables. Ce sont سبع *sabu* "lion", ضبع *dab* "hyêne", لبوة *labuah* "lionne", ذيب *theb* "loup", قلاب *qilab* "loup", ثعلب *tha'lab* "renard", ذنب *thenab* "loup" avec un pluriel brisé ذؤبان *thubân*, qui est bien plutôt le pluriel de *theb*, نبح *nabah* "aboyer".

J'ai dit que ces mots provenaient de la même racine, parceque j'y vois des transformations de notre vieille racine égyptienne déjà étudiée *ap*=*ab*, d'où provinrent *sab* ( ) "chacal", qui est l'exact équivalent de ذيب *theb* (זאב, זב zev, hébr.) "loup", et *anpou, anoup* "Anubis". Or en *thenab*, en *thalab*, comme en *kalb* et en *nabah* je ne retrouve qu'une évolution du vieux mot *anpou* et de sa racine originelle *ap*=*ab*, passée d'Egypte chez les nomades sémites aux cours de leurs randonnées perpétuelles sur les confins du désert. Ils étaient alors les Shasu pillards.

J'ai montré (p. 52) comment *ap* est l'onomatopée du cri du chacal et son nom primitif; j'en ai expliqué la dérivation *sap/sab*.

(1). — et qui d'ailleurs a fourni aussi **nuru**, "lumière", en assyrien. L'hébreu gardant אור **or**=**ur**.

Il est évident que le *zev* hébraique en dérive, comme le *zibu* assyrien; ce qui le démontre, c'est que ces 2 mots ne s'appliquent pas au chacal, en Asie mineure — où le chacal existait, comme en Egypte, d'ailleurs —, mais bien au loup, qui ne justifie pas cette désignation. J'ai relevé en outre l'erreur zoologique des Arabes, au sujet du chacal, *ibn uauan* prouvant qu'ils ne furent pas les éducateurs de cet animal, pour le transformer en leur chien — le sloughi. — Comment cette particularité de classer en un même groupe le "lion" et les canidés, notée chez les peuples de Mésopotamie, se retrouve-t-elle chez les Sémites nomades de Syrie et d'Arabie? On ne peut en aucune façon, l'attribuer à l'influence des peuples de la Chaldée; cela paraît plutôt une tendance naturelle aux tribus humaines d'établir des analogies entre des animaux connus, et d'autres, qui leur sont moins familiers, bien que ces analogies ne nous sautent pas toujours aux yeux; nous observerons, en effet, ce fait curieux sur d'autres lieux, en Amérique, particulièrement avec le jaguar.

Les Arabes ont donné au lion le nom de *sab, sabi*, et ce mot qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, ne peut être un nom primitif, encore que ce soit certainement l'un des tout premiers noms qu'ils lui aient donné. On sait que les Arabes représentent de nombreuses tribus et que dans l'antiquité, comme depuis, ils se sont répandus sur un immense territoire, aussi les premiers noms donnés aux choses rencontrées ont-ils dû différer selon les tribus, et c'est la raison des très nombreux synonymes se rapportant au même animal. Le lion, entre autres, jouit d'une riche synonymie, nous pouvons le constater au cours de notre travail. *Sab* s'est formé sans doute sous l'influence du *zev* syrien ou du *zibu* mésopotamien, plutôt que du *sab* égyptien.

A côté de *sab* le lion, la lionne recut le nom de لبوة *lbuah*, que l'hébraique rend à son tour par לְבִיָּא *lviah*, et comme le lion porte en cette dernière langue, aussi le nom de לָבִיא *lavi*, on est en droit de se demander si dans l'*s* et l'*l* prosthétiques de ces mots, nous n'avons pas une *s* liquide, équivalente de *l/r*, comme cela eut

lieu en sumérien. *Lavi* serait un doublet de *sabi/sab.* Les préfixations diverses auraient pris naissance dans des tribus différentes. Ce phénomène doit être très ancien, il s'est cristallisé dans les langues sémitiques, et la grammaire l'ayant enregistré s'est efforcée d'en donner l'explication; ainsi en assyrien, le préfixe *n* est très fréquent (*nabnit* "créature" à côté de בנה *bnh* "créer", *narâm* "celui qui élève" et רים *rim* "être haut"); la grammaire nous dira que ce sont là des formes du "niphal", une sorte de passif, indiquant l'état, la condition du sujet. (1) En réalité la grammaire a classé des faits, révolus bien avant qu'elle n'existât, et a de la sorte, conduit sur la route à suivre pour des formations nouvelles; mais il est des faits aberrants, non pas à ses règles qui sont tardives, et simplement parcequ'elle n'a pu les faire rentrer dans ses catégories.

Parmi les préfixes on a les dentales ת, *t, d,* et les aspirées ث *th,* qui y correspondent (*talidût* "naissance" et חלד *haled*). C'est à cette composition qu'appartiennent les mots cités: *dab* "hyène", *Thalab,* "renard", *thenab* "loup".

Je parlerai plus loins de la série à *n* préfixe; pour l'instant je signale seulement que *nabah* en fait partie et que c'est une forme verbale dérivée immédiatement de la racine, *ab,* se rapportant au chacal. Sur cette Ire évolution, vient se greffer encore la forme à préfixe dental, et le nom du "loup" est ainsi composé *thenab* (*denab*).

On peut admettre aussi, pourtant, l'hypothèse que ce mot s'est formé au contact de la vieille Egypte, quand les nomades ne savaient exactement si *anpou* est un chien, un chacal ou un loup. La préfixation dentale aurait été seulement ajoutée : *Anpou* = *Anapou* = *thenab;* la dérivation est parfaitement, correcte. *Nabah* même peut également sortir du même mot par un intermédiaire *anabah* avec chûte de l'a initial.

C'est à la série *lbuah, lviah, lavi, labi,* que remontent *kalb* et *tha'lab.* Ce dernier mot, par la présence de l'ain, ع , qui est un es-

(1). — J. Ménant. ouv. cité. p. 261.

prit rude, acheminant à la gutturalisation, nous montre que sur terrain sémitique, le radical *lb* fut à un moment donné, précédé d'un *a* qui s'aspira, pour fournir un *'alb*, qui ne nous est pas parvenu. De cet *'alb*, en temps ou en lieux divers sont sortis *Kalb, kalab* "le chien", *qilab* "le loup" et *tha'lab* "le renard". Que cette évolution *alb* = *kalb* soit évidente, nous en avons un exemple frappant avec une autre série de mots. C'est le nom du "veau" dans les langues indo-européennes.

Ce nom, — *calf* en anglais, *kalb* en allemand —, forme toute une famille avec les variantes: anglo-saxon *cealf*, pluriel *cealfru*, ancien nordique *kalfr*, gothique *kalbô*, ancien haut allemand *kalp*, *chalp*, pluriel *kelbir*, *chalbir*, moyen haut allemand *kalp*, irlandais *colpa*, *colpach*. L'*r* du pluriel explique les mots qui l'ont au singulier; ainsi on trouve encore dans l'ancien haut allemand *kilburra* et dans le moyen haut allemand *kilbere*, désignant tous 2 l'agneau femelle, l'anglo-saxon en ce sens a *cilfor-lomb*, le dialecte suisse du nouveau haut allemand donne *kilber*, le bavarois *kilben*, le tyrolien, l'autrichien, le hessois *kilber*, qui se rapportent tous à l'agneau femelle, ce qui, selon F. Kluge (1), montre que la racine originellement avait une signification plus générale. Il y a, ajoute-t-il, hors de l'allemand, des mots avec la base *golbh*, *gelbh*, *gəlbh*, qui désignent" le petit d'un animal"; cf. l'hindou *gárbha* "la couvée des oiseaux", et aussi "enfant, progéniture".

Il est singulier qu'un étymologiste suggère une explication comme celle que Kluge présente ici. On sait, en effet, que la marche connotative des mots n'est pas du général au particulier, mais bien au contraire de la désignation d'un objet particulier, à son application à d'autres ,qui sont plus ou moins analogues au premier. On désigne au début un animal, une plante, par un nom, et ce nom est ensuite étendu à d'autres animaux, qui dans l'esprit de l'individu, ont un ou plusieurs traits communs avec le Ier dénommé. Nous avons vu déjà le nom du chien s'étendre au lion, au loup, etc; à travers les langues du monde nous retrouverons sou-

(1). — F. Kluge. Etymolog. Worterb. d. deut. Sprachen. 10 ed. 1924. p. 237.

vent le même fait; il suffirait de citer le "phoque" que l'on appelle "vache marine, chien de mer, lion de mer"; l'*oursin*, animal marin, qui est une réplique du nom du *hérisson* (ericius, lat.), appliqué à un autre animal; l'allemand dit aussi *igel* (hérisson) et *igelfisch* (oursin); les Grecs appelaient le cheval *hippos*, d'où *hippopotame* (cheval de fleuve) et la girafe *camelopardalis*, des noms de 2 animaux: "chameau-léopard".

J'en conclus que le terme *kalb* appliqué à l'agneau, aux petits des animaux, au veau, etc., désignait auparavant un autre animal particulier et s'est étendu dans la suite. Effectivement si, d'après la loi sur laquelle nous avons attiré l'attention, celle de la gutturalisation de la voyelle initiale, nous regardons *kalb* comme l'évolution d'un terme antérieur *alb=alp*, nous trouvons réellement ce mot *alp*, signifiant "boeuf. Quelle que soit l'origine de l'alphabet, et celle de la lettre *A*, qu'elle provienne de l'écriture linéaire méditerranéenne, à travers les Philistins jusqu'aux Phéniciens, ou qu'elle dérive d'une transformation du hiératique égyptien par ces mêmes Phéniciens, il est un fait á retenir, c'est que, quand reconnaissant à ce signe une certaine ressemblance avec la tête d'un boeuf, on lui donna un nom, c'est le nom du boeuf qu'on lui appliqua *alp/alph* et non *kalp/kalph*, d'où par le procédé de l'acrologie on consacra le signe *aleph* (*aluph, elif*), comme support des voyelles a, e, i, dans les langues sémitiques; les Grecs qui ne lui ont donné que la valeur de A, l'ont appelé *alpha*. Par la chronologie, on voit que le terme *aleph/alp* est antérieur à *kalp/kalb*, et on constate également le sens de la transmission, des langues sémitiques aux langues indo-européennes. Mais les Grecs ont encore pu avoir conscience de la signification première du radical *alph*, car ils possédaient les termes ἀλφάνω "gagner" et ἀλφή "gain", tous 2 termes poétiques, par conséquent de vieille date dans la langue. Dans ἀλφάνω la terminaison νω est sans doute un élément de dérivation, c'est une sorte de suffixe causatif; on peut s'en rendre compte par les verbes : πεπαίνω "mûrir" de πέπων "mûr", καλλύνω "embellir" de καλός "beau", γλυκαίνω "édulcorer" de

γλυκύς "doux", ἁνδάνω "plaire" de ἁδύς, dorien poétique, à côté de ἡδύς ,ionien "agréable", &, &. Cette espèce de suffixe causatif se retrouve dans un mot de même formation que αλφάνω, c'est *op-no,* "gain, produit du travail" (1). Or si ces mots signifient "gain" et "gagner", c'est que le gain, à l'époque primitive où ces mots furent créés, était le gain, en "boeufs, en troupeaux", comme le travail *"labor"*, *"opus"*, noms également très primitifs qui remontent à la même époque, était le "labourage". D'où αλφάνω signifie littéralement "faire des boeufs" comme on dit "faire des économies". Chez les Latins où le bétail portait le nom de *pecus,* on a parallèlement *pecunia* et *peculio* (2).

Nous avons bien montré que les termes indo-européens dérivaient d'un mot primitif *alp* signifiant "boeuf", et que le signe de l'alphabet a pris son nom de cette même source, mais où ce mot *alp* fut-il d'abord employé ? Il semblerait certainement étrange que les Phéniciens, les propagateurs de l'alphabet, eussent, été les créateurs du vocable qui fleurit avec ses dérivations dans un milieu d'agriculteurs; les Phéniciens ne furent pas agriculteurs, — le terme ne pouvait donc naître que chez un peuple fixé, qui s'occupait d'élevage et de labourage, et à l'époque où nous nous rapportons maintenant, ce ne devait être que l'Egypte ou bien la Mésopotamie. L'assyrien nous offre en effet [cunéiforme] *alpu* "boeuf" (*alap*), et les Phéniciens ont été en rapport avec la Mésopotamie avant d'entrer en relation avec l'Egypte. En ce dernier pays je ne trouve guère que 2 mots qui peuvent faire soupçonner un radical voisin de *alp,* avec la signification de boeuf", ce sont [hiéroglyphes] *khbsu* "terres de labour", que l'on pourrait entendre comme "terres à boeufs", et où *su* peut être une abréviation de *suu* "domaine"; et le terme [hiéroglyphes] *khpsh* "membre postérieur du boeuf", où *sh* est sans doute un dou-

(1). — C. Autran, Sumérien et Indo-européen, — p. 19.

(2). — *Op* "travailler" (d'après Meringer, originellement venant du labourage). Anc. hindou : *apas* "travail" (lat. *opus*), avestiq. *apnas* "résultat du travail, gain". — J. Pokorny. Vergleich. Worterb. d. Indgerm. Sprach. Berlin u, Leipz. 1928. I Band, 2 Lief. Cf. aussi les mots *"arbeit"* (allem.) et *"rabota"* (russ.) "travail".

blet de *sut* "jambe de boeuf". Dans les 2 cas il resterait un radical *khap* (*khp*) qui désignerait le boeuf, rappelant d'ailleurs le nom *Hapi* du boeuf Apis. Tous ces noms viendraient-il du vieux mot que nous connaissons *ap* "ouvrir", en ce cas — les sillons ? Je ne sais et ce n'est là, en tous cas qu'une suggestion. La présence de la lettre *l* rend incertaine cette dérivation de l'Egypte. Celle de la Mésopotamie, en retour, me parait assurée.

Je ne cherche nullement ici à rapprocher les 2 termes homonymes *kalb* "veau" (indo-européen) et *kalb* "chien" (sémitique). pas plus que me fondant sur l'analogie, je ne tenterais d'englober en ce groupe les mots *albus* "blanc" et *gelb* "clair, jaune". Il me suffit d'avoir insisté sur l'évolution parallèle, en 2 termes séparés, de racines *alb* vers la forme *kalb*. Je ne reviendrai plus sur cette loi qu'il me semble avoir solidement établie. Je n'ajouterai qu'un mot, qui s'applique à cette étymologie comme à beaucoup d'autres. Les philologues indo-germanistes (je préfère le terme indo-européens, parce que la Germanie, même à l'époque où l'on veut alors remonter, n'est pas l'Europe, et que les langues ainsi désignées ne sont pas toutes de souche germanique, v. gr. le grec, le latin, le slave, l'arménien, &), qui ne veulent considérer que les termes indo-européens, se perdent en conjectures sur les formes primitives de nombreuses séries de termes, et multiplient de la sorte, les racines possibles, — parcequ'ils ne veulent pas rapprocher les résidus auxquels ils aboutissent ,avec les formes apparentées des langues sémitiques, et de celles que Marr a appellées les langues japhétiques. C'est là un point de vue étroit, ou timide, à mon sens, et qui obligera à de minutieuses révisions et refontes dans l'avenir. Par une très large étude des langues du Monde, j'en suis arrivé à me convaincre que la nature de l'esprit humain d'une part, et les conformations particulières de l'organe vocal d'autre, à travers son évolution dans les races, et ses adaptations limitées, — rendent jusqu'a un certain point les langues les plus diverses, encore solidaires les unes des autres. On constate des phénomènes tantôt semblables, tantôt analogues, dans les unes et les autres, et c'est

là, semble-t-il, un des arguments les plus forts que l'on puisse invoquer contre ma tendance avouée au polygénisme.

Revenant au mot *kalb* "chien", on pourrait suggèrer une origine composée: *kal+ab* (*ap*) ce qui signifierait l'*ap* (le chacal) qui hurle (*kal*), et se baser pour le faire, sur une vaste famille de mots, aussi bien sémitiques qu'indo-européens, qui dérivent de la forme *kal* (*kol, kul, kel,* &).

Je citerai ici كَلَّ *kalla*, dans le sens de "bégayer, balbutier" : كَلّ *kall*, "domestique que l'on nourrit chez soi" كِلَاب *kilab*, nom de quelques tribus arabes, où l'on peut soupçonner une origine totémique, ou un terme de mépris, donné par d'autres éléments et gardé par bravade par les groupes ainsi désignés, — le cas n'est pas unique en histoire —; le terme كَلَبَ *kalaba*, "imiter l'aboiement du chien", qui est un dérivé de *kalb*. En hébraique : קול *qul* "dixit", qui provient selon le Dre, d'une racine arabe inusitée : קוֹל *qol* "bruit, fracas"; קָל *qal* (chaldaique) "voix, son". Et les termes indo-européens qui remontent à une forme originelle sans gutturalisation *ul* "hurler" : parmi elles on a ὀλούζω "cri". ὑλάω "aboyement" ողբ *olb* (arménien) "lamentation"; le vocalisme o en grec, est déjà une variante préhellénique pour l'antique *ul* (1). Ceci nous montre incontestablement que la source première de ces mots est bien le nom du "chien", *ur*, chez les Sumériens, en Mésopotamie. On en voit dériver toute une large famille de mots comme κράζω, anc. nordiq. *skroekja;* ital. *sgridare;* portug. *gritar;* franç. *crier;* et avec la liquide *l*, la série en *kel* : lith. *kãlé;* alban. *kel'ús;* κύλλα ; et avec le préfixe *s* les formes : anglsax. *sciell;* lith. *skãliju;* polon. *skolic;* σκύλαξ ; & &, sur lesquelles j'aurai d'ailleurs à revenir.

Os tous ces termes ,aussi bien sémitiques qu'indo-européens, ci dessus cités, ont une origine mésopotamique et n'ont rien à voir

---

(1). — Alois Walde. Vergleich. Worterb. d. Indogerm. Sprach. hergegb. v. J. Pokorny. Berlin u. Leipz. 1928. I band, 2 liefer. P. 194. s. v. **ul**.

avec la formation de *kalb*. Ce qui me semble le démontrer, c'est précisément la variabilité extrême de la syllabe *k.l*, en sa vocalisation, à côté de la constance presque immuable de la voyelle *a*, dans les termes dérivés de *kalb*. Si *kalb* provenait en partie d'un radical *kal*, il faudrait que la forme *kal* fusse la primitive pour ce radical, or nous venons de montrer qu'elle dérive d'un type en *k. r*, évolué lui même sur une racine *ur;* et d'autre part, on vérifie qu'entre les variantes sémitiques de *kalb* aucune ne part d'un type *k. r*, que la constance de *l* est vraiment notable, depuis les temps les plus anciens (1), antérieurement donc aux formes indo-européennes en *kr*, — et d'autant plus notable que les langues sémitiques (chananéen, phénicien, syriaque, arabe, hébraique), où nous avons relevé ce mot, possèdent à la fois *l'l* et *l'r*.

Le radical *kar/kal*, formatif des termes indo-européens et sémitiques invoqués, remonte donc, à mon sens, à cette époque archaique où Sémites et Indo-européens étaient encore en contact, non seulement entre eux, mais aussi avec des clans de rameau japhétique, et où ils avaient en commun ce très vieux radical ainsi que bien d'autres.

C'est sur ce terrain de l'Asie antérieure que l'on voit se former une division entre la série à labiale, le groupe *p* (de Rhys) auquel appartiendront les Osques, Ombriens, anciens Celtes, Grecs en partie — et la série à gutturale, le groupe *q*, auquel appartiendront les Latins, en partie les Grecs, les Irlandais, Ecossais, &. Cette division a eu sa répercussion naturelle sur le radical *ur+k*, dont nous avons parlé plus haut (pp. 107 à 110), et à chacune des 2 séries répondent les mots en *alp*, *ulp* (groupe labial), et ceux en *ulk*, *urk* (groupe guttural).

C'est précisément cette division, qui nous apparaît comme relativement tardive, qui permet d'écarter toute hypothèse tendant

(1). — Si l'on en croit la tradition, on voit dès les temps des descendants de Noé, une tribu **Kalb**, honorant une idole de forme humaine appelée Wadd, et une autre Survă, de forme féminine, dont le Qoran fait mention. (The Assemblies of Al Harîri. Vol. II. F. Steingass. Note p. 196. — et Qoran LXXI. 22, 23).

à tirer possiblement les types en *alb, alab,* passés à *kalb* (sémitique). du type *urk/ulk.*

Ayant ainsi, je crois, clairement établi l'origine du terme *kalb* "chien" en sémitique, je reviendrai un instant sur une série de mots à *n* préfixe, auxquels j'ai fait allusion p. 122, et qui se rapportent aussi à la question actuelle.

C'est tout un groupe de mots arabes et hébraiques et qui se rapportent au lion.

Nous avons נָהַס *nâhas* (fremuit) (leo); strepuit (mare): נַהַס *nahas,* fremitus (leonis); נָעַר *nâ'ar* rugiit (leo).

Et en arabe : نَهَسَ *nahasa* et نَهَشَ *nahasha,* "saisir et arracher avec les dents"; نُهَّاس *nouhhâs* "lion". Avec variantes de la 3e radicale, nous trouvons نَهَمَ *nahama* "rugir" (lion); نَهَّاب *nahhâb* "déprédateur et lion"; نَهَتَ *nahata* "rugir" (lion); نَهْد *nahd* "qui fond sur quelqu'un" (lion). Quand la 2e radicale se gutturalise, des formes correspondant à celles que je viens de citer, se présentent : نَأَتَ *na-^{k}ata* "faire entendre un grondement", d'où نَأَّات *na^{kk}ât* "le grondeur (le lion)" ; نَأَّج *na^{kk}adj* "qui pousse des rugissements", d'où نَاج *nâdj* "lion" : et نَأْجَخ *nâdja$_{\chi}$a* "bruit, idée de bruit" : نَأَم *na^{k}am* "faire entendre un grognement sourd" (du lion), &, &.

Je rappellerai ici ce que j'ai montré p. 85, à sacoir que les formes primitives de ce groupe, celles en *nahas, nahasa,* sont apparentées à la forme mésopotamienne *nis, nisu* (*nesu*), qui remonte à son tour à la racine *as, is, asi, asu,* désignant le "loup" et par extension le "lion". Nous voyons même ce thême originel se conserver en arabe jusqu'à nos jours, avec une 3e radicale d'origine analogique, أَسَد *asad* "lion". Et j'ai montré en assyrien et en égyptien des dérivations de cette racine : 𓈖𓋴 *nash* "chasser" et 𓈖𓎡𓂋 *nakar* "détruire".

III

Ce sont les langues indo-européennes, ou mieux euro-asiatiques qui doivent maintenant nous occuper, non que nous ayons épuisé le contingent des langues très antiques de l'Asie antérieure ou de l'Afrique septentrionale, mais parce qu'en examinant le groupe nouveau, nous allons trouver des formes qui nous fourniront plus d'une fois l'occasion de revenir sur les langues déjà étudiées et sur d'autres voisines. De telles études ne peuvent être étroitement chronologiques ni géographiques, il m'a paru plus simple de suivre les grandes routes où les rencontres sont plus fréquentes et peut être plus éclairées, pour revenir quand il est nécessaire, par les chemins de traverse.

Prenons donc les langues de l'Iran.

Entre l'époque des Arsacides (3e s. av. J. C.) et celle des Sassanides (226 de notre ère), apparait en Perse la langue pehlvie et son écriture dérivée de l'écriture araméenne (1).

A cette époque on rencontre dans la langue de nombreux termes sémitiques, c'est pourquoi nous trouvons pour désigner le chien, en pehlvi et en perse, le terme commun à l'arabe et à l'hébreu ויש (*kalbâ*) كلب. Nous n'aurons donc pas à nous en préoccuper, puisque nous avons examiné ce mot précédemment.

Mais un autre mot fort intéressant nous arrête à son tour. Hérodote au Livre I de ses Histoires, Ch. CX, dit: *Συνοίκεε δὲ ἑωυτοῦ συνδούλη, οὔνομα δὲ τῇ γυναικὶ ἦν, τῇ συνοίκεε, Κυνὼ κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν, κατά δὲ τὴν Μηδικὴν Σπακώ. Τὴν γὰρ κύνα καλεῦσι σπάκα Μῆδοι.* (2).

Il s'ensuit que les Mèdes appelaient la "chienne" *spaka*. Darmesteter (3) étudiant ce terme, écrit : "... le seul mot mède trans-

---

(1). — J. Darmestetter. Etudes Iraniennes. Paris. 1833. P. 15.

(2) — "... or il cohabitait avec une compagne d'esclavage, et le nom de la femme avec qui il vivait, était Kyno en langue grecque, Spako en langue méde. Or les Mèdes appellent la chienne spaka".

(3). — J. Darmestetter. Etudes iraniennes. Paris. 1883. p. 13.

mis par Hérodote nous reporte en effet à une forme zende spécifique: c'est le nom du chien σπάκα (I, 110); "chien" se dit en zend *çpan* (sanscrit *çvan,* κύων), d'où un dérivé *çpaka* dont le sens précis est incertain entre le substantif et l'adjectif (*canis* ou *caninus*), mais qui, en tous cas, s'il était d'abord adjectif, a pris plus tard la valeur substantive; car le persan offre la même formation avec le sens substantif; seulement, et ici est l'intérêt du mot, le persan qui est *çag* سگ , suppose une forme perse *çaka* dans laquelle le perse a réduit le groupe *çva* (* *çua*) en *ça*, comme il le fait dans *viça* pour *viçpa,* dans *aça* (*açabâra*) pour *açpa,* au lieu de le transformer en *çp* comme le zend le fait régulièrement. Ainsi le mède *çpaka* est de forme zende et non perse".

Darmesteter a montré antérieurement comment le "zend était la langue de la Médie ancienne", langue par conséquent employée par la secte des Mages, et qui devait, comme toute tradition religieuse, être plus ancienne que la suprématie perse qui a succédé à celle des Mages mèdes. C'est une des raisons de regarder cette langue médique comme une contemporaine et cependant une ainée de la langue perse.

La forme zend *çpan* est initiale, *çpaka* a été évidemment au début, comme le dit Darmesteter, un dérivé adjectival de la même famille que les dérivés, en perse, *banda-ka* "serviteur", *vazar-ka* "puissant", &. La forme sanscrite श्वन् *svan* en est garante, qu'elle soit elle même souche ou dérivé de *çpan*. C'est une racine irrégulière qui appartient à la classe des racines en *an, man, van,* qui donne *svâ* au nominatif, (cas fort), et aux cas faibles *sunâ, sune.* &. Ces formes faibles ont fourni les termes शुन *suna* "chien" et *süni* "chienne". On peut admettre avec toute vraisemblance que cette racine est passée de l'une à l'autre langue, du sanscrit au zend, ou inversement.

Dans son Dictionnaire sanscrit-français (1865) Em. Burnouf nous rappelle que श *ça* (*sa*) tient le milieu entre क *ka* et ष *sa* (*sha*). C'est une chuintante plutôt qu'une sifflante, qui se rapproche de la chuintante slave. Il est intéressant de noter que nous avons signalé le même passage de gutturale à chuintante en égyp-

tien (p. 76, 77); j'ai observé aussi que les sons chuintants sont plus difficiles à prononcer pour les enfants (*tapeau* pour *chapeau*): il en résulte que nous avons là un phénomène physiologique qui a dû se produire également au début des sociétés, et quand des tribus nouvelles acquéraient des termes appartenant à la région où ils pénétraient. Aussi peut-on rattacher *svan* aux racines *kvan, kun, kan,* qui toutes se rapportent à l'idée de "résonner, crier". Il en est même qui considérent nettement la forme *kwan* (*kvan*) comme la primitive : क्वण् "sonner, résonner, crier, vociférer", dont on retrouve la racine dans कु *ku* "crier".

Julien Vinson (1) regarde évidemment *çwan* comme un affaiblissement de *kwan;* il écrit : "L'affaiblissement (autre moyen de mutation), c'est le passage de *k* guttural à la soufflante linguale forte *ch* ou à la dento-palatale ç mouillée, aussi forte: le primitif **kwañ** qu'on interprête — celui qui aboie —, devient en sanscrit *çwan*..."

S'il en est ainsi c'est le radical *ku* qui se trouverait à l'origine de tous ces dérivés sanscrits: *kwan, çwan, çun* (*suna*), *çwadûrta,* "chacal", *çwabiru* "chacal", *çwavyâgra* "léopard chasseur", *çwâpada* "bête féroce". Ce radical *ku* nous le connaissons déjà, nous l'avons vu entrer dans la composition des termes *ur-ka* (*ur-ku*), *bar-ak, &,* et nous pouvons le remonter jusqu'àu sumérien, sous sa forme invertie *ug;* nous savons aussi que c'est une gutturalisation de la forme *ou, wu, wua,* onomatopée de l'aboiement du chien (déjà domestiqué), et ceci nous permet de soupçonner que les Indo-européens n'ont désigné le chien que quand il était déjà domestiqué. Les formes par eux employées dérivent en effet de *ku,* plus une désinence nasale *un, an.* Certaines d'elles, comme l'arménien *shun,* témoignent même de la transition de *k* à *sh* avant d'atteindre la sifflante ç sanscrite et peuvent servir à montrer la direction géographique de leur migration. Nous sommes donc conduits à considérer une époque où les tribus qui plus tard ont gagné

(1). — La Phonétique. (Revue Anthropologique. 1912).

l'Iran, vivaient dans l'Asie mineure, en contact avec les peuples de la Mésopotamie et d'autres encore plus septentrionaux.

Des données importantes nous sont fournies par les faits suivants: Un texte cunéiforme découvert à Ptérium en pleine Asie mineure, a permis d'établir que vers le milieu du 2e millénaire av. notre ère, les ancêtres des Hindous et des Iraniens se trouvaient vivre en commun dans le voisinage des royaumes hittites. De là ils se sont transportés vers la Perse actuelle où, à peu près en 800, les Mèdes étaient localisés au nord et les Perses au sud.

Il est certain, malgré les remaniements, les rédactions tardives et même les archaismes voulus, que la religion de l'Avesta a conservé de lourdes traces des traditions d'un état de clan nomade et barbare. On peut donc admettre, en rapprochant cette constatation du fait révélé par le texte de Ptérium que, avant 1400, la culture des Hindous et des Perses était encore une culture assez primitive, bien moins avancée de toute façon, que celle des civilisations sur les frontières desquelles ils erraient ou passaient. Ceux mêmes qui regardent Zoroastre comme un personnage historique, le font vivre en Médie ou en Bactriane vers 1100. Sa religion fut fondée pour les Médes, réglée par la tribu sacerdotale des Mages, avant de devenir plus tard une religion perse. Or rien ne nous permet d'affirmer que les Médes erraient de compagnie avec les Indo-européens, Perses, Hindous, Aryens, — comme on voudra les nommer —, à l'époque que nous révêle le texte de Ptérium. Il est bon de se souvenir au contraire qu'Eusèbe, dans sa Chronique, relate que les Médes se sont emparés de Babylone vers 2506, bien longtemps avant la première mention historique des futurs Hindous et Iraniens.

Oppert regardait ces Médes d'Eusèbe comme des Elamites qui parlaient un langage voisin de celui des Médes; et il semble que les Sumériens, les Médes, les Anzanites aient eu souvent des relations entre eux dans les époques les plus reculées, celles que nous relevons maintenant grâce à Eusèbe et à Oppert, vers le milieu du 3e millénaire.

"Les rapports de langue entre eux (Médes et Susiens — c. à d. Elamites) sont tels, en tout cas, dit Zaborowski (1), qu'après les études du Père Scheil sur l'anzanite, la langue médique d'Oppert, celle qui occupe le second rang dans l'inscription de Darius, a été considérée comme en descendant. Le P. Scheil la qualifie de néo-anzanite".

Oppert avait relevé une dualité de race chez les Mèdes : une race allophyle, indigène, avec sa langue, — et une aristocratie d'Arizantes, — qui était le résultat de la pénétration et du mélange d'un élément indo-européen dans cette population locale. Cette dernière vivait et se maintint, pendant les longues luttes avec l'Assyrie qui ne terminèrent qu'en 606 av. J. C., dans la région septentrionale de la Médie.

Et maintenant rappelons la suite du passage cité d'Hérodote (L. I. ch. CX), "... or le territoire au pied des monts, où alors ce pâtre (qui devait faire mourir l'enfant Cyrus) gardait ses troupeaux, s'étend au nord d'Ecbatane, en tirant sur le Pont-Euxin..." Nous sommes donc ramenés vers ces régions montagneuses au N-E du Tigre, où la Mèdie confinait avec l'Arménie et où vivaient avant les Indo-européens, les Japhétites de N. J. Marr.

Le terme primitif *çpan* zend, semble assez difficile à rapprocher du radical *ku* que nous avons montré à l'origine de *kwan çwan*. On pourrait alors croire à une autre provenance. Le mot était-il indigêne ? On trouve chez Sayce (2) 3 mots assyriens pour désigner le "loup": *saku, elamu* et *zibu*. Le terme *elamu* n'est sans aucun doute, qu'une désignation géographique de l'espèce — c'est "celui d'Elam", comme on dit *épagneul* "l'espagnol" (*espagneul* dans Montaigne). *Zibu* est la variante assyrienne du זְאֵב *zeb* hébraique, du ذيب *theb* arabe, que nous avons précédemment (p. 120) reportés jusqu'à l'égyptien *sb*. Or dans *çpan* il semblerait bien que nous avons une contamination du sémitique *zeb* ou *zibu*, avec un suffixe *an* dont il faut chercher la source. Si le

(1). — Zabororowski. Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe. Paris. 1908. p. 131.
(2). — An Elementary Grammar of the Assyrian langage. N.° 421.

çp zend (médique) est comme le dit Darmesteter, une simple transformation du groupe *çva*, il faut admettre que le mot *çpan* est contemporain de *çwan* sanscrit et dérive directement de *kwan*. Chronologiquement le terme *Spako* (*spaka*) fourni par Hérodote, date de la moitié du Ve Se av. n. ère et cela est très récent pour un mot mède, puis que nous avons signalé les relations de ce peuple avec l'antique Elam. La propre terminaison *ka*, montrée adjectivale en perse, pouvait fort bien ne l'être pas en médique. Le nom de la femme du berger a la désinence *ko* et non *ka*, et on sait que les noms de personnes gardent bien longtemps des aspects archaiques que les noms communs ont déjà transformés. Darmesteter nous dit aussi que le perse a réduit ce même groupe *çva* en *ça*, à l'exemple d'autres mots qu'il cite (op. cit. p. 13); mais ce qui peut être exact pour quelques mots ne l'est pas forcément pour tous, et ici particulièrement nous avons quelque raison d'être sceptique: l'assyrien à l'époque d'Hérodote était très vieux, depuis longtemps évolué, et à moins de prouver que des 3 mots assyriens cités, le terme *saku* était un dérivé du perse invoqué *çaka* et par conséquent un mot de fraiche date, toute présomption reste en faveur de l'antériorité et de l'antiquité de *saku;* nous avons même une racine très archaique, déjà citée, *ug* sumérien, "être fort" (p. 103), qui préfixée de l'*s* sémitique, fournit directement l'origine du *saku* assyrien, du japhétique svane *zaγ* et du perse postérieur (persan) سگ " *çag*, sans avoir besoin d'admettre une forme hypothétique intermédiarire **çaka*. Il résulterait de ce qui vient d'être dit que les formes en *saku, çag* ont leur source propre, indépendante d'une racine où figurerait le groupe *çva*, comme le croyait Darmesteter. Ces formes persistantes ont pénétré dans des régions voisines, nous avons cité le svane Ζαγ, le russe a aussi un terme dérivé *suka* désignant la "chienne" et les mots féminins gardent souvent aussi des aspects anciens; mais à côté de ce mot le russe donne au chien le nom de *sobaka*, où nous retrouvons une variante de *çpaka*.

Ayant établi que la désinence *ka-ko* provient du radical sumérien *ug/gu/ku*, et non du perse postérieur *ka*, il nous reste à

décider de l'alternative pour *çpa/soba*, — ou sémitique (*zeb-zibu*) — ou *kwan* > *çwan* > *çpan*. Si le radical sémitique est en jeu ici, la composition aura été: *zibu-ku* — d'où *spako* "le loup fort", **soba-ka** "le chien", et cela est admissible. Nous connaissons même d'autres termes, en d'autres langues qui présentent des variantes de cette formation et nous allons y revenir dans un moment. Mais si *çpan* — dérive de — *çwan, kwan*, les termes à désinence *ka/ko* ne rendent pas facilement compte de l'évolution en *spaka, sobaka;* pourquoi ne rencontre-t-on pas en effet, p. ex. une seule forme en *swanka, sobanka* ou *spanko?*

Or, à mon avis, cependant, les 2 procédés de formation sont réels, véritables, mais ils sont complétement indépendants l'un de l'autre; tandis que les mots en **ka** sont le résultat de l'agglutination des racines *sb* et *ku*, l'autre groupe partant de *kwan* souléve des hypothèses diverses que je vais exposer.

J'ai toujours regardé *kwan* comme la gutturalisation de *wa* (*oua*), onomatopée de l'aboiement du chien domestiqué. Et nous avons ici plusieurs possibilités:

1) Cette onomatopée s'est nasalisée : *wa=wan/wǒn/wun*,

2) Le point de départ est simplement un grognement nasalisé: *un, on, in*, celui que nous avons signalé dans l'étude du mot *unsh* (p. 87), racine qui a dû appartenir à la région mésopotamique ou à son voisinage dans une très haute antiquité. Suivant les lois que nous avons exposés, la racine s'est labiovélarisée et a donné *wun, won, wan*, une gutturalisation secondaire a produit nos formes *kwan, kuon*, particulières à l'indo-européen; mais la gutturalisation a pu être directe sur la racine, sans labiovélarisation transitoire et on a eu *kun, gun, kon, &*, que nous rencontrerons au cours de notre travail dans l'extrême Asie, ou la simple aspiration *hon*, de l'Asie orientale également. Cette opposition de la gutturalisation et de la labialisation dans la manière d'attaquer la voyelle initiale d'une racine, tendrait à convaincre que sur le territoire qui nous occupe actuellement la racine primitive fut bien effectivement un son flottant entre *un, on, an*, car dans les langues

ouraliennes on a les termes *pon, pin, ban, peni, boena,* désignant tous le chien; le hongrois a *fene* (sauvage, cruel) et la labiovélarisation donne en samoyède *wuen, wueno* (chien), parallèle de la forme sanscrite *çwan.*

On voit que, partant de l'onomatopée *oua* (*wa*), ou de la racine *un,* on aboutit à la même forme *kwan.* Notons seulement que la racine *un* dans la région d'où elle semble provenir, a été plus particulièrement attribuée à la désignation du "loup", tandis que *wa* ne se peut rapporter primitivement qu'au "chien".

D'autre part comme la forme la plus ancienne en indo-européen se présente avec la préfixation de *s* (*ç*), il nous semble inadmissible de supposer que les termes à labiale initiale, labiovélaire ou gutturale aient pu dériver de ce mot indo-européen.

Je n'invoquerai pas les noms asiatiques, mais les témoins que j'ai cités des langues ouraliennes, *pon, ban,* & sont plus récents comme termes écrits; — comme termes vivants, c. à d. parlés, ils remontent au moins à la même époque que le terme indo-européen, et leur forme à simple labialisation, dépourvue de la gutturalisation secondaire, réclame même pour eux l'antériorité.

Selon John Abercromby (1), c'est vers 1500 av. J. C. que les Finnois auraient gagné l'intérieur de la Russie et c'est vers la même époque que le texte de Ptérium nous signale les Indo-européens en Asie mineure; mais H. Peake (2) fait justement remarquer que l'avant garde des Finnois avait déjà pénétré antérieurement a cette date. Avant garde et masse d'émigration ont laissé sur leur route des représentants qui se sont perpétués et sont demeurés plus ou moins longtemps sur les lieux où ils s'étaient arrêtés. On sait en effet que la migration qui a suivi celle des Finnois est la migration scythique et qu'elle a refoulé les premiers vers le nord, non sans contacts, mélanges, pénétration. On trouve les Scythes au temps d'Hérodote en contact avec les Budins (βωδινοι) du Borysthène

(1). — The Pre and Proto Finns (Cte R. in L'Anthropologie. X. 477).

(2). — The first Races concerned in the siege of Troy. Jl. of Anth. Inst. of Gr. Brit. and Ireland. 1916. p. 154 et sqq.

et les Budins (βουδῖνοι) du Tanais ; ces tribus étaient de race finnoise (1). Mais ce même Hérodote nous fournit encore une donnée intéressante, en I, ci, il dit : "Déjocès rassembla tous les Mèdes en un seul corps et ne régna que sur eux. Cette nation comprend plusieurs peuples: les Buses, les Parétacéniens, les Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages: telles sont les tribus des Mèdes". Nous avons vu que ces Mèdes vivaient à l'origine, au moins une partie de leurs tribus, car ils n'étaient pas homogènes, dans le voisinage du Caucase méridional; et avant l'émigration scythique, les Finnois occupaient les plaines du Caucase septentrional. Le Caucase ne fut pas une barrière infranchissable, il a des passes diverses dont la plus célèbre est celle des Portes Caspiennes. Maspéro qui semble regarder les Mèdes comme Aryens, fait venir ces derniers d'Europe à travers le Caucase (2). En réalité tout nous autorise à rattacher les Budiens médiques aux Budins, ceux du Tanais, pour le moins.

Dans ces conditions on s'explique assez bien la parenté de *çpan* médique avec les formes labialisées ouraliennes, finnoises *pon, ban, peni, &*; on doit les admettre comme parties d'une source commune, et on est autorisé à suspecter une forme médique antérieure * *pan,* qui ne nous est pas parvenue Ainsi de la racine *un, in, on,* partirent 2 courants divergents, l'un labialisant, l'autre gutturalisant. Plus tard, par suite de l'influence sémitique à laquelle leur voisinage immédiat les soumettait, les Mèdes ont souffert l'altération de leur vocable originel * *pan,* par la préfixation de *s,* phénomène que nous avons observé déjà, et ainsi s'est trouvé constitué le terme *span.* De ce qui précède il résulte que l'on n'a aucune raison de rattacher le terme *span* au terme *çwan,* ni inversement, puisqu'on les voit se former indépendemment l'un de l'autre, celui ci comme dégénération de la gutturale *k* à l'initiale, celui là comme préfixation de l's causative sémitique.

(1). — Selon les auteurs. P. 191, je crois montrer que c'étaient des Celtes.
(2). — G. Maspéro. Hre. Anc. des Peuples de l'Orient. Paris. 1905. p. 559.

Nous avons montré l'origine probable du terme mède *spaka* (p. 136); or ce terme comme nous le disions, n'est pas isolé, mais il paraît assez difficile d'expliquer sa dissémination. Nous avons cité le russe *sobaka* "chien" qui doit avoir été introduit par l'intermédiaire scythique, à moins qu'il ne faille invoquer, peut être avec plus de vraisemblance les Cimirri (Cimmériens des Grecs), qui se trouvaient placés entre le monde égéo-grec et l'Europe septentrionale, d'une part., et d'autre part qui envahirent la Transcaucasie et la Mèdie. De toute façon, les Scythes qui les assimilèrent en partie, auraient sans doute adopté ce terme d'eux ou des Mèdes.

Et voici que le turc, à son tour, nous offre un mot dérivé de cette même forme : كوپك *kôpek.*

C'est là un mot étrange et qui ne peut laisser de retenir notre attention, non pas tant pour la raison de son origine dans un contact vraisemblable avec les Scythes, dont l'empire s'étendit jusqu'aux Turcs occidentaux, mais à cause de sa forme qui semble démentir ce que nous avons plusieurs fois affirmé. On peut en effet, d'après les lois invoquées, dériver *sobaka* de *kopek,* on pourrait même l'expliquer historiquement, par les invasions des Khozars, des Petchénègues, des Tatars. Il est fort difficile, au contraire, de rétrocéder de *s* à *k.* La langue yukaghir, parlée en Sibérie par une population, voisine de nomades turco-mongols, a parmi ses noms du "chien" le mot *tobo'ko.* Tout porte à croire que par suite de la pénétration russe, le mot soit une altération de *sobaka,* mais s'il est beaucoup plus ancien dans la langue, il pourrait aussi bien être une altération du turc *kôpek,* la substitution de la gutturale par une chuintante, une sifflante ou une dentale, étant dans la ligne des altérations tribales et des recours enfantins. L'inverse ici encore est inexplicable. *Kôpek* laisse supposer une forme antérieure *hopek*= *'opek* < *opek;* et voilà où nous arrivons à un problème assez étrange.

Nous allons trouver sur un point bien éloigné des Scythes et des Turcs, une variante de ce mot fort intéressante, qui est bien pour nous surprendre: c'est le berbère *abaikour.*

Un des chiens d'Antef-Aa IV (XIe dyn.) portait le nom de [hiéroglyphes] *abakarou*. G. Maspéro, qui a étudié les noms des chiens du Pharaon, rappelle aussitôt le nom du chien en berbère [tifinagh] *abaikour* (1), et fait noter que ce mot est un terme d'espèce. Il ajoute: "Il the identification between *abakarou* and *abaikour* is allowed to be right, it becomes necessary to admit that some at least of the Tamahu and Robou tribes spoke a berber tongue, and were of Berber origin". Comme 3 des 5 chiens d'Antef ont leur traduction en égyptien sur le monument où ils sont figurés, et que celui-ci n'en porte pas, c'est une présomption que les scribes du temps ne connaissaient pas la signification du mot *abaikour*. Les Berbères ne peuvent donc avoir reçu ce mot par l'intermédiaire de l'Egypte, et cependant le Berbère est considéré, d'après les dernières études, comme une branche des langues hamitiques. D'ou aurait-ils donc reçu ce mot à facies médique, passé depuis dans les langues indo-européennes ?

Nous nous souvenons ici d'un passage curieux de Salluste in Bello Jugurthino. Il prétend rapporter les traditions qui avaient été consignées dans les livres puniques du roi Hiempsal:

> XVIII. Africam initio habuere Gaetuli et Libyes, asperi, inculti; quibus cibus erat caro ferina, atque humi pa bulum uti pecoribus... Sed postquam in Hispania Hercules, sicuti Afri putant, interiit, exercitus ejus, compositus ex variis gentibus, amisso duce,...brevi dilabitur. Ex eo numero, Medi, Persae et Armenii, navibus Africam transvecti, proximos nostro mari locos occupavere...

Voilà donc, selon l'autorité de Hiempsal, une immigration de Médes, de Perses et d'Arméniens, pénétrant de l'Espagne en Libye. Ces Libyens sont nos Berbères; les Gétules étant selon le Dr. Weisgerber (2), l'équivalent des Ethiopiens d'Hérodote et appa-

(1). — G. Maspéro. — On the name of an egyptian dog. — in Transactions of the Society of Biblical Archeology. T. V. pp. 122-128.

(2). — Dr. H. Weisgerber. Les Blancs d'Afrique. Paris. 1911. p. 23.

rentés aux peuples d'Abyssinie et aux Fullahs. Ce seraient d'après Collignon, l'élément le plus ancien de cette région, et les Gétules de Salluste se retrouvent également chez Ibn-Khaldoun.

Il est permis, dans ces conditions, de se demander si le terme étudié *abaikour*, provient de ces immigrés de l'Hispania, s'il était indigène en Libye ou si c'était déjà un emprunt aux populations gétules plus anciennes.

A l'époque saite un pharaon éthiopien qui régna sur l'Egypte porte le nom de *Shabakou* (*Sabacon, Shabé, Sévé, Sô*) et on serait tenté de rapprocher ce nom de *sobaka*. Il faut cependant rappeler le long temps qui sépare l'époque des Libyens d'Antef de l'époque saite: près de 1500 ans, bien qu'en philologie il n'y ait pas là impossibilité absolue à la presque identité des vocables (*tempus*=*temps*, &); mais dans le cas présent on peut grâce aux variantes que j'ai citées, suivre l'évolution du mot, et cela l'identifie au nom du crocodile divin *Sebek*, dont le point de départ est *shû* (*sovkou, shuk*), *meshû*. Il n'y a donc point d'apparence que l'on puisse apparenter *Shabakou* à *sobaka* et il est aussi peu probable que les Gétules (Ethiopiens) aient employé ce mot pour désigner le chien.

Recherchons donc l'origine du mot parmi les Libyens indigènes ou les immigrés d'Espagne, selon Hiempsal. Si ces derniers avaient transporté un mot ou une racine analogue à *abakaru* avec eux jusqu'à l'occident européen, il est probable que nous en pourrions découvrir les vestiges aujourd'hui encore, en quelque lieu, puisque nous retrouvons bien des racines aussi anciennes que *ur* et *kun* dans les langues de l'Europe et qui proviennent incontestablement de l'Asie antérieure. Or il ne paraît guère de prime abord que ce soit le cas. On rencontre toutefois dans le vieux haut allemand des termes comme *zaupe, zuppe, zopp,* qui sont dialectaux et que F. Kluge (1), regarde comme synonymes de *zoha* "chienne". Herman Hirt (2) fait dériver ce mot du latin *dux,* car il signifie aussi "Führerin" — conductrice —; c'est à mon sens une erreur, je le rap-

(1). — F. Kluge. Etymol. Worterb. der deutschen Spr. 1924.
(2). — H. Hirt. Etym. der Neuhochdeutsch. Sprache. 2a. Munch. p. 176.

proche de *suka* russe, de *saku* assyrien, du svane *zaγ* , dont j'ai montré la filiation p. 135. Les termes comme *zaupe*, & et les dérivés *tebe* proviennent de la même source, par des tribus labialisantes. Il y a en basque un mot *pocha* qui paraît plus voisin de *abaka* (*ru*), mais cette même langue offre la variante *potzoa* qui l'éclaire. Elle montre que le *ch* est une chuintante et non une gutturale et qu'il faut grouper ces mots avec les formes: armoricaine *puze*, ancien slave *pisu*, polonais *pies* (1), bohémien/*pès*, illyrien *pas*. Malgré cette indication, nous ne devons pas oublier que ces désignations à sifflante finale sont très vraisemblablement des mots qui finissaient à l'origine par une gutturale, ou que la racine dont ils dérivent était terminée par une gutturale *pok*, *pek*, *pak*, selon l'exemple connu de *das* (sanscrit) 10, *dah* (persan), *δέκα* (grec); *septem* 7, *ἑπτά* (grec), *hafta* (persan), &.

En ce sens ces formes initiales ayant pu être répandues jusqu'en Occident, comme le montrerait alors le basque *pocha*, la transition se trouverait possible avec *abaka* (*ru*), avant que la gutturale n'ait été substituée par la chuintante *ch*, ou la sifflante *tz*.

A côté de cette possibilité, le grec offre un mot qui paraît en rapport avec le groupe dont nous venons de parler: c'est *ἀβακής* signifiant "muet"; mot poétique, donc archaique et dont la composition est: *ἀ* privatif et *βάζω* "parler". La racine de *βάζω* selon Chassang est *ΒΑΓ* (idée de parler, de crier). C'est ce *βαγ*, avec sa signification de "crier", que je rapprocherai des formes supposées *pak*, *pok*, &, et qui semble confirmer leur réalité. Il est évident que le radical *βαγ* remonte plus haut que le grec tel que nous le rencontrons dans les textes. Il ne faudrait pas dériver, par conséquent *abaka* (*ru*) de *ἀβακής*, car il serait plutôt surprenant que l'on eut adopté un mot signifiant "muet" pour désigner une espèce comme celle du chien; l'*a* du mot libyen est un recours de prononciation, comme l'e de *espèce* (lat. *species*), l'*a* initial de mots portugais, surtout dans des formes populaires, et que la racine ne comporte pas.

(1). — En polonais encore *psie*, *pasje*.

On voit que si réellement le mot libyen est dû aux immigrés signalés par Hiempsal, il remontait sans doute à l'époque des formes *pak*, *βαγ*.

Quel chemin a suivi cette immigration ? On est tenté, d'après le texte de Salluste, de croire qu'ils traversèrent directement l'Espagne, "navibus Africam transvecti". Mais certains détails du passage latin permettent d'émettre quelques doutes. D'abord l'auteur ajoute "proxumos nostro mari locos occupavere"; or on ne peut entendre par "notre mer" toute la Méditerrannée occidentale, de l'Italie à l'Espagne, parce qu'à l'époque de Salluste, la soumission de l'Espagne était trop récente pour que le pronom "nôtre" fusse appliqué sans une certaine exagération à la partie voisine du détroit de Gibraltar. Admettons pourtant que l'orgueil romain se hâtat de regarder comme sienne, la Méditerrannée espagnole; il reste cependant d'autres particularités dans ce texte. Il y est dit que les Perses s'établirent plus sur l'Océan (on doit donc entendre Atlantique), et qu'ils ne pouvaient tirer de matériaux d'Espagne, ni par achat ni par échange "mare magnum et ignara lingua commercia prohibebant". Or ils étaient venus sur des navires, la navigation se faisait alors en suivant les côtes et enfin s'ils étaient venus d'Espagne, si ils y avaient quelque peu séjourné, il est inadmissible qu'ils n'y eussent laissé personne de leur race et que la langue leur fut complétement inaccessible; d'ailleurs la différence de langue n'a jamais été une entrave au commerce avec les peuples étrangers ou sauvages. Les Médes et les Arméniens, au contraire, qui étaient venus dans les mêmes conditions et à la même occasion, auraient selon l'auteur latin, établi un commerce d'échange avec l'Espagne "mutare res inter se instituerant"; — comment ceux-ci auraient ils mieux compris la langue de l'Hispania ? Il y a là une contradiction flagrante.

On voit en outre plus loin, quelques mots qui aident à notre interprêtation: Les Perses, dit Salluste, virent rapidement leur population croître et vinrent occuper le pays voisin de ce qui fut beaucoup plus tard Carthage, et même Utique avant cette der-

nière (1100 av. J. C.). On les voit alors, s'aidant les uns les autres, subjuguer leurs voisins "Dein, utrique alteris freti...", et l'auteur ajoute:... "particulièrement heureux en ces combats, furent ceux qui opéraient plus près de "notre mer". Or le "dein", montre bien que cela est postérieur à leur établissement sur les sites futurs d'Utique et de Carthage. Si les Iers établis se fussent situés sur l'Océan (Atlantique), il semble presque impossible qu'un lien très serré pour la conquête du pays se put former de l'Atlantique jusqu'à Carthage et les voisins à conquérir auraient été surtout ceux du Grand et du Petit Atlas. Sur cette large extension de côtes, qui est alors toute méditerrannéenne, Salluste rapporte que les plus victorieux furent ceux qui étaient le plus près de "notre mer". Il prend donc ici "notre mer" dans un sens plus restreint qu'il ne l'avait fait plus haut; et ce sens restreint s'applique maintenant à ce qui fut proprement la mer romaine, celle qui baignait ce qu'on appelait alors l'Africa. Or l'Africa des Romains ne s'étendait pas de Gibraltar à Alexandria. "Africa était sous l'empire Romain le nom officiel de la province proprement dite, autour de Carthage, administrativement distincte de la Numidie et de la Mauritanie. Le nom a survécu jusqu'à nous; le pays que nous appellons la Tunisie s'appelle en arabe Ifrikia... En tout cas, le mot Africa n'était pas latin; c'est un emprunt fait au punique" (1).

Il parait donc logique de déduire de ce qui précède que lorsque Salluste, d'après Hiempsal, parle des Iers habitants de l'Africa il se rapporte à la région tunisienne et algérienne orientale. C'est celle la que parcouraient les nomades Gétules et Libyens, les Gétules sur le bord du désert, les Libyens entre le désert et la côté, avant l'arrivée des Tyriens en ces parages. Quand les immigrants se présentèrent, ils s'étendirent sur ces côtes et le texte de Salluste montre que les Perses se seraient au début, établis le plus loin de l'emplacement futur de Carthage (intra Oceanum magis); les Mèdes et les Arméniens se seraient alors localisés à leur est. C'est précisément cette localisation et le sens de "notre mer" qui rendent

(1). — E. F. Gautier. Les Siècles obscurs du Maghreb. Paris. 1927. p. 100.

inexplicable la facilité du commerce des Mèdes selon Salluste. (freto divisi ab Hispania).

Cette migration est attribuée aux troupes débandées d'Hercule; il est évident qu'il faut y voir un de ces mouvements de peuples provoqués par les vagues d'invasions qui se sont succédées sur le littoral septentrional de la Méditerrannée et en Asie mineure, comme celui des "Peuples de la mer sous Ramsès II et III. J'ai montré dans un travail antérieur (1) que les mythes relatifs à Hercule, à ses colonnes, à Atlas, ne pouvaient se rapporter au détroit de Gibraltar et qu'il fallait y voir des traditions concernant le passage primitif de la Méditerrannée orientale vers la Méditerrannée occidentale, à travers l'actuel détroit de Messine. Cette passe fut connue de la marine minoenne avant l'arrivée des Tyriens en occident, et ce sont ces derniers qui, appliquant à leur profit les connaissances des nautoniers minoens, se sont attribué leurs exploits et ont laissé partout en ces lieux une empreinte sémitique.

Or ce que je soupçonne ici, dans la question qui nous occupe, c'est que l'immigration de ces bandes du légendaire Hercule, et qui sont sans doute antérieures à l'époque où Heraklès prend corps presque historiquement dans la mythologie, c'est à dire au temps de la nef Argo, un demi siècle environ avant la chûte de Troie, — cette immigration, dis je, s'est faite par la Sicile, qui au temps de la thalassocratie minoenne, portait le nom de *Sicania*. Il est probable que le bras de mer qui la sépare du cap Bon était alors plus réduit qu'aujourd' hui. Auprès d'Agrigente il y eut une ville d'Hérakléa Minoa et l'Etna dans Pindare (Pyth. I, 19) est encore appelé "colonne du ciel". Ces données se groupent, mais le point essentiel est de montrer l'équivalence de *Hispania* et *Sicania.*

Ce nom de *Sicania* a duré longtemps, Homère l'emploie Σικανίη (Od. XXIV, 307) à côté de σικελὸς. *Hispania* et *Sicania* nous présentent la terminaison adjectivale *nia*, dérivée du suffixe étrusque *na* qui est ethnique: *Rasena, Porsena, Felsina,* &. Holm et Autran

(1). — A. Childe. Geographia e Archeologia. Arch. Muz. Nac. — Rio de Janeiro. Vol. XXIII. p. 144.

pensent que l'arrivée des Elymes en Italia a précédé celle des Sicules. Ces Elymes étaient des Tyrrhéniens Τυρσηνοί=Τυῤῥηνοί, nom qui provient de *Tusci, Tusennae,* sous lesquels on connait les *Étrusques* ou *Tusques.* On doit donc voir en ces *Sicanes* des tribus étrusques. N. J. Marr nous enseigne que les particules *Pe —* et *Te —, To —,* &, sont des préfixes de désignation ethnique, dont la forme primitive est *Te —*; c'est celle que nous avons en *Tusques,* avec la voyelle *u,* et sans le préfixe : * *usques, Osques.* C'est le même radical que nous retrouvons dans le nom des *Sicanes,* avec la terminaison *na.* Dès que la voyelle initiale est tombée, *u,* o, un *i* a été introduit pour faciliter la prononciation: *Sicane,* parent de * *iscane, Ascagne* ('Ασκάνιος) en relation avec Enée et les Etrusques.

Dans le mot *Hispania,* Schulten regardait avec raison l'*h* comme une aspiration postérieure qu'il attribuait au latin. *Hispania* a un doublet dans le nom de *Hispal,* qui au cours des temps a repris un aspect plus conforme au nom original: *Sévilla.* Or il est assez curieux de rappeler que cette ville a porté le nom d'*Italica,* comme il n'est pas hors de propos de signaler les rapprochements entre les noms de l'*Iberus* en Espagne et du *Tiberis* en Italie. En outre on sait que *Hesperia* a désigné l'Italie d'abord et l'Espagne ensuite. On voit que les rapports entre l'Espagne et l'Italie ont été assez étroits bien avant les conquêtes romaines, avant l'expansion carthaginoise, et qu'il faut remonter à l'époque des migrations préhistoriques pour en expliquer le peuplement. Nous en sommes arrivés dans notre recherche à la période étrusque, et l'onomastique d'alors rend compte de quelques points que nous devions élucider. *Hispania,* par ce que je viens de montrer, se réduit aisément à *Ispania,* développement de *Spania.* Or *Spania* et *Sicania* sont deux formes paralléles, dues à 2 couches linguistiques diverses, une labialisante, l'autre gutturalisante et il est fort vraisemblable que le pays, appelé à une certaine époque *Sicania* par certains peuples, ait été appelé *Sipania* ou *Spania* par d'autres. Les textes nous manquent pour fournir la preuve irréfutable ,mais je serais tenté de

croire que le texte de Hiempsal a porté *Spania* ou *Sipania*, tout en se rapportant à la Sicile. Hiempsal rapportait à la tradition herculéenne l'immigration des Perses, Arméniens et Médes, parce que c'était la tradition la plus rapprochée de son temps celle que les Phéniciens avaient reprise des Minoens pour leur compte, et parce que l'onomastique italique et ibérique paraissait confirmer la légende qui lui était parvenue. Si on considère les préfixes *pe —, po —, te —, ta —, e —*, dont j'ai parlé plus haut, on verra de suite la parenté qui s'établit entre: *Rasena, Porsena, Persae, Tusennae, Tyrrheni, Pyrene, &.* Mais il est de toute probabilité que ces noms et leurs variantes étaient déjà bien plus anciens que les Etrusques eux mêmes, et qu'on pourrait les expliquer par la langue des Ibères.

Il est admis aujourd'hui que les Ibères comme les Basques, sont des peuples qui vinrent du Caucase en occident (1). Nous ne savons pas exactement la route qu'ils ont suivie, mais on les dénonce dans la péninsule ibérique, la Corse, la Sardaigne, en Gaule, en Italie (au sud de la ligne Rome-Ascoli) (2). Ils ont été refoulés plus tard par de nouvelles invasions, et comme ils sont apparentés aux populations du Nord Africain, il est assez logique de penser que l'établissement des Etrusques doit avoir séparé leur masse en 2 tronçons: les Etrusques ont occupé la Sicanie et la Tuscanie, — un tronçon ibère est resté en Afrique, l'autre est allé vers la Gaule et l'Espagne. Mais sans doute bien des noms sont restés sur les lieux, qui se sont tuscanisés dans la suite. C'est en partie à ce fond ibérique que j'attribue les termes à facies étrusque que nous avons passés en revue, parce que je juge que c'est dans le large et vague groupe de populations ibériques antérieures, qu'il faut inclure les Perses, les Mèdes et les Arméniens de Salluste.

J'ai tout lieu de soupçonner, comme je l'ai déjà dit, que les débuts de ces migrations se sont effectués dans une Méditerrannée occidentale beaucoup plus accidentée, où les iles (Sardaigne, Corse,

(1). — P. Bosch — Gimpera. Die Vorgesch. d. Iberer, Mitth. d. Anthrop. Gesell. i. Wienn. LV. Bd. IIu. III. Hft. 1925.

(2). — L'Anthropologie, IX. 131.

Baléares, Sicile) occupaient une aire plus étendue, et quand les relations avec l'Afrique (toujours par la Sicile et le cap Bon) étaient plus aisées, parce que des terres depuis submergées rétrécissaient le passage, beaucoup moins dangereux là qu'à Gibraltar. Je ne crois pas, malgré les affirmations contraires d'auteurs autorisés, que le passage d'Espagne au Maroc ait été une route fréquente, suivie, de migrations à l'époque où nous nous trouvons et qui remonte sans doute à la fin du 3e millénaire. Quand les Minoens, plus tard, ont pénétré dans la Méditerrannée occidentale, les relations siculo-tunisiennes étaient sans doute interrompues, puisque la route commune était par le détroit de Messine et que sa renommée de danger était fortement établie. Il ne parait pas que les Minoens aient rien tenté de sérieux vers l'Afrique tunisienne et cependant le voyage aurait été relativement plus facile que de Crête en Egypte.

Tout ceci me fait admettre comme possible aux temps que j'examine, une migration des Ibères, de la Sicile à la Sardaigne, à la Corse, aux côtes de Gaule et vers les Pyrénées. Ce sont ces Ibères qui auraient porté chez les Libyens d'Antef (2600. av. n.ère) le vieux radical *BAΓ*, d'où dérive d'une part *abakaru*, de l'autre le basque *pocha*.

Quant à l'hypothèse contraire, que le mot fut indigène et ait passé d'Afrique en Europe, cela ne me semble guère justifiable, d'autant que les Libyens ont été en rapport avec l'Egypte et que nous avons vu que la signification du mot y était inconnue.

Un doute pourrait subsister cependant, à cause de la date où vécut Antef (entre 2600 et 2400). A cette époque peut-on admettre que déjà les peuples porteurs du radical *βαγ* se trouvaient en Italie ? Ces peuples n'étaient pas indo-européens; — que le nom de Perses que nous avons discuté, ne nous trompe pas à cet égard, — ce sont éxactement des Japhétites, ou une population mixte de Japhétites et de descendants des Iers habitants de la région, datant des temps néolithiques, ce qui représente la "race méditerrannéenne" des auteurs. Or il semble qu'une vague de migrations ve-

nue d'Asie mineure, de Thrace, peut-être au long du Danube, (le Danube prenant sa source aux Pyrénées, selon Hérodote, II 33) (1) — se soit répandue vers l'occident, à la fin du 3e millénaire. Elle aurait sans doute été précédée d'avant coureurs, et ce sont ces invasions que nous pourrions regarder comme responsables de l'introduction des radicaux en *βαγ*.

Enfin même si le radical n'avait pas pénétré de Sicile et d'Italie par les migrations que nous avons signalées, il est encore quelques considérations qui éclairciraient la voie possible d'entrée.

Bien que le Dr. Bertholon soit lui aussi convaincu de la traversée d'Italie en Afrique de tribus européennes et que Zaborowsky en fixe les débuts environ 3000 ans av. notre ère (2), on peut encore invoquer la Crête comme point de départ. "Les Crétois de la période préhistorique créèrent la première thalassocratie qui ait existé (3)". On a reconnu en Egypte prédynastique des preuves de leur passage. Plus tard "au 3e millénaire, la Crête possède des vases en syénite et en diorite qui, par leur forme comme par leur matière, dénotent leur provenance (4). Mais ils allèrent aussi en Cyrénaique, car on trouve dans leurs hiéroglyphes le sylphium, qui ne poussait que dans ce pays. Qu'ils n'aient point poussé jusqu'à la pointe du cap Bon, cela est possible autant que le contraire, mais il n'en est nul besoin pour qu'ils se trouvassent en rapport avec les Libyens, puisque ceux-ci occupaient toute cette cette région des Syrtes jusqu'au Delta. On voit par là que le radical *βαγ* aurait pu aussi suivre cette voie pour pénétrer chez les Libyens. Il resterait seulement à prouver qu'il a éxisté dans la langue des Crétois du Minoen ancien, ou du commencement du

---

(1). — Le passage, dont la tradition remonte à Héraclée, sans doute, est comme celle ci, basé sur une erreur, que ce n'est pas ici le lieu de discuter. Je montrerai ailleurs qu'il s'agit de Berne et non de Pyrène.

(2). — Dr. H. Weisgerber. Les Blancs d'Afrique. Paris. 1910. p. 128.

(3). — G. Glotz. La Civilisation égéenne. Paris. 1923. p. 6.

(4). — Id. id. p. 234.

M. moyen. Le déchiffrement des hiéroglyphes crétois permettra peut-être un jour, de savoir comment se nommait le chien de Crête. Nous avons vu qu'il y en avait au moins 2 variétés: une provenant d'Egypte, le lévrier qui devait porter un nom analogue à celui du pays d'origine, — l'autre, provenant du continent, c'est celle la qui à mes yeux, devrait avoir un nom dérivé sans doute, du radical *βαγ*; problablement flottant de *bag/pak, apak* à d'autres variantes.

Les Crêtois, selon cette dernière hypothèse, ne seraient que des intermédiaires; mais leurs relations avec les pays qui environnaient la Méditerrannée depuis leurs débuts, sont suffisantes pour justifier la possibilité d'emprunts de leur part, jusqu'aux régions du Pont Euxin et de l'Asie mineure. On a parlé d'expansion anzanite ou Méde septentrionale aux rives de la Méditerrannée, mais la position géographique de ces peuples les mettait en rapport avec les tribus qui dans la plus haute antiquité occupaient les terres méridionales du Caucase et que nous savons avoir émigré à travers la Cappadoce, la Troade, les iles de la mer Egée; c'est là le chemin que peut bien avoir suivi le radical que nous étudions.

On pourrait invoquer comme un vestige de l'antique expansion de ce radical *βαγ* déjà évolué, le nom du général syrien du roi de Zobah, Hadadezer, qui s'appelait *Sobakh.* Cela se passait sur l'Oronte, au temps de David, et on sait que les Hittites ou Hétéens avaient beaucoup de représentants en ces régions. Il est fort possible que ce groupe de mots que nous venons d'examiner ait persisté, parmi les populations hittites et mitanniennes. De toute façon la grande antériorité de la forme *abakaru* témoigne que *l's* de Sobakh, comme celle de *spaka* et autres variantes est une addition postérieure.

Je passerai maintenant aux termes appartenant à la langue hellénique.

Dans la langue grecque nous avons entre autres, 2 termes pour désigner le cri particulier du chien : *βαΰζω* "japper", *ὑλακτέω* "aboyer".

Βαύζω se révêle comme un terme ancien, qui se prononce avec l' *υ* formant syllabe indépendante, et comme avant de prendre le son tardif de *i*(*y*), *υ* a le son de *ou*, ainsi qu'on l'a déjà remarqué au cours de ce travail, *βαύζω* a sonné *baoudzô*.

Le *ζ* répresente l'union d'une dentale avec une désinence verbale *σω*, qui s'applique sous le même aspect à nombre de radicaux : *κράζω* "croasser", *καγχάζω* "rire aux éclats". *τρίζω* "grincer des dents". Mais nous avons vu que ces sifflantes en *tz, ts*, (*dz, ds*), dérivent souvent comme les chuintantes et les sifflantes simples, de formes primitives gutturales (p. 142), et on peut suspecter un mot antérieur en **baouko*, **baougo*. Or, il est un verbe que nous avons précédemment cité qui répond parfaitement à notre prévision, c'est *βάζω* "parler. Nous avons dit que Chassang le fait dériver de la racine *βαγ*, et il nous offre justement le passage de la forme gutturale à la forme sifflante en *tz*. La racine *βαγ* correspond à l'idée de "crier" et il est probable qu'elle a eu cette signification avant d'avoir celle de "parler". *Βαύζω* et *Βάζω*, sont alors 2 variantes, et on doit les classer dans le groupe des mots que nous avons étudiés, il y a peu, sous le type *βαγ*.

Chassang, toutefois, donne à *βαύζω* une autre origine; il le rattache à la racine *βαυ*, qui serait une onomatopée imitant l'aboiement du chien. Mais que ce soit la même racine qui ait fourni *βαυβάω* (endormir un enfant par des chants), je ne le crois que difficilement, car on n'endort pas un enfant en imitant les aboiements d'un chien. Je rapproche *βαυβάω* de l'exclamation cosaque, usitée dans la Russie méridionale en berçant les enfants, et célébrée par Pouchkine dans sa berceuse: *Baiouchki-baiou*. Mais quelle en est l'origine ?

La question se posera maintenant de savoir s'il y a parenté entre les 2 formes initiales *ΒΑΓ* et *ΒΑΥ* ? Toutes deux peuvent et doivent être réduites aux racines *ΑΓ* et *ΑΥ*, qui plus tard ont été préfixées de la labiovélaire *β* = *v*, comme nous l'avons observé plus d'une fois. *ΑΓ* remontera à la racine **ku**, mais *ΑΥ* reste

évidemment une onomatopée, celle que l'on a rencontrée, persistente en Egypte, celle de l'aboiement du chien déjà domestiqué Or je crois que les 2 formes peuvent être parfaitement indépendentes, mais d'après l'observation faite au début de ce travail, l'onomatopée est naturellement plus primitive que les autres noms pour désigner le même animal. *AΓ* dérivant de *ku* (*uk, ug, &*), est un emprunt local, qui remonte au temps où les ancêtres du groupe grec qui s'en servit, se trouvaient en contact avec les tribus qui désignaient le "chien" par cette racine, ou par des dérivés labiovélarisés, comme *βαγ*, que nous avons signalé vers les rives septentrionales de la Méditerrannée, ou en Crête.

Si nous considérons la langue d'Homère et celle d'Hésiode, qui sont les monuments les plus complets de l'époque reculée en grec, nous constatons que le terme *κύων* est presque exclusivement employé:

αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κυνεσσιν, (Hom. Il. I, 4).
et d'eux il fit des proies pour les chiens
ἐπῴχετο καί κύνας ἀργούς (Id. I, 50).
elle attaquait les chiens rapides
᾿Αντίλοχος δ'ἐπόρουσε, κύων ὥς,... (Id. XV, 579).
Et Antiloque s'élança, comme un chien,
ἐννέα δέ σφι κύνες πόδας ἀργοὶ ἕποντο. (Id. XVIII, 578).
et neuf chiens aux pattes agiles les suivaient
Κέρβερον ὠμηστὴν, ᾿Αΐδεω κύνα χαλκεόφωνον. (Hésiode. Théogonie. v. 311).
le féroce Cerbère, à la voix d'airain, le chien de Hadès,
καὶ κύνα καρχαρόδοντα κομεῖν (Id. Trav. et Jours. v. 604).
et prendre soin d'un chien aux dents aigues.

Nous avons eu, dans les pages qui précèdent, l'occasion déjà d'examiner ce mot *κύων*, génitif *κύνος*. Nous l'avons ratraché à un groupe de termes où figure en bonne place le nom sanscrit

kwan (p. 132 et suiv). Ce nom nous avons montré que, selon toute probalité, il provient de la racine *ku*, qui devait être assez largement répandue en Asie mineure, à l'époque où les Indo-européens se sont mêlés aux peuples qui les avient précédés sur ces territoires. L'arménien *shun* du même groupe en montre une variante. A l'époque qui a précédé les Grecs, celle des Phéniciens-égéens d'Autran, nous avons trouvé un dieu Kronos (Saturne), dont le culte est bien d'Asie mineure et d'Egypte, puisqu'il se rapporte à l'étoile Sirius et qui a dû se répandre en Crète (*ϝelkanos-Vulcain*, radicaux *ulk-urk*, déjà étudiés); or ce dieu a reçu un nom qui appartenait au chien et qui offre les variantes remarquables de la racine première à la dérivation grecque et à celle sanscrite, — c'est *Ku-Kunu-Kaiwanu*. Au point de vue théogonique le fait est important, car il met bien en lumière un culte de Kronos-Sirius, canidé ,antérieur en Hellade à celui de Zeus. Ce dernier s'est substitué au vieux dieu minoen dont on fit son père. Il suffit d'indiquer ici ces lointaines origines, sans appuyer davantage sur cette question religieuse, qui ferait à elle seule, l'objet d'une étude spéciale.

Nous venons de montrer que *κύων* remontait comme le sanscrit *kwan*, à *ku* et variantes *uk, ug*, &.

Nous avons noté précédemment les origines de *βαγ* et *βαυ* qui sont *αγ* et *αυ*. Il n'est pas sans intérêt par conséquent, a cause de la dissémination du radical *βαγ*, de rappeler qu'une variante s'en trouve également en sanscrit, c'est बुक्क *bukk*, qui signifie "aboyer". On peut donc sans crainte rattacher tout le groupe qui présente ces formes parallèles, a la racine *ku* (*uk, ug*) que nous avons localisée à l'origine, en Asie mineure et en Mésopotamie.

Mais *κύων*, gén. *κύνος* et les mots voisins nous ramènent aussi à l'hypothèse soulevée p. 136, que *kwan* est peut être un développement progressif d'une racine *on, un, an*, &, onomatopée du grognement de la race et que nous avons vu se rapporter au

loup, très anciennement, dans la région mésopotamienne. Le terme *ku kunu kaiwanu*, donne une certaine force à cette supposition Tandis que certains mots ont gardé les vestiges plus nets du son originel *ku kunu*, (où *ku* s'il ne dérive pas du radical *ku/uk* directement, serait un affaiblissement de *kun*) d'autres reflètent l'évolution déjà avancée *kaiwanu, kwan*, *κυών*.

Dans les langues indo-européennes la dérivation est très riche: je citerai le latin *canis* qui me paraît indépendant du grec et du sanscrit. Pictet donnait *canis* comme contracté de * *çvanis*, mais nous ne retrouvons nulle part cette dernière forme, et il semble bien que c'est là une hypothèse forcée de Pictet, qui à l'époque où il écrivait, sous l'influence des études sanscrites, voulut faire dériver tous les mots indo-européens de cette source. Alois Walde (1) trouve peu claire l'origine de *canis*, tant à l'égard de *a* que du *u* qui fait défaut, — il ajoute cependant que cela pourrait être "Einmischung eines dem mir. *cano, cana* — Wolfjunges" — cymr. *cenaw*" — junger Hund oder Wolf" — J'avoue que je n'y crois guère; mais la présence de ces formes, celle du russe *stchenok* "jeune chien" indiquent pour moi l'existence d'un radical *cen, ken, kan*, qui est une variante de *kun*, évolution de *un*, &, dont j'ai parlé précédemment. Et ce qui donne un certain poids à cette possibilité, est justement la signification de ces mots, qui montre bien qu'ils furent d'abord appliqués au "loup". le latin *canis* serait donc né indépendemment de ces mots, directement de la même racine.

On trouve en grec un autre mot, qui provoquera des observations intéressantes, c'est *σκύλαξ, ακος*. Chassang rattache ce mot à la racine *σκυλ*, "idée de dechirer", qui fournit les dérivés *σκυλεύω* "dépouiller", *σκυλμός* "action d'écorcher", *σκῦλον* "peau d'un animal écorché", &.

---

(1). — Alois Walde. Vergl. Worterb. d. Indo-germ. Sprachen, herggbn. v. J. Pokorny. Berlin. u, Leipzig. 1928. I. Band, 3 Lief. P. 465.

De là proviendrait Σκύλλα "Scylla", le nom du célèbre écueil. Scylla habitait un rocher terrible, nous dit Homère:

Ἔνθα δ'ἐνί Σκύλλη ναίει, δεινὸν λελακυῖα
τῆς ἤτοι φωνὴ μέν, ὅση σκύλακος νεογιλῆς
γίγνεται,...

Odyss, XII, 85,86

En 2 vers on trouve ici 3 fois des variantes de la même racine : Σκύλλη,, le nom du monstre, λελακυῖα de λάσκω "faire du bruit" vociférer" et σκύλακος,, que l'on traduit souvent par "jeune lion", mais je ne vois aucune raison de ne pas traduire simplement par "chien". Cette comparaison traduit l'embarras du poête qui rapprochait Σκύλλη de σκύλαξ; il ne pouvait entendre par ce dernier mot un chien nouveau né, ni un lionceau, qui ne s'accorderaient guère avec δεινὸν λελακυῖα. Le poête expliquait *Skyllé* par *skylax*, parce que l'on avait de son temps, ou selon une tradition qu'il acceptait, l'habitude d'allier l'idée de Scylla à celle de chien. Hyginus nous raconte que Glaucus, aimé par Circé, lui préférait Scylla, fille de Cratéis, qui était extremement belle. Circé par ses arts magiques, enchanta l'eau de mer où Scylla avait coutume de se baigner: "Aquam inquinavit, quo Scylla quum descendisset, ab inguinibus ejus canes sunt nati".

Evidemment les Grecs ont rattaché le nom de Σκύλλη aux racines qu'ils connaissaient dans leur langue, comme ils l'ont fait pour beaucoup d'autres noms étrangers, car ce nom et les légendes qui s'y joignent les avaient précédés sur les lieux où ils vinrent à les connaître. Mais puisque ce nom appartenait déjà aux cycles légendaires d'une thalassocratie antérieure à leur époque, il reste à chercher à quelle thalassocratie le mot appartenait.

Je suis profundément convaincu, malgré les recherches savantes de V. Bérard, que bien des noms qu'il dérive de mots phéniciens et hébraiques, étaient, déjà sous la même forme ou sous une autre, des noms minoens, égéens, &. Les Phéniciens ont rencontré dans leurs courses des lieux déjà familiers aux marines crétoises, par celles ci dénominés, et ils ont cherché à expliquer ces vocables.

quand ils ne les comprenaient pas, par des racines sémitiques, à la mode des Grecs plus tard. Ils les ont sémitisés ou les ont traduits par des termes équivalents. C'est ainsi seulement que j'accepte le point de vue de V. Bérard.

Pour expliquer Σκύλλη et σπύλαξ, il nous faut examiner un autre groupe de mots de la même langue grecque. J'ai dit que ce peuple possédait pour désigner le cri du chien, le verbe ὑλακτέω. Ce verbe provient de la même source que les mots ὑλακή, ὑλαγμός "aboiement". On a aussi les verbes ὑλακάω et ὑλάω pour dire "aboyer. 'Υλακάω montre que le τ d' ὑλακτέω n'appartient pas à la racine.

Chassang les ramène à ὑλάω ,dont la racine serait ὀλ "idée de perdre, de faire périr, et d'être éperdu". Je n'y puis souscrire, et ces mots qui portent l'esprit rude, doivent selon moi, être rapprochés de la racine *ul/ur*, déjà étudiée, et qui a en sémitique, fourni le terme *qol* "voix".

Toute la question est de savoir si les mots ὑλακτέω, ὑλακή, λακάζω, ont la même provenance que le terme ὑλάω.

'Υλάω est le mot primitif, mot composé de la racine ὑλ (ὑλα...) et de la désinence verbale αω-ω. Effectivement à côté d' ὑλάω qui est poétique et partant d'origine plus ancienne qu' ὑλακτέω, on a aussi les mots poétiques ὑλάσκω et ὑλάσσω.

Dans ces verbes il apparait évident que σκω et σσω sont des suffixes connus en grec, et qu' ὑλάσκω a été formé d' ὑλάω, analogiquement à ἡβάσκω d' ἡβάω, γιγνώσκω de γνο &; 'υλάσσω serait une formation secondaire dérivée d' ὑλάσκω (1).

'Υλακτέω considéré sous ce jour est donc un mot plus tardif, comme les dérivés qui en proviennent : ὑλακή, ὑλαγμός. La racine λακ, invoquée par Chassang, à la base de mots comme λακάζω "crier", me paraît indépendante de la racine qui a fourni ὑλα, Cette racine donne lieu à des hypotheses diverses que nous examinerons.

(1). — Ad. Régnier. Traité de la formation des mots dans la langue grecque. Paris. 1885. Pp. 346-350.

Dans ὑλα l' ὑ initial peut tomber, il est vrai, λάσκω "vociférer" en est un exemple, — mais il n'en reste pas moins pour moi, une partie essentielle de la racine.

'Υλα est une sorte d'onomatopée qui doit remonter à 'υλ, car υ à l'origine, nous l'avons vu, avait le son de *ou*. Selon l'évolution fréquente déjà connue, cet υ d'attaque s'aspirait ou se gutturalisait facilement, comme s'il était précédé d'un esprit rude: il devait alors sonner *hou*, puis se gutturaliser κ *ou*. Nous avons un exemple frappant et de basse époque de ce que peuvent devenir les voyelles grecques initiales, avec un esprit rude, dans des langues du même groupe, par le russe qui rend Ὅμηρος Ἡρόδοτος, ὕμνος, &, sous les formes: Gomère, Guérodote, guimne, &. C'est cette aspiration gutturale qui explique comment un ὑλάω (κ oulao) "aboyer" a pu produire avec le suffixe αξ, un substantif *ὕλαξ (κoulax), sur l'analogue λαλέω "babiller" λάλαξ "babillard", φύλαξ "garde"..

Que ce *ὕλαξ ne soit pas tout à fait hypothétique, cela semble résulter de l'existence d'une série de mots où ses éléments radicaux figurent : κλαγγή-κλαγγός (poétique), κλαγκτός (poétique), κλάζω au futur κλάγξω.

Ces mots signifient "cri" et "crier". Parallèlement à κλαγκτός le latin donne *clangor*, que Grattius Faliscus dans le "Cynegeticon" a employé pour "aboiement des chiens". C'est au groupe de ces mots κλάζω, κλαγκτός qu'appartient le latin *glattire*, d'où provinrent en français *glatir* et *clatir*, en portugais *latir*, et plus tardivement, en français encore, *glapir*, peut-être sous l'influence de *japper*, dit le Dictionnaire de Hatzfeld et Darmesteter.

On objectera sans doute, que dans ces mots on a une métathèse de la racine λακ: κλάζω serait une simple inversion de ὑλακτέω A mon sens il n'en est rien, car dans le terme σκύλαξ, nous trouvons le κ comme exposant de l'aspiration gutturalisée du ῾υ primitif, c'est le *ὕλαξ hypothétique = * κυλαξ, puis revêtu d'un σ prosthétique.

Ce σ préfixe se retrouve en d'autres mots de la série que nous étudions. Κλάζω a un doublet que l'on pouvait prévoir, en κράζω

"crier" et dont la racine comme celle du premier serait κραγ, selon Chassang, (idée de bruit). Ces verbes se sont formés par analogie et laissent reconnaître l'influence de parlers locaux ou de groupes divers. C'est ce qui explique aussi une irrégularité intéressante: tandis que les verbes en ζω forment leur futur en ξω ,on voit κλάζω faire κλάγξω. Or κράζω lui aussi est à l'origine d'une forme où le κ se trouve séparé du ρ (λ) par une voyelle représentant le ῾υ d'attaque, donnant un parallèle à ὑλάω - * κυλαξ ; c'est le mot κῆρυξ "crieur public", avec le verbe dérivé κηρύσσω (= ὑλάσσω). Et la même évolution se produit en latin, où *quiritare*" appeler, crier" a fourni le mot populaire *critare* (1). De *critare* est dérivé le français *crier*, le portugais *gritar*, l'italien *gridare*.

Or ici en italien, à côté de *gridare*, nous rencontrons *sgridare*, formation tout à fait parallèle au grec σκύλαξ. Beaucoup de verbes italiens commençant par *s*+ une consonne, sont formés par l'antéposition au radical verbal de la préposition *ex* (*es*), réduite à l'*s* simple : *sboccare*, *sfuggire*, &, pour indiquer un mouvement contraire au verbe simple, mais ici il n'y a aucune nuance de sens entre *gridare* et *sgridare;* il faut donc admettre que l'*s* initial est le résultat d'une tentative pour diminuer l'effort d'attaque du *g*.

N'en a-t-il pas été de même en grec pour σκύλαξ ?

Le même fait se représente en d'autres langues relativement récentes qui appartiennent au groupe indo-européen. L'anglo-saxon offre *hrêman*, *hryman* "cri"; c'est la forme qui répond aux κράζω et κῆρυξ. Les langues qui dérivent de, ou sont apparentées à l'anglo-saxon, possèdent aussi la forme avec *s* prosthétique : on a le suédois *skræma*. l'anglais donne *scream* et le welsh renchérissant sur l'adoucissement, offre même *ysgarmu*.

On ne peut guère dériver les formes à *k* initial de celles en *s*+*k; le* contraire est bien plus conforme à la raison d'après ce que nous avons montré précédemment. On sait d'autre part, que dans le système des langues germaniques, le *h* représente un antérieur

(1). — On voit que contrairement à l'opinion du Dre. de Hatzfeld et Darmestetter, nous ne dérivons pas *quiritare* de *quirites*.

k indo-européen, d'où il résulte que *skræma* aussi bien que *hrêman* proviennent d'un * *krem* (ou * *kram*) qui les précédait. Doit-on relier ce * *krem*— * *kram* à κράζω, κλάζω? Je ne saurais l'affirmer, mais il me paraît que les uns et les autres sont dérivés d'une forme antérieure, ou de racines parentes et parallèles qui devaient sonner : "voyelle+ *l/r* et qui, suivant les régions et les habitudes vocales des groupes, ont fourni:

ὑλάω (*κυλάω)

κλάζω = κράζω

* *kram* =. *krem* (*hrêman, hryman*), *gridare, gritar, &*...

et avec l'adoucissement d'effort plus tardif :

σ+κυλαω = σκύλαξ

skraema, scream, screech, shriek, sgridare, &... et plus adouci encore:

ysgarmu, ysgrechun.

De ce qui précède, et avait pour fin d'éclairer l'évolution de ὑλάω, ὑλακτέω à σκύλαξ, il résulte que ce dernier terme signifiait proprement "l'aboyeur, celui qui glapit, qui fait grand bruit, &". La désinence αξ est celle d'un ancien adjectif devenu substantif ,selon la remarque de Bréal (1), à propos de φύλαξ, dérivé de φῦλον. Le raport grammatical est le même, dit-il, que celui de θάλαμος et θαλάμαξ. Cette formation secondaire met bien en valeur l'indépendance originelle du radical σ + κυλ = σ + ὑλ.

Ce mot désignait le "chien" et surtout le "chien de chasse": on a étendu son appellation aux petits du même animal, sans doute parce que le grondement du jeune chien rappelle davantage ce que la racine toute primitive d' ὑλάω avait pour bût de représenter : ὑλάω < ὑλά < ὑλ = ὑρ . Cette racine nous remonte donc très anciennement au *ur* que nous avons trouvé dans la région mésopotamienne, appliqué au chien et au lion, et nous éclaircit pourquoi σκύλαξ son lointain dérivé dans le monde préhellénique, d'où Homère l'a reçu, a pu s'appliquer aux petits chiens et aux lionceaux. On sent ici que la vieille catalogation sumérienne et assyrienne persistait

(1). — M. Bréal. Pour mieux connaitre Homère. P. 303.

dans l'esprit des tribus qui se sont trouvées en rapport avec ces peuples de la Mésopotamie et qui l'ont transmise par leurs racines à ceux de la Méditerrannée.

Nous voyons qu'il ne semble y avoir aucune raison pour invoquer le radical σκυλ (idée de déchirer), comme l'a fait Chassang, afin d'expliquer la provenance du nom de l'écueil *Skylla.*

Mais ce ne sera point là l'unique source à examiner pour éclaircir ce nom propre; la géographie et l'histoire peuvent nous y aider.

Grâce à sa position géographique, il serait tentant d'associer *Skylla* au nom de la Sicile. Au temps des "Peuples de la mer", sous, Ramsès III, on connait les *Shakalasha,* qui seront les *Siculi* des Latins et qui ont donné leur nom à la Sicile. Mais ces Shakalasha n'étaient pas encore en Sicile en ces temps reculés (1300); ils vinrent des côtes de l'Asie mineure (1), comme les *Shardana* qui plus tard ont peuplé la Sardaigne. La Sicile, elle même, nous le savons, s'appelait *Trinacrie* antérieurement. A ce nom Τρινακρία, on a donné comme étymologie τρεῖς et ἀκή., "l'ile aux 3 pointes, aux 3 promontoires" (2), à cause de sa configuration géométrique, et cela est une erreur. Il faudrait admettre qu'après en avoir fait le tour, on avait su, dès cette époque, en relever la carte avec une assez grande exactitude; et nous savons, par des cartes beaucoup plus récentes dans l'antiquité grecque, qu'il en allait bien autrement. D'ailleurs le nom serait postérieur à ce travail topographique qui supposerait la parfaite connaissance de l'ile et il est logique d'admettre qu'avant d'arriver à ce résultat, ella aurait dû porter un autre nom. S'il en fut ainsi ,ce nom est resté inconnu jusqu'à ce jour. On pourrait encore entendre l'expression "à 3 pointes" comme une image orographique, dépeignant le profil de trois hautes montagnes. En réalité ces 3 montagnes n'existent pas en Sicile; il n'y en a qu'une, et celle la est si remarquable, qu'à elle seule, elle se trouvait suffisante pour désigner toute l'ile: c'est l'Etna qui at-

(1). — G. Maspéro. Et. de Mythol, et d'Archeol. égypt. T. III. p. 104.

(2). — L. Quicherat. Thes. poet. ling. lat. 1852 — A. Chassang. Dre. Grec-franç. s. v.

teint 3274 m, et qui est célèbre dans les vieilles légendes préhelléniques. Les 2 reliefs les plus imposants après l'Etna, sont l'Aspromonte (1958m) et le Scorda (1570m); mais ces monts sont sur le Brutium, en Italie et non pas en Sicile. Il est donc bien improbable qu'elles aient pu être englobées dans une description sicilienne, et il s'ensuit pour moi, que *Trinacrie* ne doit pas avoir signifié "3 pointes", ni "pointe triple".

Faut-il penser que ce nom propre soit la traduction d'un ancien nom local, d'origine phénicienne peut-être, comme le voudront beaucoup d'auteurs ?

L'hébraique pour désigner les montagnes a les noms גְּבוּל *geful* "limes terminus", du radical גַּב *gaf*, apparenté à جبل *gebel* (montagne, arab.); — פֵּאָה *pheah* "limes terminus"; — et הַר *har* et הָרָר *harar*. Or הַר ressemble curieusement à ὄρος. Si l'on s'appuie sur la loi connue des voyelles initiales frappées d'un esprit rude, on peut objecter que ὄρος "montagne" et הַר ne se correspondent pas (1) ; mais un homonyme de ὄρος, εόυ, qui est ὅρος, ου "borne, limite, frontière" y correspondra alors plus justement. D'où il suit que l'idée contenue dans הַר *har* "montagne", qui est à la fois celle de "pointe" et celle de "limite, borne, extrêmité, limes terminus" se scinde dans les 2 mots grecs ὄρος et ὅρος qu'on peut regarder comme 2 expressions, 2 faces du même concept. Cet ὅρος, selon la loi de gutturalisation, pouvant sonner *κορος, nous achemine vers un autre mot : κέραος-ως d'où κέρας, en général "saillie quelconque" et les variantes du même groupe : ἄκρος "sommet et extrémité", ἄκρα et latin *acus* "pointe, extrémité".

(1). — Ce n'est pas là un argument sans réplique. "L'aspirée initiale n'exclut nullement l'esprit doux grec, di C. Autran, et il cite comme exemples "*hebni*" הָבְנִים et ἔβενος, "*harene*" הָרֵין et εἰρήνη — et disant : "l'absence ou la présence d'une aspirée à l'initiale ne suffit donc jamais à exclure une affinité". C. Autran. Tarkondémos, p. 106, note 3. Paris. 1922.

On voit qu'on pourrait, à la rigueur, retrouver dans Τρινακρία une racine sémitique חָר ; mais il resterait toujours à expliquer le Trin de Trinacria, où l'on a voulu voir le nombre "trois". Ni le phénicien, ni l'hébreu cependant ne nous donnent rien qui justifie cette étymologie. Nous avons שְׁלוֹשׁ *"schelosch"="tri"*, שִׁלֵּשׁ *schillesch* = triplex esse", et שָׁלִישׁ *schalisch* = "trina". Je crois qu'il faudrait forcer les équivalences pour suggérer le parallèle arabe de שְׁלוֹשׁ, qui est ثلث *thalath* = 3 (sonnant çalaç). On devrait encore expliquer la substitution de l'*n* à l'l.

Il me semble que l'on doive donc abandonner l'hypothèse d'un nom originairement phénicien. Cependant on a sous la main, sur le terrain purement mythologique, l'explication de cette première moitié du mot. Plutarque (1) nous informe que le dieu du feu Ἄδρανος avait un temple préhellénique, justement en Sicile, où l'Etna figure dans les légendes égennes comme l'atelier du forgeron Héphaistos (Homère a recueilli la tradition), et il semble même qu'*Atlas* ne soit qu'une modification du nom de ce même dieu Ἄδρα = Ἄτλα , car on sait qu'avant d'émigrer dans la légende jusqu'à l'extrême occident méditerranéen, Atlas avait fait une escale en Sicile (2, 3). Or il me semble qu'à l'Etna, l' ακρα par excellence de l'île, revenait parfaitement le rôle de désigner toute la région, toute l'île elle même, pour les voyageurs. L'Etna était "la pointe d'Adranos ou Atlanos" Ἀδρανου - ακρα et l'ile "la région de la pointe d'Adranos" Ἀδρανου - ακρία , puis par contraction, commune en ces noms composés, Ἀδραν - ακρία, et avec l'altération qui s'opère sur les mots dont les nouveaux habitants ne connaissent plus l'origine Δρανακρία = Δρινακρία = Τρινακρία.

(1). — Plutarque.

(2). — A. Childe. Archeologia e Geographia. Arch. do Mus. Nacional.

(3). — Roscher en son Lexicon, informe qu'Adranos était "ein dem Hephaistos oder Zeus vergleichbarer, in Sicilien und besonders in Adranon am Atna verehrter Gott. "Et il ajoute: "Nach Ael. Nat. an. II, 20 wurden in seinem Tempel gegen tausend Hunde gehalten,... &. Der Kopf des Adranos mit der Beischrift ΑΔΡΑΝΟΥ findet sich auf dem Avers einer Münze der Mamertiner, deren Rückseite das Bilde eines Hundes zeigt: Eckhel. D. N. I, p. 214" s. v. Adranos. Ainsi Adranos était en Sicile particulièrement en rapport avec les chiens.

On voit par ce qui précède que Skylla n'avait pas pris son nom de la Sicile. Mais ici une nouvelle cause de perplexité, bien curieuse, se présente à nous; et c'est que Skylla du Bruttium n'est pas la seule localité qui se montre sous ce nom. Pline (IV, 12 ,14, 23) cite une autre Skylla près de la Chersonèse de Thrace, et une seconde, entre cette Chersonèse et l'ile de Samothrace. Pomponius Méla nous indique une troisième Skylla que la légende grecque avait célébrée aussi: "Peloponnesi oram sinus et promontoria lacerant: ab oriente Bucephalos et Chersonesus et Scyllaeon" (Lib. II, Cap. III, 115). C'est l'emplacement du cap Skyli moderne, séparé de l'ile Hydra par une distance de 5 kil., à peu près la même distance de Skylla du Brutium au cap Peloro. Dans le même auteur est encore mentionnée la vile de Scylace, un peu plus à l'est que Cyzique, en Phrygie, sur la Propontide: "Placia et Scylace, parvae Pelasgorum coloniae". Tout à fait dans le voisinage de ces places, nous trouvons aussi un Panormos, qui est le prototype du Panormus sicilien (aujourdhui Palerme) (Lib. I, ch. XIX, 15). Enfin il cite encore Scylaceum (Lib. II, ch. Iv, 79). ville sur le Golfe de Scylacium (aujourdhui Squillace), un peu au sud ouest de Catanzaro, sur la côte, et voisine est la rivière κρᾶθις, débouchant auprès de Sybaris, dont le nom rappelle singulièrement κραταιΐς qui selon Homère, était mère de Skylla. Le poête ne paraît avoir connu que la Skylla du Bruttium, au nord du détroit de Messine. Nous voyons donc que Skylla semble avoir étrangement voyagé de l'orient à l'occident, et Stoll in Roscher's Lexicon, dit avec raison: "Les anciens ont situé plus tard Skylla et Charybdis dans le détroit de Sicile, bien que les périls de la traversée locale répondent relativement peu à la description des anciens poêtes..." (1).

Mais nous avons une autre citation vraiment curieuse, qui montre bien que cette émigration du nom de Skylla répond à un trans-

(1). — T. I. col. 888.

port réel. Homère fait décrire par Circé à Ulysse les 2 écueils, et elle dit:

Πλαγκτὰς δή τοι τάςγε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν. (Odyss, XII, 61)

"Les Dieux bienheureux les appellent "les Flottantes"
Et plus loin:

Οἴη δὴ κείνη γε παρέπλω· ποντοπόρος νηῦς,
Ἀργὼ πασιμέλουσα, (Odyss, XII, 69, 70)

Mais seule cette nef courant la mer (les) a franchies,
l'Argo par tous célébrée,... (retour de la Colchide).

Les 2 écueils, selon cette description de Circé, ne tiendraient donc pas à la terre, ce serait 2 iles, ce qui n'est le fait ni de Charybde qui est le cap Peloro, ni de Skylla, petit promontoire rocheux, au bord du rivage. Bien plus, le fait de rappeler que seule ,la nef Argo, avait traversé le passage entre les 2 iles "flottantes", nous confirme que dans la tradition archaique, antérieure à Homère, antérieure même à la guerre de Troie, les 2 écueils étaient bien réellement deux iles, connues par d'autres auteurs et localisées à l'entrée du Pont-Euxin, juste en quittant le Bosphore de Thrace. Homère parlait par oui-dire, et ceci nous prouve qu'il n'avait jamais approché du détroit de Messine, ni du Bosphore.

Les "Errantes" (πλάγκται) étaient les iles Cyanées ou Symplegades (1). Hérodote confirmera plus tard cette tradition orientale, en liv. IV, ch. LXXXV, quand il écrira: "Il (Darius) mit à la voile pour les iles qu' on appelle Cyanées, jadis les "Flottantes" selon les Grecs".

Si maintenant nous prenons en considération cette transférence du nom de Skylla peu à peu vers l'occident, et que nous en remontions les étapes vers le Pont, jusqu'à ces iles "flottantes" que traversa la nef Argo; si on éxamine avec réflexion ces deux noms de πλαγκτὰς et de *Cyanées*, on en arrive à se persuader, me semble-t-il, que ces deux épithètes singulières se justifient peu. *Cyanées*,

(1). — Strabo. Edit. Casaubon. 7. p. 221.

c'est à dire "bleu" ou "sombre", sont toutes les iles par temps couvert, comme elles sont roses à l'aurore et cuivrées au couchant. Quant à "fluctuantes", "errantes", cela est plus difficile à comprendre encore. Toutes ces circonstances ,ces ajustements imparfaits, maladroits, me convainquent que nous avons là une très ancienne erreur de lecture, une confusion antérieure, pour le moins à Hérodote, sinon à Homère, dont le texte a été recomposé postérieurement, quand l'erreur avait déjà pris corps (1), et qu'au lieu de πλαγκτας, il faut lire κλαγκτας (poëtique) "les hurlantes"... Homère n'emploie ni le terme de Cyanées, ni celui de Symplegades, que l'on a appliqués à ces rochers; ce qui montre qu'il ne connaissait pas ces épithètes, qui devaient appartenir à une autre source d'information, sans doute celle des poêmes relatifs à Jason, dont l'expédition est antérieure à la guerre de Troie. Un mot, cependant paraît montrer que s'il avait entendu mentionner l'épithète de Cyanées, elle était déjà une altération du mot primitif, et que, bien que reliant Skylla à l'idée de "chien", il ne songea pas que ce qualificatif recouvrait un terme apparenté à l'animal ,mais défiguré. Ni les Symplégades du Bosphore, ni Syklla ne répondent à la description d'Homère par leur altitude, et cependant le poête fait dire à Circé:

ὁ μὲν οὐρανόν εὐρυν ἱκάνει
ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκεν
κυανέη.

(Od. XII, 75)

...l'un atteint le large ciel
de son sommet aigu, mais un nuage l'environne
(qui est) sombre :...

Ce cyanée (κυανέη) qu'il ne comprenait pas et qui était associé au rocher, il tente de l'expliquer par la présence constante des nuages autour du sommet vertigineux. Apollonius de Rhodes répéta la même erreur dans ses "Argonautiques" et il semble étran-

(1). — Solon aurait le ler, eu l'intention de réunir les oeuvres d'Homère ; c'est Pisistrate qui a achevé l'oeuvre. Perrot. Rev. critiq. 1879.

ge, que celui-ci qui possédait, comme bibliothécaire du Musée d' Alexandrie, une infinité de documents sans doute, aujourd'hui disparus, n'ait pas rectifié la tradition. C'est qu'Apollonius aurait, paraît-il, emprunté beaucoup à Cléon de Curium qui était postérieur à Homère, et nous ne devons pas nous étonner que ce poête eût suivi l'autorité du vieux barde.

> *...ὸί πόντοιο κατα στόμα και δὶα πέτρας*
> *κυανέας...*
>
> (Argon. I, 2)
>
> ...qui à l'orée du Pont et à travers les roches
> cyanées...

Eh bien ces rochers, ces écueils, selon moi, ne portaient pas l'épithète de κυανέαι ou κυανειαι, mais celle de κύνειοι ou κὺνεαι (celles qui aboyaient, ou celles qui étaient terribles comme des chiens, ou simplement les iles des chiens). Il est même possible, maintenant que nous avons vu la forme grecque κύων apparentée au primitif क ण् *kwan*, que l'adjectif κύνεαι ait souffert la chûte d'une voyelle α ou ω et ait affecté antérieurement une forme *κυανέαι ou * κυωνέαι, signifiant "à la manière d'un chien", que la vieille épithète des îles consigne (κυανέαι), mais dont le sens originel était obscurci pour Homère, par la signification contemporaine pour lui de "bleues, sombres".

Quant au nom de Symplégades (celles qui se heurtent l'une contre l'autre) qu'on leur avait donné, cela résulte naturellement de l'altération préalable de κλαγκται en πλαγκται, et des navires qui s'y brisaient, toujours selon la légende. Si on ne les pouvait éviter et si on s'y brisait, c'est qu'étant "flottantes" elles se rapprochaient au moment où on les allait franchir et écrasaient entre elles les téméraires.

On voit par ce qui précède que je rattache directement le nom de Skylla au nom du "chien" σκύλαξ, en dépit de la très séduisante théorie de V. Bérard et de son brillant ouvrage: "Les Phéniciens et l'Odyssée". Bérard fait dériver Skylla de l'hébraique

סקל (*sakal*) qui signifie "lapider". Comme *pakad* donne *pkouda*, *sakal* donnerait *skoula*, qui voudrait dire "la pierre" ou "le tas de pierres" (1). Malheureusement ce terme *skoula* paraît bien rare en hébreu, où l'on trouve plutôt אֶבֶן (*efen*) pour "pierre", מַרְגֵּמָה (*marguemeh*) pour "tas de pierres". Ce ne serait sans doute pas une raison pour qu'il n'existât pas comme terme usuel en phénicien, bien qu'on y rencontre également 𐤀𐤁𐤍 (*aban*) "pierre" et 𐤌𐤆𐤁𐤇 (*mizbah*) "autel, tas de pierres", mots absolument parallèles aux termes hébraiques. Néanmoins des mots voisins semblent plaider en faveur de la possible existence du vocable, ce sont en hébreu: *gal* ou *galgal, gilgal, galeed* (Gen. XXXI, 45 et sqq), que l'on peut en effet reconnaître comme aparentés à la racine קל, préfixée du ס causatif; c'est en arabe حجر (*hagar*) "pierre"; et dans les langues indo-européennes: la racine σκελ- grecque qui répond à l'idée de "sec, dur", le latin *scalae* "échelle, escalier, degrés", le russe *skala* "rocher". Il a donc dû exister dans les temps préhelléniques, sur terrain sémitique et sur terrain indo-européen, une racine $s + \left\{ \begin{matrix} k \\ q \\ g \end{matrix} \right. + l$, correspondant à l'idée de "pierre", et en ce sens, l'opinion de V. Bérard pourrait être acceptée.

Mais il est clair, d'après l'expansion, l'émigration du terme *Skylla*, dans des régions éloignées, et dans un temps où les Phéniciens de Bérard n'y avaient pas encore pu parvenir, que les désignations que nous avons en vue, étaient antérieures à leurs incursions. Enfin les Egéens, Dussaud l'admet, avaient déjà atteint le golfe de Syracuse et le détroit de Messine (2). Cette marine égéenne, plus légère et rapide que la marine phénicienne, postérieure, lui était tellement supérieure qu'à l'époque de Thutmés III, les Egyptiens coupant des mâts et des bois de navires, sur les propres côtes de Phénicie, dûrent s'adresser pour le transport en Egyp-

(1). — V. Bérard. Les Phéniciens et l'Odyssée. T. I. p. 212.
(2). — R. Dussaud. Les Civilisations préhelléniques. p. 213.

te, non à des chargeurs phéniciens, mais bien à des convois égéens (1).

Pourquoi d'ailleurs former l'hypothèse de *skoula*, quand l'hébraique, lui même, a une racine plus simple, plus normale et qui s'applique au cas, (c'est קול *qol*, phénicien 𐤒𐤋 *qol* "voix"), si l'on voulait à tout prix faire remonter ce nom de *Skylla* (prononcé primitivement *Skoulla*) à une racine phénicienne ou hébraique ?

Enfin je présenterai la dernière raison, tirée d'une citation faite par le propre V. Bérard: Spallanzani, dans son voyage (IV. p. 113 — 114), se rapportant au passage du détroit de Messine, dit textuellement: "Quoiqu'il ne fit point de vent et que je fusse encore à la distance de deux milles, je commençai à entendre un frémissement, un murmure et je dirai presque, un bruit semblable à des hurlements de chien...".

Tout, comme on le voit, semble donc concourir à confirmer la légende qui lie au nom de *Skylla*, l'idée de hurlements de chien; et j'en déduis que l'étymologie est bien la même que celle de σκύλαξ et qu'elle provient du monde de l'Asie antérieure. Ce serait la thalassocratie minoenne qui aurait transporté ce nom vers l'occident et particulièrement au détroit de Messine.

J'ai dit (p. 156) que la racine λακ donnait lieu à des hypothèses diverses; l'une d'elles et la plus plausible à mon sens, est que c'est une variante du mot *lik*, que nous avons étudié précédemment (p. 102) ; — on pourrait y voir assi une dérivation du mont *vrk/vlk*, également éxaminè (p. 108), à une époque très archaique où la préfixation de la labiovélaire **v** ne s'était pas encore effectuée, mais nous avons montré que ces mots en *vrk*, et par conséquent leurs précédesseurs en *erk/elk* n'étaient pas des mots simples, que c'était des composés, cela donnerait donc peu de probabilité à cette source: — enfin il reste encore une possibilité, c'est

(1). — Id. p. 417.

une dérivation de la racine *uk, ku, ak/ag,* avec un exposant liquide, formant paralélisme avec les mots déjà cités : *bukk, za*ɣ*, çag, saku,* &.

Je ne saurais décider entre ces hypothèses diverses; comme je l'ai dit, la première me paraît la plus légitime, mais à défaut de documentation précise ou de raisonnement irréfutable, on doit rester en suspens (1).

Nous avons dans la langue grecque d'autres mots qui se rapportént au groupe d'animaux que nous étudions ; ce sont : λύκος "loup", ἀλώπηξ, "renard", θώς - θωός "chacal".

---

(1). — Avant de terminer l'étude du nom de Skylla et du mot σκύλαξ dont il dérive, je dois mentioner le "Vergleichendes Worterbuch der Indogerm. Sprach. d'Aloys Walde — (Jul. Pokorny), publié en 1929. Dans le I Band, 3 Lief. sous la racine *kel* "rufen, schreien, larmen, klingen", l'auteur range *sqel* et (*s*) *quel*, et cite de nombreux dérivés: lith. *skâliju*, d'où *skalikas*, "un chien de chasse qui poursuit en aboyant"; apr. *scalenix*, pol. *skolic*, lett *skalsh*, tcheq. *skoliti* "japper".

Squl est une défléxion de (*s*) *quel*, et l'auteur cite ici comme possible exemple σκύλαξ, et encore κύλλα.

De *qel* il dérive le lith. *kale, kalé*, "chienne", l'alban. *kelüs* "jeune chien", *cuilèn*, cymr. *colwyn*, bret. *kolen* "jeune chien", v. celt. *ko-li-gno*.

Néanmoins il ne décide pas la question, car il termine en admettant comme possible que les mots cités σκύλαξ, κύλλα, et les formes en (*s*) *qol* directement avec les formes en *kel*, aient été tirées d'un radical indogermanique (*s*)*qol* signifiant "jeune chien, petits d'animaux"...

On a vu que j'étais arrivé aux mêmes conclusions, faisant remonter ces dérivations à une gutturalisation de la source primitive *ur/ul* non pas indo-européenne (indo-germanique), mais source probable des emprunts postérieurs indo-européens. Il est probable que c'est cette même racine, *ur/ul* qui en se gutturalisant a fourni au rameau sémitique la racine קול Je ne pense pas que le sémitique ait tiré cette racine directement de l'indo-européen, mais que les uns et les autres, sémites et indo-européens, sont redevables de leurs emprunts à la source mésopotamienne. Il est donc inexact, en ce cas, de regarder *squl* comme une défléxion de (*s*)*quel*, et de dériver (*s*)*quel* et *squel* d'un *kel/qel* originel Ce seraient, au contraire, ces derniers termes qui seraient un affaiblissement du *ur/ul* > *kul/kol/kal* > *kel* = *qel* > *sqel* &... La dernière supposition, donnée comme en suprême recours, avant d'abandonner la question (velleicht am besten unter Verzicht...) est la plus réelle à mon sens, avec la réserve que j'ai spécifiée.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que les rapprochements des langues sémitiques avec les langues indo-européennes avaient été déjà clairement pressentis par E. Renan, qui avait même orienté les recherches avec une grande clairoyance: "Beaucoup de mots philistins furent sans doute introduits dans l'hébreu, à l'époque de David. La langue des Philistins était, comme nous l'avons dit, un dialecte pélasgique, inclinant tantôt vers l'hellénique, tantôt vers le latin. Nous sommes portés à croire que c'est à cette influence profonde, des Philistins sur Israel, 1000 ans av. J. C., qu'il faut rapporter l'introduction dans la langue hébraique de ces mots d'apparence grecque et latine, désignant presque tous des choses militaires ou éxotiques, qui se trouvent dans les textes les plus anciens. (E. Renan. Hre. du Peuple d'Israel. T. II. p. 32).

Le radical λυκ se retrouve en grec dans un grand nombre de composés, mais il n'est pas d'origine hellénique, comme je l'ai montré (p. 105). Parmi les formations dérivées on a les adjectifs λυκαῖος, λύκειος, qui ont servi d'épithète à Zeus et à Apollon. Mais nous savons que Zeus Lykaios a reçu ce qualificatif tardivement, quand il s'est substitué au dieu Pan du mont Lycée, qui était le dieu local en Arcadie (1). Le mont Lycée était le "mont aux louves". Pan le berger, était le dieu bienfaiteur, protecteur des troupeaux, dont le loup *Lycaon* était l'ennemi. On apaisait celui-ci par des sacrifices sanglants, humains, nous dit-on, qui sont l'origine des *Lykaia* grecques. Et la barbarie de ces rites a suscité chez beaucoup de savants, l'opinion que c'était là la preuve d'une influence phénicienne; ce Lycaon serait un Moloch arcadien. Je ne reviendrai pas sur la question phénicienne, déjà amplement traitée; toute influence phénicienne en ces lieux serait postérieure à l'époque très archaique du culte de Lycaon. Je suppose le culte de Lycaon plus ancien même que celui de Pan; on a cherché à apaiser le dieu-loup par des sacrifices, avant de fêter le berger bienfaiteur. Nous avons vu chez les Crêtois un dieu Velkhanos, plus tard on lui assimila Zeus ,comme Zeus, en Arcadie, fut substitué à Lykaon, et en prit le qualificatif. Ce Velkhanos ne serait-il pas l'ancien nom de Lykaon, en terres colonisées par des Egéens ? Tout me porte à le croire, et son nom serait la forme archaique, en domaine méditerranéen, du même mot que nous trouvons en sanscrit, dans le Rig-Véda, वृक *vrka,* signifiant "loup, chacal". Le zend a *vehrka* "loup", qui a donné le pehlvi *gurg* d'où provient le perse گرگ *gurg. Vehrka* zend, a fourni *Vehrkâna,* comme nom d'un fleuve, le *Gurgân* de Kirman, en Perse. Le grec a laissé tomber le digamma répondant au son *v/ou,* phénomène parfaitement connu dans la langue grecque, et le mot apparaît sous la forme λύκος pour" Ϝύλκος ou Ϝλύκος . (2) Il reste cependant une incertitude: à savoir, si λύκος provient de *vrka* ou remonte directement au vieux radical *lik.* Toutefois la persistence du *v* initial dans beaucoup de

(1). — Daremberg et Saglio. Dre. des antiq. grecq. et rom. s. voc. Lykaia, (p. 1436)

(2). — Rappeler ici le nom propre portugais *Ourique,* ou l'on retrouve Ϝλκ=vrk

européennes, s'explique aisément par le type *vrka*, tandis qu'elle serait plus difficile à comprendre par la dérivation de *lik*. Ce sont les voyelles d'attaque que nous avons vu prendre une aspiration, une gutturalisation ou une labiovélaire: pour les consonnes, même les liquides, cela est moins explicable, il faudrait admettre une préfixation préalable de voyelle, sur le type **əlik*, qui avec le temps aurait à son tour accepté la labiovélaire v. Mais nous n'avons aucun vestige de cette évolution. Rappelons d'ailleurs que *vrka*, comme nous l'avons montré, est parti de *ur* et que l'initiale était par conséquent, au début, une voyelle, ce qui explique la labiovélarisation ultérieure. Encore que *lik* ait été l'origine de *vrka*, comme une forme transitoire * ə *lk* aurait alors servi de pont, on expliquerait la préfixation *v*. Mais rien ne justifierait dans les types européens, relativement tardifs, le retour à la forme *vrk/vlk*, s'ils étaient eux aussi partis de *lik;* c'est pourquoi j'accepte comme beaucoup plus naturelle la marche: *vrka* < ϝύλκ < ϝλύκ < λύκος

J'ai déjà traité de *vrka*, je n'ajouterai que peu de mots. On fait remonter वृक *vrka* à la racine वृक् vrk *varkê*, qui signifie "prendre, saisir"; nous avons vu que ce n'est pas le sens tout primitif, qui est l'idée de bruit, rugissement. Les occidentaux ont accepté la désignation sans examen, parce que le terme était déjà appliqué à un animal dont on ne cherchait plus sans doute la raison d'appellation. Il est possible qu'on étendit alors même le mot ou ses variantes (*arp/rap*) aux actions communes à l'animal et aux canidés, pour exprimer "ravir, saisir, &", et que plus tard cette dernière interprétation passât pour avoir été l'étymologie première. On a pu voir même les 2 significations associées se complétant. On trouve ainsi dans la Bible la phrase: "Benjamin est un loup ravisseur" בִּנְיָמִין זְאֵב יִטְרָף Beniamin zev itraph (Gen. XLIX, 27) יִטְרָף *itraph* vient de טָרַף *taraph* "capere, rapere"; c'est un pléonasme qui consiste à joindre l'adjectif redoublant la force du substantif, et cela est assez fréquent en langue sémitique; le Coran en fournit des exemples nombreux : "Mais combien de cités... dont nous réglâmes le compte par réglement

terrible, et que nous suppliciâmes par supplice désapprobateur". (1) L'hébraique, toutefois, ne fait pas ici pléonasme, car nous savons que זְאֵב ne signifie pas "le ravisseur", mais c'est une tournure de phrase qui était sans doute fréquente en terres sémitiques et chananéennes, et que le rédacteur du livre a employée comme un cliché courant. Cette répétition était commune aussi dans l'Asie antérieure, comme on est justifié de le penser en voyant le sanscrit, à côté de वृक "loup", fournir les mots *vrkâri, vrkârati,* où les désinences *âri, ârati* signifient "ennemi", *vrkadança* où *dança,* dérive de *danç* "mordre" (2). Or ces mots "chien ennemi", "chien mordeur" qui sont des renforcements, comme *zev ithraph* "loup ravisseur", semblent bien prouver que la première partie du mot *vrka —*, si elle a signifié "loup", a dû au début désigner le "chien" lui même et cela vient à l'appui de la dérivation originelle de *vrka* que j'ai présentée plus haut, à savoir: *vr/ur.* Les composés *vrkari, vrkadança,* &, se rapportent alors au "loup", comme animal sauvage, car notons que les Hindous ont dû connaître le chien domestique, avec ses noms, sur les territoires qu'ils ont occupés avant d'arriver dans l'Inde, et que ces termes ont fait partie du bagage linguistique du peuple, bien avant que leur langue ne fût ordonnée avec toute la perfection et la minutieuse richesse que nous connaissons au sanscrit. Ce serait plus tard, alors, quand *vrka* a été plus spécialement appliqué au "loup", pour le différencier de *kwan* le "chien", que le terme, ou mieux sa racine, s'est élargie sémantiquement pour rendre "ravir", servant de point de départ pour toute une nouvelle série de termes. Sur cette racine, ayant une application différente, s'est effectuée une bifurcation connue, selon les tendances phonétiques des tribus qui l'ont reçue à leur tour; ce sont les 2 types: celui en *k,* et celui en *p,* que l'on illustre dénéralement par les 2 mots — ἵππος grec et *equus* latin.

---

(1). — Dr. J. C. Mardrus. Le Koran. Sour. At-Talâk. p. 161.

(2). — Burnouf en son Dre sanscrit, traduit ces mots par "chien".

Il est instructif de suivre sur quelques exemples, tirés de ce sens secondaire de la racine que nous étudions, les nombreuses modifications qu'elle peut affecter; on en arrive rapidement à la conclusion qu'il en fut à l'origine des langues indo-européennes et du langage en général, comme nous le constatons dans les langues sémitiques, à savoir que les consonnes de la racine, seules ont une réelle valeur, et qu'il est essentiel, pour découvrir, si possible, le noyau originel, de les poursuivre à travers toutes les permutations dont elles sont susceptibles.

Voyons par exemple quelques formes dérivées dans le type *p* : le grec a ἅρπαξ, αγος, dont les équivalents latin *rapax* et français *rapace*, appartiennent au même type; le latin classique a *rapere*, le populaire *rapire*, d'où le français *ravir*, l'allemand *rauben*, l'anglais *to rob;* le grec tire encore de la même racine ἁρπάζω "saisir" et ἅρπη "*faux*" autrefois écrit "*faulx*", du latin *falx, cis,* (où reparaît la racine *vrk/vlk*), c'est l'arme que l'on voit aux mains de Persée, un glaive avec un crochet sur l'un des côtés de la lame; le nom se rapporte plus particulièrement à cette particularité de l'arme, et nous voyons ainsi apparaître un troisième sens à cette racine, celui de "courbe, crochu"; c'est alors, non seulement à cause de leur avidité à se saisir de leur proie, que l'on donne à un groupe d'oiseaux le nom de **rapaces**, mais aussi à cause de la forme courbée de leur bec (ῥάμφος et dérivés, où se montre le phénomène de nasalisation) et de leurs serres. Ἅρπη signifie encore "*faucon,* vautour" ; suivant une règle connue, les mots grecs avec initiale affectée d'un esprit rude, ont passé en français avec une **s** prosthétique, ἑπτά *septem, sept* ἡμι, *semi —, &;* ἅρπυ se retrouve donc en français comme *serpe*. L'hébraique, de son côté, avait tiré de la racine primitive, déjà avec son second sens, un radical רף (rp/rph), qui enrichi de préfixes a fourni les verbes טָרַף "rapere, lacerare" et נִטְרַף *nithraph*. Enfin de ἅρπαξ, le grec a encore dérivé ἅρπυια, que le latin donne *Harpyiae*, les *Harpies* aux mains crochues ; le latin a aussi *harpago* "voleur". En français on a *harpe* "griffe d'un chien", *harper* "serrer forte-

ment avec les mains" et *harpon*. Suivant la règle que nous avons maintes fois énoncée, une telle forme à esprit rude, passant à *h* en d'autres langues, ne pouvait manquer de présenter aussi des formes gutturalisées ; nous les avons en effet: γρύψ, racine γρυπ "idée de courbé, de crochu", latin *gryphus*, franç. *griffon*, *griffe*, & ; puis *agripper*, composé de *a* (ad) et *gripper* (saisir vivement), parent et non dérivé du bas allemand *gripan*, ht. allm. *grifan*, all. mod. *greifen* (autrefois accrocher — venu de termes de marine) et parallèle à *grappin*, *grappe*, auxquels répondent sans en être issus l'ancien ht. allm. *chrapfo*, allm. mod. *krapf*, picard et champenois *crappe* "crochet", enfin avec la nasalisation allm. *kramp*, franç. *crampon*, *crampe*, "sorte de crampon".

Dans le type guttural il suffira de citer : *arcus* "courbe", *arcuus* "arc en ciel", le russe *louk* "arc", et avec la gutturalisation initiale, les mots : *croc*, *crochet*, probablement l'anglais *hook*, où l'r serait tombée, le russe *kriouk* "crochet".

Revenons aux noms des canidés. Comme pendant au grec λύκος (série *k*) le latin a *lupus* (série *p*) ; mais le *v* indo-iranien, qui se manifesta par Ϝ chez les éoliens, le dialecte grec le plus archaique, a laissé des vestiges en indo-européen. A côté de *lupus* on pressent un * *ulpus*, dénoncé par l'adjectif *ulpianus*, que nous connaissons comme nom propre. On observe en effet dans le reste de l'Europe les formes : *vulfs*, gothiq. *wulf*, anglo-sx *wolf*, anc. allm. et anglais.

Se rattachant plus directement à Ϝλυκος ou Ϝύλκος, on a *wilkas* lithuan, *vluku*, anc. slave, *volk*, russe, *velk*, kurde, *brech*, irlandais.

Est-ce plus tardivement que la racine qui a donné la forme présumée * *ulpus* aux Latins a fourni aux Grecs, qui préfèrent la gutturalisation de la 2e consonne, le mot ἀλώπηξ ? On a de même sur l'autre bord, en sanscrit le mot लोपक *lôpâka*, pour le "chacal". Pictet ne reconnaissait pas la parenté de ce mot avec la famille *vrka*, λύκος, *lupus*, et lui a recherché une étymologie complexe et peu normale (1): je ne souscris naturellement pas à cette hypo-

(1). — Ob. cit. p. 544, de *lôpa* "reste, débris, et aç "manger".

thèse. Je vois dans la désinence *âka*, une simple désinence adjectivale (1), qui se rencontre en grec sous les aspects εξ, αξ, constatée dans σκύλαξ, et qu'on retrouve dans μύρμηξ, à côté de μύρμος, ἀλώπηξ à côté d'ἀλωπός.

On sait que l'l de लोपक se représentera dans d'autres langues indo-européennes par une *r* ; de *lôpâka* le passage est donc franc pour la forme *rôpâka* (2), (rac. *rôpâ*), qui nous ramène à la racine *arp/ark*.

Lôpâka fut-il créé quand on attribuait déjà au radical le sens de "raptare" ,ou date-t-il de son application aux canidés ? Gustave Schlegel (3), s'est élévé contre la dérivation d'ἀλώπηξ du sanscrit *lôpâka*, et le Prfr. Schmidt Göbel avait fait l'objection que si *lôpâka* signifie "le mangeur de charognes" ce mot ne pouvait être appliqué au "renard".

Mais **lôpâka** désignait le "chacal" et non pas "le mangeur de charognes" ,et la confusion assez commune chez les peuples primitifs entre les divers canidés, explique fort bien que les Grecs ou leurs prédécesseurs aient appliqué au "renard" un nom que des tribus voisines donnaient au "chacal"; d'autant plus que les habitudes de vol et de rapine sont communes à ces deux animaux. Et cette circonstance serait assez en faveur de la formation du mot *lôpâka* quand le radical avait déjà pris le sens de "ravisseur".

Est-ce d'ἀλώπηξ-ἀλωπός, que nous devons dériver le latin *vulpes ?* Je crois qu'en présence des autres formes déjà citées *vulfs, wolf*, &, et de * *ulpus* présumé, *vulpes* s'explique naturellement par la racine commune au large groupe indo-européen. On peut soupçonner même qu'ἀλωπός aussi a dû à certaine époque, être muni du digamma Ϝαλωπός (4) ; et on aurait un parellèle à type

---

(1). — comme *lêkaka* "scribe" de *lêka* écriture", *lôcaka* "prunelle" le *lôc* "voir".

(2). — Il faut rapporter à cette forme *rôpâka*, le nom d'un dieu latin très ancien, "certainement antérieur à la fondation de Rome" dit Réné Cirilli (Le sacrifice du chien. Rev. Anthrop. 1912. p. 325), le dieu : *Robigus*, auquel on sacrifiait une brebis et un chien. Son nom nous révele son origine ; c'était certainement non un dieu-chien, mais un dieu-loup.

(3). — Chinesich arische Beziehungen. Globus. 1872. p. 44-45.

(4). — Serait-ce l'origine du nom propre *Fallope ?*

p (Ϝλπ) *du* type *k* (*vrk*). D'autres groupes, au lieu du digamma ou du *v*, tendaient à l'aspiration et comme le grec avait ἅρπαξ. le sabin avait *hirpus* (1) qui signifie "*loup*". Chez les Samniens on connaissait une tribu de *Hirpins* (*Hirpini*, originellement *Hirpi*). L'osque substituait une l à l'r: on trouve sur les murs Pompéi le Ier vers de l'Eneide ainsi écrit: Alma vilumque cano, Tlojae qui... (2) ; ils pouvaient donc avoir un **hilpus*, assez voisin de notre présumable * *ulpus*.

Vulpes a donné l'italien *volpe* et avait un diminutif *vulpecula*, qui est à l'origine des vieux mots français : *volpil*, *verpil* et *goupil* (pour *goulpil*) (3), si célèbre par le fabliau du moyen âge "le Roman de Renard". *Goupil* est très intéressant, car il nous montre à une époque relativement récente (XIIIe Se.), une persistence ou une formation régionale de la gutturalisation dont *hirpus* fixe la transition.

Cette gutturalisation se retrouve en d'autres mots français: *vagina* (latin) qui a fourni *bainha* au portugais, donne *gaîne* au français. Ce phénomène ici ne peut être d'origine méridionale, car là c'est la labialisation vélaire qui se procède : *Euske* donne *Vasco* ; vers le centre de la France, au contraire, on gutturalise : *Vasconia* fournit *Gascogne*, *viscum* (lat.) donne *visgo* (portug.) mais *gui* au français, &.

Ce vulpes qui a fourni un *volpil* dans le sud, a formé un *goupil* dans le nord. La chûte de l'l latine provient du phénomène courant de vocalisation de cette *l*, qui était complète au XIe Se (4) : *altum* haut, *colpum* coup, &. Nous ignorons si *volpil* a causé un *golpil* transitoire, d'où dériva *goupil* ; une recherche dans les textes, seule, permettrait de l'établir.

---

(1). — Servius ad Aeneid. III, 785.

(2). — André Belessort. — Virgile. p. 305. Citons encore les formes : toscan *bolpe*, *golpe* ; frioul *bolp* ; provençal *volp* ; Sardaigne *gurpe* anc. français également : *Werpil*, *wolpil*, *gorpil*, *voupil*, *oupil*, *houpil*, *bupil'e*, *gupil'e* et *hwelp*.

(3). — comme *culpabilis* a formé *coupable*.

(4). — E. Bourciez. Elément de linguist. roman. Paris. 1910. §§ 265 et 176.

Doit-on remonter à ἀλωπός ou à *hirpus* pour expliquer la forme que préférérent les habitants de la péninsule ibérique? Les Espagnols, en effet, et les Portugais ont le mot *raposa*, que l'on dérive ordinairement de *rapere*, par erreur à mon sens, mais en conséquence du second sens attribué au radical, comme nous l'avons vu. Le changement de *l* en *r* rapproche devantage le mot du sabin *hirpus*, mais d'après ce que nous avons observé, l'aspiration initiale n'a guère de tendence à tomber, puisque nous voyons ἅρπαξ passer à *cr*, *gr* (*griffe*, *garfo* — (portug.) *garra* (id.) ; d'autre part les découvertes archéologiques en Espagne et dans les Baléares nous persuadent qu'avant les Phéniciens, les Mycéniens, pour le moins, ont poussé jusque là leurs expéditions, et la forme ἀλωπός que nous reconnaissons comme préhellénique, est plus vraisemblablement la source de *raposa* que ne le pourrait être *hirpus*.

On peut citer encore, parmi les dérivés de *volpecula* : *vulpeja* en espagnol et *golpêlha* en portgais (selon J. Cornu (1), d'àprès le parallelisme de *sêlha* = *sicla* = *sitla*, de *velho* = *vetulus*, &. Nous rencontrons ici une coincidence instrutive : *golpêlha* que l'on ne trouve pas toujours comme "renard" dans les dictionnaires, y figure cependant comme "grand panier : alcofa — "couffe" ; et *golpêlha*, sous cette signification nouvelle, ne peut dériver de *volpecula* — ce qui n'aurait aucun sens) —, mais bien de *corbula* = *corbicula*, qui a donné "corbeille" au français.

Le "chacal" avait un nom particulier en grec : θώς. Le mot doit être très ancien et antérieur aux Hellènes, car il se trouve comme nom propre en des traditions légendaires. Homère nous en a transmis une où ce nom est lié à l'Egypte: "La fille de Zeus (Héléna) possédait ces remèdes efficaces, sagement composés, que lui avait donnés Polydamna l'égyptienne, femme de *Thôs* (ou de *Thôn*) (Odyss. IV, 227, 8). Hérodote a repris cette tradition

---

(1). — Grundriss d. Romanisch. Philolog. G. Gröber. Strsbg. 1904-1906. — (J. Cornu. Die portuguesische Sprache. § 171 a. P. 984).

(liv. II, cxiii-cxxi), et il est curieux de noter qu'il appelle le mari de Polydamna Θῶνις (*Thonis*), chaque fois qu'il cite son nom bien qu'il répète les vers d'Homère, où le nom est *Thonos* (au génitif). Malgré ces variantes je crois que la légende se rapporte au nom *Thos*. D. Mallet (Les Irs Etablissements des Grecs en Egypte) cite 2 fois ce nom, à propos de la même légende, et emploie tour à tour *Thos* et *Thon;* le génitif d'Homère peut en effet se rapporter à un nominatif Θώς ou Θών; la règle est que la désinence -ος du génitif précédée de ν, indique un nominatif terminé en ν ou ς: φρήν "esprit" donne φρενός, ὀδούς "dent" fait ὀδόντος, mais ῥίς "nez" a ῥινός. Le nom du "chacal", Θώς a au génitif Θωός Si je penche pour *Thôs*, c'est que la provenance égyptienne de la légende, et le rôle particulier qu'y remplit Polydamna me fait voir en ce nom propre la transcription de 𓅝𓏏𓏭 *Thouti*, nom du dieu *Thoth*. Eustathe, le scholiaste d'Homère, semblait attribuer au *Thôn* d'Homère l'invention de la médecine chez les Egyptiens, (cf. A. Wiedemann. Herod. Zweit. Buch, p. 437) et à son nom, celui du mois *Thoth*. On voit que mon hypothèse n'est pas absolument injustifiable. On pourra se demander seulement quelle relation aurait *Thoth* avec le "chacal", puisque l'ibis était l'emblême de Thoth, tandisque le chacal était celui d'Anubis; mais c'est que chez les Grecs, Hermès a réuni les attributions des 2 divinités égyptiennes *Thoth* et *Anubis*, il fut à la fois le "maître des paroles", le dieu de l'éloquence et de la science, et le "guide des âmes vers l'autre monde", l'Hermès psychopompe, et comme tel, on le voit accompagné d'un canidé, qui fut un chien pour les Grecs et les Romains, mais avait été un "chacal" à l'origine, chez les Egyptiens. Si ce mot Θώς, dérive en effet du nom *Thouti* égyptien, l'étymologie qu'on lui donne généralement Θε (Θέ-ω, Θο-ός) "courir" est inexacte, comme il me paraît d'ailleurs.

C'est là une hypothèse, mais ce n'est pas la seule possible que le mot soulève.

Nous savons que certains mots à Θ initial ont des équivalents en latin dans des formes à *f* initiale ; c'est ainsi que Θύρα cor-

respond au latin *fores* "porte", θύω et ses dérivés se retrouvent en *fumus, fumare,* θήρ équivaut à *fera*. C'est une question, toutefois, de savoir si le mot latin provient du mot grec; c'est assez improbable, on retrouve même dans d'autres langues indo-européennes des formes qui reproduisent à peu près le vocable grec, ainsi : *thier,* allem, auprès de θήρ; *thur,* auprès de θύρα; *thal* "vallée" (allm.) auprès de θάλλω "verdoyer, fleurir, être prospère, &", que le latin rend par *vallis.* On peut donc, en présence de ces faits, suspecter que le son représenté ici par θ, là par *th,* là encore par *f* ou *v,* était ou un son flottant, peut-être un digamma, ou une lettre prosthétique. Il ne faut pas se laisser égarer par les équivalences postérieures, car on relève *zvier* (russe) à côté de *thier, tver* et *door,* respectivement russe et anglais à côté de *thur,* & ; le son primitif devait osciller entre *th* et *ph.* Ces deux sons qui nous paraissent pourtant bien distincts sont facilement confondus, par suite d'une perception imparfaite, ou plutôt par difficulté d'exécution phonétique ; ainsi on a en russe : *Marfa* pour *Martha, Fiodor* (*Fédor*) pour *Théodore,* &. Je ne vois pas de terme en grec qui dénonce cette confusion ; Φάων *"Phaon"* veut dire "le brillant" et φώς "mortel", "homme", erronément dérivé de φαός "brillant" (1) provient de la racine φα qui est à l'origine de φάσις "langage". φημί "parler", de *for* (inusité) du verbe *fari,* de *vox* "voix, langage, son".

D'autre part je ne connais pas d'équivalent en latin à θώς, où "chacal" se dit comme en grec *thoos.* Il existe cependant, en indo-européen quelques formes qui me paraissent apparentées à ce vocable. Ce sont sous leurs aspects les plus anciens: le gothique *fauhô,* le scandinave *fôa* l'ancien allemand *fuhs, fôha.* Nous avons vu que le θ a pour correspondant *f, v ;* — il est plus difficile d'expliquer l'*h,* car c'est précisément l'esprit rude, ou aspiration qui se change en *s* : ἑπτά *"sieben"* (all.), ἕξ *"sechs" ;* on le comprend devantage si l'on part d'un son à gutturale simple ou com-

(1). — Chassang. Dre. Grec. français.

posée, comme ξ; ainsi πυξίς "buis at boîte" (*pyxis*) a donné *buchs* "buis" et *buchse* "boîte", en allemand, *box* "buis et boîte" en anglais. Or au gothique *fauhô* l'allemand moderne répond par *fuchs*, et l'anglais par *fox*; il y a là un parallélisme impressionnant, bien que l'on puisse aussi admettre une coincidence originelle suivie d'une formation analogique, sur le modèle de *fuchs* et de *fox*. Il y a un mot latin que l'on pourrait rattacher à la même racine, peut-être, qui a fourni *fuhs* puis *fuchs*, c'est *fuscus* qui veut dire "brun, sombre", mais ce ne serait de toute façon, qu'une signification secondaire. Au contraire, parmi les racines les plus anciennes, que nous avons recontrées déjà, nous avons le sanscrit *bukk*, dérivant de βαγ et qui me paraît être à l'origine de ces noms du "renard" en anglais et en allemand, que je viens de citer. On peut même partir de là pour expliquer la formation du grec θώς. C'est en ce cas le θ grec qui représenterait le son *f* indo-européen et nous devrions abandonner l'hypothèse de la parenté avec le *Thoth* égyptien, malgré la glose d'Eustathe.

Je dois avouer d'ailleurs que la transcription du nom de ce dieu, telle que nous la présente Philon de Byblos, par exemple n'appuie guère cette hypothèse, car il le rend par Τάαυτος. Il n'y a point là, du reste, une équivalence exacte, car le nom en égyptien a sonné *Tchahouti, Djahouti, Tahouti;* l'orthographe de Philon permettrait cependant de penser qu'à son époque, on disait *Tahaut* (*i*), la désinence ος étant simplement grecque. Ce qui est le plus étrange ici, c'est l'**a** de la Iere syllabe; on sait que les **a** ramessides se sont transformés en **o** dans un grand nombre de cas, et ainsi se prononçaient á la période saite ; il en a été de la sorte pour le nom de Thot, qui est devenu *Tohout*(*i*), et en ce sens Hérodote serait plus exact que Philon dans sa transcription, si nous devons en son Θῶνις (*Thonis*), comme dans le *Thon* d'Homère, voir le *Tohout* égyptien. Or il y a un argument singulièrement favorable à cette supposition; nous sommes assez embarrassés pour rendre compte de *l'n* de *Thôn* se substituant à *t* final de *Tohout*, et voici qu'un égyptien, parfait connaisseur de sa langue et de la langue grecque,

grand prêtre, contemporain de Ptolémée Soter, dont le nom indigéne était *Ma(r)i-ne-Tohout* "Aimé de Thot", nous a transmis son nom (et ceux qui l'ont cité) sous la forme *Manéthon*, en grec Μανεθῶν (1). Cette dernière constatation est de nature à me faire accepter le rapport étroit de la légende homérique, reprise par Hérodote, avec le dieu Thot, et de reconnaître au génitif homérique Θῶνος un nominatif Θῶν.

Quelle est maintenant l'origine du nom *Tahaut*, primitivement *Tchahouti*? Il s'écrivait [hieroglyphs] Si nous considérons le rôle que remplissait ce dieu dans le panthéon égyptien ,et le titre qui lui était communément déféré de [hieroglyphs] *neb neterou mdou* (2). "Maître des paroles divines", je ne crois pas trop m'avancer en retrouvant dans son nom le radical du mot qui signifie "parole, formule, parler". Ce mot est en effet, [hieroglyphs] *tch t.* "dire", [hieroglyphs] "parole". Dans [hieroglyphs] *mdou.t* que l'on trouve en Pyr. Txt. (1014) [hieroglyphs] *mdou*, l'*m* doit être regardé comme un préfixe ajouté au radical [hieroglyphs] *dou*, le sens particulier est "lecture, formule lue ou récitée". Ainsi tout porte à croire que le nom de *Thot* est en rapport avec le sens de "parole. formule". D'autre part, nous venons de voir que les mots formant groupe, en indo-européen, commençant par *f, v, φ*, sont liés aussi avec, l'idée de "parler, voix, &", et c'est de cette concordance que je m'autorise pour soutenir l'hypothèse d'une probable origine commune, et par là de la provenance du mot.

Nous revenons encore une fois à la possibilité d'une très ancienne racine de l'Asie antérieure qui aurait eu ce sens au début. Nous rencontrons en hébraique plusieurs mots pour "dire, parole, voix"; entre eux, cependant je n'en vois qu'un qui puisse rentrer dans notre groupe, c'est שׂפת *sphato*, où שׂ doit être un préfixe causatif ajouté à *phat*. Le mot signifie "voix" et en Gen. XI, la Vulgate le traduit tour à tour par "labium", "lingua" et "vox".

(1). — Maspéro. Introd. à l'étud. de la Phonét. egypt. Paris. 1917. P. 70.
(2). — Un sarcophage du Musée de Rio de Janeiro.

L'arabe nous présente le même mot. شفة *sfat* avec la signification de "lèvre", c'est le "labium" de la Vulgate: mais je rappellerai qu'en portugais, il est un terme qui répond bien au sens donné ici, c'est *labia* "langage plein d'adresse".

Dans ces conditions, il est probable que d'autres langues de l'Asie antérieure possèdent quelques termes apparentés au groupe que nous avons formé.

J'ai parlé de l'origine probable du latin *canis* verificar (p. 154), voyons maintenant quelques uns des mots européens qui appartiennent au même groupe.

La dérivation italienne *cane* est aisée à comprendre, *canis* a donné *cane*, comme *panis* a donné *pane*. On sait que ce sont les accusatifs *canem*, *panem*, qui sont à l'origine de ces formations, et que le latin parlé ne faisait déjà plus sentir l'm final; on est donc passé directement aux formes italiennes citées. (‡)

En portugais la dérivation primitive est bien plus étrange, car *canem* a donné d'abord *cam* (1), comme *finem* donna *fim;* mais dans la suite, l'analogie s'est produite avec les mots en *ão* (*grão* de *granum*) et le mot *cam* est devenu *cão*.

Au VIIe Se dans l'Ile de France, qui n'était encore que la Neustrie, le *c* latin placé devant *a*, s'est revêtu d'un son *i* adoucissant sa gutturalisation *ky/ki*, puis avec le temps le *k* est devenu *tch* et a fini par se réduire à *ch*. On a eu ainsi *cantare* passant à *chanter*, *calere* à *chaloir*, &. De la même façon *canem* est devenu *chien* par l'intermédiaire *kien* (picard) ou *quien* et * *tchien* (on a *tchin* en Wallonie). On a encore *cané* dans le roumain du Sud et *Kiéné* en Valachie (2).

(‡). — Citons encore les formes : roumain *câ(i)ne*; engadine *K'aun*; frioul *K'an*; provençal *ca*.

(1). — E. Bourciez. Elém. de Linguistiq. romane. Paris. 1910. p. 409.

(2). — Globus. 1870. Die Walachen in Griechenland als Räuber und als Hirten. p. 364 (XVII Band).

Les lois phonétiques n'ont cependant pas une régularité absolue, ainsi *cattus* avant de devenir *chat* a-t-il donné un *kiat, tchiat ?* Le fait est que si l'iotacisation s'est produite, elle ne s'est pas conservée comme dans *chien*, et que *chien* paraît plutôt une persistence d'iotacisation, que la confirmation d'une règle.

En Auvergne le nom devint *tchi*, en provençal *tchin*. Dauzat (1) prétend que cette forme est originaire de la région du Rhône moyen, pour remplacer, en partie dès le moyen âge, le type régional qui risquait une homonymie fâcheuse avec le nom du *chat* (p. 68) ; cela ferait supposer quelque forme voisine de *tchiat*, car il y eut, dit Dauzat, à la suite de l'iotacisme du *k*, une ancienne aire en *tch* (*tchi*) homogène (p. 176). Le Ier changement de *k* en *tch* est du 5e siècle.

N'y eut-il pas un temps où l'on disait *chian* et non *chien ?* Henri Estienne a noté que le dialecte roman et le patois de la Savoie prononçaient volontiers *a* pour *e* et *ai*, ainsi *clar, man, pan,* pour *clair, main, pain, &*. Même quand l'*a* de *canem* a pu devenir un *e* ou *ie* il a pu être encore prononcé *a*, surtout avant *m* et *n*, ainsi *tems* ou *temps, dent, &*. Les vers de Clément Marot fournissent un bel exemple de ce fait:

Mais comment se porte l'anesse
Que tu sçay de Jerusa*lem ?* (lan)
S'elle veult mordre, garde *l'en*. (an)

Dans le patois saumurois le mot *chien* se pronoce à peu près comme *chian* (2). Une certaine fluctuation a régne entre *a* et *ai* jusqu'au XV e Se : et je crois que l'évolution a pu être *Tchian, tchiain, chiain, chien*.

En portugais à côté du mot *cão*, le "chien" a reçu un nom très courant, celui de *cachorro*, dont le féminin est *cadella*, ou *cachorra*.

(1). — Alb. Dauzat. La Géographie linguistique. Paris. 1922.

(2). — Ch. L. Livet. La Grammaire française et les grammaires du XVI e Se. Paris, 1859. p. 344.

J. Cornu (1) l' explique par le suffixe basque — ôrro, — ôrra, et il cite encore : *cepôrro, chamôrro, machôrra* (brebis), *mazôrro* (rude), *pichôrra* (petit vase), &; mais il garde toutefois une certaine réserve (ob nun in den anderen angefuhrten Wortern das gleiche Suffix zu erkonnen ist, wage ich nicht zu entscheiden), car il reconnaît que le mot *modôrro, modôrra, madôrna,* provient du latin *veternus/veturnus*.

Cette prudence me paraît justifiée, car je crois que *cachorro* est dérivé de *catulus*. *Catulus* a formé *catellus* d'où l'italien a tiré *catello* et le portugais *cadello*, masculin de *cadella*, synonyme de *cachorra*. .*Cachôrro* comme *catulus* s'applique aussi bien au chien qu'aux petits des autres animaux carnivores loup, hyène, lion, tigre, &. Un mot portugais parallèle semble illustrer cette formation: c'est *vitulus* qui donne *bezerro* "veau" et en espagnol *becerro,* désignant aussi des petits de toute espèce. On a encore le latin *sabulus* "sable" qui fait en portugais *sabôrra*. La transformation de *ulu* — en *orr* — paraît assez normale, bien qu'elle ne soit pas constante, puisque le latin *rotulus* donne *rôlo* (2), mais l'un des mots de Cornu, *pichôrra* a évidemment sa lointaine origine dans le latin *poculum,* l'italien a bicchiero ; et cette équivalence s'est procédée même dans le centre de l'Europe, car l'allemand nous fournit *becker*. On saisit bien le passage de *ulu* — à *orr* —, par la substitution déjà connue de *r* à *l* et de *u* à o. Dans *cachorro* il faut encore rendre compte du remplacement de *t* par *ch* ; or on en a des exemples en portugais : le latin *suctus* "sec, stérile" est représenté par *chôcho* ce qui autorise à supposer pour *pachola* et *pachorra* une dérivation de *pacatus* (qui a donné aussi *pacato*), réduit à * *pactus* par analogie, peut-être avec ce même mot, — on devrait supposer un diminutif * *pac(a)tulus* * *pactulus ;* le latin *mutilus* "mutilé", a donné *môcho ; bestius* est devenu *bescha* en ancien galicien, *bischo* en portugais ancien et *bicho* en moderne ; *bestius, a,* a fourni *bestiole* en français, ce qui fait admettre un diminutif *bestiolus* qui ex-

(1). — Grundriss d. romanisch. Philologie. Die portugiesische Sprache. — J. Cornu. Strasbourg. 1904-1906. p. 934.

(2). — qui d'ailleurs par **l/r,** peut etre un doublet de * rôro.

plicara à son tour les dérivés portugais *bicharia, bicharrão &; comestionem* se retrouve en *comichão*. Il faut se souvenir que d'aprés les auteurs *ch* se prononcait à l'origine comme s'il eut été écrit *tch, cachorro* était donc *catchorro* et cela dura jusqu'au début du 18e Se. (Cornu. op. cit p. 922, note 2).

Ce qui précède permet je crois, de mettre en doute, pour certains mots, du moins, l'influence de la terminaison basque, invoquée par Cornu; je ne crois pas cependant pouvoir dire le dernier mot à ce sujet; on sait que les Basques ont dû occuper dans l'antiquité un territoire beaucoup plus vaste qu'aujourdhui, sur les deux versants des Pyrénées ; nous avons déjà traité de leur provenance lointaine, vers le Caucase, et quelques mots nouveaux vont confirmer encore cette théorie. Le basque avait pour désigner le "chien" le mot or, le turc a *boûra,* l'ostiak *yeoura,* le mordvine *ouron.* Mais en territoire basque, un dialecte de la Basse Navarre nous fournit *chaeurra* :

Eta *chaeurra,* bere, nausiaren oinetan lo zaguena,
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître,
(Le Chant d'Altabiscar) (1).

Or ce *chaeurra* basque pourrait par composition avec le *cam* du portugais donner aussi une explication satisfaisante de la formation de *cachorro,* mais on voit en ce cas, que ce n'est pas exactement la désinence *orro* qui rend compte de l'origine du mot.

On retrouve une variante de ce mot, en basque encore, pour le nom du "renard" qui est **atcheri,** et qui a son parallèle dans l'ostiak avec *okchar,* ce qui montre une très grande ancienneté pour le mot basque et le ramène à l'époque de leur préhistorique établissement dans l'orient caucasien .

Il y a encore en portugais un autre mot que les lexiques dérivent de *cachorro,* c'est *chichorro* (2). Selon Bento Pereira (Prosodia), il aurait été employé pour *cachorro ;* c'était une pièce de

(1). — J. M. Pereira de Lima. Iberos e Bascos .Paris-Lisboa. 1902. p. 295.

(2). — Dre. d. Ling. portugueza. Antonio de Moraes Silva. Lisboa s. d. *chichorro.*

canon de l'ancienne artillerie, plus petite que celle appelée "meio berço" (demi berceau), elle correspondait sans doute à ce que l'on appelait en France "fauconneau". La formation du terme est cependant assez curieuse, car si *chorro* est d'origine basque, *ca* et *chi* dans les 2 cas, sont des termes indépendants ; j'ai expliqué *ca*, et il en résulte que *chichorro* ne peut dériver de *cachorro*, parce que sur terrain portugais, on ne trouve pas la forme transitoire *chi*, que nous connaissons en Auvergue sous la forme *tchi*. En provençal nous avons vu que le mot était *tchin*. Comme, d'autre part il est impossible de chercher un type *tulus* pour expliquer cette dérivation, nous sommes bien obligés d'admettre que le mot est né dans le sud de la France, sur un territoire qui confinait avec l'Auvergne et les Basques, ou les Basques et la Provence, et tout parle en faveur de la première hypothèse. Une conséquence de cette constatation, c'est que contrairement à l'explication des dictionnairss, *chichorro* ne provient pas de *cachorro* mais que les 2 mots se sont formés independemment.

Quant à la provenance de *chaeurra, atcheri, okchar, &*, nous aurons à y revenir dans un autre chapitre. De toute manière, c'est à ce *chaeurra* basque, qu'il faut demander la source du mot *Zorro*, désignation du "renard" em espagnol.

Le professeur João Ribeiro (1) écrit que beaucoup de variétés de chiens ont reçu, en portugais, des noms qui dénoncent leur provenance ; et il cite : le *galgo*, le *sabujo*, l'*alão*, le *podengo*, le *gozo* et le *perro*. Le *gozo* serait le "canis gothicus" entré dans la péninsule avec les Barbares ; il en serait de même avec *l'alão* (canis alanus) accompagnant les Alains et avec le *podengo*, originaire de l'Italie septentrionale, des rives du Pô (*Padus*), qui aurait donné *podincus*. Ce dernier terme est assez bizarre, on trouve plus régulèremente sur terres romaines celui de *padanus*, classique qui a donné les mots : *cispadan, transpadan*.

(1). — J. Ribeiro, Estudos philologicos. Rio Janeiro. 1902. p. 71.

Quant aux 3 appellations de *galgo, sabujo* et *perro,* je ne concorde absolument pas avec les étymologies présentées par le professeur João Ribeiro.

Au Portugal comme en Espagne, et surtout en ce dernier pays, le "chien" reçoit communément le nom de *perro* et le portugais aura sans doute emprunté ce mot à l'espagnol, car il est aujourd'hui bien moins fréquent que ceux de *cão* et de *cachorro*. Or J. Ribeiro nous dit: "Le chien indigène de l'Ibérie est évidemment le *perro* de *paitro,* métathèse de *patrius*". S'il en était réellement ainsi, je ne vois pas pourquoi une série de mots qui dérivent également de *patrius* et *patria* n'auraient pas aussi fourni des formes parallèles, comme *perra* (pour *patria*), *perricio* (pour *patricio*), *perrioto, perriotico,* &. On sait que le chien est très ancien dans la péninsule ibérique; j'ai déjà signalé que les Basques le possédaient et avaient amené son nom avec lui, de lointains parages; et sans invoquer jusqu'aux peuples néolithiques qui l'ont domestiqué, il est de toute évidence que les Celtibères, les Ibères, les Turdétans, les Phéniciens, qui tous ont précédé le contact romain et l'influence latine dans l'Hispania, connaissaient le chien. Les populations de la région ne pouvaient donc manquer d'avoir un nom pour un animal domestique si commun ; or quand un peuple possède un nom pour un objet indigène, il paraît assez improbable qu'il vienne à le changer pour lui substituer un mot étranger. Il n'y a guère que des époques déséquilibrées, et par snobisme, pour remplacer un terme national déjà consacré, par un mot venu du dehors (p. ex. croquis par sketch, café, estaminet par bar, &). Il en résulte que le terme *cão* a dû être introduit au Portugal après les guerres avec les Romains et que le chien portait là précédemment d'autres noms locaux, *chorro* dans le voisinage basque, *perro* en d'autres régions. Il n'est guère naturel, en effet, et nous ne l'avons vu nulle part, qu'un peuple désigne un animal indigène par un mot qui signifie "le nôtre"; lorqu'un nom tribal est appliqué à un animal, il y a tout à présumer que ce nom a été donné par des étrangers, et c'est précisément ce que le propre Ribeiro avance pour

le *gozo, l'alão,* le *podengo,* &. Ce ne seraient ni les Gaulois, ni les Alains, ni les Goths, ni les Paduans qui eussent donné ces noms à leurs chiens, mais les Portugais eux mêmes. Or il en serait de même pour le **perro**, ce ne seraient point les Luso-Ibériens qui aurient donné ce nom au chien national, mais à la rigueur des gens du dehors.

Nous noterons en outre que le mot *patrius* a étendu secondairement sa signification de paternel, ancestral jusqu'à celle de national, et que le sentiment emphatique des Romains pour cette nouvelle acception les eût sans doute retenus d'appliquer ce mot au chien "national" de tribus étrangères.

Dans ces conditions, tout me porte à croire que *perro* était bien le mot local en Ibérie, et que sa formation remonte au groupe des mots étudiés en *chaeurra, chorro, zorro,* dérivés probables du primitf *or/ur.* Il est possible également que cela ait été le nom donné par les tribus locales aux chiens des Ibères : — *iberus,* (*i*)*bero, berro, perro,* qui était le plus répandu.

Je tiens pour plus probable, cependant la première hypothèse, et dans le *p* de *perro,* je vois un exposant labial, comme dans *ch* (*tch*) de *chaeurra,* pour un antérieur *k,* je vois un exposant guttural à la racine invoquée **ur**, qui est restée pure chez les Basques.

Ces considérations me portent à examiner de plus près les autres noms de *galgo, sabujo* et *podengo.* J'ai dit plus haut que le terme *podincus,* allégué comme étymologie de *podengo,* me semblait étrange. Effectivement Meyer-Lübke (1) pour expliquer ce même mot *podengo,* présente non *podincus,* mais * *potincus* "Kaninchenhund", comme une forme, d'ailleurs présumable et non pas une forme justifiée par les textes. L'auteur fournit alors les variantes connues : *podenc* (provençale), *podenco* (espagnole), et *podengo* (portugaise). Mais comme Gustav Körting (2) et Friedrich Diez (3), il ajoute — origine inconnue.

---

(1). — Romanisch. Etymolog. Worterb. Heidelberg 1911-1920. p. 501, 502. n. 6698.

(2). — Latein. romanisch. Worterb. Paderborn 1891. p. 570. n. 6242.

(3). — Etymol. Woeterb. d. Romanisch. Sprechen. Bonn 1878. 4 Ausgab. p. 477.

Il y a un mot à terminaisons parallèles qui illustre bien les formes espagnole et portugaise, c'est le nom du "flamant"; l'ancien catalan donne *flamenc"*, ce qui permet, de rattacher cet aspect à celui *podenc* du provençal, — l'espagnol *flamenco*, parallèle à *podenco*, et le portugais *flamengo* répondant à *podengo ;* on voit que ces 2 mots suivent la même évolution. L'origine de ce dernier mot, cependant, selon les auteurs n'est pas latine (*flamma, flammans,* &) ; en effet *flamma* et ses dérivés donnent en espagnol et en portugais d'autres formes : *chamma* (port.) et *llamma* (esp.) ; *fl* latin se change parfois en *pl* français, *ll* espagnol et *ch* portugais : *flere* = *pleurer, llorar, chorar*, c'est comme une variante de *pl* : *planus, pluvia* = *chão, chuva,* — *llano, lluvia.* On voit que la dérivation latine n'est pas directement admissible pour ce mot *flamenc, flamenco, flamengo ;* il provient en effet du germanique (neuhochdeutsche) *vlaeminc*, où la désinence *inc* = *ing*, signifie "descendant, fils, de la nature de". L'ancien catalan *flamenc* voulait dire" qui est frais, clair, rose de visage". Ce sont ces termes germaniques *vlaeminc, vlaeme(n)*, &, qui, eux, doivent dériver du latin *flamma* directement ; car ce sont là des variantes locales de *Flam*(1)*änder, flâmisch ;* l'oiseau en allemand est *flamingo*, et le *flamma* latin a donné *flamme*.

Revenons à *podenc, podengo ;* il semble difficile en ces conditions de lui assigner une origine germanique, à première vue, et cependant il ne nous reste que 2 sources possibles, dont l'une est en effet germanique: 1.° — Il y a 2 villes qui portent un nom très voisin et qui peuvent être le berceau de la variété *podengo*, ce sont : *Podence*, au Portugal, près de Bragança, et *Podensac*, en France, près de Bordeaux. On reconnait dans cette terminaison *ac* un caractère désinentiel très commun dans la Gascogne et le Languedoc. Nous avons vu que *podenc*, catalan, était la forme la plus ancienne, et si on se souvient que le catalan est un des dialectes de la langue provençale, à laquelle appartiennet les parlers de la Gascogne et du Languedoc, il ne peut sembler étrange de rattacher *podenc* à *Podensac ;* le *Podence* du nord du Portugal serait

une extension, une migration de l'élément ethnique qui a fondé *Podensac ;* par sa situation géographique il appartient à la Galice (Traz os Montes), et toute cette région, avant la fondation du Royaume de Portugal (1139) s'est trouvée en rapports fréquents avec le versant nord des Pyrénées. Selon cette hypothèse le *podengo* serait le "chien" originaire de *Podence* ou de *Podensac*.

2.° — J'ai dit que la seconde source était possiblement germanique. On a en allemand, de fait, ou mot : *pudel* qui signifie exactement" caniche". Faut-il admettre que ce terme a pu former un dérivé *pude*(1)*ing*, dont *l* aurait pu tomber, et qui serait à l'origine de *pudenc ?* Ce même *pudel* est-il un dérivé d'une racine * *pud*, qui pourrait, par sa signification, expliquer *podensac* aussi bien que *podense*, noms de villes ayant peut être une étymologie tribale.

Il y a de grandes probabilités, en effet, qu'il en soit ainsi, et c'est le terme même de *Bodincus* (Plin. 3, 122), et non *Podincus*, qui nous met sur la voie. C'est le nom ancien du Pô, dans la partie supérieure de son cours; or Polybe (2, 16. 12) donnait déjà, au milieu du 2e siècle av. Ch., le nom Βόδεγκος, comme désignation indigène du Pô. Ce nom n'est pas isolé car on a encore* *Bodincomagus* (vocable celtique où *magus* vient de *magh* "plaine"), ville de la Gaule Cisalpine, sur le Pô, appelée aussi Industria, aujourd'hui Casale. Puis au nord du lac de Côme, on trouve également une petite ville de *Bodenco*. Et enfin au sud de Placentia (sur le Pô), *Podenzano*.

Or tous ces noms se trouvent en terres qui furent occupées par les Celtes quand ils pénétrèrent en Italie au Ve. Se. av. Chr. Le nom de *Bodincomagus* nous révèle lui-même son origine et elle est celtique. Il y a donc toute apparence qu'ils ont été donnés par quelque tribu celtique qui s'établit alors sur ces lieux (1). D'autre part nous savons bien que les Celtes avant de revenir sur les vallées du Pô s'étaient répandus sur tout l'ouest, en France, en Espa-

(1). — Je dois à mon aimable collègue, le Dr. Padberg-Drenkpol, l'indication bibliographique des localités cisalpines de la vallée du Pô, et la comparaison avec le vocable *flamengo* et ses variantes.

gne, dans les Iles Britanniques, il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des noms de localités se trouvent en ces régions, qui soient apparentés à ceux que nous avons cités plus haut. Mais ce ne sont apparemment point les noms de la plaine du Pô qui ont été transportés vers les Pyrénées, le contraire est plus plausible, ou encore que les deux aires: la Cisalpine et la Celtibérienne, aient reçu indépendemment l'influence d'une même tribu, originaire d'un troisième centre, et qui se bifurquant aurait pénétré sur ces 2 territoires éloignés. Je ne suis pas loin de penser qu'il en fut réellement ainsi; et à titre d'hypothèse je rappellerai qu'au temps d'Hérodote, c'est à dire à la même époque où les Celtes pénétraient en Italie, il y avait un peuple de Βώδινοι sur le cours moyen du Dniepr, qui fut déplacé par l'immigration des Neures dans la Volhynie actuelle (1). Ces Bôdins étaient clairs, avec des yeux bleus et des cheveux blonds (roux), ils étaient nomades (Hérodote. IV, 108, 109). Schakhmatof dit qu'ils descendirent peut être vers le sud. Six cents ans avant notre ère, les Celtes avaient déjà descendu le cours du Danube et s'étaient établis au nord de la Thrace et de la Macédoine. Les caractères des *Bôdins* les rapprochent singulièrement des Celtes, et il est probable que c'était une tribu celtique qui avait à cette époque gagné la Podolie et la Volhynie. Quand les Neures les déplacêrent, ils seraient revenus vers l'Ister (Danube). Je ne crois donc nullement avec Schakhmatof, qu'il faille assimiler les *Bôdins*, les Neures, avec les Androphages (Mordves) et Mélanchlaynes, et les regarder comme des Finnois.

De cette émigration possible des *Bôdins* vers l'occident et comme représentant la source hypothétique des désignations étudiées en Cisalpine et vers les Pyrénées, je citerai 2 ou 3 noms, qui jalonneraient alors quelques routes suivies:

1) — *Bodesci*, où *esci* est une désinence commune, — ville de Moldavie;
2) — *Boden*-see, le nom du lac de Constance et la ville de
3) — *Bodmann*, bâtie sur ses bords.

(1). — Herodot .IV, 105 et A. A. Shakhmatof. Izv. Akad. NAUK. Russe. 1911. n.° 9.

De là on aurait la descente d'une partie de la tribu vers le sud et vers la vallée du Pô, avec *Podenzano*, comme témoin.

Quoiqu'il en soit et pour en revenir au point de départ de notre examen, rien ne justifierait que le nom d'un chien d'Ibérie, le *podengo*, dérivât du nom d'un fleuve lointain, le *Podincus*, quand parmi les propres Celtibères on trouve deux noms : *Podensac* et *Podense*, qui justifient parfaitement son appellation locale.

Examinons à leur tour les 2 autres mots fournis par le Pfr. J. Ribeiro : *sabujo* et *galgo*.

Sabujo, nous dit cet auteur, ainsi que sa forme castillane *sabueso*, est le nom du chien de chasse de Savoie (*sabaudus*) (p. 71).

Les raisons invoquées contre la provenance italienne de *podengo*, gardent ici toute leur valeur contre la provenance savoyarde de **sabujo**. On ne voit pas pourquoi l'Espagne aurait emprunté à une région relativement éloignée, un nom pour désigner un animal qui vivait sur son territoire, au moins depuis l'époque de ses relations avec Carthage. Le Dr. C. Keller (1) établit que le chien des Baléares (*perro-Ibizenco* — désignation moderne) est un lévrier; il ajoute qu'il aurait été amené d'Afrique par les Carthaginois, et que c'est celui d'Egypte.

Nous avons vu que le lévrier n'est pas originaire d'Europe ; on sait que les chiens néolithiques provençaux ne rentrent pas dans les types africains et dérivent des loups (2). Le lévrier des Baléares est donc bien un chien importé.

D'autre part les fouilles modernes faites dans ces iles ont mis au jour toute une série d'objets qui démontrent des relations commerciales très antiques avec la Crête minoenne: bipennes, colombes, têtes de taureaux, cornes de consécration (3). Or la Crête

---

(1). — Die Stammesgeschichte unsere Haustiere. 2e Aufl. Leipzig 1919. p. 46.

(2). — C et J. Cotte. Sur des chiens préhistoriques de Provence. Bull. et Mém. Soc. Anthrop. de Paris. T. II. 1921. p. 176 et sqq.

(3). — G. Glotz. La Civilisation Egénne. Paris 1923. p. 260.

minoenne avait reçu le levrier d'Egypte et c'est ce même animal qu'elle a transporté en Ibérie, avec escale dans les Baléares, avant que les Carthaginois n'y vinssent à leur tour. Iviça, l'une de ces iles, où les fouilles se sont montrées assez riches, se nommait en grec "Εβοσος, "Εβυσος, en latin *Ebusus*. Le lévrier qui en venait et qui passa sur le continet voisin, fut donc *l'ébusien*.

On objectera l's initiale ; mais nous avons déjà fréquemment rencontré cette préfixation. On peut encore y joindre comme exemples : les *Suessones* que Ptolémée appelle *Ouessones*, les *Ulmanectes* de Pline qui sont les *Soumanectoi* de ce même Ptolémée. L'ancien *ebusus* est donc devenu, sur le même modèle *sebusus* ou *sabusus*, pois *sabueso* en castillan, et *sabujo* en portugais, où le son sibilant de *s* est passé au son chuintant de *j*, par exemple *cervisia* qui a fait *cerveja*, *basium*, qui a fait *beijo*.

Que la dérivation *sabueso*, *sabujo* de *sabaudus* soit suspecte, cela se déduit encore des incertitudes que l'on relève dans les étymologies proposées pour ce mot:

Meyer-Lübke (1) donne *segusius* (med. lat) et cite le vénitien ancien *seuso* (ital. *segugio*) ; lombard *sa(v)us* ; anc. franç. *saus*, *seus* ; provençal *sahus*. La Lex Burgund. porte *segutius*.

Gustav Körting (2) fait dériver *segusius* de * *Segusia*, qui serait le nom latin de la ville de *Susa*, sur le côté piémontais du mont Cenis.

Fried. Diez (3) reprend les mêmes variantes, y ajoute le piémontais *sus* et éclaire : "in der Lex Bajuv. *canem*, *seucem*, quem "leitihund" vocant". Comme les auteurs précédents, il voit en ce terme la spécialisation d'un chien qui suit les traces (spüren), d'un "limier" (vgl. die Glossen bei Graff. VI, 282. jagahunt "*siuso*", si secutor diceremus, und jagahunt" *siusi*, secutor" in sp. *sabueso*, pg. *sabujo* wiederzuerkennen).

---

(1). — Meyer-Lübk. Romanisch. Etym. Worterb. 1911-1920.

(2). — G. Körting. Lat. Romanisch. Wörterb. 1891.

(3). — Fr. Diez. Etymol. Wörterb. d. Roman. Spr. 1878.

Mullenhof, à propos de la Loi Salique p. 293, tenait le mot comme d'origine franque ; Ferrari le tire de *Segusium* (*Susa*), dans le Piémont.

On voit les doutes que ce mot soulève, ainsi que ses variantes, chez les philologues divers. Du Cange avait déjà d'autre part traité de cette question (1) (sub voc. *canis segusius*) : "canis *segusius, seugius, seucis*. ἐγουσίας dictos, a Gallica gente denominatos auctor est Xenophon junior ,seu Arrianus Atheniensis, lib. de Venat. cap. 3. Certe gentem hac appellatione in Gallia nullam hoc nomine agnoscunt geographi ; at *Segusium* in Alpibus urbem sat notam constat extitisse: sed vix est ut credam, inde dictos canes istos. Hermannus Nuerarius, lib. de Orig. Francor. *segusios* canes, porcarios interpretatur, vel doctos ad investigandos apros. Nec dissentit Wendelinus, qui *seusium* canem ait esse, qui aprorum venationi bonus est ; a voce *Seughen,* quae Hasbanis et Taxandris sues notat. Ita *seusius* Magister illi est, quem Galli *"Mastin"* vocant. [Eccardus caeteris felicius etymon accersit a germano *suchen,* vel potius saxonico *seuken,* investigare, unde inquit *Sucher, Seuker,* investigator, et latine terminatione data, prodit suchius, seucius, seugius, secusius, sugusius, &.]

On voit que ces hypothèses laissent complètement de côté la possible mais douteuse origine *sabaudus,* et se groupent plutôt autour de la forme *segusius, seusius,* dont elles recherchent la source dans le latin *sequi* ou l'allemand suchen ; le mot *segusius* étant généralement traduit par "spurhund".

Ces incertitudes m'encouragent à soutenir l'hypothèse que j'ai lancée de l'origine "Εϐυσος, Ebusus.

Ainsi Du Cange ne croit guère que ce chien puisse être originaire de *Segusium* (sed vix est ut credam...), mais il donne dans le terme ἐγουσίας un fil conducteur. On ne connait pas de tribu gauloise sous ce nom chez les Géographes, il est vrai, comme il le dit, mais on connait les iles *Aegates,* à la pointe occidentale de la

(1). — Du Cange. Glossar. inf. et med. latinitatis.

Sicile et qui étaient carthaginoises. F. Nonius Pintianus en ses commentaires à Pomponius Mela (p. 222, 32) écrit : "*Aegates* vero duae sunt insulae inter Siciliam et Africam, insignes victoria navali Lutatii consulis adversus Carthaginenses, auctoribus Livio, Floro, Silio & Polybio apud *Aegusam* insulam hanc victoriam partam tradente". De ces iles Egades, l'une effectivement s'appelait *Aegusa*. Une autre *Aegusa*, plus au sud se trouve entre Melita (Malte) et Cossyra. Il ne nous resterait donc plus que l'alternative de dériver *segusius* des iles *Aegusa* ou de l'ile *Ebusus*, mais en l'un et l'autre cas, nous avons toujours affaire au chien d'Afrique. Or de même que nous avons vu *Hesperia* et *Sicana* se transporter de Sicile et d'Italie en Espagne, nous pouvons suspecter qu'*Aegusa* soit à son tour devenu *Ebusa* à l'occident Que le lévrier ayant d'être *sabueso*, ait été *sabusius* et *sagusius*, cela n'aurait rien que de três normal, puisqu'avant d'habiter *Ebusus* il était sans doute passé par la Sicile, qu'il vint directement d'Afrique, ou par un stage intermédiaire, de Crête.

Il nous reste à étudier le terme *galgo*, que J. Ribeiro d'accord avec beaucoup d'autres, d'ailleurs, fait dériver de *gallicus*, qui serait le "chien des Gaulois". Je doute également de cette étymologie, et bien que je n'en puisse donner de preuves absolues, je me permettrai les considérations qui suivent. Le *galgo* est en portugais précisément le "lévrier", et j'ai rappelé encore il y a un instant, que le lévrier n'est pas d'origine européenne, encore moins gauloise. Il provenait du chacal africain, comme nous l'avons abondamment vérifié dès le début de ce travail. En outre la dérivation de *gallicus* supposerait que l'animal a été connu postérieurement à la conquête romaine en Ibérie. Or le lévrier pénétra en Ibérie bien antérieurement, d'Afrique directement, ou indirectement par les Minoens, les Phéniciens ou les Carthaginois. Il serait donc étrange que l'animal étant connu, devant par conséquent porter un nom, on en vint plus tard, après le contact avec les Romains, emprunter une dérivation latine pour lui donner un nom

nouveau, et nom qui lui attribuerait une provenance contestable, comme je viens de le montrer.

C'est pour ces motifs que je crois que nous devons chercher ailleurs l'origine du mot *galgo*. Quel nom lui donnait-on en Ibérie ? Nous avons vu que le chien provenant des Minoens, à travers les Balèares, avait reçu le nom de *sabueso* (*sabujo*) ; il est évident que c'est là un nom local, nous ignorons comment l'animal s'appelait en Crête avant de pénétrer aux Baléares. Les Grecs ne paraissent pas avoir eu de nom spécial pour le lévrier, puisqu'on le désignait par l'expression ὁ ταχύπους κύων "le chien aux pieds rapides". Quand les Sémites ont envahi l'Afrique du nord, ils ont amené leurs chiens avec eux comme ils ont introduit leurs chameaux, et ce chien sémite c'est le *kalb* ; cela peut être également le lévrier d'Egypte et d'Arabie, mais nous ignorons sons nom spécifique. Il semble donc ne rester en cause que le chien libyen, antérieur aux colonisations puniques. Là en Afrique, chez ces peuples, on l'appelait *sloughi* ou *saluki*, et cette dénomination est justement particulière au lévrier, qui était le chien spécial de la région.

Mais d'où provient ce mot de *saluki ?* Il est assez difficile de répondre et on pourrait présenter diverses hypothèses.

Dans la langue berbère on trouve un mot bien voisin, c'est *aluki*, qui signifie "veau", féminin *talukit* "génisse". Ce mot a peut être eu en berbère la même fortune que σκύλαξ en grec, et *catulus*, ou *vitulus* en latin c'est à dire qu'il aurait servi à désigner les petits d'un animal quelconque. On devrait supposer alors que le mot a été appliqué d'abord au veau et que l's causatif a été adjoint plus tard, sans doute par les Sémites, pour désigner le lévrier "celui qui est comme un veau", à cause de sa taille. Mais sous sa forme nue, *aluki* aurait déjà pénétré en Ibérie, et ce serait là l'origine de *galgo*, par le simple fait commun, déjà étudié du renforcement de la voyelle initiale par gutturalisation : *g+aluk*, la terminaison berbère tombant et se trouvant substituée par la terminaison locale en *o*.

Une autre hypothèse peut être formulée sur l'origine d'*aluki*, c'est la possible dérivation de *lik*, que nous avons rencontré chez les peuples primitifs du bassin de la Méditerranée et en Asia Minor; en ce cas le mot se serait appliqué primitivement au chien, et au veau ensuite.

Enfin il y a lieu pour une troisième supposition: c'est que *aluki* est un doublet gutturalisant du mot *alp* que nous avons étudié précedemment (p. 124) ; cela serait d'autant plus possible que les 2 mots ont la même signification, et on ne devrait pas plus s'étonner qu'*aluki* ait fourni *galgo* qu'on n'est surpris de voir *alp* fournir *calf*.

Dans les 2 mots *saluki* et *galgo* l's et le *g* sont des préfixations secondaires qui n'appartiennent pas au radical.

Nous avons d'autre part un témoignage à peu près certain que *saluki* est une formation arabe qui s'est développée sur le berbère originel *aluki*, dans le fait que les dictionnaires arabes lui cherchent une etymologie fantaisiste.

En arabe "lévrier" se dit كلب سلوقي *kalb saluki*, c'est à dire le chien saluki, et par abréviation سلاق *salaq* (1). Ou trouve également *sulaqi* سُلاقي ; mais ce qui vient prouver l'incertitude sur l'origine de ces mots, c'est que le dictionnaire de Biberstein Kazimirski, les fournissant, donne aussi : Salouk, Salouka (سَلُوق) — "Nom d'une ville dans l'Yémen ou d'une ville d'Arménie d'où les lévriers ont tiré leur nom". Or l'indécision sur la situation en Arménie ou au Yémen de la ville supposée, est déjà significative. Le chien des montagnards d'Arménie est le chien de berger, comme l'a montré J. de Morgan (2) ; les lévriers ont pénétré tardivement en ces régions, ils n'en sont pas originaires. Il resterait le Yémen; mais j'ai recherché dans les atlas les plus complets et dans

(1). — Dictionn. Franç-arabe de Ellious Bacthor.

(2). — J. de Morgan. Mission scientifique au Caucase. T. I. p. 142.

les dictionnaires de géographie, la position de ces villes de Salouk ou Salouka, et. . . on les ignore. *Saluki* ne provient donc pas de ces villes introuvables, créées pour rendre raison de l'origine d'un mot obscur.

Or cela est d'autant plus étrange qu'on avait en arabe même, un mot qui pourrait expliquer cette formation ; c'est إِلْق *ilik* qui signifie "loup" et qui a formé des dérivés avec *s* prosthétique : سلقة *salqat* "louve", سُلقان *sulqan* "loups", سلغد *salgad* "loup" et "vorace, gourmand".

Il est de toute évidence que ce mot *ilik* provient du vieux mot accadien *lik* que nous avons déjà étudié (p. 102). Il est fort possible que *aluki* berbère en provienne aussi ; *lik* et *aluki* désignant alors non seulement le chien, mais également les petits des animaux, car on sait que l'Afrique du nord a été peuplée au début par des chasseurs nomades qui ont reçu des immigrants agriculteurs venant de Syrie et de Mésopotamie (1).

Il n'y a rien en cela qui infirme notre hypothèse qu'*aluki* ait pénétré en Ibérie sous sa forme simple, avant que les Arabes postérieurs ne lui aient appliqué l's préfixe.

Nous avons encore quelques mots indo-européens à examiner. Prenons d'abord l'anglais *dog*.

Nous présenterons les variantes : *doggr,* ancien norvégien et islandais ; *dogge,* danois et suédois; *dogghe,* hollandais; *docke, dogge,* allemand ; *dogue,* français.

Ces mots se réduisent à un type *dog* qui paraît être la source des variations. L'allemand a été emprunté à l'anglais, nous dit on, qui se trouve dans les textes depuis 1050 environ, sous la forme *docga* (anglo-saxon tardif) ; le français en dérive également. Dans le nouveau haut allemand, l'emprunt se rencontre dans la 2e moitié du 16e Se, où la présence des 2 *g* témoignerait d'une acqui-

(1). — V. Christian. Untersuch. z. Palaethnol. d. Orients. Mitth. d. Anthr. Gesells in WIEN. LIV. BdI — II. Heft. 1924. p. 48.

sition récente. Aux 16e et 17e Ses, on écrit *dock(e)* et on y joint toujours le qualificatif "anglais" (1).

D'où les Anglo-Saxons avaient-ils tiré ce mot ? Hensleigh Wedgwood (2) le cite avec ses variantes sans en donner l'origine. Il paraît difficile de le déterminer d'une façon positive. J'émettrai cependant les suggestions suivantes:

Dans certaines langues antiques on voit le *d* correspondre à l'*l* Cette *l* était peut être passée à un *r* doux qui aurait formé transition vers le *d* ; un phénomène semblable s'observe aujourd'hui avec le portugais, c'est un *r* linguo-palatal qui rapproche la prononciation de "aranha" de celle de "adanha". On voit la même alternance entre le grec et le persan, où ἀδάμας se retrouve en الماس *almâs*. Le latin et le grec présentent le même phénomène ; on a δάκρυ et le latin *lacruma*, pour lequel l'allemand a donné *zähre* et l'anglais *tear* ; *olere* et *odor*, tous deux en latin pour le grec ὄζω, ὀδμή (ὀσμή); puis dans le seul latin *lingua* et *dingua*, que l'anglais donne *tongue*, l'allemand *Zunge*, le russe *ia-zyk*.

Faut-il en conclure que la forme primitive était celle à dentale initiale, comme tendent à le croire certains philologues (3) ? Je crois plutôt à un son flottant entre le *d* (*t*) et une *l* (*r*) qui, selon les tendences des tribus barbares européennes, se serait accentuée ici vers, *l*, là vers, *d*, ou *t*.

Bien que Kluge allègue que l'allemand *docke*, provient de l'anglais *docga*, il fournit dans un paragraphe sur *hundin*, un terme dialectal *zoha* "chienne" du vieux haut allemand, dont le masculin devait être *zoh* (‡) qui appartient clairement à la même racine, et qui peut être aussi plus ancien que l'anglo-saxon *docga*, car le althochdeutsche s'étend du 8e Se jusque vers 1100. Il y a un parallelisme aussi frappant entre *zoh* et *luk* (*lik*) qu' entre *zähre* et *lacru*-(*ma*)

(1). — Kluge. F. Etymol. Worterb. d. deutsch Sprache. 10.ª 1924.
(2). — A Dictionary of engl. etymol. 2e Ed. London. 1872.
(3). — J. Darmesteter. Etudes Iraniennes. Paris 1883. p. 72, not. 2.
(‡). — Possible parenté d'ailleurs avec le finnois *susi* (M. Wellewill). Finnische Sprache. Wien. Leipzig.

L'époque tardive où ces mots apparaissent dans le vieux haut allemand et l'anglo-saxon, et une certaine homogénéité dans la dentalisation de ce groupe de mots qui appartiennent à des peuples que l'on peut regarder comme barbares encore, en face des peuples plus civilisés de la Méditerranée (latins et autres), me persuadent que *l* est antérieure à *d*. Le δάκρυ grec proviendrait d'une forme plus ancienne à *l* initiale, qui serait la source de *lacruma* et c'est la difficulté de rendre le son particulier de cette *l* des peuples cultivés qui a poussé les Barbares à y suppléer par un son approchant. Les mêmes circonstances ont dû se présenter pour les Assyriens quand ils ont voulu rendre le *lik* accadien, puis qu'ils y répondent par des variantes diverses plus ou moins altérées : *tiz, tisch, tash, taz, dash, daz* (1).

Comment ce vieux radical a-t-il pénétré jusque dans l'Europe occidentale ?

Je suppose que les Goths en sont responsables; on sait qu'aux 3e et 4e Siècles, avec d'autres barbares nombreux, ils avaient pénétré dans l'Empire romain, alistés dans les légions et occupant des charges dans l'immense bureaucratie: Constantin en admit d'un coup jusqu'à 40.000 dans l'armée. Ces faits ne pouvaient laisser d'être sans influence sur les dialectes de ces barbares de l'Europe centrale; ils empruntèrent au grec et au latin des radicaux qu'ils modifièrent selon leurs phonétiques tribales. La forme *lik* s'infiltra donc vers l'occident, et nous en avons relevé un témoignage dans la base du vieux mot français *lice* (p. 104). Nous l'avons retrouvée encore comme source du λύκος grec, qui a bien pu être responsable de quelque variante * *duk*, d'où dériveraient les formes citées : *zoh(a), docg(a)*, et *dog*. On voit une altération analogue du *u* en o dans *Bruder* et *brother*.

Les Barbares qui se sont trouvés en relation avec la partie orientale de l'Empire ont formé leurs variantes sur *lik* (λύκος); ceux qui au contraire ont été mêlés à la vie de la partie occidentale, ont formé les leurs sur le type labial de la même racine : *lupus ;* ils

(1). — J. Rosenberg. Assyrisch. Sprachlehre... n. 316.

ont altéré également l'*l* en *d* et on a eu les formes dialectales : *Zaupe, Zuppe, Tebe.* On voit que selon ces considérations, le parallélisme est parfaitement logique, et c'est ce qui me fait rejeter comme erronée l'hypothèse de H. Hirt, qui dérivait *Zoha* du latin *dux* "la conductrice". (1).

Il est un autre mot des langues germaniques que nous devons étudier, c'est le *hund* allemand (*hound* anglais). Citons en d'abord les variantes : *hunds,* gothique ; *hund,* anglo-saxon, vieux saxon, écossais, vieux frison, danois et suédois ; *hundr,* ancien islandais ; *hunt,* ancien haut allemand ; *hond,* hollandais.

On dérive généralement ce mot du verbe gothique *hinthan* "saisir, ravir", apparenté à l'anglo-saxon *huntian* (to *hunt*) "chasser" (F. Kluge, — E. Wasserzieher). Ce serait originairement un participe de ce verbe (2), et on groupe le mot avec κύων et *çvan.* Je ne vois aucune raison de dériver ici ce substantif d'un verbe, puisque nous avons vu que l'animal était connu sans doute avant qu'on ne l'employât à la chasse et que la distinction grammaticale existât entre les verbes et les substantifs.

Ad. Pictet (Origines Indo européennes — "chien") expliquait la dentale terminale "peut être pour rattacher le terme primitif étymologiquement au gothique *hinthan*". Ceux qui font dériver le mot du sanscrit *çvan* sont assez embarrassés pour rendre compte de cette finale *d* ou *t*. Ceux qui le font remonter à un antique *ku-n,* ne l'expliquent pas davantage.

Julien Vinson (3) regarde le *d* final comme un "renforcement" destiné à compenser "l'affaiblissement de l'initiale". C'est qu'il a écrit quelques lignes plus haut "que le germanique remplace l'initiale (*k, ç, &,* des autres rameaux linguistiques indo-européens) par une aspiration. Selon lui, le *kun* ou le *çvan* aurait affaibli la

---

(1). — Hermann Hirt, Etym. d. Neuhochdeut Sprache. 2.ª Munchen. 1921. p. 176.

(2). — E. Wasserzieher. Bilderbuch. d. deutsch. Sprache. Berlin 1925.

(3). — La Phonétique. Revue anthropologique. 1912.

gutturalisation ou la sibilation initiales en une aspiration; mais nous savons qu'il n'en fut pas ainsi. Nous croyons avoir montré (pp. 87 et 136) que *çun*, κύων, et les termes de l'extrême orient en *kun, gon, kon, hon*, avaient à leur origine une racine nasale *un, on, in* ; que cette racine désignait le "loup" et qu'elle était originaire de la Mésopotamie. C'est cette racine qui s'est tantôt labialisée, labiovélarisée ; *Pon, ban, wuen;* tantôt aspirée : *hon, hun;* tantôt gutturalisée: *kun, gon*. D'après son hypothèse comment Vinson rendrait-il compte le l'arménien *skund*, parallèle du pamirien *skun* ? Evidemment ils proviennent comme les autres mots de la même racine *un* gutturalisée en *kun*, et postérieurement préfixées de l's sémitique.

Pour expliquer la dentale finale il faut invoquer l's terminale, et on se souviendra que nous avons étudié un mot égyptien dérivé de cette racine *un*, de la Mésopotamie, qui était le mot *unsh*. Nous avons vu que le mot égyptien était un emprunt formé dans cette région, sans doute sur 2 bases locales *un* et *as*. Connaissant l'affaiblissement en sifflante (et chuintante) de la consonne *k*, on est autorisé à suspecter dans ces formes *as*, l'altération d'un type antérieur *ak*, celui que nous connaissons d'ailleurs sous les aspects *ak, ka, ku*. Il en résulterait qu'à une certaine époque, probablement reculée, les 2 racines *un* et *ak* (*ka, ku*) ont dû s'agglutiner et former un composé *unak, unka, unku*, dont le terme sumérien *nakar*, déjà cité, semble porter témoignage. C'est de lui que dériva le terme mésopotamien *nisu* (emphatique), *nis* à l'état simple. Or c'est un véritable parallèle à ces formations *unak/unas* (*unash*) avec leur gutturalisation initiale que nous retrouvons dans les formes indo européennes : κύων, κυνός, *canis*.

Dans le composé *unas* l'accent devait tomber sur la première syllabe, puisque tous les dérivés se montrent monosyllabiques, et on a perdu la seconde, prononçant *uns*. C'est l'effort pour prononcer ces 2 consonnes qui explique la présence du *t* intermédiaire ; cet effort a été vaincu de façon diverse selon la nature des tribus diverses. Celles qui avaient gutturalisé l'initiale ou qui l'avaient

sibilisée, ont introduit une voyelle entre l'*n* et l'*s*, rétablissant de la sorte une seconde syllabe : *canis*, latin ; *sunis*, vieux prussien ; ou bien ils ont laissé tomber l'*n* : *kuts*, albanais et esthonien ; *khudz* ossèthe (1). Les Germains ont introduit le *t*, que *huntian* de l'anglo-saxon dénonce, et selon la règle du Lautverschiebung, ce *t* (sourde) est passé à *th* (aspirée sourde), prouvé par *hinthan*, puis à *d*: *hund*. Mais avant d'assumer cet aspect, l's existait à côté du *d* (il n'a pas laissé de trace dans les formes en *t* ou *th*), puisque nous avons le gothique *hunds*. Quant au vieux nordique *hundr*, il s'éclaire par la règle commune à l'anglo saxon et à l'ancien scandinave, suivant laquelle l'aspirée sourde *s* passe à *z* puis ensuite à *r*: *dius* (pour *diuz*), gothique ; *dyr*, scandinave ; *deôr*, anglo-saxon ; *deer*, anglais (2).

La succession des termes que nous venons d'étudier fait supposer que l'emprunt eut bien lieu en orient et que l'on ne peut invoquer ni *çvan*, ni *κύων*, qui sont nés indépendemment à la même source. Je rappellerai que "le langage des Goths, — dit H. Bradley (3) — était encore parlé en Tauride au 16e Se".

Un seul nom paraît en occident, s'être formé sur le type de *κύων*, c'est un nom propre "*Huon*", célèbre au moyen âge par le roman de Huon de Cambrai (XIIIe Se). Il provient sans doute du séjour de quelque famille ou tribu germanique à Byzance, qui l'aura dans la suite transporté vers le nord.

Le mot *hund* aurait-il pénétré aussi chez d'autres tribus anciennes non germaniques ? Je lis chez René Cirilli (4) : "La confrérie des prêtres Attidiens d'Iguvium sacrifiait également, à l'occasion de la purification de la ville et de la campagne environnante, un chien à "*Hunde* Jupiter" (Tables Eugubines). Quelle était cette divinité ombrienne ? L'auteur n'en donne aucune explication et Roscher en son "Lexicon", citant les divers Jupiters chez les po-

---

(1). — Zaborowski. M. S. Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe. 1908. Paris. p. 376.
(2). — A. H. Keane. Teutonic Languages. in Cassell's storehouse of information. 1894.
(3). — H. Bradley. The Goths. 1888. cité d'après, Keane. Ethnolgy.
(4). — Le sacrifice du chien. Revue Antrpologique. 22e année. 1912. p. 325.

pulations antiques de l'Italie: Ombriens, Sabelliens, &, ne cite pas ce dieu particulier, bien qu'empruntant parfois aux Tables Eugubines des passages ,pour éclairer ses assertions. Souvenons nous en outre que le *g* et le *d* manquent à l'ancien ombrien et ne se trouvent que dans le nouveau où tous les *s* sont transformés en *r* (S. Reinach. Philol. class. 1904. I. vol. p. 131, 132).

Je ne saurais donc discuter si ce terme a pénétré chez les peuples italiques, sans voir le texte des "Tables" qui ne se trouve pas ici.

On admet généralement que le terme *windhund* est une étymologie populaire: la première partie du mot n'a rien à voir avec "*wind* (vent), c'est simplement le vieux mot *wint* (moyen haut allemand), qui signifie lui même "lévrier" (1). Le peuple plus tard ignorant l'origine de cette expression a pensé qu'elle signifiait "chien rapide comme le vent".

Cela semble assez plausible, mais on peut néammoins se demander pourquoi on aurait formé un terme de la sorte en agglutinant 2 mots de même origine et signification, pour désigner une espèce spéciale de chiens. D'autre part nous ne voyons pas que la forme en *win, wun,* ait laissé aucune trace dans les langues européennes ; aussi pensé-je que cette explication est sujette à caution. J'émettrai une autre hypothèse qui me paraît plus problable. Le *windhund* était le chien des Winides ou Wendes, tribu slave, que Jornandès nous montre en contact avec les Goths. Nous avons vu au début de ce travail que le lévrier avait été exporté par les Myceniens aux comptoirs qu'ils avaient fondés sur les rives du Pont Euxin. Nous savons aussi que le lévrier n'était pas un animal européen ,donc il était une espèce nouvelle pour les tribus germaniques, gothiques, &. Les Wendes, Antes, Sclavins, s'étaient déplacés vers le Dniester et la Tisza, et quand les Goths se sont

(1). — A. Seidel. Die Entwicklung unserer Muttersprache. Leipzig. p. 78. et W. Spiegelberg. The god Panepi. Jl. of Aegypt. Archaeol. V. XII. P. I e II. apr. 1926.

rencontrés avec eux, l'animal nouveau pour eux a reçu naturellement le nom de "chien des Wendes, ou Winides" — *windhund*.

C'est là je le crois, l'etymologie historique de ce mot.

Le dernier mot que nous examinerons est celui de *mâtin*.

Le *mâtin* est le chien de garde de la maison, "*mansum*" (au moyen âge, qui a donné *maison,-mâs* (en provençal). C'était en bas latin le *mansatinus*, dont la contraction a fourni *mans'tinus*, puis *mastin*, en italien *mastino*. L's étant tombée on a eu *mâtin*.

En anglais on a *mastiff*, mot composé qui a la même valeur que *mâtin* ; le hollandais dit simplement *teef*.

EXTRÊME ORIENT

IV

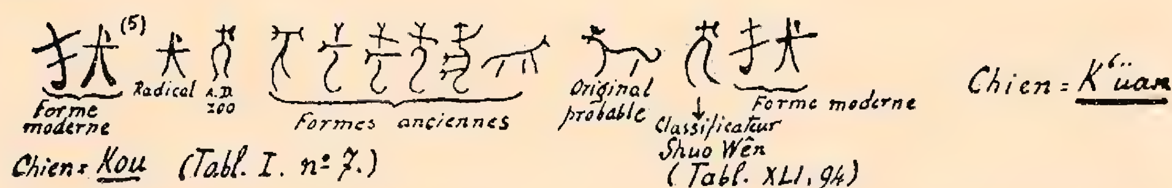
Nous devons étudier maintenant le nom du chien et des canidés sur le territoire asiatique propre, dans des régions qui ne semblent pas à première vue du moins, avoir été en relations immédiates avec les peuples d'Europe et d'Afrique.

Une des populations qui passe, si l'on en croit ses traditions pour être des plus ancienne en Asie ,est celle de la Chine. De toute façon son antiquité la rapprocherait assez de celle des peuples de la Mésopotamie. Un certain nombre de savants regarde les Chinois comme originaires des régions méridionales qui avoisinent la mer Caspienne, et ayant émigré dans la suite vers l'est, par le Turkestan oriental, pour gagner leur habitat actuel. Ces vues ne sont pas partagées par tous les historiens. Je n'ai pas à critiquer les opinions variées pour l'instant, puisque c'est en me basant sur les affinités de langage que je cherche les contacts préhistoriques.

Voyons en étudiant les mots chinois quelles déductions on en pourra tirer.

En chinois moderne "chien" se dit *kao* (1) et *tchuein* (2) ; "loup" est *lan*, et "chacal" participe de ces deux mots : *tche-lan* et *kao-lan*, ce qui signifierait "chien-loup" (3).

Si nous nous reportons à l'histoire de l'écriture en Chine (4), nous avons un tableau complet de l'évolution du signe qui signifie chien.



On voit que l'écriture fut d'abord pictographique, puis se schématisa pour devenir le signe idéographique actuel. (Tabl. I. n° 7).

Selon F. H. Chalfant la forme moderne de Pl. I, 7, se lit *kou* et la différence de transcription avec *kao*, donné par Mr. Ou Tsien Chuing, ne provient que de la notation imparfaite en langues occidentales, du son entendu par Chalfant et par moi. *Kou* et *kao* se réduisent en fait à la gutturale *k* + un son intermédiaire entre *a* sourd, o et ou. Au tableau XLI, n.° 94, le nom est donné par Chalfant comme *k'üan*. Nous y reviendrons plus loin.

Hü Shen a établi son dictionnaire de "Shuoh Wen", au Ier siècle de notre ère. Or déjà en ce livre, nous trouvons le caractère sous unc forme ideographique hautement simplifiée, ce qui suppose un long temps antérieur pour l'évolution des rudiments pictographiques primitifs .Ce que nous savons des débuts des caractères chinois, des "koua" et des signes en vestiges d'oiseaux et d'insectes, ne peut évidemment se rapporter, malgré l'autorité des li-

(1). — Prononcé avec le 3e ton.

(2). — Id.

(3). — Communication verbale de Mr. Ou Tsien Chuing. Ier Secrétaire de la Légation de Chine à Rio de Janeiro.

(4). — Frank H. Chalfant. Early chinese writing (Me of the Carneg. Mus. Vol. IV, n.° 1. Pittsburg. Sepbr. 1906.

(5). — De ces 2 lignes le Ier à gauche est la clef qui s'applique à divers quadrupedes carnivores : chien, loup, chacal... lion. Le 2e est le du son.

vres sacrés, qu'à la simplification méthodique de ces pictographies primitives. Si l'on en croit les auteurs les plus respectés de l'histoire de l'écriture en Chine, ces caractéres seraient cependant antérieurs à la seconde moitié du 3e millénaire avant notre ère (2500-2000).

Le signe idéographique du chien provient on le voit, d'une pictographie qui représentait un chien; et que le nom de l'animal se rapporte au cri, cela semble résulter du fait que jusqu'aujourd'hui le mot "to wail" (loud weeping-sangloter, violente lamentation) se dit *k'u* 哭 (1) (d'après le Shuo Wen), deux bouches avec le signe du chien, et signifiait autrefois "howl". Le hurlement plus violent encore est représenté par les 2 signes 號 — la clef et le nom du tigre, — qui, se prononce *haou*, c'est comme son, une variante de ce même mot *kao*, avec, au lieu de la gutturalisation initiale, une aspiration rotacisée (2). On se souviendra cependant que les Chinois ne prononcent pas l'*r*.

On peut faire état de ces signes et de leur valeur pour établir, me semble-t-il, une comparaison avec le nom du chien que nous avons étudié dans les langues iraniennes. La ressemblance est évidente entre les mots *ku*, *kao*, *k'üan*, en chinois, et les mots *ku*, *kwan*, que nous avons trouvés en sanscrit, provenant de la région mésopotamienne (v. pp. 131 et suiv). On peut par conséquent appliquer aux premières les considérations que nous avons faites autour des secondes.

Cette coincidence trouverait son explication dans les théories de Terrien de la Couperie : "It is well shown that in their former homes in S. W. Asia, west of the Hindukush, the Bak tribes had been under the neighbouring influence of the civilisation of Susiane, an offshot of that of Babylonia. Through an intercourse of some length ,they ,or at least their leaders, had learned the elements of the arts, sciences and government, among which the writing, which we are now enabled to identify as a derivate of the

(1). — prononcé aujourd'hui **tchiou**.
(2). — Communication orale de Mr. Ou Tsien Chuing.

cursive and not the monumental cuneiform style, was conspicuous (1)". Les idées de T. de la Couperie ont été fort combattues; entre autres choses on ne regarde plus aujourd'hui la région de Suse comme une transplantation de Babylone, et il semblerait possible que les Sumériens au lieu de se propager vers l'est, y aient eu des racines plus antiques, dans la direction de l'Inde; mais quoiqu'il en soit, il n'en reste pas moins possible que les noyaux ethniques qui ont apporté les mots *ku, k'üan* en Chine, se soient trouvés à un moment donné, en rapport avec les tribus qui ont développé en Mésopotamie les mêmes formes *ku, ug, kwan,* &; possible et probable.

Mais nous avons dans les mots que nous avons notés au début, une nouvelle induction qui vient corroborer cette orientation: nous avons dit que le "loup" en chinois se dit *lan,* et nous savons qu' "au début de la période du chinois moderne, *m* final a disparu et a été remplacé par *n* en chinois du nord" (2). Il est donc probable que *lan* est l'évolution d'un *lam* antérier. Os d'après Sayce (3), *elamu* est un des noms assyriens du "loup", et c'est un nom géographique qui signifie "celui d'Elam". Les Chinois anciens auraient donc reçu ce même nom, sans aucun doute, non pas de l'Elam lui même, car il est peu logique de supposer que le terme *elamu* ait été employé par les propres habitants de l'Elam, pour désigner le chien indigène, mais d'une tribu voisine qui le distinguait par ce nom. Cette indication se joindrait donc à la première pour découvrir le site primordial des Chinois vers les régions du sud de la Caspienne .Le loup et le chien vivaient sans doute en Chine, au moins dans les régions voisines, avant l'arrivée des tribus chinoises, mais les noms que nous venons de relever nous enseignent que les Chinois les connaissaient déjà avant d'occuper les provinces qui ont plus tard formé leur Empire, et qu'ils les désignaient par des noms qui révêlent leurs liaisons avec une autre aire géographique.

(1). — T. de la Couperie. On the Languages of China before the Chinese. Philological Soc.'s Transact. 1885-6. p. 402 § 15.

(2). — Meillet et Cohen .Les Langues du MondeLe Chinois. p. 375.

(3). — An Elementary Gramm. of the Assyr, Language, n.° 421.

Nous avons vu (p. 206) que le "chien" se dit aussi *tchuein* en chinois moderne; il faut voir en cette prononciation, nous dit on, une corruption mandchoue du terme primitif *k'üan*, parallèle à la corruption des éléments *ki, tsi, tchi*, en *tchi*, et *si, hi* en *hsi* (1). Cela est d'autant plus probable que le caractère ainsi prononcé *tchuein*, se transcrit cependant *k'üan*, selon son ancienne prononciation.

Mais il reste le fait notable que cette corruption est tout à fait la même que celle que nous avons observée en occident, où *canis* a donné *kien* et *tchin* (p. 182) ; c'est la loi de la gutturale passant à une chuintante, notée également en Egypte, en Mésopotamie, en sanscrit, en arménien, &.

Pouvons nous affirmer d'autre part, que les premières tribus immigrées sur les rives du Hoang-ho n'ont pas emprunté ce nom du chien aux populations indigènes qui les y précédaient ? De l'étude du Prof. T. de la Couperie nous extrayons les données qui suivent, propres à nous orienter sur ce point, aussi bien que sur les noms employés indépendemment par ces peuples pour désigner le chien.

Dialectes Mon-Tai.

Tcho Kou appartient à la race Pan-hu, branche de la race Mon (Indo chinois), qui avant le 23e Se, habitait le centre de la Chine (Szetchuen et Honan occidental). Le mot est tiré des annales des Han orientaux (Hou Han Shu). On trouve comme correspondants dans les langue asiatiques plus récentes : *tch-ke*, cambodgien ; *degué*, Lu-tze ; *tan hkuay*, birman ; *ta kwi*, Mon ; *htwe*, Toungthu ; *twi, htwi*, Sgo Karen ; *twi*, Pgo Karen.

Teou Klou. Langue des Pan-yao, aujourdhui localisés en Kuangsi et Kueitchou. *Tou* est un préfixe de classe. Le dialecte voisin des Pan-y Shantze fournit le même mot *tou klou* (langage

(1). — T. de la Couperie, op. cit. § 58. p. 425.

Mon). L'introduction de *l* dans *klou,* selon Mr. K'ian, 2e secrétaire de la Légation de Chine, et lettré, est une prononciation dialectale. Rappelant ce qui a été observé plus haut, (p. 207) à propos de *haou,* le nom du tigre, il faut peut être supposer que *l* représente ici une aspiration rauque, du type *r,* rendue par ces populations par *l,* comme en Chine. Ceci dénonce d'ailleurs un emprunt. C'est des tribus Mon-Tai que s'est formé le royaume de Siam, or en siamois "les groupes initiaux consonnantiques ont toujours pour second élément une liquide" (1). Ce mot *klou* présente déjà le même phénomène. Remarquons en outre que *htwe, htwi,* nous offrent une aspiration initiale qui est une passage à la gutturalisation ou un affaiblissement de la même, et que le *t* qui la suit est un cas de substitution de *t* à *l* (ou *r*), absolument analogue à ceux que nous avons signalés en Europe et en Assyrie (p. 199). *Twi* est le même terme sans l'aspiration, mais dénonçant déjà la préfixation de la liquide à un son originel *ou,* (*wa, we,* &). S'il n'y a pas d'erreur à raisonner ainsi, on devra en tirer la conclusion que ces tribus ont reçu le "chien" déjà domestiqué. Je n'ignore pas qu'il semblera téméraire à plusieurs de vouloir appliquer à ces langues asiatiques de l'extrême orient les mêmes règles que j'ai employées au vieux monde classique et à l'occident; à ceci je répondrai que dans le manuscrit primitif, au moment où j'étudiais ces formes asiatiques, je n'avais pas établi de telles déductions, mais qu'en poursuivant mes recherches, j'ai observé de semblables phénomènes phonétiques jusqu'en Amérique, que nous verrons à leur temps; ces constatations n'ont instruit; en reprenant le travail et recopiant l'Ancien Monde j'ai soigneusement vérifié mes premières observations, et j'en suis arrivé à regarder l'humanité comme un tout beaucoup plus homogène et solidaire que je ne le pensais d'abord. Il en résulte que cette analogie, cette coincidence parfois, m'étonne aujourd'hui bien moins qu'elle ne le fera aux lecteurs qui n'auraient pas tenté cette expérience. D'ailleurs l'ouvrage tout

(1). — Meillet et Cohen. op. cit. 381.

entier reste sujet aux corrections et additions des philologues qui voudront bien reprendre ce sujet si intéressant et si riche.

Liang, de la langue des Yao-Min qui habitent la limite septentrionale entre les provinces de Kwang-si et Kwang-Tung; ils parlent un langage mêlé en son vocabulaire. Je crois qu'il faut voir en ce mot, où le **g** final est peu sensible, comme dans tous les mots chinois, une forme mouillée, sans doute dialectale de *lan*, que nous avons vu être le nom du "loup".

Dialectes Mon-Khmer.

Ce sont ceux des ancêtres des Annamites qui vivaient dans la Chine centrale et orientale au sud du lac Tung-Ting.

Sow de la langue des Poloung (de la famille linguistique Mon-Talaing). Vers 650 de notre ère ils se trouvaient dans le N-O du Yunnam .Le mot est tiré de la liste de J. Anderson (Mandalay to Momien. London 1876). Ce mot remonte probablement à un originaire * *dzow*, selon le parallèle *tsho* 'ö (montagne) — écrit en kmer *dz* 'ö (Les Langues du Monde. p. 391).

Les Tangutans dans le Kan-Su appellent le "chien" *cho* (prononcé tscho) (1), ce qui paraît justifier la supposition émise ci-dessus.

Enfin chez les Siamois, le onzième cycle du Calendrier se nomme *Pe Chaw* "année du chien" (2), et ce mot appartient à la famille des mots que je viens de citer.

On sait par les travaux du P. Schmidt qu'il y a une parenté certaine entre les langues malayo-polynésiennes, (dont fait partie le tagal), et les langues Mon-Khmer; or, aux Philippines, le tagal nomme le chien: **aso**. Comparons les divers dialectes de ces mêmes

---

(1). — Lt. Col. N. Prjevalskà. Mongolie. London. 1876. 2. p. 112.

(2) — Robert Schombugk, 1868. in Globus XIV Bd. p. 56.

iles et nous y trouverons une grande constance dans les noms de cet animal : (1)

malais	**aujing**	négrito dinalupihan	**áso**	igorrote busao	**áso**
tinguian	**aso**	» orion	**áso**	» bontoc	**áso**
ilocano	**aso**	montalvan	**áso**	» benguet	**áso**
pampango	**áso**	olongapó	**áso**		
		maón	**áso**		
négrito hermosa	**áhu**	palauán	**áso**		
» balanga	**áhu**	guináan	**ásud**		
» malunó	**asu**	manguian	**idoh**		
» cauláman	**ajú**	vicol (de Luçon)	**ayam**		

Aux Philippines on a encore la langue bisaya, très répandue avec de nombreux dialectes, et qui offre 2 noms : *ayam*, le même que le vicol et *iri* (2), que nous devrons rapprocher de formes indonésiennes ; *kiri, guri, &*.

Nous devons observer d'abord la parfaite équivalence des formes *aso, asu* et *ahu*, et noter la substitution *s/h* que nous connaissons déjà; c'est la sibilante et la chuintante prenant la place de l'aspirée ou de la gutturale. En chinois nous avons relevé *k'üan* et *tchuein*, les langues classiques nous ont montré. ἥλιος et *sol*. L'aspiration et la gutturalisation sont toujours plus anciennes ; il en résulte que *ahu* est antérieur à *asu, aso*. Ceci nous fait supposer que ces mots remontent au prototype connu *ku* sumérien. Les formations sibilantes et chuintantes de cet original sont très répandues, nous en avons cité un certain nombre déjà (*çu, sun, shun, &*), il en est d'autres encore. Je citerai le lithuanien *szu*, le basque *otso* et *oxu* (dialecte souletin) pour le "loup", - *atcheri* "renard" que l'ostiak nomme *okchar*.

J'ai cité comme des variantes de la forme *hunds* l'albanais et esthonien *kuts*, l'ossèthe *khudz*, mais il est possible aussi que ce ne soient là que des aspects postérieurement gutturalisés du type *otso*,

(1). — Contribution à l'étude des langues des indigènes aux iles Philippines. G. A. Baer Anthropos. 1907, p. 467.

(2). — Die Bedeutung der Hausthiere... Globus, 1864, p. 306. Si *iri* est une altération da *isi, usu, asu*, il en rèsulterait une conséquence importante, à savoir : que sa gutturalisation en *kiri, giri, kuru* et sa transformation en *kili, gili, kuli*, etc., nous conduiraient à regarder les termes malais et tous autres (americains), qui présentent ces formes, comme des derivations postérieures de cette forme *iri*. C'est là une hypothése possible, à côté de celles que nous présenterons plus tard.

szu, cho (prononcé tscho) ; le nom japonais du chien, *kitsune,* me porterait à le croire. Après le phénomène du passage primitif de *k* à *ts, dz,* on aurait eu la préfixation d'une voyelle : *ku* (*hu, su*) *ahu, asu,* puis au cours du temps, ou selon le caractère des tribus, une nouvelle gutturalisation de la voyelle initiale. Le manque de termes intermédiaires, qui existent peut être dans des dialectes limités, rend les déterminations flottantes (1).

Il est incontestable néammoins que l'on doive reconnaître à la base des variantes asiatiques que j'ai citées, le vieux radical sumérien *ku ;* deux langues asséz distantes l'ont même conservé assez proche : le thibétain *kü* et le coréen *kai* (2).

Dialectes Tai-Shan.

To-ma de la langue des Tchung-Kia Tze, ou Tchung-Miao, originaires de Kiang-si et qui émigrèrent en Kweitschou et Kwang-si. Ce mot est de parenté siamoise. *To* est un préfixe de catégorie réservé aux noms d'animaux. Il est probable que ce soit dans leur dernier domicile qu'ils aient adopté ce nom du "chien".

Tou-ma des Tu-jen, qui parlent un langage taic et résident au Kuetchou et Kuang-si. Le nom est le même que le siamois *tou-ma*.

Le shan offre le mot *mah* (J. Anderson, op. cit.). Terrien de la Couperie nous informe que, malgré leurs divisions politiques, tous: Shans, Laotiens et Siamois, parlent un seul et même langage divisé en plusieurs dialectes légèrement divergents les uns des autres (3).

Il est également important de noter qu'en Shan comme en Kham-ti (langues tai), l'*m* remplace une demi sourde ancienne notée ƀ, et que ce ƀ doit être un son qui rappelle le *w* que nous avons noté dans tant d'autres langues anciennes, un son intermédiaire entre *b* et *ou. Mah* remonterait donc par là à *uah*

---

(1). — L's en tagal représente fréquemment un tsh de l'indonésien commun; aso vaut donc pour *atcho* (Meillet et Cohen. op. cit. p. 417).

(2). — C et J. Cotte. Bull. et Mem. Soc. Anthrop. de Paris. T. II. VII Se. 1921. — Sur les chiens préhistoriques de Provence. p. 176.

(3). — T. de la Couperie. op. cit. p. 459. § 117.

(Les langues du Monde, p. 381). Cette observation s'étend aux 3 mots précédents, puisque les 2 premiers sont de parenté siamoise.

A-Ku dans le dialecte des Lien-Mao (Miao-tze de Lien-Tcheou, dans le N-O de la province de Kuang-Tung). C'est le vieux radical *ku*, que j'ai dénoncé ci-dessus, et le mot se groupe avec le thibétains, le coréen (*kü, kai*) et les termes cités : *tch-ke, degué, tan-hkuay*, ainsi qu'avec les 2 mots qui suivent.

Quhoee, dialecte des Hotha Shan au sud ouest du Yunnam, dialecte hybridé de shan et de chinois, et *Quhay* de Kakhyen. Ce dernier dialecte est de la famille thibeto-birmane, appartenant au groupe Katchin, répandu de l'Assam jusqu'en Chine (1).

Je ne puis passer sous silence une hypothèse que les arabisants pourraient être tentés de formuler, à savoir que les mots *quhoee*, *quhay* et autres de ce type, aient pu dériver de l'arabe قَوَّاع (*qawwah*) signifiant "qui hurle" et désignant le "loup". On invoquerait en ce cas, les relations maritimes connues entre les Arabes qui naviguaient sur la mer d'Oman jusqu'à Ceylan, et les Malais et Chinois qui de Ceylan voguaient jusqu'aux mers de Chine. A ceci je répondrai que ces voyages des Arabes, sont beaucoup plus récents que ne doivent l'être les noms cités, puisqu'ils appartiennent à des tribus qui ont occupé les territoires chinois avant l'arrivée de ces derniers. J'ajouterai que les Malais qui étaient les plus forts navigateurs de ces régions maritimes orientales et qui plus intimement que les Chinois se sont trouvés mêlés aux Arabes, n'ont pas cependant emprunté cette forme, car leurs termes, comme nous le verrons plus tard, sont dérivés apparemment de la forme *ku*. Le قَوَّاع arabe est une gutturalisation de جَرّي que nous avons relevé chez eux (p. 119), il me paraît donc qu'il n'y a là qu'une coincidence fortuite.

---

(1). — A. Meillet et Cohen. op. cit. p. 368.

Les sanscritistes d'autre part, réclameraient peut être la priorité pour l'introduction du radical *ku* dans l'extrême orient (1); on a en effet en sanscrit कु *ku* "crier, pousser des cris" et la forme inversée बुक्क *bukk*, "aboyer". Mais bien que plus anciens que les Arabes dans la région, les Hindous, indo-européens, n'en restent pas moins plus récents que les Préchinois. On pourrait invoquer à la rigueur un possible emprunt aux populations dravidiennes qui les ont précédé sur place, et qui auraient possédé ce vocable; cela n'a rien d'invaisemblable, mais leurs autres termes *kwan, çwan, çuna* et leurs homologues, que nous avons étudiés à l'occident, nous montrent bien que le point de départ de ce radical est où nous l'avons signalé, c'est à dire en Mésopotamie, et il en résulte que son expansion a eu lieu à une époque très ancienne, antérieure aux Hindous, et s'est effectuée probablement à travers le continent et par la route du Thibet.

Parmi les noms propres les plus anciens de Chine, désignant les tribus préchinoises, en général, on trouve encore *ngao* 丰攵犬 qui signifie "grand chien-le dogue du Thibet". Or ce *ng* se prononce, dit La Couperie, comme *ng* dans "thing" (§ 176 p. 490) chez les Man tze des frontières du Thibet et du Sze-Tchwan, et pouvant s'employer sans le 3e signe — le déterminatif "chien" —, il signifie alors "grand, fier". D'après les informations verbales de Mr. K'ian, ce mot est prononcé *nao* par les Man-Tze, ici nommés, et ils font la risée des enfants de Pekin, parce que, selon les Pekinois, le mot doit se prononcer *ao* et signifie "un grand chien féroce". Il serait donc possible que la gutturalisation fut secondaire en ce terme, comme au Thibet et en Chine, et la conséquence inévitable est que ces populations auraient à l'origine, reçu le chien comme

(1). — Le Dr. G. Schlegel établissait des rapports entre les sous-racines monosyllabiques du chinois ef les racines sanscrites et leurs analogies communes. Sinico-aryaca, ou Recherches primitives dans les langues chinoises et aryennes. Cf: Globus. 1873. pp. 44-45.

déjà domestiqué, ce qui viendrait confirmer ce que nous avons déjà dit p. 210.

De l'examen des termes qui précédent ,on ne peut sur un aussi vaste territoire établir le centre probable d'irradiation. Nous avons vu que les termes chinois doivent remonter d'après leur formation au même centre qui a fourni les termes iraniens ; mais les mots qui appartiennent aux tribus pré-chinoises, gardent eux aussi, une parenté avec les radicaux rencontrés dans la région mésopotamienne. Qu'en devons nous conclure ?

Une hypothèse se formule involontairement en notre esprit: c'est que les tribus préchinoises, à une époque très archaique, ont dû vivre plus à l'ouest et se trouver en contact avec les populations qui possédaient les formes mésopotamiennes, telles qu'on les trouve à l'époque protohistorique, au fond du golfe Persique. Quant à découvrir le lieu géographique de ce contact, il est imprudent de rien affirmer pour l'instant à cet égard.

La plupart des mots que nous fournissent les autres tribus de ces pays, rentrent dans les catégories que nous venons de citer.

Au Kweitschou le vocabulaire He-Miao donne *te-hla* pour le "chien", les Pe-Miao, ou Miao blancs, l'appelent *klei* (1). Ces mots, nous le voyons, se groupent avec ceux des Pan-Yao et des Pan y Shantze, qui sont de la même région. Les Hao-Miao, ou Barbares fleuris, toutefois, appelent le "chien" *ma*, et les Hong-Miao, ou Barbares rouges, lui donnent le nom de *ta-bua*. Nous avons noté p. 213, que *ma* remontait à un ancien *ua*, nous en avons ici la confirmation.

La localisation de ces formes apparentées nous enseigne les lignes de dispersion de groupes qui ont dù vivre voisins antérieurement. Il est fort instructif de les repérer sur la carte.

(1). — Notes ethnograph. sur les tribus du Kuuy-tchéou. Anthropos| 1911.

Chez les Annamites (1), comme au Tonkin (2), le nom est *chó*, mais le dialecte Thô qui est de la langue Thai (3), de la région de Lang-Sön, emploie la forme *ma* (4). Quant au renard, on lui donne ici le nom de *jin* (5). Sans doute faut-il voir en ce mot une dérivation de * *shin* < **kin/kun*.

En Birmanie, chez les Katchins, nous avons des mots bien différents : *gni* pour le chien et *chyshawn* pour le loup ; P. Ch. Gilhodes qui nous fournit ces données, prétend que les Katchins viendraient du nord, de quelque région du Thibet (6).

Poursuivons nos recherches en Asie, malgré les lacunes forcées, dues au manque de dictionnaires ou même de simples listes et à la multiplicité de dialectes. Je me bornerai donc à exposer les termes que j'ai pu relever en de nombreuses publications, tâchant de délimiter certaines zônes seulement.

Dans le cycle de 12 années des Mongols, la IIe année, qui est celle du "chien", se nomme *nohoi* (7). Il faut évidemment y reconnaître le même mot noté ailleurs *noqai*. Les études de N. N. Poppe (8) tendent à montrer que le turc et le tchouvache proviendraient d'une langue commune qui leur fut antérieure. On retrouve une correspondence des consonnes en tchouvache, bulgare, mongol et turc (p. 296). Il y a naturellement des substitutions; ainsi dans cette langue commune primitive, *n* au début des mots était sans doute palatale * *n*, ce qui explique qu'elle se soit changée en *j* dans les dialectes turcs, et que dans le mongol on rencontre l'équivalence *n/1*. Ce mot de *noqai* a ses parallèles alors, dans les

(1). — Philosophie populaire annamite. Anthropos. 1908. p. 259.
(2). — Anthropos. 1908. p. 52.
(3). — Les légendes des Tay de l'Annam. J. B. Degeorge. Anthropos. 1921-22. p. 642-3.
(4). — Estudio sobre el dialecto Thô... P. Fr. Th. Gordaliza. Anthropos. 1908. p. 518.
(5). — Cf. (3).
(6). — Anthropos. 1908. p. 676, et 1910. p. 615.
(7). — Lt. Colonel N. Prjevalsky. Mongolia. London. 1876. Ier Vol. p. 65.
(8). — La langue tchouvache et ses rapports avec les lang. mong. et turq. Izvest. Rossiisk. Akad. Nauk. 1924. N.° 12-18.

formes suivantes : samoyède, ostiak *loga ;* mordvin *loka ;* Taz (Tas-horde) *lokâ.* Tous ces mots désignent le "renard" et trouveraient leur prototype dans le tongouze, le golde, le manègre, oû l'on a *loukkou* "chien â longue laine" ; l'orotche *lokko ;* le mandchu *luku* "laine épaisse, touffue". (1).

On sait d'autre part que beaucoup de philologues ont rattaché le sumérien à l'ouralo-altaique (2). Or, prétend Hommel, les Sumériens ne connaissaient point le lion, le cheval, le vin, &... ils n'avaient pas de termes propres pour ces objets; ainsi ils appelaient le "lion"-chien grand : *nugmagh* (3). Nous pouvons clairement apparenter *nug* au mongol *noqai ;* mais je suis loin de prétendre que nous puissions admettre un état de dérivation de *nug* à l'égard de *noqai, loka,* ou l'une quelconque de ces formes ouralo-altaiques, car nous devons nous souvenir que le sumérien a la forme *uk/ug* (p. 132 et suiv.) se rapportant au "chien", que l'assyrien possède la préfixation *n* (*ur* et *nur* "lumière") ; nous avons donc là des éléments qui permettent, me semble-t-il, de regarder le sumérien comme la source plutôt que la dérivation des mots ouralo-altaiques.

Au Kan-su les Mongols désignent un loup, assez analogue au loup du Thibet (Lupus chanco), sous le nom de *tsobr.* D'autres auteurs écrivent *zeb* (‡). Cet animal possue un cri rapide comme l'aboiement d'un chien (4). D'après les remarques que nous avons faites à plusieurs reprises au cours de ce travail, il est permis d'avancer que ce nom ne dérive pas du cri de l'animal et doit être une épithète qui se rapporte à toute autre idêe. Quant au renard de la steppe "steppe-fox" (canis Corsac) il est appelé *kiarsa* par les Mongols (5).

---

(1). — Id. 1925. N.° I-5.

(2). — Dr. Fr. Hommel (Hria. Babyl. et Assyr. — H. de Oncken. T. Ier. p. 505. Trad. portug.

(3). — Id. p. 508.

(‡). — Le renard de la steppe est *Karsy, Kars,* en mongol.

(4). — Lt. Colonel N. Prjevalsky. Mongolia. 2e vol. p. 210-211.

(5). — Lt. Col. N. Prjevalsky. op. cit. 2e Vol. p. 211.

Un vers d'une chanson mongole nous fournit un nom du "loup":

Tshinoan xoyar tshikthethi (Il avait les oreilles du loup (1).

Tshinoan répond à "loup" : or j'ai tout lieu de croire que *tsh* est un préfixe comme dans *tshikth ethi* et dans *tsobr.* Un peu plus loin nous avons les mots "en peau de renard" rendus par *i enoye to,* où renard doit être *eno* ou *en,* car "peau de tigre" au vers suivant équivaut à *i sannaya to*.

Ces chansons paraissent provenir d'une tribu tshasak, appartenant à un groupe ortos. Il semble que dépouillé de ce préfixe *tsh,* on puisse rapprocher *inoan* de *eno,* et peut être apparenter ces mots à ceux que nous avons vus déjà (p. 136-138), ayant un radical *in, on, un* à leur origine.

Au début de leur histoire, au 2e millènaire, les Chinois ont été en relation avec des peuples habitant les rives du Hoang-Ho. Ces peuples étaient les Hiong-nu. Etait-ce un peuple homogène ? Il est très vraisemblable que non; mais c'est de cette fournaise de tribus qu'après la destruction de leur empire, au 3e siècle de notre ère, sont sorties les peuplades turques et mongoles; les Toungouzes et Mandchoux s'en étaient peut être séparés plus tôt pour se localiser à l'orient des premières.

Chez les Mongols encore, on désigne "un jeune chien" par un mot qui s'applique aussi aux petits d'autres animaux, c'est un fait que nous connaissons bien. Ce mot est *gölige* et il a son correspondant dans le russe *schtchennok* qui a la même signification et où nous observons la substitution de *n* à *l* et l'affaiblissement de la gutturale en chuintante initiale. D'après N. Poppe la vieille langus bulgare avait un mot parallèle avec un préfixe sourd *k* et cette forme se recontre en hongrois *kölyök, kölök* (petit chien) <* *kölek* et turc *köshek* "jeune animal, jeune chameau" (2).

Il semble que ces mots avec préfixe sourd ou sonore *k* ou *g,* se trouvent dans les mêmes conditions que nous avons observées

(1). — P. van Osst. Chansons mongoles. Anthropos. 1908. p. 225.
(2). — N. Poppe. op. cit. 1924 (n.° 12-18). P. 303.

en de nombreuses occasions, c'est à dire le durcissement d'une voyelle prosthétique, postérieur à une première aspiration; nous sommes autorisés de la sorte à soupçonner des formes disparues * _hölek_, * _hölige_ < * _ölek_, * _ölige_ < * _lek_, * _lige_, qui d'ailleurs se justifient par l'existence que nous avons signalée des mots _loka, loga, luku_, &, dans des langues soeurs. La chûte de ces préfixations progressives découvre un thème _lik_, fort antique, qui nous est bien connu. Le hongrois _róka_ appartient au même groupe et signifie "renard".

En hongrois on se sert du mot _kutya_ pour désigner le "chien". Faut-il placer ce mot à côté de _kölyök_ et admettre une équivalence _l/t_? Cela n'est pas impossible absolument, car nous avons montré cette substitution sur d'autres mots (p. 199). Je ne le crois pas cependant; il semble que nous ayons ici la gutturalisation d'une voyelle initiale, comme dans _kölyök_ et que la forme * _utya_ dérive d'un thème _it_ commun à de nombreuses populations du groupe ouralo-altaique. _It_ est en effet l'appellation du "chien" chez les Turcs de l'Altaï, les Osmanlis, les Tarantchi, les Karaimen, ceux de Crimée, de l'Aderbeidjan, et _ət_ chez les Abakantartares Kirghizes (1). D'autre part la langue tchouvache et le bulgare de la Volga forment un groupe de la même famille et qui se serait séparé à l'époque préturque (2). Le chien se nomme en tchouvache jədə< * _ita_; dans l'Orkhon _it_; en iakoute _yt_; soiote _yt_; autres dialectes _it_ (3).

Quelques uns pensent que _et, ət_ signifie "vil". (‡)

Or le hongrois appartient au groupe finnois-ougrien, mais il a reçu des influences nombreuses, parmi lesquelles celles des peuplades turques, qui l'auraient atteint d'abord sous l'espèce tchou-

(1). — Radloff. Le vocalisme du vieux turc, Izviestiia Imp. Akad. Nauk T. XIV, n.° 4, 1904.

(2). — N. Poppe, op. cit. 1925, n.° 9 — II. p. 426.

(3). — Id. 1924. n.° 12-18. p. 312.

(‡). — D'autres termes dériveraient chez les Turco-Tartares de _Kurt_, signifiant "animal vorace". Cette étymologie est douteuse.

vache (1). Ainsi se justifierait pour moi que l'on puisse rattacher *kutya* à jədə et à *ita*. Mais ce ne sont point là les seules, leur vocabulaire des noms des canidés suffirait à le montrer. A côté du nom *roka* du "renard" que nous avons apparenté au samoyède, au tongouze, &, nous avons le nom du "chacal" *sakál*, qui semble un emprunt plus récent, accepté sans transformation sensible, du turc *chekal*, provenant du perse *sjechal*. Le "chacal" n'est pas en effet un animal indigène dans les régions que les Turcs habitaient en Asie primitivement. Les Yukaghirs de Sibérie, qui ont ce même mot, dans les 2 dialectes tundra et kolyma, *caxa' le*, l'ont appliqué au "renard" et ont dû le recevoir des populations turques ou des Russes, qui emploient *chakál*, pour le chacal. Rappelons que Middendorf suppose que le "chien" de la Sibérie et de l'Amérique du Nord, représente un croisement de loup et de chacal.

Quant aux Perses il y a toute apparence que leur terme *sjechal* est un dérivé de l'hébraique שׁוּעָל *schaual*, que l'on trouve aussi sous la forme שַׁחַל *schahal*, donné comme "leo, leaena", par El. Hutterus en son Dictionnaire hébraique. *Schaual* est le nom du "renard".

Dans le hongrois que nous examinons, le "loup" se dit *farkas* et nous ramène immédiatement aux observations que nous avons faites sur les mots de ce groupe, p. 171 et sqq. Il paraît ici que les populations hongroises aient reçu ce mot, grâce à leur contact avec les tribus indo-européennes.

Enfin le "chien" lui même a encore un autre nom, c'est *ebe*, probablement assez récent et qui parait un emprunt du sémitique. Je supposerais volontiers une transformation du *zeb* hébraique, datant de l'arrivé des Juifs en ce pays, où ils sont très nombreux. Le mot aurait souffert une dérivation sémantique de "loup" à "chien".

---

(1). — Meillet et Cohen. op. cit. p. 178.

Au Thibet oriental, un chien sauvage, fauve, a reçu le nom de *tschungu* (1). Cela a l'apparence d'un mot composé : *tschun* + *gu* et rentre dans le groupe de *tchuein* chinois et de *ku*.

Nous avons vu que le tagal (malayo-polynésiem) nommait le chien *aso ;* dans l'ile de Formose un certain nombre de dialectes présente des noms apparentés pour le même animal (2) : sek-hwan, *badsu* k ; katsausan, *batú ;* saprek, sabari, balkurut, *wattu* k. Le javanais a également *asu* (3). Le *k* final des mots qui precèdent, dit l'auteur, n'est pas une consonne véritable, mais le durcissement de la voyelle qui précède.

Un langage oriental de Sumatra, le lampong, appelle le "chien *kuyu.* Or le lampong rend l' ρ uvulaire de l'indonésien commun par *y* (4) ; aussi est-on en droit de regarder *kuyu* comme l'équivalent de *kuru,* et aussitôt il nous faut en rapprocher tout un groupe de mots, très vaste, où nous comptons *kiri* de la Nlle Zélande et la variante *guli* de l'ile Tonga. Si nous rappelons, d'autre part que nous avons rencontré aux Philippines des variantes de *aso* en *ajú* et *ayam* (p. 212) et que *iri* s'y trouve aussi, (vicol de Luçon), on voit que la question se complique et qu'il devient difficile de déterminer si la forme *uyu* provient de * *uru* ou de * *usu*. Il reste néammoins très certain, d'après les lois connues, que le *k* d'attaque est un phénomène secondaire. C'est pourquoi "bien que les langues indonésiennes aient fait de nombreux emprunts au sanscrit, à l'arabe, "comme le dit Gabriel Ferrand, (5) je ne me sens pas incliné à dériver ces formes orientales du sanscrit *kura* (6). Je demanderais plutôt si * *uru* et * *usu* ne seraient pas 2 formes jumelles ? On connait des équivalences de *r* et *s* sur d'autres terrains

(1). — Dr. Campbell. Zur Naturgesichte des ostlichen Tibet. Globus. 1872. P. 332.

(2). — Paul Ibis. Formosa. Globus. 1877. p. 235.

(3). — Die Bedeutung der Hausth. fur die Kulturentwickl. der Volker Globus. 1864. p. 306.

(4). — Meillet. ob. cit. p. 417.

(5). — Id. p. 420.

(6). — Cf. n. (2) ; Je dois noter que je n'ai pas trouvé ce mot dans le Dre. sanscrit-français de Burnouf et Leupol, MDCCCLXVI. J'ai rencontré *kiki* "renard" et *kiγkira* "renard", puis *kurâka,* animal en général, avec le suffixe *âka.* Enfin j'ai relevé *kukura* et *kurkura* "chien".

linguistiques (indo-européens), — il en résulterait que le groupe *aso* serait une expansion secondaire d'un primitif *aro, oro, uru, &*. Il est une autre possibilité qui ne laisse pas d'être séduisante: à savoir, la transformation de *k* en *tch, ts* et finalement *s*, selon laquelle ces termes indonésiens dériveraient de la forme *aku*(*ku*), que nous avons relevée dans les provinces chinoises (Miao-tze).

A côté du sanscrit dont nous avons déjà parlé, l'hindi qui est un dialecte du groupe central de l'Inde, et qui a fourni l'hindoustani, nous donne le mot *kuttha*. Y-a-t-il coincidence ou parenté avec le hongrois *kutya?* Parmi les dialectes dérivés, ou simplement des restes de l'iranien septentrional, on doit citer l'ossèthe. C'était un parler scythe, et comme tel, on comprend qu'avant d'être restreint au territoire où on le rencontre aujourd'hui il s'est étendu bien autrefois sur des régions assez vastes, à l'est de la mer Caspienne. Or l'ossèthe a 2 noms pour le "chien" : *coanon* en langue de chasseur, dont la parenté est évidente avec les langues indo-européennes, — et *kudz* (1). Or je ne peux m'empêcher de rapprocher à la fois ce *k'udz* du *kutya* hongrois et de l'ostiak *okchar*, ainsi que du basque *otso*. Les Hongrois ont vécu pendant un certain temps dans la proximité des Ossèthes, dans le sud de la Russie, mais il est difficile d'affirmer si le nom du chien leur est venu par l'intermédiaire du *k'udz* ossèthe, ou si les 2 peuples ont dérivé leurs noms parallèlement et indépendemment de la forme turque ou tchouvache, signalée plus haut (p. 220). Des peuples comme les Ossèthes, qui dans leurs déplacements se sont frottés à des tribus diverses, n'ont pu éviter d'en recevoir des termes divers; ce qui est surprenant, c'est qu'on les voie emprunter des appellations pour des animaux qu'ils connaissaient déjà dans leurs localisations primitives ;ainsi le "renard" était indigène sur leur habitat initial et cependant ils l'ont appelé *ruvas*. Toutefois en langue de chasseur, le terme est *gadd ruvas*. Or, je suppose que c'est là un mot

---

(1). — Dr. A. Dirr. Der Kaukasische Wild und Jagdgott. Anthropos. 1925. p. 147.

composé qui a joint au nom premier *gadd*, l'emprunt postérieur *ruvas*, qui est apparenté à l'iranien *ropa*. *Gadd* se rattacherait à la famille *it*, *yt*, jədə.

Les langues dravidiennes n'auraient aucune relation, selon les auteurs, avec les autres groupes linguistiques hindous ou hors de l'Inde. En m'appuyant sur tout ce que j'ai observé dans ce travail et sur les vestiges de l'influence dravidienne dans la religion hindoue, je juge cette assertion comme téméraire. On verra à la fin de ce livre qu'il est difficile aujourd'hui d'affirmer qu'il existe au monde une langue absolument séparée, sans avoir eu jamais de contact avec d'autres.

Parmi les langues dravidiennes, le munda ou, kolarian (1) fournit pour le nom du "chien" le terme *ki-n-sor*, où *ki* et *n* sont des préfixes : le nom pur est donc *sor*, qui n'est sans doute pas étranger au mot *or/ur*, de nous connu. Faut-il dans *l's* reconnaître une transformation de *k* d'une aspiration antérieure *hor*? On sait que les Dravidiens se sont étendus autrefois jusqu'au nord ouest de l'Inde, comme la présence des Brahui semble l'indiquer ; d'autre part on tend aujourd'hui à étendre vers l'est l'origine possible des Proto-Elamites et des Sumériens ; — ces deux races ont pu, à une certaine époque très reculée, se trouver en contact. Que la raison de ce rapprochement linguistique pour le nom du "chien" soit cette relation supposée ou quelqu'autre, il n'en reste pas moins certain que les Dravidiens ont reçu ce terme d'une autre tribu voisine, ou transitoire.

Le tamil, ou tamoul, nous donne le mot *nayi* et le telougou a *kukka*. Or ce *kukka* semble bien avoir été le même mot dont les Hindous se sont servi sous la forme *kôka*, pour désigner le "loup".

Comme nous avons traité des langues ouralo-altaiques, il convient de rattacher à l'Asie les Esquimaux bien qu'ils vivent aujourd'hui fixés dans les régions arctiques américaines. On a dis-

(1). — Dr. Sten Konow. Notes on the Munda family of speech in India. Anthropos. 1908. p. 68.

cuté et quelques uns discutent encore sur leur origine. En 1916 H. Hoessly les a considérés comme un type primordial de la race mongole, et jugea que leur origine européenne était bien peu vraisemblable (1). On les classe aujourd'hui dans la famille ouralienne. Selon P. Rivet (2), les peuples ouralo-altaïques seraient partis d'une région située à l'est de la mer Caspienne et, en migrations successives, auraient gagné: l'Europe occidentale à l'époque quaternaire, 2° le nord, où d'eux proviendraient les Finnois, les Lapons et les Samoyèdes, 3° l'est, par les régions circumpolaires, et les Esquimaux représenteraient leur poussée la plus extrême à l'orient. Au nord de l'Asie, une tribu esquimau, est constituée par les Yuit; et les Aleutes, autre tribu, peuplent les iles Aléoutiennes. Mais ces tribus sont le fait de retour des Esquimaux vers l'Asie dont ils provenaient (3). M.rs Stensby et Fr. Boas persistent cependant à chercher le berceau de ces peuples dans la région arctique, à l'ouest de la baie d'Hudson, d'où ils se seraient répandus jusqu'en Asie (Tuski) (4).

Examinons dans les langues ouralo-altaïques et en esquimau les termes que nous fournissent les auteurs. Je citerai d'abord un nom du chien, chez les Esquimaux de Sibérie (5) : *aw'alñik* (at the dog), qui signifierait littéralement, d'après Bogoras, "celui qui marche à 4". Il faut donc y voir une épithète plutôt qu'un nom d'individu, si cette interprêtation est exacte. Or dans les langues hyperboréennes, au groupe desquelles appartient également le Chukchee (Amérique), on a le yukaghir qui s'étend à l'occident jusqu'à la Léna et au sud jusqu'aux monts Stanovoi; ici, en dialecte kolyma, chien se dit *ko'diel,* en dialecte tundra *ko'riel*. Notons l'équivalence *d/r,* nous l'avons déjà rencontrée, nous la retrouverons encore. Chez les Koryaks qui forment la pointe orientale des Yu-

(1). — H. Hoessly. Etudes phrénolog. sur une série de crânes du Groenland orient. N. Denks, d. Schweitz. Naturforsch. Gesells. L. III. 1916 (p. I-54).

(2). — L'Anthropol, 1925. Les origines de l'homme américain. p. 297.

(3). — A. Meillet. Les Langues du Mond. p. 611.

(4). — Anthropos. 1917-1918. Fasc. 3, 4.

(5). — Bogoras. Memoirs of the Amer. Mus. of. Nat. Hist. Vol. XII. 1910-1913. p. 449. Mus. of Nat. Hist. Vol. XIII. 1910.

kaghirs, à la racine du Kamtchatka, on donne le nom de e'· *gilñin* au "loup" (1). Si je rapproche ce mot du nom du "chien" cité plus haut, chez les Esquimaux, je crois qu'ils peuvent se ramener à une racine commune *'alñi*. L'*a* porte ici un signe d'aspiration qui doit être responsable de la gutturale *g* des Koryaks. Ce simple fait me permet de mettre en doute la signification de "celui qui marche à 4", donnée pour le terme esquimau, et qui est bien vague et bien vaste à la fois. Vaste, puisque nous trouvons ce mot légèrement différent, comme désignation de l' "ours polaire" chez ces mêmes Esquimaux : *a alunaq* (Nunivak island), puis *köγilunaq* et *kiγλ unix,* pour le "loup" (2). On voit qu'il y a là une racine, parente de *'alni,* autour de laquelle viennent s'agglutiner d'autres éléments, préfixés et suffixés, pour varier la désignation d'animaux qui doivent avoir un caractère commun, dans l'esprit des indigènes.

Les Esquimaux s'étendent sur de vastes régions et il n'y a rien de surprenant que l'on trouve chez eux une certaine multiplicité de termes pour désigner les canidés. Ceux qui occupent les côtes de la Terre de Baffin, sur le Cumberland Sund (3), ont un terme très voisin de ceux usités au Labrador et au Groeland. Mais nous allons voir que les notations des auteurs sont aussi sujettes à caution que leurs interprêtations: ainsi Fr. Boas dit: "le chien mange, lappe — *alukpoq*, au Labrador *allukpok* et au Groenland *alugpâ*. La terminaison *poq/pok* paraît être un pronom "il", car on a p. ex. *qineqpoq* "il gronde (le chien)", *uyánissârpoq* "il gronde (chien, ours)", *mârpoq* "il hurle (le chien)". D'autre part D. Jenness (4) nous donne : *aluktoq,* (Inglestat), *alu'taq,* aluiyaq (Barrow) "il lappe". On en peut déduire 2 faits, d'abord que *t* et *p* se substituent dans les dialectes, et ensuite que les termes de Fr. Boas ne désignent, ou mieux, ne contiennent pas le nom du "chien", mais spé-

(1). — Waldemar Jochelson. The Yukaghir and yukaghizired Tungus. Mem. of the Am. Mus. of Nat. Hist. Vol. XIII. 1910.

(2). — D. Jenness. Report of Canad. Arctic Exped. (1913-18). Vol. XV. Ottawa 1928.

(3). — Franz Boas. Der Eskimo-Dialect d. Cumberland. Sundes (Mitheil. d. Anthropol. Gesell. in Wien. XXIV. Bd. (N. F. XIV). Heft. III.

(4). — op. cit.

cifient seulement une action, un verbe, applicable au chien, mais qui peut sans doute s'appliquer aussi au loup, à l'ours et à d'autres animaux communs dans ces régions.

Cela ressort d'autant mieux des vocabulaires divers, où, malgré l'étrangeté inutile et embarrassante des notations phonétiques, on découvre une certaine constance pour les noms des canidés.

Voyons le "chien" d'abord.

Franz Boas donne le mot *qingmiq ;* au Labrador *kingmek,* au Groenland *qingmeq.* Dans un autre Mémoire, citant une liste de mots, colligée par le Révér. E. Y. Peck (1), où l'on a les termes angakok, à côté des termes communs, il fournit *pungoêt* (angak.) et *kingmêt* (commun). La dêsinence *êt* signifie "beaucoup", le pluriel, d'ou résulte au singulier *pungo* et *kingm*.

W. Thalbitzer (2) a recueilli *kêm'uqtã,* au sud ouest de l'Alaska et *qim'eq* au Groenland occidental. Quelques années plus tard, ce même auteur nous présente *quimmimea,* au Groenland (3). Enfin dans le Manuel des Langues Américaines (4), ce sont *qingmi, qimmeq,* au pluriel *qimmit,* qu'il nous propose. On voit combien il est difficile de suivre les auteurs, qui varient sans que l'on sache bien si c'est le fait de repentirs, ou de dialectes nouveaux. Cette variation dialectale paraît intense ; mais il ne faut pas oublier que, surtout en Amérique, les vocabulaires sont faits généralement, en consultant des "individus" indigènes qui servent d'interprêtes aux chercheurs et qu'il doit entrer dans les variations phonétiques, une bonne part d'influence personnelle, tant du côté de l'indigène que du côté de l'explorateur ; la nationalité de ce dernier, les langues qu'il connaît, influant également sur le caractère de sa notation. Une preuve des variations relevées est clairement fournie par la liste suivante qui provient du travail d'A. Sauvageot (5). Cum-

(1). — Fr. Boas. Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay (Bull. of Amer. Mus. of. N.l Nist. Vol. XV. N. Y. 1901-1907.

(2). — William Thalbitzer. Phonétical differentations in the Eskimo dialects. A comparative Study. Copenhagen. 1904.

(3). — W. Thalbitzer. Eskimo Musik und Dichtkunst in Grönland. Anthropos. 1911. P. 493.

(4). — Bur of. Ethnol. Handbook of Amer. Ind. Lang. Bull. 40. Eskimo.

(5). — Aurélien Sauvageot. Eskimo et Ouralien. Il. Soc. Amer. Paris. Nlle. Ser. T. XVI. P. 301. Grammaire de 3 langues hyperbo

berland Sound *qingmiq ;* Nord Groenland *qingmeq ;* Est Groenland *kũkiak ;* Labrador *kingmek ;* Colville River *kingme ;* Langue tchiglerk : Mackenzie River *kreymerk ;* Nord Alaska *kimmer, kingmûk* — Asie : *kigmok*.

Finalmente V. Henry (1) a comparé le tchiglerk avec le groenlandais et l'aléoute et pose : groenlandais *khemikh,* tchiglerk *kreymèrk,* aléoute *ságlikh.* Le *kh* du groenlandais correspond à *rk* du tchiglerk et à *kh* de l'aléoute ; ce sont des consonnes aspirées, sourdes et momentanées, que l'on emploie au singulier, ainsi que *rkr, r, x*.

Kroeber, en outre, a recueilli quelques termes (2), qui vont jeter une certaine lumière sur ce problème assez difficile. Dans les divers dialectes les sorciers (angakok) ont des termes particuliers, différents, en général, de ceux usités dans la langue courante, pour désigner les objets, les animaux, &. On sait qu'en de tels cas, il est fréquent de voir la langue magique et religieuse garder des expressions archaiques qui n'ont plus cours et dont on ignore parfois même l'origine et la signification première. Or ces mots, que nous fournit Kroeber, sont, dans la région centrale, qui doit être la région Franklin : *pungnu,* et à l'est, Smith Sound *pungváq,* Groenland, *punguaq.* Terre de Baffin *pungo* (p. 220). Comme nous avons vu que la terminaison *q,k,* &, n'appartient pas au radical, il nous reste donc un thème *pungnu, pungvá, pungua, pungo.* Ces termes du parler angakok, qui doivent être plus anciens, représenteraient sans doute le nom du "chien" chez les tribus ancestrales des Esquimaux. Si on remarque, cependant que l'angakok de l'Alaska emploie le terme courant *qingmik,* usuel au Groenland, Cumberand Sound et Alaska, ainsi qu'en Asie (*kigmok*), il faut en conclure que l'esquimau de l'Alaska est de couche plus récente, quand l'ancien terme *pungvaq* avait disparu déjà de la langue journalière et représente ce retour, des tribus esquimaudes vers l'ouest,

(1). — Réennes. Congrèes d. Americ. 1879. Bruxelles. T. 2e.

(2). — Kroeber. The Eskimo of Smith Eound. Bull. Amer. Mus. of Hy. Nat. V. XII, 1899. p. 265-327.

dont on nous a parlé. Ces vues concordent avec les théories des ethnographes modernes, classant les Esquimaux dans la famille ouralienne, et sont pleinement justifiées par les faits linguistiques.

Nous allons trouver, en effet, parmi les langues ouraliennes et en territoire asiatique, des mots pour désigner le "chien", qui se rattachent plus ou moins étroitement à ce parler angakok.

A. Sauvageot (op. cit.) nous dit que l'on entrevoit des correspondances régulières entre l'initiale esquimau *k* — (*q* —) et l'initiale *p*— de l'ouralien. A *β* initial ouralien, l'esquimau répond par zéro. A l'ouralien *r* l'esquimau oppose *t*— ou *l*—. L'*r* esquimau vaut une gutturale uvulaire (ع arabe). Sans rechercher ces correspondances dans tout le vocabulaire esquimau, si nous nous bornons aux mots qui nous intéressent ici, et aux sons qu'ils comportent, nous constaterons aussi des équivalences réelles. Elles sont d'autant plus valables pour nous qu'elles répondent à des faits que nous avons déjà relevés autre part.

Ainsi nous avons :

finnois	**peni, penikka.**	"chien".
mordve	**pine, pinə.**	»
zyriene	**pon**	»
votiak	**pnui.**	»
tchérémisse	**pi**	»

Quand la labiale change, on a les variantes :

samoyede tavgi	**ban**	»
yénisséen	**buu'n'əku**	»
lapon de Norwege	**boena.**	»
samoyede yurak	**wueno, wuen.**	»
hongrois	**fene**	= "ferus, trux".
samoyede kamassique	**mɛn.**	"chien".

Le samoyède ostiak garde une préférence pour l'initiale gutturale : *kana'* GT, *kanak, kana'k.*

Nous avons une preuve que ces correspondances sont solides, dans le fait qu'elles se retrouvent pour d'autres mots, ayant une autre signification : samoyède yurak *wana ;* samoyède tavgi *bantu*: samoyède du sud Kamtchatka *mona* et samoyède ostiak *kondz.* Il

en résulte que la parenté linguistique de l'esquimau parait parfaitement établie avec les langues ouraliennes et que l'on peut poser en principe dans les dialectes et langues différentes de ce large groupe, les équivalences pour l'initiale, au moins, de *k—*, *q—*, *p—*, *b—*, *w—*, *m—*.

Comme je l'ai dit plus haut, ce phénomène nous est parfaitement connu et nous n'avons pas à y revenir. Mais si nous cherchons l'origine de ces termes ouraliens que nous avons invoquès nous sommes obligés de nous reporter à ce que nous avons écrit déjà p. 136 et suiv. et, par conséquent, de les faire remonter à une forme primitive en *un*, *on*, *in*, *&*. qui se rapportait à l'origine au "loup". C'est la même qui a fourni encore en Asie : *lang*, *liang*, etc.

Passons en revue les noms des autres canidés:

Le renard n'est pas un canidé, mais à cause des confusions qui se sont souvent établies chez des peuples divers entre lui et les canidés véritables, il porte fréquemment des noms apparentés aux leurs.

Chez les Yukaghirs on le nomme *n.a'tle* (‡) *et yó'ñmol — nódo,—* où *nódo* signifie "animal" ; le mot composé étant traduit par W. Jochelson "snout-animal", c'est à dire "l'animal au museau". Ce serait donc une épithète. Ce nom se retrouve chez les voisins des Yukaghirs, les Koriaks, sous la forme *yâ'yol*, qui n'est apparemment qu'une différence de prononciation.

Depuis la domination des Russes en Sibérie, ces tribus ont subi une certaine contamination dans leurs langues. Le "chien" par exemple, en fournit un exemple: un des noms par lesquels on le désigne est **tobóko**, qui n'est évidemment que la copie altérée du russe **sobaka.** Parmi les autres noms que j'ai pu relever, on trouve *lame* et *púbel*^{h}. Le premier semble en rapport avec l'ancien chinois * *lam*, dont j'ai parlé (p. 208).

Chez les Koriaks, Jochelson a recueilli des noms composés où se rencontrent les vocables désignant les canidés (1). Nous avons:

(‡). — On est en droit de se demander si *n* nevaut pas *ñ* (*nh*) correspondant ao son Y.

(1). — W. Jochelson. Religion and Myths of the Koryak. Mem. of. Am. Mus. of Nl. Hy. Vol. X, Part. Irst. 1905.

aϵtanva [laϵn] = dog-man ; *tato'la [laϵn]* = fox-man ; *yaya'tcha, yayo'tcha [naut]* = fox-woman ; *eϵhi'[mtllaϵn]* = wolf-man. *Yaya'tcha* et *yayo'tcha* sont des variantes de *yâ'yol'* mais doit-on regarder *tato'la*, qui dans le mot composé désigne également le "renard", comme une altération du même radical ? *T* substitue-t-il *y* dans certains cas, en koriak ? J'ajouterai que dans leurs mythes ,les Koriaks ont encore des noms qui désignent l'animal mythique: ainsi *To'leq* désigne le "renard mythique, *Athap* ou *Hathope* le loup mythique. Quel rôle jouent ces noms, sont ils plus anciens ou d'origine différente ? Ce sont autant de problèmes à résoudre.

Chez les Chukchee, sur la côte pacifique de la péninsule du même nom, entre Mariinsky Post et Uni'sak, golfe d'Anadyr, Bogoras signale *naθẹ̄tti* pour la "chienne" et *aẹ̄ttın* pour le "chien". Il montre que les langues Chukchee, Koriak et Kamtchadale, sont les branches d'une même famille linguistique (1).

Dans un autre ouvrage, l'auteur a transcrit le nom en *aẹ̄ttu*, et a donné *attaϵ* pour le koriak. Comme Bogoras est russe, il est probable que le son noté tantôt *I*, tantôt *u*, répond au "iéry" de l'alphabet russe.

Il donne encore *ϵiẹ̄'nI* en chukcheek pour le "loup" et *ϵi gIr* et *eϵ gII nIn*, en koriak, *xei'hinI* en kamtchadale. Le x initial équivaut à la gutturalisation ẹ̄ qui suit la voyelle initiale en chukchee et en koriak. On sent en tous ces mots une étroite relation, où la base semble se retrouver dans les variantes koriak-kamenskoie, fournies par l'auteur : *iẹ̄'yIy* (racine *iϵy*). (2) En kamtchadale "chien" est dit *kocx* (Dybowsky écrit *kosch*), dont le pluriel est *kcxoϵn*, et au sud de la péninsule *kosgut*.

Dans les iles Sakhalin, les Giliaks dont la langue appartient aussi au groupe hyperboréen, appellent le chien *mukind*, désignant ainsi une espèce à queue très courte (3).

(1). — Waldemar Bogoras. Mem. of. the Amer. Mus. of Natl. Histy. Vol. XII. pp. 136 et 148. Chukchee Texts. Le "loup" chez ce peuple s'appelle *ɛlhma'lhIn*.

(2). — Bur. of Ethnol. Bull. 40. Chukchee. W. Bogoras.

(3). — Bronislaw Pilsudiski. Schwangerschaft... bei den Bewohnern der Insel Sachalin. Anthropos. 1910.

Chez les Esquimaux, nous retrouvons pour le "renard" et pour le "loup", les mêmes variantes de transcription, et celles du langage angakok avec la langue commune.

Renard est doné comme : *pisuqa'ng, pisuqadlâ,* en angakok ; *terie'niaq,* au Cumberland Sound, et les doublets *terriaenniak* et *teriangniaq,* respectivement au Labrador et au Groenland, par Fr. Boas dans un mémoire. Dans un autre, celui où il fournit une liste du Rev. Peck, les termes sont *pissukkat* (angakok) et *terreanakuloêt* (langue commune), ce qui donne les singuliers: — *pissuk* et *terreanakulo.* Je suppose que ce dernier mot est le résultat d'une agglutination au nom de l'animal, d'un radical désignant une de ses actions, ce qui n'aura pas été perçu par l'auteur.

Nous avons encore, selon Kroeber, *teriangniag,* Smith Sound, *pichukte,* Mackenzie Delta, *pisuka'rsuq* Alaska. Dans la langue angakok : Smith Sound, *pissukaitiaq,* région centrale, *pisuqang,* Alaska *pamiedlik* (having a tail, dit l'auteur). Enfin d'après V. Henry : Groenlandais *terianiakh,* tchiglerk, *terieniak* et aléoute *ukhagin.*

On voit que tous ces mots se divisent en 2 séries: l'une en *terian* — l'autre en *pisuk.* — Je ne saurais découvrir d'où elles proviennent, mais je citerai, seulement à titre de rapprochement un terme russe et polonais qui se rapporte au chien, c'est *pioss* (rus.) et *pies* (pol.). Y a t-il parenté distante, transfert par l'intermédiaire turc, tatare ou mongol ? Je n'en sais rien, des contaminations de ce genre ont eu lieu, comme entre le turc قورت *qurt* "loup" et le polonais *chart* (prononcé khart), "lévrier". J'ai cité le "renard mythique" des Koriaks *To'leq,* il suffira de comparer le nom turc du renard تلكى *tilki.* Il n'est peut être pas hors de propos de ramener ici encore le terme mongol *gölige* "jeune chien" et les formes parallèles étudiées p. 219 ; on se demandera alors s'il n'y a point de passage possible entre ce groupe et celui esquimau qui présente les termes *aluk-poq, alug-pâ,* p. 226.

Le "loup" à son tour a donné les noms suivants : *amaroq,* Baffin Land, *amarok,* Labrador, *amaroq,* Groenland (Fr. Boas). Le

même auteur, pour ces régions de Baffin Land et Hudson Bay. varie encore la transcription et donne : *amarauq* et *amarog* (1). Selon Peck, cela devient *amaukkut* et dans le langage angakok *singaktit*L Kroeber transcrit ce dernier mot *singáqte* et lui donne la signification "with red mouth" ; à l'Alaska l'angakok dit *kajûpteliq*. Devons nous ranger dans le groupe *to'leq* la finale de ce mot ? Thalbitzer a trouvé *amáxo* au nord-Alaska et *amar'oq* au Groenland. Enfin V. Henry écrit : Groenlandais, *amárokh*, Tchiglerk, *amarorkr* et aléoute, *alixgekh*.

On voit combien les notations sont variables, jusque chez le même auteur, sans qu'elles soient peut être parfaitement justifiées; mais il est possible ,malgré tout, de fixer la forme basique approximative d'un thême à travers ces hésitations ; néammoins le caractère agglutinatif de ces langues rend fort épineux de décider fermement la limite des éléments composants.

Dans les langues ouralo-altaïques je ne citerai plus q'un mot, c'est le nom du "chien" en vogoul : *amp* (2).

OCEAN PACIFIQUE

V

L'Océan Pacifique est semé d'archipels et d'iles qui ont été peuplés par des tribus, vraisemblablement d'origine plus occidentale, soit d'Asie, soit de terres disparues au sud de l'Asie. Nous avons relevé de nombreux mots appartenant aux langues qui sont parlées dans tout l'Océan Pacifique et nous allons les grouper selon leurs localisations géographiques d'abord; — peut être sera-t-il possible d'entrevoir les affinités et de tirer des conclusions, encore que provisoires.

(1). — Fr. Boas. Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay .Bull. of the Amer. Mus. of N-History. Vol. XV. N. Y. 1901-1907.

(2). — A. Meillet. op. cit. p. 162.

De grandes divisions ont été tracées pour grouper les nombreux langages parlés sur une aire si vaste. On peut accepter la désignation d'austronésien, pour réunir en un large ensemble les langues qui, plus spécialement appartiennent aux groupes indonésien, mélanésien et polynésien.

L'indonésien ou malais a été reconnu comme parent du polysien. Entre les deux se placent les Mélanésiens avec leur aile orientale: les Micronésiens (1).

Ces langues mélanésiennes ont gardé ,d'après le P. Schmidt, une antiquité plus patente que les malayo-polynésiennes. Cet auteur néammoins, parait avoir démontré que les langues mélanésiennes et les langues polynésiennes sont apparentées, qu'elles doivent provenir d'une souche commune. Le mélanésien est resté plus groupé, il s'est répandu sur une aire plus restreinte ce qui l'a fixé davantage; il lui est arrivé par ce fait, le même phénomène qui se produit dans une langue quand elle devient littéraire, son polymorphisme se limite. Le parler polynésien qui s'est répandu dans des directions bien diverses et sur une étendue considérable, s'est disséminé, sans doute dès le début des migrations, et les insulations diverses, distantes, ont facilité des sortes de patois, de dialectes aberrants, qui ont évolué indépendemment les uns des autres. Max Muller a dit que dans les dialectes des tribus sauvages, les changements doivent se produire avec violence et rapidité, et qu'ainsi chez les tribus illettrées de Sibérie, d'Afrique et de Siam, 2 ou 3 générations suffisent pour altérer l'aspect de leurs dialectes (2). Il ne faut pas accepter textuellement cette affirmation, car c'est précisément la constance remarquable de certaines racines, qui datent des temps les plus primitifs, chez les Indo-européens, en Afrique, en Asie, qui nous permet encore aujourd'hui après des milliers d'années, de reconnaître la parenté de vocables distants les uns

(1). — P. W. Schmidt. Die Sprachlich. Verhaltniss. Oceaniens, in ihrer Bedeut. fur die Ethnolog. (Mittheil. d. Anthropol. Gesells. in Wien. XXIX Bd. 1899. p. 245, 3.

(2). — M. Muller. La Science du Langage. Paris 1867. p. 41.

des autres. Nous en avons montré plus d'un exemple, l'Océan Pacifique nous en fournira de nouveaux.

C'est dans la moitié méridionale des iles Salomon que le développement commun du polynésien et du mélanésien aurait duré le plus longtemps et c'est là aussi où la scission se serait produite entre les 2 types. C'est vers la même région, de toute façon, au sud de l'archipel Bismarck, que ces mêmes langues polynésiennes, ou plutôt qui allaient le devenir, se sont isolées de l'indonésien. Il en résulte que les langues mélanésiennes du sud des iles Salomon, représentent la forme la plus récente, correspondant au début des polynésiennes. Plus anciennes sont celles des iles d'Entrecasteaux et des Louisiades, à la pointe sud est de la Nouvelle Guinée anglaise et les couches les plus anciennes se trouvent au bord méridional de leur territoire, à la Nlle Calédonie et aux iles Loyalty.

Le Père Schmidt tend à rapprocher les langues micronésiennes des langues indonésiennes, se basant sur des similitudes rencontrées dans les iles Carolines, avec l'indonésien.

C'est encore à l'indonésien que se rattache le malgache, dont l'émigration est relativement récente. La présence de radicaux sanscrits permet de constater cette filiation indéniable.

Quant aux Négritos qui se rencontrent aux Philippines, à la péninsule de Malacca et aux iles Andaman, il semble selon Schmidt, que leur langue soit apparentée aux langues indonésiennes antiques.

Etudions maintenant les éléments fournis par chacun de ces groupes en particulier et voyons si les différences et les similitudes ne nous mèneront pas plus loin encore.

Indonésien.

L'indonésie a été colonisée par l'Inde vers le IVe ou le IIIe Sc. avant notre ère (1), de là l'introduction dans ses dialectes et langues de termes sanscrits.

(1). — G. Ferrand. in Les Langues du Monde. p. 407.

A l'ile de Lolo (Yule), dans la Nlle Guinée anglaise, vit la tribu des Tauata (1). On y relève divers noms pour désigner le "chien".

1) **kovéla**	et dans les dialectes :
Oru-lopiko	2) **kate-fu**
Fujuge	3) **ó-je**
Kuni	4) **ojáme, oyame, obéka.**

Dans la forme abrégée des noms, les terminaisons *fu* 2) et *je* 3) se suppriment. Faudrait-il y voir la trace d'une composition ? Quoiqu-il en soit, je ne puis laisser d'attirer l'attention sur le fait que nous retrouverons des formes voisines de *kate-fu* et de *ó-je* sur des territoires très distants : *atta* ε (koryak), *ahteah* (péquot), *khat et kathâ*-t (hoka), bien d'autres encore ; puis *ayim* : (dialecte algonquin), *hai-yu* (hoka), *aiyo* (pueblos anciens), &. Nous reviendrons sur ces analogies.

On sait que plus on avance vers la Nlle Guinée, moins l'influence indienne se fait sentir, et c'est à leur tour les influences mélanésienne et papoue qui se montrent.

Aux iles Célèbes, la tribu des Totemboansch nomme le "chien" *asu ;* nous n'avons pas à nous en étonner, car nous avons rencontré cette forme qui doit remonter aux temps les plus primitifs de l'indonésien, très largement répandue en ces régions (2).

Dans les langues indonésiennes il y a pourtant un autre radical pour désigner les cris particuliers du "chien". Le Dr. K. Wulff (3) tire de la racine *kən* tout un groupe de dérivés : malais *kun,* son de *gon, kin, ken,* "hurler (chien)"; batak *hon-hon* "aboyer" ; gekko *kin-kin* "aboyer"; "*kê=kin-kin*"*kêkain* "hurler"; malais *kon* "aboiement"; gajo *köin* "hurler".

Nous connaissons déjà cet aspect ,nous avons montré son origine et sa formation (pp. 136 et 202), on voit qu'il faut chercher bien loin sa provenance.

---

(1). — P. V. M. Egidi. Anthropos. 1907. p. 1011.
(2). — Langue des Totemboansch. Anthropos. 1909. p. 1115.
(3). — Indonesische Studien. Anthropos. 1909. 1909. p. 466.

Lile Saipan, du groupe des Mariannes (1), se rattache aux Philippines; on y trouve la langue chamorro qui appelle le "chien" *galago*. Ce n'est pas avec les termes des Philippines, cependant, que ce mot se groupe; on doit bien plutôt le rapprocher du nom du chien à l'ile Flores, *lakoh*, de la langue ende. Ce mot rentre donc dans le groupe malais, probablement de la plus vieille époque, et il faut se demander si l'on n'a pas là une formation parallèle à l'aspect mongol *gölige, kölök*, étudié p. 219.

Les Dyaks de Bornéo ont des chants sacrés qui doivent être naturellement des restes de traditions anciennes et dont la langue aussi a dû garder des traces d'archaisme. Ici le nom du "chien" est *udok* (2). On trouve 2 mots analogues aux Philippines : *idoh* du manguian et *ido* du bisaya-ansch (3).

Mélanésien.

Le mélanésien est considéré comme plus ancien que le polynésien, nous l'avons vu. Ces langues sont mêlées de termes indonésiens.

Les Bugilai de la Nlle Guinée anglaise, sur le détroit de Torres, nomment le "chien" *daranga* (4).

La langue de l'ile Manus (Moanu) — archipel de Bismarck, se sert du mot *muinj* (5). C'est *winâu* pour les Karesau des iles Schouten, au nord du cap della Torre (6). Dans le même cercle, à la Nlle Poméramie, les indigènes de Blanchebucht appellent le "chien" *pap* (7) tandis qu'on peu plus au nord est entre les caps

---

(1). — C. Everett Conant. Consonant changes and vowel harmony in Chamorro. Anthropos. 1911. p. 136.

(2). — E. Dunn. The Mengap Bungay Taun. Anthropos. 1915-1916. p. 821.

(3). — A. van Odijk. Ethnogr. Gegev o. d. Manobo's v. Mindanao, Philippijn. Anthropos. 1925. 998.

(4). — Rev. J. Chalmers. Notes on the Bugilai. Jl. of the Anthrop. Inst. of Gr. Brt. Vol. XXXIII. p. 113.

(5). — P. J. Meier. Mythen und Sagen d. Admiralitato insul. Anthropos. 1907, p. 666.

(6). — P. W. Schmidt. Die geheime Junglingsweibe d. Kares-Insul. Anthrop. 1907. p. 1043.

(7). — P. J. Meier. D. Schlangenabergl. bei d. Eingeb. d. Blanchebucht. Anthrop. 1908. p. 1012.

Orford et Quoy (1), les Mengen le nomment *goiva*. Au nord est de la presqu'ile de la Gazelle, c'est *pap* également, mais pour le "renard" on *dit rum* et *pitipitum* (2).

Si nous ollons bien plus à l'est, aux iles Fidji (3), le "chien" y est appelé *koli*. Ce mot est très intéressant et nous allons voir quelle large extension il a pris. Friedrich Muller (4) nous apprend que la langue parlée en ce lieu, ne différencie pas les sourdes *k, t* des sonores *g, d* et que ces dernieres sont prénasalisées. Ainsi donc *koli* peut donner * *goli*, * *ngoli*.

Sidney H. Rey dans son mémoire sur les langues polynésiennes en Mélanésie (5), cite les noms du "chien" en divers lieux de ce dernier groupe : Iles Salomon : *kolak, komuia* (Mortlock), *iu* (Bogotu), *usu* (Saa), *misu* (Wango), *kuli* (Nifiloli). Entre Salomon et les Hébrides, *kuli* (Utupua), Tongoa, *koria*. Kwamera, *kûrî*. Iai, *kuli*.

Au sud est de l'ile de Bougainville, le nom est *mósi*, tandis que plus au sud, aux nouvelles Hébrides, c'est *kuiriu*, (6) et (7). On voit que sur une bonne partie de ces régions, la désignation se partage entre 2 termes *usu* et ses variantes, *kuli* et ses variantes. Nous voyons que ces formes nous ramènent à des types que nous connaissons déjà et dont l'origine se trouve sur le continent asiatique.

Les Baininger de la Nouvelle Poméranie (8) appellent le "chien" *daqa ;* chez les Nakanai (9), les dialectes ont des mots divers : E. Vilelo donne : *e vôto*, la région de Zweispitzberg : la *paia*,

(1). — Hermann Muller4 Gramm. d. Mengen. Sp. Anthrop. 1907. p. 86.
(2). — J. Meier. Anthrop. p. 849-852.
(3). — P. Emm. Rougier. Danses et jeux aux Fidji. Anthrop. 1911. p. 474.
(4). — Gundriss d. Sprach'wiss. T. II. 2e part. 1882. p. 51.
(5). — Polynesian Languages in Melanesia. Anthrop. 1919. 1920. p. 46 et spp.
(6). — J. Rausch. Die Sprache v. S-ost Bougainville. Anthrop. 1912. p. 109.
(7). — J. Bt. Suas. Indig. d. N. Hébrides. Anthrop. 1912. p. 53 et 1921-22. p. 245.
(8). — P. Bley. Sagen d. Baining. à, N-Pomm. Anthrop. 1914. p. 204-5.
(9). — Fried Hees. Nakanai. Anthrop. 1915. p. 52.

à la baie ouverte, *buse*. Les Sulka reviennent au contraire au type général *guéla* (1).

A. Lafeber a publié un travail critique sur un mémoire du Dr. G. Friederici (2), où nous trouvons quelques données instructives. L'auteur pense que le Barriai de la Nlle Guinée orientale (*kaua* "chien") provient d'autre langue. *Kapuna*, qui se retrouve dans la Nlle Guinée occidentale, dans le Koviay, sous la forme *âfunâ*, est usité aussi à Bentenam, dans le siauw de Sani (avec accentuation finale *kapuná*) et aux Célèbes, à Gorontalo, avec *apula*. Ces mots-dit-il—, et leur extension sont une preuve de relations indonésiennes avec la Nlle Guinée orientale, à une époque primitive. Mais ces vocables nous montrent également, me parait-il, que les mots à gutturale initiale, peuvent être très étroitement apparentés à leurs analogues sans gutturale. Ce ne sont pas là les seules équivalences, car on peut ici rappeler le nom du "chien" à l'ile de Lolo, que j'ai consigné plus haut : *kovéla*. Evidemment *kovéla* est apparenté à *apula* de Gorontalo.

A Dallmann Hafen, dans la Nlle Guinée, les Nor-Papua ont donné au chien le nom d'*orên* (3).

C'est encore sur cette aire où la multiplicité des dialectes est extraordinaire, que l'on trouve en mêlanésien *taru* (4), qui devient *saruve* à Raqa et *haruve* à Oiun. Nous verrons plus loin que sur des districts divers de la même ile, des dialectes offrent des mots attribués à la langue papoue et qui sont apparentés à ceux que nous venons de citer. Sidney H. Ray affirme que les Mélanésiens ont pris parfois des mots aux langages papous voisins. Sa désignation de papou reste cependant assez vague.

Enfin les iles Sainson (Saliu, Aly, Tumleo et Angel), formant le groupe désigné comme Berlinhafen (5), par les Allemands, pré-

(1). — Br. H. Muller. Erst. Versuch ein. Gramm. d. Sulka-Sprach. Anthrop. 1915.

(2). — A. Lafeber. Kritisch Pruf. v. Dr. G. Friederici's Unters. ub. ein. melanes. Wanderstr. Anthrop. 1914. p. 261, e sqq.

(3). — P. J. Schmidt. Die Ethnogr. d. Nor-Papua. Anthrop. 1926. p. 39.

(4). — Sidney H. Rey. Comparative notes on Maisin. Jl. of Rl. Anthrop. Inst. V. XLI.

(5). — P. J. Schmidt. Ethn. de Berlinhaf. Mittheil. Anthrop. Gesells. in Wien. XXIX Bd. 1889. p. 13.

sentent des langues diverses. A Tumleo, la langue est mélanésienne et le "chien" s'y appelle : *aun ;* le même mot se trouve en Nlle Guinée.

Polynésien.

Dans l'ile Tongatabu des iles Tonga, le P. Reiter (1) a relevé dans le gronda, le nom *uulu* du chien. Or Gabriel Ferrand (Les Langues du Monde, p. 450) nous enseigne que le polynésien a une tendance à réduire le thème primitif à ses seuls éléments vocaliques. *Uulu* est donc peut être une réduction d'un mot plus complexe * *kuulu,* où le premier *u* rappelle la gutturalisation première. On est d'autant plus autorisé à formuler cette hypothèse, que le même auteur, dix ans plus tard, publiant la suite de ce premier travail a recueilli encore à Tongatabu la phrase suivante: o hage koe ala ae *kuli,* — où "chiens" est rendu par *kuli.* Il semble donc bien réel qu'il y ait passage de *kulu* à *uulu.* S'il en est ainsi, comme je le pense, on devra rapprocher * *kuulu* de *kuiriu* des Nlles Hébrides, surtout si l'on se souvient qu'aucun dialecte ne présente les 2 liquides, — Tongatabu ayant *l* ne peut donner l'*r* et *kuiriu,* réduit donnerait * *uiliu,* assez voisin d'*uulu.*

Rarotonga, plus à l'est, pour dire "mordre" se sert du terme *kati* (2), et nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher ce mot de *kate-fu* du dialecte oru-lopiko, de l'ile Lolo, à la Nlle Guinée.

Sidney H. Ray (3) a fait une étude très intéressante sur la présence des langues polynésiennes dans la Mélanésie et il nous offre de nombreux termes désignant le "chien", parmi elles: Nukuoro (sud des Carolines), *atu ;* Pikiram (sud ouest de la précédente, *pane ;* Nuguria (iles Salomon), *mano-ki-tama ;* Liuniuwa (id),

(1). — P. Reiter. Traditions Tonggiennes. Anthrop. 1907. p. 131. et 1917 — 18. p. 1042.

(2). — Les Langues du Monde. G. Ferrand. p. 452.

(3). — Sidney H. Ray. Polynesian Languages in Melanesia. Anthropos 1919-20. p. 46 et sqq.

mongo-i-tama ; puis les 2 variantes *kuri* et *kuli*, qui sont employées, la Ire à Sikaiana (iles Salomon), Mae et Mele (Nlles Hébrides), Futuna (entre Hébrides et Loyalty); la 2e à Pilheni (Salomon), Aniwa (Hébrides), Uvéa (à côté de la Nlle Calédonie).

C'est encore *kuli* que l'on rencontre aux iles Wallis, aux iles Horn et à Tonga ; le maori donne *kuri* et *kirehe*. Aux iles Cook (1) la langue mangaian dit également *kuri* ; les iles Gilbert et Marshall qui sont à l'extrêmité orientale de la Micronésie, ont à peu près le même mot *kiri*. La grammaire du mangaian diffère peu de celle de la langue de Rarotonga. Là, cependant le "chien" est appelé *puaka-aoa*, mais c'est une périphrase qui se décompose en 3 mots : *pu* (le maître) *aka* (qui fait) *aoa* ; c'est l'onomatopée de l' aboiement, et la forme donnée au mot composé a tout à fait une allure arabe (le maître de...). Cette onomatopée se retrouve aux iles Cook, où "aboyer" se dit *raurau*, à Rarotonga *aoa*, et aux iles Marianne, en Micronésie *hauhau*, que répète le maori.

Le polynésien typique serait présenté par Samoa. Ici, le chien est désigné par 2 mots: *maile* et *uli*. Mais *uli* répond à *kuli* et nous en avons la preuve dans les divers mots samoens qui représentent des mots mélanésiens affectés de la gutturale initiale: *anu* (samoen) et *kanu* "cracher" (N. Guinée); *asu* et *kaso* "fumée" ; *ufi* et *kuvi* "racine comestible, inhame du Brésil".

Aux iles Marquises, le "chien" porte les noms de *nuhe* et *peto* ; à Hawai on l'appelle *ilio* (2).

Parmi ces noms que l'on vient de citer, il en est plusieurs que l'on peut grouper avec d'autres précédemment rapportés. *Atu* (Nukuoro) et *peto* (Marquises) peuvent être rapprochés de *kati* (Rarotonga-polynésien), de *vôto* (Nakanai-mélanésien) dont le prototype serait sans doute *kate* (Lolo-indonésien) ; et ces mots nous rappellent encore le tagal qui est malayo-polynésien ,avec ses formes dialectales : *wattu*ᵏ, *batu*ᵏ et *badsu*. Ce dernier aspect pa-

(1). — F. W. Christion. Vocabulary of the Mangaian Language (Cook Islands). Bernice. P. Bishop. Museum. Bull. 11. Honolulu, Hawaï. 1924.

(2). — Die Bedeutung des Hausthiere fur die Kulturentwicklong der Wölker. Globus. 1864. p. 306.

raît être un intermédiaire entre *assu* et *batu*, ce qui donnerait au groupe tout entier, comme point de départ le forme *asu* que nous avons étudiée déjà p. 222.

Rappelons une fois encore que toutes les variantes dérivant de *asu* aussi bien que de *kuri/kuli* démontrent l'extension de ces radicaux, originairement asiatiques, vers l'Océan Pacifique; cela est important.

Papou.

La question des langues papoues est obscure; il en est qui considérent ces parlers comme absolument indépendants des langues malayo-polynésiennes et des australiennes. Grisward prétend que ce serait le langage des indigènes qui peuplaient ces iles avant l'immigration des Austronésiens. Pour des raisons ethnographiques je doute que ces opinions soient incontestables, car nous verrons que les Papous ne sont pas les premiers habitants de ces régions insulaires.

Je ne citerai que quelques termes se rapportant au "chien" dans ce rameau humain:

Aux îles Salomon, les Teleï de Bougainville nomment le "chien" *maikuna-i* (1), où *i* final est le suffixe du nominatif. A la Nlle. Guinée anglaise les Kuni (2) ont un nom *vaova*, qui selon Egidi, s'appliquerait au chien ou autres animaux semblables: et l'auteur ajoute : *muilia*, *moanoafia* seraient des noms de chiens sauvages, "cio che mi pare poco probabile" dit-il. Je ne sais ce que l'on doit penser de cette opinion, mais nous avons rencontré dans le polynésien de Samoa le terme *maile* qui semble se rapprocher du premier ; le polynésien de Nuguria a fourni *mano-ki-tama* qui rappelle le commencement du second. L'un et l'autre terme pa-

---

(1). — P. J. Grisward. Notes grammaticales sur la langue des Teleï. Anthropos. 1910. p. 87.

(2). — P. V. M. Egidi. La Religione e le Conoscence naturali dei Kuni. Anthropos. 1913. p. 208.

raissent ds mots composés. Le mélanésien de l'ile Manus, dans l'archipel de Bismark, a donné aussi *muinj*, qui est voisin de *muilia*.

A la Nlle. Guinée hollandaise, des langues papoues nous fournissent d'autres noms: *djamma* (Boromessu du van Rus Gebirge); *on* (Koassa); *nieiba* (Pauwi); *podi* (Sudfluss); *sua* (Tori, sur le Mamberano moyen).

Australie.

Pour compléter la physionomie de cette large région océanique, il faut y joindre des éléments que nous fournissent les tribus australiennes. C'est au Père W. Schmidt que nous somme redevables de l'ordre apporté dans la connaissance de ces langues, grâce à la contribution considérable qu'il a fournie à la linguistique et à l'ethnographie de ce pays. C'est donc à ses données que j'emprunte les matériaux ici présentés.

Il divise les territoires linguistiques de l'Australie en 2 groupes principaux: I) Le groupe nord qui s'étend de la terre de Dampier à l'ouest, côtoie au nord "the great sandy desert", pousse une large pointe vers le sud jusqu'au lac Eyre, et remonte vers le nord est pour aboutir à la côte est, un peu au nord de Toronsville; 2) Le groupe sud, divisé en 2 larges territoires : le territoire du sud ouest, qui occupe tout l'ouest et se termine au sud par une ligne, allant du sommet de la pointe avancée des langues du nord, jusqu'à la baie australienne, vers le 132e. degré de longitude E, et le territoire des langues du centre australien, bordé sur la côte sud-est et est par les langues côtières australiennes.

De l'étude minutieuse des particularités phonétiques du son initial et de la désinence, de la place du génitif dans les diverses tribus de l'Australie, le P. Schmidt a établi l'ordre de succession des tribus et le sens de leurs migrations ainsi que les parentés problables qui rattachent des groupes souvent largement séparés.

Il est possible que des renseignements nouveaux viennent à modifier quelque peu dans le détail, les conclusions du savant ethnographe, mais l'ensemble ne paraît pas devoir souffrir grande altération.

Voici l'ordre selon lequel l'Australie se serait peuplée:

a) Une première immigration, répondant à la plus vieille culture de Graebner, présente la post-position du génitif, le son initial en *l* et *r*, et la désinence vocalique ; elle s'est localisée en Tasmanie, mais un résidu s'en trouve encore dans les langues de Victoria.

Il ne faudrait pas croire cependant que ces règles sont d'une rigueur absolue, car précisément dans les noms du "chien" que nous rencontrerons, on ne trouvera pas un seul mot qui réponde à cette indication. Qu'en faut-il conclure ? Sans doute que ces mots sont d'importation étrangère.

De cette première immigration, une partie présente des désinences offrant des explosives et des consonnes doubles, ce sont les groupes de Victoria (avec *l* itiniale), du Narrinyeri et de Kurnay (avec *l* et *r* initiales). Ces groupes et d'autres moins importants se sont répandus sur le sud ouest, le sud et le sud est. Ce seraient les représentants de la culture du boomerang de Graebner.

On observera que ces différences entre les désinences des tribus qui forment l'ensemble de cette première immigration, portent à croire que ce n'était pas là un peuple homogène, mais sans doute une poussée de tribus déjà individualisées. Elles ont pénétré en Australie par la porte commune à toutes les invasions, par le cap York, et cela explique porquoi la 2e. partie de cette première immigration offre une ressemblance avec les langues les plus vieilles du nord australien.

Le Narrinyeri, à son tour, selon le P. Schmidt, serait l'origine des langues qui se rencontrent dans le sud de la partie centrale, langues qui ont la désinence purement vocalique, un "inlaut" à doubles consonnes (*ld-lt*) et qui socialement se distinguent par

le matriarchat, avec le système à 2 classes. Mais cette influence linguistique du narrinyeri sempre être postérieure à l'établissement de ces groupes sud centraux dans la région qu'ils occupent, car leur forme sociale la dénonce comme ultérieure à la culture totémique de la 2e. immigration.

b) Une deuxième immigration, qui représente la culture totémique de Graebner et qui porte une certaine ressemblance avec la 2e. partie de la première, — se distingue par l'antéposition du génitif, la désinence est vocalique ou consonnantique, et cette dernière même peut être double (*lk, rk, lt, lp*). Ce sont les langues de groupes du nord australien.

c) Enfin une troisième immigration, forçant à son tour l'entrée par le cap York, a séparé les groupes nord australien en 2 fragments, un à l'est-nord, l'autre au nord-ouest et s'est localisée dans le centre, poussant vers le sud où elle a formé frontière avec les groupes du centre sud. Elle se caractérise par la désinence vocalique.

Du mélangue de la 2e et de la 3e immigration se sont formés des groupes de langue mêlée, où la désinence est soit vocalique, soit faite de sonnantes, *r, l, n,* (*ŋ m*). Ces groupes se rencontrent dans le nord australien aux points de contact entre les localisations des 2 immigrations, — c'est à dire à la région du cap York et sur la péninsule qu'il termine, et au nord-ouest.

Nous étudierons maintenant les noms du "chien" dans les tribus diverses, qui appartiennent à ces groupements, en suivant le plus près possible l'ordre exposé ci-dessus, et nous verrons si les noms de cet animal peuvent apporter quelque lumière complémentaire.

Un fait très intéressant dans ces langues australiennes, c'est que le chien porte souvent un nom différent selon qu'il est sau-

vage ou apprivoisé. Nous verrons aussi qu'on lui donne parfois un nom déjà appliqué à un autre animal.

a) Groupes de la 1re. immigration.

i		apprivoisé	sauvage
Victoria :	Piangil	**kali (*terilumbi) weraŋgi**	
	Buandik ouest	**kal**	**ganat'um**
	est	» **burnuŋ** (yopat')	
	Kulin ouest	**kal ,wiraŋen, wilkar**	
	est	» **yeraŋin, weraŋen**	
	Kurnai	**ban, mirrigaŋ**	
	Kolijon	**nãŋdo**	**mirrigan, ŋuran'**
Narrinyeri : sud		**kali (keli)**	***unna, wolle**
nord	bas Murray	**kedlu, kellu**	**murraŋ, kellu**
	Murray knie	**wilkin**	**t'elli**
	Murray Darling :		
	Lachlan		
	a) Kemendock	**kall(i)**	
	b) Yittha	***ngeining, *ngeinth, *kign.**	
	Haut Murray		
	a) Bangerang	**pokko, pukka**	**wokida**
	b) Ngarrimowro	**kanau**	
	Dhudhuroa	**minga** (1).	

Le P. Schmidt admet que dans le sud australien les groupes orientaux, d'une part, et les groupes du centre et de l'ouest, d'autre part, ont dû être autrefois unis dans le nord ou le nord est. Puis ensuite les langues du groupe est actuel se sont détachées et leur émigration s'est produite vers le sud et le sud est (p. 756. Anthrop. 1917-18).

Ls langues du centre, nord et sud, sont en réalité plus récentes que les langues de l'est, bien que j'aie inclus ici celles du centre sud. Mais le "chien" est un animal de très ancienne culture et les groupes du centre ne pouvaient guère l'ignorer quand ils ont occupé la région actuelle. Gardant pour le désigner un

(1). — C'est le seul mot dans toute la liste que j'aie rencontré se rapprochant de *"dingo"*, nom sous lequel on désigne généralement le chien d'Australie. Quant au terme *dingo*, on le trouve sur la côte, à Port-Jackson.

même nom, ou très voisin de celui des groupes de l'est, il est à croire que ce nom était général au moment de leur union; les noms en double, différents, proviendraient, me semble-t-il, d'influences postérieures à leur séparation.

Groupe sud central :

Parnkalla	velga, wilga	kudninni, *coppa
Tyura	wilga	wilga, kintalla
Meyu	gadli	quana
Nulla	mudla	(wilki)
Darling	kadli, kalli	
Marowra sud	gadli	wilkana
Marowra nord	galli	bulketá
Kurnu	» (multhara)	»
Baddyeri		wilkan'
Dieri	kintala (puruina)	kintala
Yarrawurka	pandi	
Evelyn creek	kunu(ya)	*thirita, *urlka
Wonkamarra	miri	miri
Kungeri-Birria		*dethee (conatba)
Karawalla	pande	pande
Ulaolinya-Wonkajera	kouara, maiamaia, makara	
Kana	biwuli (tuta)	

Groupe Wiryaduri-Kamilaroi :

Sud: Wiradyuri	mirri	yuge
Sud: Wongabon	»	»
Sud: Ngeumba, Burrabinye	»	
Sud: Wailwun	»	
Kamilaroi	buruma (1)	yugi, murren
Tuahlayi	madhai	
Ngoorie	madai, ware	
Wirriwirri	buruma	

(1). — Dans une autre liste le P. Schmidt indique *mayi*. Selon R. H. Matthews (Jl of the Anthr. Inst. Gr. Brit. vol. XXXIII p. 261 et sqq), chez les Kamilaroi, "chien" serait *mundaia* et "chienne" *burama* ngamumul, où ce dernier mot désigne la femelle. *Mundaia* se joindrait-il à *burama* pour désigner le mâle ? Ces peuples ont également une langue mystique — le yauan — qui est spéciale aux initiés (hommes), et est peut être le reste d'un ancien langage parlé par les habitants antérieurs ou par des tribus conquérantes dans un lointain passé (p. 269). Dans cette langue spéciale le "chien" porte 2 noms : *bingurnga* et *gûngûmôal*. Or ce dernier, au moins, est un mot composé et l'élément *môal* ne peut laisser de rappeler *maile* (Samoa), *muilia* (Nlle Guinée anglaise-Kuni), *uulu* (Tonga) &.

Groupes du sud ouest :

Yungar	sud	duart	mukine, yakine
	moyen	duarda, durda	yakine
	nord	du(r)da	»
Nunkaberri		wura, wangura (1), wondi, &	
Amandyo		(w)utá, *manghana	ŋubana
Yamaidyi		duŋa (muban)	»
Mining	ouest	duŋu	ŋubu
	est		dordu, udu
Nonga		yelga (wilga)	
Luridya	Ouest	purina	papa
	est	papa	»

b) *Groupes de la 2e. immigration.*

Le groupe Yuin-Kuri est, selon le P. Schmidt, un représentant de la vieille culture australienne du boomerang.

Yuin	Intérieur des terres	sud	merrigaŋ, (*mittagong, *worregal)	
		nord	mirra(gaŋ), *warragul	
	Côte	sud	mirriga	
		nord	mirrigaŋ, (worrigal, *jugung	warregal
Kuri	sud	Gundunggura	miri(gan)	
		Port Jackson	*dingo, waregal	waregal*
	moyen	Darkinung	miri	
		Waunarua	meri (masc. warikal)	uki
		Awakabal	miri (fem. wayi; yuki)	muroŋiak
	nord	Kuttung	miri	meri
		Biripi	miri, meri	

Dans *mirriga* et *worrigal* il faut reconnaître des variantes du même terme, un composé de *mirri* et de *gal* (*ga* ŋ), que l'on trouve l'un et l'autre isolés sur d'autres points. *m*=*w* ici, par conséquent. *Worri, wurri, worre, &*, peuvent se grouper avec *buru*(*ma*). *Gal* peut être rapproché de *kal, kali, koli, kuli* (*warragul, warikal*).

Le wakka-kabi présente lui aussi des affinités avec les groupes de la deuxième immigration dont la grande masse, comme

(1). — P. 240. Peut-on dans ces langues ramener *w* à *k*, comme cela se passe sur d'autres territoires (*Wales* = *Galles*) ? *Wura* alors équivaudrait à *kura* et *wangura* à *kangura* A*kanguroo*?). Dans le même groupe *w* = *y*, car en nonga on a *yelga* (*wilga*).

nous l'avons vu, est divisée dans l'Australie septentrionale en 2 tronçons.

Wakka	est	**bugin**	**kerum**
	ouest	**bugin**	**watá**
Kabi	sud	**watá**	**watá, karum**
	moyen	**mirri**	**karum**
	nord	**miri, karan**	**karum, miri**
Turubul	commun	**meyi**	**nalgal**
	gowar	**nagum**	

Entre le wakka-kabi et le turubul au nord, et le groupe yuinkuri au sud, il y a un groupe de tribus qui font partie de ces détachements orientaux, très probablement plus anciens en Australie que la pénétration centrale de la 3ª invasion; il nous fournit les éléments suivants:

Thangatti		**mirri**	***kykum**
Yukumbul		**merri**	
Pikumbul		**mirri**	**nolnol**
Kumbainggerri		**wandi**	**murrumgal**
Minyung	sud	**noggum, *tobury**	***yorigin, *ngakkum**
	moyen	**noggum**	**yuragin**
	nord	**noggum**	**yuragin**

Au nord des Wakka-Kabi, sur la côte, nous avons encore :

Bieli		**miri**
Kuinmurburra	**mirri**	

Nous passons maintenant aux groupes de cette 2e immigration, situés dans le nord de l'Australie:

Ouest	King's Sound Bay	Inland	**yálá, körida**
		côtes et iles	**(y)eli**
	Ord river	sud	**t'ula**
		nord	**tulam**
	Daly river		***muyin, *barundiru**
	Woolvonga		**ŋiri**
	Larakiya		**mamaul**
	Péninsule de Cobourg	dialectes extérieurs	**áli, álait**
		dialectes intérieurs	**nagi, lulut**

Est	Karandee	côtes	***irruag**
		intérieur sud	***nought, noommer**
		intérieur nord	***twaggah**
	Walsh river		**tok**

Les Iles Sunday ou archipel des Boucaniers paraissent être le prolongement de King's Sound Bay. Là on trouve la langue chowie, où le "chien" s'appelle *ella* (1).

Nous joindrons ici le koko-yimidir, le bulponarra, qui ont été rattachés par le P. Schmidt aux langues sud-australiennes et qui auraient servi de médiateurs entre les langues de iles du cap York et de la côte nord-est supérieure, et les anciens groupements du continent.

Kokoyimidir	**goda**
Bulponarra	**kaia**

Dans le nord, le bundyil a été coupé en 2 par la 3e immigration, une partie s'est localisée sur la côte nord, une deuxième a été rejetée sur le sud à la limite avec les groupes du nord-central. Le groupe d'Halifax-Bay, lui aussi, représenterait un intermédiaire entre les 2 dernières couches.

Bundyil	nord ouest	**yalba, morul**	
	nord est	**yambe**	
	sud est	**yambe, yalbal**	
Halifax-Bay	sud	***ayeo, ombal**	
	moyen	**knabo**	gerole
	nord	***whoyyer, bata**	

Je donnerai maitenant les langues du groupe nord central qui sont sans doute plus récentes que la 2e immigration sous leurs formes actuelles, mais ont dû dans les temps anciens appartenir à un ensemble comprenant aussi les langues sud centrales.

(1). — Short vocab. of the Chowie lang. of the Buccaneer Islands. W. H. Bird Anthropos. 1915. p. 180.

Comme les langues du groupe nord central ont néanmoins dû souffrir une influence postérieure des envahisseurs plus récents, je les place à la limite intermédiaire entre la 2e et la 3e immigration du P. Schmidt.

Murrawari			gundul	yugi
ouest	sud	Kogai	nura, mura, wura, wondi.	wandi
		Barcoo	(m)ura, *oochapeni.	gumbibia
		langue mêlée	mura, nura .	(g)umbinia
	nord	Puruga	kobera, ura	
		Goa	mikamo, kuba .	mikamo
		Detr. Cook	*ullimboo	*cundoo
est		Mainburra	wande, nuda, mirri, kria.	maura, ulaire
		Wakelburra	wandi, (m)uda, mirri.	nura, wondi
		Burdekin	nura, mura, kaula.	nurbulla

Groupes de la 3.e immigration.

A). Langues Aranda

Aranda	likuóra
Yaroinga	ulagra
Underekebina	máta

B). Yelina	monero
C). Walookera	warónla
D) Chingalee	wollógu
E). Locanuwa	wãkuku
F) Mingin	gudu

Groupe au sud du Cap York :

Akundul	uta

Groupe du cap York :

est	Otati	wonboto
	Yaraikana	otaa, otaiki
	Gudang	iŋgodina
iles	Kauralgal	umai
	Cumulgal	umai
	Kulkalgal	uma, omi
	Saibalgal	umai
ouest	Coen River	*orke
	Mapoon River	oa
	Nggerikudi	oka

Il est une observation intéressante à faire, c'est que le "kangourou" se dit en Narrinyeri du nord **bultá, a bult,** en Bangerang *batá,* Dhudhuroa *kaupa,* Kurnai *wadán,* Yuin sud côte *kupara.* On a encore en Bangerang *burra,* en Pallanganmiddah (langue isolée de l'obere Murray) *budú* et en Yuin *burru.* Puis pour des groupes plus éloignés encore :

	Bundyil	**bauera**
Groupe sud central	Wonkamarra	**kula**
	Baddyeri	**gula**
	Evelyn creek	**kula**
	Kuinmurburra	**buru**
	Murrawarri	**gula**
Kamilaroi	Kamilaroi	**baura**
	Yualeai	**baura**
	Wongabon	**murrawe**

Or ces mots sont des variantes qui se rapprochent des noms du "chien". Voyons encore:

Buandik		**kure, kurau**
Piangil		**kora**
Kulin	ouest	**kura, kure**
	est	**koim**

On notera toutefois que ces langues ont le son *o, ou,* à la première syllabe, au lieu du son *a,* des noms du chien : *kali- kal.*

Il en résulte qu'il y aurait transfert du nom d'un animal à un autre. Le kangourou est indigène en Australie et la question se pose de savoir si les tribus qui employent ces noms, les ont appliqués au kangourou, quand ils connaissaiet déjà le chien, ou bien s'ils ont reçu ce dernier lorsqu'ils possédaient déjà un nom pour le kangourou ? Les considerations que je présenterai plus loin, me portent à croire que c'est le kangourou qui a été le second connu, car les noms australiens du chien, j'entends les premiers employés, ne me paraissent pas nés en Australie, mais y avoir été introduits, soit avec le "chien", soit par des tribus qui le connaissaient déjà avant de le retrouver sur ce domaine, et qui avaient un nom pour le désigner.

Je grouperai maintenant les tribus qui ont un nom commun, ou mieux un radical commun avec ses variantes, pour le "chien". Je commencerai par les noms qui se recontrent dans les noyaux de la première et plus ancienne couche australienne:

kali	Piangil	Victoria	
	Buandik		
kal	Kulin		
kali, keli	sud		Narrinyeri
kellu, kedlu	bas Murray	nord	
kall(i)	Kemendock		
gadli	Meyu	groupe sud central	
kadli, kalli	Darling		
gadli, galli	Marowra		
galli	Kurnu		

On peut observer sur la carte que cette communauté de noms occupe tout le sud depuis la golfe Spencer jusqu'à Melbourne, sauf le groupe Kolijon, et se localise sur les 2 bords de la rivière Murray et sur l'angle ouest entre la rivière Darling et la première. Par les groupes auxquels ils appartiennent on peut déduire que le radical commun est un des plus anciens noms du "chien" en Australie, sinon le plus ancien, et pour se faire une idée de sa chronologie relative, on rappellera qu'il appartient à la culture du boomerang de Graebner (1).

Ce n'est pas là, cependant le seul fait intéressant que nous révèle ce nom avec ses variantes. Reportons nous un instant au reste de l'Océanie et nous allons trouver des noms déjà consignés, qui se rapprochent de cette dénomination du "chien", en Australie.

Dans l'Indonésien, d'abord, le Lampong (Sumatra), nous donne : *kuyu* $<$ *ku*$_{\rho}$*u=kuru*.

La Polynésie:

kuli (<**uli.** p. **241**)	Samoa	Hawai **ilio** <***kilio**
»	I. Wallis	
»	**I. Horn**	
»	Tonga (Tongatabu: Gronda **uulu, kuli**)	
»	Pilheni	
»	Uvea	
kuli	Aniwa	
kuri	Maori (et **kirehe**)	Nlle. Zélande **kiri**

(1). — Le P. Schmidt rapporte le Narrinyeri à la culture totémique de Graebner.

»	Sikaiana
»	Mae
»	Mele
kuri	Mangaian

Puis la Mélanésie avec:

kuli	Nifiloli
»	Utupua
»	Iai
koli	Fidji
guéla	Salka (Nlle. Poméranie)
kolak	I. Mortlock
kuri	Kwamera
kuiriu	Nlle.s Hébrides
koria	Tongoa

Enfin la Micronésie :

kiri	I. Gilbert et Marshall

Il me semble qu'on ne peut pas regarder comme accidentel, comme une coincidence, la présence de ces mots, si généralisée en Océanie, d'une part, et sur une région de l'Australie, de l'autre. Je noterai aussi qu'en Océanie la 1re syllabe est généralement en *u*, si la termination est en *i*, comme au sud de l'Australie, — ce que je rapproche des noms qui se rapportent au kangourou dans cette dernière ile. Et c'est cette considération qui me porte à croire que les noms du kangourou ont dû dériver des noms du chien, puisque dans ceux-ci on trouve à la fois les 2 radicaux en *ka* et *ku* (*kal/kul/kur/kol*).

Il y a d'ailleurs une autre considération qui plaide dans le même sens. Le kangourou est exclusif de l'Australie et ne se trouve pas disséminé dans les iles de l'Océanie mélanésienne et polynésienne où nous trouvons les variantes *kuli/kuri*. Comme nous allons voir plus loin l'antériorité de la migration orientale des Australiens, les Mélanésiens et Polynésiens ne pouvaient recevoir ce mot qu'en tant qu'il était appliqué au "chien" et non au "kangourou", d'une part, puisqu'ils ne trouvaient pas ce dernier animal chez eux, — d'autre part, la possibilité reste ou-

verte qu'ils aient reçu le nom d'une langue austro-asiatique, comme les Australiens avant eux, — et là encore le terme ne pouvait s'appliquer au kangourou, qui n'existe pas sur le continent.

Maintenant il ne faut pas s'étonner extrêmement de l'application d'une même désignation à 2 animaux qui offrent entre eux peu de ressemblance. A. W. Howitt (1) cite les cas de mots transportés d'un point à l'autre du territoire où ils sont appliqués à des animaux bien différents des premiers : ainsi les Yantruwunta de Cooper's Creek se servaient du mot *kadl* ou *kintala,* qui signifie "chien" pour désigner le "cheval"; comme ils usaient du mot *warawati* "ému" (Dromaeus), pour nommer le "chameau". Nous voyons d'ailleurs que les savants ont fait la même chose: *dromaeus* et *dromedarius,* ce qui nous éclaire que l'assimilation onomastique faite par les Yantruwunta, fut causée par la rapidité de la course des 2 animaux et non à cause d'une ressemblance physique.

Dans notre cas du "chien" et du "kangourou", quelle région a subi l'influence de l'autre ? La Polynésie de l'Australie, ou de la Mélanésie ? Comme les migrations polynésiennes sont plus récentes que les mélanésiennes, on doit admettre en principe que les Polynésiens ont été apparemment plutôt influencés par les Mélanésiens, que le contraire, d'abord. Il reste donc à savoir qui des Mélanésiens ou des Australiens de la 1re immigration, a influé sur l'autre.

Nous avons vu que les groupes australiens à *kal* et *kali* appartiennent à la culture du boomerang. Ils sont entrés par le Détroit de Torres et le Cap York à une époque très reculée sans aucun doute. Il suffira pour s'en faire une idée de rappeler que le premier peuplement se fit quand la Tasmanie était encore unie à l'Australie, avant le temps du boomerang. Le deuxième peuplement s'étendit seulement sur l'Australie déjà séparée de la Terre de Van Diémen (2).

(1). — Notes on songs and songmakers of some australian tribes (Jl. of Anthr. Inst. V. XVI. 1887. p. 328. n. I).

(2). — Dr. G. Buschan. Illustr. Volkerkunde, V. 2. p. 40.

Or, le Tasmanien était ulotriche, dolichocéphale. Sollas tend à le croire un survivant d'une race primitive, depuis partout éteinte, dont les ancêtres auraient vécu dans le Vieux Monde, avant de passer en Australie. C'est un homme paléolithique qui ne pouvait exécuter de longs voyages maritimes (1). Je relève, d'autre part, dans le Voyage pittoresque autour du Monde (2): "Tous les animaux de la Nlle. Hollande se retrouvent sur la Terre de Van Diémen, à l'exception du "chien sauvage". C'est peut être là la raison pour laquelle je n'ai pu trouver jusqu'ici le nom du "chien" en tasmanien; j'entends par là, le nom qui pouvait avoir été employé ao temps de Cook. Le nom du chien apprivoisé serait naturellement un nom emprunté à l'Australie voisine. La civilisation du boomerang à laquelle appartiennent *kal* et *kali* est celle des Australiens de Victoria, qui sont cimotriches. Comme les Tasmaniens, d'ailleurs, ils faisaient usage de l'ocre rouge pour se peindre, coutume que nous savons remonter jusqu'au paléolithique. Il est problable que les Australiens ont amené le "*dingo*" avec eux (3) ; et Sollas nous dit qu'au lac Timboon (ouest Victoria), les os du **dingo** se rencontrent fossiles avec ceux du Tasmanien devil (Dasyurus ursinus), aujourd'hui éteint en Australie, et ceux d'une espèce de kangourou également disparue. Ces données nous permettent d'estimer l'antiquité de cette première immigration an Australie, avec ses 2 couches: 1°, Tasmanien; 2°, Victoria (à boomerang). Comme les immigrations mélanésiennes, polynésiennes et micronésiennes sont plus récentes, il en faut déduire: a) que ces dernières couches ont emprunté le nom avec ses variantes à la première, — ou b) que les unes comme l'autre, provenaient d'une région asiatique où le terme était déjà en usage.

Nous reviendrons sur ce point plus loin; il nous faut pour l'instant examiner d'autres groupes de mots se rapportant au même animal, en ces régions.

---

(1). — W. S. Sollas. Ancient Hünters.

(2). — Publié sous la direction de Dumont d'Urville. Voy. de Cook. 1839. V. II. p. 339, 2e col.

(3). — Sollas, op. cit. p. 279, note 2. Le *dingo* est d'origine douteuse (Glover M. Allen. Dogs of the amer. Aborigines. Bul of the Mus. of Comp. Zool. at Harvard coll. Vol. LXIII, n.° 9. 1920. p. 433.

Un groupe de mots assez nombreux se rencontre où ceux-ci évoluent autour d'une forme *mirri*. Nons avons dans ce groupe :

1re. immigration

Victoria :		
Kolijon	**mirrigan**	
Narrinyeri :		
bas Murray	**murraŋ**	
Groupe sud central :		
Wonkamarra	**miri**	
Groupe Wiryaduri-Kamilaroi :		
Wiryaduri	**mirri**	
Kamilaroi	**murren**	
Victoria :		
Kurnai	**mirrigaŋ**	
Groupe du sud ouest :		
Nunkaberri	**wura** (1).	

2e. immigration

Groupe Yuin-Kuri :		
Yuin	**merrigaŋ** (2), **(worregal)**	
	mirra(gaŋ), ***(wurragul)**	
	mirriga	
	mirrigaŋ (worrigal) warregal	

Nous rappelerons ici le terme *daranga* des Bugilai (Nlle. Guinée anglaise).

Kuri	**miri(gaŋ)**	
	waregal	**waregal**
	miri	
	meri (warikal)	
	miri	
	miri, meri	**meri**
Kabi (affinités avec la 2me. immigration)		
	mirri	
	miri	**miri**

(1). — Le P. Schmidt classe séparément cette forme *wura* avec *mura* du groupe nord central et *ŋura*. Le *w* répond, en effet fréquemment à *m*, et on peut suspecter un intermédiaire *mbura*, *mwura*, ou*bura disparu. que l'on retrouve peut être dans les noms du kangourou (*baura*-Kamilaroi ; Yualeai, Wongabon, avec *murrawê*).

(2). — La forme *merriga* . comme le Kolijon *mirrigan* est sans doute une forme composée de *merri* et *gaŋ*. Le Yuan, le Kuri le démontrent d'ailleurs. Et il semblerait que la juxtaposition de *gaŋ*. avec ses variantes (*gal*, *kal*, *gul*) fut d'introduction postérieure ; peut être indonésienne. si nous rapportons à la forme racine *kun*, déjà étudiée. S'il en est ainsi *gaŋ* aurait le sens de "hurler, aboyer" et serait un complétif pour mieux déterminer l'animal.

Tribus de la côte orientale (plus anciennes que la 3e. invasion) :

Thangatti	**mirri**
Yukumbul	**merri**
Pikumbul	**mirri**
Kumbainggerri	**murrungal**
Minyung	***yoorigin** (1)
	yuragin
Bieli	**miri**
Kuinmurburra	**mirri**

Si nous pointons sur la carte toutes les tribus qui nous présentent ces variantes, nous remarquons de suite qu'elles se groupent à l'est sud de l'Australie et spécialement sur la côte. Le seul élément qui porte le même mot est le Nunkaberri, avec *wura*. Le P. Schmidt groupe cette forme avec celles: *wut'a, mura, ŋ ura muda,* (*ŋ*)*uda, watá* et *bata*.

Cette position, son homogénéité sur une large étendue, correspondant à une couche de tribus qui, anciennes en Australie, le paraissent moins cependant que le groupe de Victoria, est assez frappant. Il est très intéressant de noter en même temps que ce radical n'a pas d'écho sur le territoire océanien, au moins dans tous les vocabulaires que nous avons pu réunir. Il parait donc appartenir à des éléments qui sont demeurés assez stables, et qui ne se sont pas répandus en dehors du continent australien.

Nous chercherons plus tard si cette racine peut être rapprochée de quelqu'autre connue.

Conjointement à cette forme et sur une partie de l'aire qu'elle couvre, il en est une autre que nous devons isoler. Elle n'existe pas sur le territoire de Victoria et commence seulement avec le groupe Wiryaduri-Kamilaroi:

Wiryaduri	**yugê**
Wongaibon	**yugê**
Kamilaroi	**yugi**

(1). — Y remplace parfois *w*; ainsi on trouve *yelga* = *wilga* (Nonga-langue de la côte sud); et parfois *m*; ainsi on a *mukine* = *yakine* (Yungar-langue de la côte sud). *Yuragin* revient donc à *mura-geŋ*

On la retrouve déformée à l'angle sud ouest, dans les tribus Yungar:

Yungar	sud	**mukine, yakine**
	moyen	**yakine**
	nord	**yakine**
Waunarua (Kuri moyen)		**uki**
Awakabal		**yuki**

Le Murrawari des groupes centraux, voisin du Wiryaduri-Kamilaroi a la forme **yugi** qui est sans aucun doute un emprunt aux tribus orientales.

Cette forme *yug/yuk* semble appartenir à la 2e. immigration; or dans le bloc de cette dernière se trouvent les langues du nord de l'Australie, qui furent dans la suite rejetées sur les 2 points extrêmes, par la 3ª. invasion. Parmi ces langues du nord, le groupe Walsh River, très voisin du Bulponarra-Koko-Yidimir, que le P. Schmidt rattache aux langues sud australiennes, nous offre le mot *tok*, et le Karrandée, sur le golfe de Carpentaria, donne *twaggah*. La présence du *t* initial ne peut être une objection, car dans les groupes du nord, à l'ouest, nous constatons les variantes:

King's Sound Bay	Inland	**yála**
	côtes et iles	**(y)eli**
Ord River	sud	**t'ula**
	nord	**tulam**

Il est probable que *tok* réponde à *ok*, *twaggah* à *waggah*. Comme nous avons vu *y* être parfois substitué par *w*, *waggah* équivaudrait à la rigueur à *yaggah*, ce qui ne nous éloigne guère de la variante *yála/t'ula*. S'il en est ainsi, nous noterons que cette racine *ok/yag*, n'est pas isolée dans ces régions, sous la variante à dentale initiale: ainsi les Baininger de la Nle. Poméranie, appellent le chien *daqa*, et il n'est guère possible de supposer que nous ayons là un mot d'introduction récente, et qui serait la corruption de l'anglais *dog*, parce que les Dayaks de Bornéo dans leurs chants sacrés, où la langue est sans aucun doute plus ar-

chaique que tout contact anglais, ont le mot *udok* pour désigner le "chien". Faut-il en conclure que les formes *yuge, yugi, yuki, uki,* sont apparentées aux formes *tok, daka, udok?* Je penche assez vers cette opinion. Qu'eles soient parentes ou indépendentes, je leur crois une origine commune, directement en Asie orientale, où nous avons vu les dérivations du radical *uk/ku,* beaucoup plus lointain encore. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point de vue.

Je ne peux grouper tous les mots divers rencontrés sur le vaste territoire de l'Australie et de l'Océanie. Les thêmes les plus intéressants sont évidemment ceux qui appartiennent aux époques les plus anciennes, et je crois que les 3 formes *kal, mirri* et *yugi* appartiennent incontestablement aux temps primitifs de l'immigration en ces régions.

Je noterai encore, toutefois, que dans les langues de Victoria, il y a d'autres mots pour désigner le chien. Puisque ces langues sont regardées comme les plus anciennes, après celles qui ont dû être parlées en Tasmanie, il est utile de chercher à savoir si ces termes datent de l'immigration primitive, ou s'ils sont dus à des emprunts, ou des pénétrations postérieures.

Parmi ces mots, je relèverai:

Piangil	**weraŋgi**
Kulin	**wiraŋen, weraŋen, yeraŋin.**

Le terme *wilkar* de Kulin, que l'on retrouve proche, chez les Narrinyeri, sous le forme *wilkin,* au coude de la rivière Murray. Chez les Kolijon*ŋ uran',* et enfin *ban'* chez les Kurnai.

Si nous rapprochons les formes à *w* initial des formes à *m* initiale, comme le P. Schmidt le fait d'ailleurs pour *wura, mura, ŋ ura,* il s'ensuivrait que *weraŋ gi; wira ŋ en,* seraient à rapprocher de *mirrigaŋ, mirra*(*gaŋ*)*, etc.,* et rentreraient dans le groupe *mirri, merri,* ainsi que*ŋ uran'* (Kolijon).

D'autre part nous avons vu (p. 258, note 1) que *w=y*, en certains groupes, et que par là *wilkar, wilkin* seraient des parallèles de *wilga/yelga*. Y a-t-il relation de *yelga* aux formes en *yuge, yuki* ?

Le terme *bãn* me frappe parce qu'il est isolé. Cependant dans les langues papoues de la Nlle. Guinée, on trouve des noms du chien qui s'en rapprochent (1).

Panim	bai
Mis	be
Kemba	be, bai
Nupanob	bai
Bawaipa	»
Rempin	»

Faut-il admettre que *bân'* de Kurnay provienne d'une influence papoue ? Kurnay appartient à la culture du boomerang, donc à la 2e. moitié de la 1ère. couche de Graebner. Mais si nous considérons la répartition des noms dominants en Victoria et en Kurnay, on remarque que le 1er. territoire est celui du mot *kal* et que Kurnay se rattache par **mirri** avec la côte orientale de l'Australie du sud (2). On peut donc supposer que Kurnay porte une population plus tardive que Victoria et peut être mêlée. *Bân'* serait le résultat du courant de culture ouest papoue, ou totémique de Graebner.

Je ne m'avancerai pas davantage sur cette question, malgré la contribution considérable du P, Schmidt; il y a encore trop d'incertitudes, pour pouvoir rien affirmer sur des points de détail de cette nature. Je chercherai maintenant comment on peut rattacher les langues de l'Océanie, en général, et de l'Australie, en ce qui concerne les noms du chien, aux langues du continent asiatique.

Nous savons que les hommes qui au début, ont pénétré en Australie, sont venus de l'Asie sud orientale (3). Un autre fait à con-

---

(1). — S. H. Ray. Lang. of north, Papua. Jl. R. Ant. I. Vol. 49. p. 317, pass.
(2). — Le P. Schmidt regarde même *mirrigaŋ* du Kurnay, comme un emprunt au Yuin.
(3). — Dr. Georg Buschan. Illustrierte Volkerkunde. II. Erst. Teil. 1923. p. 689.

sidérer, c'est qu'une fois localisés dans leurs nouveaux territoires, et j'entends surtout me rapporter à l'Australie, il n'y a pas d'apparence que les tribus revinssent vers le continent, et encore moins que leurs langages respectifs pussent influer sur les formes parlées là. Si donc, nous rencontrons en Asie et en Australie des termes évidemment apparentés, l'alternative sera ou 1.°: que ces termes seront entrés déjà constitués en Australie, — ou 2.°: qu'en Australie comme sur le continent, les formes analogues se seront développées indépendemment, suivant des lois phonétiques analogues, en partant d'un terme sans doute commun aux deux, ou divers rameaux.

Mais, dira-t-on, l'homme en Australie, se montre comme un des exemplaires les plus primitifs d'humanité. Son type anthropologique, le caractère de ses langages rudimentares, ses institutions, ses armes et instruments remontent à l'aurore des temps humains. Je n'en disconviens pas, je pondérerai seulement que des groupes isolés de tout contact avec des types plus avancés en évolution, peuvent prolonger jusqu'à des temps historiques, chez des peuples voisins, une représentation fidèle d'époque tout à fait préhistorique. N'a-t-on pas trouvé en Australie des tribus modernes à institutions totémiques, à matriarchat, des tribus avec armes de pierre et boomerang, — et cet état de civilisation ne se rencontrait-il pas également chez les peuples d'Egypte, en Chaldée, en Crête, &, bien avant l'aurore des temps réellement historiques, c'est à dire chronologiquement déterminés ? Cette considération peut avoir une certaine valeur, en ce qui touche aux migrations de ces peuples à facies préhistorique, éxécutées à des époques bien ultérieures, comme cela s'est possiblement produit pour le peuplement du nouveau continent.

Reprenons donc nos 3 noms *kal, mirri* et *yugi,* déterminés entre tous, comme apparemment les plus anciens, et cherchons si en dehors de l'Australie, sur le sud est du continent asiatique, nous leur trouverons des correspondants.

Kal — Nous avons dans notre examen du chien en Chine, ramené les formes *kao* et *tchueîn* modernes, à la forme ancienne *k'uan,* qui se compose essentiellement de la gutturale *k,* + une aspiration, + *ua,* suivi de la terminaison *n*. Si nos raisonnements sont exacts cela remonterait à un lointain passé, puisque cette forme aurait précédé la forme sanscrite *çwan,* et puisque les Chinois l'auraient possédée avant leur émigration en Chine.

Une variante de ce mot nous est offerte par les Mon-Tai : *tcho-kou,* où *tcho* est nu préfixe de classe. Ces Mon-Tai avant le 23e siècle ,habitaient le Szechuan .Au Kuangsi et Kueitchou, le langage mon des Pan-y Shantze donne *klou*. C'est de ces tribus Mon-Tai que s'est formé le royaume de Siam; et selon A. Meillet (Les langues du Monde, p. 381), en siamois "les groupes initiaux consonantiques ont toujours une liquide pour second élément". Ce serait là la raison de l'apparition de *l* dans le Mon-Tai *tcho-kou*. Est-ce vraiment là l'origine réelle? Rappelons que *kuan* comporte une aspiration après la gutturale, un esprit rude; que cet esprit rude tend sans doute à représenter le grondement de chien, comme de *oua à * rroua,* que l'*R* ne peut être bien prononcé par les peuples chinois, et que c'est pour le rendre plus ou moins approximativement, sans aucun doute, qu'ils ont eu recours tantôt à l'aspiration, tantôlt à l'*l*. La propre gutturale *k* n'est qu'une éxagération de l'aspiration et nous avons montré qu'au début de ce mot *kwan,* il fallait probablement reconnaître la racine *wa* pure, qui se retrouve encore dans plusieurs langues, comme on l'a vu. *Klou* est donc un artifice pour rendre *k'u*. Avec le temps les peuples ont oublié que ce terme cherchait à exprimer l'aboiement, ils l'ont ignoré, et les générations successives ont répété machinalement le mot *klou,* comme nom de l'animal, sans en rechercher l'origine.

Il ne me semble pas illogique de mettre en parallèle *klou* > *k'üan,* avec les formes métathétiques *kulli, koli, &,* et par là se justifierait une fois de plus, l'assertion des savants et du P. Schmidt qui rapprochent les langues malayo-polynésiennes du vocabulaire Mon-Khmer de la presqu'ile de Malacca et des langues Munda.

que l'on rencontre aujourd'hui sur un terrain très limité, à l'est du delta du Gange, et dans les provinces centrales, près des monts Mahadeo.

Nous avons vu d'ailleurs, que les formes *kuli, koli,* &, du Polynésien et du Mélanésien, pouvaient bien, elles, dériver directement des langues Mon-Khmer, puisqu'elles sont en Océanie, d'immigration postérieure à la Ière pénétration des Tasmaniens et Australiens.

Pouvons-nous admettre la même parenté pour les Australiens, dont la pénétration est de date bien plus reculée ? Je tendrais à croire que les Australiens quand ils ont vécu sur le territoire asiatique, se sont trouvés en contact, non pas avec les Mon et les Tai, — qui sont descendus sur l'Indo-Chine plus tard, en conséquence de poussées de peuples que l'invasion chinoise devait refouler devant elle, — mais bien avec les ancêtres de ces Mon, des Tai, des Shan, &.

Que les Australiens aient vécu vers le Gange, nous en avons quelques témoignages par la trouvaille de crânes préhistoriques australiens à Java, d'une part, station intermédiaire, et d'autre part, par les pétroglyphes australiens rencontrés dans la région de Bénarès. Et puisque nous touchons ici un moment, à l'évaluation large des temps, il faut signaler que lorsque les Malayo-Polynésiens ont quitté le continent asiatique pour les îles, ils connaissaient déjà le métal (1), donc le métal était répandu et travaillé dans les régions d'où ils émigrèrent. En outre l'arc et la flêche dans toutes les langues polynésiennes sont désignés par des mots dérivés du sanscrit. Voici donc pour les Malayo-Polynésiens une double coincidence qui rattache formellement l'époque de leur départ du continent, au plus tôt vers le XIIIe ou le XIIe siècle avant notre ère, peut être plus tard. G. Buschan nous informe en outre, que lorsque les colonisations indiennes se sont étendues sur l'Indonésie, l'immigration des races malaises était déjà un fait accompli (2). Mais il re-

(1). — Graebner. Kulturkr. in Ozeanien. Zeit. f. Ethn. 1905. Pp. 28-53. (2). — G. Buschan. op. cit. p. 699.

garde comme probable que les anciens Malais, établis dans l'Inde postérieure aient été repoussés de la terre ferme sur les iles par la vague envahissante des peuples Mon-Khmer, porteurs de langues austro-asiatiques (1). Il est incertain, toutefois, que les Malais primitifs au moment de leur invasion, fussent déjà porteurs de langues malayo-polynésiennes (austronésiennes). Il en faudrait déduire l'hypothèse vraisemblable que c'est du contact entre les Malais primitifs et les tribus Mon-Khmer que se seraient formées les langues malayo-polynésiennes. D'autre part, l'expansion des tribus Mon-Khmer sur l'Inde postérieure et ensuite sur un cercle plus large de territoire asiatique continental ,s'étendant jusqu'à l'Inde antérieure, remonterait à la fin du néolithique, au plus tard vers la fin du 2ème millénaire avant notre ère (2), et la séparation entre les Mon-Khmer et les Malayo-polynésiens se serait effectuée au début du néolithique, selon le même auteur (3). Or ces données se rapportent toutes à des époques évidemment postérieures à celle ou les peuples australiens etaient encore localisés dans l'Inde postérieure ,et il semble y avoir peu d'apparence que ces Australiens paléolithiques aient été en contact soit direct, soit durable avec les tribus néolithiques qui les ont remplacés sur leurs anciens sièges. Il n'y aurait donc pas de probabilité que le terme australien *kal* et ses variantes *kalli, kuli,* fussent en relation avec les peuples qui ont utilisé les formations *klou, kou, k'üan,* quand ils étaient sur les territoires où nous les avons rencontrés dans notre étude.

La possibilité de relations reste ouverte au contraire entre les anciens Malais, les Malayo-Polynésiens et les Austro asiatiques Mon-Khmer, et autres.

Notons en outre la circonstance que le fait connu de l'absence du chien dans les iles Andaman, semble montrer que les tribus australiennes, quand elles se sont retirées devant la pousée des inva-

(1). — Id. p. 705.

(2). — Id. p. 722, 760

(3). — Id. p. 761.

sions néolithiqus, ont suivi la terre ferme de l'Indo-Chine jusqu'au détroit de Malacca, sans toucher aux iles Andaman, — sans doute sans se lancer dans des aventures marines (1).

Mais qui étaient ces Australiens qui ont occupé les premiers l'Australie ? G. Buschan nous dit que ce furent probablement des tribus apparentées avec les Mélanésiens et les Négritos de l'archipel malais et que les Tasmaniens éteints représentaient leurs derniers restes (2). Les Mélanésiens paraissent une évolution localisée de ces peuples primitifs. La plus ancienne culture en Océanie, qui ne se laisse plus reconnaître que par de faibles vestiges, vint avec la première immigration de l'Australie vers la Mélanésie ; c'est la vieille couche de culture australienne de Graebner. Elle se montre à nous également en Mélanésie, en sa bipartition, comme culture tasmanienne et culture du boomerang (3).

Quant aux Négritos, Quatrefages supposait déjà que leur race s'était étendue à une certaine époque sur tout l'archipel asiatique, jusqu'à la Nlle Guinée, où ils se seraient melés aux Papous, et au nord jusqu'aux iles Mariannes et au Japon (4).

Des trouvailles qui ont été faites en ces dernières années dans l'Indochine, on a conclu que, dès le néolithique, existaient en cette région des éléments négritos et mélanésiens, ainsi qu'indonésiens (5). Buschan tend à admettre effectivement une parenté entre les Négritos asiatiques et ceux que l'on appelle les Pygmées de la Nlle Guinée et de la Mélanésie (6). Et il ajoute, dans un autre passage, à ces informations, que les 3 races qui représentent la culture pri-

(1). — Dogs were unknown before European occupation. The natives of Great Andaman refer to the times before the settlement of the Islands, as the "day without dogs". In a vocabulary obtained in 1790, from a Saraiva of the south Andaman, the word **omay** is given as the equivalent of "jackall". The great Andaman word for "dog" is **bibi,** which I believe to be a recent invention. A. R. Brown. — Notes on the Languages of the Andaman Islands. P. 52. Anthropos 1914.

(2). — G. Buschan, op. cit. p. 6.

(3). — Id. p. 6.

(4). — Revue d'Anthropologie. Vol. I. p. 244.

(5). — Trouvailles au Tonkin par H. Mansuy et Mlle. Colani. L'Anthropologie. 1925.

(6). — G. Buschan. op. cit. p. 51.

mitive dans le sud de l'Asie et sur le territoire insulaire, sont celles des Négritos, des Weddoides et des Malais (1). Nous avons vu ce qui touche aux Malais, qui sont en réalité un peu plus récents que les 2 autres éléments. Restent les Négritos et les Weddoides. C'est avec ces 2 races que les Australiens ont pu se trouver en contact pendant leur résidence primitive dans les régions d'où ils partirent pour émigrer vers l'Australie. Des Weddoides ou des Négritos, d'ailleurs, on ne sait quelle est la race la plus antique sur le territoire asiatique méridional (2). Tous ces peuples connaissaient le "chien" et avaient des noms pour le désigner, nous y avons déjà fait allusion. Rappelons les. Ce sont les Négritos des Philippines qui nous ont fourni les formes *áso, ásu, áhu, ajú*.

Ces termes en *ásu, áso, &*, sont très communs dans cette région insulaire et sur les territoires sud asiatiques voisins; et on peut se demander si ils sont proprement d'origine négrita, ou si les Négritos les auraient empruntés aux Malais anciens.

Nous pouvons établir comme préliminaire, que les Négritos, qui venaient du continent asiatique sur les Iles, connaissaient déjà le "chien", et on ne verrait pas bien pourquoi, ils auraient plus tard emprunté aux Malais un terme étranger, pour nommer un animal qui leur était familier.

En outre les Malais se sont étendus, soit purs, soit sous l'aspect malayo-polynésien, jusqu'en des points distants où les Négritos ne se rencontrent plus, ou qu'ils n'ont sans doute jamais atteints. Or les formes en *asu, ayu,* ne se retrouvent plus dans la Polynésis distante. Autant que mes notes me permettent d'en juger, il semble que l'ile Saa (Iles Salomon), soit le point le plus éloigné où l'on rencontre une forme apparentée *usu*. La langue de Saa est polynésienne, mais les Nasioi des iles Salomon sont regardés comme congénères avec les Négritos, par Buschan (3), et le même rapprochement se fait avec les tribus naines d'Espiritu San-

(1). — Id. p. 766.
(2). — Id. p. 689.
(3). — Op. cit. p. 51.

to, aux Nlles Hébrides. Ce terme *usu* par conséquent peut être un terme négrito qui a passé dans la langue polynésienne de Saa. Il en serait de même pour les noms de la même famille que l'on relève sur d'autres points, où les Négritos ont été ou sont encore établis:

Ojame, oyame du dialecte *Kuni* des Tauata. Ile Yule (Nlle Guinée).

Ayam	**Vicol ou Bicol**	**Philippines**
»	**Bisaya**	

que l'on doit rapprocher de la forme *aju,* ainsi que *djamma* (*jamma*) de Boromessu, Nlle Guinée hollandaise, qui est regardé comme papou, à tort me parait-il. C'est au contraire, un indice pour moi, de l'influence négritique.

Le P. Schmidt pense que la langue des Négritos est apparentée aux langues indonésiennes antiques .Mais faut-il les regarder commes branches diverses d'une même souche, ou ne devons nous pas admettre plutôt que les Négritos, étant les premiers habitants de la région, et s'étant dans la suite, mélangés aux vieux Malais, forcément ces Indonésiens ont dû accepter des emprunts de la langue de leurs prédécesseurs.

J'aurais donc une grande tendance à croire que les Négritos ne sont pas les débiteurs des Malais, pour les termes en *asu* et leurs variantes, mais qu'ils sont au contraire, les créanciers de ces derniers.

S'il est permis d'étendre au loin les ressemblances et de leur chercher des raisons communes, malgré tout le péril que présente un semblable procédé, — je me laisserai aller aux considérations suivantes, qui reposent, en fin de compte, sur des constatations admises aujourd'hui:

a) — Les Négritos représentent avec les Veddoides, la plus ancienne population du sud asiatique et de l'Océanie occidentale.

On les voit s'étendre de l'extrême est vers l'Inde, même à l'ouest de l'Indus (1).

b) — Ce n'étaient pas des tribus autochthones, ni en Océanie, ni même en Asie méridionale .Les Négritos ont occupé un très vaste territoire en Asie, car ils se sont répandus même vers le centre. Ils existaient en Chine, quand vers 2116 av. J-C, les immigrants chinois se sont heurtés à leurs groupes; peu à peu ils durent reculer sous la pression chinoise et au cours de leurs extensions progressives, les Chinois les ont plusieurs fois retrouvés (2). Oderic de Pordenone, en 1330 de notre ère, les a encore rencontrés.

c) — On peut admettre qu'ils provenaient de bien plus loin dans l'occident. W. Crooke se rapportant aux Dravidiens les regarde "as belonging to a second and independent migration from the direction of the african head-quarters, which possibly passed into Asia by a more northerly route than that of the primitive negrito element, traceable in the Veddahs and Todas" (3).

d) — Dans les régions intermédiaires de l'Indus à l'Afrique, on connait des éléments négroides, par exemple au sud ouest de la Parse, parmi les anciens Elamites (4).

e) — C'est d'Arabie que les Négroides et les Dravidiens seraient passés vers la Perse et l'Inde (5).

f) — Dès une période très ancienne, et probablement en des temps préhistoriques, grâce à un courant continu du Golfe Persique à la côte hindoue, il est possible que les Sumériens aient touché les rivages occidentaux et méridionaux de l'Inde (6). Les Sumériens ne sont pas de race négre ou négroide, mais ils ne sont cités ici que pour montrer que l'hypothèse de relations entre la Basse Chaldée et les régions hindoues est parfaitement admissible.

(1). — Prfr. W. Henry Flower. The Pygmy races of men. Jl of the Anthrop. Inst. V. XVIII. p. 73 sqq.

(2). — Cf. Terrien de la Couperie. On the prechinese Languag. Instit. 1899. p. 228.

(3). — W. Crooke. The Hill Tribes of the central indian hills. Jl of the Anthrop. 1899. p. 228.

(4). — Sir H. H. Johnston. A. Survey of the Ethnogr. of Africa. Jl. Anthr. Inst. V. 43, p. 376 sqq.

(5). — Id. p. 382.

(6). — W. Crooke. Rajputs and Mahrattas. Jl. Anthr. Inst. v. 40. p. 46.

g) — Lapicque, qui a étudié les rapports entre les Négritos et les nègres en général, nous montre les Pré-Dravidiens comme étant les nègres parias des monts Nilghirri, qui étaient sous dolichocéphales et de petite taille (1).

Ces données étant établies, je rappellerai maintenant que l'on trouve dans les inscriptions cunéiformes le terme *âsi*, signifiant "chiens sauvages" (2) ; et également que le groupe ||-| répond entre autres, aux syllabes: *tas, das, lis, sas, tash;* qu'il est l'hiéroglyphe indiquant un animal carnassier (3), et le lion, avec ce signe, se dit *nesu*. Il en résulte que le son fondamental paraît être *as*, avec une série d'exposants préfixes, dont il est assez difficile de découvrir l'origine et la valeur exacte.

N'est-il pas étrange de recontrer sur la route des Négroides ou Négritos, cette forme *as* (*asi-asu*), avec son sens d'animal carnassiér, et de "chien", — et de la retrouver répandue en extrême Asie, en des localités notoirement peuplées par ces mêmes Négritos?

Toutefois, si nous accompagnons les orientations nouvelles que l'ethnographie cherche aujourd'hui à éclairer, le fait nous surprendra beaucoup moins.

Je citerai d'abord la constatation suivante: des explorateurs, à Harappa et Mohenjo Daro (Scinde et Pundjab), ont démontré l'existence dans l'Inde de cités pré-aryennes de haute civilisation et de très proche affinité avec la culture sumérienne de 3500 av. notre ère (4).

Je ne passerai pas sous silence, cependant, l'hypothèse signalée plus haut, p. 223, selon laquelle les formes, en *aso, asu,* seraient des altérations de types antérieurs en *aku* ou *aro*.

Sans pousser plus loin, on pourrait accepter déjà l'introduction, l'emprunt par les tribus paléolithiques nigritiques résidant

(1). — Lapicque. Les Nègres d'Asie et la race nègre en général. Bull. et Mém. d. l. Soc. d'Anthrop. de Paris. 5e Se. T. VII. 1905. Pp. 233-249.

(2). — Hist. Univ. Oncken. T. I. p. 767. Obélisque de Assurnazirpal (Trad. Portug.).

(3). — J. Ménant. Manuel d. la langue assyrienne. M. DCCCLXXX. p. 106, n.° 61.

(4). — The Dravidian element in Indian Culture. Geogr. Rev. Vol. 16 (1926). Gilbert Slater. Pp. 680-681.

jusqu'à l'ouest de l'Indus, de l'animal domestique en E'lam et en Sumer, avec les noms qu'on lui appliquait. Mais une série d'autres circonstances permet encore d'accepter cette proposition comme tout à fait possible.

Nous avons été conduits à l'examen des formes en *asu* et à celui du rôle des Négritos, en recherchant les influences que purent subir les Australiens quand ils se trouvaient encore sur le continent. Evidemment il ne semble qu'il y ait de lien entre *kal* et *asu*. *Kal* est bien australien, spécialement de la vieille couche de Victoria, et *asu* paraît bien négrito.

Mais bien des auteurs inclinent aujourd'hui à regarder les Australiens de la plus ancienne immigration ,comme étant pour le moins, mêlés de Négritos et de négroides. Déjà Virchow supposait que les Sakai de la péninsule malaise, qui ne sont pas une race pure, pourraient appartenir à sa race Dravido-australienne (1). Nous savons aujourd'hui que les Dravidiens ne sont pas les plus anciens habitants de l'Inde et qu'il faut reconnaître en eux un mélange, dénonçant des Pré-Dravidiens, au sujet desquels nous avans énoncé plus haut l'opinion de Lapicque. Virchow sans doute, modifierait de nos jours l'étiquette de sa race, en Pré-Dravido-australienne.

Des études anthropologiques faites sur les populations Bushmen, Hottentotes, en Afrique, ont permis de relever certaines particularités, comme la courbe intérieure du gros orteil, qui rapprocheraient les Bushmen des nègres océaniens et des Négritos de la Nlle Guinée. On rencontre aussi une semblable conformation chez les Pygmées du Congo. On a constaté une certaine stéatopygie en Arabie, parmi les négroides du sud est de la Perse et aussi chez les nègres océaniens. Et dans l'ensemble des races qui ont occupé ces régions à des époques très reculées, les Dravidiens et les Négroides auraient passé d'abord en Arabie. Il auraient été refoulés

(1). — W. W. Skeat. The Wilde Tribes of the Malay peninsule. Jl. Anthr. Inst. T. XXXII (1902).

par les Hamites, qui en occupant l'Egypte, constitueraient les tribus connues sous le nom de Pré-dynastiques (1). James Hornell, étudiant le boomerang, usé dans l'Inde du sud, par un peuple que l'on croit de race dravidienne, en conclut qu'une grande partie du peuple de l'Inde méridionale est d'origine commune avec un élément racial important chez les anciens Egyptiens (2).

Verneau, à son tour, regarde les Australiens du sud comme de même race négritique que Néanderthal (3).

Ces idées ne sont pas absolument nouvelles, car Sergi, qui nie la parenté avec Néanderthal et trouve les Australiens plus évolués, n'en soutenait pas moins, il y a 20 ans déjà, que "l'uomo che ora troviamo distribuito dall'India alla Nuova Zelanda, alle isole Hawaii, all'isola di Rapanui, viene dall'Africa" (4).

Acceptons donc cette position du problême, puisqu'aussi bien la linguistique vient encore corroborer les données fournies par l'anthropologie et l'ethnographie ; et continuons l'examen des racines fournies par ces vieilles couches australiennes.

* * *

Les Tasmaniens, quand ils furent découverts, ne connaissaient pas le chien et n'avaient pas de nom pour lui. Mais ils furent découverts au XVIe. Se, et ils résidaient en Tasmanie, d'après ce que nous avons vu, depuis une époque très reculée. Est-il vraisemblable que ce groupe, qui comme les migrations postérieures, provenait du continent asiatique où le chien était parfaitement connu, fut passé jusqu'à son dernier habitat sans l'emmener avec lui ? La même réflexion peut être faite à propos des Andamanais. Et la seule réponse plausible est que: 1.° ou le chien avait disparu depuis très longtemps aux Andamans et sur la Terre de Van Diemen, quand elles furent découvertes par les Européens, et le nom

Ins. V. XLIII. pp. 376 et sqq.

(2). — James Hornell. South Ind. Blow-guns, Boomer. and Cros-bows. Jl. Anthr. Inst. V. LIV. n. 316-347.

(3). — La race de Néanderthal et la race de Grimaldi. Jl. Anthr. Ins. V LIV. p. 223.

(4). — G. Sergi. Europa. p. 526.

en était oublié; 2.º ou les tribus qui se fixèrent en ces 2 localités insulaires, y arrivèrent dans un stade paléolithique, antérieur à la domestication du chien. Et c'est á cette dernière alternative qu'il me semble plus logique de s'arrêter, puisque l'on connait dans ces régions des vestiges de l'âge paléolithique. On a attribué une origine paléolithique également aux Veddahs (1), et il est possible que l'argument applicable aux Andamanais et aux Tasmaniens puisse s'appliquer aussi aux Veddahs, lors de leur arrivée dans l'Inde. Mais ils y ont perduré et de là se sont étendus sur l'Orient et l'Indonésie, où dans la suite, ils ont reçu des noms pour désigner le chien, ou les ont eux mêmes créés. Les Australiens en rapport, eux, avec les Négritos, au moins, sinon à eux mêlés, ont pénétré avec le chien, très vraisemblablement, mais le nom qu'ils lui ont appliqué diffère de celui employé par les Négritos.

E. Hahn avait raison quand il a prétendu que le *dingo* était entré en Australie avec l'homme et qu'il y est retourné à l'état sauvage; serait-ce la culture dite du boomerang qui aurait introduit avec elle le dingo ? Et cela s'éclairerait-il du fait que les Tasmaniens furent sans chien ? Les matériaux nous montrent finalement que le chien n'était pas de tous, mais seulement d'une partie des groupes primitifs de populations, réduit en domesticité (2). Le dingo, selon Nehring, est étroitement apparenté au chien de l'Inde (Canis pallipes). Le crâne du chien prévalant en Europe, à l'âge du bronze, serait aussi presque identique avec celui de C. pallipes (3).

Ici je rappellerai que nous ne devons pas nous représenter les migrations primitives des Négritos, des Australiens, des Proto-Malais et autres, comme une sorte de "ver sacrum", l'exode d'une tribu homogène, à la mode des Hébreux traditionnels sous la conduit d'un Moise. Ces migrations primitives furent accomplies en plusieurs étapes, à travers une sucession de temps, et le stock d'

(1). — Les frères Serrasin, d'après Buschan, op. cit. p. 474.
(2). — P. W. Koppers. Mensch aller Zeiten. Anthropos. 123-24. p. 594.
(3). — W. S. Sollas. Anc. hunters. p. 279 et sqq.

émigrants ne devait pas être homogène. Il pouvait représenter un ensemble de tribus qui se trouvaient dans les mêmes conditions de milieu, infériorité numérique ou physique devant les circonstances naturelles ou devant des groupes d'envahisseurs, disettes, évènements géologiques, nécessité de s'unir pour la défense commune ou pour vaincre les difficultés d'une longue route; et ce sont ces groupements occasionnels, avec toutes leurs contingences de croisements, qui ont opéré la fusion de caractères originellement divergents, en un ensemble plus cohérent. Il est possible qu'une fois arrivés à destination, c'est à dire, qu'ayant trouvé un milieu plus favorable à leur existence, ces larges groupements se soient dissociés et que leurs fragments se soient établis en territoires voisins où les origines tribales antérieures tendaient à réapparaître et à se reformer .C'est ce qui expliquerait la dissémination de groupes voisins, ayant des traits génériques communs et des traits locaux plus particuliers.

Dans l'émigration australienne il n'y a aucun doute que les Négritos furent submergés, s'ils y prirent part, ou furent repoussés de côté, s'ils avaient occupé le territoire avant les Australiens.

C'est dans cet amalgame de tribus diverses qu'il faut chercher, selon moi, la raison des radicaux différents pour désigner le "chien", car nous avons vu, par leurs localisations, que les groupes qui les emploient, sont apparemment d'immigration contemporaine entre elles, en Australie.

Asu n'a pas pénétre en Australie, que je sache, — les termes papous postérieurs n'y ont que peu trouvé asile; et les termes *kal, mirri, yuge* représenteraient pour moi, des noms appartenant à des groupes différents qui ayant peut être pénétré en bloc, avec les tribus de Victoria, n'auraient pas perdu leurs traits originaux particuliers, et se seraient établis par la suite, indépendemment du flot d'ensemble de pénétration. Ainsi sur leurs terrains tribaux auraient été gardés les termes originaux que leurs ancêtres usaient en Asie.

Nous avons vu que les Sémites avaient un mot qui s'est fixé chez eux et a traversé les siècles, pour nommer le "chien", —

c'est *kaleb, kalbu*. On peut hésiter et se demander si *kalbu* ne serait pas la forme sémitique *kalb* ou *kaleb* adaptée postérieurement au cunéiforme, ou si *kalbu* est la forme primitive mésopotamique que les Sémites ont emportée avec eux vers la Syrie et l'Arabie, pour en tirer *kalb*. Nous avons répondu à ce doute, me semble-t-il, en montrant que *kaleb* était une transformation d'un originaire *alb/alp, anp/ap* (p. 124). Il s'ensuit que *kalbu* ne serait pas primitif en Chaldée, mais d'introduction sémitique, en l'espèce, accadienne ou assyrienne. Il faut remarquer d'ailleurs que *kalbu* est l'aspect dit emphatique du terme *kalb*, qui est l'aspect absolu, c'est à dire, non déterminé, celui-ci étant apparemment le type premier.

La difficulté est extrême lorsqu'on remonte à des époques si reculées, car il faudrait des documents multiples et parfaitement échelonnés dans le temps, pour éclaircir ce qui est indépendant et ce qui ne représente que des mutations. A là rigueur, le passage de *ur/gur* à *kal*, n'est pas absolument impossible et l'indépendance des 2 termes ne se fonde pour moi, que sur l'équation *kalb=ab/ap*.

Nous avons en effet, en sumérien, l'équivalence possible *a=u*, C. Autran (1) nous dit expressément : "l'élément vocalique est susceptible de variation ; c'est ainsi que nous trouvons : *lah* ou *lag* "briller", sous la forme *luh* (*lug*) ; *halah* (ou *gulug*) et *kar/kur* (2). Or *ur* qui signifie "cité, protection" aussi bien que "chien", est à l'origine des formes, *ar, gar, kar* et c'est cette même racine que l'on retrouve des millénaires plus tard, en indo-européen, dans le russe *gorod, grad* "ville, enceinte" ; dans le latin *hortus*, dans le français *garde, &*.

Sera-t-il permis de reconnaitre également cette même racine *ar=al*, sous sa variante gutturalisée *k+al=kal*, dans le terme qu'un certain groupe de proto-australiens aurait emporté avec lui et avec l'animal qu'il désignait, à travers ses pérégrinations vers l'Australie du sud ?

(1). — op. cit. p. 53

(2). — Id. p. 113.

Les Australiens de Victoria étaient armés du boomerang comme les Négritos, ils en étaient encore au stade paléolithique, nous dit-on, cependant ils étaient aussi les introducteurs du chien. Ceci confirmerait ce que j'ai dit plus haut, que le stade paléolithique des Australiens a dû se maintenir pendant une très longue durée de temps, et que le chien a vécu dans l'intimité de tribus encore à l'état paléolithique. Je ne peux guère en effet, affirmer que le terme **kal** au début, se rapportait au chien domestique; mais si les Australiens, ou mieux les Proto-Australiens ont connu déjà en Asie antérieure, l'animal que l'on appelait *ur, gur, kal,* il était déjà domestiqué.

Il serait possible qu'ils ne fussent pas lors de leurs premières étapes, accompagnés par le chien, mais ils l'ont retrouvé tout au long de leur exode et de leurs stations asiatiques, et naturellement ils lui ont conservé le même nom. J'ai rapporté plus haut les opinions qui admettent la ressemblance entre le *dingo* et le C. pallipes, — il faut bien, pour l'avoir introduit en Australie et conduit jusqu'aux régions de Victoria, que ces tribus émigrantes l'aient au moins domestiqué dans les voisinages de l'Indus ou du Gange et que le chien qui les suivit si loin fut déjà un animal domestiqué.

Une autre hypothèse pourrait être admise: c'est que les Proto-Australiens n'aient pas amené le chien de régions si lointaines de leur dernier habitat, qu'ils fussent partis d'Arabie et de Mésopotamie sans avoir apprivoisé le chien, tout en le connaissant d'ailleurs. On admettrait alors qu'au cours de leurs longs déplacements, ils auraient reçu dans leur agglomération de tribus, des groupes ethniques, en rapport avec les régions chaldéennes et qui usaient déjà de la forme *ur, gur, kur, kar, kal,* pour désigner le chien. Je me rangerais assez volontiers à cette seconde manière de voir, et ma raison de penser ainsi provient de ce que nous avons vu que la forme *klou* est une modification de *k'u,* sur le terrain des tribus chinoises et peut être pré-chinoises. Nous savons que ces tribus n'étaient pas immobiles au delà de l'Himalaya et qu'elles ont dès les temps très anciens pénétré sporadiquement sur les territoires

du sud de l'Asie, régions de l'Afghanistan, de l'Inde, de l'Indo-Chine, &, comme nous savons d'autre part que des vestiges de culture australienne ont été rencontrés dans l'Asie du sud-est. Ces peuplades se sont donc trouvées en contact, et si les Australiens n'avaient pas encore domestiqué le chien, c'est alors que la convivence avec quelqu'une de ces tribus, leur aurait permis de l'adopter à leur tour avec le nom qui le désignait.

Avant de poursuivre, une autre question se pose: les peuples Mon Khmer et les tribus préchinoises, dans le vocabulaire desquels on a retrouvé les formes *ku, klou*, &, ont-ils reçu ces noms des Chinois, ou les possédaient-ils déjà avant l'arrivé des Bak ?

On pourrait répondre déjà que les termes que nous avons relevés dans ces vocabulaires sont peut être des formes dernières, évolutives, d'une longue transformation de racines primitives bien diverses: — car après tout, on n'a pu recueillir ces documents qu'à des époques très récentes, relativement à leur probable point d'origine. On doit encore admettre les insuffisances des systèmes de transcriptions, et souvent la difficulté des auteurs à percevoir simplement le son exact, quand les documents écrits font défaut. Ces objections sont évidemment très fortes, elles ne sont pas suffisantes pour affirmer que les termes enregistrés ne sont pas tels qu'ils étaient il y 2 et 3000 ans et davantage; mais elles nous mettent en garde contre l'affirmation contraire, sans preuve directe, que les termes étaient ceux la mêmes. D'ailleurs, à tout prendre, les mêmes objections sont valables pour la transcription de tous les termes, australiens, polynésiens, négritos, africains et autres, toutes les fois qu'une graphie contrôlée, exacte, ne documente pas les phonèmes recueillis.

Mais, pour diminuer la sévérité de ces objections et donner plus de sureté ou de stabilité aux éléments dont on peut disposer, il reste cependant les faits connus par l'histoire et par l'ethnographie .Eux seuls peuvent nous raffermir dans nos hypothèses.

L'indo-chinois et les langues voisines sont apparentés au thibétain qui, selon Buschan, représente le plus ancien état de cette famille de langues (1). Or les Thibétains seraient arrivés sur les lieux qu'ils occupent à une très grande antiquité, venant de l'est, et semble-t-il, repoussés par une vague d'invasion des Chinois. Ils seraient donc des Préchinois, et quelques uns pensent qu'ils représentent les anciens nomades Khiang.

Klaproth (2) a fait connaître que dans l'histoire asiatique on rencontrait 2 royaumes féminins: un royaume occidental, près de la mer Caspienne et un royaume oriental qui s'étendait au sud, du Sse-tchuan jusqu'à Pélang et au nord jusqu'à Khotan, — et qui était habité par un rameau de Khiang ou Thibétains. L'organisation de ces royaumes était matriarchale, et cela durait encore de 690 à 741. Ces sociétés matriarchales dénoncent un état très primitif, comme on le sait, et c'est ce même état que nous avons rencontré en Australie, ce qui nous permet d'évaluer l'ancienneté des Thibétains ou Khiangs, dans les régions ici signalées, ou pour mieux dire, l'état primitif des populations qui habitaient ces régions, — sans doute les premières qui les occupassent.

On nous dit que les Thibétains vinrent de l'est quand ils immigrèrent au Thibet; mais nous savons que l'Asie orientale et sud orientale avant les poussées des Proto-Malais, des Mon-Khmer, des Mongols en général, était occupée seulement pas des Négritos et des Weddoides. Il y a donc toute probabilité que les nomades Khiangs ou Thibétains, quand ils occupèrent l'est, provenaient de régions plus centrales et même plus occidentales. Leur langue monosyllabique les rapproche des Chinois, leur religion primitive indigène, le "Bon-pa", de beaucoup antérieure au bouddhisme, tient beaucoup du shamanisme, et nous permet de soupçonner qu'ils se sont trouvés dans des temps très anciens, en contact avec les peuples du nord et du nord-ouest de l'Asie, qui gardent précisément le shamanisme comme leur forme particulière de religion.

(1). — G. Buschan. T. II. p. 562.
(2). — d'après, G. Buschan. op. cit. p. 443.

Nous sommes donc autorisés à supposer qu'avant d'émigrer pour l'ouest lointain, ces 2 royaumes gynécocratiques étaient réunis en un seul groupe, à l'occident asiatique, probablement dans les régions du Turkestan russe ou de l'actuel Khorassan. Sous l'impulsion de causes que nous ignorons, sécheresses, famines, peut être invasions d'occident, ce groupe s'est scindé et une partie s'est éloignée vers l'orient; ils ont sans doute, trouvé la route barrée par le sud de l'Himalaya, le chemin déjà occupé par les Prédravidiens, les Weddoides, d'autres encore, — et ils durent suivre les routes plus septentrionales, la vallée ou le désert de Tarim, du Lob-nor, peut être même la Dzoungarie. Ils furent les premiers pionniers, les éclaireurs de la route que suivirent plus tard les Chinois, à langue monosyllabique, eux aussi.

Que les Khiangs nomades fussent seuls dans ces colonnes d'émigration, je ne le crois pas davantage que je ne l'ai supposé pour les exodes des Proto-Australiens, — et que leur transplantation ait eu lieu directement avant celle des Chinois, cela ne me parait pas probable non plus; je suppose qu'entre le passage des Thibétains et celui ultérieur des Chinois, d'autres tribus se sont écoulées par les mêmes voies, que tout cela n'eut pas lieu à un temps, mais épisodiquement, au long des temps de la préhistoire asiatique Derrière eux, ont sans doute pénétré ceux que les Chinois appelaient les Li, Miao ou Man, qui établirent leur centre sur le Yang-tse (Hupeh, Honan) (1); mais il est probable, toutefois, que ceux ci provenaient de régions plus septentrionales et représentaient des groupes détachés de la masse mongolique qui comprenait les Huns (Hiung-nu), les Turcs, &.

Or d'une part, nous avons vu plus tôt (p. 215) que les Thibétains connaissaient le "chien"; ils en connaissaient même au moins 2 variétés, l'une nommés *ku*, l'autre, un dogue puissant, dont le nom devait se rapprocher de *ngao*, appellation donnée par les Chinois aux tribus préchinoises, et qui signifiait "le grand chien" (du Thibet).

(1). — G. Buschan. op. cit. p. 569.

D'autre part ces Miao, dont les luttes avec les Chinois remontent à 2200 av. J. C. environ, descendaient, selon les traditions chinoises, d'un chien appelé *P'an-ku,* ce qui doit signifier que c'était là le totem de ces tribus Miao-tse.

Voilà donc des considérations historiques et linguistiques qui tendent à nous confirmer que les populations qui devancèrent les Chinois dans le centre et le sud de l'Asie, ne devaient pas à ces derniers les noms qu'ils appliquaient au "chien" ; mais ces mêmes données nous inclinent également à penser que, de même que plus tard les Chinois, ils avaient puisé ces noms, ou plutôt leurs racines primitives, dans ces mêmes régions qui ont prêté aux Chinois le vocable originel pour désigner chez eux le chien. Et nous avons vu que la base de ces termes, aussi bien chez les Chinois que les préchinois, *étoit* : *ua, u, au, ao* gutturalisée dans la suite en : *ku, kao,* nasalisé *ngao.* On ne peut toutefois éloigner la possibilité d'un emprunt direct de *ku/uk-ug* mésopotamien.

Mirri. De la localisation des tribus qui emploient le terme *mirri* et ses variantes, on peut déduire que ce sont des groupes un peu plus récents que ceux de Victoria.

Nous avons montré déjà que cette forme n'est pas sortie d'Australie pour se répandre en Océanie, et d'autre parte nous ne la rencontrons pas au long du chemin que les Australiens ont suivi pour gagner leur dernier habitat.

Le cas parait donc ici différent de ce que nous avons relevé avec *kal,* et il me semble qu'il faut regarder la racine qui a évolué vers *mirri* et ses variantes, comme autochthone, née directement sur les lieux. Mais alors on en concluerait facilement que ces tribus ont connu le chien aussi in loco. Faut-il en déduire qu'elles auraient dans leur exode oublié le nom primitif du chien, car elles ne pouvaient manquer de l'avoir rencontré sur les territoires par elles traversés ? Ou faut-il croire que leur culture est plus tardive, qu'ils ne possédèrent, ne domestiquèrent jamais le chien; qu'il apparut

chez eux sous l'espèce d'individus échappés aux tribus de Victoria et retournés à l'état sauvage; ou bien encore par des contacts avec des populations extérieures, peut être malaises, qui leur en auraient fourni le nom. Il est possible, en effet, que la forme *mirri* soit l'aspect abrégé du type complet *mirrigan*, par exemple. Nous avons plus haut suggéré l'hypothèse que la Ière partie *mirri* et ses variantes (*murra, wurra, * burra*) pourrait être l'appellation originale du kangourou, en nous basant sur l'existence du mot *baura* (Kamilaroi), du mot *murrawe* (Wongabon), pour désigner cet animal (v. p. 252).

Si l'on se rappelle d'autre part, que dans les langues indonésiennes, la racine *kən* désigne les cris particuliers du chien, il semblerait logique, ou pour le moins acceptable, de regarder les formations *merriga, ŋ mirrigan, &*, comme une agglutination de 2 termes *mirri* et *kən* (*gaŋ=gan*), qui équivaudrait à "kangourou qui aboie". (V. p. 257, n. 2).

Je n'irai pas plus loin sur ce terrain, je répéterai seulement ce que j'ai déjà écrit plus haut, p. 273, citant Koppers, quand il dit que le chien n'était domestiqué que d'une partie des groupes primitifs d'Australiens. Mais si les groupes à *mirrigan* ont reçu la terminaison *kən* sur territoire indonésien, il faudrait établir encore que pendant leur passage sur un territoire fréquenté par les Indonésiens, ils eussent été en rapport déjà avec le kangourou et connussent alors le chien en même temps que la racine *k ə n*. De ce que nous savons de l'aire géographique du kangourou ,au moins aux époques modernes, il n'y a guère que la Nlle Guinée qui réponde à ces conditions.

Mirri a souffert diverses modifications, nous l'avons vu, puisque les formes: *murra, worre-gal, wurragul, warikal, yuragin, &* peuvent en être rapprochées. Je ne crois pas cependant qu'il y ait passage de *merrigaŋ* à *worregal, wurragul*, en ce sens que je ne pense pas que *gal, kal, gul*, soient une transformation de *ga ŋ gan*. Jai admis que *ga ŋ* ait été une évolution phonétique de *kən, gal*

serait également une évolution phonétique de *kal* agglutinée aux termes *mirri, warri, worre, &.*

Il est cependant un fait qui ne laisse pas de causer une certaine perpléxité, c'est que la forme en **gan (mirrigan)** se trouve chez les Kolijon, *mirrigap*, chez ceux de Kurnay, cela dans le territoire de Victoria qui a *kal*, tandisque les formes en *gal, kal, gul,* se trouvent sur les domaines Yuin-Kuri, plus éloignés à l'est, s'étendant au nord jusqu'au Kumbainggerri avec *murrumgal,* pour se transformer sur le territoire immédiatement voisin de Minyung en la forme *yuragin*.

De cette forme *yuragim,* il me semble que l'on doive rapprocher les formes *wilga, wilkin, wilki,* par les intermédiaires *wilkan'a, wilkan'.* On sait l'équivalence déjà notée de *w=y* et celle de *l=r;* on saisit donc facilemente le passage de *yuragin* à * *wuragin=* * *wulagin* (* *wulakin,* * *wulkin, wilkin*).

Yuge. Pour ce terme je renverrai aux observations déjà faites à la page 259.

Nous avons traité des immigrations océaniennes; mais elles ne se sont pas effectuées seulement vers l'orient. Il est prouvé aujourd' hui que les Malayo-Polynésiens ont voyagé aussi vers l'occident et c'est à une de leurs émigrations que l'on rapporte le peuplement de Madagascar par les Hovas. Leur exode se serait effectuée à une époque relativement récente, d'après les auteurs (1). Les études de G. Ferrand ont prouvé que des mots sanscrits se rencontraient dans la langue malgache et il en conclut que leur arrivée à Madagascar n'a pu avoir lieu que depuis les débuts de notre ère (2).

(1). — L. Lapicque, op. cit. p. 237.

(2). — Phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches. Cte rendu in "L'Anthropologie". 1909. p. 833.

La conclusion est quelque peu forcée, car le sanscrit est plus ancien que notre ère; la seule considération qu'il conviendrait de faire ici, c'est que l'Inde a étendu son influence sur l'Indonésie vers le IIIe ou le IVe Se av. J. C. (1), et que de cette époque on peut admettre des emprunts malais au sanscrit, par conséquent l'émigration des tribus que s'en furent à Madagascar ne peut avoir précédé le temps des expéditions d'Alexandre, mais elle a pu s'opérer depuis cette période et antérieurement même à notre ère.

H. N. van d. Tuuk relie le malgache surtout à la langue des Toba-Bata de Sumatra, et G. Ferrand partage cette opinion. Comme Marsden, Humboldt et autres ont montré que le malgache se rapproche du malayo-polynésien commun, c'est à dire de l'austronésien, antérieur à l'expansion orientale des Polynésiens vers les lointains archipels du Pacifique (2), il en faudrait conclure que l'émigration a eu lieu avant cette dissémination des Malayo-Polynésiens.

Le malgache nous présente 3 noms pour le chien: "*amboa* (3) et *mboa* (4); *alika* et *lika* (3); et *kiwaki* (5).

Amboa et *mboa* qui sont 2 variantes, appartiennent au groupe des noms semblables, rencontrés partout en Afrique, comme chez les Bantous, p. ex.: (*mboa, mwoa, woa, &*). Cette constatation de doublets, de suppléances, peut faire supposer une diversité d'éléments ethniques; et on doit accepter un élément africain; au moins. celui qui a apporté *mboa*. Si l'on pensait toutefois que ce terme est arrivé à Madagascar avec l'immigration, on pourrait invoquer l'existence en indonésien des vocables à nasale antérieure (Tontemboan: *nk, mp, mb, &*) (6); mais si *amboa* < *mboa* provenait

(1). — A. Meillet. Les Langues du Monde. p. 407.

(2). — J. T. Last. Notes on the Languages spoken in Madagascar. Jl. Anthrop. Inst. 1896. pp. 56 et 62.

(3). — P. Camboué. Les 10 Iers ans de l'enfance chez les Malgaches (Anthropos 1909 et 1915. pp. 852 et 860).

(4). — Soury-Lavergne et De la Devèze. Destinées et astrologues en Imérina (Anthropos. 1917-18, p. 416) — Les origines des Malgaches (Anthropos 1926. p. 102.

(5). — Die Bedeutung der Hausthiere fur die Kulturentwicklung des Volker Globus 1864. p. 306.

(6). — A. Maillet. op. cit. p. 416.

de l'indonésien commun, il est probable que, selon la loi des labiales, le *b* serait passé à *v*: * *amvoa*, sur l'exemple de *banaw* héron, qui est devenu en malgache *vanu* (1).

Il est vrai cependant que ces équivalences opèrent sur les consonnes initiales d'une part, et d'autre part que le vocable à nasale antérieure doit être considèré comme un seul son et non plus comme 2 lettres. Si donc l'origine de ce mot était réellement indonésienne, le problème se renverserait et il faudrait voir dans les termes africains que nous venons de citer, une contagion du terme malgache. Je ne crois pas que cela soit admissible, car rien ne montre que les Hovas aient poussé plus loin l'immigration, jusqu'à l'est africain. Mais il est évident que les tribus africaines ont dû passer le canal de Moçambique. Eh bien, cependant, il semble étrange que les Malayo-Polnynésiens, si connus pour l'audace de leurs navigations, qui ont couru de l'Asie qusqu'à l'ile de Pâques, jusqu'à Hawaï, jusqu'à Madagascar, se soient arrêtés en cette derniére ile et n'aient pas passé sur le sol africain. Cette discrétion me laisse sceptique. Les auteurs nous disent que parmi les éléments réellement anciens, il faut surtout compter 1.° une masse négroide qui forme le fond des tribus autres que les Hovas, 2.° une masse malaise (Hovas-Ambaniandro), 3.° des éléments africains comme les Makoas (2). Je ne fais pas entrer en ligne de compte les éléments arabes et européens qui sont postérieurs aux temps qui nous occupent. Malgré ces éléments africains les mots purement africains sont rares, dit J. T. Last, et précisément le terme *amboa* proviendrait selon lui, d'une introduction du mot Swahili-Arabe *mbwa* (3). Cela est acceptable, d'autant que *amboa* est déjà une dérivation visible de *mboa*. Je dois citer ici le terme Makua *likjimbwa* "chien", comme individu, tiré du mot *isimbwa* qui désigne la classe (4). Les Makua ont-ils reçu ce nom des Swahilis, et l'au-

(1). — Id. op. cit. p. 419.
(2). — P. H. M. Dubois. Les origines des Malgaches (Anthropos. 1926. p. 74).
(3). — J. T. Last. op. cit. p. 51.
(4). — Bernhard Strck, Die Fipasprache Anthrop. 1911. p. 964.

raient-ils passé aux Hovas ? Ce qui est beaucoup moins acceptable dans l'opinion de Last, c'est quand il suppose que les indigènes n'avaient pas de nom pour le chien et qu'ils adoptèrent à la fois le mot et l'animal. Il serait possible, bien que très douteux pour d'autres raisons, qu'ils eussent accompli leur exode sans transporter d'animaux avec eux. Les iles du Pacifique, en effet quand elles ont été peuplées par les Indonésiens et les Polynésiens, ont reçu d'eux des chiens et le Dr. Georg Friederici, si je ne me trompe, a montré que ces animaux leur servaient même pour s'orienter dans leurs découvertes. Que ceux qui arrivèrent à Madagascar fussent par conséquent sans termes pour désigner le "chien" est tout à fait inadmissible. En le retrouvant à Madagascar, indigène ou introduit, s'ils ne l'avaient pas pour compagnon, ils lui auraient appliqué les noms qu'ils connaissaient déjà.

Le terme **lika** ou **alika** est également un problême, car nous connaissons bien les formes en *lik* vers l'Asie mineure, et qui se sont étendues en Europe; mais nous ne voyons pas comment le mot aurait pénétré jusqu'à Madagascar. Les Arabes avaient des termes à eux que nous connaissons et qui sont bien différents. Nous avons trouvé cependant à l'ile de Flores un terme particulier *lako,* aux iles Mortlock le mot *kolak,* que nous avons rattaché à *koli,* mais qui pourrait aussi être une évolution à gutturale préfixée de *lako=olako kolako* et *kolak.* Rappelons les formes tardives de l'Australie du nord (Cap. York) en *oa-oka, orke,* où nous avons bien des éléments de transition pour *lako* et *lika*. Nous avons même suggéré que ces formes *oka* devaient être à l'origine des termes *tok, daqa, udok* et peut être de *yuge, yuki, uki*. La phonétique malgache nous permet de considérer comme possibles ces variations, car on sait que le malgache possède des dialectes à liquides et des dialectes à dentales, ex: "tabou" *fali* et *fadi*. *Tok, daqa,* y seraient donc possiblement * *lok,* * *laqa*. Si réellement on doit trouver en ces aspects l'origine de *lika=alika,* le mot se serait quelque peu déformé, mais n'en resterait pas moins une preuve de la connais-

sance du chien par les émigrés polynésiens qui ont abordé si près de l'Afrique orientale.

Le dernier nom *kiwaki* reste inexplicable à mes yeux.

AFRIQUE

IV

De Madagascar nous passerons à l'Afrique puisqu'aussi bien le terme *mboa* nous sert de transition.

Ainsi dans l'état indépendant du Congo, le P. Aug. de Clercq nous donne le mot *túbwa,* et avec redoublement *tutúbwa,* pour dire "les chiens". Il se raporte à la tribu des Bena Kanioka (1). Je ne saurais dire le rôle joué par le préfixe **tú** ou **tutú,** si article ou préfixe de classe, mais en *bw* nous avons le nom assez général du chien, en Afrique ,avec ses déformations diverses. D'ailleurs P. H. Trilles se rapportant aux légendes de cette tribu et au folklore bantou (2) fournit simplement le mot *mvu* et nous informe que ces tribus vivaient autrefois plus dans l'intérieur.

La région Mkulwa (Afrique orientale allemande) nous offre également *mbwa* (3), et au Bas Congo, c'est le même mot qui est en usage (4), ou *m* est un préfixe courant, ainsi a-t-on *mpetelo* =*Pedro*.

Le Yaunde de l'intérieur du Caméroun transforme la labiale et donne *mfu* (5). Cette langue est un parler ouest-africain qui appartient au groupe "fan" des langues bantoues. Les transcriptions des mots indigènes sont certainement très difficiles et prêtent souvent à confusion. P. Hermann Skolaster (6) ainsi donne *mvu* pour ce nom yaunde du chien. Ceci nous porte à croire que la distinction, chez ce peuple, est peu nette entre *f* et *v*. Comme les autres dialectes Basa fournissent *w* ou *b,* qui sont l'acheminement

(1). — Quelques légendes des Bena Kanioka. Anthropos. 1909. p. 86.
(2). — Anthrop 1910.
(3). — P. Alois Hamberger. Anthrop. 1909. p. 300.
(4). — P. Ivo Struyf. Bakongo. Anthrop. 1909. p. 745.
(5). — P. Max Haarpaintrer. Grammatik der Yaundesfrache. Anthrop. 1909. p. 687.
(6). — Musikalischen Töne in der Basa-Sprache (Kameroun). Anthrop. 1914. p. 755.

vers le *v* pur, je pencherais plutôt vers la transcription *mvu* que vers celle *mfu*. Le Basa donne en effet *ngwó* (prononcé nguo) et le Bakoko *mbu*. Il est très vraisemblable que *ng* basa soit un préfixe comme *m*. On sait que les langues bantoues se servent de préfixes divers qui distinguent les classes nominales (1). Ainsi dans la classe IN-ZIN, nous avons:

m-bwaya	chien
m-phumpi	chien sauvage
n-khandwe	espéce de chacal

dans la classe RV:

ru-nkowo	espéce de renard (2).

Il est peut être possible de pousser plus loin l'analyse de ce dernier mot et voir une double préfixation: *nkowo* semble en effet devoir se décomposer en *nk-owo* et *nk* répondre à *ng* du basa *ngwo*. Pour le "chacal" il est probable aussi que le *kh* de *n-khandwe* appartenait primitivement à un préfixe identique *nk=ng*, le terme pur serait alors *andwe*. Mais dans ces préfixes *nk/ng* il est un autre point à étudier; le *n* ne représente que la nasalisation de la gutturale *g/k* et cette gutturale a donc été indépendente du préfixe, en un certain temps, c'est à dire qu'elle a fait partie du mot, où elle ne serait qu'un phénomène phonétique qui nous est déjà bien connu, en terre africaine; nous l'avons rencontré en Egypte, et il serait peut être raisonnable d'y voir une influence ethnique d'une partie de la population .De toute manière en ces mots, nous sommes conduits à la racine pure *owo*. Le Kukuruku, présisément nous offre un terme qui révêle la gutturalisation sans préfixe nasal: *agwa* "chien", pluriel *egwa* (3). La voyelle initiale (*a, e*) étant un préfixe de classe, *gwa* se réduit de la sorte à *wa*.

(1). — P. Jacques van Ginneken. Les classes nominales des langues bantoues. Anthrop. 1914.

(2). — Id. p. 793. Les listes de noms proviennent du manuscrit du P. J. Torrend, et la classe IN-ZIN se rapporte aux mammiferes agiles.

(3). — Eug. Strub. Essai d'une gramm. d. l. langue Kukuruku. Anthrop. 1910. p. 453.

Les Basoga-Batamba du Protectorat d'Uganda, au nord du lac Victoria Nyanza, parlent aussi une langue bantoue et le nom qu'ils emploient pour le chien est aussi le terme général *mbwa* (1).

Analogue au yaunde, le Wankutschou (Bankutu et aussi Batatela), parlé au nord ouest de Lusambo, appelle le chien *mfo* et le chacal *mbulu*. L'*m* est comme toujours un préfixe (2). Nous sommes bien autorisés à en dépouiller ces formes, comme nous l'avons fait hypothétiquement tout à l'heure, puisque nous les rencontrons nues chez diverses tribus Togos (3). Ainsi dans la famille Ewe, c'est *aou;* dans le district de Tshandyo, la classe dikeni donne *fo* ainsi que la classe Turé. La famille Atakpame (classe mâle) a un nom différent: "chien" se dit *adyá*. Finalement dans l'Afrique orientale allemande, la langue Fipa (ou Ufipa), parlée entre le lac Tanganaika et Rikwa, désigne le "chien" sous le nom *ivwâ* (4). *I* est l'abréviation d'un ancien préfixe *li*, de thême est donc *vwa* (*'bwa*).

Une variété de ces formes est représentée par le Kiyombe *bwende* (5) où il faudra expliquer l'origine de la dentale et nasalisation.

A Kögbörikö (Togo), Afrique occidentale, (6), le terme appliqué au chien est *cikê*, où *ê* est le suffixe du singulier. La langue Kposo, du nord de Togo, étudiée par le même auteur (7), donne 2 autres noms au chien : *o-go-fa*, avec le préfixe *o*, et *u-kpi*, avec le préfixe *u*.

Au Natal, chez les Isikula (8), il semble bien que le chien fut inconnu, ou n'aie pas eu de nom jusqu'à son introduction par les Anglais, car son nom est *lo dog*.

(1). — Fr. M. A. Condon. Anthrop. 1910. p. 951.
(2). — Flor. van Hove. Esquisse de la langue des Wankutshou. Anthrop. 1911. p. 385.
(3). — Fr. Wolf. Totemismus... bei einig. Stamm. Togos. Anthrop. 1911. p. 459.
(4). — B. Struck. Die Fipasprache. Anthrop. 1911. p. 962.
(5). — P. Aug. de Clercq. Gramm. du Kiyombe. Anthrop. 1907. p. 791.
(6). — P. Fr. Wolf. Anthrop. 1907. p. 423 et sqq.
(7). — Gramm. der Kposo-Sprache. Anthrop. 1908. pp. 148 et 149.
(8). — Otto O. Trap. Le langage Isikula au Natal. Anthrop. 1908. p. 509.

La langue Ful (Peuhl ou Peul) a *dawangel* pour "petit chien". Or l'initiale du singulier se nasalise au pluriel dans la classe des diminutifs et nous avons *ndwakon* (1).

Chez les Ewe (Togo) le dialecte Neger-gê donne la variante *avû* (2). On voit ici comment l'aboiement primitif du chien domestiqué est passé d'*aou* en *avu*. Il est probable que *fo* (*fu*) vient de *avu* par la séquence *aou, avu, afu, fo*. Sur ces vocables le préfixe *m* s'ajuste ultérieurement.

On aurait une sorte d'illustration de cette hypothèse chez les Pangwe (3), où le "chien" se dit *mvú*. L'auteur explique ce mot comme une onomatopée, car il commente: "Les chiens n'aboient pas en Afrique, ils hurlent". Nous savons néammoins que ce *mvu* n'est pas un mot primitif et comme tel ne peut prétendre à reproduire le cri de l'animal; c'est en réalité un mot en travail d'évolution.

Dans l'Afrique orientale anglaise (4), ce sont les noms du "chacal" qui gardent la ressemblance avec les noms africains du "chien", ce dernier présentant d'autres formes plus ou moins éloignées.

ngui	chien (sauvage)	Kikuyu
nzui	»	Kamba
koshi	»	Teita
mbwe	chacal	Kikuyu
mbewa	»	Kamba
mbwcha	»	Swahili

Il me parait que ce fait est assez significatif pour indiquer que chez ces tribus le "chacal" fut domestiqué avant le "chien", mais par imitation d'autres tribus qui possédaient des chiens domestiques, car le "chacal", nous l'avons vu, en Egypte, n'aboie pas en *aou*. Cela parait montrer aussi que les tribus Kikuyu, Kamba, &, ont émigré de régions où le chien était commun, pour gagner des lieux où ils ne le rencontrèrent pas et y suppléèrent par le "chacal".

(1). — Die explosive und der Nasal der Qualität und Quantität in Fulfulde. Anthrop. 1921-22.

(2). — P. A. Witte. Anthrop. 1917-18. p. 62.

(3). — Günter Tessmann. Rätsel der Pangwe. Anthrop. 1915. p. 719.

(4). — H. R. Tate. Notes on the Kikuyu and Kamba Tribes of British Eeast Africa. Jl. of Anthrop. Institute. T. XXXIV. p. 141.

Sur la rivière Lohali, appelée Aruwimi par Stanley ,entre les 1.° et 2.° degrés de latitude nord et les 25° et 27° de longitude, vivent les Bangba, de race bantoue ; ils se servent du mot *mba* pour le chien (1).

Dans les régions des marécages de l'Okawango, le même terme tant de fois rencontré *umboa*, sert aussi bien chez les Ssésúbia que chez les Ssékuba (2) ; mais le "chacal" s'appelle *ôssêbue* parmi les premiers, tandis que le Nandi de l'Afrique orientale anglaise, dont il est le totem, le désigne par le mot *leluot* (3).

Au Ruanda, n-est du Tanganayka, les Imandwa (4) appellent le "chien *imbga* (pour *mbga*), car on a parallèlement *imbali* et *mbali* "tige de fer" ; c'et une langue bantoue.

Au Congo, les Kitabwa, tout en gardant la forme générale, ont un autre préfixe : "chien" s'y dit *kabwa* (5) ; ces préfixes divers permettent bien d'isoler comme nous l'avons fait, la racine primive *bwa*=*wa*.

Une tribu bantoue, très primitive de coutumes, de langage, &, qui a tout appris de son entourage, est celle des Ba-Mbala, près du Congo (à la longitude 15-20); leur nom du chien est le terme courant *m'boa* (6).

Sur les limites du Transvaal et de la Rhodésia, le Venda, qui est bantou, nous présent *mbγa* pour "chien" et *libγa* et *lidibγa*, pour "grand chien" (7). Ces mots se rattachent au groupe *imb'ga*.

(1). — M. Schultz. Bangba Fabeln and Erzählingen. Anthrop. 1923-24. p. 399.

(2). — S. Passarge. Okawangosumpfland und seine Bewohner. Zeitsch. f. Ethn. 1905. p. 715.

(3). — C. W. Hobley. Anthropological studies in Kavirondo and Nandi. Jl. of Anthrop. Instit. V. XXXIII. p. 348.

(4). — P. Alex. Arnoux. Le culte de la société secrète des Imandwa au Ruanda. Anthropos. 1912. p. 550.

(5). — Annales du Musée du Congo. 1907.

(6). — E. Torday and T. T. Joyce. Notes on the ethnogr. of the Ba-Mbala. Jl. Anthrop. Instit. V. 55. p. 398.

(7). — Dr. Alb. Drexel. Beiträge zur Grammat. des Bantu-Typus. Anthrop. 1917. p. 928.

Dans l'Afrique centrale les mots sont différents, parfois, dans de mêmes groupe (1). Nous avons par exemple :

Bantou :	Usoga	mbwa
	Swahili	mbwa
	Nd, Kavirondo	mbwa
Suk :	Suk	kugwi
	Wanderobo	chugui
	Nandi	sese
	Save	ngoniti
Nuba-Fulla :	Latuka	ingok
	Karamojo	ngoko
Enfin :		
(negre) S.	Kavirondo	guok
	Wanyifa	
	Ogaden Somali	eg
	Masai	lodia (2)
(Borana)	Galla	save

Le zoulou est également une langue bantoue et forme un groupe à part. "Dans ce groupe on rencontre quelques mots à consonne initiale inspirée; les préfixes ont presque toujours une voyelle initiale qui est la même que celle qui suit la consonne, ex : *abantu, umuntu, isisila,* & (3). En zoulou le "chien" se nomme *inja='nja* (4) ; mais comme les noms sont précédés de préfixes à nasale (5), il faut sans doute voir dans *'nja* un primitif *ja=ia,* la voyelle *i* attestant vraisemblablement une diphtonque, dit encore l'auteur (p. 565).

Dans les parlers africains il y a une large bande de terres qui s'étendent de l'Atlantique jusqu'à l'est, peuplées par les tribus sémitiques et hamitiques, et séparant les parlers barbères et arabes, au nord, des groupes bantous au sud. C'est la région linguistique du Soudan et de la Guinée de M. Delafosse.

---

(1). — Lt. Cl. J. R. L. Macdonald. Central African Vocabularies. Jl. Anthrop. Instit. 1899. pp. 244, 45.

(2). — Mrs. S. L. Hinde pour *lodia* écrit *orldia.*

(3). L. Homburger in Meillet. Les langues du Monde. p. 583.

(4). — Fr. Mayr. Zulu Proverbs. Anthrop. 1912.

(5). — L. Homburger. op. cit. p. 569.

Il y a selon lui, 16 groupes qui se subdivisent à leur tour en de nombreux parlers. Le XIIe groupe, le groupe Voltaique, contient à lui seul 53 langues. Parmi celles-ci, le mô (ou more=mole) est la langue des Mossi. On a encore la langue Dagomba et celle Kussassi ou Kusa. Dans ces 3 langues le nom du "chien" présente la même racine (1) :

Mossi	baγa	pluriel	bashe
Dagomba	bã	»	bạ̃hi
Kussassi	bãg	»	bãse
	bã	»	

La racine est *bã* et on voit qu'elle rentre dans le largue groupe des langues africaines.

Chez les Toucouleurs, tribu voisine des Fulbé, mêlées avec eux et s'étendant de Dakar au lac Tchad, le dialecte Hal Poular désigne le "chien" par le terme *rawandu* (2). Le "singe" porte ici le nom de *wandu*. Il serait intéressant de savoir si le nom s'applique à toutes les espèces, ou à laquelle il est particulièrement réservé: cynocéphale, par exemple .

Les langues nilotiques nous offrent bien des termes : (3).

Niloto-Soudanais :	Shilluk	gwok		
		gwon (the dog just spoken of)		
» -Hamitique :	Bari	dyo-n		
» »	Masai	dya		
» »	Suk	kuki	pluriel	kuki-tin
» -Soudanais :	Dinka	jo		
» -Nubien	Kenus Dongola	wel	pluriel	wel-i (abrev. de in)
	Dair	bol	»	bol-in
	Nuer	jo-k		

Sur le bord méridional du lac Tchad au nord-est de Dikwa, on trouve la langue des Ngala (4). Ils seraient venus de l'est, et prétendent avoir émigré de l'Yemen.. L'ancienne langue des Ngala

(1). — Diedrich Westermann. Die Mossi. Anthrop. 1913. p. 477 et sqq.

(2). — P. J. Brun. Recueil de fables et de chants en dialecte Hal Poular. Anthr. 1919-20. p. 210.

(3). — G. W. Murray. The Nilotic Languages Jl. Anthrop. Inst. T. L. 1920. p. 320.

(4). — F. W. Migeod. Ngala and its dead Language. Jl. Anthrop. Iast. T. LII. 1922. p. 230 et sqq.

était en relation avec le Makari de l'orient; la langue actuelle est Kanuri. Chez eux *kélé* est le nom du "chien" et il est si assimilé au "chacal", que ce dernier porte le nom de "chien de la brousse" *kele di lala*. Après tout ce que nous avons examiné au sujet du *kal* australien, il n'est certainement pas sans intérêt de relever ici, sur territoire africain, des morphêmes qui lui sont aisément comparables. Pour l'instant nous le signalerons simplement.

Parmi les langues soudanaises du groupe nigéro-tchadien, le Haoussa est certainement la plus importante du Soudan central et appartient à une société relativement avançée (1); il nous offre le nom *kare* "chien", *karia* "chienne". L'*a* est un signe du féminin, le radical est donc *kar*. Que ce nom appartienne à une forme commune, déjà ancienne chez ces peuples nègres, et qui s'est modifiée selon les tribus, cela nous est révêlé par le fait que le Yédina du Tchad, nous fournit *koli*. Il ne faut pas se hâter de lier directement ces mots aux koli, kuri, &, de l'Océanie. On admet assez généralement pour ces tribus, une certaine influence des races de l'Afrique du nord (2), et possiblement y a t-il parenté entre *kare* haoussa et *jero* signifiant "chien" au Maroc (3). *Jero* serait particulièrement le nom du "jeune chien" ou du "loup". Mais l'influence inverse mérite également considération, car bien des tribus qui se sont répandues sur le nord de l'Afrique, provenaient de régions plus méridionales, sur les bords du désert, peut être de bien plus loin encore.

Voyons maintenant dans un autre groupe de peuples. Les Masarwas habitent le Béchuanaland Protectorate, le Kalahari et certaines parties de la Rhodésia méridionale, voisines de ces territoires. Masarwa est un terme général pour Bushmen du nord.

Les Pygmées et Bushmen sont étroitement apparentés et probablement dérivés d'une même souche. Ils eurent autrefois une ex-

(1). — A. Meillet. op. cit. p. 511.
(2). — Id. id. p. 512.
(3). — E. F. Tyrwhitt Drake. Forchungreise durch d. Wuste El Tih auf d. Sinai Halbinsel. Globus. 1871. II. p. 325.

pansion plus grande dans le centre et le sud. Leur langue est en relation avec les autres langues bushmen et plus anciennement encore avec les langues Mamaqua et Koranna (1).

hyéne :	Sesarwa	(lang. Bushmen)	**isa**
	Aikwe	»	**gau**
	Tsaukwe	»	**gau**
	Namaqua	»	**hirab**

Rappelons que la "hyène" fut apprivoisée par les populations primitives de la vallée du Nil. A-t-elle reçu, elle aussi, le terme *ab ?* Cela est probable, puisque nous avons vu les Arabes l'appeler *dab* (p. 120). *Hirab* nous paraît donc une forme composée où nous découvrons les 2 éléments *hir* et *ab.* Cet *hir* est parent de *gire* que nous allons voir tout à l'heure, et de *kele, kare, köli, kili,* tous, termes africains ici.

silver jackal :	Sesarwa	**gire**
	Aikwe	**kili**
	Tsaukwe	**kili**
chien :	Sesarwa	**aba**
chienne :	»	**balesu**

Selon Bleek et Lloyd on a trouvé en Bushmen **koroken** pour le "chacal".

Si nous considérons ces formes africaines parallèlement aux recherches que nous avons faites pour les formes australiennes *kal, kalli, &,* nous serons conduits nécessairement aux mêmes conclusions, ce qui veut dire que nous y verrons des dérivations *d'ur, gur, &.* Cette constatation nous rend perplexe, car jusqu'ici nous avions considéré *ur* comme une racine primitive, indépendante, pour ainsi dire autochthone sur le terrain sumérien, et nous le trouvons maintenant en terres bushmen, donc dans un milieu humain que l'ethnographie nous fait connaître comme plus ancien

(1). — S. S. Dornan. The Tati Bushmen (Masarwas) and their Language. Jl. Anthrop. Inst. T. XLVII. p. 37.

que les propres Sumériens. Nous allons revenir sur ce point d'ici peu.

Dans ces mêmes tribus nous trouvons encore 3 termes analogues à des termes de nous connus : l'un, *isa*, s'applique à la "hyène" qui porte en d'autres dialectes le nom de *gau ;* le 3e. est *aba* qui désigne le "chien".

Devons nous joindre *aba* à ce vieux groupe que nous avons étudié au début, en Egypte et qui nous a fourni *ap* avec tous ses dérivés (*sapu, sabu, anpu* &) ? J'incline fort en ce sens et je penserais que ce terme tout primitif, servit à dénommer le "chacal sauvage" par imitation de son jappement, et cela chez les négroides qui habitaient en Afrique et en Egypte, avant la formation des groupements dont dérivèrent dans la suite les Egyptiens. Qu'un élément négritique ait vécu en Egypte à l'époque prédynastique, cela nous est parfaitement connu par les monuments de cette période, nous savons même qu'il se servait du boomerang, qu'il était chasseur, et il semble qu'il ait commencé à domestiquer les animaux. Fut-il lui même l'initiateur de cette domestication, c'est ce que nous ne saurions dire. V. Christian (1) nous informe "qu'on peut avec la plus grande vraisemblance assigner aux Nigritiens, déjà au Néolithique, une connaissance rudimentaire de l'agriculture. C'est de ce peuple que les Méditerranéens et les groupes apparentés du nord de l'Afrique, auraient emprunté les débuts de leur agriculture". Mais il pose la question de savoir si ces mêmes Nigritiens n'auraient pas reçu leur propre initiation agricole d'un milieu asiatique provenant de Palestine, qui se serait trouvé dans l'état de culture représentant le début du Campignien. Cela nous remonterait vers le 6e. ou le 7e. millénaire, au Protonéolithique en Afrique (2) ? Je ne saurais répondre à cette interrogation, je considère pourtant que

(1). — Untersuchungen zur Palaethnologie des Orients (Mittheil. d. Anthrop. Gesells. in Wien. LIV Band. I-II Heft. 1924) pp. 47. 49. 50.

(2). — Blanckenhorn, élevant la période jusqu'à 12000, à 7000 ou 6000 av. J-C. (Die Steinzeit Palest. Syriens und N-Africa).

les Negroides ou Nigritiens, dans les temps tout primitifs, n'étaient pas limités à l'Afrique, puisqu'on connait positivement leur expansion sur l'Asie, jusque vers l'Elam, à une époque sans doute présumérienne. Et pour gagner ces régions, il a sans doute fallu qu'ils traversassent la partie palestinienne, d'autant que le golfe Persique était plus profond alors que dans la suite (1). Et dans ces époques très réculées, si nous ne nous trouvons guère en présence que de 3 races, comme le pense de Morgan, les Négroides, les Caucasiens allophyles et les habitants de l'Afrique du Nord, qu'il qualifie de Berbères, et qui sont des Méditerranéens, je ne saurait croire que les Négroides aient emprunté aux Allophyles les rudiments de la culture du sol; tout au moins, les terres palestiniennes ne sauraient être le berceau de cette activité. Je penserais plutôt que l'agriculture ait pu naître indépendemment à la fois chez les Allophyles et chez les Nigritiens. Il reste toutefois une hypothèse, une pure hypothèse qui mérite considération à mes yeux: c'est que les Allophyles ne soient pas primitivement originaires du Caucase; — l'état climatérique de la région à la fin des glaciations, me paraît d'ailleurs s'y opposer, si je me reporte aux considérations jadis par moi même exposées dans "Geographia e Archeologia" (2); — ils se seraient trouvés plus au sud, vers le Kurdistan et la Syrie septentrionale, et c'est là que les Négroides les auraient pu rencontrer et refouler vers les montagnes du Caucase. Il semble que de vagues traditions, gardées jusqu'aux temps classiques, auraient perpétué la mémoire chez quelques unes de ces tribus (celles de Phase, p. ex.), d'un temps où elles eussent eu contact ou séjour, même jusqu'en Egypte, au point de se regarder comme plus vieilles que les antiques Egyptiens.

(1). — "Les Négroides qu'on a reconnus en Elam, occupant toute la plaine de puis le pied des montagnes Iraniennes jusq'uau Liban" (Le Monde oriental av. l'Histoire-L'Anthropologie. T. XXXIV. n.º 1-2. 1924. p. 22) Et plus loin: "Le golfe Persique s'avançait au loin dans les terres; il remontait peut être jusqu'aux environs de Mossul, jusqu'au confluent du Khabour et de l'Euphrate" (Id. id. p. 32).

(2). — Conférence faite au Musée National de Rio de Janeiro. (Archiv. Muz. Nac. V. XXIII (1919).

Les Nigritiens ayant refoulé ces Allophyles, se seraient établis sur le fond du golfe Persique, en Chaldée, en Elam, et leur expansion s'est propagée vers l'orient. C'est par eux que nous rejoignons le mouvement signalé plus haut, attribué aux Australiens. Il dut y avoir un temps où leur masse était assez considérable, et c'est leur permanence et leur lent écoulement vers l'orient, qui explique les vestiges de leur race dans la population primitive de Sumer et de l'Elam, ainsi que la manutention durable du refoulement allophyle au Caucase.

Je n'avance point ici des idées nouvelles, car cette culture primitive des noirs est la "culture nigritique" de Frobenius, et elle coincide en général, avec la plus antique culture australienne (1).

Je voudrais étudier maintenant le terme *isu* et celui *gau* par lesquels ces mêmes Bushmen désignent la "hyène".

On sait qu'il y a 2 variétés d'hyène: la hyène rayée (Hyaena striata) et la hyène tachetée (Hyaena crocuta). On les trouve toutes 2 en Afrique; mais où la hyène tachetée abonde, c'est dans l'Afrique méridionale et orientale ; elle remonte jusq'uen Abyssinie, mais à mesure qu'elle disparait, la hyène rayée la remplace et s'étend sur l'Afrique et l'Asie occidentale, Syrie, Mésopotamie, jusqu-aux Indes (2).

Nous ne savons pas exactement quelle était leur distribution à l'époque où les Nigritiens occupaient le Monde ancien et si ils connaissaient dès le début, les 2 variétés. Nous savons pourtant que les Egyptiens connaissaient l'animal puisqu'ils l'ont apprivoisé. Il devait être domestiqué comme le "chacal" et le "chien" (3), et Brehm raconte encore, comment en Afrique, il a

(1). — B. Ankermann. Kulturkreise in Afrika. Zeitsch. f, Ethnol. 1905. p. 83.
(2). — Dr. A. E. Brehm. La vida de los animales. Trad. espagn. Barcelone. 1886. p. 41 et sqq.
(3). — G. Maspéro. The Dawn of Civilisation. p. 61-62.

apprivoisé des hyènes rayées qui jouaient auprès de lui comme des chiens.

Il est probable que la "hyène" par eux domestiquée, était le type rayé (1). Cette domestication, de toute manière date de temps très anciens (2), puisque De Bissing, pensant que la hyène était limitée à l'Afrique, en faisait état pour montrer que la civilisation égyptienne était bien africaine. On la trouve représentée sur des monuments archaiques de Hiérakonpolie (3), et sur des statues du dieu Min, de façon très primitive (4).

Tout nous porte à croire, d'ailleurs, que les Egyptiens primitifs ont emprunté, comme nous l'avons dit plus haut, cette domestication de la hyène aux peuples négroides qu'ils ont trouvés dans la vallée du Nil; car ceux-ci semblent avoir donné le nom à l'animal avant les Egyptiens. Comment pouvons nous appuyer cette présomption, dira-t-on ?

On se rappelle que le mot *unsh, unshu* a été souvent traduit par "hyène", car on le trouve accompagné du déterminatif figurant ce carnassier. *Unshu* est sans doute une nasalation d'un radical *ushu* qui lui fut antérieur. Nous avons vu combien ces nasalisations sont fréquentes, formant des doublets connus. Il y a également passage connu de *sh* à *s* et inversement. Particulièrement fréquent est le cas sur terres syriennes. On aurait alors un * *usu* pour * *ushu* > *unshu*. Cet *usu* ne doit-il pas être rapproché de *isa* — *isu ?* (5). Je le crois fermement. Nous avons vu que dans l'Océanie les termes en *asu, aso,* étaient très nombreaux et formaient un groupe qu'il semble que l'on doive attribuer aux Négritos. Sur ce nouveau territoire insulaire, toutefois, le terme ne désigne plus la "hyène", mais le "chien". Nous avons là une

(1). — Sir H. H. Johnston. A. Survey of t. Ethnogr. of. Africa. Jl. Anthrop. Inst. V. 43. p. 383.

(2). — F. de Bissing. Les Origines de l'Egypte. L'Anthrop. T. IX. 1898. p. 409-411.

(3). — Quibell. Hiéraconpolis. II. p. 39.

(4). — Musée du Caire.

(5). — Rappelons que le propre terme *usu* se rencontre aux iles Salomon, dans le sens de chien, ce qui prouve bien la parenté de ce mot avec *asu*.

illustration du fait qu'un terme peut passer d'un animal à l'autre, comme nous en avons montré des exemples. Mais ici, particulièrement, cela ne doit guère nous surprendre puisque les 2 animaux jouaient le même rôle auprès des tribus qui les ont domestiqués, l'un après l'autre: celui de compagnon de chasse.

L'inverse a lieu précisément avec le terme *gau,* qui lui, doit être passé du chien à l'hyène. *Gau* est simplement la gutturalisation de *au, aou,* onomatopée de l'aboiement du chien domestique. C'est sans doute en prêtant à ce mot le sens d'"animal de la maison", qu'on l'a appliqué à la hyène, gardée aussi au campement, comme un chien.

Il nous convient maintenant de répartir les noms africains sur la carte, pour voir si nous y pouvons gagner quelque éclaircissement supplémentaire. (Carte. Vide in fine).

Cette image topographique de la distribution des formes paraît en effet instructive, car elle nous montre les variantes dérivées de la racine *wa* = *ua,* groupées dans la partie médiantes de l'Afrique: Afrique orientale allemande, autour et au sud du lac Nyanza, Mozambique, Rhodesia, Congo, Guinée du sud et du nord. C'est à dire que leur répartition s'étend à la fois sur une partie du territoire des langues dites soudanaises et sur le territoire des langues dites bantoues. Ceci tendrait à montrer que la distinction n'est pas aussi tranchée que la diversité de leur appellation pourrait le laisser supposer. Aussi ai-je grande tendance à accepter pour les langues africaines, parlées par les populations noires ou négroides, le terme de langues "négro-africaines", comme le propose M. Delafosse .(1).

En dehors de ces langues bantoues, sur le domaine qui leur est propre, on ne trouve guère que les parlers hottentots et ceux des Négrilles.

(1). — A. Meillet. op. cit. p. 464.

On voit par la distribution de la racine *wa* et de ses variantes, qu'elle est bien propre au bantou. Mais le bantou n'a sans doute pas existé sur tout le pays qu'il occupe aujourdh'ui, depuis la haute antiquité; plusieurs auteurs le regardent comme appartenant à la famille sémitique (Schleicher, Reinisch) (1), et d'après les traditions des tribus africaines il se serait répandu en partant du Haut Nil. Le bantou, de toute façon, n'est pas une langue pure, c'est un parler mixte ; mais d'après les vues d'Albert Drexel, il serait singulièrement vieux en Afrique. Les Bantous auraient pénétré en effet antérieurement aux Bornous, et ces derniers révêleraient des connéxités avec le Sumérien. Ces langues Bournous, au nord et au nord-ouest du bassi du Tchad, forment le noyau des langues du Soudan (2). Mais les Bantous, de leur côté, n'étaient pas les premiers résidents, car ils ont rencontré les Bushmen aborigènes avant eux et les ont déplacés. Ainsi on pourrait regarder la stratification de ces grandes groupes linguistiques, comme s'étant produite de la façon suivante: 1°, probablement les parlers nègres et négroides — Bushmen, &; 2°, Les Bantous qui appartiennent à une vague première du groupe qui renferme encore les Bornou-Sumériens, venus plus tard ; 3.°, La vague Suméro-Bornou. Ces 2 pénétrations sont antérieures aux Egyptiens. Et ceux-ci représentent très probablement l'incursion dans l'Afrique du nord d'une population qui précéda la formation des langues distinctement sémitiques et hamitiques.

Drexel considère même une invasion malayo-indonésienne antérieure aux pénétrations de tribus mêlées de Sumériens. Le Dr. Paul Rivet opine dans le même sens. Je trouve encore prématurée une semblable opinion, parce que je ne crois pas pour l'instant que l'on puisse irrévocablement fixer le point de départ vers l'extrême orient. Toutes les observations que j'ai faites jusqu'ici ont paru me montrer l'émigration des Malayo-Indoné-

(1). — Id. id. p. 562.

(2). — A. Drexel. Gliederung d. afrikanischen Sprachen. Anthropos. 1925. p. 219 et sqq.

siens vers l'orient; j'ai suivi les Négritos et les Australiens dans leur lent déplacement, et je n'ai trouvé aucune trace d'un retour en sens inverse.

B. Ankermann (1) a, lui aussi, établi des connéxités entre l'Indonésie et l'Afrique: 1°, la culture nigritique coincidant en général avec la culture australienne la plus ancienne; 2°, la culture africaine de l'ouest, répondant à la papoue orientale et comprenant aussi des éléments dérivés de l'Indonésie; 3°, une culture qui est peut être en rapport avec l'ouest papoue; 4°, une couche qui a son analogie dans l'Inde antérieure, généralement rencontrée dans le Soudan occidental et dont le berceau est inconnu.

Ces connéxités, cependant ne nous obligent en aucune façon à faire dériver les manifestations africaines d'une source orientale, et je tiens pour beaucoup plus légitime, en nous basant sur l'exemple de l'exode des Négritos et des Australoides, d'interprêter les faits en sens opposé.

De ce qui précède et de la place dans le temps que prennent les pénétrations bantoues, il résulte que l'on ne peut prétendre que le *wa* bantou ait été un emprunt aux peuplades égyptiennes préhistoriques, puisque ces dernières seraient postérieures aux immigrations des premiers. Nous comprenons bien qu'une onomatopée comme *wa* n'oblige nullement à rechercher un emprunt, mais nous avons vu d'autre part, que *wa* est le cri de l'animal déjà domestiqué, et il reste à savoir si les Bantous ont domestiqué eux mêmes le "chacal" ou le "chien", ou s'ils l'ont reçu d'une autre population. De ce que nous avons posé ci dessus, ils ne pouvaient le recevoir, en Afrique même, que des populations Bushmen, Négritas, — et si ce n'est d'eux, il faudrait qu'ils l'eussent introduit déjà domestiqué, des régions d'où ils provenaient : Arabie, Syrie méridionale ou région Mésopotamienne. De toute façon, nous ne trouvons pas en leurs langues de vestiges d'un nom antérieur, comme *ap*, se rapportant au "chacal" sauvage.

---

(1). — B. Ankermann. Kulturkreise in Afrika, Zeitsch. f. Ethnol. 1905. p. 83.

Mais nous avons montré chez les Négritos d'Afrique le terme *gau* se rapportant à la hyène, et qui est une gutturalisation d'*au*. Nous y avons trouvé également *aba* pour le "chien", et ces 2 termes, selon notre point de vue, établissent le passage du chacal sauvage au chien domestique. Nous avons donc là, apparemment, les éléments suffisants pour faire admettre la contamination linguistique des Négritos aux Bantous, comme nous l'avons supposée déjà entre les Négritos et les primitifs habitants du cours du Nil. Je dis "les éléments suffisants", mais je ne dis pas "forcés", car ce n'est évidemment qu'une hypothèse. On sait que l'arabe, a lui aussi, un terme *awwa*, que nous avons vu, ce qui nous permet d'admettre que les Sémites et sans aucun doute, les Proto-Sémites, avaient cette même expression. Les Bantous n'auraient-ils pas tiré leur nom, de la région où ce terme existait, et que les Proto-Sémites ont recueilli après eux ?

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

VI

Nous passerons maintenant à l'étude des langues américaines. Pour faciliter les classements j'ai résolu de diviser la recherche d'après les grandes masses américaines: Amérique du Nord, centrale et du Sud.

Les Esquimaux ont été étudiés avec l'Asie, à laquelle on a vu qu'ils appartiennent.

La famille Na-Dene comprend les groupes Athapasque, Haida et Tlingit. Au premier appartiennent les Navaho et les Apatsche. Cette famille est constituée par un fond de purs brachycéphales, dont la patrie première en Amérique fut l'Alaska, mais qui ont été repoussés vers le sud (1). Pour désigner le "chien"

(1). — G. Buschan. Ill. Volkerk. T. I. pp. 65-69.

ils se servent du mot, *ꝉi* pluriel *ꝉika*. On aussi la variante *tꝉi* (1). Laurent le Goff note chez les tribus Athapasques, le nom du chien par *'lin*, 'représentant dit-il un souffle palatal (3). Pliny Earle Goddard a adopté *L* majuscule pour rendre conventionnellement ce son qui tient de *t* de *k*, c'est donc une aspirée gutturale, penchant vers la dentale *t* dans la prononciation de ceux qui ne peuvent rendre ce son, analogue au χ *grec*, ou *ch* allemand, suivi de *l*. Que l'on se souvienne de cette remarque quand on étudiera les mots mexicains en *tl*. "Loups", dans ce même groupe Athapasque, (Hupa), est *kiLnadil*, ce qui signifierait textuellement, selon l'auteur "with them they travel" "ils voyagent par groupes". (3) (‡)

Dans la vallée du Yukon on trouve les Indiens Tena (Dene, Tinneh). Ils désignent le "loup" par les termes de *yes* ou de *tikôna* (4). Le "renard" chez eux, s'appalle *nákatla* (5).

Les Kiowa forment une famille séparée, ils habitaient jadis le Montana dans les Montagnes Rocheuses; ils sont descendus aujourd'hui dans le Colorado et l'Oklahoma. "Chien" se dit chez eux *kâ'its* (6).

Les Kaddo ont un nom voisin *ka'yaa ;* ils constituent aussi une famille à part. Autrefois ils vivaient à peu près sur les bords de la Red River (Oklahoma, Texas); ils désignent le "loup" par le mot *tasha*.

Les Haida qui habitent l'archipel de la Reine Charlotte, et 3 villes de l'Alaska, auraient une langue lointainement apparentée

---

(1). — R. Fth. A. G. Morice. The great Dene race. Anthrop. 1907.

(2). — Dre franç-Montagnais. Anthrop. 1919-1920. p. 1164.

(3). — Handbook of American Lang. by Fr. Boas. (Bur. of Ethnol.) 1911. Bull. 40.

(‡). — Le Sarcee et le Kiowa Apache emploient aussi le terme *tꝉi* pour le "chien". On a donné aussi comme transcription *Klitlin*, et *li* pour les Dene, *l'en* pour les Dind-jé et *kli* pour les Navaho. Quand le cheval fut introduit dans ces tribus, elles lui donnèrent respectivement les noms de *Klin-tcho* "chien grand" (Dene), *l'en-tchoo* (Dind-jé) et *Kli-cha* (Navaho). (Congr. Internat. Americanistes. Nancy. 1875. 2.° vol.).

(4). — Jul. Jetté. On the superstitions of the Ten'a Indians. Anthrop. 1911. p. 610.

(5). — Id. — Riddles of the Tēn'a Indians (Alaska). Anthrop. 1913.

(6). — A. Meillet. Les Lang. du Monde, p. 614.

à celle de la famille athapasque (1) ; leur nom du "loup" est *ɛôdj* (2). "Ses chiens" sont rendus dans les "Haida Texts and Myths" (dialecte de Skidegate), par *xâ'ga-i.* (3). Ici sur le territoire américain, les transcriptions des auteurs s'accordent rarement, parcequ'ils se livrent à toutes les fantaisies possibles de notations ; c'est ainsi que Swanton donne pour le chien, *xa,* pour le loup *gôdj* et pour le renard *nâ'gadjê* (4).

Au nord de ce groupe, sur la côte, dans les iles Tchitchagof et Baranof de l'archipel Alexandre, le Tlingit (Koluschan de Powell), a au pluriel pour le nom du chien *keL* (5) et le loup s'appelle *gotc*. Apparemment ces Tlingits sont originaires de l' autre bord du Pacifique, comme le pense Raoul de la Grasserie, qui nous fournit les éléments suivants de comparaison:

	Tlingit :	Dialectes asiatiques :		
Loup	Kowtsch	Koriak du Tigil	Koshah	chien
		Ukeh du Kamtschatka	Kosha	» (6).

A la famille Wakash appartiennent les Kwakiutl qui vivent sur la côte nord est de l'ile de Vancouver et qui désignent le loup par le nom de *ɛlênoxwê* (7). Fr. Boas donne 2 autres mots *nûn et âlane'm,* tandis que le chien serait *wa'ts!ê* (8). On trouve ce mot en composition, par exempla : *wa'yâɛl* "a big ugly dog", où a*ɛl* repond à "ugly" ; "chien" serait là *wâ'y.* D'après les alternances consonnantiques, *y* (qui correspond à *dz*) est la spirante *s* affaiblie, tandis que *ts !* est cette même spirante renforcée. Il en résulte que *wa'ts,* transformable en *wâ'y* représente une variante de *wa's,* ce qui se justifie par le mot *ɛwa's* "chien", cité p. 507, par le même auteur. Dans les textes édités par Boas, on rencontre le mot "aboyer" rendu par *wôkv*. Le signe ɛ est une "very deep la-

(1). — Buschan. op. cit. p. 69.
(2). — Mem. of Amer. Mus. of N. History. V. XIV. p. 316. 1. 37.
(3). — J. R. Swanton. Bur. of Amer. Ethnol. Bull. 29.
(4). — Id. id. Haida. Bull. 40.
(5). — Id. Tlingit. Myths and Texts. Bull. 39.
(6). — Jl. Soc. Améric. de Paris. T. I. nº I, 1903. Cinq. lang. d. l. Colombie Britann. (Cte. rendu).
(7). — Mem. of. Am. Mus. of N. History. V. XIV.
(8). — Bur. of. Ethn. Handb. of Am. Ind. Lang. Kwakiutl. Bull. 40.

ringeal intonation". C'est en réalité une variété de gutturalisation, phénomène souvent relevé déjà. Quant au "loup" je trouve ici *wî'wa* ϵ q ᵘ*-nûn* (1). C'est un mot formé par agglutination où l'on reconnait le vocable *nun* que l'auteur a signalé plus haut, dans un autre ouvrage.

La Colombie anglaise offre diverses tribus: entre la famille Salish et le domaine des Algonkins, on a la région Kootenay. La langue de cette tribu nous présente le mot *qâeltsin* pour désigner le chien (2).

La famille Salish comprend diverses branches, dont quelques unes sont d'origine Kwakiutl. La branche Siciatl pure a 2 noms pour le chien : *skomai'*, homonyme de *sko'mai* "cheveu", parce qu'on se sert des poils de chien et *tcédô* ou *stcédô*, qui est aussi *tcénô* (3), par suite de l'équivalence de *n* et *d*, en cette langue. Le loup a pour nom *wokwEnätcEm*, où *E* a, nous dit-on, un son obscur.

Chez les Stlatlumh, de la même famille Salish, le chien se dit *skáka* et le loup *skaúam* (4). Chez ces peuples on trouve aussi l'équivalence de *m=b, d=t,* et l'alternance de *ê, î, ai*.

Les Tsimshian qui vivent sur la côte de la Colombie Britannique, en face des Haida, appartiennent â la famille Penutia; chez eux le loup se dit *k'ebô'* on a là une sorte de gutturalisation sourde, palatale, qui faut peut être remonter ce mot à un *'*ebo* antérieur. Chien est *hâ°s* (5). Que ce son soit difficile à rendre, on s'en rend compte par la transcription variable qu'en fournit le même auteur, car dans les "Tsimshian Texts" (6), se rapportant aux tribus de la rivière Nass, il nous fournit *as'o'st* pour le duel, *as'o's* pour le pluriel, "les chiens" et *os* pour "chien".

En descendant la côte nous trouvons le Chinook, à l'embouchure de la rivière Columbia (7). Comme le Tsimshian il fait

---

(1). — Kwakiutl Texts. by Fr. Boas and George Haunt. Reprint from the vol. III. part III of the Jesup Nth. Pacific Exped. (Mem. of the Amer. M. of Nl. Histy, 1905. Vol. part III of the Jesup Nth. Pacific Exped. (Mem. of the Amer. M. of Nl. Histy, 1905. Vol. V).

(2). — Alex. F. Chamberlain. Noun composition in the Kootenay. Anthrop. 1910. p. 787.

(3). — Ch. Hill Tout. Jl. of Anthrop. Inst. vol. XXXIV. pp. 58 et sqq.

(4). — Id. — Id. vol. XXXV. p. 157.

(5). — F. Boas. Tsimshian. Handbook of Am. Lang. Bur. of Ethnol. Bull. 40.

(6). — Id. Bull. 27.

(7). — Id. Bull. 40. Chinook.

partie de la famille Penutia. On y trouve le nom du "coyote" sous la forme *sk!u'lya*, qui a peut-être été emprunté au Klikitat, tribu vivant dans les Blue Mountains, et qui possède le terme correspondant : *spi'lya*. Il n'est sans doute pas indifférent de relever la variante de labiale à gutturale dans ces 2 mots. C'est un phénomène que nous avons pu observer déjà en esquimau (p. 227), et nous avons alors montré que la labiale était la consonne primitive, comme provenant de l'ouralien. L's est une préfixation à n'en pas douter, et le thème original se réduirait à * *pi'lya*. Ce fait sert a nous faire dêjà présumer une origine lointaine et asiatique de ces tribus.

Le chinook a une autre expression particulière *tlā'lapas*. Une des preuves que la notation fantastique des Américains est bien infidèle, incomplète et inexacte, c'est que le même auteur la modifie fréquemment, ou l'oublie pour en adopter une nouvelle, et cela, même avec une autorité, comme celle de Fr. Boas, ce qui rend sa transcription d'autant plus périlleuse à suivre. Ainsi dans les "Kathlamet Texts" (1), tribu qui appartient au haut Chinook, il donne comme nom du "coyote" *itj.âlapas*, comme celui du "chien" *Lkjô'tkjôt*, et pour "loups" au pluriel, *Llê'qjamô*. Chez les Chinook, le loup est dit *cgilukc*.

Il reste chez ce peuple des vestiges d'onomatopées: ainsi l' aboiement du chien est *wô*, mais "aboyer" se dit *kutcx*, qu'il faut rapprocher du Tlingit *kowtsch* et par là des asiatiques *koshah* (Koriak) et *kosha* (Ukeh). Mais les noms du "chien" sont bien plus complexes, on trouve *xamukc* et *kê'wisx* (aussi *kê'wusx*). En Kathlamet, le nom est plus primitif : *k!úk!ut*. Le "loup" est *lê'q!am*.

A la même famille appartient le Maidu, parlé dans la bouche du Sacramento, vers le Pic Lassen, au nord de la Californie (2). Ses termes sont différents : chien *su*, coyote *wê'pa*, renard *hawî*.

---

(1). — Bur. of. Amer. Ethnol. Bull. 26.

(2). — Id. Bull. 40. Roland B. Dixon. (Maidu).

Le Takelma (Orégon du sud ouest) qui est aussi Penutia, (1) présente le terme *sgi'si* pour le "coyote" et *ts!i'xi* pour le "chien", où *x* est une aspirée gutturale "unvoiced", provenant d'un original **ts!its·i*, dit l'auteur. C'est évidentemment une variante du nom du coyote, ou inversement. Quant au renard, son nom est *yolá* qui proviendrait de *yol*, la désinence *a* étant très probablement un suffixe. Le loup s'appelle *bâxdis*. Néammoins chez ce peuple qui nous présente des noms complexes, éloignés de l'onomatopée, celle-ci persiste dans le verbe "aboyer" : *k'ewe'k'awaᵋl* (he **barks**).

Le Coos, voisin du précédent, parlé sur le cours inférieur de la riviére Coquille, rend le verbe "crier" par *k!al* et donne au chien le nom *kwîyôs* (dans le jargon chinook); le loup est *lî'mak* (2 e 3).

Le Siuslaw (4) comme le Coos et le Takelma est une langue de l'Orégon, diviséee en 2 dialectes. Le Kuitsh, dialecte de l'Umpqua inférieur, nous donne le terme *cqa'xte* pour le chien, voisin de l'Alsea *tcqe*^{n}*x*. Mais l'Alsea, comme le Yakina, le Coos et peut être le Kalapuya, ont sans doute la même origine tribale (p. 437).

On a encore en cette langue le terme *tsxu'npLî* pour le coyote et *q!a'xauxt* pour le loup. On peut en tous ces mots, malgré l'apparence rébarbative de ces transcriptions compliquées et incertaines, reconnaître des variations d'un même terme originaire.

C'est à la famille Penutia qu'appartient le Yokuts de la région californienne et qui donne au "coyote" le nom de *kai'-yu*.

Le Wintun, de la même famille, localisé sur le cours supérieur de la Trinity river, a 2 formes pour le nom du "chien", qui varient selon les sous groupes :

su'-kuh, su'-koh, shu-ket, shu, kan-ti-shu-ku ;

hi-u, hai-uk, hi-yu.

"loup" : **pu'-yuk** et **su-kuh** (coyote), **shed-it, lu-bel-las, su-duul, tcha-vo-va, se-di-eh** (coyotr).

"renard" : **hau.**

(1). — Id. id. Edward Sapir. (Takelma).
(2). — Bur. of Ethnol. Bull. 40. Coos. Leo j. Frachtenberg.
(3). — Coos Texts Leo J. Frachtenberg. Columbia University. 1913. pp. 165-66.
(4). — B. of Ethn. Bull. 40. L. J. Frachtenberg.

Le Mutsun compte parmi ses dialectes le Miwok et le Costano et donne les noms suivants:

"chien" :	**chu'-ku, pu-ku, hot-tol, choó-cho, hichas, tschutschu, aini-sha, ai-yusha.**
"loup" :	**ka'to-wah** (coyote), **on-no-pu, hit-te-chu** (coyote), **po-ho-la, my-al, hun, umug, aheli, kotwa** (coyote), **oiyugi,**
"renard" :	**yurig, uasa'thi, yuel, avag-i.**

Le groupe Yokuts fournit:

"chien" :	**chuh'-shush, cheh-kah, pus, pu-esh, ky-u.**
"loup" :	**yu-wia'-tats, yau'-lits, ey-etz.**
"renard" :	**o'wich-al, ap-pul.**

Le groupe Maidu offre à son tour:

"chien" :	**shu, se'u, sumh, sur, such-ko ;**
"loup" :	**wech-to'-num, het-li'-i-meh, dap'-peh, dar-pe ;**
"renard" :	**ha-wi, yos'-kop, hau.**

La famille algonkine s'est étendue autrefois sur une large part de l'Amérique du nord, mais elle a été disséminée et des fractions en ont pénétré jusqu'en Californie (1). Parmi les tribus qui sont demeurées au bord occidental du Lac Michigan, les Fox, étudiés par William Fox (2), nous offrent le mot *a'nemô'* pour le chien, et *ma'ʿhwâw*[a] pour le loup.

Aux environs de Boston (Massachussets) se localise le Natick (3), qui est algonkin. Ici le nom du chien est *anùm* (d'après Josiah Cotton) et les autres dialectes ou langues de ce même groupe centre-oriental algonkin, offrent les variantes :

Nipmuck	**alum**
Indiens septentrion. et Quinnipiac (Quiripi)	**arum**
Narragansetts ou Cowesit	**ayim, ayimp, aujimp**
Delaware	**allum**
Algonkin	**alim**
Etchemin ou Abenaki	**allomoos** (mot composé de **allum** et **ôaas** "animal")
Chippewa de St. Mary	**an'êmoosh** (composition avec **oosh**)

(1). — A. Meillet. op. cit. Lang. améric. P. Rivet. p. 608.
(2). — B. of Ethnol. Bull. 40. W. Jones, revised by T. Michelson.
(3). — B. of Ethn. Bull. 25. Natick. Dictionary J. Hammond Trumbull. 1903.

Je reviendrai sur ces termes qui nous ouvriront de nouveaux horizons.

Les Montagnais et les Naskapi sont des indiens du Labrador qui parlent des langues algonkines. Ils ont une race de chiens petite, d'apparence du renard, et dont ils se servent pour la chasse. On les appelle *mahijan-atùm* (wolf dog). Ils représenteraient la race primitive. Les chiens de trait, d'introduction parait-il plus récente, sont appelés *mist-atum* (big dog) (1). Le nom du chien est donc *atùm* chez ces tribus.

Dans la langue Natick, le renard porte le nom de *wonkqussis, wonksis* et le loup ceux de *Mukquoshim, mummugquoshum, nat-toohqussuog* (pluriel, où *suog* est la désinence de pluralité), *nato'-qus.* Stiles réduisant ces mots complexes donne simplement *mucks.*

Chez les Cree, "japper, aboyer" est une onomatopée *pa* (2).

Le Menomini est parlé dans le Wisconsin, entre les lacs Supérieur et Michigan (3). Ici le chien est dit *onäm* (Trumbull-Natick Diction., donne la transcription *ah naim*) ; le loup est *mâq'wai'o* et le renard *wa'ko*.

L'Arapaho, de famille Algonkine également, se trouve au sud du lac Manitoba ; on y appelle le "coyote" *ga'a,* le loup *ha'qihana,* le renard *nu,* et le chien *heth* (4). Il faut sans doute rapprocher ce dernier terme de ceux fournis par Stiles pour le Pequot *ahteah* et pour l'Abenaúi *atié.* L'auteur fait dériver *ahteah* de *adchu* "il chesse" (5). J'avoue que je n'y crois pas et je le rapprocherai bien plus tôt des mots chukchee *aϵttu* et koriak *attaϵ* auxquels doit également se rattacher l'Arapaho *heth*. Nous avons encore les Cheyenne (Algonkins) qui appelent le chien *hota'm*.

A l'Ouest des Algonkins, les Sioux occupaient les plaines formant le quadrilatère entre le Mississipi ,l'Arkansas, les Montagnes Rocheuses et le Canada. Parmi leurs tribus, les Dako-

(1). — Nat. Histy. Vol. XXV. n.° I. 1925. Dogs. of the Labrador Indians.
(2). — R. P. Végréville. Notes philologiques. Cong. Améric. Bruxelles. 1875. T. 2.
(3). — W. J. Hofman. Bur. Amer. Ethn. The Menomini Ind.
(4). — Ind... id.
(5). — Bur. of Amer. Ethnol. Bull. 25.

ta (1) ont laissé leur nom au territoire où ils étaient fixés. Un de leurs dialectes, le Teton nous donne pour le "chien" le mot *'sunka*. Or ce mot signifie "animal domestique", on le trouve sous la forme *'sung;* ainsi *sungwi'ye* se traduit "jument, cavale", au pluriel *'sinudan* "les chien". Quant au nom du "cheval" c'est *shanka-wankau* "the holy or spirit dog" (2).

Le groupe Yurok appartient à la famille algonkine, il est situé sur le cours inférieur de la Klamath et sur la côte voisine méridionale. Selon les villages les noms du "chien" varient; nous y rencontrons: *chish'e, neggawk, tsesh'yuh, me-goku-meh*. Le "loup" porte les appellations : *wurl-krus-neh', wurlth-kresh-ni;* et le renard": *wurh'-guss*.

Il en est de même du Wiyot (famille Wîshosk de Powell) qui nous donne les mots: *waits, wai-ets,* pour le "chien" et *rak-hwlir-el* et *rock-ithlaty,* pour le "loup". Ils vivent dans la Hoopa Vallée, sur la Mad river et auprès de la baie de Humboldt.

La tribu Siou des Amaka-Ponca désigne le "chien" sous lenon de de *shin'nuda,* qui serait ici un singulier? (3); chez eux le "coyote" s'appelerait *mikasi* tandis que *pizpiza* chez les Dakota (4).

On se sert de l'onomatopée *pa,* chez les Assiniboine, pour dire "aboyer, japper" (5).

La transposition si fréquente du nom d'un animal à un autre, comme nous l'avons vu déjà ,se retrouve presque partout en Amérique .C'est évidemment un transfert de ce genre qui se trouve dans le nom du "puma" chez les Indiens Osage, qui sont du même groupe que les Omaha; ce nom est *in-gthon-go,* où l'on doit sans doute percevoir le thème *'shong*. Comme ce nom est appliqué à un animal indigène, il faudrait en déduire que c'est son appella-

(1). — Id. Bull. 40. Fr. Boas et J. R. Swanton.

(2). — Dogs and Savages, Dr. B. Langkavel. Ann. Rept. of Smithson. Inst. 1898. p. 674.

(3). — Alice C. Fletcher. The Omaha Tribe. 27th. Ann. Rept.

(3). — M. R. Gilmore. Use of plants by the Indians of the Missouri Riv. region. Ann. Rept. 33d.

(5). — R. P. Végréville. Notes philologiques. Cong. American. Bruxelles. 1879. T. 2e.

tion qui est passée postérieurement au "chien", quand celui-ci a été connu. Si, toutefois on retrouvait la racine de ce mot *'shu^{n}g* avec la même signication de "chien", sur des territoires plus septentrionaux ou asiatiques, on ne pourrait négliger l'hypothèse que les ancêtres de ces tribus ont d'abord connu l'animal domestiqué sous ce nom et l'ont étendu ensuite à l'animal sauvage, trouvé dans les régions nouvelles qu'ils venaient habiter.

Aux Sioux également appartiennent les Winnebago (1). Chez eux nous trouvons les noms suivants:

Cû^{n}gewaksiga "chien de chasse", et les variantes pour le "chien" : *cu'^{n}k'djega, cu^{n}gerâ, cu^{n}go^{n}k'a* qui, toutes dérivent évidemment d'un thème *cu ^{n} k,* se retrouvant dans le nom du "loup" *cû^{n}ktca^{n}k'a*. On y connait aussi pour le "loup" un terme, noté par l'auteur, comme archaique et qui est *regoniwi^{n}ga*.

Les Indiens Yutshi (Uchean de Powell) vivaient autrefois entre la Géorgie et la Caroline méridionale; c'est là que dans une légende étudiée par Mr. Louis de Turenne (2), on trouve le nom du "loup" sous la forme *shin-au'-av*. Ce nom a-t-il été adopté là sur place et faut-il le rapprocher du terme *cu ^{n} k* que nous venons de citer, — ou date-t-il de leur antique localisation ?

Les Mandan seraient aussi de race sioux, ils habitaient le nord du pays Dakotah sur les rives du Heart river, mais se seraient séparés du tronc commun à une époque reculée. Or on rencontre des relations de racine entre les noms dakotah du chien et ceux de certaines tribus Chichimèques du sud du Mexique (3). En Dakotah "chien" est *shonka;* en Chatino (lang. zapotk) = *chuenne ;* en Trike (groupe Mazatek de la famille Otomi ou Chichimek = *shoe* (peut-être faut-il prononcer "shu" à l'anglaise ?); en Tchotcho (même groupe) = *slonia*. Rappelons pour mémoire seulement que nous avons recontré en Asie des termes en *çun, sun, shun,* & (p. 212).

---

(1). — P. Radin. The Winnebago Tribe. Ann. Rept. 37th.

(2). — Une légende indienne. Jl. Soc. Américan. T. I. et II. (1896-99).

(3). — Jl. Soc. Amer. T. IV. n. s. The Mandans. G. F. Will and H. J. Spinden.

Les Omaha, que nous avons déjà cités, désignant le "loup" par le mot *sho^n'to^{n}ga* et donnent au "cheval" un nom de même racine *sho^n'ge* (1).

C'est sur les bords du golfe du Mexique que l'on rencontre les Biloxi et les Ofo (2). Par les premiers, le chien est appelé *tcun'ki*, et par les Ofo *atchûñki*. Le "renard" est dit *tohi'*, *tox*, et le loup *ayi'hi^n*, *hayihi^n'*. Plus au nord sur le territoire de l'Iowa, entre le Mississipi et le Missouri, vivent les loway (3). Ils appellent le chien *shunka'yi*, et le loup *shûn'ta*.

Las Iroquois vivaient entre les lacs Ontario, Erié et la côte atlantique. Parmi eux, la nation Seneka était établie dans l'état de New York; un de leurs clans, celui du "loup" porte le nom de *hoñnat' haiioñ'ni* (4). Le renard, chez eux, s'appelle *nonhgwat=gwa*, sans dout nom composé où la finale redoublée rappelle le glapissement de l'animal. *Nonh* serait-il à rapprocher de *hoñn* dans le nom du loup ?

C'est à leur famille qu'appartiennent les Cherokee qui sont situés dans les monts Alleghanys du sud (Géorgie). Ils désignent le chien sous le nom de *gi'li*, l'*l* sonnant à peu près comme *tl*. Dans le bas dialectes cete *l* se transforme en *r* : *gi'ri'*. Pour le "loup" ils lui donnent le nom de *wa' ya*.

Le "chien" chez les Iroquois se nomme *dji'ya*, mais l'aboiement est rendu par l'onomatopés *wau* et aussi par son évolution *kweñ* qui nous rappelle étrangement le terme *k'uân* du chinois (p. 207). Dans la nation Onondaga de cette famille, le "chien" cependant s'appelle *e'r'hã'r* et l'auteur qui nous fournit ce mot (5) offre pour le loup seulement le mot *thaioñ'ni*. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le samoyède appelle le "renard *tiônâ* (6).

---

(1). — Alice C. Fletcher et Fr. La Flesche. Ann. Rept. 27th.

(2). — Dorsey and Swanton. Diction. of Biloxi and Ofo Lang. Bur. of Ethn. Bull. 47. P. 304.

(3). — Alanson Skinner. Bull. of the Publ. Mus. of Milwaukee. Vol. n° 4. 1926.

(4). — J. N. Hewitt. Ann Rept. 32.

(5). — ID. Iroq. Cosmology. Ann. Rept. 21rst.

(6). — W. Planert. Relig. und Sprache. d. Lapp. und Samojeden. Zeitschr. f. Ethmol. 1912.

Les familles établies dans la région de la Californie sont nombreuses et renferment des dialectes divers fournissant un riche matériel d'étude. Nous y trouvons le Yosémite avec *choko* pour le chien que le Gallinoméro appelle *hai'-yu*.

La famille Santa Barbara avec les missions Sta. Barbara et Sta. Inez nomment le "chien" *tsu-un* et *wootcho;* le "loup" *knuaegh* et *muhheyen;* le "renard" *khus* et *cknigh*. La mission Sto. Antonio a *otchó* pour le "chien". Nous devons naturellement lier ensenble*Wootcho* et *otchó* au groupe déjà important des noms en *ϵ ôdj* (Haida), gotc (Tlingit), *wa'ts!e* (Kwakiutl), *kutcx* "aboyer" (Kathlamet), qui tous nous ramènent, comme on l'a vu, aux dialectes asiatiques Koriak (*koshah*) et Ukeh (*kosha*). On pourrait pousser bien plus loin les approximations, mais outre la part d'imprudence qu'il y aurait peut-être à le faire, on n'obtiendrait qu'une confirmation supplémentaire des indications qui me semblent dêjà suffisantes pour faire admettre une origine asiatique ancienne aux parlers qui nous les fournissent.

La famille Muskhogi est parlée du Missisipi à la rivière Savannah, à l'Atlantique et au golfe du Mexique; le groupe Natchez en fait partie. Ceux-ci appellent le "chien" *wûs-kup* (1). *Wûs* rentre sans nul doute dans l'ensemble des mots que nous venons à l'instant de réunir. Les Muskhogi, que l'on confond avec les Creek, tribu de la même famille, donnent au "renard" le nom de *chula;* les Creek l'appellent *tsu' 'la* (2), et le "loup" est *yähä*. Dans la même famille nous avons encore les Chactas de la Louisiane, pour lesquels le nom du "tigre" (?) (sans doute le "jaguar" ou l' "ocelot") est *kowé, koi,* celui du "loup" est *nashoba* (peut-être *nachou*) (3). Pour le "chien" nous avons ici 2 mots: *ipaf* et *ofi;* l'*a* ayant le son de *u* dans l'anglais *tub,* il s'ensuit que la 2e syllabe de *ipaf* est le même mot que *ofi*. Le Houma, dont la langue est peu différente du Chactas, donne au "chien" un nom apparenté

(1). — A. L. Kroeber. Noun Compoc. in amer. Lang. Anthrop. 1910.
(2). — J. Moonay, Myths of the Cherokee. 19th. Ann. Rept.
(3). — Baron M. de Villiers. Notes sur les Chactas. Jl. Amer. de Paris. T. XV.

ofé (1). Les Chactas donnet au "renard" le même nom que les Muskhogi *chula*. Il n'est pas sans intérêt de relever les noms suivants pour dire "aboyer": *ka^{n}wa, pa^{n}ya, wowoha, woha, wohwah;* le glapissement du "renard" étant aussi *ka^{n}wa* (2).

La famille Hoka représente un ensemble important de tribus nombreuses. Parmi elles, les Esselen qui vivaient sur la côte de Californie, su sud de São Francisco, avaient les termes *mutshka-s* et *matshka-s* pour le "coyote" et les termes *utshma-s, hutshuma-s* pour le "chien". Le groupe Karok est localisé sur la rivière Klamath, nous y trouvons:

	chien	loup	renard	coyote
Karok	**chish'-i**	**ech-ã'-wi-nem**	?	**pihnefi-tsh**
Arra-arra	**chis-i**	**i-hãm-nun-itch**	**up-rar**	
Peh'-tsik	**chish-ee**	**pe-neff**	**yuh-nah-nuss**	
Eh-nek	**Chish-ee**	**poff-witch**	?	

Parmi les Hoka on a encore :

Le Kutchan, pour lequel P. Rivet fournit 2 noms comme désignations du "chien": *a khatchu-katchuk* (3) et *kuvi* (n.° 206); le Mohave avec *a khatcho-ra*. Le Walapai donne *a khat* "chien", *kthat, catha-t* "coyote", *gesa-t* "loup". Le Hummockhave a *khat* et *h'hút* "chien", l'Avesupai *kathâ-'t* "coyote" et le Yavapai *kathá-ta, kuthá-rt* "chien". On peut croire que ces mots se rattachent au même radical que "mordre" *giti* (Washo), *kat* (Cimariko), *gat* (Yana) (4). Dans d'autres tribus nous avons d'autres noms. d'abord le Tonto avec *kethuda* "coyote" et *ko-goda* "renard" qui se rapprochent des premiers; puis le Tonkawa qui dit *e-kwan* pour "chien", le kotonam *kowa'-u* "chien", le Washo *kéwe* "coyote", le Kokopa *ka(u)wa-ik* "chien". Ces derniers termes nous rappellent les termes asiatiques que nous avons étudiés déjà *kwan, k'uân,* &. Le groupe Pomo, subdivisé en de nombreux dialectes ,est lui

(1). — J.Swanton. Ind. Trib. Of the low. Mississipi Valley... Bur. of Tthnol. Bull. 43.

(2). — Cyrus Byington. Dict. of the Choctaw Lang. Bur. of. Tthnol. Bull. 46.

(3). — P. Rivet. Les Malayo-Polonésiens en Amérique. Jl. Soc. Améric. Paris. T. XVIII. 1926.

(4). — Id.

aussi de la famille Hoka. Il est établi sur le territoire de la Russian river. Le nom du "chien" y est assez constant: *hai'-yu, hai-ukh, aiu, aó*. Le "loup" se nomme *tsi-mü'wa, yam'-hut, ku-nu-la* (et aussi "coyote") *che-meo', osenu, lui*. Le "renard" *kauh, dûd'za, a-kav*. Le "coyote" est *kili-win* et je ne laisserai pas de signaler le nom du lièvre qui est *kol, kolá, gula* parce qu'il est tout à fait caractéristique d'un large groupe de mots que nous avons déjà rencontrés em Australie, et dans le Pacifique. Les Tshimariko vivaient sur la Trinity river jusqu'à la plaine de Taylor; ils appellaient le "chien" *si-chel'la*, le "loup" *si-chi-wi* et le "renard" *hau'ra*. Enfin le groupe Shasta qui vivait de la rivière Rogue aux sources du Sacramento et qui donnait au "chien" les noms *ap-suk, hápso, âs-sho;* au "loup" ceux de *kwa'-tuk, it-chi-wa, che-wah'*. Ce groupe est en relation génétique avec les Atshomawi de Round-valley, chez lesquels pourtant le "chien" a d'autres noms *cha-him'-ma-ka, cha-hoom*, et le "loup" *tsi-moh'*, le "coyote" *tche-mool*.

Le Yuki constitue une famille dont les dialectes sont très divergents; ses groupes sont établis sur la rivière Eel, ils s'étendent de la baie de Humboldt jusquà la cộte sud de Punta Arena, à l'embouchure de la Russian river. Nous y trouvons les termes :

Chien	**a-tu-wush-it, huh-wu-sheh', at-wot-set, hai-yu, we-ma.**
Loup	**wais'-mol, wiz-mal.**
Renard	**yug-wash', yu-wush'-uh.**

Dans la famille Tunika, sur les 2 rives du Mississipi, pour dire "les loups" on dit *pä'hasa*. Le Tshitimasha, de cette famille, parlé au sud de la Louisiane, appelle le "chien" *kish* (1).

Le Timukua est une langue qui fut autrefois parlée dans le nord de la Floride. J'y ai relevé les noms suivants: chien *efa* et renard *pufi* que l'on doit rapprocher des mots Creek *ipaf* et *ofi, ofé* (p. 305). Le loup est *guanehe*, louve *huqùe*, et le "lion" (puma) *hiyaraba*. (2).

---

(1). — A. L. Kroeber. op. cit.

(2). — Raoul de la Grasserie. Vocab. de la langue Timucua. Congr. Internat. des Américan. Berlin. 1888.

*

* *

On a désigné sous le nom de Tusayan les peuples Pueblo anciens (1), très complexes d'origine d'ailleurs, qui ont laisse des vestiges dans les vallées du Rio Grande et qui ont dû former en grande partie le contingent de groupes connus aujourd'hui vers ces régions (Hopi, Zuñi, Acoma, Tano, Jemez, &). Selon Cosmos Mendeleff (2), il est probable que les premiers troubles que souffrirent ces tribus, quand elles se furent établies en ces lieux, provinrent de l'arrivée de tribus nouvelles de famille Athapasque. Il y a là une culture particulière, mais des langues diverses.

Les Kokop qui seraient de groupe Jemez ont les noms suivants: "coyote" *isauû*, "loup" *kwewû*, "yellow fox" *sikyataiyo*, "gray fox" *letaiyo*. Leur place primitive, selon J. W. Fewkes était Sikyatki, au nord de Walpi; or ce fait permet d'établir que le mot *sikyataiyo* est un mot composé équivalant à renard de Sikyatki", comme *letaiyo* sera l' *"aiyo de Let"*. *Aiyo* signifiait donc "renard" ou un canidé voisin pour les tribus primitives qui composèrent ce groupe Kokop, et plus particulièrement Jemez, car ces tribus seraient provenues de la contrée de Jemez. Ce terme *aiyo* ne peut laisser d'être confronté avec toute une série d'autres que nous avons rencontrés déjà dans divers groupes: *kai'-yu* (Yokuts) *hi-yu* (Wintun), le premier se rapporte au "coyote" le second au "chien"; *ayi'hi* "loup" (Biloxi, Ofo); *shunka'yi* où *a'yi* entre en composition (Ioway); *hai'yu* (Gallinomero); *hai'yu* (Pomo) "chien"; *hai-yu* encore "chien" chez les Yuki. Ce qui est plus difficile à déterminer c'est si ce mot est plus ancien chez les Pueblo ou dans les autres tribus que nous rencontrons sur les bords du Pacifique. La suite de notre travail nous permettra peut-être de résoudre cette difficulté.

Dans la famille Tano, les Tewa groupés sur les bords du Rio Grande, appellent le "coyote" *ki* (3), le "loup" *k'ujo* (en Taos

(1). — I. Walter Fewkes. Tusayan migration Traditions — 19th Ann. Report.

(2). — Cosmos Mindeleff. Localisation of Indian Tribes. 19th. Ann. Report.

(3). — I. Henderson and John Peabody Harrington Ethnozoology of the Tewa Indians. Bur or Amér. Ethnol. Bull. 56.

kalenâ et à Isleta *kari* λ *è* λ est une occlusive). Chez eux le "chien" s'appelle *tse*. L'auteur ajoute: analogue au dialecte de Taos *tsulanâ*. J'appelle l'attention sur le rapprochement de ce mot avec *Kalenâ* du même dialecte attribué au "loup". C'est évidemment le même terme prononcé différemment par 2 individus divers, — ou ce sera l'évolution naturelle de *k* en *ts*, ayant sans doute passé préalablement par un intermédiaire *tch*, non revelé par les auteurs. Ce phénomène nous est connu sur territoire chinois et extrême asiatique; il n'est pas indifférent de le constater ici. Un chien à poils frisés reçoit le nom de *tsim* et le fait que le mot *tchino* s'applique aussi dans les contrées américaines de langue espagnole. à des personnes et à des animaux de cheveux ou de poils frisés, comme également aux Chinois, ne doit pas tromper sur l'origine du mot et faire croire qu'il est d'origine espagnole et attribué d'abord aux Chinois, qui eux, au contraire, ont les cheveux lisses, droits (1); c'est simplement un phénomène d'analogie, par dérivation du terme *tsim* indigène.

Les Indiens Pima sont de la famille Uto-Aztek et du groupe Pima-Sonora, localisés au sud de l'Arizona et au nord-ouest du Mexique (2); ils désignent le "coyote" sous le nom de *wumukali* (noter la finale *kali*) et le petit de l'animal sous une légère variante *woumungali*. Ils lui donnent aussi un autre nom *panai*. Quant aux "chiens" on les appelle *gâñgâs*. Les Huichol, qui habitent au nord ouest de l'état de Jalisco, sont du même groupe et ils nomment le "chien" *çuk* ou *çu'ku* (3).

Au groupe Shoshone de la même famille appartiennent les Hopi, qui donnent au "chien" le nom de *pokò;* et les Comanches du même groupe, habitant le désert du Great Basin (Idaho) lui donnent celui de *sà're* (4).

(1). — Historical and biographical Record of Southern California. Chicago. 1902. p. 59.

(2). — Russel. The Pima Indians. 2 Ann. Report.

(3). — Carl Lumholtz. Decorative Arts of the Huichol Indians/Mem. of the Americ. Mus. of Nat. History. Vol. III. Dec. 1904.

(4). — W. J. Hoffman. The Menomini Indians. 14th Ann. Rept. Bur. of Amer. Ethnol. — D'autres écrivent *zari, share*, et même *charlec*. (Mlle. M. Lecocq. Congr. d. Améric. de Paris. 1900. Notes pour un vocabulaire...).

Les Zuñi vivent autour du village du même nom, dans le New Mexico, ils constituent une famille propre. Pour eux le "chien" se nomme *wátsita,* et le "coyote" *sus'ki* (1). Le "loup" porte le nom de *kwewû* (2).

VII

AMÉRIQUE CENTRALE

Nous passerons maintenant à l'Amérique centrale. Il est difficile de faire une division à part des familles de cette vaste région; nous allons y retrouver des groupes qui ont des représentants plus au nord et que nous avons déjà cités. Notre groupement est donc plutôt géographique.

Ainsi au Mexique, dans l'état de Oaxaca, on parle le Chontal qui a été classé dans la famille Hoka, déjà vue. On pense que ce soient les Aztek qui aient fait des emprunts aux Indiens de Chontalpa, de là les rapprochements sensibles entre le Méxicain et le Chontal (3). En Chontal le "chien" se nommerait *tsiḡi*. Nous avons trouvé des mots voisins chez divers groupes du Hoka : *chi-si, chish-ee,* & (p. 314). Dans le Chontal de Nicaragua le "chien" est *sulo* (4).

Dans les "Mexican Codices" le nom du "chien" figure parmi les termes du calendrier et ce nom est *itzcuintli* (5). Un nom mexicain du chien est *chichi* et certains auteurs prétendent que ce mot signifie "qui tête", du verbe *chichi* "téter" (6). L'évidente origine et les variantes permettent d'écarter cette étymologie. Un auteur par exemple cite le Chontal *calchiki*. C'est un mot composé de *cal* (*kal*) et de *chiki* où le dernier terme serait la forme primitive de

(1). — Mathilde Coxe Stevenson. The Zuñi Indians.

(2). — J. W. Fewkes. Hopi Katcinas. 21rst. Ann. Rept. L'auteur indique aussi *isauû* pour le "coyote".

(3). — Licdo. Franc. Belmar. Estudio de el Chontal. Jl. Soc. Amer. de Paris. 1900.

(4). — D. G. Brinton. Chontales and Popolucas. Congr. d. Amer. de Paris, 1890.

(5). — Cyrus Thomas. Numer. Systems Numbers... 19th Ann. Rept.

(6). — Les Indiens Ouitotos. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. T. 3.

chichi. Je le crois volontiers et je le rattache à *shonka, sho*ⁿ*ge, tçun'ki, &, suko, su*ⁿ*ki.*

Dans les langues du Mexique nous pouvons encore établir des relations intéressantes:

	Huichol	Cora	Tepehuana	Cahita (Yaqui)
Renard	**cahoujai**	**arachoui**	**cachilo**	cahuis
Loup	**ourahuay**	**ouravay**	**souhou**	
Coyote	**hiahoui**	**hiouave**	**bana**	
Chien	**tzoukou**	**tzoué**	**cacahochi**	tchougo
Jaguar	**touhoue**	**tzamaika**		
Puma	**mahie** ou **mohiesay**	**mohaye**		

Souhou, tzoukou, tchougo révêlent immédiatement leur parenté avec les mots que nous venons de présenter *suku, tçun'ki*. Parmi les autres, un élément variable ressort qui dénonce des mots composés: — *houjai*, — *choui*, — *huay*, — *vay*, — *houi*, qu'il faut peut-être rapporter à la racine qui a fourni *kowé, koi* aux Chactas. Les Tepehuane et les Cahita sont 2 dialectes du groupe Pima-Sonora, parlés sur les bords du golfe de Californie.

Le dialecte Tshilanga est de famille Lanka, parlé au Honduras et S. Salvador, et le "chien" là, se dit *shushu* (1).

Le 7e jour, celui du "chien" chez les Aztek et les Kiche-Cakchikels, s'appelle *tzi;* le Cora (état de Jalisco) dit *tzeuk*, selon Mlle Lecocq; et le Totonak qui s'étend sur le nord des états de Vera Cruz et de Puebla a *chichi*, comme l'Aztek.

Selon Stoll (2) parmi 2 tribus Maya, les Tzotzil de Chiapas et les Chañabal au nord du Guatemala, le "coyote" est appelé *ohil*, d'où serait dérivé le terme oc du calendrier Maya. Je ne puis accepter cette dérivation, **oc** dont la finale est une chuintante, comme en beaucoup de mots maya, provient clairement du groupe des mots en ϵ *ôdj, gôdj, kowtsch*.

(1). — Attilio Peccorini. Dialecte Chilanga. Jl. Soc. Amer. de Paris. T. 7. N. S.
(2). — Ethnographia von Guatemala.

Le K'aktchi, lui aussi du Guatemala, appelle le "chien" tzi et ce sont des variantes que l'on rencontre parmi les langues de la famille Maya-Quitché (1) :

Tchontal	**axitchó**
Aguacateca	**tchi**
Ichil	**tch'i**
Tsendal, Tzotzil, Chanabal, Tchol, Pokontchi, Uspanteca	**ts'i**
Poko-Mam	**ts'e**

Cette dernière langue qui s'appelle aussi Zaklohpakap, est parlée au nord-ouest du Guatemala et au sud de la province méxicaine de Sonocusco. Dans les temps qui ont précédé la séparation des groupes de cette famille on a vu se produire un adoucissement du *r* en *y;* dans les dialectes orientaux, ce même *r* semble être une transformation d'une *1* antérieure L'Aguateca, parlé à Huéhuétenango et qui appartient au groupe Mam donne *kurpan* pour "jaguar" et *seron* pour "couguar". Des mots terminés par *h* en Quitché prennent un *n* final en Tzendal ou em Maya (2).

L'Ute et le Paiute méridional sont des dialectes étroitement apparentés du groupe Ute-Chemehuevi, du plateau Shoshone. Le Paiute septentrional, qui ne doit pas être confondu avec le Paiute méridional, est en contact génétique avec le Bannock et le Mono. Le Paiute méridional est parlé tout au nord ouest de l'Arizona et au sud ouest de l'Utah; l'Ute est parlé dans l'Utah septentrional et dans le Colorado (3). Les noms du "chien" dans les dialectes comparés par cet auteur sont les suivants:

Nahuatl	**chichi**	Gitanemuk	**gutsi**
Cora	**kitsi**	Mohineyam	»
Tarahumare	**kokotschi**	Serrano of highland dialect	**kwidji, kwutci**

(1). — Rudolf Schuller. Relations linguistiques du Maya-Quitché avec le Caralbe-Aruak. Anthropos. 1919-1920. P. 485.

(2). Cte. de Charencey. Etude sur la langue Mam. Congr. Amer. de Paris. Berlin. 1888.

(3). — Edw. Spir. South. Paiute and Nahuatl. Jl. Soc. Amer. d. Paris. T. X. 1913.

Selon lui le Nahuatl **chichi** proviendrait de la forme hypothètique * *kutshi*. L'o en Uto-Aztek correspond au Nahuatl *o* (ou *u*) et au Paiute méridional *o*. En Cora *ki* <* *ku*, et le terme uto-aztek qui répond à "chien" = * *kotshi*.

Sur le golfe de Tehuantepec vivaient autrefois les Huave, parents des Maya-Quitchué, et qui sont de la famile Mixe-Zoque (1). En Huave, on appelle le "chien" *puit*. Le Mixe qui ne possède ni l'*l*, ni l'*r* du Huave y supplée par *t*. Nous assistons ici encore, soit à l'incertitude des transcriptions, soit à des variations dialectales, car le même auteur P. Radin (2), nous fournit autre part, pour le nom du chien un mot différent *püek*, et il y compare le Maya *pek*.

Le Popoluca de Oluta, dans l'état de Vera Cruz, est de la famille Mixe-Zoque; on y nomme le "chien" *xóoni* et le jaguar *kahan*. (3).

Le Chichimèque (de Peñafiel et Buelna) constitue ce qu'on appelle aujourd'hui la famille Otomi (4). C'est à cette famille qu'appartient le groupe Tschiapanek de W. Lehmann, où l'ancienne famille Tshorotek se trouve décomposée en Mangue, Diria et Orotina. Selon G. F. de Oviedo (5), dans la langue Chorotega "chien" se disait *nambi*. Or cette langue est un Nahuatl corrompu: Leo Wiener nous dit que le Nahuatl n'aurait pas de *b*. *Nambi* correspondrait donc à *namwi* qu'Oviedo, espagnol, devait prononcer le *b* comme *v* (*caballo* rendant *cavallo*"), et pour *namwi* a dû écrire *nambi*. L'Otomi selon Mlle Lecoq (6), donne au chien le nom de *tzini*, qu'emploie également le Pirinda ou Matlaltzinco.

(1). — Paul Radin. The Relationship of Huave and Mixe. Jl. S. Amer. Paris. T. X.
(2). — Id. The relationsh. of Maya to Zoque-Huave. Jl. S. Amer. Paris, T. XVI.
(3). — D. G. Brinton. Chontales et Popolucas. op. cit.
(4). — A. Meillet. op. cit. p. 634.
(5). — Historia general e natural de las Indias. Madrid. 1855. V. 4. p. 96.
(6). — Mlle. L. Lecocq. op. cit.

Le Moskito est rencontré sur la côte du golfe du Mexique, au Nicaragua et au Honduras, il forme une famille constituée par W. Lehmann (1). On a le mot *yul* pour le chien.

C'est dans l'étáit d'Oaxaca que se trouve la famille Zapotek avec ses divers dialectes. Nous avons ici des variantes dans les noms du chien qui obéissent à certaines altérations. L'*e* se change, p. ex. en o.

ve'ku"u (S. Juan Atepec)	**mbo'ku** (S. Baltazar Chichicapa)
ve'aku'	**mveku**
ne"ekave (Juchitan)	**vaku"**
be"ku	

Il semble que ce soit la partie gutturale du mot qui ait la plus grande résistence et soit sans doute la plus primitive, car dans la langue Mixe, du même état, on trouve le mot *uk* pour rendre l'idée de "chien" (2).

Rappelons ici que nous avons recueilli des termes évidemment apparentés: *pú-yuk* (Wintum), *puku, poho-la* (Mutsun), *pûs, puesh* (Yokuts), *pä'hasa* (Tunika), *püek* (Mixe), *pek* (Maya). Ces termes sont tous américains, mais nous en trouvons d'autres, comme *pokko, pukka* (Haut Murray) en Australie; *uki* (Kuri moyen), *oka* (Cap York), que nous avons rattachées au groupe *yuge* (p. 253) et par là à l'Asie avec les racines *uk/ku.* Nous retrouverons dans l'Amérique du sud encore un bon nombre de mots qui rentrent dans ce groupe.

Dans l'ile de Porto Rico, un petit chien sans voix est employé à la chasse; il est également comestible, et son nom est *goshi* (3).

Nous avons constaté bien des fois que le nom d'un animal dans une tribu avait changé de sens ou s'était étendu dans la suite à un autre animal. Dans l'Amérique du sud spécialement, ce phénomène d'altération ou de transfert sémantique est très fréquent;

---

(1). — Eduard Grunewald. Moskito-deutsches und deutsch-Moskito Worterbuch. Congr. d. Americ. 3e Sess. Bruxelles. 1879. 2e Vol.

(2). — Jayme de Angulo. L'emploi de la notion d'"être" dans la langue Mixe. Jl. Soc. Amer, de Paris. T. XVIII. N. S. 1926.

(3). — J. W. Fewkes. The aborigenes of Porto Rico... 25th Ann. Rept. 1903.

ainsi cela arrive presque couramment pour le "jaguar". Je donnerai donc ici, pour comparaison ultérieure, les noms de ce félin parmi les dialectes de Costa Rica (1) :

Bribri	**nemu**	Boruca	**kura**	Cabecar	**durix-kri**
Terraba	**debo-kis**	Guaymi	**kurá, kora**	Guatuso	**tafa**
Dorasque	**kali**	Cuna	**atsha parpeti.**		

Dans les langues du monde, le nom de "coyote" provient du propre terme nahuatl qui le désignait: *coyotl* (2). Ce nom cependant a toute l'apparence d'être un mot composé; comment a-t-il pu se former ?

Nous rappellerons d'abord que le son *tl* a été rencontré chez les Athapasque et que l'on nous a dit qu'il tenait à la fois de *t* et de *k* (p. 296); ce sont 2 occlusives sourdes, la Ire une dentale, l'autre une gutturale. On sait qu'il y a dans le mécanisme phonétique de certaines *l* un rapprochement à établir avec celui qui émet les dentales (3), or on ne peut expliquer l'audition d'un *t* ayant la violente occlusivité du *k*, accompagnée de l'impression d'une liquide, que si cette dernière se fait entendre en même temps que l'occlusion et glottale; ce sera donc elle qui dominera sur l'occlusive, permettant à qui entend le son double la confusion entre *t* et *k*. Un tel son ne peut guère se produire que chez un peuple à prononciation surtout gutturale et grave. Mais il faut s'attendre à ce que les tribus émigrées de ce groupe vers des régions plus méridionales, voient l'évolution de leurs gutturales se produire naturellement vers des chuintantes, et c'est, me semble-t-il, ce qui est arrivé parmi les populations qui ont occupé l'Amérique centrale, dans la suite. Les noms en *tchi, chi,* seraient alors le résultat de l'évolution de termes antérieurs en *tli;* les mots en finale *-etch* (*Tehuantepec*) seraient l'évolution de termes primitifs en *etl* (*Popo-catepetl*). Il est probable d'autre part que la prononciation *tl* ne soit pas non

(1). — Raoul de la Grasserie. Les langues de Costa Rica et les idiomes apparentés. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. T. Ier, nº I. 1903.

(2). — Léon Diguet. Contribution à l'étude du Mexique précolombien. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. T. 3.

(3). — J. Vendryes. Le Langage. 1921. p. 31.

plus une prononciation primitive, mais simplement une transition, due à des conditions locales, peut-être climatériques, de sons antérieurement gutturaux, et qu'il faille chercher dans des termes en *ki, ka* les origines de ceux que nous retrouvons en *tli, tla*. Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse de travail.

J'ai dit que *coyotl* devait être un mot composé, et je rappelle que nous avons constaté des mots en *yolá* (Takelma), *yuel* (Mutsun); nous avons même trouvé un *yâ'yol* en Asie, chez les Koriaks. Je crois qu'il est permis de mettre ces termes en rapport. La première partie serait *ko/ka/ku* qui a fourni les termes déjà relevés en *koi, koué* (Chatas), *kowa'u* (Kotonam), *kéwe* (Washo).

AMERIQUE DU SUD

VIII

C'est maintenant aux langues de l'Amérique du sud que nous passerons pour constater les ressemblances et les divergences. Tous ces travaux ne sont pas encore classés méthodiquement, on a abusé des divisions de tribus, beaucoup ne doivent représenter que des clans éloignés de leurs groupes originaux, et la plupart du temps les distinctions ont été établies sur des considérations purement linguistiques; cela n'est pas suffisant pour démarquer des parentés et des divergences ethniques, on peut le voir par notre propre travail, qui ne prétend pas déterminer des groupes raciaux, mais a pour but essentiel de montrer des déplacements, des migrations probables et des contacts, ce qui est très différent d'une parenté ethnique.

D'autre part tous les résultats qui ont été recueillis sont seulement partiels et comme la plupart des recherches ont été faites par des étrangers, donc des gens de passage plus ou moins rapide, les travaux manquent de profondeur et nous retrouvons, en outre, cette incertitude de transcriptions que nous avons déjà signalée dans l'Amérique du nord et centrale. Bref, c'est surtout un état provisoire des choses que nous trouvons pour l'étude des tribus de l'Amérique du sud.

Ici particulièrement nous ne pouvons borner notre investigation au nom des canidés exclusivement, car on voit très souvent le nom d'un autre animal, apparemment peu semblable au "chien" être désigné par le même mot, ou un terme très voisin de celui qui s'applique à ce dernier. Pour les familles et leurs localisations nous avons mis à contribution surtout les ouvrages du Prof. Paul Rivet, ceux du P. W. Schmidt, de Koch-Grunberg, Spix et Martius, K. von den Stein, Nimuendajú, &.

L'Amérique du sud forme un tout, comme l'Amérique du nord, où d'une part les Anglo-Saxons, de l'autre, les peuples ibériques, representent l'élément étranger. Le reste peut être considéré comme relativement indigène, bien qu'on ne se puisse dispenser d'en rechercher l'origine en dehors des rives américaines; mais la date reculée où eurent lieu les immigrations permet de mettre ces populations sur le même pied, vis à vis de l'Amérique, où on met les Australiens vis à vis de l'Australie. Les tribus qui séjournent aujourd'hui au sud de l'isthme de Panama ont très probablement émigré de l'Amérique du nord, comme les approximations linguistiques nous le font pressentir. Que quelques unes parmi elles, aient eu une autre origine, pacifique en l'espèce, cela est très possible, d'après certaines relations de coutumes et d'outils, mais ces dernières, comme nous le montrerons, sont de provenance certainement plus récente. Quoiqu'il en soit, on groupe dans un certain nombre de classes l'ensemble des tribus éparses sur ce vaste domaine. Ce que l'on n'a pas encore fait et à quoi il faudra bien en venir, c'est à établir les relations ethniques primitives de ces grands groupes provisoires, soit entre eux, soit par rapport aux tribus nortistes dont ils se sont séparés à une époque donnée.

Nous passerons en revue les grandes divisions, en donnant les noms des canidés et de quelques autres animaux à désignation apparentée et nous marquerons plus tard sur la carte, les aires où se rencontrent des radicaux que l'on peut juger comme communs.

Si nous considérons d'abord la côte occidentale et la région de la cordillère des Andes, nous citerons en premier la famille Chibcha. C'est la première que l'on rencontre à la sortie de l'isthme de Panama en pénétrant dans l'Amérique du sud. On distingue dans cette famille entre autres, un groupe Chibcha-Aruak auquel appartiennent les Atanquez, de la division Aruak, et qui vivaient sur le versant méridional de la Sierra Nevada, en Colombie (1). Le chien est ici appelé *chörma*, le puma *dumáke*, le renard *sárma*. Les Bintukua qui sont leurs voisins, appellent le puma *güiachina* et le chien *péru*, mais ce dernier mot semble bien dériver de l'espagnol. Au même groupe appartiennent les Kágaba qui ont *pizu* pour nom du "chien" (2). Le renard, se nomme chez eux *kalauka'labei*, le jaguar est *karlabê* et le loup *galikutchi* (3). Le Rama, le Tunebo, le Betoi et l'Andaki sont des sous-groupes de cette famille Chibcha, selon P. Rivet (4). En Tunebo, "chien" se dit *bayará, baya, bayariko, paixara*, selon les régions; l'*l* manque dans certains vocabulaires et il est possible que *n* et *t* y suppléent parfois. Si nous comparons 2 de ces groupes, le Tunebo et le Rama, nous rencontrons des concordances qui justifient cette hypothèse:

	Tunebo et dialectes	Rama et dialectes
agouti	**buka**	**puk**
jaguar	**koto-a**	**gude**
	kóto-gua	**ku0e-dabere** (puma)
	kato-kua	
puma	**kunua**	**kooné**
	kunua	**kurá** (jaguar)
		kura (jaguar)
		kura-tain (puma)
		kora-tain
		kora-torón
		kure-davé

(1). — Dr. Rafael Celedon. Vocab. d. l. lang. Atanques. Congr. Americ. Paris. 1890.

(2). — Dr. K. Th. Preuss. Forschungreise z. d. Kágaba — Ind. Anthrop. 1925. p. 888.

(3). — Id. id. Anthrop. 1926. p. 387.

(4). — P. Rivet. La langue Tunebo. Il. Soc. Amer. de Paris. N. S. — T. 16.

En Andaki, dans la valée de S. Agustin, le "jaguar" s'appelle *mi* (1).

Parmi les dialectes de Costa Rica, nous avons déjà cité le Bribri avec un mot *nemù* pour le "jaguar", Rivet nous donne ici: *dô-kâtub, di-kórum,* et *dâ-kōrub* qui paraissent désigner le puma.

Dans cette famille rentrent les langues Colorado et Kayápa de l'Equateur (2). Le Colorado a un terme pour "félin" qui est *kela,* le "chien" est *chu* ou *chu-chu* et le renard est appellé *biali*. Le Kaiapa qui se parle sur la rivière du même nom, depuis le rio Ouzole jusqu'aux pieds de la Cordillère, a le mot *kutchas* pour le chien, d'après Santiago M. Basurco (3).

Nous avons encore le groupe Paez, où l'on trouve les Paez et les Moguex (Guambiano) (4). Ici les termes sont divers pour désigner le chien: les Moguex disent *wguerad u got,* et les Paez *alco,* ce qui est d'origine incasique.

En Colombie nous citerons encore dans l'état de Cauca, les Indiens de la rivière Sambu. Ils ont le terme **imama** pour le jaguar jaguar (5) qui reproduit exactement le mot du vocabulaire cholo de Cullen et Seeman, désignant le même animal.

Le sud de la République de l'Ecuador et le nord extrême du Pérou sont occupés par la famille Jivaro (ou Siwora). Quelques auteurs pensent que leur langue serait peut être arawak (6). Dans le dialecte Maúa, qui appartient à cette langue, on appelle le jaguar *xapa-yágwa,* ce dernier mot étant également commun au tupi et signifiant "chien". Le terme *xapa* désigne particulièrement le "cerf"; le "jaguar" serait donc pour eux "chien-cerf". Entre les Jivaro, on donne cependant au "chien" le nom de *yawaru*. Dans la région orientale de ce même pays, on trouve la langue Záparo.

(1). — P. Rivet. La langine Andaki. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. — T. 16.

(2). — H. Beuchat et Dr. Rivet. Contribut. à l'étude d. lang. Colorado et Gayapa. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. T. 4.

(3). — Revista de Ciencias. Lima. 1903.

(4). — Léon Douay. Contrib. à l'américan. du Cauca. Congr. Amer. Berlin. 1888.

(5). — A. Pinart. Explorat. du Choco et de l'état de Cauca. Gongr. Amer. Berlin. 1888.

(6). — H. Beuchat et P. Rivet. La lang. Jivaro ou Siwora. Anthrop. 1909. p. 1053 et sqq.

Ici selon les dialectes, les mots changent. Rivet signale chez eux des ressemblances lexicographiques avec le Miránya, qui est tupi-guarani (1). "Chien" est *atsar*, dans le dialecte andoa; *aryaku* dans le dialecte conambo; *airoko* dans le dialecte záparo, selon Osculati, et selon Simson *aryóku*. Il établit les comparaisons suivantes: *uairaka* "chien d'eau" (Tupi du nord), *arriku* Orejones de la famille Witoto) (2). En Zaparo nous avons aussi "loup" *ckaranano*, "once" *imatini*, "porc" *hiari javari*. (Osculati).

La famille Witoto (3) vit sur le haut Yapura et sur l'Iça. C'est un groupe linguistique que l'on rapprochait du Karib et qui doit être cependant séparé de tous les autres. Chez eux on désigne le "chien" par le terme *kaúadyo*. J'ai trouvé dans un autre auteur *hiko* (?) On a observé que le *d*, *t*, en Witoto pur (ou K'aime), se transforme en *tz* (*ts*) en Mirânya-Karapana-Tapuyo, une autre de leurs tribus. Le "jaguar" s'appelle *hira'sita* (4) et le "jaguar noir' *hituida*, le "tigre" (once?) *tiko tauayari*, le "chien" *hiko*. Les Coeruna à S. Antonio de Maripi appellent le "tapir" *auwái*. (Martius).

La famille Timote vivait au Venezuela dans l'état de Mérida; ceuxci désignaient le "cochon d'Inde" sous le vocable de *curi* (5) et le "renard" sous celui de *mapurito*, que l'auteur pense avoir été introduit par d'autres tribus. Dans le dialecte Kuika de cette famille, "chien" est *hutn* et "renard" est *kcharah;* dans les dialectes Mukuchi, Mukubache, et Mirripú, le "chien" s'appelle *sirki* (6), qu'un autre auteur nomme *ticirqui* (7).

Passons à la famille Quitchua.

---

(1). — Id. La famille linguistique. Záparo. Jl. Soc. Amer. Paris. N. S. — T. 5. p. 241.

(2). — P. Rivet affinités du Miránya. Jl. Soc. Amar. Paris. N. S. — T. 8.

(3). — Les Indiens Witotos. Jl. Soc. Amer. Paris. N. S. — T. 3. p. 167.

(4). — Dr. Th. Koch-Grunberg. Die Uitóto Ind. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. T. 7.

(5). — Julio C. Salas. Ind. Mucus. De Re Indica. Vol. I. Junio 1919.

(6). — La famille ling. Timote. Internat. Jl. of Amer. Linguist. N. Y. Vol. 4. Jan. 1927.

(7). — J. I. Lares, Ethnogr. del Estado Merida. De Re Indica. Vol. I. Set. 1918.

Le Chinchasuyo est un dialecte qui s'est formé du Quitchua quand celui-ci fut imposé par la cour incasique sur le territoire de Quito, dans l'Ecuador, où il y avait divers parlers indigènes. Or il est possible, étant données les différences que l'on y trouve avec le Quitchua, que les termes chinchasuyans soient un reste de ces idiomes indigènes, plus ou moins modifiés. "Renard" ici est *camaque*, en Quitchua c'est *atoc*, "chien" est *ano*, mais on dit *allco* en Quitchua (1).

Le Quitchua ne put cependant pas s'imposer à toutes les tribus indigènes, c'est ainsi que continua de vivre le Tchango-Uru-Pukina, qui était parlé sur le bord et dans les iles du lac Titicaca, Copacabana, la province de Paria, de Lipes (2). Ces Indiens habitaient le haut plateau bolivien et péruvien avant l'arrivée des Aymara; ils occupaient aussi le Pacifique d'Aréquipa, de Pisagua à Iquique et les environs de Cobija, s'identifiant avec les Tchango de la même région. Il semble bien que leur langue fut le Pukina. Or ces Uru-Pukina sont des Aruak que nous retrouverons plus loin, quand nous en serons à ce grand groupe.

Nous avons pu rencontrer encore quelques noms d'animaux en Quitchua, ce sont : "jaguar" *uturuncu* (3) ; "por" *kutchi ;* "tapir" *ahuara, tchatcha-wácâ*, "cerf" *schiba ;* "felis concolor" *puma ;* "once" *yntschu ;* "chienne" *curme*. Tous ces mots proviennent du vocabulaire de Ph. V. Martius.

En Bolivie sur la rivière Itonama, habite la famille du même nom (4) où nous relevons les noma *pahu* "chien", *mixuitchi* "loup rouge", *huatchi* "renard" et pour le "jaguar" les mots *hutiu, hut=cho, oiktio, oitio*.

(1). — J. F. Nodal. Compar. de l'Aymara, du Quichua et du dialecte de Quito. Congr. d. Amer. Bruxelles 1879. T. II.

(2). — P. Rivet et Créqui Montfort. La langue Uru ou Pukina. Jl. Soc. Amer. N. S. — T. 17.

(3). — R. E. Latcham. The Totemism of anc. Andean Peop. Jl. Anthrop. Inst LIV. 1927.

(4). — Créqui Montfort et Rivet. La lang. Itonama. Mém. Soc. Linguist. Paris. T. XIX. 1916.

Comme famille séparée, en ces régions, nous citerons encore le Kahuapana ; il comprend les langues de la famille Mayna de Brinton, parmi lesquelles le Jébéro. Elle vit sur les 2 rives de l' Amazone, entre le Huallaga et le Potro. On trouve dans le dialecte de Jébéro, *daiali* qui signifie "apprivoisé", *nini* "chien", *boro* "cert",*pahuala* "tapir" (1).

En descendant la cordillère nous passerons au Chili, où au XVIIIe siècle, le "chien" portait le nom de *thehua* (2), le "renard" celui de *gúrú,* une espèce plus grande était appelée *culpeu*. J'ai trouvé, les mots *trewa yem* traduite "armes Hündlein" dans "Zehn Araukanerlieder" (3), je crois que *trewa* répond à petits chiens" et que ce n'est qu'une autre transcription du terme *thehua.* D'autre part, d'après Franck G. Speck (4) la transcription du du nom "renard" est un peu diverse, car il donne ŋ *uru,* où ŋ répond à *ng*. Le "puma" s'appelle *pagi-thapial* en Araucan et le "jaguar" *nawuel* (5). L'Atacameña était une langue indigène au Chili, indépendante du Quitchua. On croit que c'est celle des Indiens pêcheurs sur les côtes du Chili et du Pérou. Leur nom du "chien" était *locma* (6).

L'immense territoire qui s'étend des Andes jusqu'à l'Atlantique est occupé par une infinité de tribus que l'on a réunies en un certain nombre de familles. Parmi les groupes les plus importants, on compte pour le nord et la partie moyenne les Aruak, les Tupi-Guarani, les Karib et les Gê. Nous étudierons les Aruak, d'abord.

---

(1). — Beuchat et Rivet. La famille linguist. Kahuapana. Zeits.. f. Ethnol. 1909.

(2). — Padre Andres Febres. Arte de la lengua general del Reyno de Chile. Lima. 1764. (Rept. Smithson. Inst. 1902. p. 489.

(3). — Anthropos. 1911. p. 691.

(4). — Two Araucanian Texts. XX° Congr. Amer. 1924. Rio de Janeiro.

(5). — R. de la Grasserie. Voc. Pehuelche. Congr. Amer. Paris. 1900.

(6). — Th. H. Moore. Voc. de l. lang. Atacameña. Congr. Amer. Luxemburg 1877.

Les Aruak avaient reçu de Gilii le nom de famille Maipure, Von den Steinen les a appelés Nu-Aruak.

Ce serait l'émigration Uru-Pukina qui aurait été la plus ancienne des migrations Aruak, partie avant toute différenciation dialectale de la région (que l'on regarde comme) primitive, dans les bassins de l'Orénoque et du Rio Negro. On a vu qu'ils habitaient les plateaux bolivien et péruvien avant l'arrivé des Aymara (1).

"Chien" en Uru et en Uru-Tchipaya est *paku, pako,* le "porc" se nomme *okchici,* le "renard" *kxeti*.

On trouve des termes apparentés parmi les autres tribus aruak, et aussi en dehors d'elles : *paku* (Moxo), *páku* (Takana), *paku* (Maropa). Dans la famille Itonama, nous avons rencontré déjà *pahu,* qui devient *ni-pao* et *ni-pahu,* avec un préfixe, dans celle Kanichana, et reste *paku* dans la famille Mobima. Mais chez les Aruak, des variantes de ces mots sont données à des singes:

"Callithrix cuprea"	**pakuy**	(Uainumá)
"Macaque"	**paho**	(Mehinaku, Kustenau, Waurá)
"Callithrix sp."	**ipéku, hipéku**	(Katapolitani et Tariána)
"Callithrix torquata"	**pakoy**	(Mariaté).

Le mot désignant le "renard" *kxeti* est une variante d'*okchici,* nom du "porc" et ce dernier nous fournit aussi de nombreux rapprochements parmi les langues aruak : *otchitchi, utchite* "chien" (Kampa), *útchi* "chien" (Apolista), *otchek* "chien" (Amuesha), *kutchis, gotchis* "chien" (Taino). *Otchi* "Cav. cabiai" (Mutchoxeone), *oshi* (Baure), *itche* (Paunaka), *ahatchi* (Paikoneka), *kutsi, kotchi* (Yavitero), *Kotchi* (Mandauáka et Uarekéna), *kotzi* (Karútana), *kotch* (Baré), *kokzi* (Baniva), *otciti* (Machegenga, tribu des Kampa); chez les Takana aussi le "chien" s'appelle *uchi* (2).

(1). — P. Rivet et Créqui Montfort. La langue Uru ou Pukina. Jl. Soc. Amer. Paris. N. S. — T. 17 et La lang. Uru-Pukina. Jl. Soc. Amér. TT. XVIII et XIX. 1926 et 1927.

(2). — Fr. Ant. Gili. Los Indios Tacanas y su lengua. Rev. Mus. La Plata. T. 10. p. 310.

Il n'y a pas de doute que l'on doit grouper dans la même famille de mots les formes en *utchi* et celles en *kutchi*, c'est l'évolution d'une même racine. Ces formes ont dépassé les territoires aruak que nous connaissons aujourd'hui, soit que les nouveaux envahisseurs les leur aient empruntées, soit que le contact de voisinage les aient communiquées; on les retrouvera ainsi p. ex. chez des tribus Pano, où les Kunibo de l'Uyacali appellent le "chien" *otcetc*. D'autre part, ce mot entrera en composition dans d'autres tribus, où nous lui verrons former des termes en *kai-kutchi*, &.

Peut être faut-il rattacher au même radical le nom du "jaguar" en Baure, qui est *istchini*. Les Anti, tribu des Kampa nomment aussi le "chien" *ochiti*, tandis que les Tchontakiro (ou Piro) l'appelent *quiti* (1). Ils vivent entre l'Ucayali et le Purus. Enfin, chez les Baniva (2), les formes *ouachi*, *ouarsi* (Crevaux) se rapportent au "jaguar".

Parmi les tribus Aruak pour lesquelles nous avons pu récueillir encore des noms, dans les divers vocabulaires, nous examinerons tour à tour:

Les Baure qui ont pour le "chien" les mots *kové*, *kuvê*, *kúvua*. Ce nom se retrouve plus ou moins modifié dans d'autres tribus aruak pré-andines : *kiti*, *shabe*, *kibi*, *keve* et *kewe*, ce dernier chez les Piro et Kuniba, chez les Maneteneri ; *kave* (Pakaguara) (3), (Paunaka), *kovè* (Mutchoxeone), *kave* (Paikoneka), *tchábi* (Uainuma) et *tchoby* "canis azarae" (Mariaté) (4). Mais on le relève encore dans la famille Tchapakura (5) sous la forme *kahue*, ainsi qu'en Kitemoko.

Les Ipurina, sont des Aruak pré-andins, vivant sur le haut Purus (6). L'*l* chez eux se rapproche de l'*r*. Ils appelent le

(1). — P. Marcoy, Globus. 1865. p. 39.

(2). — R. de la Grasserie, Esquisse d'une gramm. et d'un vocab. Baniva. Congr. d. Amér. Paris. 1890.

(3). — P. Rivet et C. Tastevin. Les lang. du Purús, du Juruá et des régions limitrophes. Anthropos. 1921-22. Pp. 303 et 820. Le Pakaguara est un groupe Pano.

(4). — Créqui Montfort et P. Rivet. La famille linguistique Takana. Jl. Soc. Am. Paris. N. S. — T. 13.

(5). — Id. La famille linguistique Capakura. Id.

(6). — Th. Koch Grunberg. Ein Beitrag z. Spr. D. Ipurina Ind. Jl. Soc. Amer. Paris. N. S. — T. II.

"chien" *nãpánale, naõpanari, anópanari ;* on voit que les transcriptions sont diverses, mais on a encore : selon W. Chandless *anguity,* qui signifie aussi "jaguar" au Purus (nous avons signalé *quiti* (p. 332) qu'il faut en rapprocher ; *anabanari,* et *angiti* selon Polak, et *hângitiki* selon J. B. Steer, également au Purus.

Les Baré, sur le Rio Casiquiare, avec le "chien" *tchinu* et le "porc" *habija* (Wallace) à rapprocher de *cabiai* et des mots *kibi, kowe,* &.

Dans le groupe nord amazonien rentre la langue Saraveka de Bolivie, qui désigne le "chien" sons le nom de *chichare,* le "renard" sous celui d'*abaduru* et celui de *kuti* pour le "tapir" ; le "jaguar" s'appelle *itiñe*. C'est avec le Pareci, également aruak, du Tapajoz, que le Saraveka peut le mieux être assimilé, disent les auteurs (4.) Ainsi en Pareci le "renard" est *hoaduru* et le "tapir" *kote, koite*.

Les Pareci (Ariti) nous fournissent les noms suivants: "tapir" *kotui,* (ce qui est une autre transcription), *caetetú* (variété de sanglier *auaruçu* (*-uçu* signifie "grand", d'où *auar* est un terme plus ancien qui peut avoir été appliqué à un autre animal et que l'on doit confronter avec *awara, yaguara,* &), once *xeni,* porc sauvage *ozeu,* loup *aoza,* petit loup *uazalô* (2).

P. Rivet juge le dialecte Tikuna comme un aruak très altéré. Ils occupaient jadis sur la rive gauche de l'Amazone le territoire compris entre l'Ambiyaca et l'Atacuari; ils étaient voisins des Peba et Yagua. Aujourd'hui on les rencontre encore au sud de l'Amazone entre ce fleuve et le bas Javari (3). En Tikuna le nom du "chien" est aussi celui du "jaguar" *ay, haï, haü*. Celui de la "chienne" est *haté*. Ce dernier mot doit peut être se grouper avec les termes *kiti, quiti?* Quant au premier, avec ses variantes on le re-

(1). — Créqui Montfort et P. Rivet. Les affinités des dialectes Otuke. Jl. Soc. Amer.. Paris. N. S: — T. X. 1913. p. 369-377.

(2). — Dr. Roquette-Pinto. Rondonia. Arch. Museu Nacional. T. XX. 1917.

(3). — P. Rivet. Affinites du Tikuna. Jl. Soc. Amer. Paris. — T. IX. 1912.

trouve dans de nombreuses tribus, particulièrement celles qui appartiennent au groupe Tukano:

jau, yaui	"chien"	Yukuna	Aruak
iái	"jaguar"	Pioje	Tukano
yai (a)	»	Yahúna	»
yaui	»	Kobéua	»
ye	»	Desána	»
yi	»	Yupúa	»
maca-yai	»	Tama	»
ma-yay et **airoya**	»	Encabellado	»
yái	»	Uasõna, Erúlia	»
yâi	»	Buhágana, Tsola	»
yei	»	Tuyúka, Uaíana, Bará	»
yairó	»	Uaíkana	»
yáiro, yáido	»	Uanána	»
jái, hiai, ayro-yay	»	Kueretú (Gê)	»

Nous retrouverons encore des noms analogues au cours de notre recherche, plus au sud. Nous devons également signaler que cette forme *ay* gutturalisée entre en composition dans de nombreux dialectes avec l'élément *kutchi*, pour donner le type *kaikutchi*. Devons nous y voir une sorte d'harmonie vocalique où la gutturale de *kutchi* a imposé sa préfixation à la forme *ay, ha'i?* Ou le mot était-il déjà muni de l'initiale occlusive quand on l'a aggluttiné à la parole *kutchi?* Il semble de toute façon que le mot composé résulte de la fusion de 2 éléments tribaux qui usaient, chacun de son côté, d'un terme propre pour nommer le "chien".

Les Yukuna dont nous venons de citer le nom du "chien", ont pour l'once tachetée, le mot *chave* et pour le "puma" (f. concolor) celui de *cavou;* ces termes entrant dans le groupe *kave, kowe, &* Le "tapir" est *emam* (Natterer), mot de même famille que *imama* "jaguar", que nous avons trouvé chez les Indiens de la rivière Sambu, — que *ima* (*tini*) "once" en Zaparo. Chez les Baniva, qui sont aruak, *ema* est le nom du "tapir" et *iminami* celui du "porc". Ces Baniva sont établis sur les rives de la rivière Guainia, en Colombie; il en semble résulter que cette forme est assez répandue dans les régions préandines de l'Ecuador et de la Colombie. Les Baniva ont pour le "chien" le mot *zinon* (Chaffanjon) qui est trans-

crit *tsino* pour le dialecte de Tomo. Le "renard" se nomme *inarito.* On sait que suivent les voyageurs, le même son varie extrêmement dans ses transcriptions, et il n'est pas impossible de rapprocher les mots où nous trouvons, *z, ts, x* à la même place. Aussi regardé-je *tsino* et *zinon* comme 2 équivalents, mais je suis tenté de suggérer encore une probable relation avec les mots *xeni* "once" (Pareci), *xóoni* "chien" (Popoluca de Oluta), et avec la forme plus simple *ano* du Chinchasuyan. Nous avons vu les Baré employer le mot *tchinu* qui est directement apparenté au *tsino* baniva ; cette même racine qui donne *ano* d'une part, est sans doute la même qui d'autre part se préfixe de chuintantes, ou qui entre en composition dans des mots comme *anó* (*panari*), *naõ* (*panari*), *nã* (*pánale*), *an* (*guity'*). (p. 333).

Poursuivant l'étude des tribus aruak nous nommerons encore les Cauixana du lac Acunauy ,au sud du Yayurá. Le "chien" s'y nomme *oéy,* le "tapir" *kaberôla,* l'"once" *jamary,* le "cerf" *giahro,* le "dasypus" (tatou) *yzò,* l' "agouti" *giahoui* (Spix et Martius).

Le Uirina de la rivière Marari, affluent du Rio Negro, avec les mots *dataue* "chien", *acurano* "jaguar", *jabinâ* "puma", *camâ* "tapir" (Natterer).

Le Kulino de Olivenza : *ghay* "tapir', *tsashó* "cerf", *ghamá* "once", *airou* "chienne" (Spix), qui rappelle *yairo* des Uaikana et Uanána. Le Kulino, malgré ces analogies est une tribu du groupe Pano.

Le Uainumá au Yapura et à Aloellos et Caiçara sur l'Amazone. Ce sont les Uainembu ou Colibri de Wallace. Ils ont pour nom du "tapir" *aehma,* qui se joint au groupe *emam,-ema* que nous avons vu en Colombie. Leur nom *tchábi* du "chien" (p. 332) s'applique aussi à l'once, mais l'once noire s'appelle *tschuáe*.

Le Jumana de Maripi sur le Yupurá, est une tribu que l'on dit apparentée aux Moxa, Maranha. Leurs mots sont: "tapir" *zama,* "cerf" *kauyá,* "once et chien" *yamá,* "dicotyles torquatus" *yamukaische*.

Les Passé, au confluent de l'Iça et du Solimões, avec les noms: *yare* "cerf", *y-ame* "once" et "once noire" *ghetsiu* (Spix).

Nous joindrons ici le groupe Takana. Créqui Montfort et Rivet (1) le comprennent dans la famille Aruak; il se serait modifié secondairement par l'influence des dialectes Pano. En effet ces Takana ont une grammaire analogue à celle des Pano, mais le vocabulaire est "en grande partie arawak" dit Rivet. Comme leur résidence touche au territoire des Aymara, Fr. Antonio Gili, qui a étudié leur langue, expliquait par ce voisinage, le fait de rencontrer dans leurs parlers des termes aymara; leur langage étant cependant aruak, il est très probable que les mots jugés par Gili comme aymara ,sont bien plus anciens et sont au contraire passés dans le vocabulaire aymara, du vieux fonds aruak ; nous avons vu en effet, (p. 331) que les premiers aruak ont habité le plateau bolivien avant l'arrivée des Aymara.

Nous avons trouvé chez eux *uchi* comme nom du "chien", mais on recontre aussi un autre nom : *ñaua* dans le Tiatinagua du Tombopata, donné également comme *nyawewa* par Rivet (2). Il faut rapprocher de ce mot des noms parallèles comme *niyo* du Mabenaro (affluent méridional du Manuripi), *iñiwewa* de l'Atsahuaca (tribu de famille Pano, mais bilingue et parlant aussi Takana). Nous verrons des mots de même aspect dans le langage des groupes Pano ; il reste cependant à déterminer si *ñaua* est un mot composé de *ña* (Cf. *ñã-panale*) et de *hua*, ou si ce n'est qu'une variante de *yawa* où *y* serait nasalisé et rentrerait dans le type *yagua, yagwa ?*

Nous avons vu les Maropa avec *paku* comme nom du "chien" ; nous citerons maintenant les Kaviñeno (anciens Kavina), sur la rive droite du Béni. "Chien" se dit *chapa* chez eux et "jaguar" *iba*. Les Maropa qui furent leurs voisins appellent ce dernier *imba*, en Takana pur c'est *ibba*. Je rappellerai que chez les Maka (Jivaro) nous avons recontré le mot *xapa* pour désigner le "cerf".

---

(1). — La famille linguistique Takana. Jl. Soc. Amer. Paris. N. S. — T. 13.
(2). — P. Rivet. in A. Meillet. Les lang. du monde. p. 675.

On connait des équivalences de consonnes entre le Takana, l'Araona et le Kaviñeno : ainsi *b* takana *mb* araona et *b* kaviñeno (1). Le maropa, dans ces conditions suit la variante des Araona. Em Kaviñeno le "tapir" a pour nom *chapa* également, selon Créqui Montfort et Rivet (2).

Parmi les Indiens aruak de la Guyane le chien domestique d' Europe fut introduit par les Espagnols, dit W. Ed. Roth (3), mais il y avait chez les indigènes des chiens du pays. Il est douteux, pense l'auteur, qu'ils aient été domestiqués. Il y en avait également à l'ile de Santo Domingo. Au temps des premières expéditions à l'Orénoque, en 1535, les Européens ont vu ces chiens dits "muets" que l'on appelait *maios* et *auries*.

Le Pomeroon Aruak appelle le "chien domestique" *kariru*, ce qui, d'après l'auteur, signifierait "grande dent" ; *kari* est un terme cependant que nous savons très répandu en toutes ces régions, et nous n'avons aucune raison de lui joindre l'idée de "dent".

Ches les Maipure, le terme *auri*, cité il y a 300 ans par Alonzo de Herrera, est encore aujourd'hui employé.

C'est au groupe nord amazonien de la famille Aruak, qu'appartiennent les Guajiro de la péninsule de la Guajira au Venezuela (4). Ils nous offrent les termes de *arori*, *karairi* pour le "jaguar" qui dans l'Aruak se dit *aroa*, *aruwa*. Les transcriptions ici encore varient : un autre auteur attribue le mot *ieri* aux Parauhano et *erech* aux Guajiro pour nom du "chien". Le "canis azarae" (Lycalopex, pseudalopex), renard de Guyane, est appelé *kätsche* par les Parauhano et *ualire* par les Guajiro ; ces derniers nomment l'"once" *kalaire* et le "puma" *wasasch* que les Parauhano nomment respectivement *kaléi-ra* et *karéir* (once) et *nór-eh* (puma) (5).

---

(1). — Fr. N. Armentia. Arte y vocab. de la lengua Cavineña. Rev. Mus. La Plata. T. 13.

(2). — La famille ling. Takana. op. cit.

(3). — An introductory study of the arts, &., of the Guiana Ind. Ann. Rept. 38.

(4). — A. Ernest. Die ethnogr. Stellung d. Guajiro Ind. Zeitsch. f. Ethnol. 1887.

(5). — A. Jahn. P arauhanos und Guajiros. Zeitsch. f. Ethnol. 1914.

Dans les dialectes de la Guyane anglaise on trouve les noms suivants pour le chien : Wapissiana *arimaragha*. Atorai *teni*, Taruma *hi*, Warau *peroro*, mot qui sans doute dérive le l'espagnol ou du portugais *perro*, ainsi que l'Arawak du cap Orange, *pero* (1). Les Warau ou Guarauno ont aussi un nom nouveau dans nos recherches pour le "chien", il entre dans la composition du mot *joo tobo* qui désigne le "perro de agua", où *joo* signifie "eau" ; mais *tobo* ne serait-ce pas une déformation du mot espagnol *lobo* ? (2) Cette tribu a en outre un nom particulier pour un petit chien sauvage, *karisiri* (4). On doit certainement rapprocher ce mot du Pomeroon *kariru* (p. 337). Je ne citerai que pour mémoire, que nous connaissons un nom analogue chez les Indiens Tawa du groupe Pueblo, *kari* e et que tous ces mots ont une allure de mots composés dans lesquels entrerait l'élément *kari* que nous connaissons déjà.

Dans le bassin de l'Orénoque les Achagua qui vivent sur le Meta, le Muco, donnent au "jaguar" l'appellation de *chavi*, mot qu'il faut joindre à ceux que nous avons vus chez les Uainuma, Mariaté, & (p. 332), et au *kebi* des Piro (ou Tchontakiro), vivant sur l'Ucayali. Les Mariaté ont aussi *tschoby* pour "once", *rinacuryi* "once pardalis", *zema* "tapir" et *ynâry* "chien", selon Spix.

Les Indiens Marawan, à l'embouchure de l'Oyapok (4) ont pour le chien un nom, qui comme ceux que nous avons vus plus haut, semble dériver de l'espagnol, c'est *peolo*. Le "jaguar" s'appelle *kokuine, kokuni*.

Dans les Antilles à Haiti, nous rencontrons le Taino, dont Martius fournit on vocabulaire d'après le recensement de Rafinesque : "chien" *cuchis, gochis, alco*, que l'auteur rapproche de *chi chi* (Amérique centrale), *chegua* (Chili), *cule* (Lule) et *alco* (Pe-

(1). — R. Schomburgk.

(2). — B. Tavera Acosta. Nuevos Vocabularios de dialect. indig. de Venezuela. Jl. Soc. Amer. Paris. N. S. — T. 13.

(3). — W. E. Roth. note 3, p. 326.

(4). — P. Rivet et P. Reinburg. Les Indiens Marawan. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. — T. 16.

rou). "Dasyprocta" : *aguti, aguchi, huti, utia, cuti,* qu'il compare à *cuyes* (Quito), *coy* (Huaztèque), *cuya* (Pérou), il rapproche encore ces mots de *curuc* (Tayronas Chibcha) et *quinazis* (Cauca), où nous ne pouvons pas le suivre. *Cuyes, coy* et *cuya* doivent être, d'autre part réunis non à *cuchis,* &, mais au groupe de *ghay* "tapir" (Kulino) *k'ujo* (Tewa), *hai-yu* (Yuki), *aiyo* (Kokop), &, ce qui nous reporte bien au nord, parmi les tribus des Pueblos. Cette constatation ne laisse pas d'être intéressante, si l'étude d'autres termes se rapportant à d'autres animaux ou objets, vient apporter des éléments complémentaires de confrontation.

Dans les iles de Cuba, Jamaique et Lucayes, Martius nous donne encore : "chien" *alco* (Cuba) ; "dasyprocta" : *usias, hutie, quinaxes* (Cuba), *hutia* (Lucayes).

C'est aux Aruak encore qu'appartiennent les Marawa que Martius assignait à un groupe Guck ou Coco. Ces tribus habitent près de la rivière Jutahy et appellent le "chien" *nunira,* le "tapir" *gama,* le "cerf" *kauyare,* l' "once" *ytuery,* l' "once noire" *kuriana,* "once pardalis" *uryury* (Notons ici ces formes *kuri*), "dicotyles labiatus" *arûa* (Spix).

Je citerai en outre des noms rencontrés au courant des recherches et qui ne sont pas entrés dans les citations antérieures·

Dasyprocta	**schiku**	Tikuna
	puchly	Uairacu
	paiyua	Manao et Cariay
	puütschy	Jumana
	pihtzi	Uainuma
	giahoh-ui	Cauixana
Chien	**coaty**	Bare
	ytschino	Uairacu
Once tachetée	**aghurána**	Manao et Cariay
	emaly	Uairacu
Felis pardalis	**ytury**	»

Je terminerai cette énumération des tribus Aruak, encore qu' incomplète, par la considération suivante: Toutes les Antilles et les Iles Bahama étaient primitivement occupées par les Aruak, ainsi que le Venezuela. Il y avait même au temps de la découver-

te, une colonie de ces Indiens en Floride (1). Les Aruak auraient apparu d'abord dans le nord et se seraient répandus graduellement sur les bassins de l'Orénoque et de l'Amazone (2).

C'est au groupe des Karib que nous passerons maintenant.

Selon Joyce (p. 256) le point de départ primitif des Karib serait le Xingu; ils se seraient emparés peu à peu des territoires occupés par les Aruak. Au Venezuela, les tribus indiennes ont des tombes diverses de celles de la Colombie, et qui se rapprochent de celles des populations Aruak et Karib (Joyce. p. 46). Il est évident que les Karib représentent ici un élément second. Rappelons aussi que chez les Karib, les femmes parlaient aruak (3), ce qui montre bien qu'elles avaient été ravies par les envahisseurs et avaient gardé leur langue tribale.

Les Karib se rencontrent encore en petit nombre dans la République Dominicaine et leur nom du "chien" est *áuli* (4). Rudolf Schuller qui a rencontré les termes *atcho* (Moseteno) et *chiti* (Terraba) pour le "chien", a rapproché ces langues (Karib-Aruak) des langues Maya-Quitché (5). Je crois que c'est surtout à l'élément Aruak que pourrait convenir la possible approximation, surtout si l'on considère la céramique de Marajò qui doit sans doute être attribuée aux Aruak, et qui dans l'Amérique du sud n'a de comparable que le goût technique des Maya du Yucatan. Rappelons qu'en Uru-Tchipaya le "porc" est *okchichi* et le "renard" *kxeti*. Quant à *auli,* les Maipure nous ont donné l'équivalent *auri*.

Selon les auteurs le nom de Karib varie, on rencontre aussi fréquemment Karibi, Karaibe, Galibi. Ce dernier est particulièrement celui des Kaleña qui vivaient à l'époque de la découverte sur les territoires des Guyanes, de l'Orénoque à *l'Oyapok* (6). Ils

---

(1). — Handbook of Amer. Ind. Bur. of. Ethn. P. Irst. p. 74.
(2) — Joyce. South Amer. Archeolog. p. 256.
(3). — J. Vendryes. Le Langage. p. 302, citant L. Adam.
(4). — J. Numa Rat. Jl. of Anthrop. Inst. XXVII. p. 299.
(5). — Relations ling. du Maya-Quitché avec le Caraibe-Aruak. Anthropos. 1919-20. p. 485.
(6). — P. Rivet in A. Méillet. op. cit. p. 663.

ont pour nom du "chien" le mot *agouti* (1). Dans la région de l'Orénoque, selon le même auteur, on trouve pour le "chien" les termes *chai* et *ouri*.

Dans son vocabulaire galibi, Ph. Martius fournit les noms suivants:

Dasyprocta cristata	akouchy
Mephitis suffocans	aouaré
Once	aroua, caycouchy
espéce de chien ((Icticyon? Galictis?)	caicouci
Dicotyles labiatus	panigo, pingo, poinco
Chien	pero, sosso
Renard	quachy

Les Tchake et les Arekuna donnent au "chien" le nom espagnol de *peru* (*perro*) et au jaguar, celui d'*isoo* (2). Nous avons rencontré le parfait équivalent de ce mot chez les Indiens Pueblos : *isauû* (Kokop).

Les Makushi vivent sur le haut Rio Branco depuis l'Uraricuera jusqu'au Rupununi ; ils nomment le "chien" *arimaraka*. Martius donne une autre transcription *alimalagá* et c'est une légère variante qu'il attribue au Paravilhana, de région voisine *alimalaká*. Les Makushi appellent encore le "dicotyles, *pengoü*, "felis onça picta" *kaikuschi*, "once noire" *vai galimân*, et le "tapir" *wailá* (Natterer).

Le Paravilhana a pour le "cerf" *uai köné*, "dicotyles" *poinké, paköla*. Faut-il rapprocher ces mots du groupe *paku*, que nous connaissons chez les Uru-Pukina ? Cela me semble assez raisonnable surtout quand nous trouvons dans la région pré-andine, chez les Jébéro, le parallèle de *paköla* en *pahüela* pour "tapir". Ici, chez les Paravilhana "tapir" se dit *vualali*, mais l' "once" revient à la même racine, c'est *ekölé*. Il ne faut point cependant perdre de vue que ces mots peuvent aussi remonter à la forme *koli, kuri* et qu'il *y* ait eu postérieurement fusion avec la forme *paku*, ou simplement

(1). — Mlle. M. Lecocq. Notes pr. un vocab... Congr. Amer. Paris. 1900.

(2). — B. Tavera Acosta. Nuev. vocab. de dial. indig. de Venezuela. Jl. Soc. Amer. de Paris. N. S. — T. 13.

préfixation de *p, pa.* La question ne peut guère être résolue que par comparaison avec d'autres mots où l'on trouverait une préfixation de *p,* analogue. De toute façon, cette formation serait très ancienne, puisqu'on la trouve déjà accomplie chez les Jébéro, et on voit que cela remonte à des tribus Aruak.

Les Hianákoto-Umáua se localisent entre le haut Japurá et le haut Caiary, surtout sur le cours supérieur de l'Apaporis (1). Ici le nom du "chien" est le même que celui du "jaguar", de l' "once", c'est *caikuji.* Nous trouverons *caïcoui* en tupi "jaguar". Les variantes de ce mot sont nombreuses : Karijone *caïcouchi,* Galibi (Kariña, du XVIe siècle) *caicouchi,* Pianokoto, Aparai *caicouchi* et *keikue,* Oyana *caïcouchy, caicoui,* Trio, Upurui *kaikui,* Caribi *kenkstshi.* Il nous paraît qu'il y a là un mot composé où le 2e élément nous est déjà connu sous les formes *koué, kové, cavé,* (Washo, Kotonam, tribus Aruak pré-andines) et sous les forme *kutchi* et *utchi* (p. 332-Aruak, p. 321-Amérique centrale) ; le Ier élément étant connu lui aussi : *yai, yei* (p. 334-Tukano), *kai-yu,* (p. 316-Wintun, Yokuts), *ai-yusha, oiyugi* (Mutsun).

Il est intéressant de joindre à ces noms ceux de quelques autres animaux, qui sont souvent désignés par des mots plus ou moins communs:

Iuebe "capivara" (Hydrochoerus) Hianakoto.

On trouve des variantes de cette forme dans des tribus d' autres groupes : *uipi* "nasua" (Yupua), *ouíbe, uipe,* "chien" (Miranya), *hiuibe* "tapir" (Maku), &.

"Loutre"	awaya	Bakairi
"Loutre"	awawa	Upuri, Apalai
"Paca"	kulimau	Trio, Upuri
	coulimao	Apalai
	ghuriman	Araquaju
"Agouti"	akiri	Yauapery
	akuri	Nahuquá
	acouli	Apalai
	acoussi	Ouayeoué
	coichi	Oyana

(1). — Dr. Th. Koch Grunberg. Les Hianakoto-Umauá. Anthropos. 1908, p. 297.

En Araquajú, qui est sans doute le même que l'Apalai, on rencontre beaucoup de mots tupi, néammoins il appartient a la famille Karib. Les Araquajú des anciens auteurs vivaient alors sur le Parú. "Once" se dit *ghaiguschy* et le singe "sahoin preto" *ghuschy*" (1).

La famille Peba, sur le haut Amazone, est regardée par P. Rivet comme un dialecte altéré du Karib; elle fournit pour le "chien" et le "jaguar" une même appelation *nemey*, que le dialecte Yagua, du même groupe a transformé en *nimbu* (2). Le Peba, cependant, donne aussi au "jaguar" le nom de *puma*. Le "tapir" se nomme *ameisha*.

Les Akawai vivent dans la Guyane anglaise, sur les riviêres Pomeroon, Moruca, & entre l'Orénoque et l'Essequibo. On sent bien chez eux l'influence successive des Espagnols et des Anglais. car dans leur vocabulaire on trouve *pero yamu* pour "les chiens" et *wolf yamu* pour "les loups", où *yamu* nous dit-on, indique le pluriel (3).

Notons encore parmi les noms du "chien" : *arimaragha* (Arekuna), *okheri* (Waiyumara), *tsawari* (Ouayeoué), *tsefeti* (Makiritare ou Maiongkong).

Les Apiaka sont aujourd'hui répartis en 2 groupes: l'un, localisé à l'embouchure du Tocantins, l'autre sur la rive gauche du moyen Tapajoz (4). On nous dit qu'ils ont quitté les rives du Xingu au XIXe siècle; ils auraient donc été voisins du groupe du Tapajoz, et cela permet de supposer que les 2 groupes sont parents. On classe cependant ceux du Tapajoz comme Tupi. Chez les Apiaka Karib, le "chien" est nommé *awara* et l' "once" *jawara* (Castelnau). Cette forme ne paraît pas provenir des Aruak, car nous ne l'avons pas rencontrée chez eux, mais elle n'est pas inconnue aux Karib, nous avons trouvé *aouaré* "mephitis suffocans" dans le vocabulaire Galibi ; *awaya* et *awawa* pour la "loutre" (Bakairi,

(1). — Ph. v. Martins, Worterb. Brasil. Sprach. Leipzig. 1867.
(2). — P. Rivet. La famille linguistique Peba. Jl. Soc. Amer. Paris. T. 8. — N. S.
(3). — L. Adam. Grammaire de l'Accawai. Jl. Soc. Amer. Paris. T. 2e. N. S.
(4). — Carte du Dr. W. Krickeberg in Buschan, op. cit.

Apalai), ce qui est en des régions fort distantes, l'une de l'autre et permet de penser à un mot de langue commune, originale; on peut également soupçonner une contagion tupi, car ces derniers ont justement couvert les terrains qui s'étendent de l'une à l'autre, et nous verrons en étudiant leur famille, que cette forme se rencontre plus fréquemment chez eux, Chez les Karib, en effet, (Chayma, Cumanogote) nous avons un mot différent pour la "loutre", *saro,* le "chien" est *giuckgrang* (Pimenteira), qui a *gararu* pour "felis pardalis" et *guaruré* chez Cumanogote et Chayma. Ces 2 derniers mots pourtant pourraient être rapprochés de *jawara, awara,* car on sait que *wa* est un équivalent de *gua*.

Tout un groupe de mots, toutefois, peut nous faire pressentir une autre origine:

"Agouti"	**engkuri**	Pimenteira
	jaguri	Pariri (1)
	iakouri	Arára
	akuri	Nahuquá
	akuli	Apalai, Trio, Kalina, Upurui
	acouri	Oyana
	akiri	Yauapery
	acoussi	Ouayeone
	agouti	Galibi
	kuri	Chipaya
	picouli	Karib des Antilles
"Jaguar"	**ocori**	Arara
	Kkhorié	Bakairi
	ekere	Kumanagoto
	equer	Chayma
	ekole	Paravilhana
	okoro	Palmella
"Chien"	**aquere**	Krischaná, Ipurocotó
	okheri	Wayumara

Cette longue liste de noms remonte clairement à la forme *kuri, kuli,* que nous connaissons bien et qui est très ancienne. Notons cependant que ce type *kuri* et ses variantes est rare chez les Aruak, nous n'en avons rencontré que quelques exemplaires

(1). — Curt Nimuendaju. Vocab. da Ling. geral do Brazil Zeitsch. f. Ethnolog. 1914.

(p. 335) *acurano ;* p. 337, *kariru ; auri ; karairi ;* p. 337, *kaléi-ra ;* p. 338 *rinacuryi ;* p. 339, *kuriana*) et nous sommes en droit de nous demander si ces faits ne représentent pas des emprunts au Karib. C'est là un point que je juge très important à éclaircir pour la provenance des Karib et pour l'époque possible de leur immigration. Nous savons qu'ils sont postérieurs aux Aruak et leur vocabulaire montre des formes qu'ils leur ont empruntées; cela est patent dans la forme composée *kaikuchi* dont nous avons déjà parlé et qu'emploient encore les Kaliña, Cariniaco, Chayma, Akawai, Araquajú (*ghaiguschy*), Yauapery, (*kokoschi*), Callinago (*câîcouchi*).

On trouve néammoins des mots aberrants chez les Bakairi: *hakkhe* "agouti", *meuré* "chien de forêt", *utóto* "jaguar" dont le nom est aussi *áka, aká, akále* (1), *awá* "canis azarae" qui répond à *aoálle* en Karib des iles, pour une espèce de "renard" ; enfin *porókhu* "canis vetulus. Lund", que V. den Steinen désigne comme "renard" et "petit loup".

Nous étudierons maintenant la 3e grande famille des Indiens du Brésil, celle des Tupi-Guarani. On admet que les Tupi, originaires du centre du pays, vers les sources du Xingu et le haut Araguaya, sont descendus jusqu'à l'embouchure du Rio da Prata, et remontèrent ensuite par la côte jusqu'à l'Amazone et au delà (2). Mais comme ils ne sont pas plus autochtones que les autres, il faut chercher encore quelles peuvent être leurs premières origines, avant de s'être établis sur le plateau brésilien .

Les Guarayo de Bolivie forment un groupe de cette famille, on suppose qu'ils vinrent du Paraguay, et ils se sont établis aux sources du Rio Blanco et sur le Rio San Miguel, ou Itonama. Le P. Francisco Pierini (3), qui les a étudiés, donne *cave* comme leur nom du "chien". Nous avons signalé cette forme chez les tribus

(1). — K. v. d. Steinen. Die Dakairi Eprache. Lepizig. 1892.
(2). — Joyce. op. cit.
(3). — P. F. Pierini. Los Guarayos de Bolivia. Anthrop. 1908. p. 877.

Aruak pré-andines et bien plus au nord jusque chez les Chactas de la Louisiana ; les Jivaro de l'Ecuador ont *xapa*, mot qui provient de la même racine. Peut-on donc croire que *cave* soit un terme originellement tupi ? Faudrait-il admettre alors que les Aruak le leur eussent emprunté et que les Chactas l'aient, à leur tour pris à ces derniers ? Cela parait absurde. Dans ces conditions, au moins en ce qui concerne le nom du "chien", l'observation du P. Pierini ne se justifie pas, quand il trouve que les Paraguayens, qui nomment le "chien" *yagua*, auraient altéré la pureté du guarani, mieux gardée par les Guarayo. Bien plus, sur la rivière Itonama, la langue du même nom, désigne le "chien" sous le nom de *pahu*, et nous savons que les Aruak les plus anciens, les Uru-Pukina, avaient eux aussi le nom de *paku*. Si les Guarayo en arrivant en cette région, n'ont pas pris ce type de mot, c'est qu'ils avaient déjà le leur, d'où venait-il ? Evidemment de tribus voisines des lieux où les Tupi venaient s'établir. Or sur l'Iriri et le Curuá, dans le bassin du Xingú vivent les Tschipaia, qui sont Tupi, et qui donnent au "chien" le nom *apú*, mais la "chienne' se dit *îshû ; î* et *û* sont des nasales (1) ; le mot est donc *inshun*. Ce dernier mot, précisément est quitchua (p. 329). Maintenant parmi les tribus Uru, il en est une appelée Uru-Tschipaia, elle doit représenter un mélange d'Uru et de Tschipaia, et on voit que descendus de la Colombie, les Uru ont dû faire ce mélange postérieurement à leur établissement sur les plateaux boliviens. Le fait que les Tschipaia, qui ont depuis émigré jusqu'entre les bas Xingu et Tapajoz, n'ont pas emporté le terme *paku*, propre aux Aruak (Uru), mais ont emprunté au parler des envahisseurs quitchua, le terme *inshun*, montre bien que la fusion d'Uru et de Tupi n'a pu être que postérieure à l'invasion ; et ce qui a eu lieu pour *inshun*, a eu lieu aussi pour *cave* qui se trouvait usité dans les tribus aruak pré-andines (Baure, Piro, Kuniba, Paikoneka, &). Il n'est pas jusqu'au terme *apú* des Tschipaia, que l'on ne puisse rapprocher du Takana (Aruak) où nous avons

(1). — Kurt Nimendajú. Zur Sprach. d. Sipaia Indianer. Anthrop. 1923-4.

relevé *iba* (Kaviñeno), *imba* (Maropa). Linguistiquement, pour ce groupe de termes, nous jugeons donc les Tupi tributaires des Aruak et du Quitshua.

Le tupi pur est parent très proche de l'Apiaka et il est parlé par les tribus Parentintin du bassin du Madeira, localisés entre le Gy-Parana et le Marmellos. Ils ne possèdent pas de "chiens", dit K. Nimuendajû, mais ils ont pour l' "once" un nom que nous voyons ailleurs appliqué au "chien" : *yawa*, "once noire" *yawarun*. (1). Le fait est surprenant, dans une région où tous leurs voisins possèdent cet animal, et d'autant plus que dans le vocabulaire du même auteur, nous trouvons cités *yawamimbad* "chien" et *yautî* "chien blanc"; une de leurs tribus, en outre, sur les rives du haut Riozinho, les Kawahib-Tupi, ont *yawa=tchin* pour "chien".

Nous avons vu qu'un groupe d'Apiaka était classé entre les Tupi, et nous avons suspecté une parenté entre les 2 groupes, celui Tupi et celui Karib ; or ces derniers nomment le "chien" *awara* et les quelques tribus karib qui ont des noms de ce type, sont non seulement rares, mais peuvent encore avoir été entachées de contagion tupi. Je serais donc porté à croire que les Apiaka ont été des premiers Karib qui se sont rencontrés avec les premières avancées Tupi, qu'ils ont été divisés, séparés, et que ceux qui sont demeurés sur les rives du Tapajoz, ont abandonné leur langue primitive et adopté le tupi le plus ancien, le gardant relativement pur. Les Apiaka Karib qui ont abandonné leurs anciennes résidences, n'auraient conservé du Tupi que quelques termes qu'ils ont altéré ensuite : *yawara*, *awara*. Le mot *yawara* serait donc réellement tupi.

C'est à la partie de cette famille que l'on trouve aujourd'hui entre le Napo et l'Ucayali, donc en Ecuador et au Pérou, qu'appartiennent les Cocama et les Omagua (2). Les Cocama appellent le "chien" *yawara*, selon Fr. de Castelnau, *yaguara*, selon Vacas

(1). — Kurt Ninmendajú. Os Indios Parintintin do Rio Madeira. Jl. Soc. Amér. Paris. T. 16. Ne. Se.

(2). — P. Rivet. Les langues guaranies du Haut Amazone. Jl. Soc. Amér. Paris. T. 7. Ne. Se. p. 155.

Galindo, et ils donnent le même nom au "jaguar" : *yahuara*. Les Omagua désignent aussi le "chien" sous le même nom, *yagoara* (Martius), mais ils nomment le "jaguar" *yahuara-huassu ; huassu* signifie en tupi "grand", ce qui prouverait que le mot fut appliqué au chien d'abord, et ensuite étendu au jaguar, si au contraire le jaguar eut été le premier nommé, le chien aurait reçu le nom de "jaguar petit" *yahuara-mirim*. Il n'y a cependant pas impossibilité absolue à ce que le jaguar eut été désigné sous le nom de *yahuara* chez les Tupi, qui devaient le connaitre déjà sur leur siège primitif, et qu'alors qu'ils connurent le "chien", ils appliquassent le même nom à celui ci, différenciant l'autre, plus sauvage, par le qualificatif *huassu*. Ce qui est plus curieux, c'est qu'ils aient donné aussi au "jaguar" le nom de *kay-kutchi*, qui nous l'avons vu, est un mot composé dont les éléments sont Aruak, mais dont la jonction est Karib. Ceci semble montrer que des individus Karib se sont mêlés aux envahisseurs, peut être des femmes, par eux enlevées. Les Karib, cependant sont fort rares en cette région, je n'y vois que les Yameo, les Yahua et Peba, et précisément aucun d'eux n'emploie cette forme composée, ni ses éléments. Dirai-je toute ma pensée ? Je soupçonne une erreur ici. P. Rivet qui nous fournit cette indication, nous donne aussi un autre mot composé en Omagua pour l' "once" *yukushy-yauâra*, et le "renard" aurait un nom voisin *yahuara-puana*. *Yauâra* est bien le terme tupi, mais l'adjonction d'un second terme indique une influence extérieure et dans le cas présent nous pouvons soupçonner le Quitchua qui a *kutchi* ou le groupe Barbacoa de l'Equateur qui présente *kutchas* pour le "chien" et où le "renard" est *biali*. Ce dernier mot peut-il être à la source de *puana ?* cela est possible, mais incertain ; il faudrait alors admettre des incursions par le Napo, ou bien que les Chibcha se fussent étendus jusqu'au confluent de cette rivière avec le Marañon, à un époque antérieure à l'occupation des Tukano, époque où les Tupi auraient aussi déjà émigré vers ces régions. D'autre part, il n'est pas moins surprenant de rencontrer chez ces Omagua les mots *acuti, aguti* pour "dasyprocta" (selon Martius), quand on sait que

cette forme se trouve plus particulièrement chez les Galibi, et que la forme commune chez les Karib, qui étaient voisins des Tupi, à leur point de départ, les Nahuquá, était *akuri*. On ne peut invoquer une transformation de l'*r* puisqu'elle est parfaitement prononcée dans le terme *yawara*.

Il y a 2 groupes de Miranya: les Miranya-Karapaná-Tapuyo qui sont Witoto et que nous avons signalés (p. 328) avec cette famille isolée, — et les Miranya (Boro) qui vivent entre le Yapurá et l'Igára-Paraná. Ceux-ci parlent un tupi très altéré, on en a tiré la conclusion qu'ils étaient les premiers Tupi qui aient pénétré dans ces lointaines régions, ce sont en effet ceux de la famille que l'on trouve le plus au nord, du côté occidental. Chez eux le "chien" et le "jaguar" portent des noms presque identiques : *uipe, ouîbe* "chien", *oïhpa* "jaguar" (1). On retrouve ces mêmes formes avec une grande ressemblance dans d'autres langues, pour désigner divers animaux : *iuèbe* hydrochoerus (Hianakoto) qui sont Karib et voisins des Miranya, *uipi* "nasua" (Yupua) autres voisins mais Tukano, enfin *híuibe* "tapir" (Maku) de famille Puinave, voisine aussi. Nous avons vu (p. 332) un type de vocables en *kove, keve,* où le Piro figurait avec *kebi,* et ces mots sont Aruak ; il n'est pas impossible que les formes en *uipi. uipe,* & soient des dérivés des premières.

Les Oyampi sur la frontière de la Guyane française, donnent au "chien" le nom *yawar,* à l'"once" ceux de *yawará* et de *caicouchi,* à "dasyprocta" celui d'*acuri.* Ici *caicouchi* s'explique parfaitement par l'entourage Karibe, ainsi que le nom *acuri* (p. 344).

Des Munducuru qui vivent sur le Tapajoz entre les Apiaká et les Mauhé, je n'ai trouvé que deux mots dans le vocabulaire de Martius, qui doit d'ailleurs être consulté avec circonspection, ce sont : *mohti* "desaprocta" et *"vitta"* "once tachetée".

Dans les dialectes Manajé de la rivière Ararandéua. Tembé de l'Acará pequeno et Turiwara de l'Acará grande, dans l'état du

(1). — P. Rivet. in A. Meillet. Les langues du Monde. P. 690 et: Affinités du Miranya. Jl. Soc. Amér. Paris. T. 8. Ne. Se.

Para, on trouve pour l' "once" *jawá* (Manajé), *zawárá* (Tembé) et *jawára* (Turiwara) (1).

Les Kainguá ou Cayowa forment 2 groupes, l'un au sud du Matto Grosso, l'autre au sud est du Paraguay. Ils appellent le "chien" *iawa* et l' "once" *jagua* (Castelnau).

Si nous récapitulons les noms donnés au "chien", par les tribus Tupi, que nous avons relevés, nous pouvons établir la liste suivante:

Guarayo	**cave**
Tschipaia	**apu, inshun** (chienne).
Parentintin	**yawamimbad, yauti**
Kawahib	**yawa-tchin**
Apiaka	**yawara**
Cocama	**yawara, yaguara**
Omaga	**yagoara**
Miranya	**uipe, ouibe**
Oyampi	**yawar**
Kaingua	**iawa**

Nous voyons que ces noms sont divers, qu'il y a un type *yawa* assez constant, qui doit être celui vraiment tupi et que ce type paraît avoir servi à désigner l' "once" avant de s'appliquer au "chien". C'est ce terme qui s'adjoint un autre mot de provenance non tupi, quand on veut spécifier le "chien" dans certaines tribus, ainsi : *yawa-mimbad*, où *mimbad* est un dérivé de *imba* des Maropa : ainsi *yauti* une variante de *yawa-tchin*, où *tchin* est apparenté au *tsino* Aruak (Baniva), au *tchinu* (Baré), *xeni* (Pareci). Les autres noms sont de simples emprunts, comme nous l'avons vu. Il semble qu'on en puisse déduire une conclusion logique: que les Tupi sont partis d'une région où ils ne connaissaient pas le "chien", ou ne le domestiquaient pas, tout au moins. Or il paraît en être de même pour les noms d'autres animaux (dasyprocta, tapir, renard), et je me demande si la langue tupi est bien une langue

(1). — K. Nimuendajú. Vocabul. da Ling. geral do Brazil. Zeitsch. f. Ethn. 1914.

indépendente, véritable ? L'importance qu'on lui accorde provient du fait que c'est avec les Tupi surtout, que les Européens qui arrivèrent au Brésil ont eu à faire; habitant toute la côte et les états de São Paulo, de Sta. Catharina et du Paraná, c'est leur parler qui a été le plus étudié; mais il me semble que lorsque l'on aura de véritables grammaires du Xarib et de l'Aruak, si jamais l'on y parvient, on découvrira combien le Tupi doit à ces langues plus anciennes et il ne représentera plus guère que le rôle de la Suisse, au point de vue purement linguistique. Cela peut être une erreur de ma part, mais je ne peux taire ici mon intuition.

Nous passerons maintenant à ce que l'on a appelé la famille Gê.

La famille Gê ou Kran (le Tapuyo de Brinton et de Chamberlain) est une famille artificielle qui nécessite de nombreuses études pour établir sa réalité ethnographique et linguistique. Quelques américanistes confessent qu'on y a fait entrer ce que l'on ne pouvait classer dans les autres familles. Elle couvre à elle seule une aire plus étendue qu'aucune des familles que nous avons précédemment étudiées, car elle occupe une grande partie de l'est du Brésil, depuis le 50e. méridien et se répand du 2e. au 32e. degré de latitude.

Les Kaingang appartiennent aux Gê méridionaux et vivent du territoire des "Missiones" dans l'Argentine jusqu'à l'état de São Paulo (1). Le nom du "chien" chez eux est assez constant, car on le retrouve dans leurs divers sous-groupes, à peu près sous la même forme : *honhon*, mein (Missiones), *honghong* (Rio Grande du Sud), *hoghog* (Paraná), *okong* (São Paulo). Ph. von Martius se rapportant à ceux de ce dernier état, ajoute "simia mycetes" *gong* et "tapir' *ajoron*.

(1). — Lucien Adam. Le parler des Caingangs, Congr. d. Amér. Paris. 1900. — Il est fort possible que les Kaingangs soient du groupe Botocudo, comme l'écrivit H. H. Manizer in "Les Botocudos".

La tribu des Indiens Krenak vit sur les rives du Rio Doce, États de Minas et d'Espirito Santo; c'est un groupe de Botocudo ou Borun (1), qui descendent des Aymoré du Prince de Wied, et ils appartiennent à la division des Gê orientaux. Chez eux le "chien" se dit *gon* et le "porc sauvage" (caitetu) *curek* (2) ; ils appellent le "jaguar" *kuparak* (3).

Les Botocudo occupent la même région et Martius nous fournit les mots suivants : "chien" *encong*, "once" *kuparack* (Guido Marlière, Eschwege, Neuwied), on donne aussi à cette dernière le nom *noukguara* (Hr. Jomard) au "dicotyles torquatus" *chon-gouin*, au "tapir" *cronanton* et *coupran*, que Castelnau écrit *moupran* comme il donne *inkan* pour "chien". Il note également un groupe Botocudo-Djiopouroca Boutourouna et Craikmou qui a *kourek* pour "dicotyles et porc", mais *inbaon* pour "chien", *kejó* "bradypus", *gupmaran* "tapir", ainsi que *moupran* et *apijoune* pour "renard". Martius cite encore *maniangkun* "dasyprocta".

Selon le Dr. J. Maria de Paula, on aurait à Santa Catharina les Botocudo d'Itajahy avec *óyole* comme nom du "tapir" et *mengma* celui de l'"once", et au Paraná les Botocudo de Palmas avec *ojoro* pour "tapir", *unmen* "jaguar", *men cuxon* "once", *men caxid* "gato do matto" et *ungma* "porc sauvage" (4).

D'après ce que nous venons d'exposer il y a une certaine homogénéité dans les noms des Botocudo, Krenak et Kaingang ; la base du nom du "chien" est *hon/gon*, qui se retrouve dans *chon* et *kün*, *noukguara* revêle une influence tupi, bien que le pr;fixe *nu* que l'on regarde comme particulièrement aruak, s'explique ici difficilement, les Aruak les plus voisins de ces groupes étant les Guana et Tereno, mais les Botocudo en sont séparés par les Kayapó et les Schikriaba; les Kayapo n'ont pas de terme

(1). — H. H. Manizer. op. cit. Archiv. Museu Nacional do Rio de Janeiro. V. XXII. p. 245.

(2). — Dr. Simões da Silva. A tribu dos Indios Crenaks. Congr. d. Amér. Rio de Janeiro. 1924.

(3). — H. H. Manizer. op. cit.

(4). — Vocabulaire botocudo (Itajahy. Sta. Catharina). Congr. d. Amér. Rio de Janeiro. 1924.

voisin que j'aie rencontré, les Schikriaba ont *oukoú* "once" qui est évidemment apparenté. Il y a cependant un terme qui est assez troublant, c'est *inbaon* pour "chien" qui fait partie du vocabulaire Takana (Maropa, Kaviñeno) et ces tribus sont absolument séparées de nos Botocudo. D'autre part le terme *kejó*, lui aussi, doit être rapproché du groupe des termes en *yai, hiai, ghay, cuyes, cuya* (pp. 334, 339), s'appliquant à divers animaux, termes qui nous reportent tout à fait vers l'ouest, et nous en arrivons à supposer que ces Gê soient autrefois venus de cette direction. Nous savons de plus, que la base *hon/gon* a été par nous trouvée en extrême orient, et cela pourrait fournir un argument complémentaire aux idées en vogue aujourd'hui, sur les migrations Malayo-Polynésiennes. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point important.

Um autre groupe Gê est celui des Coroado. Ceux de Aldea de Pedra, ou S. José de Leonisse appellent le "chien" *d'zoara* (Guido Marlière), qui est une variante des noms en *goara ;* un autre centre, cité par Martius, donne à "dasyprocta" le nom de *guécaung*, où nous retrouvons le radical *kong*.

Les Indiens de la Serra do Norte classés sous le nom de Nambikuára ,ont été rapprochés linguistiquement par Roquette Pinto (1) des Botocudo, plutôt que d'autres groupes. Je n'ai pas rencontré de nom du "chien" dans les vocabulaires de cette famille, mais seulement les noms suivants : *iunzú* "tapir", *ienarú*, "once", *iakizê*, "porc". Il me semble que *iunzú* est une déforma. tion de *inshun*, qui nous l'avons vu est quitchua ; d'un autre côté *ienarú* a son parallèle, assez étrangement en *ynâry* "chien" (Mariaté), et en *inarito* "renard" des Baniva, ainsi que dans le dernier élément des formes composées (ano) *panari*, naõ-*panari*, nã-*panale*, qui toutes sont pré-andines.

Les Kayapó (2) sont des Gê centraux, qui au XVIIIe. Se. étaient localisés au sud de Goyaz. Ils appellent, le "chien" *rop-re*,

(1). — Rondonia. Archiv. do Mus. Nac. do Rio de Janeiro. V. XX. 1917. p. 206.
(2). — P. Ant. Maria. Essai de Gramm. Kaiapó Anthropos. 1914. p. 236.

que Martius donne *robû* (Pohl. Reise) ; ce n'est pas là un terme isolé, car les Apinagé et les Kapriekan ont *robo* "chien", *robocrori* "once", *robotique* "once noire", où *tique* est en rapport avec des mots d'autres tribus que nous verrons plus tard. Martius donne chez eux éalement *choupé* pour "chien". Les Aponegicran ont *orópa* pour l'"once et *krá* "paca", qui paraît provenir de *kura ;* les Carahô présentent *robo* "chien" et "once", *roublouti* "once noire", *robo-rai* "loup" (Castelnau). Il serait possible que ces mots provinssent du portugais *lobo,* car ces Carahô, par exemble, ne prononcent pas **l**, ainsi "cheval" qui est comme animal et comme nom, d'introduction étrangère, se dit parmi eux *cavaronti* (*cavallo* port.). Les Purekamokran qui vivent entre le Parnahyba et le Tocantins sur les limites méridionales du Marañon, disent *oropo* "chien" ; les Timbira du Marañon et du Pará (1) donnent ce nom au "jaguar" *orôb, erb,* qui est *orôbo* chez les Canella et *ôropôd* désigne le "puma" (2). Le même auteur donne *tcho* comme nom du "chien" et pense qu'il dérive du portugais *caõ*.

Comme cette forme se rencontre assez compacte sur un territoire défini et qui est voisin des côtes, car tout nous porte à croire que les Kayapo qui emploient ces termes sont ceux du nord, rive gauche de l'Araguay et du Tocantins, la présomption de l'origine portugaise de cette variété est justifiable; on doit donc aussi la considérer comme récente.

Au sud de l'État de Bahia on trouve les Kamakan (3) qui appellent le "chien" *kaki.* La transcription varie avec les auteurs : Neuwied donne *tiaké* "chien", *tiuke-hié* et *jake=déré* "once", *jakokoara* "puma", mots qui sont communs au Cotoxo, parents des Catathoy et qui ont des relations linguistiques avec les Kamakan. Martius, à son tour, écrit *jaquieh, jaké* "chien domestique", que les Mascara, également Gê, nomment *yaguetjan.* Le "dasypro-

---

(1). — K. Nimuendajú Unkel. Vokabul. d. Timbitas von Maranhão und Pará. Z. f. Ethnol. 1915. p. 302.

(2). — Id. Vokab. und Sagen d. Crangêz Ind. (Tájê). Z. f. Ethn. 1914. p. 626.

(3). — Etienne Ignace. Les Camacans. Anthrop. 1912. p. 948.

cta" cependant, a chez les Kamakan, le nom de *hohiong*, qui nous rapproche des noms botocudo déjà étudiés. Os les termes en *jaké, tiuke, tiaké,* sont des variations sur les thèmes *tique* (p. 354), *tiko, hiko* (p. 328), qui appartiennent le premier aux Apinagê, les 2 autres aux Witoto. Cette dissémination d'une forme rare et à des distances aussi considérables est un fait singulier qui reste à expliquer.

Nous trouvons maintenant un groupe de termes assez voisins chez les Chavante, Cherente et Schiacriaba. Les premiers ont : *oapsa* "chien", *cuhé* "porc" et *kuhude* "tapir" ; les Cherente disent : *ouapchon* "chien", *couja* "loup", *coucu* "porc", *coudieu* "tapir" et *ou* "once" ; enfin les Schiacriaba, selon Eschwege, disent *goabsang* (encore la gutturalisation initiale) "chien", *oukoû* "once", *cutó* "tapir".

Les Menien que cite Neuwied (Reise. II) donnent à l'"agouti" le nom de *onschó ;* nous avons vu que c'est un terme de provenance quitschua.

Le groupe Goytacaz séparé de la côte par les Tupi, sur les bords de l'État de Minas et de ceux d'Espirito Santo et de Rio, est formé de tribus que quelques auteurs modernes rattachent au groupe Gê; cette attribution n'est d'ailleurs pas encore pleinement acceptée; leurs noms du "chien" et du "porc", d'après Schott, sont erratiques : *tsoktómé* "chien" et *tekenam* "porc".

Les Acroamirim désignent "dasyprocta" par le mot *tschoúri* qui semble une dérivation de *kuri* (*k* affaibli en *tsch*), le "chien" par *wabsang, guapsah,* variété du mot des Schcriaba, et l'"once tachetée" par *hucuty,* or on a vu que l'élément *cuty* est d'origine aruak, voici donc une tribu dont les noms, ces derniers pour le moins, révêlent une triple influence.

Je citerai encore les Macuni qui ont *pocó* pour nom du "chien" ; les Geico qui ont *yara, jara* et les Malali qui appelent l'"once tachetée" *io*.

Devant la diversité de ces noms qui s'écartent parfois d'une manière étrange des types connus, et qui n'arrivent pas à former

de groupes importants, devant les emprunts aussi faits à des familles si diverses et, en certains cas assez éloignés, on reste perplexe: il semble qu'il y ait là des tribus indépendentes, n'ayant jamais formé un ensemble ethnique bien déterminé, constitué peut être par des individus ou des familles échappées à des sociétés organisées et qui seraient revenues à un état primitif au milieu des fôrêts leur servant de refuge. Peut être encore sont-ils les primitifs habitants du centre et de l'ouest avant que les tribus pré-andines, les Quitschua, Aymara et autres peuples socialisés, se fussent emparés de leurs localisations ? Les immigrations successives et les mouvements des grandes familles les auraient peu a peu repoussés sur les territoires qu'ils occupent aujourdh'ui, incapables de gagner les côtes, gardées par les Tupi, ni le centre, tenu par les Tupi et les Aruak. Les luttes Karib-Aruak et Tupi-Aruak ont dû se passer en dehors de leur participation.

Ce sont là évidemment des hypothèses, mais qui rendraient assez bien compte, me semble-t-il, de leur manque d'unité et de l'aspect bizarre de leurs dialectes.

Nous passerons maintenant à des groupes isolés de familles, que l'on n'a pu faire rentrer dans les 4 grandes divisions par nous étudiées. L'une des plus importantes est la famille Pano. Elle est groupée au Pérou sur les hauts Ucayali, Javary et Juruá; deux tronçons, séparés des premiers par une extension aruak (Maneteneri, Piro et Kampa), sont localisés en Bolivie, au pied des Andes de Carabaya et plus au nord est au confluent de la Madre de Dios, du Béni et du Mamoré.

Les Kunibo de l'Ucayali et les Amahuaca du Purús, du Juruá, de l'Urubamba, appartiennent au grand groupe du Pérou. Nous avons déjà vu que les premiers appellent le "chien" *otcetc*, les Sepibo disent *hutchete ;* les seconds le nomment *eintuk* (1).

(1). — W. Curtiss Farabee. Indian Tribes of the eastern Peru. Papers of the Peabody Mus. of Amer. Archaeol. Vol. X. p. 31 et sqq.

Nous avons même rapproché le premier terme d'un groupe de mots qui sont fréquents en ces régions : *huatchi* "renard", *hutcho* "jaguar" (Itonama), — *Okchichi* "porc" (Uru-Tschipaya), — *utchite* "chien" (Kampa), *utchi* "chien" (Apolista), qui sont des groupes Aruak (cf. p. 331). Le mot *eintuk* à son tour doit se ranger à cô!té de *atoc* "renard" qui est Quitchua.

Les Kunibo et les Sepibo ont un autre nom encore pour le "chien", c'est *inagua* et les formes diverses de ce terme se rencontrent dans plusieurs tribus Pano (1) : les Yamiaka ont *inanihua*. *Hua* est un suffixe qui entre même dans les noms de plantes, Ainsi — *huastai-hua* "canna à sucre", *taa-hua* "gynerium sagittatum" ; il reste donc seulement à considérer *inani* en Yamiaka, et *ina* en Kunibo, où *gua* est le même suffixe gutturalisé. L'Atsahuaca qui est bilingue, car il parle aussi le Takana, redouble le suffixe, comme l'Arasa, et dit *inawawua ;* ces derniers diraient aussi *yuahuanhua*. Cette forme de radical, et parfois le seul suffixe, sont appliqués à d'autres animaux, ainsi : *inawua* "jaguar" (Atsahuaca), *yahua* "porc" et *yahua-meuá* (Sepibo), *yaüa-maeüa* "pécari" (Konibo), *yava* "porc" que j'ai trouvé avec la désignation générale : pano ; enfin *inawua-noera* "jaguar" (Yamiaca) et *auha* "tapir" en Karipuna. Si nous observons toutefois que les Konibo et Sepibo qui emploient ces derniers termes ont *otcetc* et *hutchete* "chien", on peut aussi suspecter que le type *yahua* soit un emprunt aux formes *yawara* et *yagoara,* avec perte de la finale, appartenant aux Tupi, leurs voisins (Omagua et Cocama), car on a établi que la forme *yagua* est bien proprement tupi. Martius, au lieu de *auha* "tapir" pour les Karipuna ou Jaun-avo, donne *au-ána,* cesi semblerait indiquer que la finale *na* est obscure, peut être une altération de *ra ?*

Ces Karipuna, dit-il, ainsi que les tribus Mayoruna ont des mots empruntés au Quitschua, et il cite d'après Natterer et Tschudi : *tchaspa* "chien", *tchassú* "cerf", *kaman* "once". Le terme

(1). — P. Rivet. Sur quelques dialectes Pano peu connus. Jl. Soc. Amér. Paris. T. 7. N. S.

tchaspa est commun aussi au Pakaguara et au Tchakobo (1). Or on voit que ces tribus qui sont sur le Beni et le Madeira, ont bien été séparées des autres Pano du haut Ucayali, car les Mayoruna et les Kulino, là établis, ont les mêmes termes : *tsashó* "cerf", *ghamá* "once" et "chien" (Kulino) ; les Mayoruna sont divisés par Castelnau en civilisés et sauvages, et il fournit les mots "*camoun* "chien et jaguar" *awa* "tapir" (civilisés), *huapa* "chien", *hahua* "tapir", *camo* "jaguar" (sauvages). Martius qui cite ces mots de Castelnau, donne encore *ghamu-paku* pour "felis pardalis" (ocelot). Enfin Raoul de la Grasserie donne pour "once et "chien" les quatre mots : *camoun, camo, huapa, tchaspu.* Tous ces types et les variantes qui en dérivent sont effectivement originaires du Pérou et de la Bolivie, où nous les avons rencontrés déjà ; le terme *paku* qui s'adjoint à *ghamu* est lui aussi particulier à ce territoire. Ce qui est plus délicat à décider, c'est si le mot *tchaspa* (*xapa, huapa,* &) est réellement quitschua d'origine, ou s'il provenait de tribus plus anciennes, qui dans la suite ont été absorbées par l'empire Incasique. Or *schiba* qui est une forme dérivée, est celle que nous avons constatée en Quitschua, et si nous observons que la finale *-pa* du mot est constante (et mieux encore *apa, aspa*), cela nous porte à croire que c'est là la forme primitive, et la déduction serait que le mot appartient plutôt à la région qu'au Quitchua.

Je ne dois pas passer sous silence une observation de R. de la Grasserie, confirmant une règle assez générale de phonétique (nous la notons en égyptien), et qu'il a relevée dans ces tribus Pano : c'est le passage de *h* ou de *k* en *tch ;* le *t* Mayoruna peut aussi variar en *d* (et aussi en Kunibo, qui est voisin) et en *r* chez les Culino et les Pano proprement dits. (2).

Nous examinerons à présent un autre groupe important, celui des Tukano. C'est une famille isolée qui avait reçu de Brin-

(1). — Créqui-Montfort et P. Rivet. La famille linguistique Takana. Jl. Soc. Amér. Paris. T. 13. N. S.

(2). — De la famille linguistique Pano. Congr. d. Amér. Berlin. 1888.

ton le nom de Betoya, que Koch-Grunberg a conservé dans ses travaux. Elle est assez vaste et comprend de nombreuses tribus. Un groupe oriental occupe la bassin des rivières Uaupés et Curicuriary, et celui de l'Apaporis. Le groupe occidental est étendu dans le bassin du Napo, celui du Putumayo, le haut Caquetá, le Caguan. Ces 2 groupes ont été séparés par une invasion Karib. Un 3e. groupe septentrional vit aux sources du Manacacia, affluent du Méta .(1).

Le "chien" est nommé en Tukano (*n*)*diáyi* (2). Le *d* est si faible qu'il sonne souvent comme *n*, dit l'auteur. Le Uanána dit *diédo, deairo* (où le ler *i* est muet ; le Uaikana dit *diro*, le Tuyúka *dieyi*, le Bará (*nd*)*yai*, Uaiana *dieyi*, Uasöna *diadyei* (3). Tous ces dialectes de tribus sont du groupe oriental, ainsi que les suivants : Omöa *idaiyei* (et Buhágana), Tsöla *diái*. Sâra *yai* (ainsi que Tsöla et Trúlia), Palânoa *m*(*d*)*yai, wíyai*, Desana *diaiyi* Yupua *dyima*(*x*)*sa*, Yahúna *yeuékoa*, Kueretu *yaimeko*. Les transcription doivent être difficiles, car le même auteur donne autre part pour Tukano *diáiyü*, Uaikana *yiairó*, Karapaná, *yahi*, Uanána *diera* et Kobéua *yawimi* (4).

Nous avons déjà (p. 333) signalé les approximations de ces termes avec le *hai, ay* Tikuna, qui est Aruak ; comme ces derniers sont les seuls de cette famille qui emploient ces termes, et comme ils sont voisins des Tukano, il y a grande probabilité que ce sont eux qui ont reçu le terme de ces derniers.

Parmi les tribus Tukano nous avons encore d'autres mots pour désigner divers animaux ; le Yapua a *pui* "dasyprocta", *uipi* "nasua" (coati), qui sont peut être 2 formes du même mot, et dont la dernière a des variantes déjà citées (p. 349) ; le Kueretu selon Wallace, cité par Martius, aurait aussi *imatsa* pour "chien" et *po*(*a*)*to* pour "dasyprocta". Le 1er. mot dénonce une influence

(1). — P. Rivet. in "Les Langues du Monde". P. 685-6.
(2). — Dr. Th. Koch-Grunberg. Betoya Sprachen. Anthropos. 1912. p. 445.
(3). — Id. Betoya Sprachen. Anthropos. 1914.
(4). — Betoya Sprachen. Anthropos. 1915-16. p. 432.

locale, car nous avons noté des formes assez voisines *ımama, ımatini, ema, &* (p. 334), ce qui révêle une forme composée de base *ima ;* le 2d. mot a des parallèles dans le Juri de Uarivaú et de Fontebon, au Rio Pureos : *poory, po(a)ri* "tapir", *wehry,* "once", *wéri* "chien" (Wallace), si nous nous souvenons de l'observation de R. de la Grasserie, que le *t* mayoruna se change en *r,* chez les Pano, — le fait pourrait donc se présenter aussi du Tukano au Juri, ou peut être inversement. Enfin le Yupua déjà nommé a *uigö* "tapir", *jih* "once" ; il y a toute apparence que nous devions relier le terme *uigo,* malgré sa signification au type des mots : *ocko* "once" (Miranha-Carapana-Tapuyo), *oukoú* "once" (Schicriaba), *hiko* "chien" (Witoto), *oigho* "jaguar" (Coeruna, égalément Witoto).

La famille Tshapakura comprend divers groupes entre lesquels les Tora et les Urupa. Chez les Tora, le "chien" se dit *kinám* qui est le nom de l'"once" pour les Urupa; ceux-ci donnent au "chien" le nom de *erahi*.

Le Arikem sont établis sur le Jamary, affluent du Madeira; ils nomment le "chien"*ome-kupok* et le "porc" *choitá* (1). (*Koite* "tapir"-Pareci).

Comme les Tshapakura s'étendent de la rivière Machado jusqu'au Mamoré, ils se trouvent sur territoire bolivien et brésilien, et il n'est pas pour surprendre qu'ils aient quelque peu subi l'influence de leur entourage ; on trouve ainsi chez eux le mot *kahüe* pour le "chien" (Kitemoka) que nous avons vu chez les Aruak de Bolivie, *kave, kove, kuve* (Paikoneka, Baure, Mutchoxeone) ; ces Kitemoka ont *huahuao* "renard" et *orahuiko* "jaguar", oú *huiko* rappelle évidemment *uigö* des Yupua ; l'Iten revient pour le "chien" au type Tora et Urupa, *kinama* qui est le nom du "jaguar" pour le Pawumwa (*kînam*), *kinãm* Tchapakura-Napeka,

(1). — Raymundo Lopes. Les Indiens Ariûêmes. Congr. d. Amér. XXIe. S. Goteborg

kuiñam (autre transcription pour le Tshapakura, en général) (1). Le "loup" dans le groupe est *huakan* à joindre au Mutchoxeone *ohuakanam*), et que l'Iten nomme simplement *ohua*.

Le terme *kinam* et ses variantes est localisé à cette région et paraît donc lui appartenir en propre, il est donc bien surprenant de retrouver sa présence chez les Goitacaz, sous la forme *tekenam* "porc". Si nous le constations chez des tribus intermédiaires, nous pourrions penser à une chaîne d'emprunts, mais dans l'état des choses, je ne puis que soulever l'hypothèse que les Goitacaz sont sans doute une groupe de familles émigrées de la région tshapakurienne? Il est évident qu'une telle hypothèse doit être corroborée par d'autres appointements linguistiques et ethnographiques, ainsi qu'anthropologiques.

Plus à l'ouest du Mamoré sur la rivière Yacuma se trouvent les Mobima (2), qui forment une famille séparée. "Jaguar" est dit *rulrul* et "chien" *pako*. Nous avons vu p. 331, que *paku* et ses variantes est une forme très répandue sûr les plateaux péruvien et bolivien. Les Mobima appellent encore le "loup" (canis jubata) *tuyahua,-tuyava* et le "renard" *huahua* que l'on doit rapprocher de l'Iten *ohua* et du Kitemoka *huahuao,* désignant le même animal. Les mots *tuyahua, tuyava* sont certainement des mots composés du type *tu-yahua* et nous savons que *yahua* est proprement tupi, du moins nous l'avons considéré comme tel. Revenons sur un terme que nous avons rencontré au Chili, *thehua,* parfois transcrit-*trewa* (p. 330) et qui là, au XVIIIe. Se, désignait le "chien". Or nous avons vu que les formes *xapa, huapa* avaient pu se transformer en *tchspa,* dans le Quitshua, le mot *tchassú* "cerf", lui aussi, paraît résulter d'une préfixation dentale. Je sais qu'il ne faut pas méconnaître que cela pour nous, est peut

(1). — Créqui Montfort et P. Rivet. La famille ling. Tshapakura. Jl. Soc. Amér, d. Paris.

(2). — Créqui-Montfort et P. Rivet. La langue Mobima. Jl. Soc. Amér. Paris. T. XI. N. S. 1914-19. p. 183-211.

être simplement le fait des transcriptions, dues aux voyageurs étrangers, mais ainsi même ils ont rendu un son et non pas un mot écrit, puisque ces langues n'ont pas d'écriture, et d'ailleurs les mots sont indigènes et non espagnols; que l'on prononce "hechos", "puchero", "Cochabamba" - "hetchos, putchero et Cotchabamba", cela est assez naturel pour des Espagnols, mais on n'a pu dire et écrire *tchaspa* que parcequ'on l'entendait ainsi. Je crois donc à une préfixation dans certains cas, qui serait d'origine quitshua (quichua), et la conséquence en serait que *thehua* cache un original * *ehua*, dont les variante *ewa* (*rewa*), *awa*, *ahua*, auraient été la source des formes postérieures *yawa*, *yahua*, &. Sous ces premiers aspects (*ehua*, *ewa*), le mot était-il déjà tupi, designait-il déjà le chien? Ce serait alors le "chien domestique"; or, C. Nimuendajú nous a dit que les Parentintin, qui parlent le tupi pur n'avaient pas de "chiens"; cela signifierait, à mon sens, qu'ils le connaissaient déjà quand ils habitaient autrefois au milieu d'autres tribus plus occidentales (que nous devons soupçonner péruviennes ou boliviennes), et ce sont effectivement des dérivés de cette forme *yawara* (*yagoara*) qu'emploient les Omagũa et Cocama, qui sont restés sur ces terrains. On peut émettre alors l'hypothèse que le terme *yagua* est d'origine andine, qu'il a désigné d'abord le "chien", (le chien domestique), et qu'il est né de l'onomatopée de l'aboiement.

Les Katukina forment une famille qui occupe un large territoire au sud de l'Amazone (1), dans le bassin du Juruá. Chez eux *ete* signifie "les chiens", comme *kama* voudrait également dire "les chiens" ou "les jaguars". Martius donne *yuary* pour "felis pardalis". *Kama* se rattache au groupe de ce type déjà étudié p. 358.

(1). — Les études ethnographiques et linguistiques du P. Tastevin en Amazonie. Jl. Soc. Amer. Paris. T. 16. N. S.

Établie sur l'Araguay, à la hauteur de l'ile du Bananal, habite la famille des Karajá. Nous avons ici un vocabulaire comparé assez riche, recueilli par divers auteurs (1).

"Tapir" *kaonri* (Ehrenreich), *coonri* (Castelnau), *kôli, ôli* (Krause).

"Chien" *ikoroθa* (Ehrenreich), *kerota, colosa, aicorotha* (Castelnau), *icoroça* (Codreau), *kioloza, djoroza, kjoloza, kliûza, kuloza, kuliza* (Krause).

"Jaguar" *anθauâ* (Ehrenreich), *anlôae andôae* (Krause), *avôai* (Castelnau), *anolé* (Coudreau).

"Loup" *aosa* (Ehrenreich), *ahouda* (Krause).

Les types sont bien définis pour chacun des animaux, mais les variations sont si nombreuses qu'elles feraient suspecter une population mêlée. Ce qui est très intéressant dans ce groupe, c'est de pouvoir constater les équivalences dont sont susceptibles ces langues sauvages ; de *aosa* à *ahouda* il y a le même phénomène que de *colosa* à *kerota, dj* pour *kj* est curieux, mais les substitutions les plus étranges sont celles des noms du "jaguar" où θ est remplacé par *l* et même par *v ;* ici, pourtant je suppose que *avoai* est le terme primitif dont les autres sont dérivés, et j'y retrouve le terme commun *awoai, awoa, awa, ahua,* qui est à la base de de *yawa,* cela leur serait-il venu à travers le tupi ? Il est impossible de le dire, car aucun des autres mots qu'ils emploient ne se ressent de l'influence tupi ; *kaonri, coonri* à cause de la concurrence de *kôli,* peut faire admettre un nasalisation de *l'ô* de ce dernier mot. De toute façon, les Karajá représentent une tribu bien définie dans leur isolement.

Une autre famille isolée, qui voisine avec les Karajá, mais ne possède aucun de leurs termes, est celle des Borôro qui vivent sur le cours du Rio das Mortes et s'étendent vers l'ouest, sur le

(1). — Dr. Hugo Kunike. Die Phonetik der Karaia Sprache. Jl. Soc. Amér. Paris. T. 11. N. S.

haut Paraguay. Leur nom du "chien" *sishaara* est à peu près le même que celui des Saraveka de Bolivie *shishare*. Ce mot Borôro est particulier au groupe Otuko, qui forme leur extrêmité la plus occidentale; le Kuruminaka, un dialecte du même groupe, emploie le terme *atchura ;* si on se souvient de l'adoucissement fréquent de *k* en *sh, tch,* on peut rattacher ce mot à *kura, akura,* et nous pourrions avoir en cela une influence Karib, car les Nahuqua, voisins des Borôro, ont *akuri,* les Palmella, plus au nord sur le Guaporé, ont *okôro.* Les Borôro, selon Castelnau, nomment le "chien" *arao,* le "cerf" *cualo, atou-o,* l'"once" *ati,* et le "tapir" *coui. Atou-o* et particulièrement *ati,* se rapprochent du Katukina *ete*.

Dans le bassin de l'Orénoque, la famille Sáliba comprend aussi les Piaróa (1). Le "chien" se dit *xauiri* en Piaróa (Mlle. Lecocq donne *agouri.* — op. cit.) et *xori* en Sáliba ; ces mots remontent à *kori/kuri.* Il faut noter cependant une possibilité d'équivalence entre *x* et *f* ; "tapir" est *ofo* en Piaróa et *exüe* en Sáliba, ce dernier est certainement une variante de *coue, coui*.

Quand nous avons traité des termes en *ouîbe, uipe,* & (p. 349), nous avons cité le terme *hîuibe* "tapir" chez les Maku du Yapurá et du Rio Negro. Ce sont des Puinave, entourés de tribus Aruak et Tukano. Il y a encore les Maku du Ventuari, qui sont Sáliba, et les Maku de Cuyaheno qui sont Kófane. Ils sont les restes d'une tribu aborigène très primitive. Les Maku-Nadöbö vivent dans les forês du Jurubaxy (2).

En Puinave on a 2 mots pour le "chien" : *yok* et *iot,* et il est remarquable que la langue des Makú fournit des mots dérivés

(1). — P. Rivet. Affinités du Sáliba et du Piaróa. Jl. Soc. Amér. de Paris. T. 12.

(2). — P. Rivet et C. Tastevin. Affinités du Makú et du Puinave. Jl. Soc. Amér de Paris. T. 12.

pour désigner d'autres animaux : *iyahok* "loutre", où *iya* provient du type *yai(a), iai,* que nous avons rencontré chez les Tukano (p. 334). Ce mot est fourni par D. Brinton ; Condreau donne *yok* et le P. Joseph Gumila *áyo(g)*. "Jaguar", selon Crevaux, est *hiú.* Chez les Makú Nadöbö toutefois, on a *yawara* "chien" et *awat, awad* "jaguar". Os *yawara* est le terme tupi et les seuls Tupi que nous rencontrions dans leur voisinage, sont les Omagua du confluent de l'Iça et de l'Amazone, qui ont *yagoara.* Dans *awat, awad,* il semble qu'il y ait une transformation du *r* de *awar(a)* en dentale, comme nous l'avons déjà relevé dans quelques tribus ; particulièrement, les Pano ont l'altération inverse, *t* en *r.* Une autre hypothèse est également possible, c'est que le mot soit composé et provienne d'une fusion de *yawa* (avec chute initiale de *y, awa*) et de *ete,* que nous connaissons comme "jaguar" chez les Katukina. Ces Makú Nadöbö auraient pour le "chien sauvage" encore un mot spécial *wawöta* (1). C'est évidemment une dérivation de *awat.* "Aboyer" est dit *ihó,* mais en Makú du Papury (affluent du Uaupé), ont dit *taway* et "hurler" *kaway.* "Renard" em Makú se rend par *woá,* et c'est *oa* dans les dialectes Tukano qui sont voisins. Il nous paraît donc que les Makú ont une langue formée en grande partie d'emprunts, faits aux peuples qui les environnent.

Les Mura et les Matanawi forment 2 petits noyaux sur l'Amazone au confluent du Madeira et à celui du Purús; les deux centres sont séparés par les Arara (Karib) et entourés par des Aruak, celui du Madeira voisine à l'est avec les Tupi (Parentintin et surtout (Mauhé). Leurs noms sont déconcertants :

	Mura	Matanawi
"Chien"	**dahãuri**	**matu, mató**
"Once"	**bohuia**	**matuyaá**
et le "fourmilier"	**yawarí.**	

(1). — Nlle. Contribution à l'étude de la langue Makú. Internat. Jl. of American Linguistics. 1925. V. 3. nº 2-4. New York.

Ainsi ils prennent au tupi le terme *yawar(i)*, non pour le "chien" ou l'"once", mais pour le "fourmilier" et leurs désignations de ces 2 animaux sont complètement divergentes. *Dahàuri* rappellerait le *kaonri, coonri* des Karajá avec une préfixation *da/ta*. Les Matanawi aurient *ma* ou *m* comme préfixe, et le mot *tuyaá* se rapproche du nom du "loup" des Mobima *tu-yahua;* mais comment expliquer ce transport ? Ce n'est d'ailleurs peut être que le mot *matú*, combiné avec une corruption de *yawa* en *yaá;* mais d'où vient *matú ?* Je n'y verrais que *m-atù* (*atu* apparenté à *ete* des Katukina ?).

Le Yaruro est une famille qui vit dans le bassin du Capanaparo, affluent gauche de l'Orénoque, donc au Venezuela. Ils ont pour "once" le forme *ouparene* (Crevaux) que Gilij a transcrit, ou entendu dans un dialecte *joppaneme* (1).

Dans la même région se rencontrent les Guayba, de la famille du même nom, entre les rivières Meta, Arauca et Vichada. Ils désigneraient l'"once", que tant d'ethnographes appellent "tigre", je ne sais pourquoi, par le mot *negouti* (2). C'est une variété des mots *acuti, aguti* (que nous savons être des aspects de *kuri, akuri, akuli,* de provenance Karib) et qui est ainsi employé par la famille des Kariri (Kayriri et Sabuya) de l'État du Piauhy, entre les sources du Parnahyba et le São Francisco.

Nous passerons maintenant à des langues plus méridionales, occupant l'Argentine jusqu'à la pointe de l'Amérique du sud.

La famille Guaykuru s'étend sur le Paraguay et descend jusqu'à Santa Fé au confluent du Rio Salado et du Paraná. Elle contient un grand nombre de tribus, parmi lesquelles les Mokovi (3),

(1). — Congr. d. Amér. 7e Session. Berlin. 1888.

(2). — Mlle. M. Lecocq. op. cit.

(3). — Fr. Francisco Tavolini. Regl. p. aprender à hablar la lengua mocovitica. Rev. d. Mus. de La Plata. T. 1.

qui parlent un dialecte du Toba et vivaient dans le Chaco, d'où ils rayonnèrent vers le nord, comme les Toba. Le "chien" est pour eux *ypioco*, au pluriel *ipiogó*, où *y* est probablement un préfixe de la 1re. personne, car l'auteur donne aussi le mot *piocj* au singulier (1). Le "loup" se nomme *ennal quiagayeh*.

Chez les Toba (2) on retrouve le même nom pour "chien", *pioch;* le "jaguar" aurait 2 noms *guidioch* et *niquirioch*. Ici nous avons 2 variantes, l'une où *d* est certainement une altération de *r*, comme *g* est une altération de *q; ni* représente alors soit un préfixe, soit un autre mot joint en composition. Les finales *och* n'appartiennent sans doute pas aux racines primitives des mots, car il semble qu'elles puissent s'altérer en d'autres mots, ainsi "loup" donne *valuayc*, "chat" *copaich*, où *ayc* (*aich*) doivent répondre à *och* des termes précédents ; "puma" est aussi *suwaik*. La même observation s'appliquant à *pioco* mokovi, il en résulte que le thême nu se réduirait à *pi*, pour "chien", *quiri* "jaguar", *valu* "loup", &.

Les Abipons, de la même famille, ont *netegink* "chien".

On trouve cependant chez d'autres auteurs des transcriptions différentes: on donne, p. ex. pour "chien" *naikainiko*, pour "once" *nigaidjiogo* et *niguidaguiounai* "porc". Ceci confirmerait la supposition que *ni* (*ne, nai*) en Guaykuru est un simple préfixe. (*Ni*) *gaidjiogo* est seulement une variante de *guidioch*.

A cette famille appartiennent encore les Guatchi, assez difficilement classables, dit Rivet (3), car leur langue peut être un guaykuru altéré ou une autre langue pénétrée de guaykuru. Selon Martius il y aurait aussi des relations avec les langues de la Guyane. Chez eux on dit "mordre" *apa-ou*, "once" *neet-pei* et "tapir" *keulay* (Castelnau). Or *apa-ou*, mot composé, nous fournit le thème nu dont nous parlions ci-dessus *pi* et que nous retrou-

(1). — Id. Vocab. Mocovi-Español. Rev. Mus. de La Plata. T. 4.

(2). — P. Afonso Barcena et S. A. Lafone Quevedo. Arte y Vocab. d. l. lengua Toba. Rev. Mus. d. La Plata. TT. 7. 9.

(3). — Les lang. du Monde. P. 656.

vons en (*neet*)-*pei;* on aurait donc quelque raison de supposer que le Guatchi a gardé, au contraire, les formes les plus primitives du Guaykuru; *neet* est peut être une variante de *nete* (*netegink*, Abipon), or *ne* étant préfixe, *te* serait le reste d'une autre racine qui entre ici en composition, ou une préfixation dentale, comme celle que nous avons montrée sur le *thehua* de l'Araucan (p. 361).

L'Allentiak ou Huarpe est une famille qui vivait près des lacs de Huanacache et s'étendait à l'est jusqu'à la Sierra de Córdoba, au sud jusqu'aux provinces de São Luis et de Mendoza (1). Bartolomeu Mitre était tout à fait dans le doute au sujet de leur provenance, car il les regardait soit comme une race autochthone, soit comme venus de l'est, soit comme un rameau de la famille Pueltsche du sud. Les Allentiak n'auraient pas connu le "chien" avant la découverte; le nom de *guazá* qu'ils lui donnaient, serait alors le nom d'un autre animal, ou une onomatopée de son aboiement (2). Je doute fort à mon tour, de cette allégation, parceque le territoire qu'ils occupaient est Diaguite, semé de ruines qui attestent l'influence incasique, et qu'il est par conséquent inadmissible que le "chien" fut inconnu en ces régions, cela, au point de vue historique ; mais au point de vue linguistique, le terme *guazá* n'est pas isolé, en effet nous devons le faire rentrer dans un groupe où nous avons relevé: *guapsah* et *wabsang* (Acroamirim), *goabsang* (Schicriaba), *ouapchon* (Cherente), *oapsa* (Chavante), tous termes signifiant "chien" et se rapportant à des populations Gê qui vont du Parnahyba à l'Araguay; d'autre part, il n'est peut être pas téméraire de regarder ces 2 types, le Gê et l'Allentiak, comme linguistiquement dépendants à part l'un de l'autre, du type *huatchi*, qui nous ramène en Bolivie (Itonama).

(1). — R. de la Grasserie. De la langue Allentiak. Jl. Soc. Amér. d. Paris. T. III, IV, et V, 1900-1904.

(2). — Bartolomeu Mitre. Vocab. Allentiak-Español. Rev. Mus. d. La Plata. T. 6

Le Pehuelche (ou langue Pampa de Lehmann Nitche), est une langue de la Patagonie, par opposition au Tehuelche; on a donné à cette famille aussi le nom de Künnü. On y trouve le mot *peshu* pour "chien", mais il me semble régner assez d'incertitude sur les limites et les véritables divisions de ces populations argentines, car d'après un manuscrit nn°. 30 et 35 de la Bibliothèque Nationale de Paris, on aurait en Pehuelche les noms suivants:

"chien"	descha
"loup rouge"	huica
"renard du Brésil"	ixahe
"jaguar"	chalue
"tigre couguar"	haena
"chameau guanaco"	pichua

et dans un vocabulaire extrait de Domenico Milanesi (Buenos Ayres 1898):

"chien"	darsu
"lion"	xayna (haajua)
"tigre"	kaloun (1).

On voit donc ici 3 noms pour "chien", ou 2 s'il n'y a qu'une erreur de perception, ou de typographie, entre *peshu* et *desha;* il est évident que *haena* répond à *xayna,* comme *chalue* répond à *kaloun.* Or il est probable que *kaloun* doit être raproché du groupe des mots *camoun, camo, kaman, ghamu,* &, ce qui nous ramènerait encore aux tribus andines. Toutefois c'est une question de savoir si l'altération *m* est primitive ou dérivée, et un certain nombre de mots du groupe *kaloun* semble persuader que *k.l* est le type original. Il faut alors invoquer *koli* comme point de départ.

Le Tehuelche est la langue de la Patagonie; le Vocabulaire cité de Domenico Milanesi fournit *wascum* "chien", *gol* "lion" et *kaloun* "tigre". Mais Lehmann Nitsche nous donne un plus grand nombre de termes: "once" *ksoguen igoaloen, jálue, kaloun;* "puma" *gol, golen, chaur;* "chien" *uachen, shamano, jelenoe, wascin, yele*

(1). — R. de la Grasserie. Vocabul. Pehuelche. Congr. d. Amér. Paris. 1900.

kelenue, ejeguen, guavine, holl. Il doit y avoir là surtout des diversités de transcriptions, car on peut réduire au même type *wascum, wascin, uachen,* comme *kaloun, igoaloen, golen, kelenue, jelenoe,* sont des variétés dialectales parties du radical pur *gol* (*holl, yele*) et c'est en cela que je trouve une confirmation de ma liaison entre *kaloun* et *koli* (p. 369). (1).

Cette forme qui domine ici, passe au délà de la famille Tehuelche, on la rencontre en Tchon, qui est la langue des Patagons et de leur rameau fuégien.

Le Tchon serait, d'après P. Rivet, une langue très voisine de l'Australien (2). Le type *gol* que nous venons de montrer, est ici représenté par les mots *gol, goln, golen,* qui désignent le "puma"; mais il faut encore ici compter avec les divergences de transcriptions, car Lehmann Nitsche nous dit que chez les Onas du nord de la Terre de Feu (Shilk'nam), on donne au "phoque" les noms *koren, kore'n, koori,* tandis que chez ceux du sud et de l'est, (les Manakenkn de Bridges) c'est *aûn*. Quant au "chien", les Shilk'nam l'appelleraient *uéshen, oisn, uéshn,* qui appartient au type *uachen* du Tehuelche; les Onas du sud diraient *ishna,* autre variante de cette forme.

Le Yahgan qui se parle sur le Passage du Beagle (3) a *yashula* pour le "chien". *Sh* est apparemment un affaiblissement de la gutturale de *gol* et le mot rentre dans la série de *koren, kura, koori,* &.

Les Noctenes, Matacos, Vejoses, Guisnais et Chulupies représentent une seule nation établie autour de la "Cuenca del Bermejo y Pilcomayo". Le Chorote est un dialecte de Mataco ou

(1). — Rob. Lehmann Nitsche. El grupo linguistico Tschon... Rev. Mus. d. La Plata. T. 22.

(2). — L'Anthropologie. 1925. p. 306.

(3). — T. Bridges. Notes on the structure of Yahgan. Jl. Anthrop. Inst. 1893. p. 55.

Nocten. Ces tribus avec le Mataguayo forment la famile linguistique Mataco-Mataguayo. (1).

L'"once" dans le dialecte Chorote porte les noms de *aya, kiúnia, ahiej,* — dans le dialecte Matacó ses noms sont *haiyoj, njaiál, snakj, ouituk,* en Nocten c'est *eyaj* et en Vejoz *yag*.

Le "chien" en Chorote s'appelle *nô'u, nouo, aleino, nóo, yyu;* on se sert des mêmes mots et de *ijíju* pour l'"once femelle" et la "chienne". En Mataco "chien" est *sidnoj, sinakj,* en Nocten *esinaj,* en Vejoz *signag.* Richard J. Hunt transcrit cependant ce dernier mot *sinaj,* dont le pluriel, selon d'Orbigny, est *sinas*. (2).

Le "renard" s'appelle *mawo*.

Les mots en *aya, ahiej, yyu, eyaj, ijiju,* nous rappelleront forcément le groupe *iai, yai, yei* répandu entre les Tukano (p. 334) et ces 2 centres nous porteront encore bien plus au nord, d'une manière impressionante, vers les parlers Kokop, Yokuts, Wintun, Biloxi, Pomo, Yuki. (p. 316).

Richard Hunt transcrit *aleino* "chien" de Lehmann Nitsche par *alena*. Ce *na* est un suffixe ou désinence de certains noms; on a p. ex. *afue-na* "oiseau". Dans le terme *kiunia,* Hunt n'a entendu que *kiúni* et nous informe que *kiu* est un ancien préfixe qui a perdu son sens. Quant au "loup", il porte le même nom que le "chien", puisque c'est *alena-taj,* où *taj* est une désinence augmentative. La lettre *l* équivaut à *th* et le *j* est très peu perceptible. Le "puma" aurait pour désignation *iwajla*. Il ajoute encore que *la* et *wa* sont des particules fréquentes dans les noms des animaux, et cite comme exemple *yagua* "chien" en Guarani. S'il en est ainsi, il faudrait ramener ce dernier mot au groupe *yag, eyaj,* et par là aux 2 sources citées plus haut: Tukano et Américaine Septentrionale.

Dans le vocabulaire Towuthli (Grubb. 1913) répondant au Lengua et Enimaga d'Aguirre (1793) et qui sont les restes de la

(1). — R. Lehmann Nitsche. Vocab. Chorote ó Solote (Chaco occident.). Rev. Mus. d. La Plata.

famille Enimaga de Rivet (Les lang. du Monde. P. 654), vivant dans le Chaco, au nord du Pilcomayo, le "chien" figure sous le nom de *nonak* et le "renard" sous celui de *aihen.* ‡

Rivet corrige l'erreur de l'auteur, Hunt, qui a recueilli un vocabulaire Suhin ou Chunupi (Tschulupi). On ne doit pas les confondre, dit-il, les Suhin sont Mataco-Mataguayo, les Chunupi sont Vilela-Tshulupi (ou Lule de Chamberlain). Ces derniers vivent sur les bords du Bermejo, les 1ers. sur la rive septentrionale du Pilcomayo.

Tout me porte à croire, par l'analogie des termes, que son vocabulaire appartient plutôt aux Suhin; en effet, "chien" s'y dit *nuu* et "once" *iyo*. (1).

Finalement le groupe linguistique Alakaluf possède divers dialectes et vit entre la partie occidentale du Canal de Beagle et le détroit de Magellan. (2).

Dans la péninsule de Brunswick, les Guaicaro appellent le "chien" *shalki.* Les Alakaluf, selon le vocabulaire de Spegazzini (1882), lui donneraient le même nom, transcrit *ssâlki*. Ce sont à peu près les mêmes transcriptions que l'on trouve chez les auteurs de 1698 à 1911: *shalki, shil'oke, tsh(i)a.l shialki.*

L'impression globale qui ressort de toutes les comparaisons faites au cours de ces recherches sur les langues de l'Amérique méridionale, c'est que le peuplement de cette partie du continent s'est fait de l'ouest vers l'est, de la Cordillère vers les plateaux orientaux; et encore du nord vers le sud. Mais il est plus diffi-

‡ Ce mot doit être une variante de *aleino* (*alena*) "chien" (Chorote).

(1). — R. B. Hunt. El Chorote ó yófuaha. Vocab. Towothli. Vocab. Chunupi ó Suhin. Rev. Mus. de La Plata. T. 23. Part. I.

(2). — R. Lehmann Nitsche. El grupo ling. Alakaluf de los Canales Magallanicos. Rev. Mus. de La Plata. T. 25.

cile d'affirmer si certains groupes ne sont pas nés autochthonement, des premiers contingents, établis sur les versants des Andes. C'est, me semble-t-il néanmoins, ce qui a du se produire pour quelques familles isolées, que l'on rattache difficilement à tel ou tel des groupes importants.

IX

Ayant réuni cette infinité de noms divers sur tout le territoire américain, il semble que les variétés soient ici plus nombreuses que dans le reste du monde. Notre attention doit se porter maintenant sur la distribution des principaux types de mots sur la carte, et découvrir si des aires se constituent, comme nous l'avons vu en Australie, par exemple, où les variantes d'un même radical se groupent. Le fait que ces possibles régions diffèrent des limites des familles classées, reconnues, nous aidera peut être, avec ce que l'on croit savoir de leur histoire et de leurs migrations, à reconstituer des indications de leur passé.

Une question se pose effectivement dès notre entrée en Amérique, c'est la vieille énigme de l'origine de l'homme américain. Nous n'avons pas à prendre parti avant d'avoir étudié l'aspect de cette répartition des noms du chien, mais il est possible que le résultat de nos recherches nous oriente et nous permette d'accepter ou de combattre les théories qui ont été émises pour résoudre ce problême.

Voyons donc pour l'Amérique du nord, d'abord, comment se distribuent les noms du "chien" et d'autres animaux portant des nom analogues ou voisins.

Le 1er. groupe à examiner est l'Esquimau; nous l'avons étudié (pp. 225 et sqq.) et nous avons vu que l'on pouvait y reconnaître trois types principaux pour désigner le "chien", 1) — *aluk,* 2) — *'alñi,* 3) — *kingm,* ce dernier a un doublet *pung,* qui est particulier au langage des sorciers et se revêle comme plus ancien. Le domaine du 3e. type est très étendu et sert bien à démontrer

l'origine asiatique des Esquimau. Si nous pointons sur la carte les lieux où l'on rencontre des aspects de cette forme , (Cf. Carte) on voit qu'ils se disséminent autour du cercle polaire, depuis le Groenland jusqu'au plus lointain ouest, au Lapon de Norwège. Nous avons vu également (p. 230) que ces variantes se ramenaient à un radical originel: *un, on, in,* se rapportant au "loup", au début.

Le groupe *aluk* est exclusivement limité à l'extrême est des Esquimau, et se trouve conjointement avec le 3e. type; la seule exception est le mot *alixgekh* "loup" des iles Aléoutiennes. Mais nous avons suggéré un rapprochement entre ce type et la forme *to'leq* koriak, *tilki* turque, *gölige* mongole, *schtchenok* russe, *kölök* hongroise, et cela nous a conduit à en chercher l'origine, à travers les formes connues *loka, luku, roka,* dans le type *lik,* qui est accadien et nous ramène en Mésopotamie, comme le radical *un* (*on, in*).

Ceci ne signifie point que les langues ouralo-altaiques soient nées en Mésopotamie, d'autant que le type anthropologique que répond à ces populations est beaucoup plus ancien que celui de la région mésopotamique, ceci veut dire seulement que les tribus parlant ces langues ont été en rapport à un moment de leur histoire, soit directement avec des groupes originaires de la Mésopotamie, soit indirectement, par l'intermédiaire probable de tribus qui vivaient, nomades, entre la Mésopotamie et la Sibérie méridionale, à l'est de la Mer Caspienne.

La famille Na-Déné nous offre d'abord le groupe Athapasque, avec les formes : *ƚi, tƚi,* (pluriel *ƚika*) "chien".

$$\text{ƚ}in,\ Lin,\ \text{oú}\ L \begin{cases} tl \\ kl \end{cases} \text{donc} \begin{cases} klin \\ tlin \end{cases}$$

Nous avons noté ce son particulier de *ƚ* quand nous avons étudié les langues du Mexique (p. 323) et nous avons suspecté que cette pronunciation *tl/kl* fut un état transitoire d'une pronon-

ciation antérieure en *k* (*ki, ka*). Transitoire, parceque on voit ce son se transformer à son tour, pour donner des formes chuintantes: *etl* passant en des finales *etch* (*Tehuantepec, Ocotepec, Campêche, Tepich, &*). Ces conclusions feront donc remonter les termes *łi, łin, tłi Liñ* à une forme originale em **ki*. Un phénomène secondaire est celui de la nasalisation *łi* devenant *łin, łiñ*.

Autour de ce type Athapasque nous pouvons donc rassembler les termes analogues provenant d'autres tribus:

Dindjie	l'en	
Navajo	**kli**	
Hupa	(**ki**) Ln (**adil**),	mot composé oú **Ln, Kln** sera rapproché du Koryak **égilnin** (**giln**)
Khotana	**łi**	
	klin	
	(**na**) **katla**	

"renard". On doit détacher *na* et comparer ce mot avec *na-gadje* "renard" des Haida. Il est clair que les 2 mots proviennent d'un original **ka*, **ke*, le premier passant à la prononciation *tl/kl*, le second s'affaiblissant en chuintante, *dj*. La gutturalisation initiale est postérieure et on accompagne la marche en comparant *kl̥in, egilñin, kiLn*(*adil*), *katla/gadje*. Nous verrons que le terme *gadje* n'est pas isolé et donne la clef d'une série de mots correspondants que notre analyse présente fait rentrer dans le type à base *k*+(*a, e, i, o, u*).

Sarcee	**tli**
Chippeway	**thling**
	slieng (1)
Tlingit	**keL** (**kekl**), pluriel "chiens"
Kutenay	**qaeltsin**.

Je crois que c'est un mot composé, où *qael* aurait sonné d'abord **qaekl* et formait un mot unique, *tsin* serait une adjonction postériere, signifiant "chien" égariere, signifiant "chien" également et due à une influence étrangère, lement et due à une influence étrangère, plus méridionale (on trouve *tsu-un*, p. ex. dans la Californie septentrionale).

---

(1). — Mlle. M. Lecocq. Notes pr. un vocab. comparé... Congr. d. Amér. Paris. 1900. Il s'agit du Chippeway de la région de la Slave River en Alberta et Mackenzie. Les 2 variantes proviennent evidemment de la difficulté de transcription.

Cherokee *gi'li* (*gitli*). Il est remarquable ici que ce son *tli* se soit affaibli probablement à *l*, car le bas dialecte qui semble parlé par des individus assimilés, donne *gi'ri*. Les Cherokee sont de famille Iroquois; or les Iroquois sont descendus du Canada et leur groupe se trouvait autrefois en contact avec le groupe Athapasque. Il en résulte que si les Cherokee sont réellement des Iroquois d'origine, ils doivent représenter l'avant garde de cette famille dans son émigration vers le sud, et ce terme *gi'łi* daterait du temps où ils auraient été en voisinage avec les Na-Dene; que l'on compare ce mot avec *nákatla* (*katla*) et on restera frappé de la parenté.

Si nous considérons ce type de radical, on voit par le rapprochement suggéré (p. 375) du *Ln* (*kln*) (Hupa) avec *egilñin* (*gilñ*) (Koryak), que la transition peut être facilement établie du type *alñi* au type *łi* (*kli, liñ*), quand il nasalise la finale. On a montré également par l'équivalence *nakatla* (Khotana) et *nagadje* (Haida), la transition de la forme *tli* au type *otch*. Il faudra donc bien, tout en conservant les distinctions entre les variations, qui servent à montrer des tendances propres de phonétiques tribales, rechercher au large groupe qui les embrasse toutes, une origine commune, bien que lointaine; et comme on a pu établir que ces formes en *ł* (*tl, kl*) étaient parties d'un type en *k* (*ki, ka*), on peut affirmer que le point de départ est celui asiatique que nous avons indiqué.

C'est la variation qui constitue le type *otch* que nous allons examiner maintenant. Nous le suivrons sur les deux cartes d'Amérique et d'Asie.

Haida	**ɛodj**	"loup"
	nagadje	"renard"
	xa'gai (xa)	"chien", xa est le singulier.
Tlingit	**gotch**	"loup"

Des termes analogues se retrouvent en Asie et on ne peut invoquer pour les Tlingit et Haida, la même raison que l'on applique aux Eskimo, c'est à dire une probable émigration de retour.

Koriak du Tigil	**koshah**	"chien"
Ukeh du Kamtschatka	**kosha**	"chien".

Dybowky donne *kosch* que d'autres auteurs écrivent *kocx*.

Chinook	**kutcx**	"aboyer"
Famille Santa Barbara	**wootcho**	"chien"
Mission Sto Antonio	**otchó**	»
Natchez	**wus-(kup)**	»

Ces mots nous permettent de chercher en Asie la forme primitive; il restera à établir comment elle a pénétré en Amérique, si le "chien" a été amené avec son nom, par des étrangers asiatiques qui l'ont communiqué aux Haida et Tlingit, ou si ces mêmes peuples sont venus eux mêmes d'Asie ,avec l'usage de ces termes ou de leurs prototypes. Or je penche tout à fait vers cette dernière hypothèse, et la raison en est que nous trouvons en Asie, parmi les peuples de race mongolique, un phénomène analogue à ce qui se passe ici, sur terre américaine.

Nous avons vu que les Ossèthes, d'origine scythique, et ayant vécu au delà de la mer Caspienne, avaient le mot *k'udz* pour "chien", que ce mot était apparenté au *kutya* hongrois, autre langue ouralo-altaique, ainsi qu'au turc *köshek,* désignant le "petit d'un animal". Je ne crois plus que l'on doive lier *köshek,* directement à *kölek,* comme je l'ai fait antérieurement, en regardant *sh* comme une variante de *l,* leur filiation est plus lointaine et indépendante probablement. Mais il faut retrouver sans doute, en ces mots *gotch, k'udz,* un son *g* (gutturalisation secondaire) + *otc, k+udz.* Le *dz, tc, tch, sh* représentant, je l'ai dit plus haut, un *k* original et la dentale est seulement une équivalence partielle, transitoire, de l'occlusive qui conduit à sa substitution complète par la chuintante. A ces altérations s'ajoute encore un suffixe guttural *k/q* fréquent dans les langues hyperboréennes; et les langues à type *otch* ont été en rapport avec ces dernières. Le mot *köshek*

est un représentant parfait de cette transformation, il en a gardé tous les éléments: *k* prosthétique, *sh* affaiblissement du *k* radical (car *uk/ku* est à l'origine de ces mots) et *k* suffixe. On peut établir le parallèle *köshek/koshah*. *ϵodj* et *gotch* n'ont pas acquis ou ont perdu le suffixe guttural.

Mais il est une autre formation intéressante qui appartient également pour moi, à ce même type. On trouve dans les langues altaiques, un radical très ancien qui remonte â l'époque préturque; nous l'avons déjà éxaminé pp. 220 et 224 et nous avons vu qu'un bon nombre de mots paraissent en dériver. Ce radical fournit au tchouvache *jədə*, au iakoute *yt*, orkhon *ït*, où le *d=t* avait un son chuintant, rendu tantôt par *dz*, tantôt par *sh*, parfois mouillé *ty*. C'est à lui que remontent l'Abakantartare Kirghiza ə*t*, et auquel nous avons rattaché le hongrois *kutya*, l'hindoustani *kuttha*, l'ossèthe *gadd*. Nous en avions déjà rapproché l'ostiak *okchar* et le basque *otso*. On a vu que le *t* peut substituer le *k* et inversement; j'ai cité même l'observation de la substitution enfantine de la chuintante par la dentale *t* (chapeau=tapeau). Nous assistons ici, en Amérique au même phénomène, car à côté du type *'otch* que nous venons d'exposer, on a parallèlement le Chucúchee *aϵ'ttIn* et *aϵ'ttu*, le Koriak *attaϵ*, le Pequot (Algonkin) *ahteah*. On peut suivre sur celui-ci l'équivalence avec les éléments de *köshek/koshah/gotch*, *ah* représentant le *k* préfixe, *t* la chuintante et *ah* le suffixe guttural; or comme nous sommes passés de *k'udz* à *kutya*, nous passons de *ahteah* à l'Abenaki *atié*, et nous rappellons que d'autres algonkins, les Arapaho appellent le "chien" *heth* et que les Cheyenne dissent *hotam*.

Il ne faut point prendre ces rapprochements comme une hypothèse téméraire, basée sur de simples apparences, qui sont seulement le fait de coincidences curieuses; l'ensemble en est trop logique et on y sent une sorte de loi naturelle phonétique. Je ne suis pas le premier d'ailleurs, à formuler une probable parenté entre ces groupes de langages; Raoul de La Grasserie a trouvé des rapprochements entre le Haida, le Tlingit et autres langues voisines

d'une part, et les dialectes parlés sur les versants du Caucase, d'autre part (1). Or l'Ossèthe rentre dans ce dernier groupe; on sait qu'il est originaire de contrées bien plus orientales. Quant aux Tlingit, ethnographiquement ils ne se rapprochent pas des populations indiennes de l'Amérique et le même auteur les rapporte à l'autre bord, asiatique de l'Océan Pacifique. Il ajoute encore, que plusieurs particularités de ces langues de la Colombie Britannique, se retrouvent bien plus au sud, dans les langues du Mexique, du groupe Quitchué. Or nous avons précisément en ces régions, des formes qui montrent l'expansion du type *otch* que nous étudions; la forme *gutsi* des Gitanemuk, qui sont Shoshone, en est un exemple. Une tradition d'ailleurs, relate que les Shoshone auraient été autrefois localisés dans le sud de l'état d'Alberta et le nord-ouest de Montana, région montagneuse, et comme indiquée pour refuge à des tribus qui se verraient refoulées par une invasion.

Très loins de là, dans les Antilles, à Porto Rico, on trouve *goschi*, et nous avons là la clef de toute une longue série de termes répandus dans des langues de l'Amérique du sud, termes dont l'expansion et l'évolution ne peuvent être que secondaires et que nous grouperons séparément, en rappelant toutefois leur point de départ du type *otch*.

Revenant à l'Amérique du nord, nous verrons encore que les formes dérivées de ce type *otch* sont sujettes à des altérations ; ainsi le Tchontal (Maya-Quitché) donne **axitchó,** le Kuitsh a *cqa'xtc*, l'Asea $tcqe^{n}x$.

Mais ce ne sont pas là les seules transformations que l'on voie subir à ce type; il ne faut pas perdre de vue que nous avons montré que les sons chuintants et sifflants, *sh, dz, dj, tch, s, &*, provenaient de l'adoucissement de sons primitifs en *k*, et que l'origine des mots en *otch, odj*, quelsque soient leurs préfixes, était le radical asiatique *ok/uk/ku*.

(1). — Cinq langues de la Colombie Britannique. Jl. Soc. Amér., d. Paris. T. I. 1903.

Dans la famille Penutia, le Tsimshian nous offre un terme qui montre un autre genre de dérivation, c'est *hâ° s* "chien", réduit par une autre transcription à *os*, sans doute avec aspiration. L'*s* n'a rien qui nous surprenne, nous pouvons prévoir ses variations, ainsi le Kwakiutl (Wakash) donne de son côté *wa'ts!e* où *w* est l'affaiblissement d'une gutturale que nous retrouvons d'ailleurs dans le *ϵwas* cité par le même auteur (Fr. Boas); mais nous assistons ici à une variante inattendue: ce *ts* est susceptible d'affaiblissement, il donne alors *wây'*, où *y* équivaut à *dz* qui est un *s* adouci, tandis que la notation *ts*, selon l'auteur, représente un *s* renforcé. Il en résulte que *wa'ts!e* et *wây* sont des variantes parties de **was*.

On voit quelles variations imprévues ont pu surgir d'un radical assez simple, au cours des temps et de sa lointaine expansion, puisque tous ces mots et bien d'autres encore que nous signalerons au fur et à mesure, doivent leur origine à cette forme originelle. Quelqu'extraodinaire que cela puisse paraître, il ne faut pas s'en étonner outre mesure, car il n'est pas nécessaire d'aller bien loin en Europe pour assister à des variantes aussi riches. Ainsi:

Grec	ἐκκλησία
Latin	**ecclesia**
Français	**église**
Portugais	**igreja**
Italien	**chiesa**
Espagnol	**iglesia**

et une seconde série de mots, ayant la même signification, mais que l'on dérive du grec κυριακόν,

Danois	**kerk**
Anglo-saxon	**circ, cirice**
Anglais	**church**
Vx. Ht. Allemd.	**chirihhã**
	chilichã
	chilchã
Allemand	**kírche**
Russe	**tsérkof**

On peut, constater ici les variations que l'*s* et le *k* sont capables de souffrir, on observe aussi des déplacements curieux de l'ac-

cent tonique. Tenant en compte ces 2 phénomènes, on ne pourrait pas refuser absolument à *kirche*, p. ex. de provenir d'*ecclesia*, car nous avons d'autre part, avec le même déplacement de l'accent et le changement de *s* en *sch*.

Grec	*κεράσιον* et *κέρασος*
Latin	cerasus
Français	cerise
Portugais	cereja
Allemand	kirsche
Anglais	cherry

Un autre type de radical nous apparaît dans la famille Algonkine; elle est localisée aujourd'hui dans le nord-est de l'Amérique, mais elle a eu autrefois une extension considérable, car des tribus même ont pénétré jusqu'en Californie. Ici nous avons une certaine uniformité, avec des équivalences bizarres:

Groupe central :

Fox	ánemô
Natik	anùm
Montagnais et Naskapi	atùm
Quinnipiac	arùm
Narraganset	ayim, ayimp, aujimp
Delaware	allum
Algonkin	alim
Menomini	onam
Ojibwa	an' emoosh

Groupe oriental :

Nipmuck	alùm
Abenaki	allomoos

On voit d'abord qu'il faut réunir *allomoos*, *an'emoosh* et *ánemô*. On fait provenir la formation *allomoos* de l'union des termes *allum* et *ôaas;* ce dernier mot signifierait seulement "animal". Il détermine, en effet, un certain nombre d'animaux, ainsi *mukquosh*, pour *mogke-ôaas* désigne le "loup". On doit logiquement en déduire que le mot désinence, générique, est plus ancien que le terme généralisé. Mais *ôaas*, *ôos* transcrit aussi *óaus*, *howaas*

est apparenté à *ha ° s, os* qui appartinnent au type *otch.* Il s'ensuit que nous devons admettre un contact à une époque antérieure, entre les tribus qui ont ce type en commun, ou au moins une infiltration d'éléments ethniques porteurs de ce radical parmi le groupe Algonkin. Ce terme *ôos, oosh* désigna primitivemente le "chien", puis est passé à spécifier tout un groupe d'animaux et s'est assez généralisé ensuite pour que, dans le cours du temps, on trouvât nécessaire de déterminer nouvellement, par un autre mot, l'animal précis que l'on voulait nommer (1). Ce mot fut *anùm* ou ses variantes. D'où provenait-til ?

C'est évidemment un mot qui existait déjà dans le groupe Algonkin, chez quelqu'une de ses tribus; or, en Kwakiutl, sur les bords du Pacifique, où nous avons trouvé *wa'ts!le,* du type *otch,* on rencontre le terme *nún* pour désigner le "loup". C'est là une indication d'un rapport ancien, soit avec un rameau algonkin, soit des 2 groupes, algonkin et kwakiutl, avec un noyau porteur de cette forme. Nous pouvons soupçonner à ce noyau une localisation plus septentrionale, car le *mukquosh* algonkin, par son élément *mukq* ne nous paraît pas étranger à la forme *kigmok,* étudiée par nous chez les Eskimo.

Dans les variantes citées, la forme *anúm* (Natik) paraît celle d'où dériveraient les autres; on voit par la comparaison entre elles, que l'on peut établir les équivalences $n = l = ll = r = t$, $y = j$; la voyelle *u* est également antérieure à *i*. Que le terme *anúm* soit le plus ancien, l'auteur qui nous fournit les variantes tribales le reconnait implicitement, quand il fait dériver le mot d'une racine **annùn, annin,** qui signifie "to hold fast", — tenir, saisir, — mais sa dérivation me parait inexacte, car je tiens que *anúm* a son origine dans le mot *nùn* que je viens d'invoquer. A' lui seul, comme la parenté avec *os,* seule de son côté, cela aurait peut être peu de force, mais la convergence des 2 termes *nùn* et *os,* d'une part, et *allum-oos,* d'autre, ne laisse pas de donner une certaine valeur à

(1). — Le même phénomène qui s'est passé en Allemagne avec le terme *windhund.*

la dérivation probable. *Nùn* était le nom du "loup", *os* celui du "chien", *allum-oos* est devenu étymologiquement le "loup-chien", ou "loup-animal", pour désigner le "chien". Dériver *anúm* purement d'un mot qui signifie "saisir", serait peu et vague pour particulariser le "chien", car tous les animaux saisissent avec la gueule, aussi bien le chien que le loup, que le castor, &. *Ll, l, r* sont des variations phonétiques connues ; nous ne pouvons guère expliquer comment *l* s'est substituée à *n*, mais l'équivalence de ces consonnes ici est un fait qui ne se peut discuter, en présence des variantes. Quant à l'équivalence *t*, sans pouvoir affirmer que ce qui s'est passé sur un point a dû se passer sur un autre, nous savons cependant que dans la langue Mixe, p, ex. la lettre *t* supplée au manque d'*l* et de *r*, mais ici *l* et *r* se rencontrant, il faut admettre que les tribus qui présentent ces variantes ne sont pas ethniquement homogènes.

Le terme *nùn* kwakiutl doit à son tour être rapproché des formes ouralo-altaiques que nous avons signalées sous les aspects *wuen, buûn*, dérivant de la racine primitive **un*, **in* qui se rapporte au "loup". D'autre part l'Eskimo et l'Algonkin représentent selon quelques auteurs, les premières langues parlées sur territoire américain et je ne citerai que pour mémoire le passage suivant de Clark Wissler (1): "D'après les études phonétiques de J. P. Harrington, il semblerait que l'on puisse différentier 2 systêmes phonétiques dans les langues des Etats Unis et du Canada, qui seraient un type atlantique, un type pacifique .L'Algonkin et l'Eskimo appartiendraient au type atlantique et représenteraient les survivants de la couche linguistique le plus primitive de l'indigène américain".

Nous passerons maintenant a un autre type qui est à son tour la source de dérivations variées.

(1). — The American Indian. 2e ed. N. York. 1922, p. 314.

La famille Siou emploie selon ses divers groupes un mot que l'on reconnait commun au fond:

Dakota	Teton	**shonka, s'un'ka, sung,** au pluriel **sinuda**	chien
Dhigiha	Omaha	**shin'uda** (singulier)	
	Osage	**ingthongo**	puma
Tchiwere	Winnebago	**cunk**	chien
	Iowa	**shunka'yi**	
		shun'ta	loup
Biloxi	Biloxi	**tcun'ki**	chien
	Ofo	**atchun'ki**	
Yutchi		**shin-au-av**	loup
Uto-Aztek	Pima Sonora	**gangas**	

Si on compare ces mots, on voit qu'ils tournent autour d'un noyau commum : $su^{n}g/c\hat{u}^{n}k$; le reste est variation phonétique de *l*'s initiale : *s* = *sh* = *tch*, ou adjonction d'une désinence : *ka, ki, ta, uda, auav*. Or ce radical, plus ou moins modifié, simplifié, se retrouve autre part, en dehors des groupes ici réunis. Dans la famille Panutia:

le Maidu nous donne : **sumh**
such-ko
shu
sé'u
sü
sur

Or *sûmh* où persiste la nasalisation et la gutturale finale affaiblie en aspiration, représente bien une transition vers *sunka*, c'est aussi une dérivation de *sûmh* qui dans la même langue produit *such-ko*.

Ce que nous savons des transformations de la gutturale *k/g* en chuintante et plus tard en sibilante, pour l'avoir observé au cours de notre travail, nous permet de supposer à l'origine de ces formes un type à initiale gutturale comme *k* + un radical *un, an, on,* suivi d'une gutturalisation terminale, qui n'est peut être que le vestige de l'agglutination d'un mot *ku, ko, ki,* désignant lui aussi le "chien" ; on aurait eu une forme comme * *kun-ko*. Les dérivations diverses que l'on trouve semblent en effet rendre l'hypothèse admissible. Si elle est exacte on reconnaîtra que les 2 éléments

constitutifs sont l'un et l'autre de provenance asiatique.

Nous rencontrons dans d'autres groupes des variantes de la gutturalisation terminale:

Winton	**su-kuh, su-koh, shu-ket, shu.**	
Mutsun (Miwok et Kostano, &)	**chu-ku, chóo-cho, tshu-tshu.**	
Yokuts	**chuh'-shush, cheh-kah.**	
Yosemite	**choko**	
Cochite Keresan (ind. Pueblos)	**sho'tsona**	"coyote"

Les conclusions précédentes acceptées, on voit qu'elles nous conduisent plus loin, car en dehors des groupes cités et qui forment à tout prendre, un ensemble phonétique assez homogène, pour le nom des canidés, les radicaux-éléments simples que nous avons dénoncés, apparaissent sur des territoires nouveaux et donnent des variations corollaires.

Nous trouvons ainsi dans la famille Uto-Aztek, qui se trouve être une des plus vastes de l'Amérique du Nord et Centrale, une réplique des formes Pénutia:

Huichol	**çuk, çuku**
dans la famille Otomi :	
Trike	**shoe**
Tshotsho	**slonia**
dans la famille Zapotek :	
Tchatino	**chuenne**

Il nous faudra donc admettre que les porteurs des radicaux Penutia ont pénétré vers le sud, sur les territoires du Mexique. Et maintenant en présence des variations connues et assez constantes sur terres mexicaines, on se demandera si l'on peut rattacher ces dernières aux précédentes. Or il me semble que la liaison s'établit très naturellement si l'on compare les formes diverses localisées entre les Penutia et les nouveaux groupes mexicains.

Je citerai d'abord le fait intéressant de trouver dans la famille Lenka, loin dans l'Amérique centrale, le Chilanga qui dit *shushu* pour le "chien", exactement comme le Mutsum et le Yokuts; le Colorado, langue Chibcha de l'Ecuador, appelle aussi le "chien" *shu* et *shushu*, le Kayapa, autre langue du même groupe, le nomme *kutchas*.

Or on sait que les noms méxicains tournent plus facilement autour du son *i* ; on a là une race de chiens appelés *chichi*, comme nous l'avons vu, et par les faits cités, nous pouvons affirmer que l'étymologie n'en est pas le verbe *chichi* "téter". En Chontal, le nom est, suivant les uns *calchiki*, selon d'autres *chiki* ou *tsigi* (voyez les transcriptions qui justifient nos assimilations), donc *chiki* et *tsigi*, variantes d'un même terme. Le Hoka nous fournit *susu* avec le son *u*. On pense que ce sont les Aztek qui ont fait les emprunts au Chontal ; le son *i* serait donc dérivé du son *u*, en ces régions, c'est *shushu* qui est devenu *chichi* et non inversement. Mais cette réduction du son *u* à *i* s'était déjà effectuée bien avant les régions où elle domina dans la suite, car dans la propre famille Pénutia, le Takelma appelle le "coyote" *sgi'si* et le "chien" *tsli'xi* ; *x* est une aspirée gutturale sans résonnance, mais il faut y voir naturellement une variation locale de phonétisme et ce mot nous rappelle imédiatement le *tsigi* chontal.

Nous avons alors autour de la vocalisation *i*, des termes parallèles qui montrent bien la dérivation septentrionale de ce phonétisme:

Karok	chish'i
Arra-arra	chis-i
Peh'tsik et Eh-nek	chish-ee

Mais le Yurok, qui est Algonkin pourtant, a lui aussi adopté, par emprunt à ses voisins sans doute, la même désignation pour le chien : *chish'e* et dans un autre village *tsesh'yuh* ; il est intéressant de relever ici, ce doublet, déune part e, de l'autre *u*.

C'est certainement encore une autre variante, que ce mot de *si-chella* dont les Tshimariko (Hoka) se servaient pour désigner le "chien". Leur proche voisinage des formes précédentes, groupées sur les confins de l'Orégon et de la Californie, le rendent assez vraisemblable ; en outre le "loup" s'appelait chez eux, *si-chi-wi* ; *'la* et *wi* seraient des adjonctions dont je ne tenterai pas de chercher là provenance.

Il y a encore toute une nombreuse classe de mots, appartenant à des variantes du type que nous étudions; ils représentent souvent un seul élément de la forme agglutinée, selon notre supposition; mais parfois aussi il s'y ajoute un élément nouveau: l' Aguacateca donne *tchi*, l'Ichil *tch'i*, on a en d'autres groupes *ts'i* et *ts'e* ou *tzi* ; puis en Otomi *tzini* et chez les Cora *tzeuk*. Le Totonak, plus voisin des mots étudiés précédemment a *chichi*. Ici, il est bien de rapporter que le Maya aurait *chii* pour "mordre" ; je ne donnerai pas ce mot comme étymologie de ces formes du nom du "chien", croyant bien plutôt que c'est le verbe qui est dérivé du terme désignant le "chien". D'autre part Rudolf Schuller a rapproché ces aspects des termes Moseteno *atcho* et Terraba *chiti*, appartenant au groupe Karib-Aruak. Il faut être très prudent dans ces dérivations, car nous verrons qu'elles peuvent être parties de types divers et présenter à la fin des ressemblances bien trompeuses : *atcho* à première vue semble une variante du groupe *otch*, où nous avons rencontré *otchó* et où l'on pourrait faire rentrer *hhatchu-katchuk* (Kutchan) et a *khatcho-ra* (Mohave) de la famille Hoka, ainsi que *âs-sho* du Shasta, appartenant à la même famille. Je ne saurais décider cette question, laissant ces termes sur un terrain limitrophe, où les 2 influences ont pu se confondre. *Chiti* présente la même incertitude, mais c'est avec un autre type, qui est de l'Amérique du sud, *kuti* et que nous étudierons plus loin.

Que les formes en *chichi*, *tzi* &, appartiennent au type *sho*^{n} *ka*, je crois que cela peut se fortifier encore par la constatation de formes voisines, altérées, dans les langues du Mexique, contigues aux régions où celles en *chichi*, &, sont parlées. Ainsi en Huichol "chien" est *tzoukou*, en Cahita *tchougo*, ce qui nous explique la forme *tzeuk* des Cora qui ont aussi *tzoué* ; "loup" en Tepehuane est *souhou*. Ed. Sapir dans son étude sur les dialectes Paiute et Nahuatl, juge que le Nahuatl *chichi* est une dérivation de la forme hypothétique * *kutsi* ; il n'y aurait phonétiquement aucune impossibilité, mais je n'en suis pas convaincu, il me semble plutôt que l'une et l'autre forme soient des dérivations indépendantes, *chichi* remontant comme je l'ai montré à *shu*^{n} *ka*, dont l'origine serait l'agglutination *kun-ku* ;

kutsi provenant plutôt du type *gotch, kosha,* et son expansion géographique s'expliquera encore par la constatation de *goschi* dans les Grandes Antilles à Porto Rico.

De toute façon c'est avec le type parti de *kutsi* ou de *gotch, odj,* qu'il faut grouper toute une série de mots fréquents dans les langues de l'Amérique du nord, et que nous détacherons ici, bien que réservant *kutsi* pour un paragraphe subséquent.

On sait que nous avons donné comme lointaine origine au typo *otch* la forme asiatique *ok/uk* (p. 379). Dans les mots de ce type, comme dans ceux en *kutsi, kwutci, kwidji,* la partie radicale n'est pas la préfixation gutturale, c'est celle qui se présente sous les aspects variés *tsi, tci, dji, tchi, tch, chi.* Il en résulte que des mots comme *wai-ets, wy-ates; waits* (Wiyot), *kaits* (Kiowa), *ey-ets* "loup" (Yokuts), et le Kwakiutl *wa'ts!e,* que nous avons vu, forment un nouveau groupe dérivé de la lointaine racine *ok/uk.* C'est à ce groupe que l'on rattachera le Zuñi *wátsita.*

Dans ces formes, cependant, on reconnait une agglutination du dérivé *ets* avec une autre racine qui est à l'origine de *wai, ey.* Ce qui le démontre clairement c'est la rencontre de mots comme *hai-ukh* (Pomo), *hai-uk* (Wintun), *aiyusha* (Mutsun), qui forment parallèles avec les formes en *ets,* et en indiquant l'origine, se révêlent aussi comme plus anciennes. *Hai, ey,* sont de toute façon, des mots isolés qui devaient avoir la valeur de "chien, loup", ou une signification voisine et qui ont fait pléonasme, à l'image du *windhund* "chien-chien", que nous avons déjà invoqué comme exemple.

Avec le temps ces mots ont souffert une certaine usure, on voit la gutturale finale tomber, mais en revanche l'initiale peut s'aspirer ou se gutturaliser:

Tusayan :	Kokop (Jemez)	**aiyo**	"renard"
	Biloxi (Siou)	**ayi'hin**	"loup"
	Yuki	**hai-yu**	
	Pomo (Hoka)	» , **hiyu**	
	Wintun (Penutia)	**hi-u**	
	Yokuts (Penutia)	**ky-u**	
	Kaddo	**kayaa**	

C'est sans doute une variante de l'agglutination finale qui a donné les noms du "renard" en Wintun *hau*, en Maidu *hau*, en Pomo *ao*, en Wyiot *haura*.

Ce type particulier *hai, ey*, qui s'est prêté à la formation des mots composés *aiyo, ayi'hi'*, &, sous sa forme simple paraît avoir été exporté vers l'Amérique du sud, car nous le retrouvons chez les Tukano, en Colombie ; les variations qu'il affecte ne souffrent par la gutturalisation initiale, ce qui ferait remonter son expansion à l'époque la plus primitive de sa création. Chez les Tukano il signifie "jaguar", mais les Yukuna, qui sont Aruak, l'appliquent au "chien". Le type de ces mots est *yaui, yai, iái*, on en trouvera les aspects variés p. 334.

La gutturalisation initiale, cependant, s'est produite plus tard (à moins que nous ne devions y reconnaitre une seconde vague d'invasion, postérieure, et ayant pénétré par une autre voie, peut être les Antilles), car nous rencontrons, chez les Karib, p. ex. un type composé *cai-couchi*, avec toutes ses variétés, qui dénonce l'existence en ces régions de la forme *cai, kay*, isolée avant d'entrer en liaison pléonastique avec l'autre radical *couchi*.

Nous avons noté chez les Kokop de Jemez la forme curieuse *isauû*, qui se trouve aussi chez les Hopi. Il est assez embarassant d'en découvrir l'origine. Le mot signifie "coyote" et les Maidu ont pour le même animal le mot *sé'u*. L'*s* est-elle ici la transformation d'une occlusive antérieure, ou d'une aspirée ? **ké'u, *hé'u ?* On pourrait alors y voir une parenté avec le groupe que nous venons d'étudier *hai-yu, aiyo*. Il est difficile toutefois d'établir une dérivation directe de *hai-yu* à *se'u*, car des considérations historiques très fortes s'y opposent. La chronologie des Indiens Pueblos a été divisée en 4 époques successives: 1.° La culture des Basket-makers, 2.° celle des post-Basket-makers, 3.° les Pré-Pueblos, 4.° les Pueblos classiques (1). D'après Kidder la Ire période qui ne

(1). — E. B. Renaud. Jl. Soc. Amér. de Paris. T. XVII, N. S.

possède pas de céramique pourrait remonter à 1500 ou 2000 av. notre ère. Dans la seconde période apparaît une poterie cuite, grossière, qui rappelle certaines poteries préhistoriques européennes. Ces Indiens Basket-makers se servaient de propulseurs à crochet avant les arcs et les flêches, que les Magdaléniens connaissaient également et qui a disparu avec le néolithique; or cette arme se retrouve chez les Eskimo et les Tchuktchi (1). J'ajouterai qu'on la rencontre également dans l'Amérique du sud, sur les plateaux de Bolivie, chez des peuples qui ont la coutume des déformations craniennes, les Aymara. Les Basket-makers n'usaient pas de ces déformations, mais elles apparaissent avec les Pueblos. Tous ces peuples que nous venons de citer connaissaient le "chien" ,et il est bon de rappeler que l'on a identifié le chien du Pérou, rencontré en momies, au "long haired Pueblo dog", découvert dans l' Arizona ; la même assimilation a été faite à propos du *techichi* ou "small indian dog", dont les noms scientifiques montrent l'expansion : "Canis familiaris americanus" (Gmelin) ; Canis alco" (Hamilton Smith); "Canis familiaris cayennensis" (Blainville); "Canis caraibaeus". J'e n'ignore pas qu'il règne une grande confusion dans la détermination exacte de ces différentes variétés, puisque l'on répète encore le même rapprochement pour le "short nosed indian dog" (Pachycyon robustus — Canis ingae vertagus) (2), mais le fait intéressant ici n'est pas la détermination zoologique de l'animal, mais sa présence sur des territoires si distants, accompagnant des faits ethnographiques analogues et des ressemblances linguistiques possibles.

La chronologie nous montre donc les Pueblos et ceux qui les précèdent comme très anciens dans l'Amérique du nord; de faits étudiés antérieurement, on peut même déduire que les tribus Pueblos ont ici paru avant les Athapasques ; ceux-ci les ont repoussés sans doute vers le sud, parcequ'ils étaient eux mêmes pressés par

(1). — Id. — Bull. de la Société préhistorique de France. 1925.

(2). — Glover Mc. Allen. Dogs of the American Aborigines. Bull. o. t. Mus. o Comp. Zoology at Harvard College. Vol. LXIII, n° 9. 1920.

de nouvelles vagues migratoires. Il ne semble guère possible, dans ces conditions, de dériver *se'u* de *hai-yu,* car ce dernier aspect est vraisemblablement plus récent. Ce qui est beaucoup plus probable, c'est que l'un et l'autre sont des dérivations d'une forme plus ancienne, mais indépendemment. Cette forme ancienne, je crois en retrouver la trace dans un nom iroquois du "loup" *thaioñ'ni.* Les Iroquois, d'après Vernon C. Allison (1) seraient des descendants des "Mound Builders" qui appartenaient au même stock que celui des Pueblos Indians; or ce terme qui peut alors remonter à travers les Mound Builders jusqu'à la forme disparue qui a évolué en *isauû,* n'est pas américain, puisqu'il se rencontre presque semblable en samoyède sous l'aspect *tiônä.* Le *t* ne doit pas nous arrêter, car nous avons vu dans ces régions septentrionales qu'il est un équivalent de *k,* et par le type hypothétique * *kiônä* on reviendra facilement aux termes asiatiques en *kuon, kuen, kun.*

Quoi qu'il en soit, à la forme *isauû* on peut rapporter *sosso* "chien" (Galibi), *isoo* "once" des Tshake et Arikuna, *yntschu* "once" (Quitschua) et *îshû* (prononcé *inshun*) des Tshipaia du Xingú, qui signifie "chienne". Comme le nom du "chien" déjà chez eux n'est pas tupi, on voit qu'il en est de même pour le nom de la chienne; le territoire aurait donc été primitivement occupé par des tribus d'autre souche, qui ont laissé leurs traces dans la langue des envahisseurs.

Avant de poursuivre je voudrais mettre en garde le lecteur contre une déduction qu'il pourrait être tenté de faire après avoir suivi les comparaisons établies, si tant est qu'il les accepte : à savoir que je n'entends pas que toutes ces tribus qui emploient des formes analogues ou parallèles soient directement apparentées, ou aient vécu en contact à une époque quelconque. Cela peut être

(1). — The Mound Builders. American Anthropologist. V. 29. n.° 4. 1927. p. 670-688.

exact pour certaines, non pas pour toutes ; et l'exemple des Tshipaia est assez clair, personne n'imaginera qu'ils aient une quelconque parenté ou aient été voisins des Pueblos, en quelque temps que ce fut. Mais ce qui me paraît, c'est que les évolutions linguistiques se sont opérées, en partant de racines, communes en un temps très reculé, — et sur les terrains ensuite occupés par les porteurs de ces formes originelles ; c'est la descendance ou le contact avec ces derniers, qui a été le point de départ de formes dérivées ou même de la conservation du type ancien. Il peut donc y avoir eu des arrêts, des cristallisations, des retours au type, ou des agglutinations de termes plus récents, appartenant quelquefois aux régions nouvelles où les tribus étaient arrivées.

Si nous descendons dans l'Amérique du sud, nous voyons les noms se multiplier. Il en est beaucoup dont il me semble impossible de retrouver la liaison avec d'autres groupes. Il est à supposer que bon nombre sont des formations adjectivales, des qualificatifs de l'animal. On voit en outre, souvent aussi une forme de thème s'appliquer à des animaux bien divers, et l'on reste surpris que des tribus aient pu un instant voir une analogie, même lointaine, entre les animaux auxquels ils donnaient ces noms. Nous ne pourrons donc pas disséquer toutes ces formations, mais celles qui sont le plus répandues nous permettront malgré tout quelques constatations curieuses.

Nous noterons d'abord que dans l'Amérique du nord les Hoka ont les noms *kuvi, kéwe, kowá-u,* respectivement dans les dialectes Kutchan, Washo et Kotonam. Le second terme se rapporte au "coyote" les 2 autres au "chien". Le dialecte Kokopa nous donne *ka(u)wa-ik* "chien" et il est très probable que la terminaison *ik* soit une agglutination secondaire d'un autre radical. On trouve en effet dans le Chinook les mots *kêwisx* et *kê'wusx*

qui montrent l'*i* comme une altération de *u*, et la terminaison *isx* comme affaiblissement chuintant de *ik ;* il faut donc remonter de *ik* à *uk*, racine connue asiatique, et admettre qu'elle est passée au Chinook sous sa forme originelle ou à travers la transformation déjà opérée en *odj*, que nous avons trouvée en ces régions. L'élément *kew* appartient au groupe que nous distinguons maintenant.

Je ne saurais dire pour l'instant si *kew* est une dérivation de *ku* ou si c'est une gutturalisation d'une forme **ê'w, *ow, *owa* plus ancienne; j'incline plus volontiers vers cette dernière hypothèse et je relierai cette forme à *awa, woa* qui représenterait l'aboiement du "chien", déjà domestiqué. C'est de ces thèmes originaux que seraient partis tous les dérivés que je vais passer en revue.

Tonkawa	**ekwa-n**	"chien"
Tsimshian	**k ebo**	"loup"
Fox	**ma''hwaw[a]**	"loup"
Maidu	**wê'pa**	"coyots"
	hawi'	"renard"
Takelma	**k'ewe'k'awaɛl**	"aboyer".

Ce mot semble justifier l'hypothèse émise ci dessus ; on en déduirait que le chien est arrivé déjà domestiqué chez ces tribus et que le nom du "chien" a été formé en partant de son cri.

Coos	**kwiyós**	"chien"

où *ôs* est une adjonction que je groupe avec *usx, isx, ik* et qui parait établir l'intermédiaire *odj/otch*.

Pomo (Hoka)	**a-kav**	"renard"
Kokop (Jemez)	**kwewu**	"loup"
Zuni	»	»
Shasta (Hoka)	**kwa'tuk**	»
	che-wah'	»
	itchi-wa	»

che est une modification chuintante de la gutturale *k*.

Chactas (Muskhogi)	**kowé**	"once"

(autres transcriptions *coué, koi*).

Timukua	**efa**	"chien"
	pufi	"renard"
Houma	**ofé**	"chien"
Chactas	**ipaf**	»
	ofi	»
	woha, wohwah	
	wowoha, kaⁿ wa	"aboyer".

le dernier mot désigne l'aboiement du "renard" ; fait qui montre bien que c'est déjà un transfert du chien au renard et non une désignation naturelle, spontanée.

Dans les dialectes du groupe Pima-Sonora on trouve une autre variété de mots, où il y a agglutination d'élément étranger au radical que nous étudions.

	Huichol	Cora
"Renard"	**cahoujai**	**arachoui**
"Loup"	**ourahuay**	**ouravay**
"Coyote"	**hiahoui**	**hiouave**
"Jaguar"	**touhoué**	

On a voulu trouver dans la terminaison *huay* du "loup" un équivalent du mot "chair"; je ne crois pas que cela soit exact, car le mot se joint très clairement aux formes que nous réunissons et dont la filiation parait certaine.

Il n'était pas sans intérêt de citer ces mots de l'Amérique du nord avant de passer à ceux qui appartiennent à l'Amérique méridionale; on en saisira mieux la parenté.

En effet dans la famille Jivaro, le dialecte Maka nomme p. ex. le "jaguar" *xapa-yagwa*. C'est naturellement un mot composé où *yagwa*, que nous étudierons dans un autre groupe, signifie déjà "chien". Les auteurs nous disent que *xapa* veut dire "cerf" ; mais il me paraît évident que nous avons ici, comme en autres cas analogues, un transfert. *Xapa* est de la même dérivation que *efa, ofé, wepa* et a dû dans l'origine être attribué à un canidé, puisque nous avons montré la provenance onomatopéique de ces formations; c'est dans la suite que l'appellation a été attribuée à un autre ani-

mal, comme les Grecs qui ont donné le nom de cheval, connu d'eux, à l'hippopotame, animal nouveau.

Le Guarayo de Bolivie a *cave* pour "chien". J'ai montré p. 346 que ce terme est d'origine aruak préandine.

Achagua	**chavi**	"jaguar"
Kavineno	**chapa**	"chien"
Piro	**kebi**	»
Miranha	**oipi (ouibe, uipe)**	»
	oihpa	"jaguar"
Kavineno	**iba**	"once"
Maropa	**imba**	»
Takana	**ibba**	
Tshipaia	**apu**	"chien"
Hianakoto	**iuebe**	"hydrochoerus"
Yupua	**uipi**	"coati"
Maku	**hiuibe**	"tapir"
Karipuna, Pakaguara, Tshakobo	**tchaspa**	"chien"
Uainuma	**tchabi**	»
Mariaté	»	"once"
	tchobi	"canis azarae"
Piro	**shabe, keve**	"chien"
Paunaka	**kave**	»
Baure, Mutchoxeone	**kové, kuvé**	»
Maniteneri	**kewe**	»
Yukuna	**chave**	"once tachetée"
	cavou	"puma"
Autres tribus préandines Aruak	**kibi**	"chien"
Piaroa	**ofo**	"tapir"
Sáliba	**exue** (x j et se confond souvent avec f)	
Makú du Papury	**tawai**	"aboyer"
	kawai	"hurler"
	woa	"renard"
Dialectes Tukano	**oa**	»

Ce qui vient confirmer l'hypothèse émise p. 393 du point de départ de toutes ces formes. On trouve même *awá* pour le "loup" chez les Bakairi, *awaya* "loutre", qui explique *aoálle* du Karib des îles, désignant une espèce de "renard". Cette forme est sans doute une transcription espagnole où *ll* est un son mouillé qui répond à *y* dans *awaya*.

Tchapakura	**kahüe**	"chien"
Paikoneka	**kave**	»
Boróro	**coui**	"tapir"
Mayoruna sauvage	**huapa**	"chien"
Karajá	**avoai**	"once"
Koeruna	**auwái**	"tapir"
Ketchua	**schiba**	"cerf"
Apinagé	**choupé**	"chien"

Le terme **schiba** montre bien que ce n'est pas le Quitchua qui a servi de transition pour les formes que nous avons recueillies en *kave, kove* &, si fréquentes chez les Aruak, puisque leurs aspects sont plus primitifs, on pourrait même logiquement invoquer le contraire, et cette constatation peut avoir une certaine importance historique, car elle tendrait à reconnaître les Quitschua comme plus récents que les tribus à formes gutturalisées, si on suppose qu'ils aient pénétré sur leurs territoires avec cette forme déjà évoluée; et cela semble probable puisqu'il ne reste pas de vestige dans leurs noms des aspects antérieurs.

Nous allons voir maintenant que toutes ces formes réunies ci dessus, que nous avons dérivées du radical *awa*, constituent un groupe particulier, mais parallèle à un autre groupe provenant du même radical. C'est ce second groupe que nous étudierons à présent.

Nous avons vu que *wa, awa* étaient à la source de *hawî, hwaw, ekwa, kawa*, ils sont également l'origine de la gutturalisation *kwa/gwa* qui par évolution a fourni *agwa, yagwa*. Il semble cependant que ces derniers dérivés se soient moins éloignés du nom primordial et qu'ils aient dû, par conséquent, être employés par des noyaux de populations qui avaient un temps moindre de culture, ou qui ont persisté pendant beaucoup plus longtemps dans un stade de culture rudimentaire. On peut tirer de là qu'il ne dût pas y avoir grande relation au début, entre les porteurs de *yagwa* et les porteurs de *kove*. Ils partirent peut être d'un point voisin, mais ils se sont développés indépendemment.

Une première constatation intéressante c'est que dans le relevé des noms qui appartiennet à l'Amérique septentrionale et centrale, nous n'avons pas rencontré de terme qui rentre dans ce nouveau groupe. Le seul mot qui pourrait ici, en effet, induire en erreur est celui de *yug-wash* par lequel le Yuki désigne le "renard" ; c'est un mot composé de *wash=wush=wais,* qui se retrouve dans les noms du "loup" et du "chien" et qui remonte vraisemblablement à *ootcho, otcho > odj,* — et de *yug,* iotacisation initiale de *ug/uk*.

Ce groupe *yagwa* présente, lui aussi, un bon nombre de variations. Prenons d'abord la forme complète, *yaguara,* celle d'où est dérivé le terme francisé *jaguar ;* on la rencontre ainsi pure en diverses régions.

Cocama	**yawara**	"chien"
	yahuara	"jaguar"
Omagua	**yagoara**	"chien"
	yahuara-assu	"jaguar"
	yahuara-puana	"renard"
Maku-Nadobo	**yawara (awara)**	"chien"
Turiwará	**jawára**	
Tembé	**zawára**	
Apiaka	**jawará**	"once"
	awara	"chien"
Oyambi	**yawar**	»

Nous citerons maintenant des variantes:

Aruak des Guyanes	**yawarri**	"sarigue"
Jivaro	**yawaru**	"chien"
Matanawi	**yawari**	"fourmilier"
Parentintin	**yawarun, yawad**	"2 especes d'onces"
	yawamimbad	"chien"
Maku-Nadobo	**awad, awat**	"jaguar"
	waiwöta	"chien sauvage".

La dentale finale remplace ici l'**r**; dans **yawamimbad** on notera l'agglutination de **imbad (imba** Maropa) avec cette finale **d** pour

r, ce qui montre cette terminaison comme l'adjonction d'un radical distinct, dont je ne connais pas la valeur.

Kobéua	**yawimi**	"chien"
Pareci	**auarüçü**	"porc sauvage"
Galibi	**aouaré**	"mephitis suffocans"
	aroua	"once"
Quitchua	**ahuara**	"tapir".

Mot certainement introduit à l'époque de l'extension du domaine Inca.

Cotoxo et Camacan	jako-koara	"once".

Il y a dans ce terme composé un redoublement curieux; je ne crois pas cependant que ce soit le simple redoublement d'une syllabe, les 2 mots sont pour moi indépendants et ont leur valeur, ils ont été réunis plus tard. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que dans ces mêmes groupes de la famille Gê on trouve *jake-dere, tiuké-hié,* et *tiaké isolé,* signifiant "chien". Loin de là, sur le Yapurá, les Witoto ont une association de mots analogues, c'est *tiko-tauayari* "once tachetée". *Tiko* veut évidemment dire "chien", comme *jako,* puisque "chien" en Witoto est *hiko.* Il résulte de cette comparaison que le *t* préfixe est une substitution de *h,* comme il peut l'être de *k* et que *j* de *jako* est un son chuintant ou une iotacisation de *a* dans un **ako* originel. Et il faut alors grouper les formes **ako, jako, hiko tiko, tiuké, tiaké,* comme des variantes du mot primitif désignant le "chien". Mais il en résulte que le *t* de *tauayari* est lui aussi une substitution des mêmes lettres *h, k, j,* comme doit l'être la dentale *d* de *dere,* et nous avons en d'autres langues quelques termes qui viennent donner un certain appui à notre façon de penser. Je citerai *tahaurhée,* transcrit également *dahauri* des Mura "chien" ; *tsawari* "chien des Woyawai ; *d'zoára* "chien" des Coroado ; *tuyahua* "loup" du Mobima ; *ts* et *d'z* sont des affaiblissements qui montrent la chuintante s'acheminant vers *j* et que l'on va retrouver en Zaparo *hiari javari* "porc" d'où provient *javali,* en Geico *jara* à côté de *yara* "chien

domestique"; la chuintante elle même apparaissant en Piaroa. *xauiri* "chien", peut être contaminée par un autre radical que nous verrons dans la suite.

A côté de ces mots quelque peu déconcertants, on rencontre des termes plus simples:

Katukina	**yuary**	"once".
Chayma, Kumanagoto	**guaruré**	»
Juri	**wehry, weri**	» et "chien"
	po (a) ri, poori	"tapir"
Dans les dialectes Tupi	**guará ,goairá, nguara**	"chien"
Botocudo	**noukguara**	"once"

Après toutes ces variantes, nous enregistrerons les tribus qui usent du thème simple :

Paraguayo	**yagua**	"chien"
Kawahib	**yawa-tchin**	»
Pano	**yava**	"porc"
Sepibo	**yahua**	»
Kunibo	**yaüa maeüa**	"pécari"
Karipuna	**auha**	"tapir"
Iten	**ohua**	"loup"
Mobima	**huahua**	"renard"
Kitemoko	**huahuao**	"loup ?"
Mayoruna	**awa**	"tapir".

on voit que ces derniers mots forment la transition avec les formes en *kawai, kewe* et qu'il devient difficile de les rattacher fermement à l'un ou l'autre type. Il semble qu'ils soient à l'origine de la bifurcation.

Caingua	**iawa**	"chien"
	jagua	"once"

Enfin nous avons des formes plus divergentes, dotées du préfixe *n* ou *in,* comme *nguara* et *noukguara,* ci-dessus On a dit que le préfixe *nu* était caractéristique des mots Aruak, au point que Von den Steinen les nommait Nu Aruak. Probablement, alors,

ces préfixes seraient des restes de cette langue Aruak, adaptés aux termes qui rentrent dans notre groupe actuel.

Takana	**nyawewa**	
Yamiaca	**inawa noera**	"jaguar"
	inanihua	"chien"
Atsahuaca	**inawua**	"jaguar"
	inawuawua	"chien"
Arasa	»	»
	yuahuauha	»
Tiatinagua	**naua**	

Nous étudierons maintenant un nouveau type de mots qui possède lui aussi un territoire important; c'est le type à forme *kuchi*.

Il est souvent difficile d'affirmer que tel terme dérive indubitablement de tel autre, quand la présence de substitutions de lettres peut établir des parallélismes qui nous confondent ; c'est ce qui se passe, comme nous le verrons avec le type que nous considérons à cette heure. Nous avons dit p. 388, que dans des mots comme *kutsi, kwutci, kwidji,* c'est la seconde syllabe qui est la partie radicale et qu'elle remonte au type *otch ;* la première est le résultat de la gutturalisation. On doit donc voir dans *kutsi* une composition *k+utsi.* Ce que nous avons montré aussi, c'est que les formes en *tchi, chi* avaient leurs prototypes dans des formes en *tchu, chu,* ce qui nous permet de contester l'hypothèse de E. Sapir, à savoir que le Nahuatl *chichi* dériverait de ce qu'il regardait comme une forme hypothètique * *kutshi.* C'est là un fil conducteur dans notre recherche.

Voyons d'abord les termes de l'Amérique du nord qui peuvent entrer dans notre type:

Natick	**wonkqussis**	"renard"
	mukquoshim	"loup"
	natoqus	»

Ce sont des mots composés où dans la seconde partie je reconnais l'élément *k/q+otch*. Je ne tenterai point d'expliquer le premier, mais d'autres mots encore prouvent la composition.

Yurik	wurguss	"renard".

Notons que ces Yurok ont *chish'e* pour "chien".

Omaha-Ponka	mikasi	"coyote"
Famille Sta Barbara	khus	"renard"
Tunika-Tshitimasha	kish	"chien".

On trouve ce mot en composition à Costa Rica *debo-kis* pour nommer le "jaguar".

Quand nous nous approchons de l'Amérique centrale les termes se simplifient et nous présentent le type à peu près pur:

Gitanemuk	gutsi	"chien"
Cora	kitsi	»
Serrano	kwutci, kwidji	»
Tarahumare	kokotshi	»
Porto Rico	goschi	»

Or il est très frappant de relever que ces termes se retrouvent presque exactement dans l'Amérique du sud, dans divers dialectes:

Yavitero	kutsi
Guaiano	kwashi
Oyana	coïchi
Yauapery	kokoshi
Araquajú	ghuschy

La distance où ils se trouvent les uns des autres doit-elle nous retenir de les rapprocher plus que nous ne l'avons fait du latin *vulpes* avec le sanscrit *lopaça?* Je ne le crois pas. Rappelons nous encore qu'à ces formes *goshi, gutsi* nous avons donné pour ancêtres les formes *koshah* (Koriak), *kosha* (Ukeh du Kamtshatka), *kosch* (Kamtshadale). On voit donc les sons en *a* passer à *o* (*otchó*), passer à *u* (*hhatchu-katchuk*) et à mesure qu'ils descendent vers le sud se fixer sur le son *i*. C'est là me semble-t-il une observation qui n'est pas dénuée d'intérêt.

Voyons maintenant les termes de l'Amérique du sud qui se rapprochent du type ici signalé. Nous commencerons par les formes les plus simples et nous observerons les mêmes variations à thême nu, à thême aspiré et gutturalisé, que nous avons signalées dans l'Amérique du nord.

Quitchua, Takana	**kutchi**	"porc"
Aymara	**kkutchi**	»
Yavitero	**kutsi, kotchi**	"cabiai"
Mandauáka, Uarekena	**kotchi**	
Karutana	**kotzi**	
Baré	**kotchi**	
Oyana	**coïchi**	"agouti"
Araquajú	**ghuschy**	"sagouin noir"
Taino	**kutchis, gotchis**	"porc?"

Sous l'aspect simplement aspiré et sous le type nu, nous avons :

Mutchoxeone	**otchi**	"cabiai"
Baure	**oshi**	»
Paikoneka	**ahatchi**	»
Takana	**uchi**	"chien"
Apolista	**utchi**	
Cuba	**usias, hutie**	"agouti"
Lucayes	**hutia**	»
Sepibo, Kunibo	**hutchete**	"chien"
Kampa	**utchite, otchitchi**	»
Tchontakiro	**quiti**	»
Taino	**aguti, aguchi, huti, utia, cuti**	"agouti"
Omagua, Sabuja, Cayriri	**acuti, agouti**	»
Acroamirim	**hucuty**	"once tachetée"
Urú	**oktchitchi**	"porc"
Ouayéone	**acoussi**	

Nous avons encore les formes suivantes qui appartiennent au même type:

Uru Tschipaia	**kxeti**	
Baniva	**kokzi**	
Baré	**coaty**	"chien"
Itonama	**mixuitchi**	"loup rouge"
	huatchi	"renard"
	hutcho	"jaguar"

Kayapa	**kutchas**	"chien"
Amuesha	**otchek**	»
Parauhano	**katsche**	
Guianou	**kwashi**	
Baniva	**ouachi, ouarsi.**	

Ces derniers mots nous servent de transition pour une forme voisine assez répandue.

Galibi	**quachy**	"renard"
	acouchy	"cotia (agouti)"

Et partant de cette forme nous rencontrons la forme composée à laquelle nous nous sommes déjà rapportés p. 389.

Galibi	**caycouchy**	"once"
	caicouci	"icticyon ?"
Callinago	**hoguji, caicouchi**	"puma"
Omagua	**kay-kutchi**	"jaguar"
	yukushy-yavara	»
Karijone	**caicouchi**	
Pianokoto, Aparai	**caicouchi, keikue**	
Hianakoto-Umaua	**kaikuje**	"chien, once, jaguar"
Oyana	**caicouchi, caicoui**	
Trio, Upurui	**kaikui**	
Caribis	**keikutshi**	
Yuri	**gaihguschy**	"canis azarae"
Makushi du R. Negro	**kaikuschi**	"jaguar"
Oyambi	**caicouchi**	"once"
Kalina	**kaikushi**	"puma"
Kariniako	**caicouchi**	»
Chayma	**caicuche**	
Yauapery	**kokoshi**	

De la forme simple *quachy* se composent encore quelques dérivés dont le Bintukua *guiachina* nous présente le modèle. Nous y reviendrons sous peu car cet aspect nouveau est à son tour la source de dérivations instructives.

Une autre composition se rencontre aussi qui part de *kutchi*, mais elle est constituée par la jonction à titre de préfixe d'un mot qui appartient à un type nouveau : *gali ;* c'est la forme *galikutshi* des Kágaba, tribu Aruak de la famille Chibcha, et qui signifie "loup".

L'élément ethnique qui a formé *guiachina* dont nous venons de parler semble s'être étendu vers le sud de l'Amérique et avoir influé, ou s'être mêlé à ces tribus méridionales qui emploient des formes analogues. On trouve en effet dans le Tehuelche 3 termes qui se révèlent comme de la même origine linguistique, ce sont *guavina, wascin* et *uachen,* qui tous 3 signifient "chien". L'Allentiak dit simplement *guaza*.

Plus au sud encore, ces formes se sont corrompues, tout porte donc à croire qu'elles sont venues de ces termes que nous citons. Les Sillkanen, au nord de la Terre de Feu, qui sont Onas, ont *uéshen, ueshn* et *oisn* pour "chien" ; ce sont peut être d'ailleurs des variétés de transcription, néammoins la parenté est certaine avec *uachen*. Au sud les Manekenkn ont *ishna* "chien", on voit que *oisn* est l'intermédiaire entre les formes extrêmes.

Selon le Professeur Rivet *kutchi* serait d'origine Karibe. Nous voyons sur la carte, où l'extension de ce terme est indiquée, que celle-ci dépasse de beaucoup le territoire Karib et qu'on la trouve par exemple assez nourrie dans les régions bolivienne et péruvienne, qu'elle est répandue également dans les ilots Aruak. Je ne tirerai pas encore de conclusion parce que la formation de ce type *kutchi* prête à beaucoup de remarques que nous ferons sous peu.

On peut observer p. 403 qu'une altération de *kay-kutchi* peut fourni *kaikuje* (Hianakoto-Umaua), *keikue* (Aparai), *caicoui* (Oyana, Trio), c'est montrer que **kutchi** a pu se réduire à la forme *coui*. Nous avons étudié antérieurement le groupe *kové, kavé* et nous avons déduit assez logiquement, grace à des formes intermédiaires observées, la réduction *kové, koui. Koui* pourrait de la sorte, dériver indépendemment des 2 formes *kové* et *kutchi* et se rencontrer sur territoires divers sans avoir rien de commun ici et là ? C'est fort possible. Des recherches prudentes seulement permettront de décider en chaque cas si *coui* provient de l'une ou l'autre forme.

Je donnerais ici le type *kuchi* pour terminé si une autre constatation n'en rendait l'origine beaucoup plus complexe et plus difficile à résoudre.

Chez les Karaja de l'Araguay on rencontre des substitutions de sons très instructives.

Le "tapir" a nom	**kaonri**	
	koli	l/r et o se nasalise.
	oli	
Le "jaguar"	**anθaua**	
	anloae	**l**/θ
	andoae	**d** variante de θ, ou substitue **l**.
	avoai	**v** substitue **d**, **l**, θ.

Auä, ôae, oai sont transriptions diverses d'un même son *oa*, affaibli en *oaé*, et qui parti de *woa* représente l'onomatopée commune, ce qui montre que le nom est passé du chien domestiqué au "jaguar", bien que le nom du "chien" lui même ne se soit pas conservé sous cette forme primitive chez eux. Il est dit, en effet, *kuloza, colosa*, et autres variantes, ce qui montre une combinaison d'un radical *kuli* avec le nom *aosa* du "loup".

Les substitutions de consonnes que nous avons relevées sont importantes également, elles montrent que *v* peut remplacer *d, l, r,* θ ;mais quel a pu être le son original ? Les variantes seraient dues à la non homogénéité ethnique du groupe Karaja, probablement. Nous avons examiné *avoai* p. 363, et nous avons vu qu'il n'était pas isolé, que les Coeruna avaient *auwai,* le Tchapakura *kahüe,* le Maku *kawai* < *awai.* Ceci nous a permis de relier ces termes au groupe *yagwa* et de déterminer que le terme karaja originel devait être *avoai,* dont *andoae, anloae* ne seraient que des déformations. Pour qu'elles se produisent de la sorte dans un seul et même groupe, il faut admettre que l'appareil vocal des membres de ce groupe, ou leur faculté de perception est bien diverse selon les individus, ce qui revient à dire que le groupe n'est pas pur et qu'il s'est constitué de la réunion d'indiens de provenance variée, chacun desquels appartenait à un groupe antérieur pour lequel le son

θ, ou *d*, ou *l*, ou *r* était plus facile et plus commun que le son *v*. On sait que les Karaja, qui sont divisés en 3 groupes, d'ailleurs, ont une langue que l'on regarde comme isolée (1). D'où venaient les membres de ces groupes différents ?

En présence de ce fait linguistique et d'un autre sur lequel je reviendrai dans un instant, on est en droit de se demander si on ne pourrait établir le parallèle suivant:

anθaua	kuθe
anloae (anroae)	kule / kure
andoae	kude / kute
avoai	kuve

Or ces formes ne sont pas des créations hypothètiques, elles existent : *kuθe* se trouve en composition dans le dialecte Rama *kuθe-dabere* désignant le "puma" ; *kul-i* et *kur-i* sont très répandus, nous les examinerons sous peu ; *gude* variante de *kude* se rencontre en Rama aussi pour le "puma", ce qui le prouve comme altération de *kuθe* ; *kute* apparaît sous les aspects *aguti, cuti, quiti kotui*, dans le Galibi, Pareci, Tchontakiro, & ; enfin *kuve* se retrouve dans les composés *kei-kue, kaikui*, &, du Pianakoto, Trio, &. Nous avons même une forme *kooné* en Rama, "puma" qui montre la substitution des sons déjà spécifiés, par *n* également.

Si le raisonnement qui s'applique à *anθauä, avoai* s'appliquait également à *kuθe, kotzi, kuve, coui*, il en résulterait que les aspects *kotzi, kuli, kuri, cuti, agouti, coui*, seraient des dérivés de *koui* ; la démonstration faite toutefois de la parenté de *kutchi* et de sa dérivation *koui, kue*, avec *goschi, kosch, koshah*, ne nous permet pas d'appliquer à ces derniers termes l'interprêtation donnée de l'evolution *d'anθauä*. C'est là un fait que tous les raisonnement du monde ne peuvent détruire, il le faut accepter comme tel.

(1). — P. W. Schmidt. Die Sprachfam.. u. Sprachenkr. der Erde. Heidelb. 1926 Atl. Kart. VI.

J'ai parlé d'un autre fait linguistique qui tendait à établir le parallèle entre l'évolution des 2 mots comparés ci dessus; c'est le fait suivant:

au	Purus	**anguity**	"jaguar"
	Piaroa	**agouri**	" chien"
	Karaja	**ahouda**	"loup"
	Guayba	**negouti**	"once"
	Tchontakiro	**quiti**	"chien"
	Pareci	**kotui**	"tapir"
	Galibi	**agouti, akouchy**	"chien" "dasyprocta cristata"
	Yauapery	**akiri**	"agouti"
	Nahuquá	**akuri**	»
	Apalai	**acouli**	»
	Pariri	**jaguri**	»
	Arara	**iakouri**	»
	Ouayeone	**acoussi**	»

Nous voyons donc ici que des équivalences s'établissent parmi ces tribus et d'autres encore que nous n'avons pas citées, entre les sons *t, r, d, ch, l, ss.* C'est le même fait que nous avons cité plus haut, mais plus large encore. Plusieurs de ces mots nous les avons rattachés à *kuchi*. La substitution la plus étrange est sans doute celle *t* = *ch*, mais il ne faut pas oublier l'équivalence *chapeau* = *tapeau* à laquelle nous avons eu l'occasion de nous rapporter jadis. Ce que je veux surtout mettre ici en lumière, comme je l'ai fait précédemment, c'est qu'on pourrait fort bien lier comme frères et de même origine *kutchi* et *kuri*, en s'appuyant sur les exemples que je présente en ces pages. C'est en effet, entre ces 2 formes que se trouve la réelle difficulté. Pour tâcher de la résoudre, il nous faut maintenant examiner le type *kuri* avec toutes les dérivations qui en proviennent, sauf celles que nous avons rencontrées comme se rattachant certainement à *kutchi*.

Je signalerai d'abord dans ce nouveau groupe *kuri* le terme finnois *koira* "chien". Il est évident que si quelque lien le rattache au groupe que nous allons étudier, ce ne peut être qu'une origine commune, une racine d'où seraient dérivés indépendem-

ment ce terme d'une part, et les variantes de la série *kuri*, d'autre part. Je rappellerai que les Finnois ont été localisés autrefois, sur le cours moyen de la Volga, et que leur langue est d'origine ouralienne.

Dans l'Amérique du nord le groupe *kuri* se trouve représenté. Le Pomo a *kili-win* "coyote' et *kol, kola, gula* "lièvre". Le Pomo est Hoka, et les autres termes de la même famille tournent autour de *kat/gat* "mordre". Washi *giti* "mordre". Le Tchimariko (Hoka) a *hau'ra* pour "renard".

Choctaw	**chula**	"renard"
Chontal du Nicaragua	**sulo**	"chien"
Pima	**wumukali, wumungali**	"coyote"
Cabecar	**durikh-kri**	"jaguar"
Guayma	**kurá, kora**	»
Boruca	**kura**	»
Dorasque	**kali**	»

Le Dorasque est de famille chibcha et cette famille s'étend sur l' Amérique du sud par le groupe Chibcha-Aruak. Le Dorasque-Guaymi, lui même, par les Tsimila gagne la région entre la Sierra Nevada et la Magdalena.

Nous avons cité déjà le Huichol avec *ourahuay* et le Cora *ouravay*, pour le "loup", p. 394 ; c'est une composition où *oura* appartient à notre groupe en étude.

Karib de la République Dominicaine	**auli**	"chien"
Tewa	**kujo**	"loup"
Taos	**kaleua**	»
Isleta	**karije**	»
Comanche	**sa're (zari, share)**	"chien".

Passons maintenant à l'Amérique du sud :

Muku (Timote)	**curi**	"cobaye"

Chez les Chibcha-Aruak:

Tunebo	**koto-gua**		Rama	**gude**	"jaguar"
	kato-kua			**kuθe-dabere**	"puma"
	kunua	"puma"		**kooné**	»
				kura	"jaguar"
Bribri	**do-katub**			**kora-tain**	"puma"
	da-korub			**kure-davé**	

Nous retrouvons ici la substitution *t/r/n*.

Colorado de l'Ecuador	**kela**	"félin"
Maipure	**auri**	"chien"
Warrau	**karasiri**	"chien";

les colons de Guyane disent *carasísi* et on doit confronter ces mots avec *karije* d'Isleta.

Pomeroon Aruak	**kariru**	"chien"
Guajiro	**karairi,arori**	"jaguar"
Pimenteira	**gararü**	"once"
	engkuri	"agouti"

Nous citerons ici quelques formes composées:

Makushi	**arimaraka, alimalaga**	"chien"
	vai galiman	"once noire"
Paravilhana	**alimalaka**	"chien"
Trio, Upuri	**kulimau**	"paca"
Apalai	**coulimao**	»
Araquajú	**ghurimau**	»
Uirina	**acurana**	"once tachetée"
Marawa	**kuriana**	"once noire"
	uryury, ytuery	"once"

Parim les formes qui se rattachent encore à ce groupe, parfois composées, parfois simples, nous rapporterons:

Tupi	**icuré**	"tapir"
Karaja	**kaonri, coonri**	»
	koli,oli	»
	kerota	"chien"
	ikoroθa, aicoroθa	»
	colosa, kioloza	»
	djoroza	»
	kluiza, kuloza, kuliza	»

J'ai cité p. 399 le mot *xauiri* des Piaroa et j'ai dit que le mot avait peut être été contaminé par un autre radical, je voulais me rapporter à celui que nous étudions, car il est fort possible que le mot soit une altération du type *kori,* la gutturale étant passée à la chuintante *x*. Un second exemple serait fourni par le Saliba *xori* "chien".

Guatshi	**keulay**	"tapir"
Aponegikran	**kra**	"paca"
Chipaya	**kuri**	"agouti"

et les variantes citées p. 406.

Botocudo	**curek**	"porc sauvage"
Kuruminaka	**atchura**	"chien"
Oyampi	**acouri**	"agouti"
Arara	**ocori**	"jaguar"
Pariri	**hogró**	»
Parauhano	**kareir, kaleira**	"once"
	ieri	"chien"
Bakairi	**akále**	"jaguar"
Paravilhana	**ekole**	»
Krishana, Ipurucotó	**aquere**	"chien"
Kumanagoto	**ekere**	"jaguar"
Chayma	**equer**	»
Palmella	**okoro**	»
Wayumara	**okheri**	"chien"

Ce groupe ne s'est pas limité au corps de l'Amérique du sud, la carte nous montre qu'il s'est étendu jusqu'à l'extrême sud.

On voit d'abord l'once être désignée chez les Toba par les termes *guidioch* et *niquirioch* ; ce sont des mots composés dans lesquels *och, aich, ayc,* comme désinences proviennent d'un autre radical (p. 367) ; *ni* est un préfixe ; il ne reste donc à metre en parallèle que *guidi* et *quiri,* variantes du groupe que nous étudions.

A l'ouest, l'Araucan fournit *ngürú* (*transcrit aussi ñüru*) "renard de la montagne". Il est intéressant de noter sur la carte que la dissémination du type à forme *kuri* ne s'est pas effectuée vers le Chili, ni vers le sud par l'intermédiaire Quitchua. La voie de propagation est nette et peut être suivie du Guaporé et des sources du Tapajoz vers le Paraguay, et c'est en descendant ce fleuve vers le sud et à travers la pampa, que ce type a pu pénétrer au Chili et dans l'extrême Patagonie. Le Quitchua en dominant une partie du Chili, le pays Diaguite, n'a pas éteint les langues indigènes comme l'Araucan, le Kakan, &. La langue qui était parlée au Chili était le Mapuche et ses dialectes; l'un d'eux, le Moluche,

parlé sur le Neuquen, aurait introduit le nom de l'once *nahuel,* où l'on doit reconnaître encore soit l'influence guarani de *nguara* (*n* étant un préfixe), soit l'influence du type *kuri* avec la variante en *l*. Cette dernière me parait plus probable, quand on considère les dérivations de ce type plus au sud encore. Les voici:

Tehuesh ou Ta uushn	kaloun, jálue, igoaloen	"once"
	jeljenoe	"chien"
Tehuelche	chaur, golen, gol	"puma"
	jelenoe, kelenue, e jeguen, holl	"chien"

Je ne puis laisser passer ici l'étrange parallèle entre les mots *jelenoe* (Tehuelche) et *jeljenoe* (Tehuesh) d'une part et celui ɛ *lenoxwe* "loup" d'autre part que nous avons rencontré en Kwakiutl.

Plus au sud encore à la Terre de Feu, les Onas de cette même famille Tschon, ont aussi le même radical, mais ils l'appliquent au "phoque" et non pas au "chien":

Shilk'nam	koren, kore'n, koori
Manekenkn	aun

Avant de conclure la question que nous avons soulevée à propos de *kuri, koshi, kave,* il faut examiner une forme composée avec *kuri* et un type qui parait séparé, *paku,* qui est disséminé dans l'Amérique du sud.

La série de formes citées p. 410, du Botocudo au Wayumara, laisse en effet planer un certain doute, si elles dérivent directement de *kuri* ou si elles sont l'effet de l'usure produite sur un aspect **paku-kuri* contracté en **pakuri,* qui avec le temps se serait réduit à *akuri* et variantes. On rencontre en réalité des mots qui peuvent justifier cette hypothèse:

Le Caraibe des Antilles appelle *picouli* "Dasyprocta" et on peut y voir un **picou* < *paku+couli*.

Cahuapana	pahuala	"tapir"
Paravilhana	pakola	"dicotyles".

On conçoit que ce même Paravilhana ait pu laisser tomber le *p* et donner *ekőle*.

Ce type *paku* que nous isolons, existe en effet ; nous l'avons trouvé dans l'Amérique du Nord, bien que rare.

Mutsum	pu-ku et chu-ku	"chien"

Nous savons que ce terme *chu-ku* n'est pas isolé, nous l'avons étudié (*su-kuh, such-ko, &*) ; on peut donc penser que *pu-ku,* comme *chu-ku* sont des termes composés, où la Ière partie a une source sémantique et non pas simplement phonétique. La 2e a son origine dans le radical *ku* qui nous est parfaitement connu. *Pu* remonte peut être à *pa,* transformations de *wa,* et que l'on trouve isolé : *apa, iba, &.*

Hopi	**pokó**	"chien"
Menomini	**wáko**	»
Tunika	**pa'hasa**	"loups"
Zapotek	**ve,ku''u**	"chien"
	ve'aku,	»
	be'ku	»
	mbo'ku,	»
	moeku	»
	vaku'	»

Et dans l'Amérique du Sud:

Itonama	**pahu**	"chien"
Maropa	**paku**	»
Moxo	**paku**	»
Uru	**paku, pakos, pako**	»
Uru Tshipaya	**pako**	»
Uru Pukina	**paku**	»
Takana	**páku**	
Mobima	**paku, pako**	
Kanichana	**ni-pao, ni-pahu**	
Macuni	**pocó**	"chien"
Miranha	**paghthü**	"dasyprocta"
Uainuma	**pakuy**	"callithrix"
Mariaté	**pakoy**	»

Mehinaku, Kustenau,		
Waurá	**paho**	"macaque"
Katapolitani	**ipeku**	"callithrix"
Tariana	**hipeku, ipéku**	»
Paravilhana	**poinké**	"dicotyles"
Botocudo	**hakijack-gipakiu**	"chien de la forêt"

Ce mot composé s'èclaire par le fait que l'on trouve l'équivalent de la Ière partie en :

Camacan	**jaquieh, jake**	"chien"
Masacará	**yaquetjan**	»

A côté de ces formes composées, nous rencontrons les formes simples:

Karapana	**ocko**	"chien"
Coeruna	**oigho**	"jaguar"
Miranha	**oko**	»

qui montrent bien l'origine ancienne de ce type, et peuvent à leur tour, avoir été la source des formes en *ioch*, signalées dans l'extrême sud et que nous reverrons tout à l'heure.

Le Maxoruma a aussi un nom composé *ghamu-paku* pour "felis pardalis" où *ghamu* répond à des formes déjà connues : *kama* "les chiens ou les onces" en Katukina : *camo, camoun* "chien, once", en Mayoruna ; *ghama* en Kulino, &.

Enfin, au sud nous avons:

Toba	**pioch**	"chien"
Mokovi	**piocj et ypioco**	»
Pueltche	**peshu**	»
	pichua	"guanaco"

Si nous considérons l'expansion de ce dernier type *paku,* nous sommes frappés du fait que dans l'Amérique du sud, il est particulièrement répandu dans les régions qui ont été occupées par des tribus Arawak. Les 2 points seulement où cette coincidence n'a pas lieu, sont le Macuni et le Bororo, d'une part et le Puelche d'autre part. Pour le Puelche, il semble qu'il dérive plus

directement de formes en *paku*, par l'altération connue *k/ch* : *peshu*, que de la forme *pioch*, et l'on devrait alors invoquer le contact avec les expansions quitchua. Examinant en effet le domaine du Quichua, on voit qu'il a été pénétré d'Aruak; au Chili, le Tchango Uru-Pukina était Aruak, et a conservé sa langue malgré la domination Incasique, il en fut de même en Bolivie; il est fort probable que devant l'invasion péruvienne des tribus se sont éloignées plus au sud, ou que même parmi les populations nouvelles qu'amenait la colonisation, des contingents d'origine Aruak aient été mêlés.

Pour la forme *pioch* on sait que, comme dans celles *guidioch* et *niquirioch*, *och* est sémantiquement indépendant de ce qui le précède. *Pioch* est donc une réduction d'un **paku-och*, ou bien la transformation d'une forme comme le Zapotek *ve'akú'*, *bé'ku* qui aurait persisté chez des tribus intermédiaires que nous ignorons aujourd'hui. Quiiqu'il en soit, aussi bien dans l'Amérique du sud que dans l'Amérique du nord, il faut reconnaître à l'origine de la forme *och*, le vieux radical signalé en Asie *ku*. La labiale sera tombée au sud comme en Karapana, Coeruna et Miranha, et la désinence *och* s'est dans la suite appliquée indépendemment à des termes comme *guidi* et *niquiri*.

Le contact ou l'influence Aruak, très lointaine de leur grand centre septentrional, se révèle encore par une autre constatation : c'est que les types *kuri* et *kutchi* que nous trouvons très nettement en territoire Aruak dans le nord et dans l'ouest, se rencontrent également, à l'exclusion d'autres types, au Chili, dans la Pampa et jusqu'à la Terre de Feu.

Pour l'ilôt Botocudo on ne peut guère l'expliquer que par le voisinage, grâce au Rio S. Francisco, de tribus comme les Cayriri, les Sabuja, les Acroamirim, celles du nord-est qui ont le type *kutchi*, et les Pimenteira à type *kuri*. Un autre indice de l'influence Aruak est le nom de l'once *nukguara*, où le préfixe *nu* est comme on le sait, caractéristique.

Des nombreuses transitions de l'aspect *kuri* à l'aspect *kutchi* et *kuti*, je ne puis conclure cependant à un point de départ commun, soit en *kuri*, soit en *kutchi* ; je n'hésite pas à croire que ce sont 2 formations parallèles mais indépendantes. Toutes 2 pourtant parties de la racine *ku*, que l'on voit tantôt préfixée dans la composition, *kuri*, tantôt suffixée *paku*. Que cette dérivation soit bien exacte, on en peut avoir une confirmation jusque dans le vieux Monde, où la formation *koira* nous a frappé déjà ; je rappellerait encore que le Roi Soumou Ilou a livré un chien à la déesse *Goula*, et celle-ci a précisément cet animal comme attribut. (1).

Il ne faudrait pas croire cependant que pour avoir tiré cette déduction, on ait résolu toutes les difficultés du cas. La question de l'origine des populations du Nouveau Monde est étroitement liée au problême linguistique que nous étudions. En dépouillant le type *kave, kove, koué*, nous sommes arrivés à la conclusion que sa provenance était l'aboiement du "chien" domestiqué, *wa, awa, kwa*. C'est aussi à la même conclusion que nous sommes parvenus avec le type *yagwa*. *Yagwa* a évolué en *yagoara*, nous pouvons nous demander si *kuri* n'est pas également une évolution de *ku* avec une désinence *ri*. On ne peut rattacher *ku* de *kuri* à *kwa*, malgré les variations en *aquere, equer*, ni *ku* de *kutchi*, malgré la forme *coaty* ; l'un et l'autre sont bien des descendances de *ku* pur.

Il est remarquable, si toutes nos constatations sont exactes, et si le raisonnement que j'ai développé à leur égard est inattaquable, — ou même sujet à objections n'en représente pas moins la réalité des choses, — il est remarquable, dis-je, que l'Amérique n'ait ainsi développé ses noms particuliers, qu'en partant de noms qui lui furent transmis. Elle n'aurait donc désigné ses canidés, qu'après avoir reçu de l'extérieur les premiers noms que

(1). — René Dussaud. Les Civilisations Pré-helléniques dans le bassin de la mer Egéé. P. 75. Note I. Paris. 1914.

l'on donnait au "chien", et elle aurait fait ici ce que nous avons déjà vu faire en d'autres lieux, elle aurait étendu les noms dérivés de ces termes primitifs à d'autres animaux, ayant avec les canidés des analogies plus ou moins lointaines.

De qui l'Amérique reçut-elle ces premiers noms et comment lui parvinrent-ils ?

Il est évident que ce travail ne présente pas toutes les formes existantes qui servent à désigner les canidés, — même au Nouveau Monde —, et qu'il laisse de côté aussi un bon nombre de formes isolées, rencontrées au cours des recherches. Les travaux de cette nature dépendent beaucoup du matériel à la disposition de l'investigateur, et à ce point de vue, la documentation ici, est singulèrement pauvre; il en résulte que telle forme, dont je n'ai heurté qu'un exemple, peut se trouver beaucoup plus répandue qu'elle ne le paraîtrait si j'avais eu en mains un nombre plus complet d'ouvrages à consulter. Ces formes qui restent ainsi apparemment isolées, et qui le sont peut être d'ailleurs, — na seraient que des expressions locales, non dérivées d'autres thêmes; sans doute des épithètes, des termes descriptifs, appliqués à l'animal d'après une ressemblance, un attribut, un fait religieux ou social, — parfois individuel. Ce serait particulièrement le cas dans des tribus où l'animal est déjà doté d'autres désignations. Cela a pu servir à classer une variété, un emploi à une fin spéciale: chasse, garde, &; nous avons vu le fait en Egypte.

Je suis donc bien loin de prétendre avoir épuisé les formes, ni toutes les explications possibles des radicaux et de leurs transformations. Je l'ai dit déjà, ce n'est qu'un jalon posé pour une étude de la formation des langues, de la phonétique, des émigrations humaines, — toutes études qui ne se complèteront que dans le cours du temps, grâce à la critique patiente et à des recherches nouvelles conduites par un grand nombre de travailleurs, sur les noms des animaux, des objets de l'industrie primi-

tive comme la pierre, le bois, l'os, &, sur les noms des phénomènes naturels comme le tonnerre, la foudre, la pluie, — et en général de tout ce qui a fait le sujet de l'observation des hommes à leurs débuts sur terre, et qui s'est rencontré à peu près sous toutes les latitudes.

Je dirai un mot encore au sujet de l'Amérique du sud. Si nous considérons les cartes, nous pouvons observer que les types que nous avons constitués ne se localisent pas en des territoires limités, exclusifs; ils se superposent, et ce fait me paraît propre à expliquer que les migrations, porteuses des types divers, se sont succédées en passant à peu près par les mêmes chemins; qu'elles ne devaient être homogènes, mais comme les invasions des Barbares sur la vieille Asie et sur la vieille Europe, étaient composées de masses confuses, de tribus entraînées dans le mouvement, loin de leurs établissements primitifs. Ainsi des éléments fixés depuis un certain temps dans l'Amérique Septentrionale, au long du Pacifique, ont été entraînés par le courant vers l'Isthme et vers le sud. Et dans l'Amérique du sud où tout a convergé et qui forme un cul de sac, la confusion est la plus complexe. Il me semble que l'aspect en mosaïque de cette dissémination des types est assez instructif et confirme ce que je viens de dire; il ne respecte nullement la division qui est généralement acceptée en Aruak, Karib, Tupi, &. Et j'en arrive à la conclusion que sans doute, aucun de ces types ethnographiques actuels n'est véritablement pur. La même réflexion vaut probablement pour l'Amérique du nord, mais à un moindre degré, car là, des régions assez définies paraissent conserver une plus grande homogénéité, ce qui me porte à croire qu'en ces lieux, le peuplement est plus ancien et a moins souffert du contact avec des vagues humaines nouvelles.

Ce sont des considérations que la linguistique seule est impuissante à résoudre et qui doivent attendre beaucoup des lumières de l'anthropologie, à condition toutefois, qu'un amour propre nationaliste mal placé, n'en vienne altérer l'orientation, comme cela arrive fréquemment dans ces 2 Amériques.

X

Des confrontations du chapitre précédent nous avons pu déduire un groupe très limité de radicaux, d'où seraient parties toutes les variantes rencontrées et qui sont la source de presque tous les termes employés en Amérique pour désigner le "chien" et les canidés. Il est important de considérer que ces radicaux ne sont pas arbitraires, car ils existent à l'état pur, en telle ou telle région archaique, où nous les avons relevés.

De ces radicaux primitifs on peut former le tableau suivant:

1° — UN, ON, &	b + UN.	= buen, wuen, &
	p. + UN	= pon, pñ, pn + g
<	k + UN	= kn, kñ, kn + g
	n. + UN	= nun, anum, alum, &
	l + UN	= lam, lan. &
2° — KU, KO, &	UK <ut, at et, &	= k+ut
		= k+utch = kutchi, kaits, wayets, &
		= k+uts = kutsi, kuti, &
<	<yug, &	
	OK <ot, &	
	<otch, &	= k+otch = gotch, koshah, &
	KU+ri/li	= kuri, kuli, koli, &
	+ra/la	= kura, kula, &
1° + 2° — KU-UN, ON AN, &		= shun—k, such-ko, cho-cho, chi-chi, &
		= *kiôna̋, thaionnni, ïsauu, &
3° — WOA, AWA	AWAya	= wai, kai, ey, &
<	AWA	= apa, imba, iba, papo, &
	k+AWA	= kewe, koue, chavi, xapa, &
		= kwa, gwa, yagwa, &

3º + 2º — ey-UK = hay-uk, hay-io, &
= kai-kutchi, &
pa-KU = paku, poko, pahu, &

On voit que partant d'une racine commune, des types divers se sont constitués, dans le groupe desquels les formes se sont multipliées au point d'être parfois méconnaisables. Mais la question dernière que nous avons posée se dresse impérieuse devant nous; d'où proviennent ces racines autour desquelles les types se sont créés, et réellement ces types sont-ils nés en Amérique, ou y ont-ils pénétré déjà constitués ?

Tout me porte à croire que ces types, pour la plus grande partie, ne sont pas originaires du Nouveau Monde. Deux raisons appuient ce point de vue: la 1ère. c'est que les racines primitives *UN, KU, WOA,* ne sont pas nées en Amérique, puisqu'on les trouve très anciennement en Asie et en Océanie, sur l'autre côté du Pacifique; la 2e. raison c'est que la racine *ku* est elle même une évolution de *wa* et que *wa* est l'onomatopée de l'aboiement du "chien domestique"; et que nulle part en Amérique, nous ne trouvons de racine pure, isolée comme *un,* s'appliquant à la désignation du "chien sauvage", non apprivoisé. Les termes que s'y rapportent, sont tous, comme nous l'avons vu, des formes dérivés. Le chien"" a donc été nommé en Amérique, par des mots déjà appliquée au "chien domestique"; c'est dans la suite que ces mots ou leurs dérivés, ont été employés pour nommer les chiens ou canidés sauvages, et des animaux, félins ou autres qu'on s'assimilait au "chien".

C'est là un résultat qui me parait fermement établi. Je ne vois pas qu'aucun nom européen des canidés ait pénétré en Amérique avant la découverte, par la voie Atlantique; nous devons donc chercher en Asie et en Océanie l'origine des types phonétiques qui ont fleuri sur le sol américain.

La linguistique nous conduit ainsi sur la même voie que les études ethnographiques et anthropologiques. On admet au-

jourd'hui en effet, que les cultures américaines ont leurs sources dans l'Ancien Monde, et les auteurs se divisent alors, les uns exclusifs partisans de l'Asie comme origine, les autres, comme Paul Rivet, retraçant les migrations par l'Asie et en même temps, par la Polynésie et l'Australie.

Je ne recopierai pas ici les raisons que chacun d'eux invoque en faveur de sa thèse, elles sont connues et on les trouvera tout au long relatées, entre autres ouvrages, dans Alesh Hrdlitchka et Paul Rivet. (1).

Il va sans dire que je laisse complétement de côté toutes les hypothèses fantaisistes qui ont invoqué la colonisation d'Egyptiens, Phéniciens, Hébreux et autres. Je ne nie pas la présence fortuite, possible, de quelques individus isolés, arrivés par suite de tempêtes, de naufrages, &, mais que leur parler ait eu une influence quelconque sur la langue des indigènes, ait été à la source d'une famille de mots, voilà ce que je n'accepte pas davantage que leur influence ethnique. Les seuls non-Américains qui eussent pu laisser dans la langue et sur les tribus des rives septentrionales de l'Amérique orientale des vestiges durables, seraient les Normands; il ne semble guère que cela se soit produit, — et de toute façon, les races et les langues étaient déjà bien fermement constituées quand ils sont arrivés au Groenland.

Ce n'est donc chez aucun de ces éléments que nous devons chercher le point de départ des radicaux qui se trouvent à la base des types que nous avons détachés dans notre étude en Amérique.

Si nous prenons un radical comme *awa, woa, wa* et son dérivé *ku* (*kawa, kwa, ku*), on voit qu'il fournit une variété infinie de formes, sans même y joindre les formes africaines *bwa, mboa,*

(1). — Hrlidtchka. A. The Genesis of the American Indian. Proceedings of the 19th. International Congress of americanists. Washington. 1917. pp. 559-568. P. Rivet. Les Origines de l'homme américain. L'Anthropologie. T. XXXV (1925). Pp. 293-312.

que nous avons examinées en leur place. Sur les 22 formations dérivées que nous avons inscrites à notre tableau, elle est responsable de 17, pures ou en composition.

Je répèterai ce qui j'ai dit déjà: il serait très naturel de penser que, puisque cette évolution est une loi presque forcée de la phonétique humaine, il n'y a pas de raison nécessaire pour que les phénomènes observés en des lieux divers soient apparentés entre eux et prouvent un rapport. Cela est évident, mais d'autre part, la relation étroite des formes dérivées, l'éxistence entre leurs localisations de formes intermédiaires, jalonnant des routes reconnues possibles, conduisent logiquement le linguiste à les reconsidérer et à suspecter qu'il y a là plus qu'une évolution indépendante, biologique, mais bien un transport d'une région à l'autre, dans les conditions particulières que j'ai précisées p. 391. Il y a en outre le fait que l'évolution est partie de l'aboiement du "chien" déjà domestiqué, et que la linguistique nous a orienté vers le point où cette domestication s'est effectuée à l'origine.

Voyons donc en Asie et en Océanie la fortune de cette racine *wa* et de ses dérivations, puisque c'est sur ces terrains de l'Ancien Monde que nous avons été amenés à chercher la provenance des types américains.

Si nous nous reportons à l'Asie orientale nous constatons que *k'u* est répandu sur les territoires de la Chine actuelle, du Thibet, du Siam, &, pour désigner le "chien" et qu'il date là de temps très éloignés, puisqu'il remonte à des populations préchinoises, Khiang et Miao. Nous savons également que ce radical avait été apporté par ces mêmes populations nomades, de régions plus occidentales, où elles avaient connu le "chien" domestique, parmi des tribus plus avancées en culture et qui résidaient vers l'Elam, et vers la Mésopotamie. Enfin ce radical représentait déjà une évolution phonétique, de *ua+u/o*, avec une gutturalisation *ku, k'u, kao, gao, ngao*.

La forme *k'u* trahit une aspiration transitoire entre la forme simple *uau* et la gutturalisation finale *k'u*. Cette aspiration *'uau* (*huau*), on le sait, cherchait à rendre le grondement du "chien", que les Sumériens ont figuré par *ur* et les Egyptiens par *ro*. Elle équivaut donc en partie à une *r*; *'u* est un rendu approximatif de *'ru* et *k'u* de *kru*. Mais on connait la difficulté particulière aux Chinois et peuples voisins de prononcer la liquide *r*, à laquelle ils substituent régulièrement la liquide *l*.*K'u* = *kru* devait donc chez eux aboutir fatalement à *klu*, et c'est en effet ce que l'on constate.

Les He-Miao ont *hla* "chien", les Pé-Miao ont *klei*, les Pan-Yao ont *klou*, comme aussi les Pan-y-Shant-tze.

Ce n'est pas à dire que la forme originelle *ua* ait été en ces régions complètement oubliée; en effet nous avons vu que les Hong-Miao ou Barbares rouges, appellaient le "chien" *büa*. D'autre part, les Tchung kia tze disent *ma*, les Tu-Jen *ma*, les Siamois *ma* et les Shan *mah*. Or nous l'avons dit au paragraphe qui traite de ces langues, l'*m* représente une ancienne demisourde qui avait un son entre *b* et *ou* (*w*), un son analogue au *b* castillan (*caballero*), ce qui réduit ces mots au vocable originel *wa* (*oua*) *wah* (*ouah*), confirmé par le *büa* des Hiong-miao. Joignons à ces données que la désinence *ri* est particulière aux mongols (p. ex. *ma-ri* "cheval") et nous aurons peut être une explication de la composition *ku-ri*.

Si nous nous en tenons à ces constatations, nous voyons que nous avons ici, sur territoire asiatique seulement, les éléments nécessaires pour donner l'élan à toutes les dérivations relevées qui ont constitué l'évolution de cette racine primitive; et nous reconnaîtrons qu'un certain nombre de types essentiels américains ont pu trouver là leur point de départ. Nous verrons d'autre part, que les formes rencontrées en Océanie sont plus complexes et peuvent elles mêmes dériver de cette racine, au même titre et par une évolution parallèle à ce qui s'est passé chez les Préaméricains, et en Amérique.

Reportons nous maintenant à l'Océanie et nous pourrons comparer un grand nombre de formes qui, à travers tout le Pacifique, correspondent à celles de l'Extrême Asie. Nous ne répéterons pas ici, en général, la signification de chacun de ces mots, qui a été donnée déjà au cours de cet ouvrage.

TYPE *wa*.

Les formes américaines partant du type *wa* et placées ici en parallèle avec des formes océaniennes, peuvent aussi facilement être mises en regard des formes asiatiques du même type, que j'ai citées ci-dessus.

Mangaian	(puaka)-aoa	ϵwas	Kwakiutl
Mangaian	raurau	ma' 'hwaw^{a}	Fox
Rarotonga	aoa	wo	Chinook
Iles Mariannes	hauhau	hawi, hau	Maidu
Maori	hauhau	wa' 'ya	Cherokee
Kuni (N. Guinée)	vaova	wau, kwen	Iroquois
		aó, kauh	Pomo
		hau	Wintun
		che-wah, kwa-tuk	Shasta
		maq'waío	Menomini
		wowoha, wohwah, woha	Choctaw
		woa	Maku
		oa	Tukano
		ohua	Iten
		huahua	Mobima
		huahuao	Kitemoko
		jau	Yukuna
		haü	Tikuna
		awa, hahua	Mayoruna
		oey	Cauixana

Il est évident que certains de ces mots pourraient rentrer dans le type *ku* et qu'il est souvent difficile de faire le point de départ de la forma *wa* ou de la forme *kue, kowe, &*; mais comme nous avons montré que le type *ku* est une évolution du type *wa*, on comprend que ces mots remontent toujous à *wa* initial, en dernière analyse. Je me suis étendu en exemples sur ce type *wa*, mais je ne citerai pour les autres que quelques cas, afin de ne pas répé-

ter ce qui a déjà été étudié plus en détail sous les titres des types divers auxquels on peut se reporter pour compléter les listes.

Il est même des formes rencontrées au Nouveau Monde que je n'ai pas groupées en type, parce qu'elles étaient relativement peu nombreuses ou ne fournissaient qu'un petit nombre d'exemples, et qui peuvent néammoins remonter, elles aussi, â des formes de l'Extrême Orient. J'en citerai un exemple:

		gon / kjanu	Jemez
Malais	kun, son de	kin	Sta. Barbara
		ken / knu-aegh	Sta. Inez
Batak	hon-hon	hun	Mutsum
	kin-kin	gangas	Pima
ekko	ke-kin-kin	honhon	Kaingang
	ke-kain	honghong	»
alais	kon	hoghog	»
Gajo	koin	okong	»
		gon	Krenak
		encong	Botocudo
		(maiuang)-kün	Botocudo
		hohiong	Camacan
Tumleo	aun	aun	Manekenkn
Koassa (N. Guinéée)	on		

Nous avons montré p. 136, que ces formes remontaient à la racine de type *un, on, in*.

————

Un autre type, le type *ok*, variété de l'inversion *ku* > *uk*, se retrouve des 2 côtés du Pacifique:

Bornéo	udok	"chien"	tox, tohi	Biloxi, OfO
Baininger	daqa		atoc	Quitchua
Walsh River (Australie)	tok		eintuk	Amahuaca

TYPE **kue, kave,** &.

Barriai (N. Guinée)	kaua	kuvi, kewe	Hoka
Mengon (N. Poméranie)	goiva	k'ewe'k'awa$_{e}$l	Takelma
Tauata (N. Guinée)	kovela	koi	Choctaw
Celébes	apula	cave	Guarayo
Koviay	afuna	oipi	Miranha
N. Guinée occident.	ḱapuna	apu	Tchipaya
		tchapa,	Kaviêno

Variété **kati** du TYPE **kutchi** :

Tauata	**kate-fu**	**kiti**	Aruak pré andin
Rarotonga	**kati**	**kuθe**	Rama
Nukuoro (I. Carolines)	**atu**	**katub**	Bribri
Lanosg. Aranda	**gudu**	**gude**	Rama
Arunkul Australie	**uta**	**hutia**	Lucayes
Yaraikaua	**otaa**	**huti, cuti**	Taino
Kokoyimidir	**goda**	**agouti**	Omagua
		koto-a, kato	Tunebo
		a-khat	Walapai (Hoka)
		giti, kat, gat	Hoka
		ko-goda	»
		ka'to-wah	Mutsum

TYPE **paku** :

Tauata	**obéka**	**pu-ku**	Mutsum
Bangerang (Australie)	**pokko**	**pokó**	Hopi
	pukka	**wáko**	Menomini
		pahasa	Tunika
		ve'aku, mbo'ku	Zapotek
		paku	Moxo, Maropa
		paku, pako	Uru-Pukina
		páku	Takana
		pocó	Macuni
		pahu	Itonama

&, &.

TYPE **yagwa** : (1)

Australie :	Wonkajera	**kouara**	**yawara**	Cocama
	Wiradyuri-Kamilaroi			
		yuge	**yagoara**	Omagua
		yugi	**agoára**	Brésil oriental
	Yungar	**yakine**	**yagwá**	Maka (Jivaro)
	Kuri	**uki**	**yawimi**	Kobéua
	Kogai	**wura**	**ahuara**	Quitchua
			jako	Cotoxó, Camacan
			tiko, hiko	Witoto
			yuari	Katukina

(1). — Le mot français *"couguar"* appartient à ce groupe.

TYPE **kuri, kuli**, & :

I. Salomon	**kolak, kuli**	**gi''li**	Cherokee
Kwamora	**kuri**	**gi' 'ri**	Cherokee
Tongoa	**koria**	**kili-win**	Pomo
N. Hébrides	**kuiriu**	**kol, kola, gula**	Pomo
N. Guinée	**oren**	**hau'ra**	Tchimariko
»	**taru**	**chula**	Choctaw
»	**saruve**	**sulo**	Chontal
»	**haruve**	**wumu-kali**	Pima
I.Tonga	**uulu**	**kura, kora**	Guaymi
Hawai	**ilio**	**kali**	Dorasque
Samoa	**uli**	**auli**	Rep. Dominicaine
Maori	**kirehe**	**kalenã**	Taos
Piangil (Australie)	**kali**	**sa're**	Comanche
Buandik (Australie)	**kal**	**kura, kure**	Rama
Narrinyeri (Australie)	**kedlu, kellu,**		
	t'elli	**kela**	Colorado
Meyu (Australie)	**gadli**	**auri**	Maipure
Darling (Australie)	**kadli**	**karisiri**	Warrau
Penins. de Cobourg	**áli**	**karairi**	Guajiro
King's Sound Bay	**(y)eli**	**aroa**	Aruak
	yala, korida	**gararü**	Pimenteira
Chowie	**ella**	**kerota**	»Karuja
Halifax Bay	**gerole**	**xori**	Saliba
Buandik	**kure, kurau**	**guara, nguara**	Tupi
Kulin	**kura, koim**	**ieri**	Parahuano
Wonkamarra	**kula**	**akále**	Bakairi
		niquiri-(och)	Toba
		ngüru	Araucan
		kaloun, igoaloen	Tehuesch
		golen, gol	Tehuelche
		koori, kore'n	Shilk' nam

C'est évidemment le groupe le plus nombreux et par conséquent le plus impressionnant. En nous souvenant de ce que nous avons dit de sa représentation sur le propre territoire asiatique et en considérant sa large expansion sur l'Océanie et sur les 2 Amériques, on ne peut fuir à la juste conclusion qu'en a tirée le Dr. Paul Rivet pour corroborer sa théorie des Malayo-Polynésiens en Amérique. Nécessairement il y a là plus qu'une simple coincidence et si d'autres constatations ethnographiques ne conduisaient pas également à la même évidence, d'une relation directe ou indi-

recte avec l'Océanie, ce seul parallèle linguistique forcerait par lui même cette déduction logique: *Les langues de l'Amérique dérivent de radicaux qui existaient déjà en Asie et en Océanie*.

Une question doit donc être élucidée de toute nécessité: les radicaux sont-ils nés en Asie, ou bien en Océanie ? Et une seconde question complétera la solution de la première: quelle route ont suivi les porteurs de ces radicaux primitifs ?

En ce qui concerne les relations entre l'Asie et l'Océanie, j'ai déjà touché cette question lorsque j'ai traité des langues de l'Australie. On se rappellera que nous étions arrivés à la conclusion importante que les émigrations mélanésiennes, polynésiennes et micronésiennes étant plus récentes que les premières émigrations australiennes, qui avaient amené avec elles le "chien" et les termes *kal, kalli,* pour le désigner il en faut conclure que les unes comme les autres, provenaient d'une région asiatique où ce même terme était déjà en usage (p. 256).

Nous avons établi également que, postérieurement à la fixation des tribus australiennes sur leur territoire insulaire, il n'y avait aucune probabilité qu'elles eussent reflué vers le continent asiatique (p. 262).

Or nous avons vu plus haut que les formes qui répondent à *kal, kali* et ses variantes se rencontrent effectivement sur le territoire asiatique extrême oriental (p. 422). Je joindrai encore à celles citées, le Hindi *kuttha* (sous-type *kuti* de *kutchi,* dérivant de *ku*), le Yukhangir *ko'diel* et *ko-riel* (qui par *kuti* ou *kuri* remontent aussi à *ku*).

Il faut donc en présence de ces faits arriver à la conclusion définitive que les formes dérivés de *ku,* sont bien antérieures en Asie, à celles que l'on rencontre en Australie et en Océanie.

Le radical *un, on, in,* asiatique lui aussi, a fourni aux Malais la dérivation gutturalisée *kun, gon, kin,* et c'est postérieurement à l'établissement des Australiens en Australie que ces formes nou-

velles y ont pénétré, par influence malaise, donnant naissance à des formes composées, où cette dérivation se suffixait à de vieux radicaux, que l'on peut regarder comme indigénisés déjà: *merriganyuragin, yakine, mukin* (p. 281).

Mais si les Australiens, comme nous l'avons dit, bien qu'ayant séjourné en Asie, durant leur longue migration (p. 271 et sqq.), n'ont pu recevoir leur terme évolué *kal*, des tribus qui disaient *klou, klei, hla*, &, sur les lieux où se trouvaient celles-ci, il n'en est pas moins vrai que bien plus anciennement, les ancêtres de ces Asiatiques, comme nous l'avons montré, on dû se trouver en contact avec les premiers Australiens nomades, au début de leur exode, sur les territoires de l'ouest asiatique, où ce radical *ku* était courant (p. 276).

Alors il n'est plus étrange de voir l'évolution phonétique se poursuivre, à peu près parallèle, d'une part vers l'Australie et de l'autre vers l'Extrême Orient asiatique, sans qu'il y ait nécessité de communications ultérieures entre ces 2 rameaux de phonétisme.

Une fois établies les prémisses que nous venons d'exposer, il me semble que les raisons de considérer les langues américaines comme dérivées des langues Malayo-Polynésiennes, perdent considérablement de leur valeur. Les racines existaient à la fois en Asie et en Australie et, depuis l'époque de la fixation des Australiens, se trouvant indépendantes les unes des autres, il semble que l'influence asiatique directe rende beaucoup mieux compte de l'infiltration linguistique sur les territoires américains.

Cette influence et la direction de la dissémination des types dans les deux Amériques, paraît se démontrer pleinement par l' examen des cartes.

Un élément très important nous fait faute en cette question, ce sont les données chronologiques, et à mes yeux l'alternative se pose de la façon suivante: a/ — ou bien les premiers peuplements en Amérique, portant les types signalés de radicaux, sont exces-

sivement anciens, et le peuplement s'est alors fait directement d' Asie, avant l'expansion des Malayo-Polynésiens en Océanie, — b/ ou bien les relations s'étaient déjà établies entre l'Océanie, l' Australie et l'Asie, et les types phonétiques étaient devenus communs sur ces vastes aires et alors les peuplements américains ont eu lieu bien postérieurement à l'influence malaise sur l'Océanie en général.

Dans ce dernier cas, on expliquera peut être plus aisément un certain nombre de faits ethnographiques à homologie frappante entre les 2 territoires, — mais ce sera toujours un mystère à expliquer, comment des populations aussi avancées en culture que celles du Mexique et de l'Amérique Centrale, pouvaient ignorer la roue, par exemple.

A ces conclusions je dois ajouter quelques observations encore. Je ne me suis placé dans cet ouvrage que presque exclusivement sur le terrain linguistique; on sait qu'il faut distinguer entre la langue et la race ; je reviens donc sur ce point, que je n'entends pas que les tribus chez lesquelles j'ai relevé des termes apparentées soient de même race, sinon on devrait presque considérer tous les groupements qui emploient le type *ku* et ses dérivés, p. exemple, comme de même nature ethnique, ce qui est absurde.

D'autre part j'ai souvent établi des rapprochements entre des mots dont la dérivation serait très difficile à prouver strictement par les lois généralement accptées de la philologie classique; ce que j'ai voulu montrer, c'est moins la parenté immédiate que le lointain rapport de ces mots, parfois indépendemment, avec une racine commune, ce serait donc plutôt l'histoire de ces racines primitives, qui ont servi à désigner le chien et les canidés, que la généalogie des mots. Et c'est en cela que j'ai pensé pouvoir fournir une certaine contribution à l'histoire du langage humain, et aux migrations mondiales de l'espèce humaine.

Au sujet de l'Amérique, je déclarerai encore, pour qu'il n'y ait aucune méprise, que je ne nie nullement la possibilité de migrations malayo-polynésiennes, non seulement en Amérique, mais aussi vers le nord du Pacifique.

Ce que j'affirme, c'est que ces migrations n'ont pas apporté le matériel linguistique se rapportant aux canidés, au chien, et dont on voudrait se faire un argument pour les prouver. Les émigrants ont pu apporter avec eux des coutumes, usages, croyances, &, qui ont leur valeur ethnographique indéniable, *mais ils ont trouvé, dès leur arrivée, des populations antérieures, d'origine asiatique et qui possèdaient les types de radicaux asiatiques dont j'ai fait l'étude*.

Voilà quelle est ma conviction; et quant à ces migrations d'origine océanienne, elles n'ont jamais dû être que de stock relativement peu considérable, *et ne se seraient réalisées que postérieurement à la pénétration en Océanie des éléments malais, donc bien longtemps après le peuplement initial du Nouveau Monde*.

Il est encore une influence possible et intéressante à étudier dans la composition du matériel linguistique américain, c'est celle des populations négritos ou négroides.

Nous avons vu en étudiant les termes de l'Australie que ceux qui pouvaient se rapporter au contingent négrito dans l'extrême Orient et en Océanie, étaient ceux en *aso, asu, aju, ayu*. Or ces formes et celles qui en dérivent *ayam, oyam,* se localisent en Océanie sur une aire assez limitée.

Nous avons signalé p. 388 un type *aiyo* sur lequel nous ne nous sommes pas définitivement prononcé, et il me semble que ce type est possiblement apparenté à ces formes négritas.

Etablissons la distribution de ce type *asu*, comme nous l'avons fait pour les autres et mettons en regard les formes américaines que l'on pourrait y faire entrer.

Tagal (Philippines)	aso	yes	Tena
Tagal (Formose)	assu	ayim, aujimp	Cowesit
Malais	aujing	yaha	Creek
Caulaman	aju	hai'yu	Gallinomerro
Vicol	ayam	kai'yu	Yokuts
Bisaya	ayam	hai-yu	Yuki
Javanais	asu	hai-u	Pomo
Tauata	ojame, oyame	hi-yu	Wintun
Totemboansch	asu	assho	Shasta
I. Saa	usu	aiyo	Kokop
Halifax Bay	ayeo	isauu	Zuni
		ka'yaa	Kaddo
		ayi'hi	Biloxi, Ofo
		isoo	Tchake, Arekuna
		ishu	Tchipaia
		inshun	Quitchua
		onschó	Menien
		(n)diayi	
		yau, yahi	Dialecte Tukanc
		hiyai	
		aya', yyu	Chotore

On remarquera que le type *aso* et ses dérivés ne dépasse pas en Océanie les Iles Salomon, sous la forme *usu* (I. Saa). Il parait donc que les mots que l'on peut rattacher à la source négrita, directement ou indirectement, n'ont pas pénétré en Polynésie, et cela pas même sous l'influence malaise. Cela est d'autant plus important à relever que précisément en territoire malais, les formes que nous regardons comme négritas, sont on l'a vu, largement répandues.

Le P. W. Schmidt affirme que "les Négrilles de l'Afrique, les Négritos des Philippines n'ont pas de langues particulières, mais ont pu fixer seulement les formes archaiques des peuples de grande taille qui les entourent, si bien que l'on ne peut rien dire sur la place particulière du génitif, à leur égard" (Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde. Heildelberg. 1926. p. 453).

Il en résulterait que les dérivations du type *aso* et ce type lui même, appartiendraient à des éléments ethniques qui environnaient les noyaux négritos. Mais nous savons que les Négritos sont arrivés en ces régions les tout premièrs, au moins en même temps que les Australiens. Comme ils n'ont pas emprunté ce type aux Australiens, il devient évident qu'ils l'apportaient avec eux, de résidences antérieures. J'ai d'ailleurs déjà démontré cela quand j'ai traité des Australiens et des Négritos, et on doit se souvenir que j'ai marqué jusque dans la Mésopotamie et l'Afrique, les origines de ce terme *asu*. Je l'ai répété brèvement ici pour qu'on ne soit pas tenté de croire qu'il a pris naissance dans l'Asie d'Extrême Orient et insulaire.

Finalement s'il est possible que quelques dérivations en *ey, ay,* aient pu naître par dégradation de la forme *woa, awa* comme nous l'avons consigné dans notre tableau de la page 418, il n'en est pas moins vrai que le fait ne parait s'être passé que pour un mot en Australie, *ayeo* — le reste de l'Océanie en étant indemne. Ce ne serait donc pas par l'Océanie que cette forme aurait pénétré en Amérique.

Ces données établies, comment expliquera-t-on la présence en Amérique de ces formes ?

Il me semble de toute évidence qu'il faut accepter le transfert au Nouveau Monde de types négritos, venus peut être comme esclaves d'autres groupes ethniques, dans des vagues de migrations. Mais, et c'est là l'essentiel à noter, pour ces Négritos, comme pour les autres groupes porteurs des radicaux que nous avons étudiés, le chemin de migration *ne fut pas la route transpacifique,* puisqu' aucun résidu de ces termes ne se trouve en Polynésie, — et forcément a dû être *la route septentrionale* et la dispersion postérieure à travers le Nouveau Monde, de nord à sud.

Aux considérations qui précèdent je joindrai seulement les références suivantes:

Une race naine actuellement (les Maskalili) se trouve dans la Guyane Française. Ces Maskalili seraient peut être parents des Motayas, mentionnés en 1625 par Jean de Laet dans son Nieuwe Wereld (1).

En étudiant les Péricues, P. Rivet leur trouve une taille au dessous de la moyenne, une grande robusticité, un dimorphisme sexuel accentué; ils diffèrent des races américaines en général et leurs caractères squelettiques semblent les rapprocher des populations négritiques, sans qu'il y ait toutefois, identité parfaite avec celles-ci (2).

Il croit que les 2 races hypsicéphales (Péricues de Basse Californie et race de Lagoa Santa) appartiennent à un seul type ethnique, le type dolicho-acrocéphale océanique de Biasutti et Mochi.

Ten Kate va plus loin, car il conclut à une affinité certaine entre Péricues et Mélanésiens.

C'est là une question ouverte, qui demande des recherches plus précises; mais il n'en reste pas moins constaté que si les Péricues sont descendants de Négritos, ils ne se sont pas arrêtés dans le Pacifique, n'y ont pas laissé de traces et qu'il y a peu d'apparence par consequent qu'ils fussent les porteurs du radical *aso*. (Se rappeler toutefois l'unique terme *usu* de l'ile Saa).

Museu Nacional. Rio de Janeiro. 1928 (3).

---

(1). — Jhr. L. C. Van Panhuys. Amerikanistiche Studien. — Are there Pygmies in french Guiana? Jl. Soc., Amér. de Paris. N. S. Tome 2.

(2). — P. Rivet. Recherches anthropologiques sur la Basse Californie, Jl. Soc. Amér. de Paris. N. S. Tome 6.

(3) Le manuscrit date de 1928. En 1928 et en 1929, j'ai réalisé 2 conférences à l'Associação Brasileira de Educação, où jai résumé les recherches et les conclusions exposées dans cet ouvrage.

Carte 1



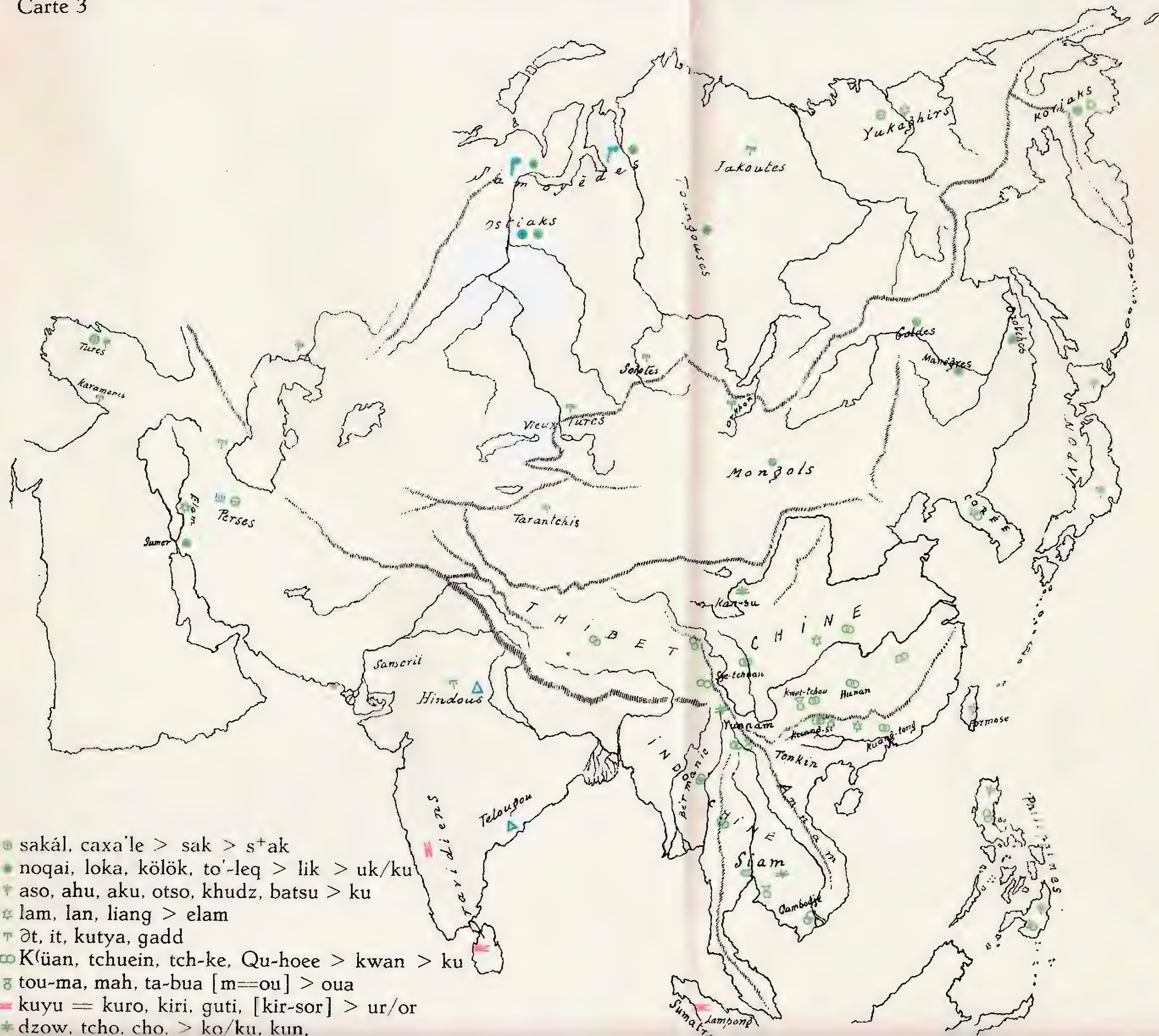
Islandais
Lapons
Samoèdes
Finnois
Zyriènes
Norvégiens
(Scandinaves)
Votiaks
Tchérémisses
Suédois
Esthoniens
Tchouvaches
Mordvines
Ecossais
Danois
Russes
Irlandais
(Lettons)
Gallois
Anglo-Saxons
V^x Prussiens
Lithuaniens
Anglais
Frisons
(Gothique)
Allemands
Kirghizes
Hollandais
Polonais
Picards
Bretons
Tchèques
(Français)
Hongrois
Roumains
Auvergnats
Illyriens
Georgiens
Ossètes
Svanes
Basques
Provençaux
Valaques
Azerbeidjan
Portugais
Arméniens
Espagnols
Latin Italien
Albanais
Turcs
(Osmanlis)
Sardes
Karamènes
Grecs
Berbères
(Libyens)
Phéniciens
Egéens

Carte 2

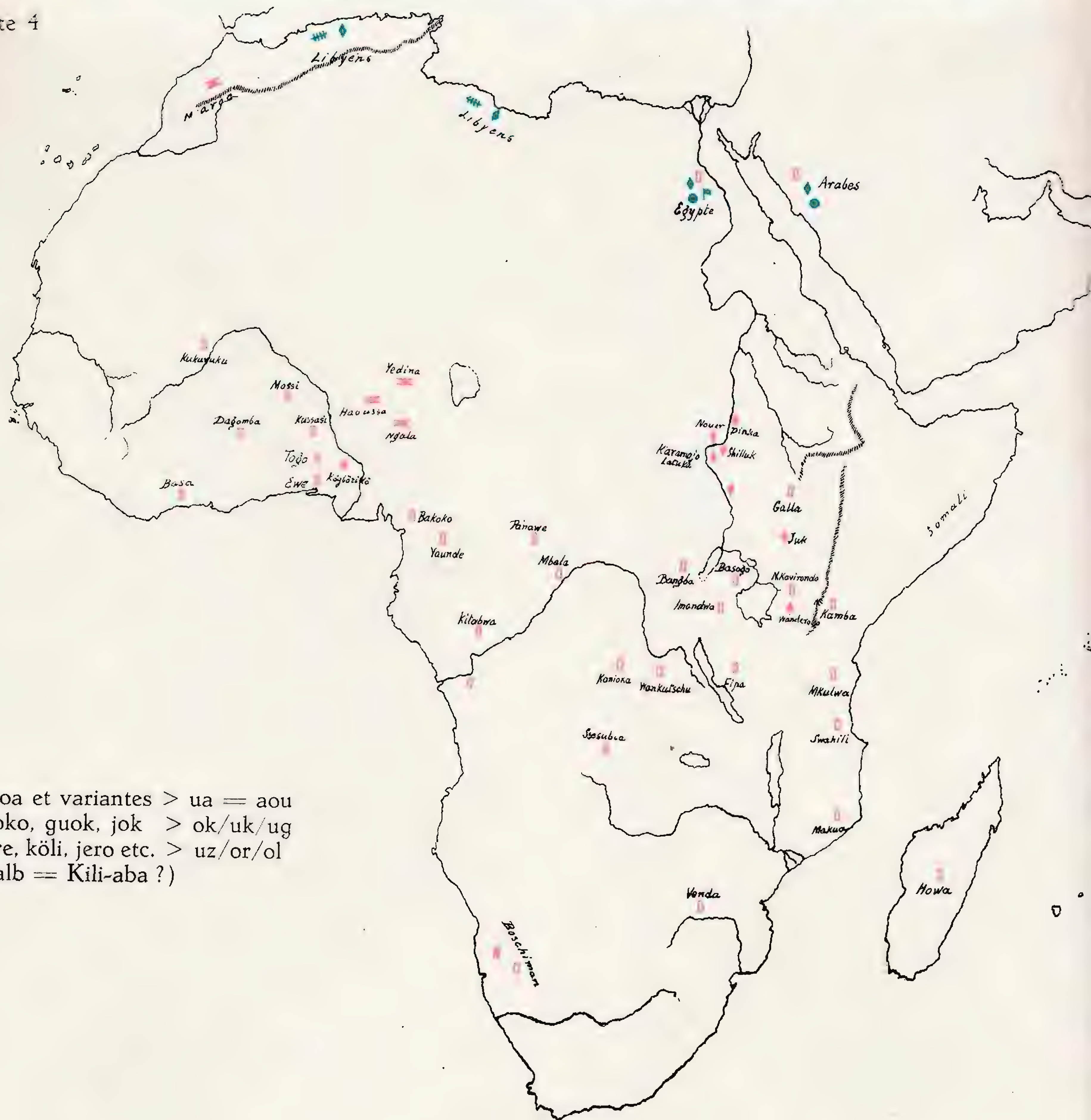


lycos, vrka, vlk > *lik*
ilik, saluki, galgo > *lik*
lupus, wolf, vulpes > *lik*
dog .... > *lik*
or'perro, okchar > or/*ur*
bádzô, pies, pocha > *ok/ku*
aou, ap, sab > *ap aou*
Kalbu, kalb,
sak, gail, > s^+*ak/ku*
Thoth, thôs, fox, bukk > *ak/ku*
pon, wuen, fene, çpan > *un/on*
Scylla, clangoz, uláô > s^-*ul/ur*
Kyon, canis, chien, shun > *un/on*
taz, daz, tisch > *as*

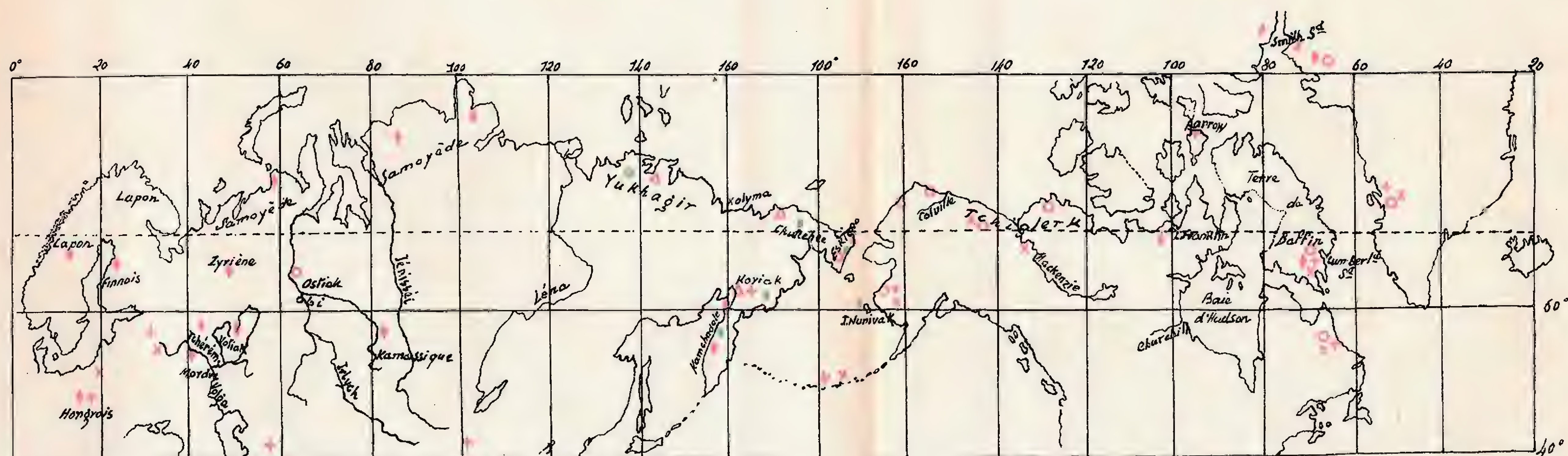
Carte 3


Samoyèdes
Ostiaks
Jakoutes
Toungouses
Yukaghirs
Koriaks
Turcs
Sojotes
Vieux Turcs
Orkhon
Goldes
Mongols
Corée
Japon
Tarantchis
Perses
Elam
Sumer
Thibet
Chine
Kan-su
Se-tchouan
Kwei-tchou
Hunan
Yunnam
Kuang-si
Kuang-tong
Tonkin
Formose
Sanscrit
Hindous
Indo-Chine
Birmanie
Annam
Siam
Cambodge
Telougou
Dravidiens
Philippines
Sumatra
Lampong
sakál, caxa'le > sak > s+ak
noqai, loka, kölök, to'-leq > lik > uk/ku
aso, ahu, aku, otso, khudz, batsu > ku
lam, lan, liang > elam
∂t, it, kutya, gadd
K(üan, tchuein, tch-ke, Qu-hoee > kwan > ku
tou-ma, mah, ta-bua [m==ou] > oua
kuyu == kuro, kiri, guti, [kir-sor] > ur/or
dzow, tcho, cho, > ko/ku, kun,

Carte 4


Libyens
Libyens
Égypte
Arabes
Mossi
Dagomba
Kussasi
Togo
Ewe
Basa
Yedina
Haoussa
Ngala
Bakoko
Yaunde
Panawe
Mbala
Kitabwa
Nouer
Dinka
Shilluk
Galla
Juk
Somali
Basogo
Bangba
N.Kavirondo
Imandwa
Kamba
Konioka
Wankutschu
Fipa
Mkulwa
Swahili
Makua
Venda
Howa
Boschiman
mboa et variantes > ua = aou
ngoko, guok, jok > ok/uk/ug
kare, köli, jero etc. > uz/or/ol
(kalb = Kili-aba ?)

Carte 5



aluk + > lik/ik/uk/ku
'alñi > len > on/en/
kingm ○ } ik/uk nasalisés { k p
pung
kocx > otch > ok/uk/ku
pisuk ×
a ɛttIn Δ > ∂t/it/at
lam > elam

Carte 6



łi, tłi, kłi ○ > len > on/en
kłin
ahteah, heth △ > ∂t/it/at
ɛodj, gotch, etc. ▮ > ok/ku
wa'ts!é, ha°s,

nún, anúm, etc. ●

wok. ka, mboku × > kua, > ua
pa, ka'wa, etc.
keve, huay, etc.

tse, tceno, tsim, etc. ▮
yoła, yuel, yul, etc. ▮ > yayol (Koriak)
Sü, Shuku, chish'e, etc. ♦ > çun (Asie)
poko, pak, puesh, etc. ○ > uk/ku
kol, gili, kura, etc. +
ki-yu, hai-yu, iu-yu +
cf. carte 7 ▲

CARTE 7

1 Jivaro
2 Guarayo
3 Achagua
4 Kaviñeno
5 Piro
6 Miranha
7 Maropa
8 Chipaia
9 Hianakoto
10 Yupua
11 Maku
12 Karipuna, Pakaguaro, Tchakobo
13 Uainuma
14 Paunaka
15 Baure, Mutchoxeone
16 Manitereri
17 Jucuna
18 Piaroa
19 Saliba
20 Mayoruna
21 Kechua
22 Apinagé

1 Cocama
2 Omagua
3 Maku-Nadöbö
4 Tupi (Turiwará, Tembé)
5 Apiaka
6 Oyambi
7 Aruak de Guyane
8 Jivaro
9 Matanawi
10 Parentintin
11 Kobeúa
12 Pareci
13 Galibi
14 Kechua
15 Cotoxó
16 Witoto
17 Zaparo
18 Woyawai
19 Chayma
20 Katukina
21 Botocudo
22 Coroado
23 Geico
24 Paraguayo
25 Pano
26 Sipibo
27 Kunibo
28 Karipuna
29 Iten
30 Bakairi
31 Upurui
32 Mobima
33 Kitemoko
34 Mayoruna
35 Manajé
36 Takana
37 Yamiaca
38 Atsahuaca
39 Arasa
40 Tiatinagua
41 Karib des iles

1 Takana
2 Kechua
3 Aymara
4 Yavitero
5 Mandauáka
6 Uarekena, Karutana, Baré
7 Oyana
8 Araquaju
9 Taino de Haiti
10 Mutchoxeone
11 Baure
12 Paikoneca
13 Apolista
14 Cuba
15 Lucayes
16 Sepibo
17 Kampa
18 Kunibo
19 Tchontakiro
20 Omagua
21 Sabuja
22 Cayriri
23 Acroamirim
24 Uru
25 Ouayéoué
26 Baniva
27 Itonama
28 Kayapa
29 Amuesha
30 Parauhano
31 Guaianau
32 Galibi
33 Bintukua
34 Callinago
35 Rio Grande do Norte, Parahyba
36 Karijone
37 Pianokoto
38 Aparai
39 Hianakoto
40 Upurui
41 Yuri
42 Makushi do Rio Negro
43 Oyambi
44 Kariniako
45 Chayma
46 Yauapery
47 Kagaba
48 Tehuelche
49 Allentiak
50 Sillkanen
51 Manekenkn

Carte 7



wok, kove, huay, etc. × > kua/ua
yawara, yagua, etc. ▬ > kua > ua
zoshi, kuchi, kuti ▲

CARTE 8

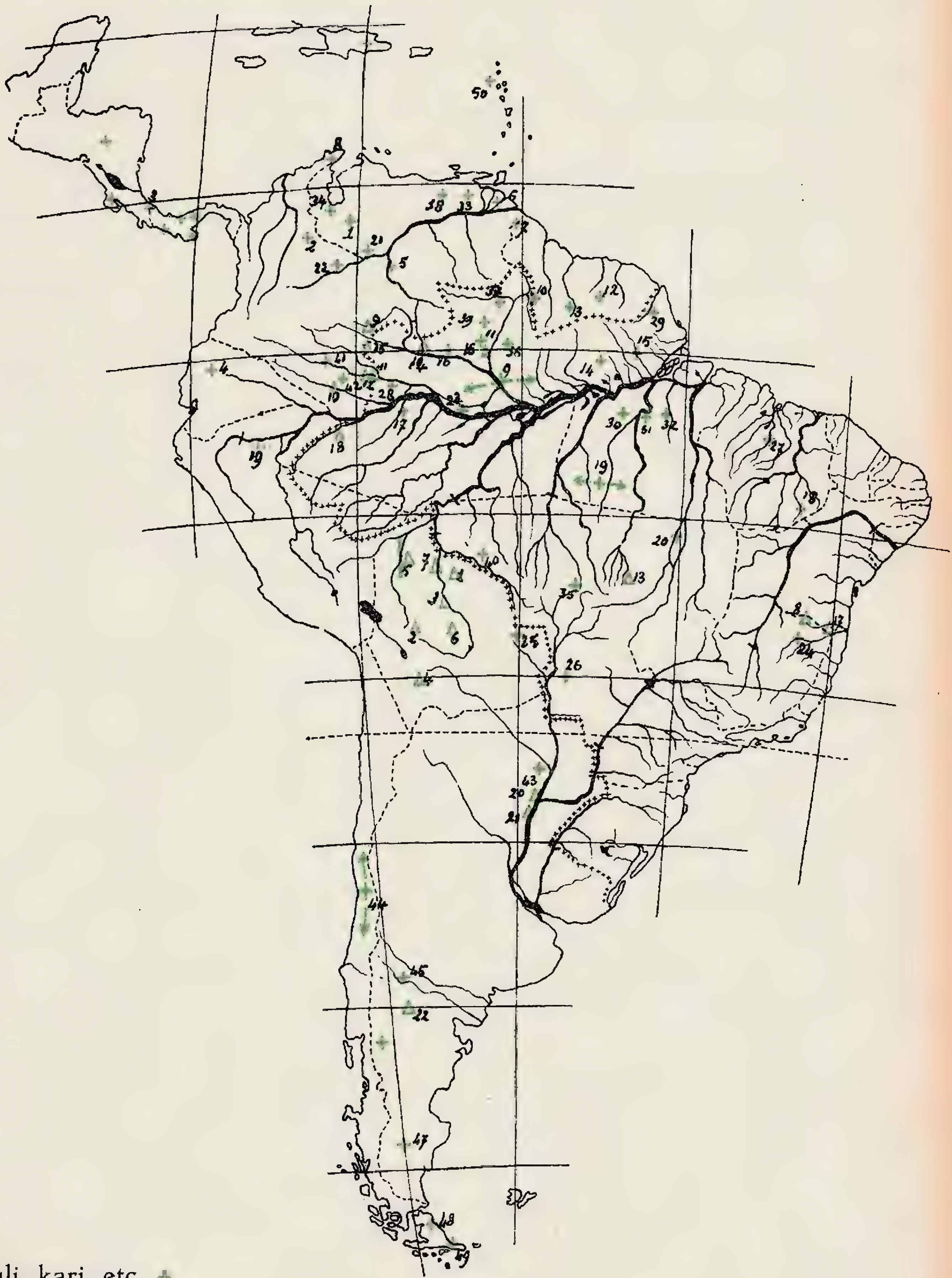
⊥

1 Muku
2 Tunebo
3 Bribri
4 Colorado de l'Equateur
5 Maipure
6 Warrau
7 Pomeroon
8 Guajiro
9 Aruak de l'Amazone
10 Makushi
11 Paravilhana
12 Trio
13 Upuri
14 Apalai
15 Araquaju
16 Uirina
17 Marauha
18 Pimenteira
19 Tupi
20 Karaja
21 Piaroa
22 Saliba
23 Mura
24 Botocudo
25 Kuruminaka
26 Guatchi
27 Aponegikran
28 Juri
29 Oyampi
30 Chipaya
31 Arara
32 Pariri
33 Chayma
34 Parauhano
35 Bakairi
36 Krishana
37 Ipurucoto
38 Kumanagoto
39 Wayumara
40 Palmella
41 Coeruna
42 Miranha
43 Toba
44 Araucan
45 Moluche
46 Tehueche
47 Tehuelche
48 Shilk'nam
49 Manekenkn
50 Caraibe des Antilles

△

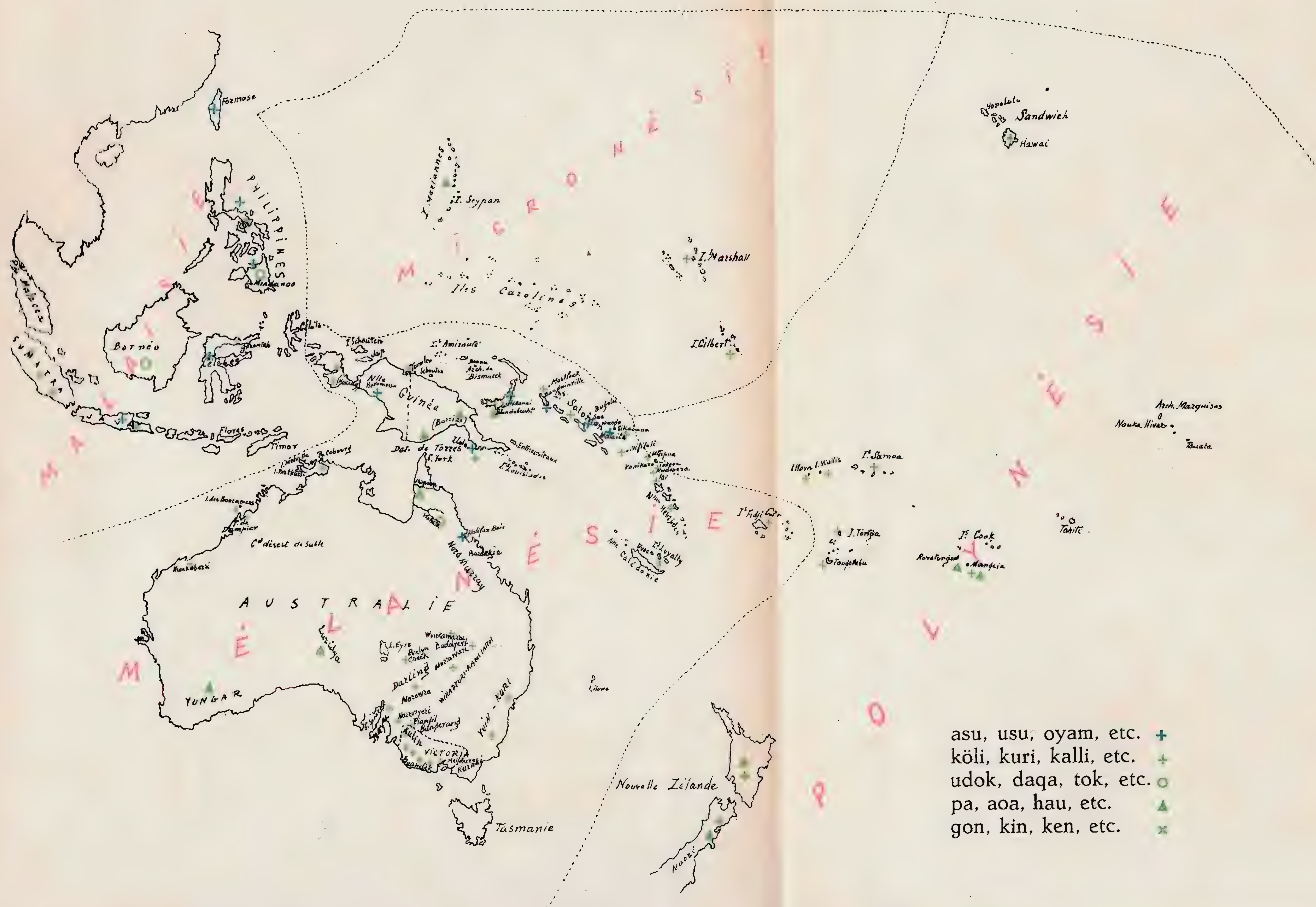
1 Itonama
2 Maropa
3 Moxo
4 Uru
5 Takana
6 Mobima
7 Kanichana
8 Macuni
9 Karapana
10 Miranha
11 Uainuma
12 Mariaté
13 Kustenau
14 Katapolitani
15 Tariana
16 Paravilhana
17 Botocudo
18 Maxoruma
19 Cahuapana
20 Toba
21 Mokovi
22 Pueltche

Carte 8



Kli, kuli, kari, etc. +
poko, paku, pahu
peshu, etc. △

Carte 9



MICRONÉSIE
MÉLANÉSIE
POLYNÉSIE
MALAISIE
PHILIPPINES
Formose
Bornéo
Timor
Sandwich
Hawaï
I. Marshall
Iles Carolines
I. Gilbert
Nlle Guinée
AUSTRALIE
YUNGAR
VICTORIA
Tasmanie
Nouvelle Zélande
Nlle Calédonie
Is Fidji
I. Tonga
Is Samoa
Is Cook
Tahiti
Arch. Marquises
asu, usu, oyam, etc.
köli, kuri, kalli, etc.
udok, daqa, tok, etc.
pa, aoa, hau, etc.
gon, kin, ken, etc.

NOTE

NOTE

On se rappellera ce que nous avons dit à propos des transcriptions de vocables, entendus des indigènes par des auteurs de nationalités diverses et qui rendent à leur manière, selon leurs langues individuelles, des sons qui sont évidemment les mêmes pour tous (shu-shu, chu-chu ; — wai-ets, wy-ates, waits, wa'tsle ; — etc.) .

J'ai tenu néammoins à consigner ces transcriptions différentes, telles qu' elles étaient fournies par les auteurs. On peut admettre également d'ailleurs, que la prononciation peut différer légèrement d'un indigène à l'autre et que c'est aussi parfois la raison de divergences dans l'annotation des sons.

* * *

De l'examen de l'index lui même, on constate que le nombre des mots commençant par la gutturalisation : g, $K = q = \chi = Kh$, est supérieur à celui des mots qui commence par toute autre lettre. Nous trouvons en effet 684 termes dans ces conditions, et bien que les transcriptions un peu différentes permettent de réduire légèrement ce nombre, il n'en reste pas moins évident qu'il est encore fort supérieur à celui d'autres lettres importantes, comme *a* (369) .

Considérons maintenant que la gutturalisation initiale, sonnant tantôt *g*, tantôt K/q, χ, a pour variante attenuée l'aspiration *h*, comme nous l'avons vu, il deviendra possible d'ajouter encore à ce nombre de 684, un certain nombre de mots commençant par l'aspirée et dont on ne retrouve pas les parallèles gutturalisés, perdus sans doute au cours de l'évolution linguistique. Ceci forme un total impressionnant et qui semble bien conduire à la conclusion que le langage humain a surtout été guttural, dès les débuts.

Nous rappellerons encore le passage fréquemment observé du son k/g, au son w (Kua/gua > wua), et voici encore une série de mots qui se rattachent à la gutturalisation.

Quand la gutturalisation se perd, il en advient comme de l'aspiration, un passage aux chuintantes *sh*, *ch*, et finalement aux sifflantes s, ç.

Le son *a* initial fournit également un bon nombre de vocables (369), et est souvent un son primitif ; des mots nombreux on été prononcés avec cette voyelle initiale, dès les débuts du langage, sans doute, et se sont atténués dans la suite en o, ou, u, i, e (aquere-equer-icuré-ocori, etc.) (Adranakria, Drinakria, Trinakria) . Mais il n'est pas sans importance de noter que cette voyelle a été aussi, souvent prefixé à des termes qui commençaient auparavant par une autre lettre : une gutturale (agouti, akouchi, à côté de kuti, kuchi, kuri), une labiale (apak et variantes, ipeku, à côté de paku, peku), une linguale (alopex, à côté de lôpâka) , etc. etc.

Retenons cependant que la gutturalisation peut n'être pas forcément primitive mais avoir été introduite par des tribus nouvelles, c'est ce qui parait s'être produit avec le nom primitif du chien domestiqué. *wa* = *oua*, on peut ainsi observer le tableau suivant :

iawa —	awoa ≪—	WOA = OUA = OA		—≫ bwa — mboa
	aoua	wau		
	ahua	kawa	kua —≫ akua	
	owa	kowa-u	gua —≫ agua — iagwa — jagua	
	ohua		huau	
			shua —≫ ashua	
			sua —≫ asua	

Ces variations que l'on peut en grande partie observer sur les noms du chien, à travers le monde entier, se retrouveraient sur d'autres noms racines également ; j'ai voulu m'en tenir seulement à ce que j'ai récolté autour de l'animal choisi pour mon étude.

* * *

Il reste encore un fait curieux à noter ; c'est que des études faites il y a quelques années, sur ce que l'on juge être le langage des singes, ont enregistré également un trés fort apport de termes, cris ou exclamations, à gutturale initiale. Doit-on en conclure que le langage humain aurait débuté chez des anthropoides par des cris gutturaux ; ou simplement que le larynx simien et celui humain étant construits sur le même modèle, analogues dans leur structure, il devenait inévitable que les premiers cris humains, les premières articulations, fussent également analogues ?

INDEX

INDEX DES SUJETS ESSENTIELS

INDEX DES TERMES CITÉS

A

B

C

D

E

H

I

J

K

L

M

N

ɲ

O

P

Q

R

S

U

V

W

X

Y

Z